ANNO XX. FASC. 39 IAN. - IUN. 1951

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

PERIODICUM SEMESTRE

AB INSTITUTO HISTORICO S. I.

IN URBE EDITUM



ROMAE

BORGO S. SPIRITO 5

INDEX RERUM

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

Annuae subscriptionis pretium: pro Italia Lirae 1500

extra Italiam » 2000

Inscriptio litterarum tam pro administratione quam pro redactione:

Sign. Direttore Archiv. Hist. S. I. - Borgo S. Spirito 5, Roma.

Computus Postalis (conto corrente postale): ROMA 1-14709.

Subscriptio censetur continuata, quoad contrarium non significatur.

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

PERIODICUM SEMESTRE

AB INSTITUTO HISTORICO S. I.

IN URBE EDITUM

VOLUMEN XX

1951



ROMAE

BORGO S. SPIRITO 5

I. - COMMENTARII HISTORICI

LE RATIO DISCENDI ET DOCENDI DE JOUVANCY

par le P. FRANÇOIS DE DAINVILLE S. I. - Paris.

SUMMARIUM. - Prima editio Patris Iuvencii operis *De ratione discendi et docendi* (Parisiis 1692) difficultatibus scholasticorum Societatis, dum ii magistros agerent, obviam venit, cum quoad privatum studium (*ratio discendi*) tum quoad publicas lectiones in collegiis peragendas (*ratio docendi*); quae quidem, quanquam primas partes humanioribus litteris tribuit, neque tamen patrias negligit: inter praecipuos fontes, opera priora Patris Sacchini *Paraenesis* et *Protrepticon*. Cum vero Congregatio generalis XIV anxie timeret ne studia humaniora in Societate pedetentim laberentur, commisit Patri Generali Thyrso González ut instructio quaedam pro iunioribus conscriberetur: en origo editionis florentinae anni 1703, quae multo plus quam prima in universam Societatem est diffusa.

Si l'histoire du *Ratio Studiorum*, grâce aux travaux des Pères Herman et Farrell [1], est désormais bien connue, il n'en est pas de même de celle du *Ratio discendi et docendi* de Jouvancy [2]. Sans doute, son texte a-t-il été abondamment divulgué, cité, utilisé par maints auteurs traitant de la pédagogie des Jésuites. Car, du moins en France, beaucoup, dans leur ignorance du *Ratio studiorum*, se réfèrent au seul Jouvancy pour définir les programmes et les méthodes de la Compagnie de Jésus. Mais, par une de ces aberrations, dont l'histoire de l'éducation est, hélas, coutumière, tous l'étudient dans la lettre de son édition officielle sans prendre la peine de l'éclairer par les circonstances qui l'ont inspiré. Aussi, louanges, critiques ou condamnations multiplient-elles les contre-sens à son endroit.

Pour mettre un terme aux interprétations erronées, les pages qui suivent s'appliqueront à retracer la genèse de cet important

---

[1] J.-B. HERMAN, *La pédagogie des Jésuites au XVIe siècle. Ses sources, ses caractéristiques*, Louvain, 1914. In-8°. — Allan P. FARRELL, *The Jesuit Code of Liberal Education. Development and Scope of the Ratio Studiorum*. Milwaukee, 1938. In-8°.

[2] Telle est l'orthographe authentique de son nom, comme le prouvent les signatures autographes. Mais *Jouvency* a souvent prévalu, sans doute par l'influence de la traduction latine *Juvencius*. P. ALET, *Un professeur d'autrefois, le P. de Jouvancy,* Études, 5e série, t. II, 1872, p. 745-761, 894-912.

document, à caractériser les traits essentiels de ses diverses rédactions et à les situer dans leur contexte historique.

L'ordre de notre exposé sera commandé par cette constatation, dont les historiens ne semblent guère s'être embarrassés jusqu'ici, qu'il y a non pas une, mais *deux* rédactions du *Ratio discendi.* Ses diverses éditions relèvent successivement de deux textes, assez notablement différents dans leur lettre et dans leurs intentions, pour mériter d'être étudiés l'un après l'autre.

I. - RÉDACTION PARISIENNE DE 1692.

L'ouvrage de Jouvancy parut pour la première fois à Paris, en 1692, sous le titre *Christianis litterarum magistris de ratione discendi et docendi*, sans nom d'auteur, ni d'éditeur.

A la marque très caractéristique, initiales enlacées, crossées en acanthes, qui orne le frontispice, on reconnaissait sans peine une production sortie des presses de la Veuve Simon Bénard, qui demeurait rue St. Jacques vis-à-vis le Collège Louis-le-Grand, pour lequel elle travaillait souvent. L'anonymat de l'auteur n'était qu'un secret relatif, comme en témoigne la mention manuscrite, portée sur l'un des rares exemplaires que nous ayons rencontré de cette édition princeps [3]:

« Ex dono R. P. de Jouvenci auc[toris]
Bibliot. cleric. S. Eligii Par[isiis]
Regul. S[cti] Barnab[ae] 1692. »

Sa genèse.

Les minutes inédites de la correspondance des Pères généraux éclairent les origines de cette publication.

Répondant à une lettre que le P. de Jouvancy lui avait adressée le 13 février, comme consulteur du Collège de Paris, le P. Th. González lui écrivait le 7 avril 1691:

[3] L'exemplaire est inséré dans un recueil factice de la fin du XVIIe siècle (Bibl. Mazarine, 49.797, pièce 10), provenant de la bibliothèque des Barnabites, comme le prouve le cachet qui le marque: marteau d'orfèvre et crosse d'évêque sommés d'une mitre, entourés de l'inscription circulaire: Barnabitarum S. Eligii. Paris. Deux autres exemplaires en pleine page (19 × 12 cm.) sont conservés l'un à la Bibl. Nat. Z. 10. 588; l'autre à notre Scolasticat de Vals. Ils comptent 130 pages, plus une *Epistola* de 4 pages exposant des modèles de prélections, qui est insérée tantôt en tête, tantôt en appendice de l'ouvrage.

[4] *Franc. 9,* f. 118. Les documents que nous citons ainsi, sans autre indication de provenance, se trouvent tous aux Archives Romaines de la Compagnie de Jésus. Le texte original est rédigé en latin.

« J'approuve pleinement Votre Révérence, de promouvoir de toutes ses forces les lettres humaines en France, où elles ont fleuri jusqu'ici, et son intention de guider et d'aider de certains secours le zèle des « juniores » pour leur rendre plus facile l'acquisition des bonnes disciplines. Elle me fera grand plaisir, si elle a écrit quelque chose sur ce sujet, de me le transmettre le plus tôt possible, pour le communiquer le cas échéant à toutes les provinces. Je me réjouis que V. Rév. qui a été jusqu'à présent un grand ornement pour notre Compagnie en ce domaine, veuille aussi lui être un secours.

De cela je lui suis reconnaissant et la remercie aussi vivement que je puis » [4].

Le 8 juillet 1692, le P. Général remerciait et félicitait chaudement le professeur de Paris:

« Le P. Louis Doucin, lui écrit-il, m'a remis votre petit livre *De ratione tradendi literas humaniores*, avec une lettre de V. R. datée de Paris 20 avril. J'ai été absolument charmé de l'une et de l'autre. Je veillerai avec soin selon ma charge à ce que demande V. R. dans sa lettre. Son petit livre est déjà entre les mains des meilleurs professeurs de belles lettres du Collège romain, moins pour être revisé que pour être entièrement approuvé. Je ne négligerai rien des autres moyens qui paraîtront les plus efficaces pour le recommander par toutes les provinces de la Compagnie. Selon la haute estime que j'ai de la compétence, du soin et du zèle de V. R. à promouvoir ces études, je la remercie pour les services qu'elle a rendus à la Compagnie en ce domaine et lui en garde ma plus profonde reconnaissance » [5].

On a vainement recherché la trace de cette revision dans l'importante collection de censures conservée dans nos Archives. Celle-ci, manifestement incomplète, est surtout attentive aux questions doctrinales. Il n'en reste pas moins possible d'ébaucher avec les documents qui nous sont parvenus, la genèse de l'ouvrage.

Dans la lettre, que son office de Consulteur l'obligeait à adresser au début de l'année au P. Général, le P. de Jouvancy s'est ouvert de son intention d'aider ses jeunes confrères à se perfectionner dans les lettres humaines. Les encouragements reçus du Général l'incitèrent, sans doute, à développer avec plus d'ampleur son premier plan, si tant est qu'il eût déjà rédigé quelque chose, car il ne répondit à l'invitation qui lui avait été adressée de communiquer à Rome son texte, que près d'un an plus tard. Ce long délai ne se concevrait pas si la rédaction eût été avancée. Après y avoir travaillé l'hiver, il le fit porter par un Père qui se rendait à Rome. Dès qu'il eût en mains la chaude approbation qu'on vient de lire,

[5] *Franc. 9*, f. 162.

il publia son ouvrage. L'*Epistola* sur laquelle s'achève celui-ci est, en effet, datée du mois d'août 1692 [6].

Ces documents infirment, d'autre part, sérieusement l'existence d'une édition: Paris, 1691, mentionnée par Sommervogel [7]. Le silence de Jouvancy pendant un an, le propos du P. Général sur la remise du « libellum » à des maîtres compétents « non tam examinandum quam certo comprobandum », en mai ou juin 1692, ne se comprendraient guère si l'opuscule avait été imprimé et mis dans le public dès 1691. Cette conclusion est confirmée par le contrat même d'édition passé entre Jouvancy et la veuve de Simon Bénard le 8 janvier 1692 et par l'affirmation catégorique du P. Judde, à l'ordinaire bien informé: « Il le fit imprimer pour la première fois en 1692 et depuis en 1696 » [8].

Comment Jouvancy fut-il amené à se préoccuper de la formation littéraire et pédagogique de ses jeunes confrères?

Y fût-il incité, comme naguère Petau par François Hardisius ou Labbe par lui-même, par les sollicitations de quelque jeune maître avide de perfectionner sa culture et son métier? On n'ose l'affirmer. Si nous en croyons le témoignage du Frère Léonard, augustin, les pensées des jeunes Jésuites allaient ailleurs. L'exemple du P. Bouhours « toute sa vie attaché à la politesse de la langue française » et « à ramasser les belles pensées et jeux d'esprit des écrivains » les a tous gâtés [9].

Prenons garde que l'entreprise de Jouvancy coïncide avec l'avènement d'un nouveau provincial, le P. Louis Genevray, qui paraît s'être assigné d'emblée la tâche de ranimer l'amour des lettres classiques et de rénover la vie intérieure dans sa province. Dès février 1692, le P. Général le félicitait vivement de « tout ce qu'il avait sagement projeté ou réalisé » en ce sens [10].

Pour soutenir son action, il promulguait, le mois suivant, une ordonnance à communiquer à tous les supérieurs ayant charge des *juniores*, sur le soin que les recteurs en devaient avoir: qu'ils donnent aux jeunes maîtres des guides aussi expérimentés qu'appliqués à les faire profiter dans les lettres; qu'ils les appellent tous les mois pour s'entretenir avec eux et s'enquérir de leurs progrès littéraires.

---

[6] In fine: Vale. Lutetiae Parisionum. Kal Sextil. an. MDC. XCII.

[7] *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus,* IV, 841.

[8] *Ib.* IV, 832. - JUDDE, *Instruction aux régents.* 1e P. ch. II.

[9] Arch. Nationales M. 243, n. I, f. 3.

[10] *Franc. 9,* f. 151. Le P. Louis Genevray (né à Caudebec-en-Caux, 1632, entré au noviciat de Paris en 1651, † à Paris le 16 nov. 1696), avait été professeur d'humanités et de rhétorique, puis huit ans professeur de philosophie et autant de théologie, enfin recteur à Bourges et instructeur du 3e an à Rouen, avant d'être nommé provincial en 1691.

Le provincial devait à ses visites contrôler avec attention ce que chacun faisait en ce genre, afin que le Général sût à qui il pouvait confier la charge des collèges et la direction des régents, en qui est tout l'avenir de la Compagnie [11].

S'il est impossible de déterminer de façon certaine à qui, du P. Genevray ou de Jouvancy, revient l'initiative, tous deux agissaient selon le vœu exprès de la Congrégation provinciale de Paris, tenue en 1690: « requiritur ad renovandum mortificationis aliarumque virtutum studium *excitandumque litterarum amorem, qui in multis praesertim inter juniores videtur deferbuisse* » [12].

Il n'est pas sans probabilité, enfin, que Jouvancy ait été stimulé dans l'élaboration de son *Ratio* par la parution du *Traité des études monastiques* de Dom Mabillon, achevé d'imprimer le 16 juin 1691. Le projet dont il s'ouvre de joindre à son petit ouvrage une Bibliothèque de l'homme de lettres [13], n'était-il pas suggéré par ces *Catalogues des meilleurs livres avec les meilleures éditions pour composer une Bibliothèque ecclésiastique*, dont Mabillon avait fait suivre son traité? Sur des plans parallèles, une pensée semblable n'animait-elle pas les deux auteurs?

SES CARACTÉRISTIQUES.

On entrevoit à travers ces faits le caractère exact de la première édition du *Ratio discendi.* Il n'est à proprement parler ni un commentaire du *Ratio studiorum*, ni un tableau de la pratique effective des Jésuites parisiens, comme on l'a souvent affirmé, mais un ouvrage de circonstance, des conseils rédigés par un professeur, dont l'expérience et la réputation faisaient autorité, pour les régents de sa province privés de direction intellectuelle et pédagogique, et trop séduits par l'attrait des lettres françaises [14].

Il répond aux deux problèmes pratiques qui s'imposaient à eux. Comment se former personnellement à l'enseignement des humanités? Comment les enseigner? Art d'apprendre et art d'enseigner. La plupart des auteurs qui ont utilisé ce petit volume ont à l'ordinaire, par une singulière confusion des problèmes, laissé de côté sa première partie, *Ratio discendi*, altérant ainsi la pensée de l'auteur qui attache visiblement une très particulière importance à la for-

---

[11] *Ib.* f. 154.

[12] *Congr. 84,* f. 228.

[13] P. 58. Singulorum poëtarum editiones et commentarios, si qui sunt; probatissimos indicabimus in ea quam huic opusculo subiungere meditamur, Bibliotheca librorum homini bonarum litterarum studioso idoneorum.

[14] JUDDE, *loc. cit.* « *Il le composa d'abord pour notre province* et le fit imprimer pour la première fois en 1692 et depuis en 1696 ».

mation littéraire du maître. La pensée qui l'anime est celle de nos modernes manuels de l'étudiant: fournir au futur professeur les normes générales et les renseignements bibliographiques nécessaires pour le guider dans ses études.

Au dessein de suppléer au défaut de mentors expérimentés, se joint cette idée très moderne que le maître doit se former lui-même: que ce n'est point par des leçons entendues, mais par une étude sérieuse et par la pratique personnelle des disciplines qu'il doit enseigner un jour, qu'il acquerra cette connaissance solide et bien digérée, sans laquelle il peut y avoir des professeurs brillants, mais pas de bons maîtres. Le programme de cette formation suit donc, en le dépassant, le programme scolaire des classes de lettres; il comporte la connaissance et l'usage des langues, les belles-lettres.

Les deux principales langues, dont il importe au futur maître d'acquérir une science approfondie, sont le latin et le grec. Bien que la maîtrise du latin soit de soi plus essentielle, Jouvancy l'engage à commencer par le grec: il présente en effet « un peu plus de difficulté », et l'expérience prouve qu'il faut l'apprendre jeune, sans quoi on ne l'apprend jamais, *a teneris assuescere multum est.* C'est au début de sa régence qu'il faut s'y livrer, consacrer chaque jour un certain temps à étudier la morphologie grecque, et à lire un auteur, mettre chaque soir en sa mémoire quelques racines qu'on répètera le lendemain matin. La difficulté du grec étant la richesse de son vocabulaire, le Père insiste sur la nécessité d'étudier celui-ci préalablement à la syntaxe, qu'accompagneront des exercices de style, puis des recherches sur les dialectes et la langue poétique [15]. Des listes d'auteurs, sur lesquelles nous aurons à revenir, complètent ces judicieuses remarques d'un maître qui savait fort bien le grec. Ses supérieurs le destinaient à traduire les précieux manuscrits grecs conservés dans la Bibliothèque de Louis-le-Grand, lorsqu'il fut appelé à Rome pour y continuer l'Histoire de la Compagnie (1699) [16].

Le lieu et l'importance de ces développements sur le grec ont laissé croire à certains auteurs qu'au milieu de l'oubli général, dont il était alors la victime, le grec continuait de fleurir dans les collèges des Jésuites [17].

Les faits n'autorisent pas une conclusion aussi optimiste. Les signes de fléchissement des études grecques sont manifestes. Retard du programme de deux ans par rapport au *Ratio studiorum*, ainsi l'étude des dialectes est renvoyée de 3e en rhétorique. Éditions de

---

[15] *Ratio discendi*, c. I, art. I.
[16] DE BACKER, t. I, p. 411.
[17] EGGER, *L'hellénisme en France*, Paris, 1869, t. II, p. 64, 65.

classiques grecs à l'usage des jeunes humanistes avec traduction interlinéaire, adjectifs et racines grecques les plus importantes [18]. Ignorance des règles de l'accentuation: « je suis si peu au fait des accens grecs que je ne puis écrire un mot grec sans le regarder deux fois pour voir où il faut mettre l'accent... » [19] écrivait un ancien brillant élève. L'ensemble des élèves ignoraient des choses plus graves, d'après les notes du P. Préfet de Caen: sur 106 élèves de 3e examinés en 1692, 52 ne le savent pas du tout, 12 très insuffisamment, 21 passablement, 14 bien, 7 très bien, ont eu prix ou accessits [20]. Comment le suraient-ils, il n'est plus inouï que les maîtres eux-mêmes ne le savent pas. Le P. Oliva a approuvé en 1678 la décision prise par le Provincial de Toulouse de ne pas promouvoir aux chaires d'humanité et de rhétorique les maîtres, *qui graece docere nesciunt* [21]. Si Jouvancy s'incline en premir lieu devant la langue d'Homère, c'est donc moins, quoi qu'il dise, par respect pour cette aïeule vénérable [22], que parce que nombre de régents le négligent complètement [23]. Il est honteux de n'avoir pas au moins effleuré Pindare et Théocrite. Ses pages cherchent à provoquer une réaction parmi les meilleurs d'entre eux [24].

Après le grec, l'usage du latin parlé était le plus immédiatement menacé. Beaucoup de régents ne s'y livraient plus que de mauvais gré; la foi se perdait. Jouvancy s'applique donc à ranimer cette autre flamme. Il traite avec finesse du style en général, du style oratoire, des moyens de former son style: lecture des bons auteurs, exercices écrits d'invention ou d'imitation [25]. Toute la sève de l'humanisme du XVIe siècle reparaît en ces pages où Jouvancy s'attarde à nous détailler les exercices par lesquels le régent s'assimilera Cicéron et Virgile: traduire en français, ou résumer un texte, puis le remettre en latin et comparer son œuvre au modèle, voilà pour apprendre le vocabulaire et le génie de la langue; analyser un discours en n'en conservant que le plan et les idées principales, reconstruire ensuite l'édifice ainsi décomposé, voilà pour féconder l'esprit et s'initier aux secrets de l'art; enfin, imiter un

---

[18] M. Chossat, *Les Jésuites à Avignon,* Avignon, 1896, pp. 290, 291. - C. de Rochemonteix, *Le collège de la Flèche,* Le Mans, 1889, t. III, pp. 8-10.

[19] Collège de Mongré, Ms. *Adversaria* du Président Dugas, t. III, p. 353.

[20] Bibl. Nat. Latin Ms. 10990.

[21] Coll. A. Càrrère (Toulouse), Epist. Gen. 29 mars 1678.

[22] *Ratio discendi,* c. II, 2 § I, prima studiosi magistri cura merito tribuenda graecae linguae utpote antiquiori.

[23] *Ratio discendi,* c. III, art. III. Quidam graecas litteras negligunt.

[24] *Ratio discendi,* c. I, § I, a primo statim anno magister sciendi cupidus animum et operam ad graecam linguam adiiciat... ; art. II, studiosi magistri cura... Pindarum, Theocritum ; quos saltem primoribus non attigisse labris, pudendum est.

[25] *Ratio discendi,* c. I, art. II, § 1, 2, 3.

auteur en calquant ses phrases, ses figures, ses mouvements, mais pour traiter un sujet semblable [26].

Après cela, il n'y a plus qu'à voler de ses propres ailes. Qu'on ne laisse passer aucune semaine, aucun jour sans prendre la plume pour composer quelque chose: une lettre, un trait, un bref discours. La lecture assidue, réfléchie, annotée, des grands auteurs doit féconder, vivifier ces exercices: on ne se contentera pas de lire une fois, mais on y reviendra, on les relira, *revolvere ac regustare*, tantôt les récitant à mi-voix et tantôt à voix haute, se gravant dans l'oreille leurs mots et leur nombre, ce qui permettra de parler avec leur élégance [27].

Les meilleurs auteurs à fréquenter étaient, en grec: Isocrate, Lucien et Xénophon, puis quelques auteurs plus difficiles, Démosthène ou Thucydide, enfin Homère, Pindare, Théocrite et les grands tragiques, Euripide et surtout Sophocle. Pour qu'on comprit mieux dans quel ordre et avec quel fruit on pouvait lire les autres auteurs, Jouvancy ajouta un second catalogue chronologique, dont les jugements littéraires s'accompagnent de brèves précisions biographiques et d'appréciations sur les éditions et commentaires à utiliser [28]. Il en avait dressé un semblable pour les auteurs latins [29].

Dans leur expression très concise, ces catalogues sont remarquablement précis et suggestifs. Chacune de leurs notices constitue comme un paragraphe d'une histoire abrégée de la littérature ancienne.

Le maître parisien ne pouvait se contenter d'opposer aux courants nouveaux l'affirmation de l'excellence de la tradition. Il s'était passé bien des choses depuis une génération et notre auteur était, à Louis-le-Grand, mieux placé que quiconque pour saisir quel charme la langue française exerçait sur les « jeunes ». On était en présence d'un problème nouveau qui se posait malgré tout: fallait-il désormais s'occuper de la langue maternelle? Non sans mérite, car il avait consacré sa plume aux langues anciennes et n'écrivait que latin, Jouvancy conclut par un oui.

Il conseille au régent d'avoir sous la main un livre français d'un style châtié et élégant, Vaugelas, les *Commentaires de César* traduits par d'Ablancourt, une bonne traduction des *Discours* de Cicéron. Pareilles lectures font progresser dans les deux langues à la fois. Il n'a garde d'omettre les *Remarques* de Bouhours. Mais ces ouvrages sont à lire aux heures de loisirs et pas avant d'avoir consacré deux ou trois années aux Anciens. Rien ne presse d'entre-

---

[26] *Ratio discendi*, c. I, art. II, § 3.
[27] *Ratio discendi*, c. I, art. II, § 2.
[28] *Ratio discendi*, c. I, art. I, § 2.
[29] *Ratio discendi*, c. I, art. II, § 5.

prendre une étude par laquelle on se laisse facilement captiver. Enfin il ne sera jamais licite de goûter à « la lie des livres français »: contes dangereux, comédies, entretiens ou romans. Tous ces écrits affaiblissent l'esprit ou corrompent les mœurs. Si l'on peut soutenir que les hommes mûrs peuvent parfois goûter à ces frivolités, personne ne niera qu'on ne doive les interdire aux jeunes gens [30]. En dépit de ces réserves si raisonnables, que nous retrouvons à la même époque dans les conseils de Racine à son fils [31], le principe était admis, et c'était là par voie de conséquence, le point de départ d'une révolution scolaire.

Maints critiques ont tiré des pages que nous venons de parcourir la matière de sérieux reproches contre le caractère purement formel de l'humanisme des Jésuites; ils n'ont pas pris garde au solide passage, où Jouvancy montre qu'il y a en tout style deux éléments, unis entre eux comme l'âme et le corps, la pensée et son expression. La pensée doit être vraie, claire, adaptée au sujet [32]. Dans le style oratoire par exemple, elle doit être telle qu'elle enseigne, émeuve et persuade [33].

Voilà qui réclame autre chose que la simple connaissance des langues, une étude sérieuse de « ces arts qui mènent à l'*humanitas* »: la Rhétorique, la Poésie, l'Histoire et ses sciences auxiliaires, la Chronologie et la Géographie, enfin la Philologie ou Polymathie. Jouvancy n'hésite pas à leur consacrer le tiers de son ouvrage.

Après avoir traité assez rapidement de la rhétorique, en disciple d'Aristote et de Quintilien, qui régnaient encore pour lors dans les écoles françaises, il définit sa poétique, selon les exigences de son milieu, conformément à la raison bon-sens [34]. Les courtes pages qu'il accorde à la tragédie ne touchent guère qu'à l'invention dra-

---

[30] *Ratio discendi*, c. I, art. III.

[31] « Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir... J'aimerois bien autant que, si vous voulez lire quelque livre françois, vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Ecriture Sainte. Il me semble qu'à votre âge, il ne faut pas voltiger de lecture en lecture: ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire ». 9 oct. 1692. RACINE, *Oeuvres*, t. VII, p. 72.

« Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites; *mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poetes françois. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation, et non pas faire votre véritable étude.* Ainsi je souhaiterois que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quintillien, et des autres auteurs de cette nature ». 3 juin 1693. *ib.* p. 85.

[32] *Ratio discendi*, c. I. art. II § I.

[33] *Ratio discendi*, c. I. art. II § 2.

[34] *Ratio discendi*, c. II. art. I § 2. - D. MORNET, *Histoire de la clarté française*, Paris, 1929, pp. 57 sq.

matique. S'adressant à de jeunes maîtres qui devaient composer les pièces, que joueraient leurs élèves, il s'arrête surtout à orienter leur choix des sujets.

Puisque « la tragédie doit servir à former les mœurs », « on fera bien d'en tirer le sujet des Saintes Écritures, de l'histoire des annales de l'Église, si riches en actions héroïques. Si déjà l'honnête homme ne peut supporter les pièces qui souillent la scène de débauches et d'amours, combien davantage le poète chrétien doit-il s'interdire d'écrire et de faire jouer de pareilles pièces. Qui ne sait le danger qu'elles sont pour l'auteur et pour le spectateur. Une pièce sérieuse et dans laquelle les mœurs sont bien réglées ne vaudra pas seulement à son auteur une grande récompense devant Dieu, mais elle produit un fruit incroyable parmi les spectateurs, ce moyen les porte souvent plus à la piété que les discours savants des plus grands prédicateurs. C'est l'honneur du théâtre chrétien d'avoir des jeux saints. A cet égard, qu'on n'introduise que très rarement des rôles féminins, c'est dangereux et glissant pour le maître et pour les élèves. C'est la raison pour laquelle j'aime mieux qu'on lise et se propose d'imiter Corneille, que ces autres au style pur et élégant qui privilégient l'amour tendre et la galanterie. La Tragédie doit être animée de grandeur et de gravité : elle induit les spectateurs à la pitié en leur montrant le malheur; à la crainte en leur exposant les châtiments qui suivent le crime. Si Corneille y mêle de l'amour, c'est avec réserve, et il a quelque chose de splendide et de sublime qui ravit l'esprit et frappe d'admiration » [35].

Nous n'avons pas hésité à citer en son entier ce passage, car il éclaire d'une vive clarté l'enseignement littéraire des Jésuites français d'alors. Il situe d'abord Jouvancy au cœur du débat contemporain sur la conception de la tragédie, ses règles d'invention, son inspiration chrétienne, ses fins moralisatrices [36]. Le rhéteur de Louis-le-Grand y témoigne d'autre part une connaissance profonde de Corneille, qu'il est difficile de caractériser avec plus de justesse en si peu de mots. Malgré l'inclination du siècle, si bien discernée par Rapin, à donner à l'amour la première place dans les passions tragiques, il accordait une adhésion sans réserve au nouveau pathétique d'admiration, dont l'illustre poète avait fait un caractère original de la tragédie classique [37]. Sa préférence était partagée par ses collègues, comme en témoigne la place qu'ils réservaient à Corneille dans les citations, qui illustraient leurs cours de rhétorique.

---

[35] *Ratio discendi* c. II. art. II & 1.

[36] R. BRAY. *La formation de la doctrine classique en France,* Paris, 1927, pp. 307 sq. 63 sq.

[37] *Ib.* p. 319 sq. - R. BRAY. *La tragédie cornélienne devant la critique classique.* Paris, 1927, pp. 31 sq. - R. RAPIN. *Réflexions sur la Poétique,* § XX, XXIII.

Sans aucun doute, ils reconnaissaient tous dans le pathétique cornélien l'incarnation d'une des meilleures tendances de leur éducation et lui demandaient de la nourrir.

Grâce à cette page aussi, on saisit mieux l'évolution de notre théâtre scolaire. Elle dit les motifs qui inspirèrent à Jouvancy et à maints de ses confrères le choix des sujets de leuss pièces et révèle pourquoi, en dépit du courant général qui écartait des scènes publiques les « histoires saintes », celles-ci se maintinrent jusqu'en plein XVIIIe siècle sur les tréteaux de collège de façon « supportable » [38].

Jouvancy en vient ensuite, non pour en discuter le principe, mais pour en dégager le sens, aux *ballets* si chers à la société française d'alors, et souligne le lien nécessaire de leurs entrées avec l'action de la tragédie au sein de laquelle elles s'immisceaient. Les exemples allégués évoquent des ballets dansés aux tragédies jouées à l'occasion des distributions de prix de Louis-le-Grand.

Hormis la Rhétorique et la Poésie, qui étaient des pièces de résistance parmi les Belles-Lettres, les autres connaissances étaient plutôt à réserver aux jours de congés et de fête. Après une saine détente, on se reposera du labeur journalier en jetant les yeux sur des cartes ou des tableaux chronologiques, en savourant quelque chapitre d'histoire ou de géographie [39]. Sur ces matières, l'étudiant lira ou consultera les meilleurs ouvrages des anciens et des modernes. Les historiens et les géographes grecs et latins sont l'objet d'un catalogue du genre de ceux dont nous avons parlé. Sans exclure ce que nous demandons aujourd'hui de l'historien, ces remarques reflètent surtout la conception essentiellement littéraire qu'on se faisait alors de l'histoire, jugeant avant tout de la qualité du style [40].

Le jeune maître, enfin, goûtera à ces sciences mineures, dont un honnête homme se devait d'avoir quelques teintures. Il apprendra l'art des Devises du P. Bouhours dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ou du P. Menestrier en sa *Philosophie des images.* Gruter l'initiera à l'Épigraphie; la Colombière dans sa *Science héraldique* et le Père Menestrier au blason dans son *Abrégé* très loué. Il consultera Végèce et Vitruve pour l'architecture; Celse et Fernel pour la médecine; Varron, Columelle et la *Maison rustique* de Char-

---

[38] R. BRAY. *La formation de la doctrine classique,* pp. 292 sq. - M. E. PASCOE. *Les Drames religieux du milieu du XVIIe siècle*, Paris 1932, pp. 167 sq. - Abbé d'AUBIGNAC. *La pratique du théâtre* (1657), édition P. Martino, p. 325, 330.

[39] *Ratio discendi,* c. III, art. II. Notre *Géographie des humanistes.* Paris, 1940, p. 398 sq.

[40] *Ratio discendi,* c. II, art. III § 1. - Voir sur la conception de l'histoire: R. RAPIN. *Les réflexions sur l'Histoire* (1677).

les Estienne pour l'agriculture, Pline ès sciences naturelles [41]. Il s'en faut, on le voit, que la préoccupation des « choses » fût absente de la formation du professeur de lettres.

Le lecteur moderne, il est vrai, sera mal impressionné de voir Jouvancy s'étendre si longuement sur l'art de composer des énigmes. Il lui consacre un vrai petit traité, dont un connaisseur, Le Jay, soulignera l'excellence et l'utilité dans sa *Bibliotheca rhetorum* [42]. Ces pages et les exemples qu'elles rapportent d'énigmes expliquées à Louis-le-Grand, illustrent un trait typique de la culture française d'alors, que nous avons peine à concevoir aujourd'hui. Explications d'énigmes écrites ou peintes n'étaient pas de simples badinages de l'esprit, mais des exercices qui l'accoutumaient à manier avec finesse cette algèbre littéraire qu'étaient pour les gens cultivés les allégories des artistes et des poètes [43].

Des conseils pratiques sur l'art de lire et de prendre des notes, un emploi du temps type, fort détaillé, journalier et hebdomadaire, un examen des fautes habituelles de l'étudiant complètent ce petit *Art de l'étudiant.*

La seconde partie plus brève et moins originale traite de l'*Art du maître.* Sa tâche primordiale est de former ses élèves à la piété et à la vertu. Mais, comme en ce domaine, plus qu'en tout autre, on ne donne que ce qu'on a, le jeune maître doit nourrir et développer sa propre vie spirituelle. Qu'il ne se laisse pas entraîner à négliger pour l'étude ses exercices de piété; qu'il ne se démette pas insensiblement de l'humilité, cédant à la vaine gloire qu'éveillent naturellement les applaudissements des hommes; qu'il prie souvent pour ses élèves. Que peut-il pour eux sans le secours divin? On lui suggère les diverses manières de le solliciter et de l'obtenir. Ces pages répondaient directement aux préoccupations de la Congrégation provinciale de 1690 et à celles du P. Provincial lui-même, de ranimer la ferveur religieuse.

---

[41] *Ratio discendi*, c. II, art. IV.

[42] T. II. *Liber de aenigmate in picturis.* Praefatio... Non dissimulem eruditum inter paucos Iosephum Iuvencium e Societate nostra in suo opusculo, quod tam discipulorum, quam magistrorum in gratiam edidit *De Ratione discendi et docendi*, non praetermisisse, quae spectarent rem aenigmaticam, et quaedam tradidisse documenta, quibus iuvari possit eorum industria, qui pro ratione sui muneris in explicandis aenigmatis operam collocant. At quoniam libellum illum erudiendis nostris hominibus susceptum non est passus esse iuris publici ; hinc quas perbreves praescripsit leges de aenigmatis et paucorum sunt in manibus, et a plerisque etiam editae ignorantur.

[43] L. HAUTECOEUR. *Littérature et peinture en France du XVIIe au XXe siècle.* Paris, 1942, p. 12 sq. - E. MALE. *L'art religieux après le concile de Trente.* Paris, 1932, c. IX. *Persistance de l'esprit du XVIe siècle. L'allégorie.* - M. MAGENDIE. *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIIe siècle.* Paris, 1925. p. 436 sq. - J. B. HERMAN, *op. cit.* p. 290-291.

Revenant aux élèves, Jouvancy exposait par quels entretiens publics et privés, un régent peut les inciter à la piété à l'occasion des événements du jour, par l'explication chrétienne des auteurs, qui doivent être « les hérauts du Christ » [44], au catéchisme dont les raisons et les exemples seront tirés de l'Écriture. Il leur enseignera leurs devoirs envers Dieu, leurs parents et leurs maîtres, leurs camarades, les instruisant des moyens les plus propres de les accomplir: la prière, les sacrements, la dévotion mariale. Il leur apprendra aussi à discerner le genre de vie auquel ils sont aptes et à ne pas s'y engager à la légère. Il les aidera enfin à former leur caractère.

Éducateur, le régent est également un maître dont la tâche est d'instruire ses élèves. Pour y parvenir, il mettra en œuvre les deux ressorts principaux de l'étude, la crainte de la confusion et l'émulation, et dirigera au mieux leurs travaux personnels et les exercices scolaires publics. Jouvancy détaille, avec sa précision coutumière, l'horaire journalier et ses variations selon les jours et les classes, les rôles des « magistrats scholastiques », comme les appelait naguère Richeome, qui collaboreront à la bonne tenue de la classe. Il dessine enfin la tâche de ce « maître de l'enfant à la maison » qu'est le précepteur. Il peut lui nuire beaucoup s'il s'en acquitte mal [45]. Ces remarques étaient particulièrement nécessaires en un temps où un nombre croissant d'enfants étaient pourvus de précepteurs qui n'étaient pas tous, il s'en faut, à la hauteur de la fonction: « Le mal, écrira l'abbé Desfontaines, est que les bons maîtres particuliers ordinairement mal payés en France sont conséquemment rares » [46].

Suit la liste des auteurs qui peuvent être expliqués dans chaque classe. Elle constitue un témoignage précis sur l'état des études grecques et latines chez les Jésuites français, à la fin du XVIIe siècle.

IN RHETORICA. Demosthenis orationes quaedam elegantiores, ut *Philippicae*, *Olynthicae*, *pro Corona* &c. Luciani quaedam opuscula vg. *Contemplantes*, *Timon*, *Somnium*, *Toxaris;*

Selectae orationes Thucydidis, Plutarchi *Vitae* & *Opuscula* quaedam moralia, Herodianus, Homerus, Sophoclis quaedam Tragoediae vel Euripidis, Pindarus et Anacreon.

Ciceronis orationes difficiliores: Plinii *Panegyricus*, Titus Livius, Velleius Paterculus, Valerius Maximus, Cornel. Tacitus, Suetonius, Virgilius, Horatius, Senecae *Tragoediae*, Claudianus, Juvenalis, Persius & Martialis.

---

[44] *Ratio docendi*, c. I.
[45] *Ratio docendi*, c. II.
[46] *Jugemens*, t. IX, p. 50.

In Secunda Classe. Isocratis Orationes aliquot vg. *Αμάρτυρος*, Evagoras *Panegyricus* &c. Luciani *Dialogi mortuorum* & alia quaedam eiusdem auctoris faciliora: Theophrasti *Characteres*. Post Paschales ferias Homeri *Hymni*, *Batrachomyomachia*, libri aliquot faciliores *Iliados* vel *Odysseae*.

Cicero *de natura deorum*, *Quaestiones Tusculanae*, *Paradoxa;* post Pascha, breviores eius orationes, exempli causa, *pro Marcello*, *pro Archia poeta*, *in Catilinam*, *post reditum*, *pro Lege Manilia* &c. Caesar, Sallustius, Florus &c. Virgilius, Horatii *Odae & Ars poetica;* Ovidii *epistolae selectae*, & quaedam e *Fastis*.

In Tertia. Isocratis *ad Nicoclem* aut *Demonicum oratio;* Lucianus *de vita sua*, *de iudicio vocalium;* Chrysostomi aut Basilii *Homiliae* quaedam selectae.

Ciceronis *dialogi de Amicitia*, *& Senectute*, libri *de Officiis*, Virgilii *Aeneidos* Liber V, VII, IX. Ovidii *Metamorphoses* expurgatae, de *Tristibus a Ponte*. Curtius, Iustinus & Caesar.

In Quarta. Aesopi *fabulae*, Epictetus, Cebetis *Tabula*, Chrysostomus, *περὶ προσευχῆς*, *περὶ αγάπης* &c.

Ciceronis *epistolae ad Quinctum fratrem*, *Somnium Scipionis* & alia quaedam id genus.

Virgilii *Georgica*, maxime liber I & IV. Ovidis *Metamorphoses* selectae, vel epistolae, Aurelius Victor, Eutropius.

In Quinta. Ciceronis *epistolae* quaedam longiores ac difficiliores; Historiae ex eodem collectae. Virgilii *Bucolica*, selectae sententiae Ovidii, & aliorum Poëtarum, quae instar Auctoris explicari poterunt, itidem ut reliquae Phaedri fabulae, ii quae in sexta explicatae non fuerint.

In Sexta. *Epistolae* faciliores Ciceronis; Phaedri *Fabulae*, non item Avieni. Catonis *disticha* & alia eius generis, vg. Stobaei sententiae latine redditae, Flosculi e Poëtis decerpti [48].

Si l'on rapproche de cette liste les « affiches » des collèges méridionaux, que nous avons publiées ailleurs, bien qu'antérieures de quinze à vingt ans, elles trahissent un niveau des études inférieur, notamment pour le grec [49].

---

[47] Cette remarque trahit en passant une des préoccupations les plus constantes de Jouvancy, au long de sa carrière de professeur, placer entre les mains des élèves des textes qui ne risquent pas de leur gâter l'âme. On lui doit une collection importante de classiques ainsi expurgés, remarqués d'autre part par la qualité de l'*interpretatio latina* et la sûreté de l'érudition, qui les accompagne: Juvénal et Perse (1685), Térence (1687), Horace, (1688), il avait sous presse Martial qui devait paraître en 1693, et la première Philippique de Démosthène, que devaient suivre plusieurs ouvrages de Cicéron (1693) et les *Métamorphoses* d'Ovide (1704). C. Sommervogel, *op. cit.* t. IV. 832 sq. - V. Alet, *loc. cit.* pp. 900-907.

[48] *Ratio docendi* c. II, art. III § 5.

[49] Notre article *Livres de comptes et histoire de la culture*. AHSI t. XVIII, 1949, pp. 228-231.

Pour bien enseigner, il importe que le maître impose son autorité par le double prestige de sa piété et de sa science, par l'amour que l'intérêt porté à ses élèves, sa justice, sa modération à les punir leur inspirera, par la crainte qu'il saura leur inculquer. On lui rappelle comment on maintient la discipline et comment on soutient l'attention d'une classe. On le prévient des écueils auxquels achoppent habituellement les jeunes maîtres: la négligence, le dégoût, se livrer aux études de leur choix aux dépens de leur tâche professionnelle, une trop grande familiarité avec les élèves. Les traits sont pris sur le vif.

« L'un assemblera les matériaux de ses prédications à venir; l'autre qui ignore la poésie grecque ou même la poésie latine composera des vers français, alors qu'il devrait enseigner l'une et l'autre, à moins de vouloir être le prévaricateur du bien public... » Toujours d'après nature: « Quelques-uns, pour charmer l'ennui de la classe, recherchent non ce qui serait utile aux enfants, mais ce qui leur est le moins importun. Ils leur expliquent l'Auteur avec négligence, leur proposant des thèmes pris dans quelque livre français, sans se préoccuper de les mettre à leur portée; feront expliquer un livre historique pendant des classes entières ou bien je ne sais quel livre, jusqu'à ce qu'ils déposent au bout d'un an ou deux le fâcheux fardeau de la régence ».

Une conscience plus exacte de l'éminente dignité et de l'utilité de leurs fonctions; les exemples des Saints éducateurs, ou des missionnaires qui s'épuisent dans les missions indiennes à cultiver des esprits grossiers, autant que la foi, sont propres à ranimer leur générosité. Si le fruit n'est pas toujours à la mesure de la peine, il n'y a pas à se décourager; la récompense céleste ne sera pas au succès, mais à l'effort [50].

Hors quelques traits qui reflètent et peignent le milieu scolaire contemporain, il n'est rien de ce qu'expose cette *Ratio docendi* sur la formation spirituelle, l'enseignement littéraire et les exercices scolaires, qui ne paraisse l'expression des pratiques traditionnelles de l'Ordre [51]. Cette constatation incite à préciser les sources de Jouvancy.

LES SOURCES.

Pour quiconque est familier avec les écrits pédagogiques d'auteurs jésuites antérieurs à 1690, la parenté des conseils de Jouvancy avec ceux de Sacchini est manifeste. Elle a frappé ceux qui les ont

[50] *Ratio docendi*, c. III, art. III.

[51] Cf. notre *Naissance de l'humanisme moderne*, t. I, pp. 98 sq., 157 sq., 290 sq.

étudiés, ils l'ont affirmée, aucun néanmoins ne l'a établie [52]. Une collation méthodique du *Ratio docendi* avec la *Paraenesis* et le *Protrepticon ad magistros scholarum inferiorum Soc. Iesu* de Sacchini, publié en 1625, révèle article par article, voire alinéa par alinéa, une étroite dépendance du maître parisien à l'endroit de son devancier.

Ratio docendi (1692)	Paraenesis (1625)
cap. I. De pietate....	
art. 1. P. praeceptoris.	c. 15 § 1, 2, 3, 1, 4, 5, 6.
l'Oraison finale: Vos, ô beati puerorum tutores.	c. 15 § 5.
art. 2. De piis sermonibus....	c. 17 Quomodo iuvandi verbis....
p. 91. Eos docendi quemadmodum erga Deum habere...	c. 18 § 5, 6, 7, 8.
art 3.	
p. 93. Auctorum interpretatio sit eiusmodi...	c. 18 § 3, 4.
cap. II. De eruditione...	
art. 1. Hoc vero aestus...	c. 7 § 4.
p. 96. Haec etiam cautio praeceptoris	c. 6. § 5.
cap. III. Praecipua praesidia.	
art. 1 p. 114-116.	c. 11. § 1 c. 12 § 1,4.
art. 3. p. 122.	c. 4 § 4.

L'exposé des remèdes aux fautes habituelles des professeurs résume des chapitres entiers du volume un peu diffus, que Sacchini avait consacré à la suite de la *Paraenesis*, à l'éloge du professorat, le *Protrepticon*.

Ratio docendi.	Protrepticon.
cap. III. art. 3.	
p. 122 Denique....	P. I. c. 1.
p. 123 Virorum principum....	P. I. c. 12.
p. 124	P. II. c. 20.
p. 125 Corona civica...	P. III. c. 1, P. II. c. 18.
p. 126 Viderunt hoc sanctissimi viri...	P. II. c. 21.
p. 127 Non sum equidem nescius opus esse grave....	P. III. c. 2.
p. 128 L'ex. du centurion romain (Tite-Live. IVe dec. l. II).	P. IV. c. 3.
p. 129 l'ex. des missionnaires.	P. III. c. 2.

[52] J. B. Herman, *op. cit.* p. 258. - R. Schwickerath. In: *Der Jesuiten Sacchini, Juvencius und Kropf Erlaüterungschriften zur Studienordnung der Gesellschaft Jesu.* Bibl. der kathol. Pädagogik, Fribourg, 1898, t. X. p. 212. - A. Schimberg. *L'é-*

On ne saurait s'étonner que Jouvancy ait fait de si larges emprunts à Sacchini. La *Paraenesis* de celui-ci constituait un commentaire substantiel et hautement autorisé des prescriptions du *Ratio studiorum* concernant les régents des classes inférieures. Le *Protrepticon* abondait en belles envolées sur la splendeur de la vocation enseignante. Tous deux répondaient excellemment au but de Jouvancy et rapportaient la tradition la plus authentique [53]. Il n'a cru mieux faire que d'adopter ses pensées, quitte à les présenter à la française. Il taille dans les développements un peu prolixes de son devancier et n'en retient que les phrases essentielles, qu'il reproduit parfois presque littéralement, mais il resserre le plus souvent le style afin de le rendre plus concis. Un exemple illustrera sa manière de procéder. Nous soulignerons l'emprunt.

SACCHINI *Paraenesis* c. 18.	JOUVANCY *Ratio discendi* c. I. art. 2.
§ 5.... Praeter haec *docendi sunt universi, quemadmodum habere se debeant erga Deum* atque divina. In primisque erit curandum, ut sciant quid sit recta mens, et consilium, et intentio; eamque dirigere assuescant: *ut intelligentes finem ad quem procreatus est homo, illum sibi usque a principio proponant, et deinceps intueantur sicut metam vitae totius.* Nihil enim absurdius et luctuosius quam pestis in semine, unde caetera vitiantur. Quod si vere dicitur, quacumque in se, errorem vel modicum in principio, fieri multo maximum in progressu et exitu; sique miserum est errare: ubicumque erretur, quam miserum erit errare in vitae summa! Quantum vero progressu viae recedet a meta, qui ab carceribus adversum metae cursum inierit!...	Eos docendi quemadmodum erga Deum habere se debeant, quem ad finem procreatus homo sit; admonendi ut illum finem sibi proponant in omnibus tanquam suarum actionum ac vitae summam.
§ 6. *Imbuendi sunt odio maximo peccati lethiferi; ut abeo* tanquam a facie colubri fugiant *ad eius vel nomen cohorreant!* Quod acribus erit explicandum similibus; ut pestis, quae infert mortem corpori: ut rerum omnium, quae maxi-	Imbuendi sunt odio maxime peccati lethiferi, ut ad eius vel nomen cohorreant,

ducation morale dans les Collèges de la Compagnie de Jésus en France, Paris, 1913, p. 31. - F. CHARMOT, *La pédagogie des Jésuites,* Paris, 1943, p. 53, 63, 201, 365, 419.

[53] R. SCHWICKERATH, *op. cit.*, p. 10-12.

me dirae, ac detestabiles horrendaeque sunt; quarum tamen nulla est, nec pernicies tanta vel foeditas, quae comparari cum peccati lethalis initio queat.	
§ 7. *Instituendi erunt ad precationem*, ac nominatim ut ex libello horarum B. Virginis singulis diebus preces exsolvant...	instituendi ad precationem tum eam quae voce sit, tum illa quae mente;
§ 8. Templa et sacra omnia venerentur. *Assuescant* sacramentorum frequentiae et *sacrificio missae quotidiano: ut diem insuavem ac perditum putent, si quo die holocausto sacrosancto non interfuerint;* et quem re divina non expiarint, consacrarintque, ut profanum despiciant, ut infaustum reformident. Quibus rebus ita sunt imbuendi, ut eas in reliqua omni aetate putent sibi constantissime retinendas...	elaborandum ut de augustissimo Missae sacrificio christiane sentiant eamque sibi periisse diem putent qua illo caruerint.
Docendi sunt praeterea, quae erga parentes et quosvis superiores, quae adversus aequales atque inferiores conservare officia debeant, ac nominatim ne mendicos, debiles et aliter calamitosos, neve peregrinos et agrestes despiciant vel irrideant:	Erudiendi etiam quae erga parentes, erga superiores et aequales suos officia servare debeant
sed potius, ut miserentur, *in iisque Christum Dominum agnoscere* ac demereri, et omnibus pro sua virili benigne facere *debeant.*	in iisque Christum agnoscere assuescant.

Dans la première partie de son ouvrage, *Ratio discendi*, par contre, Jouvancy est indépendant de Sacchini, sauf en son dernier chapitre, où ses remarques sur les fautes que l'on commet en étudiant suivent nettement *Paraenesis* c. 4 § 2-3, et ses conseils sur l'art de prendre des notes sont tirés de l'opuscule de Sacchini, maintes fois réédité, *De ratione libros cum profectu legendi.* Les pages 78-79, qui ont disparu dans la version officielle, sont une vraie mosaïque d'emprunts au chapitre 13e de Sacchini.

Il semble dépendre davantage de la lettre adressée par Petau à ses jeunes confrères pour diriger leurs études littéraires, publiée en 1652 [54]. Cette « *ratio studiorum* » (il parlera ailleurs *De*

---

[54] *Epistolae,* p. 247-255. Voir aussi p. 384 dans une lettre à Fr. Hardisius, S. J.: « habes enim *illam methodum quam ad gubernanda Nostrorum studia olim dictaveram* ».

ratione discendi [55], se propose, en effet, les mêmes objectifs que celle de Jouvancy: se former le style latin, en prose et en vers; la connaissance des auteurs grecs et latins. Ses conseils tracent à son disciple les chemins pour y atteindre: l'ordre de son étude, les auteurs à lire, les exercices auxquels il doit se livrer.

Sans doute, n'est-il pas possible d'établir ici, comme à l'égard de Sacchini, la matérialité des emprunts. Mais à confronter les deux textes, on se défend difficilement du sentiment d'une dépendance; ils offrent trop de similitudes de fond et de détail. Si on ne retrouve pas ici la preuve littérale de l'emprunt, c'est que Jouvancy a assimilé les conseils de Petau en les revivant.

D'aucuns ont avancé que les listes commentées d'auteurs grecs et latins, proposées par Jouvancy pour guider la lecture des étudiants, étaient tirées de celles que Lancelot avait placées en tête de ses fameuses *Méthodes pour apprendre la langue latine* (1644), *et la grecque* (1655).

La supposition ne résiste pas à une comparaison attentive. Jouvancy est plus complet et plus détaillé. Surtout, il juge les auteurs du point de vue du style, les désignant à l'imitation, plutôt qu'à l'explication. Au lieu que Lancelot s'attache davantage à ce dont ils parlent. Quels contrastes enfin dans leurs jugements; à propos d'Homère par exemple, Lancelot est aussi froid que le Jésuite est chaud [56].

Quoi qu'en pense M. Lantoine, ce n'est pas de Lancelot que Jouvancy s'inspire, mais plutôt, de son propre aveu, de Quintilien, « qui a fort bien parlé des principaux écrivains grecs et latins au livre x, c. 1 de ses *Institutions* » [57]. Il l'utilise d'ailleurs avec indépendance, ainsi où Quintilien penche pour Euripide, il garde ses éloges pour Sophocle. En maints autres endroits, Jouvancy s'avère le disciple intelligent et docile du maître latin. Il s'inspire de ses préceptes sur le style, les déclamations, les exercices scolaires [58].

L'abondance des emprunts ne fait pas néanmoins du *Ratio* une œuvre purement livresque, il nous livre le fruit d'une expérience personnelle. Une lettre qu'il écrivait au temps de sa première régence au P. Labbe, pour lors préfet des classes au collège de Clermont, le 31 octobre 1655, en fournit un témoignage indubitable:

---

[55] *Orationes*, 1631, p. 227.

[56] J. Vérin ; *Étude sur Lancelot*, Blois, 1869, pp. 36-39. - H. Lantoine, *Histoire de l'enseignement secondaire en France*, Paris, 1894, p. 112, 113.

[57] *Ratio discendi*, c. I. art. II § 5. - Quintillien, *Inst. Orat.* X. 1.

[58] J. B. Herman, *op. cit.* p. 155.

... « Quod ad privata mea studia attinet, refero me per hanc hyemem ad Paschales usque ferias, pomeridianis inter utramque scholam horis, ad graecas literas, quas quidem anno praeterito tantisper intermiseram ut in strictam orationem incumberem: tragicis poetis aliisque quos mihi per tempus adire nondum licuit, post Paschales ferias, per easdem pomeridianas horas, operam daturus. Matutinas vero ac serotinas perlegendo Ciceroni diligenter et lectitandis aliquot quae mihi supersunt orationibus, declamatiunculis ac aenigmatis etiam componendis impendere apud me statuo. Haec ascribere non piguit, ut si quid sit in quo me peccare Rª Vª viderit, vel vicissim occurat aliquid quo iuvari possim mihi significare ne gravetur... » [59].

A la lumière de ce document, il paraît incontestable que nombre de conseils donnés par Jouvancy sur l'étude du grec, qu'il faut apprendre jeune sans quoi on ne l'apprend jamais, sur les exercices propres à former le style ou sur l'*ordo studendi*, ne soient l'expression de son expérience personnelle [60].

Il en va de même de ses avis sur l'émulation ou la pratique des divers exercices scolaires, outre l'aveu qu'il en fait lui-même dans son texte: *vidi... vidi... moneo...* [61], on s'en convaincra par l'examen des notes et des devoirs de l'un de ses écoliers, rédigés en 1693, — l'année qui suivit l'édition du *Ratio*. En tête nous retrouvons à la lettre le bref tableau de littérature latine, inséré dans cet opuscule [62]. Les *exercitationes rhetoricae datae a Patre Jouvancy*, qui suivent le cours de rhétorique, se conforment absolument à la gradation indiquée dans son *Ratio*.

In tradendis Rhetoricae thematis solutae orationis, quidam servandi gradus erunt,

vg. primo mense dentur periodi componendae.
2° et 3° — figurae cum periodis
4° ratiocinationes, dilemmata, inductiones
5° loci oratorii
6° partes orationis, ut exordia, narrationes, confirmationes.
7° de genere iudiciali
8° de deliberativo.
9° de exornativo [63].

---

[59] Cité par V. ALET, *Un professeur d'autrefois*, Études, 1878, t. 2, p. 760.

[60] *Ratio discendi*, c. I, art. I, § 1, art. II, § 1, c. III, art. II; *Ratio docendi*, c. II, art. III § 5.

[61] *Ratio...*, p. 88, 95, 96, 98.

[62] Bibl. Mazarine, Ms. 3819, p. 1-4.

[63] *Ratio docendi*, p. 103. Parallèlement *Exercitationes*, p. 1-78.

On retrouve, d'ailleurs, la marque de l'esprit de méthode, qu'il apportait à la matière littéraire ou pédagogique, dans les feuillets qui nous sont parvenus de ses notes spirituelles. Il s'y suit du matin au soir, heure par heure, d'une semaine à l'autre, jour par jour, de mois en mois, se demandant compte à lui-même de ses progrès et de ses reculs, notant les industries qui lui ont réussi... avec pareille rigueur et précision [64].

Pensées de la tradition ou réflexions de son expérience, Jouvancy a su tout unir et tout fondre en un ouvrage d'une parfaite unité, aux chapitres brefs, parfaitement ordonnés, écrits d'une phrase alerte et souple, avec une concision digne de Salluste, qu'il appréciait, et un vocabulaire aussi riche que varié. C'est une œuvre d'une facture vraiment « classique » [65].

Sens et contexte.

Son tempérament, comme son savoir, disposait Jouvancy à mener la défense des lettres humaines à l'encontre des mouvements et des remous qu'éveillait un esprit nouveau. Son petit traité exprime dans le domaine de l'éducation et chez les Jésuites, le besoin qu'éprouvaient tant de ses contemporains de formuler et de fixer en tout la doctrine. Jouvancy fixe l'art d'apprendre et d'enseigner comme l'Académie française fixe la langue [66], comme Lebrun a fixé l'esthétique, Blondel l'architecture, et Boileau l'art poétique. Plus préoccupé des élèves que du maître, le *Ratio studiorum* n'avait pas arrêté le cours de ses propres études, ni la méthode qu'il y devait tenir. Jouvancy ressentait le danger de cette absence de règles. Ce libre jeu que l'Humanisme en sa ferveur avait laissé au régent ne

---

[64] Conservées aux Archives de la Province de France.

[65] Sur la latinité de Jouvancy, choisi par Condé pour traduire en latin l'Oraison funèbre de feu M. le Prince par Bourdaloue (1684), voir H. Chérot, *Bourdaloue inconnu,* Études, t. 14 (1898), pp. 272-775.

L'auteur de la *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, t. 2, p. 398, parlant du style des *Discours* de Jouvancy, écrivait : « On y reconnaît un homme qui s'est nourri des bonnes productions des Anciens ; la pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'Antiquité ».

[66] Le *Dictionnaire de l'Académie* allait paraître en 1694. On y relève dans la dédicace au Roy, l'expression typique de la mentalité que nous cherchons à analyser ici : ... « Que si l'on a jamais deu se promettre qu'une Langue vivante peust parvenir à être fixée et à ne dependre plus du caprice et de la tyrannie de l'usage, nous avons lieu de croire que la nostre soit parvenue de nos jours à ce glorieux point d'immutabilité, puisque les livres et les autres mouvemens qui parleront de vostre Majesté, seront tous jours regardez comme fait dans le beau siècle de la France... »

favorisait pas seulement les licences que se permettaient sans scrupule de jeunes maîtres, il risquait de compromettre l'Humanisme même. Ce pressentiment s'ajoutait à la conscience qu'il avait en commun avec ces illustres contemporains, d'être héros d'un de ces moments qui sont les sommets de l'histoire, *nec pluribus impar*, pour affermir sa volonté de régenter ses jeunes collègues selon l'idéal auquel il tendait. Le même sentiment avait animé les maîtres de l'Académie et les avait incités à éditer les préceptes du trait et de son expression.

La doctrine de Jouvancy, comme celle des artistes et des poètes contemporains, n'ajoute guère à celle du XVIe et du XVIIe siècle en sa première moitié. C'est la doctrine des humanistes, admirateurs épris des Anciens. Elle est seulement plus claire en son expression, analysée, hiérarchisée par divisions et subdivisions, et par là plus pédagogique en un sens, mais plus abstraite et arrêtée: une orthodoxie faite avant tout du culte de l'antiquité romaine, plus exactement de cette antiquité scolaire inventée par la Renaissance chez Quintilien.

Tout ce qu'il y a encore d'humanistes et de doctes pense avec Jouvancy. Bayle, par exemple, qui écrivait à son frère en août 1675, à propos de *La Défense des Modernes* de Desmarets, qu'il trouvait ses remarques « victorieuses pour la plupart », lui conseille la même année de faire « son capital des langues grecques et latines », donnant à l'histoire ses loisirs [67]. Les précisions qu'il expose sur la manière d'entendre ces études sont parfois presque à la lettre celles que Jouvancy exprimera vingt années plus tard.

« Ce qu'il y a de plus nécessaire, c'est les langues. C'est pourquoi ne laissez passer aucun jour sans lire un auteur ancien... Attachez-vous à Cicéron: c'est le grand maître. Traduisez du latin en français et du français en latin. Remarquez le génie de cette langue, la diverse signification et le divers régime des mots; faites-vous une affaire de pénétrer la force et l'élégance de chaque terme.

Pour les poètes, Virgile est sans doute le meilleur. En traduisant des vers, observez exactement les figures, les phrases poétiques, pourquoi telle chose s'exprime ainsi et ainsi. Et parce qu'on n'apprend l'amour des langues que pour l'amour des choses, en même temps que vous traduirez du latin, comprenez la matière dont on parle, remarquez si le résonnement est juste...

Le principal moïen d'avancer dans une langue, c'est de composer souvent (*stilus optimus dicendi magister*, dit Cicéron), soit en mettant en latin quelque bel endroit d'un livre français, soit en composant de

---

[67] *Nouvelles lettres*, t. I, p. 258. Voir aussi p. 105.

son crû tantôt la relation d'un petit ouvrage, d'un songe, d'une querelle, d'un festin, vrai ou faux...» [68].

Étude des langues, étude aussi des sciences qu'elles véhiculent:

... « Je ne me contenterois pas qu'un écolier discourût en grammaire sur le langage, mais je voudrois qu'il développât les antiquités qui se trouveroient dans un endroit qu'il auroit traduit. Il faut que l'étude des mots et l'étude des choses aillent de compagnie ».

« J'oubliois une chose essentielle, c'est qu'il faut cultiver sa mémoire le plus soigneusement qu'il est possible, car c'est la maîtresse-rouë dans les lettres. Apprenez donc souvent par cœur les plus beaux endroits des Poètes » [69].

La façon dont Bayle entend l'étude de l'histoire, de la fable et de la polymathie, est tellement celle des Jésuites, qu'il renvoie aux manuels qu'ils avaient édités pour leurs élèves.

« Pour ce qui regarde l'histoire, il faut commencer par un abrégé de l'histoire universelle; Horatius Tursellinus Jésuite en a fait un assez élégant; mais celui de Joannes Cluverius est beaucoup plus ample et par conséquent plus instructif. Il ne faut jamais étudier l'histoire, qu'on n'ait des tables de Chronologie et des Cartes de géographie auprès de soi.

Vous pouvez prendre une teinture de l'histoire dans Justin dont le stile est bon et élégant.

Pour la fable, il la faut posséder *ad unguem*, et si vous trouvez un petit livre qui s'appelle l'Histoire poëtique par le P. Gautruche, faites en votre *vade mecum;* il est court, net et exact, tout ce qui se peut, et range en un corps ce qui n'est que dispercé dans Homère, Hésiode, Ovide, Virgile etc...» [70].

« Je vous ai dit mon sentiment sur le *blason*. Si vous achetez quelque livre du P. Menetrier, prenez garde que ce soit l'abrégé de sa Méthode, et que ce soit de la dernière édition, car les premières manquent de la meilleure pièce du sac, qui est une explication des propres du blason » [71].

---

[68] *Nouvelles lettres,* t. I, pp. 130-133. Paris, 30 janv. 1675.

[69] *Nouvelles leltres,* t. I, p. 133, 134.

[70] *Nouvelles lettres,* t. I, p. 134-136. - Telle était la pratique des Jésuites comme le montre à l'évidence ce passage d'une lettre du P. Alleaume, précepteur du duc de Bourbon: « Si votre Altessé veut bien que nous luy demandions nos besoins, il nous faudrait:....
2. un Justin avec les notes à la dauphine,
3 un Tite-Live de même,
4 une carte un peu ample et exacte de la Terre Sainte,
5 des tables chronologiques, je n'en connois point de meilleures que celles du P. Petau.... » (7 janv. 1686) - Archives de Chantilly, P. XCIX. 28.

[71] *Nouvelles lettres,* t. I, p. 158, 8 mars 1675.

Dans ce piquant accord de Bayle et de Jouvancy, on saisit au doigt la réalité de ce qu'on pourrait appeler « le classicisme scolaire ».

Cependant que Jouvancy élaborait la doctrine, son Provincial, le P. Genevray, ne restait pas inactif. Avec le même réalisme qui avait conduit Colbert à créer des écoles pour diffuser les préceptes des Académies d'Architecture et de Peinture, il se préoccupait d'organiser une école, où elle fut dispensée efficacement. Le 6 mai 1692, en effet, le P. Général approuvait vivement le projet qu'il lui avait soumis de créer une classe de rhétorique « où nos jeunes religieux seront, à la sortie du noviciat, instruits pendant un an par un maître de valeur, de tous les secrets de la langue grecque, de l'éloquence et de la poésie » [72].

A vrai dire, l'idée d'appliquer les jeunes religieux frais émoulus du noviciat aux études littéraires était ancienne. Elle figurait déjà dans le *Ratio studiorum*, mais était pratiquée de façon irrégulière.

La nouveauté était d'ouvrir une classe de rhétorique exprès pour les *rhetores* au lieu de les mettre en subsistance, comme par le passé, dans un collège pour y suivre les cours professés aux élèves.

Le Général y tint, ne doutant pas qu'il ne résultât de cette création des fruits semblables à ceux qu'avait recueilli une pareille institution au noviciat de Rome.

La grosse question était, comme toujours, de trouver les ressources pour subvenir à l'entretien de la fondation. Il taxa les collèges de Paris et de la Flèche, qui avaient jusque-là la charge de ces « auditeurs », de contributions respectives de 2.000 et de 1.000 livres. Les *rhetores* continueraient, d'ailleurs, de donner leurs déclamations à Louis-le-Grand « parce qu'il n'est pas convenable qu'ils le fassent devant les novices » [73].

A la fin de juillet, il pressait le Provincial d'ouvrir cette rhétorique, dès la rentrée, car il était fort à craindre, si l'on en remettait l'institution, qu'elle n'existât jamais [74]. Le zèle et l'industrie du Provincial surmontèrent les difficultés; des 15 novices qui achevaient leur noviciat en septembre 1692, 13 figurent au catologue publié aux « lucalia » de 1692 avec la qualité de *rhetores* [75].

---

[72] *Franc. 9*, f. 160.

[73] *Franc. 9*, f. 162, 163, lettres du 8 juillet 1693 au P. Ayrault recteur du Collège de Paris et au P. Provincial, du 26 octobre 1692 au recteur de la Flèche.

[74] *Franc. 9*, f. 164, 22 juillet 1692.

[75] *Catalog. Franc.* 1691-1692. *Litterae annuae*, 1692: « Instituta quoque est in domo probationis Parisiensi Domestica schola rhetoricae in qua Iuniores nostri, post exactum tyrocinii biennium, humaniores litteràs recolant, stylum exercent, latinamque linguam et graecam in memoriam revocant ».

Un an plus tard le Général applaudit au bilan de cette première année: l'établissement dans la maison de probation d'une rhétorique n'avait pas nui aux novices et avait été grandement profitable aux « rhétoriciens », tant au point de vue littéraire que spirituel. Aussi, en dépit des embarras financiers qui en résultaient pour la maison, il jugeait qu'on devait la maintenir au noviciat [76].

Les années suivantes les Jésuites continuèrent effectivement à faire étudier « la rhétorique et les belles lettres à leurs novices qui désapprenoient » [77].

Les *catalogues* de la province de France confirment cette note. Ils portent 14 *rhetores* en 1693; 15 en 1694; 11 en 1695, 6 en 1696, 9 en 1697. Ce sont à l'ordinaire des religieux qui n'avaient fait qu'une année de rhétorique avant d'entrer dans l'Ordre; ceux qui en comptaient deux étaient dispensés de ce complément de formation.

Les maux auxquels le Provincial de Paris et Jouvancy s'appliquaient à porter remède n'étaient pas particuliers à leur province, mais communs à toute l'Assistance de France. La correspondance des supérieurs et du P. Général dénonce, à l'envi, une pareille négligence de la vie intérieure et des exercices spirituels, le relâchement de la discipline religieuse et de l'esprit de pauvreté. Le Père Thyrse González s'inquiète notamment de l'excessive liberté de lecture qui sévit partout. Les jeunes maîtres se permettent de lire toute espèce de livres français, sans tenir compte même de l'Index, s'autorisant de ce qu'il n'est pas reçu en France.

« Ces lectures trop libres sont mauvaises à la religion par leurs nouveautés, aux bonnes mœurs par leurs obscénités, aux devoirs du professorat par le temps qu'on y perd et le dégoût des études sérieuses qu'on en retire » [78].

En Aquitaine s'ajoute à cette licence, le prurit de la parole. Nos *juniores* ne rêvent que de prêcher [79].

Partout, les études littéraires s'en ressentent [80]. Le fléchissement est particulièrement sensible dans les petits collèges de Champagne et d'Aquitaine, où plus d'un maître n'a pas hésité à faire passer pour sien le discours reçu secrètement d'un ami ou à faire déclamer,

[76] *Franc. 9*, f. 167. Lettre du P. Guymond, recteur du noviciat, 1er septembre 1693. *Franc. 49*, f. 41.

[77] Archives Nationales, M. 243, t. 2, f. 100 (1698).

[78] *Camp. 9*, f. 415; *Lugd. 10*, f. 233; *Tolos. 4*, f. 432, 454, 455; *Aquit. 4*, f. 458, 467; *20*, f. 15.

[79] Lettre du P. Léobardy, 29 sept. 1695. *Aquit. 20*, f. 148.

[80] *Aquit. 4*, f. 458, 459. *20*, f. 133, 141, 171, 208; *Gal. 42*, f. 55...; *Tolos. 24*, f. 109.

au scandale de plus d'un auditeur, la traduction latine de scènes tirées de notre plus grand comique, qui n'est pas à beaucoup près toujours convenable [81]. L'usage de parler latin tend à s'abolir. Mais plus que le reste, le grec souffre de cette déchéance. Son étude est presque tombée. Une *imperitia supina certe et crassa* envahit les collèges [82].

Aussi la préoccupation de restaurer la *res litteraria* se manifeste-t-elle partout.

Tandis qu'en Champagne le P. Daubenton organise des explications publiques d'auteurs [83], le P. Général incite le Provincial de Lyon à rétablir, comme il se fait ailleurs, des Académies de Grec, auxquelles les jeunes maîtres sont tenus de se rendre au moins une fois par semaine [84]. Il approuve vivement celui d'Aquitaine, de songer à prolonger le temps de régence de ceux qui, par leur faute et leur paresse, n'ont pas normalement progressé [85]. Comme l'expliquait le P. Blanchet, de Poitiers, la négligence des maîtres vient, en effet, de la certitude qu'ils ont d'accéder aux classes supérieures, quelle que soit leur science, et de pouvoir être envoyés en théologie au bout de leur cinq ans. Autrefois, non sans profit, on demeurait six et sept ans en régence; alors, ceux qui ne s'étaient pas adonnés à leur tâche avec assez d'assiduité, étaient tenus de répéter deux ans la même classe. Le rétablissement de cet usage, dont la Province de Toulouse avait conservé la pratique, ne manquerait d'aider les belles lettres à refleurir. L'Aquitaine n'était pas moins fertile en bons esprits que la Province de France [86].

La plupart estiment que le moyen le plus efficace pour restaurer les lettres humaines est d'instituer au noviciat de leur province, un cours de rhétorique que les *juniores* seront tenus de suivre avant d'entrer en philosophie, pendant l'année qui suivra l'achèvement de leur noviciat. Nombre de jeunes gens, admis dans la Compagnie, n'ont en effet qu'une culture littéraire très insuffisante, qu'il ne leur est guère possible d'améliorer au cours de leur philosophie; il en résulte qu'ils sont envoyés pour enseigner sachant à peine les lettres grecques et parlant le latin à peine correctement [87]. A l'instar de Paris, Pau pour l'Aquitaine, Toulouse, Lyon réclament l'adjonction d'un juvénat au noviciat, seule la Champagne se récuse [88]. Quelqu'un

[81] *Aquit. 20,* f. 15; *Fondo Gesuitico,* à la Maison généralice, 1385, l. 7.
[82] *Aquit. 20,* f. 64, 141, 171; *Lugd. 10,* f. 109; *Camp. 9,* f. 372, 415.
[83] *Camp. 5,* f. 433, 439.
[84] *Lugd. 10,* f. 109.
[85] *Aquit. 4,* f. 452.
[86] *Aquit. 20,* f. 133 sq. 68.
[87] *Aquit. 20,* f. 171.
[88] Lettres de 1695-96. *Aquit. 20,* f. 203; *Gal. 42,* f. 53, 54; *Lugd. 10,* f. 301; *Tolos. 4,* f. 428. - Carrez, *Catalogi soc. prov. Camp.*, t. VIII, p. xliv.

même émet le vœu que la Congrégation générale, qui va prochainement se réunir, rende un décret conforme à ce désir et réserve au P. Général seul, le pouvoir de dispenser du juvénat [89]. En attendant la réalisation de ce vœu, le *Ratio discendi et docendi* se répandait en province: Quérard parle d'une édition lyonnaise; Judde d'une réimpression parisienne en 1696. Les catalogues de nos bibliothèques le mentionnent [90].

II. - RÉDACTION ROMAINE DE 1703.

SON HISTOIRE.

Sur ces entrefaites, se réunit en novembre 1696 la XVI[e] Congrégation générale. La désaffection des etudes littéraires n'était pas particulière aux Provinces de France. Il s'en fallait. Les provinces d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, pour ne point parler de celles de Pologne, étaient plus atteintes encore. Les « postulata » affluèrent. Dans sa 30[e] session, elle fut saisie par la Province Gallo-Belge d'un postulat:

« quo rogabatur Congregatio statuere, ut conficerentur regulae, quibus Magistri litterarum humaniorum dirigerentur in discendo, sicut habent, quibus instruuntur ad docendum. Impetratum id, ut alia omittantur, a Congr. 12, decr. 56, ad alia munera, quae non adeo late patent, ut istud. Suas habent, qui theologiae ac philosophiae student, quibus tamen non aeque necessariae videri possent; cum hi semper habeant in promptu professores suos quos consulant. Magistros esse in ea aetate, ut vix habere possint rectam studendi methodum; quae si aliunde non suggeratur, quamcumque dent operam litteris, irritam dabunt. Adde stimulum ac meritum religiosae obedientiae, si laborem suscipiant ex praescripto Regularum. Adde necessitatem: ubique docet Societas ameniorem hanc litteraturam, alicubi hanc unam, nec sine comparatione aliorum, qui spartam eandem ornant. Iuvandi ero pro viribus Nostri ad tuendam horum studiorum dignitatem, quae eximia hucusque fuit in Societate, nunc autem adeo depressa est alicubi, ut Magistri vix latine, nihil graece discant. Parum denique profuturas regulas quae praescriptae sunt ad docendum, nisi rite percipiant id, quod alios docturi sunt » [91].

---

[89] *Aquit. 20,* f. 208; Lettre du P. Léobardy au P. Général, 20 juillet 16-96.

[90] SOMMERVOGEL, *op. cit.*, c. 841, n. 37. - JUDDE, *loc. cit.* - Bibl. Reims, Ms. 2007 mentionne p. 231: Christianis litterarum magistris de ratione discendi et docendi. Parisiis, 1692, in-8° (4 exemplaires).

[91] *Congr. 17,* ff. 233v-234. Le même texte se trouve dans une autre rédaction des actes de la Congrégation, *Congr. 3,* f. 118, avec des variantes de pure forme sans aucune importance, sauf une, qui attribue le postulat à la Prov. Flandro-Belge au lieu de la Gallo-Belge. La perte des actes des congrégations provinciales

Elle consacra à son examen deux séances, dont les comptes-rendus nous ont été conservés [92]. Ils éclairent à souhait l'élaboration de la seconde rédaction du *Ratio* de Jouvancy.

Le 22 décembre 1696, en l'absence du P. Général Thyrse González, malade, et du P. Dominique Ramos, les Pères capitulaires poursuivirent leur délibérations.

Ils estimèrent presque à l'unanimité que point n'était besoin de dresser de nouvelles règles. Il y en avait assez dans l'Institut pour suffire à tout: le chapitre 7e de la 4ème Partie des *Constitutions*, les règles du préfet des classes, celles des maîtres, la règle 20e du professeur de rhétorique, les règles des scolastiques.

Après avoir relu les doléances sur le déclin des études, le progrès, en prose et en vers, d'un style boursouflé, très éloigné de celui de Cicéron et de Virgile, seul estimé des doctes, on en vint aux remèdes propres à parer à ces maux. On en exposa plusieurs.

« Il fallait, avant tout, doter chaque province d'un cours de rhétorique obligatoire pour les Nôtres à l'issue de leur noviciat. On y affecterait les maîtres les plus qualifiés. Si une province n'en avait pas de tels sous la main, elle chercherait à s'en pourvoir ailleurs. Sans une règle vivante, la meilleure règle écrite n'a point d'efficace. Le postulat ne parlait que des régents, mais il est certain que, grâce à de bons maîtres, les élèves acquerront une norme et art d'apprendre pour conduire leurs propres études une fois passés à l'enseignement ».

A cet effet, beaucoup demandaient qu'on désignât dans chaque collège un Père aussi compétent que possible, auquel les jeunes maîtres demanderaient conseil et soumettraient leurs travaux.

Mais l'un des remèdes les plus efficaces était l'observation exacte pour les supérieurs,

« de toutes les prescriptions si utilement édictées par la Compagnie sur le sujet, sauf à y ajouter les mesures nouvelles qui leur paraîtraient y convenir davantage; visiter fréquemment les classes avec le préfet; appeler souvent les maîtres pour contrôler leurs études personnelles; ne pas souffrir dans leur chambre des livres étrangers, inutiles, nuisibles ou mal écrits; tenir à l'usage du latin dans les classes et dans

---

rend difficile de déterminer avec certitude à laquelle de ces deux provinces est due l'initiative. Mais un indice de grande probabilité en faveur de la Gallo-Belge est dans la lettre du P. Général Th. González au Provincial L. Verneuil, 27 nov. 1700, que nous citerons plus bas (cf. p. 44): il répond au grand désir qu'on a dans cette Province d'une instruction pour les Professeurs. - Nous tenons à remercier ici le R. P. Lamalle des précieuses informations que cet article lui doit sur ce point et sur d'autres.

[92] *Congr. 3,* ff. 118-120.

les lettres. Ils ne devaient pas trouver mauvais que les provinciaux eux-mêmes s'enquièrent avec soin des études des maîtres et ne les laissent pas monter aux classes d'humanités et de rhétorique, lorsqu'ils n'ont pas acquis une compétence certaine dans l'art d'apprendre et d'enseigner et dans la connaissance du grec. Qu'ils ordonnent aux maîtres de donner à dates fixes, comme font les philosophes et les théologiens, un spécimen de leurs talents, une déclamation au réfectoire, une composition.... Le sujet en serait fixé par un directeur. Qu'ils ne détournent pas les maîtres de ce qui doit être leur unique devoir, en les occupant à d'autres affaires. Ils ne devaient omettre de favoriser par des récompenses et d'opportunes détentes la joie au travail ».

Même accord pour que

« fût composée une Instruction sur la manière d'étudier les lettres humaines, tirée de ce que nostre Institut renferme sur ce sujet, — rien n'est mieux approprié et on rendra ainsi à nos lois l'honneur qui leur est dû, — et d'autres auteurs. Parmi ceux-ci, les plus dignes de louanges sont les Pères Denis Petau et Joseph Jovansi (sic), dont les arts d'apprendre sont des œuvres admirables. Il faut désigner un père très versé dans les lettres pour choisir dans ces écrits l'utile, en retranchant, s'il y a lieu, ce que ces auteurs auraient écrit pour des esprits plus distingués, et en composer une instruction brève, facile, bonne pour tous.

« Pour lui donner l'autorité nécessaire, il fallait recommander au P. Général d'en transmettre le texte, lorsqu'il l'aurait approuvé avec ses Assistants, aux Provinces, avec l'ordre au nom de la Congrégation pour tous ceux qui s'adonnent aux humanités, de poursuivre leurs études selon ses prescriptions. Les Maîtres qui enseignent la rhétorique aux Nôtres devraient l'avoir également sous les yeux, afin de familiariser leurs disciples à son usage.

« On prierait en outre le P. Général de recommander à tous, par tous les moyens, tout ce qu'on venait de délibérer. Sur quoi, les Pères convinrent qu'il y avait lieu que la Congrégation, comme elle l'avait fait pour l'*Elenchus pro studiis superioribus*, rendît un décret sur les lettres humaines, afin de marquer par là quel prix la Compagnie attachait à leur étude. Elle leur doit pour une part sa réputation, elle doit à la confiance de ceux qui lui ont confié tant de collèges, de s'acquitter de leur enseignement avec un soin d'autant plus exact qu'elle en a presque le monopole, et qu'il n'y a plus désormais, comme jadis, en dehors de la Compagnie, de maîtres éminents en cet art ».

Un Père demanda qu'on établit une règle obligeant les maîtres à suivre l'Instruction projetée dans leur étude, afin de ne pas les frustrer du stimulant et du mérite de l'obéissance. On lui objecta que pareille matière ne pouvait être l'objet d'une règle immuable. D'autres souhaitèrent que, « avant d'être promulguée l'Instruction

fût envoyée dans les Provinces et soumise au jugement des Pères les plus réputés en ce genre d'études ». C'était ainsi, en effet, qu'on avait agi pour le *Ratio studiorum*.

Conformément au vœu qui avait été émis au cours de ces délibérations, les Pères de la Congrégation, avant de se séparer, rendirent un décret, le 10e, qui conférait efficacité à leurs conclusions. Le voici dans sa lettre:

« On a demandé à la Congrégation de veiller à ce que ne s'affaiblisse jamais le goût des lettres humaines, cultivées avec tant de succès par la Compagnie et auquel elle doit de si nombreux collèges, une réputation considérable et tant de fruit parmi les âmes. C'est en les enseignant, en effet, que l'on forme la jeunesse à la piété et aux bonnes mœurs.

« Après avoir entendu l'exposé, par plusieurs de ses membres, des moyens les plus aptes à cette fin, la Congrégation a jugé bon d'approuver et d'arrêter qu'en plus des règles qui les dirigent dans leur enseignement, les régents d'humanités aient une Instruction et une méthode pour bien étudier, à laquelle ils conformeraient les études personnelles, auxquelles ils doivent s'adonner tout en enseignant les autres. A cet effet, il faut désigner un habile homme dans les lettres pour composer, avec ce que l'Institut et les meilleurs auteurs renferment de plus propre à cet égard, une instruction complète, aussi pratique que possible.

« Le P. Général, après l'avoir approuvée avec ses Assistants, l'enverra aux Provinces et l'imposera de par son autorité et celle de la Congrégation à tous ceux qui étudient les lettres humaines et les enseignent à des élèves, avec ordre de s'y conformer; les professeurs de Juvénat (*ii qui Nostris rhetoricam praelegunt*) l'auront sous les yeux et la rendront familière à leurs disciples. Le P. Général est prié de recommander, à tous, de toutes ses forces, tout ce que les Pères ont proposé pour favoriser ces études » [93].

Ainsi, invitée à prendre les mesures propres à faire refleurir les études littéraires, la Congrégation générale ne s'était point préoccupée de programmes ou de techniques pédagogiques. Fidèle au réalisme traditionnel de l'Ordre, elle appliquait le remède à la racine en s'arrêtant à améliorer la formation des maîtres. N'est-il pas de celle-ci, en définitive, que tout dépend? Selon le mot de Sacchini: *Qualis fuerit magister, tales fore discipulos* [94]. Or, si nous

---

[93] Ce décret a été maintes fois publié, p. ex. dans l'*Institutum Soc. Iesu,* vol. II, Florence 1893, p. 415; G. M. PACHTLER, *Ratio Studiorum et Institutiones scholasticae Soc. Iesu,* vol. I (Berlin 1887, *Mon. Germaniae Paedagogica* II), p. 101-102,

[94] *Paraenesis,* c. VI. § 7. - Voir notre ouvrage: *Naissance de l'humanisme moderne,* t. I, p. 339-348.

en croyons Leibniz, les jeunes gens d'alors brûlaient les étapes et ne se souciaient guère d'apprendre avant d'enseigner: *Iuvenes multi hodie malunt docere ante quam discere et novitate sententiarum famam imprudenter captant* [95]. On en comprend d'autant mieux qu'après une courte introduction historique, le décret de la Congrégation ait porté essentiellement sur la prescription d'un *Ratio discendi.*

Le soin d'en assurer l'exécution était laissé au P. Général. Six ans plus tard, en 1703, parut à Florence, chez Michele Nestenius, in-8°:

MAGISTRIS SCHOLARUM INFERIORUM
SOCIETATIS JESU
DE RATIONE DISCENDI & DOCENDI
EX DECRETO Congregat. Generalis XIV.
Auctore JOSEPHO JUVENCIO *Soc. Jesu.*

1697-1703. Deux faits certains: la Congrégation, qui avait dans ses délibérations cité avec éloge l'œuvre de Jouvancy, avait paru envisager qu'un autre fut chargé d'en extraire le meilleur et de le compiler avec un choix des règles concernant les maîtres. En fait, le P. Général, qui avait prisé l'ouvrage du Père, on l'a vu, lui confia cette mise au point, qui aboutit au texte de 1703.

Pourquoi ce délai de six années entre la décision de la Congrégation et la publication de l'Instruction qu'elle avait prescrite? Pourquoi cette divergence sur l'auteur? La perte des registres contenant les minutes de la correspondance des Généraux avec les Provinces de France après 1696, la nomination du P. de Jouvancy comme historien de l'Ordre, à Rome, en 1699, qui facilitait les rélations orales, ont supprimé les meilleures chances de trouver des éléments d'explication.

La laconique préface de l'édition officielle du *Ratio discendi* se taît sur la genèse de la nouvelle Méthode, « composée pour satisfaire au décret x° de la XIV° Congrégation ». Seul le P. Judde apporte dans son *Instruction pour les jeunes régents*, qui fut composée vers 1715, une précision intéressante:

« Le R. P. Général ayant été chargé par le dixième décret de la 14° Congrégation générale de faire travailler quelque homme habile dans les belles lettres à une méthode de les étudier qui pût être mise entre les mains des jeunes régents de la Compagnie et leur servir de guide, *le P. Jouvancy retoucha la sienne*, *laquelle*, *ayant été revue et augmen-*

[95] *Opera omnia,* Genève, Tournus, 1768. t. V, p. 260. Lettre du 14 oct. 1702.

tée par des gens du métier fut ensuite imprimée à Florence en 1708 par ordre du R. P. Général... » [96].

Sans doute cette révision des gens du métier eut-elle sa part de responsabilité du délai?

Il ne semble guère possible, pour l'instant, de préciser davantage l'histoire de la seconde rédaction du *Ratio discendi.* Il suffit, d'ailleurs, pour en mesurer l'importance. Le *Ratio* de Jouvancy n'est plus désormais une glose autorisée, mais privée, réservée à une province, mais bien l'affirmation officielle de la manière dont la Compagnie a conçu, au seuil du XVIIIe siècle, la formation littéraire et pédagogique de ses régents. « C'est donc ici, déclarait à quelques-uns d'entre-eux le P. Judde, un livre que la Compagnie elle-même vous met entre les mains » [97].

Par suite, une comparaison entre les deux réactions s'impose.

Le maintien du texte primitif, comme les additions, les retranchements ou les retouches qu'on a pu lui apporter, définissent en effet les orientations que l'Ordre, et non plus seulement Jouvancy, entendait donner à la formation des Maîtres.

Pour faciliter cette confrontation, nous distinguerons cette seconde rédaction de la version originale parisienne en la désignant dans notre exposé: *rédaction romaine*, dans nos citations par le signe *R*. Cette qualification, moins équivoque et extrinsèque que l'*édition de Florence*, se justifie, puisque ce second texte a été certainement mis au point et promulgué à Rome.

SES CARACTÉRISTIQUES.

La version romaine du *Ratio discendi et docendi* débute par une brève préface, que les auteurs qui en ont parlé, n'ont pas examinée avec le soin qu'elle méritait. Elle place dans son vrai jour le nouveau document. Elle le situe d'abord dans l'ensemble de la politique scolaire de la Compagnie en termes qui font parfois directement écho à ceux de la XIVe Congrégation.

« On sait l'importance que la Compagnie a toujours accordée aux lettres humaines, leur étroite conjonction avec l'éducation de la jeunesse qui est une de ses principales tâches. On doit s'en occuper avec d'autant plus de soin dans les classes inférieures, que leur étude demande plus de travail et d'effort. Si on ne stimule celui-ci, il se relâche. C'est pourquoi Généraux et Congrégations n'ont rien eu de plus à cœur

---

[96] Ière Partie, ch. II. — 1708, est-ce coquille de l'éditeur, ou l'auteur se réfère-t-il à la réimpression de 1708 ?

[97] *Ibid.*

que d'exciter par tous les moyens le zèle de nos maîtres. C'est dans ce but qu'a été composé avec tant de soin le *Ratio Studiorum* ».

Ceci amène Jouvancy à caractériser ensuite son ouvrage par rapport au *Ratio Studiorum.*

« Bien que tout ce qui concerne les belles lettres et les classes y soit judicieusement exposé, néanmoins la matière n'est qu'effleurée: ce sont semences qu'il faut cultiver par la méditation et l'expérience pour qu'elles portent les fruits qu'on en attend. De plus les préceptes du *Ratio* s'adressent davantage aux élèves qu'aux maîtres: il fixe ce que les maîtres d'humanités doivent enseigner, il se taît sur ce qu'ils doivent apprendre eux-mêmes et sur le chemin à suivre dans leurs études. Pour ces motifs la 14e Congrég. Gén. a décrété: Qu'en dehors des règles qui les dirigent dans leur enseignement nos maîtres aient une Instruction et méthode pour bien apprendre, sur laquelle ils régleraient leurs études personnelles dans le temps même où ils enseignent les autres » [98].

Comment tant d'auteurs sérieux, après avoir lu un texte aussi clair, ont-ils pu affirmer que l'opuscule de Jouvancy n'était qu'un commentaire du *Ratio studiorum*, alors que l'auteur, à la suite de la XIVe Congrégation, le présente explicitement comme une réponse à un problème, dont celui-ci n'avait traité qu'incidemment: la formation des maîtres. L'ouvrage est d'abord un Art d'apprendre. Si la seconde partie, beaucoup plus courte d'ailleurs, est consacrée à l'Art d'enseigner, elle évite de faire double emploi avec le *Ratio;* elle se borne « à développer avec plus de clarté et d'abondance les prescriptions des règles des maîtres, générales et particulières ».

Avant d'exposer les traits nouveaux de ces deux parties dans leur rédaction romaine, remarquons que, selon le désir exprimé au cours des délibérations de la Congrégation Générale, afin de le rendre plus accessible au régent « moyen », on a élagué le texte parisien et retranché des remarques plus savantes sur les auteurs anciens, sur les dialectes grecs, sur des éditions érudites, sur l'art de prendre des notes [99], quitte à renvoyer le lecteur à la *Méthode pour étudier avec profit* du P. Fichet [100]. On a également supprimé, et la chose est de plus d'importance, les articles qui traçaient au

---

[98] *Ratio discendi,* Praefatio.

[99] *Ratio discendi*, p. 9, 14, 21, 58...

[100] *Ratio discendi* R., c. III, art. V. Sur l'ouvrage de FICHET, Lyon, Barbier, 1649, in-8°, le P. de Colonia dans son *Histoire de Lyon*, 1730, t. II, p. 708, portera le jugement suivant: « Ouvrage d'une grande érudition, mais où l'on ne trouve rien moins que cet air de précision, d'ordre et de méthode qu'on aime si fort dans notre siècle ».

maître l'emploi journalier et hebdomadaire de son temps, dans sa cellule et en classe. Leur détail, qui reflétait de si près la personnalité de Jouvancy, ne pouvait être imposé à tous les sujets, ni sous toutes les latitudes.

La préoccupation d'adapter l'ouvrage à l'audience européenne, qui devait désormais être la sienne, inspira d'autres retranchements. On l'a dépouillé d'allusions ou de références à des auteurs ou à des ouvrages français, qui n'avaient pas de raison d'être dans une instruction internationale: ainsi le passage concernant la tragédie cornélienne, les renvois à Rapin, Bouhours, Vaugelas... [101]. L'article si développé consacré aux énigmes a été réduit à de plus justes dimensions. Est-ce simple restriction à la passion française pour ces exercices ou plus grièvement une réaction anti-baroque? On ne laisse pas d'être surpris, d'ailleurs, en constatant que cette dénationalisation du texte de Jouvancy est beaucoup moins radicale qu'on pourrait le penser. La rédaction romaine a conservé bien des renvois à des ouvrages français, ce qui tend à confirmer l'observation de l'un des meilleurs historiens de la pensée européenne de cette époque: par un consentement universel, « la France dominait alors dans l'Europe intellectuelle » [102].

Au point de vue rédactionnel, enfin, les allusions personnelles de Jouvancy étaient transposées au mode impersonnel.

Ces remarques énoncées, examinons le contenu nouveau du *Ratio discendi*. Sur l'essentielle question des lettres d'humanités, la rédaction officielle maintient intégralement la position personnelle de Jouvancy. Elle accuse même le relief qu'il avait donné au grec, en soulignant dans un préambule ajouté, l'importance de son étude. Qui ne le possède parfaitement ne peut être regardé comme un homme vraiment cultivé. C'est un flambeau pour l'intelligence des auteurs qui ont écrit sur les plus hautes disciplines. Mais, surtout, il est nécessaire de le connaître pour défendre la vérité des livres saints et saisir leur sens véritable, pour protéger la religion elle-même contre les sophismes et les corruptions par lesquelles les hérétiques ont ignominieusement altéré les monuments de la foi catholique.

« Bien qu'il ne manque pas de bons traducteurs, souvent ils se trompent, s'égarent, et n'atteignent pas toujours la force, la majesté et la propriété du style grec. Il vaut donc mieux puiser l'eau vive à sa source, que répandue au loin dans des ruisseaux et des canaux détournés, où elle ne garde pas son goût natif, mais souvent se souille

[101] *Ratio discendi*, p. 11, 25, 27, 50, 82.

[102] P. Hazard, *La crise de la conscience européenne*. Paris, Boivin. 1935, t. I. c. III.

d'ordures et de boue. Plus les ennemis de la religion se vantent avec plus d'insolence de leur connaissance du grec, plus il y a lieu de nous appliquer avec plus d'ardeur à le connaître, afin que le zèle des bons à protéger la vérité et à la mettre au grand jour, ne paraisse pas moins grand que celui des méchants à l'obscurcir et à la détruire » [103].

L'éveil de la critique biblique, on le voit, n'avait pas échappé à nos Pères. Avant même que le P. de Laubrussel l'expose en son clairvoyant *Traité des abus de la critique en matière de religion* (1710), ils avaient saisi la gravité du triomphant manuel de *l'Art critique* de Jean Le Clerc (1697), des travaux de Richard Simon sur le *Nouveau Testament* (1693-1702) et autres, et quel parti les incrédules, incapables d'ailleurs d'examiner eux-mêmes les textes sacrés, ne manqueraient d'en tirer. « Comment veux-tu, fait dire à l'un d'eux, le Baron de Lahontan, — l'année même où Jouvancy publiait son appel, — que je croie la sincérité de ces Bibles écrites depuis tant de siècles, traduites de plusieurs langues par des ignorants qui n'en auront pas conçu le véritable sens, ou par des menteurs qui en auront changé, augmenté ou diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui? »... [104].

Ainsi l'évolution des événements ramenait les Jésuites du début du XVIIIe siècle à la pensée et aux directives des rédacteurs du *Ratio studiorum* de 1586: « il est honteux, avaient-ils constaté, d'être vaincus par ces hérétiques qui, instruits du grec dès leur jeune âge, méprisent les catholiques ignorants de cette langue et s'amusent pour leur honte à les défier sur les sources grecques de la religion ». Et ils s'étaient efforcés de promouvoir avec force les lettres grecques [105].

En même temps qu'il pose avec fermeté l'obligation de continuer à cultiver avec soin les langues classiques, l'Ordre adopte vis-à-vis des langues nationales en général, une attitude beaucoup plus décidée que celle prise personnellement par Jouvancy.

« Encore que le principal souci des régents de l'Ordre doit être la connaissance des langues latine et grecque, ils ne doivent pourtant pas négliger leur langue maternelle ».

---

[103] *Ratio discendi* R., c. I, art. I.

[104] *Dialogues curieux,* 1703, (édit. Chinard, p. 163). - P. Hazard. *La crise de la conscience européenne,* Paris, 1935, t. I. c. III & IV. - A. Monod. *De Pascal à Chateaubriand. Les défenseurs français du Christianisme de 1670 à 1802.* Paris, 1916, pp. 43 sq., 208 sq.

[105] *Ratio studiorum,* 1586 (Pachtler, II, p. 161). - Notre *Naissance de l'humanisme moderne,* t. I, pp. 44-47.

Et ce n'est pas là une déclaration platonique, car on suggère aussitôt au maître les principaux moyens de la cultiver.

« Le premier est de s'appliquer à rendre en langue maternelle avec le plus d'élégance possible les auteurs qu'il doit expliquer à ses élèves. Qu'il en fasse lui-même la version, ou s'il se sert d'une traduction, qu'il la compare avec le texte latin; ainsi il saisira facilement ce qui est le propre des deux langues, ce qui en fait le génie et le charme propres ».

Le second est de ne dicter en classe aucun sujet de devoirs qu'il ne soit écrit selon les règles et pur de toute incorrection de langage. Il veillera également dans ses entretiens et dans le commerce de la vie, à user d'un langage aussi poli que possible. Il lui servira enfin d'étudier les remarques faites par d'autres sur les qualités et les défauts de sa langue.

Pour mettre un frein aux abus qui pouvaient découler du principe, on met en garde le jeune régent contre la tentation de trop fréquenter les auteurs de sa langue, surtout les poètes, parmi lesquels on perd trop de temps et parfois les mœurs. Il doit rendre compte à son préfet d'études ou au Recteur de ce qu'il lit en ce genre.

« Qu'il se persuade qu'il pèche gravement, si séduit par l'attrait de sa langue maternelle, ou détourné par la peine d'une étude plus ennuyeuse, il emploie le temps destiné par l'Ordre à l'acquisition de langues plus difficiles et nécessaires, autrement que ne l'ont sagement réglé nos lois » [106].

Cette reconnaissance officielle du droit, et même du devoir, pour les maîtres d'étudier leur langue, a pour corollaire des prescriptions concernant son application aux élèves. Après la correction et la dictée du devoir, on tournera en langue maternelle un auteur latin. Dans cet exercice, il faut veiller à la propriété du langage, à son accord avec le latin ou à leur diversité, afin que les élèves apprennent les deux langues. On leur donnera parfois comme devoir à traduire quelque passage d'un historien. On les fera discuter entre eux sur l'explication de l'auteur... [107]. Ainsi qu'il s'agisse du maître ou de l'élève, la version latine apparaît comme le principal moyen d'apprendre les langues vivantes.

La portée de cette page pour l'histoire de la pédagogie des Jésuites, et pour l'histoire générale de la pédagogie, est capitale.

---

[106] *Ratio discendi* R., c. I, art. III. Le « peccat graviter » ne doit sans doute pas se prendre, dans la pensée des auteurs, en rigueur théologique.

[107] *Ratio docendi* R., c. II, art. III, § 3.

Ce n'est pas certes la première fois qu'est marqué le profit que les langues nationales peuvent tirer des humanités latines, mais sans doute sa première reconnaissance officielle et internationale. Elle énonçait le grand argument moderne de l'utilité des humanités. En admettant cette modification du rapport du latin et des langues nationales, en tirant celles-ci du plan d'infériorité où les tenait l'Humanisme, pour qui elles n'étaient que « langues vulgaires » et roturières, elle consacrait un progrès, elle ouvrait un âge nouveau.

L'Ordre, semble-t-il, eut conscience de la gravité d'un pas, qui peut paraître timide à nos regards d'aujourd'hui, mais qui ne manquait pas d'audace à son heure. Les Universités, non plus que l'Oratoire, ne semblent s'être douté pour lors en France, de l'opportunité qu'il y avait à le faire [108]. On surprend dans les paragraphes qui suivent, sur les vices et les qualités du style, de ces reprises, qui accompagnent à l'ordinaire les audaces. On cherche à rétablir par l'expression d'un indéfectible attachement à la tradition, l'équilibre qu'on vient de rompre: mises en garde contre les nouveautés de la rhétorique moderne, le goût des traits ingénieux et des pointes, le style brisé à la Sénèque, auquel on oppose un style soumis aux lois de proportions, des savants contrastes, des compositions habilement soutenues. Les membres des phrases doivent être liés les uns aux autres comme les membres du corps humain [109]. Où donc apprendre mieux que chez le Prince de l'éloquence: l'union de la grâce et des proportions, les contrastes savants des membres agroupés, grands, nobles, étendus et bien développés, balancés en beauté d'attitude... les belles draperies nourries de grands plis bien jetés? Aussi est-ce, comme un siècle plus tôt, devant le grand romain, que l'on conduit à tout propos le jeune régent. C'est d'après ce bel antique qu'il faut étudier. Qu'il ne se lasse pas de le copier et de l'imiter!

La version romaine étoffe notablement les considérations sur le style de l'édition princeps, insérant des développements, truffés de force citations de Quintilien, le grand écolâtre des maîtres du XVIe et du XVIIe siècle, qui relèvent plutôt d'un cours de rhétorique [110].

Le théâtre était d'abord l'objet d'une réserve très fondée sur la mise en scène et les décors. On dénonçait les « trop grands frais », auxquels ils donnaient parfois lieu.

---

[108] F. Brunot. *Histoire de la langue française,* t. V. p. 62. 64.

[109] *Ratio discendi* R., c. I. art. IV. § 1 & 2.

[110] *Ratio discendi* R., p. 14, 29, 31, 41, 43, 51, 59, 61... On voit en quelle façon Jouvancy peut être appelé disciple de Quintilien; l'affirmation de J. B. Herman, *op. cit.* p. 155, est à nuancer.

« En cela, la prudence d'un jeune maître laisse quelquefois à désirer. Il s'imagine avoir fait une excellente tragédie, quand elle a occasionné de grandes dépenses, quand les décors sont magnifiques, les costumes chargés d'or, et quand la musique est délicieuse: que peuvent faire de magnifiques caparaçons à un cheval efflanqué et décharné » [111].

Surtout une place était faite à la Comédie, au sujet de laquelle la rédaction de Paris s'était tue. On l'autorisait, sauf à recommander un usage modéré et à refuser expressément la tragi-comédie, genre bâtard qui prétendait à tort unir les contraires, les caractères si différents de la Tragédie et de la Comédie [112]. Texte important. Les tréteaux scolaires qui jusqu'alors n'avaient guère admis que la tragédie et le ballet, s'ouvraient désormais à Thalie. A l'ombre de ce document, en France, le pieux Porée allait sans scrupule mettre à la scène une suite de comédies d'un vrai génie comique, qui « restent la meilleure partie de son œuvre et le meilleur service rendu à la jeunesse studieuse », dont il ridiculisait avec humour les vices et les travers. Suivront dans la voie ouverte Du Cerceau et d'autres d'un moindre talent, au grand scandale des rédacteurs jansénistes des *Nouvelles Ecclésiastiques* [113]. Le même courant se manifeste par l'Europe.

Avant de quitter le secteur littéraire, notons enfin une remarque d'ensemble; l'accent mis sur le point de vue religieux. Il se manifeste d'abord par des mises en garde à l'endroit de certains auteurs anciens, qui traduisent l'inquiétude de la trop grande liberté de lecture des régents. On ne doit pas lire les écrits de Lucien à l'*Index;* la *Mort de Pérégrinus* et le dialogue *Philopatris;* Horace, Ovide ne sont à lire que dans les éditions expurgées de Jouvancy; Tacite se montre parfois peu favorable au Christianisme [114]... Auprès de ces réserves, des conseils positifs invitaient à lire en grec, avant les auteurs profanes, mentionnés dans l'édition de Paris, l'Évangile de Luc et les Actes, de petits ouvrages des SS. Basile, Grégoire de Nazianze, Chysostome. C'était un retour curieux aux tendances du *Ratio* de 1599 [155]. On insiste enfin sur le caractère religieux à donner au théâtre scolaire: « Si l'on fait jouer quelques comédies ou tragédies, qu'elles respirent la piété, et soient tirées plutôt de l'antiquité sacrée que de l'antiquité profane ». On pro-

---

[111] *Ratio discendi* R., c. II. art. II. § 4.

[112] *Ratio discendi* R., c. II. art. II. § 5.

[113] J. DE LA SERVIÈRE, *Le P. Charles Porée (1676-1741),* Paris. 1899, p. 287-340. - Éloge du P. du Cerceau, *Mercure de France,* sept. 1730, pp. 1962 sq.

[114] *Ratio discendi* R., c. I. art. I. § 2. art. II. § 5.

[115] *Ratio discendi* R., c. I. art. I. § 1. - Notre *Naissance de l'humanisme moderne,* t. I. p. 215.

pose comme sujets de comédies des thèmes aussi édifiants que le retour de l'enfant prodigue. Plusieurs des suggestions pour les déclamations sont tirées de l'Écriture ou des Pères [116].

L'histoire a également bénéficié de la refonte du *Ratio discendi.* Estimant indispensable que les jeunes maîtres la goûtent au moins, on déclare qu'il faudra lui ménager du temps, à un jour fixé. Pour reconnaître l'Histoire sacrée ou profane, l'*Epitome* du P. Salian ou celui de Baronius suffira. Mais on utilisera avec profit le *Rationarium* de Petau, la *Synopsis* de Tursellini, les plus amples *Annales ab orbe condito* de Briet. Qu'il lise l'histoire pour lui-même ou qu'il l'expose à ses élèves, le maître s'appliquera surtout à faire servir la connaissance des faits à former les mœurs. Il faut, en effet, regarder la vie d'autrui comme un miroir où nous discernons l'horreur des vices, la beauté des vertus, règle de conduite. Il ne doit non plus négliger les aides de l'histoire, la Chronologie dont il trouvera de bonnes tables dans le *Rationarium* de Petau, et la Géographie. La Géographie ancienne a été exposée en un élégant traité par Pomponius Mela, avec plus de détails par Strabon, Ptolémée et Pline. Deux modernes, Cluvier et Briet, l'ont illustrée ainsi que la moderne [117].

La préoccupation de la Congrégation générale, on l'a dit, était surtout de guider l'étude personnelle des jeunes maîtres. Jouvancy s'en fait l'exact interprète. On ne s'étonnera donc pas que la seconde partie consacrée à l'*Art d'enseigner* n'ait donné lieu qu'à peu de retouches. Elles se bornent à la suppression des emplois du temps, à l'insertion dans le texte des modèles de prélections proposés en appendice, à quelque amplification du paragraphe concernant l'émulation et à l'addition d'un article entier sur les *Académies scolaires*, dont nous aurons à reparler [118]. L'essentielle nouveauté de la rédaction romaine est l'article *De rhetorum schola domestica* [119].

Il propose des directions à l'usage du juvénat, établi à l'instar de celui de Paris, en plusieurs Provinces de l'Ordre et selon le souhait de la Congrégation générale. Elles sont inspirées du même dessein de défendre les humanités et de former des maîtres aussi savants que bons pédagogues, qui animait le *Ratio discendi* et la création de ces juvénats.

Le premier labeur des « jeunes » doit être de se faire un style latin. Le professeur du juvénat ne se préoccupera donc pas d'illustrer ses prélections quotidiennes de remarques d'érudition, mais

---

[116] *Ratio discendi* R., II, art. I, § 10; art. II, § 5. *Ratio docendi* R., c. I, art. III.
[117] *Ratio discendi* R., c. II, art. III, § 1, 2.
[118] *Ratio discendi* R., c. II, art. II.
[119] *Ratio discendi* R., c. II, art. VIII.

seulement d'étudier le style des auteurs qu'il explique, le Cicéron des Discours, Virgile, Horace. Pour les mieux assimiler, nos juvénistes auront, tout comme des collégiens, répétitions et leçons de mémoire, thèmes, pastiches de lieux cicéroniens et discours latins. Le Grec n'est pas négligé: chaque jour on expliquera la Grammaire, et tous les deux jours, il y aura prélection d'Isocrate avant Pâques, d'Homère après, de plus une leçon quotidienne et un thème tous les deux jours. On leur apprend encore l'art de composer lettres, discours, énigmes, sermons et poèmes; on met sous leurs yeux des cartes géographiques; on leur donne des leçons d'histoire.

La correction des devoirs est l'un des exercices importants de la classe; n'est-il pas l'un des plus féconds? Parfois on remettra à l'un des Juvénistes le paquet de copies pour exercer son sens critique et lui faire porter un jugement sur chacune d'elles. Ces rhétoriciens sont en effet les régents de demain et il importe de former en eux le professeur. On s'ingénie par divers exercices à les initier à cet apprentissage. Après leur avoir lu la composition ou le poème d'un auteur moderne, on leur montrera en quoi il est juste et en quoi incorrect. Cette réflexion développe merveilleusement la faculté de bien juger. On leur fera exposer le plan d'un des écrits de Cicéron, traduire une page d'historien, exposer une question d'Histoire, rendre compte d'un auteur qu'ils ont lu en particulier, parfois faire la classe au lieu du professeur. Ils composent, à loisir, discours et poèmes, voire les plus habiles, un drame, qu'ils déclament en classe ou au réfectoire du collège, devant les Pères. On veille avec soin à leur apprendre autant que l'art de composer, la prononciation et la diction, qui sont indispensables à de futurs régents [120].

Cette préoccupation de l'art de bien dire se manifeste encore par l'addition d'un paragraphe entier, *Ratio pronunciandi*, à l'article de la rhétorique, auquel correspond une note sur l'art d'exercer les élèves à la parole.

SES SOURCES.

Docile aux indications de la XIVe Congrégation, Jouvancy a puisé pour la mise au point romaine de son ouvrage dans le *Ratio studiorum*. Il cite la règle 1ère du Provincial, les règles 13 et 14 du Recteur, des règles communes aux professeurs des classes inférieures... Parfois, il ajoute un rappel plus général, comme: « ut est in regulis nostris », « ut in regulis magistrorum praecipitur ». Mais son article sur les *Académies scolaires* est le plus notable de ces emprunts. Il est, en effet, entièrement constitué par le résumé et

[120] *Ratio discendi* R., c. II, art. III, § 9. *Ratio docenti* R., c. II, art. V in fine.

parfois la lettre des prescriptions du *Ratio studiorum: Regulae Academiae* 7-10; *Regulae Academiae rhetorum et humanistarum; Regulae Academiae Grammaticorum.*

Il propose, d'autre part, un choix des ouvrages pédagogiques, les plus propres à aider un maître à acquérir les qualités principales, dont il a traité. Avec l'opuscule *De liberorum educatione* de Plutarque et le *De liberis recte instituendis* de Sadolet, voici la *Paraenesis ad magistros scholarum inferiorum* et le *Protrepticon* de Sacchini, les *Progymnasmata* du P. J. Pontanus, le *Juventus sacra* du P. Laurent Lebrun, l'*Institutio christiana pueri* du P. Jean Bonifacio, *Jésus en son bas âge* du P. Claude Bussé, *Le Pédagogue chrétien* du P. Philippe d'Oultreman. *Il giovane studente* de Horatio Lombardelli. *El estudiante perfecto* d'Alonso Andrade et *Lo scolare istruito* d'Annibal Roeri [121]. Cette bibliographie trahit les mêmes préoccupations de fidélité à l'humanisme chrétien du XVIᵉ siècle et d'audience internationale qui anime l'ouvrage entier. Indépendamment des travaux de Sacchini qu'il a si largement utilisés, — nous l'avons montré, — tel ou tel de ces ouvrages a pu inspirer Jouvancy.

A cette étude des sources complémentaires de l'œuvre de Jouvancy, il y a lieu de rattacher un curieux problème soulevé par les articles des deux premiers chapitres du *Ratio discendi* concernant le style et la rhétorique.

Frappé par l'ordre nouveau et par le développement que leur a accordé la rédaction romaine, nous avons eu la curiosité de nous reporter au *Candidatus rhetoricae* que Jouvancy devait publier en 1710. A notre surprise, nous y avons retrouvé des tranches entières, littéralement identiques. Le texte du *Ratio discendi* romain, qui diffère assez notablement de la version parisienne, s'accorde parfaitement avec le manuel de rhétorique.

[121] *Ratio docendi* R. c. III. art. II. - Jacopo SADOLETO. *De liberis recte instituendis dialogus.* Lugduni et Venetiis, 1533 (G. B. GERINI. *Gli scrittori pedagogici italiani del secolo decimosesto.* Torino, 1897, p. 98 sq.). - Alonso de ANDRADE S. I. *El estudiante perfecto,* Madrid, 1543 (C. SOMMERVOGEL, I. 319). - Juan BONIFACIO, S. I. *Christiani pueri institutio adolescentiaeque perfugium,* Salmanticae, 1575, réimprimé en 1578, 1588, 1607 ,1626. (C. SOMMERVOGEL, I. 1722. - DELBREL, *Juan Bonifacio,* Picard, 1894). - Jacobus PONTANUS S. I. *Progymnasmata latinitatis,* Ingolstadt, 1583. Sans cesse réédité à l'usage de tous les collèges de l'Europe. (C. SOMMERVOGEL. VI, 1007-1011). - Orazio LOMBARDELLI, *Il Giovane studente.* Venezia, 1594. (G. B. GERINI, *op. cit.* p. 246). Certaines éditions du *Ratio docendi* portent à tort Combardelli. - Ph. d'OULTREMAN, S. I. *Le pédagogue chrestien.* Mons. 1625, souvent réimprimé. (C. SOMMERVOGEL. VI. 32-36). - Claude de BUSSEY S. I. *Jésus en son bas âge,* Paris, 1652, réimprimé en 1660, 1676, 1680, 1683. (C. SOMMERVOGEL. II, 456). - Laurent LE BRUN, S. I. *Iesu Iuventus Sancta,* Paris, 1664, comporte p. 745-865 un « modus studendi » (C. SOMMERVOGEL, IV, 1631). - Nous n'avons trouvé dans aucune bibliographie Annibal ROERI, *Lo scolare istruito.*

Ratio discendi.		Candidatus Rhetoricae.
C. I. art. II.	§. 3. in fine: Imitatio Ciceronis.	P. I. c. V.
	§. 4. modus imitandi auctoris.	P. I. c. V. De imitatione oratoria.
C. II. art. I.	§. 2. De orationis propositione.	P. III. c. IV. art. I.
	§. 3. De orationis divisione.	art. II.
	§. 4. De or. compositione.	art. III.
	§. 5. Duae partes confirmationis.	art. III & IV.
	§. 6. « Refutatio », jusqu'à « exemplorum orationes ciceronianae ».	art. V.
	§. 7. Quid in oratione conscribenda.	art. VI.
	§. 8. Quid sit declamatio.	ne figure pas.
	§. 9. Ratio pronunciandi.	P. IV. De pronunciatione.

Le *Candidatus* n'étant qu'une refonte par Jouvancy de la médiocre rhétorique du P. Pomey, nous avons comparé une édition antérieure à cette révision et contemporaine du *Ratio discendi*, avec les rédactions parisienne et romaine de celui-ci. Elle n'a absolument rien de commun avec elles. Par contre, on l'a vu dans la rédaction parisienne, Jouvancy avait utilisé les notes du cours qu'il dictait pour lors à Louis-le-Grand. La rédaction romaine se référerait donc à un état ultérieur, plus développé, de ce cours. Elle offre la primeur de quelques-uns des passages les plus importants qui devaient être publiés, en 1710, dans le *Candidatus rhetoricae auctus et meliori ordine digestus* [122].

Il y a lieu, enfin, de rapprocher de l'*Ordo studendi* proposé dans le *Ratio discendi* romain [123] l'*Instructio pro magistris litterarum humaniorum*, conservée dans nos Archives romaines, adressée par le P. Général au P. Léonard Verneuil, provincial de la Gallo-belge, le 27 novembre 1700, pour répondre « au grand désir qu'on a en cette province d'une instruction pour les professeurs des classes inférieures ». Afin qu'elle contribuât efficacement au progrès dans les lettres humaines des maîtres et des élèves, qu'il en attendait, il demandait qu'elle fût observée aussi exactement que

[122] Sur cet ouvrage voir: C. Sommervogel, IV, 855, 856. - *Mémoires de Trévoux* 1712, p. 320 sq. - *Journal des Sçavans* (éd. d'Amsterdam) nov. 1711. p. 564-566. P. de Colonia, *op. cit.* t. II, p. 722. - D. Mornet. *Histoire de la clarté française*, p. 44-45.

[123] *Ratio discendi* R., c. III, art. II.

possible dans tous les collèges. Elle y serait gardée dans le Recueil des lettres des Généraux; recteurs et préfets veilleraient à son exécution [124].

Il vaut de citer en son entier ce document jusqu'ici inédit.

INSTRUCTIO

PRO MAGISTRIS LITTERARUM HUMANIORUM PROV.ae GALL[OBELGIC]AE

RHETOR

1°. Die instaurationis Studiorum post meridiem orationem publice recitabit.

2°. Patentibus valvis, Authorem per horam dimidiam quotidie explicabit, ut, qui voluerint, interesse possint, quod et faciet diebus sabbati dimidia ante litanias decantari solitas hora, doctrinam christianam docendo.

3°. Componet Orationem de materia, si placuerit Superioribus, assignanda; et Carmen Heroicum, vel Lyricum solennium affixionum diebus, aut aliis recitabit.

4°. Interpretabitur Homerum tempore mensae, aut Sophoclem, quando Provincialis Collegium visitabit.

5° Duobus, aut tribus diebus, quibus fiunt elucubrationes, quas vocant Sabbatinas, declamabunt discipuli Orationem unam, aut aliquot Poëmata, a se, vel ab ipso Praeceptore composita.

6°. Explicabunt praeterea Discipuli publice Rhetoricam, et aliquot Orationes Ciceronis, et Horatii Odas, Tragoedias Senecae, et partem Orationis Chrysostomi, vel Nazianzeni, quando habebitur solennis thematum, aenigmatumque affixio, et explicatio. Tempus a Superiore designabitur.

POËTA

1. Die instaurationis studiorum Carmen aliquod publice recitabit, absoluta Rhetoris oratione.

2. Faciet Drama ante Quadragesimam.

3.. Orationem, et Carmen Lyricum componet, in solennibus affixionibus, vel alias publice recitanda.

4. Interpretabitur Poëtam graecum super mensam coram Provinciali.

5. Patentibus valvis, Authorem suum per dimidiam horam quotidie explicabit; uti et Catechismum diebus Sabbati dimidia hora ante Litanias.

6. Discipuli duobus, aut tribus diebus Sabbati declamabunt historiam, aut dissertationem aliquam soluta oratione; item duo, aut plura poëmata a se, vel ab ipso Praeceptore composita.

---

[124] *Gal. Belg.*, *5*, *I*, f. 88v; le texte de l'instruction est copié à la suite de la lettre, ff. 89-90v.

7. Explicabunt item Prosodiam, Libros aliquos Curtii, Aeneidos, Ovidii de Tristibus, Dialogum Luciani, quo tempore affingentur themata, ut supra, in solennibus affixionibus.

Syntaxista

1. Exhibebit in Schola dialogum, intra mediam horae partem finiendum.
2. Componet Orationem et Poëma Heroicum.
3. Interpretabitur Orationem Chrysostomi.
4. Discipuli explicabunt Syntaxin, Dialogum Ciceronis, duos Epistolarum Libros, vel selectas epistolas eiusdem, caput S. Luca, vel Actuum Apostolorum graece, quo tempore affingentur themata, ut supra solenniter.

Grammaticus

1. Exhibebit dialogum.
2. Componet Orationem, Eclogam, Carmen aliquod.
3. Interpretabitur dialogum Luciani.
4. Discipuli explicabunt Praecepta Latina, et selecta ex Authoribus, (vulgo Authores) vel Phoedri fabularum unam, praeterea fabulam Aesopi, affigentur themata ut supra.

Rudimentarius

1. Exhibebit dialogum per dimidiam horam.
2. Faciet Orationem, Elegiam, et Carmen aliquod.
3. Interpretabitur fabulam Aesopi.
4. Discipuli explicabunt Rudimenta, et selecta ex Authoribus, vel Particularum P. Francisci Pomey partem primam, quando afflingentur themata, ut supra.

Notanda

1. Non alias, praeter assignatas habebunt Affixiones Magistri; nec alia facient Poëmata ad excipiendos, vel alia ratione salutandos Provinciales, vel Rectores.
2. In tribus Grammaticae Classibus non fient tragoediae, nec comoediae; et dum Provincialis classes visitabit, Authorem suum explicabit Magister, sicut Rhetor et Poëta facient, sed et Themata Primorum legi poterunt aliqua.
3. Thematum solenniter affigendorum materiam dare poterit Praeceptor; sed horum emendatio tota committi debet Primis Scholae, in affixis autem si quis mendum deprehenderit, donetur praemio.
4. Poterit dare Provincialis Orationum, et Poematum pro solennibus affixionibus, graecaeque interpretationis argumenta; vel ipse

Rector, cui horum omnium circa commendatur potissimum; uti et Scholarum Praefecto, cuius est de defectibus monere Rectorem.

5. Decem, vel duodecim eligentur discipuli, qui Authores, vel Praecepta in Aula Scholarum publice explicent affixionum diebus: omnibus in Scholis explicatio haec intra hebdomadam peragatur; toto illo tempore maneant affixa in scholis themata, et ad ea legenda ante et post scholae tempus aditus pateat omnibus.

6. Ad hoc solemne exercitium invitentur Externi per Libellum manuscriptum vel typis excusum; adscribantur nomina eorum qui authores interpretaturi sunt, addaturque Orationis vel Poëseos a Magistris habendae argumentum.

7. Una eademque Sabbati die et prosa et carmen et varia poëmatum genera recitari poterunt.

8. Dum singulis mensibus, facta compositione, loca singulis pro merito assignantur, invitetur Rector Patresque singuli, et Primi praemio animentur.

9. Caveant Magistri ne alia, quam latina, lingua cum discipulis loquantur, faciantque pro viribus ut inter se nonnisi latine loquantur discipuli.

10. Denique sciant omnes Magistri marte proprio quae supra ordinata sunt esse elaboranda; nec permissuros Superiores ut aliorum, tanquam suas, elucubrationes producant, graviterque puniendos qui deliquerint aut studia neglexerint; alios vero qui diligentius fecerint, promovendos, dum alii in classibus inferioribus remanebunt.

Quod ut constanter fiat, Consultores, dum ad Provincialem scribent, et hic ad Praepositum Generalem, quid in ea re servetur semper significabunt; et Rector ipse a Magistris et a Praefecto scholarum, dum eos identidem ad Consultationem vocabit, inquiret de iis diligenter; et demum ipse Provincialis in visitatione sedulo invigilabit horum omnium executioni, tanquam rei gravis in Provincia momenti, uti est, ne praeter consuetudinem loci saepius vacandi a schola detur discipulis facultas.

Ce règlement révèle d'abord la préoccupation qu'avait le P. González de s'acquitter des recommandations que lui avait faites la XIVe Congrégation de promouvoir activement les lettres grecques et latines. A travers les directives qu'il intime, on retrouve les moyens préconisés par des membres pour stimuler l'étude personnelle des régents: lectures imposées, exercices écrits ou oraux fixés dans leurs genres et leurs échéances, contrôle par le Provincial à sa visite ou par des actions publiques [125]. Mais il touche plus étroitement encore à notre sujet. Si on le rapproche, en effet, des versions de l'*Ordo studendi*, on est frappé de sa parenté avec celle de 1703. Très différente du texte parisien, la version romaine du *Ratio discendi* reprend, en les groupant par catégorie d'exercices, avec moins de détail, l'*Instructio*. En veut-on un exemple.

---

[125] Voir supra p. 24 sq.

Ratio discendi R.	Instructio
Praeterea magistri altero post anno quam docere coeperint itemque tertio et quarto latinam orationem habeant ita scholarum instauratione, in sua schola; Rhetor publicam et solennem, in aulâ. Licebit in eadem scholarum instauratione Professoris humanitatis carmen condere aut heroicum aut...	*Grammaticus:* exhibebit in schola dialogum. *Syntaxista: ib. Rhetor:* die instaurationis studiorum post meridiem orationem publicam recitabit. *Poeta:* die instaurationis studiorum carmen aliquod publice recibabit absoluta rhetoris oratione.

Les exercices publics auxquels chaque maître doit préparer ses élèves sont pareillement indiqués, mais le *Ratio* ne détaille pas la liste des auteurs, qu'il propose plus loin [126].

Ratio discendi R.	Instructio
Pateant scholarum *valvae* praesertim rhetoricae et humanitatis, *cum explanatur auctor*, cum alumni sub finem hebdomadae pia cohortatione latine instituuntur *ut si qui volent interesse*, *concurrant.*	*Rhetor:* patentibus valvis authorem per horam dimidiam quotidie explicabit, ut qui voluerint interesse possint, quod et faciet diebus sabbati... *Poeta: ib.*

Il n'est pas douteux que Jouvancy s'inspire de l'*Instructio* dans la rédaction romaine de son *Ratio studendi.*

Peut-on aller plus loin: était-il l'auteur? Il est impossible de l'affirmer avec certitude.

Mais la conjecture est plausible. Pourquoi, ayant pour lors auprès de lui le rédacteur du *Ratio*, le P. Général aurait-il été chercher un autre pour la rédiger? L'implacable précision des directives, les notations horaires, tout cela est assez dans le style de Jouvancy. Les auteurs grecs dont il prescrit la lecture au rhéteur ne sont-ils pas ceux-là qui lui sont le plus chers: Homère et Sophocle. En fin, la mention des *Particules* du P. Fr. Pomey, ouvrage français qui ne semble pas alors avoir été l'objet d'aucune édition à l'étranger [127], induit à penser que le rédacteur de l'instruction est français. En ce cas l'*Instructio* serait moins une source qu'un second état de l'un des articles du *Ratio discendi*, une étape entre sa rédaction parisienne et le texte définitif de 1703. Quoi qu'il en soi,

[126] *Ratio discendi* R., c. III, art. II in fine ; *Ratio docendi* R., c. II, art. VII.
[127] C. Sommervogel, VI, 791-792.

CHRISTIANIS
LITTERARUM
MAGISTRIS
De Ratione
DISCENDI & DOCENDI

PARISIIS,
M. DC. XCII.
CUM PERMISSU.

MAGISTRIS
SCHOLARUM INFERIORUM
SOCIETATIS JESU
De ratione
DISCENDI & DOCENDI
EX DECRETO
Congregat. Generalis XIV.
AUCTORE
JOSEPHO JUVENTIO SOC. JESU.

FLORENTIÆ. MDCCIII.
Apud Michaelem Neftenium. *Super. licentia.*

LE DE RATIONE DISCENDI ET DOCENDI DE JOUVANCY

Les éditions princeps des rédactions parisienne et romaine.

Paris 1692 - Florence 1703.

celui-ci est une manifestation de plus de l'influence des délibérations de la XIV[e] Congrégation.

SON INFLUENCE.

Au milieu des prodromes et des remous qui annonçaient un âge nouveau, le *Ratio discendi et docendi* parisien s'appliquait à fixer et à maintenir l'étude et l'enseignement dans la tradition humaniste. Sous une apparente sérénité, il trahissait, néanmoins, l'appréhension de l'avenir. Ce n'est pas sans raideur qu'il consentait à quelques concession au courant moderne. Sans se départir d'une même volonté de défendre les lettres humaines en péril, avec l'espoir sans doute d'y mieux réussir en se montrant plus compréhensifs, les réviseurs romains ont amené Jouvancy à faire davantage droit aux nouvelles tendances. Creuser une place officielle aux langues nationales au sein des programmes, n'était-ce pas diminuer la poussée qu'elles exerçaient à l'encontre des humanités classiques?

Quel a été le succès de l'œuvre de Jouvancy, élargie? Plus généralement, la XIV[ème] Congrégation a-t-elle été suivie et quels ont été les résultats des mesures de défense qu'elle a préconisées? Pour répondre pleinement à ces questions, qui ne peuvent manquer de venir à l'esprit au terme de cette étude, il faudrait pouvoir suivre en son détail l'évolution de la vie littéraire, à travers les diverses provinces de la Compagnie, au cours du XVIII[e] siècle. Le sujet est immense, et l'état actuel des travaux sur l'histoire de l'éducation dans la Compagnie de Jésus laisse malheureusement dans l'ignorance presque totale des connaissances indispensables pour ébaucher un tel chapitre d'éducation comparée. Force est donc, pour l'instant, de nous borner à relever quelques jalons certains de l'influence de Jouvancy sur la pédagogie de son Ordre.

On ne s'étonnera pas que la Province de France, qui avait donné le branle en 1690 à l'action de défense des humanités, dont on vient de montrer le développement européen, ait vivement fait écho aux directives de la XIV[ème] Congrégation et de Jouvancy.

Sa Congrégation provinciale, assemblée en septembre 1705, s'occupa activement, le 11, *De profectu in litteris praesertim humanioribus et ratione discendi docendique magistrorum.* Il lui parut convenir que les recteurs, dont c'était tout particulièrement la charge, s'y appliquent sérieusement; qu'on assignât à leur arrivée au collège, aux étudiants et aux maîtres, des directeurs d'études compétents et dévoués. Leur étude commencerait par le grec, car si les étudiants ne lui consacrent leur première ardeur, ils le négligent dans la suite: pour aiguillonner leur zèle, on ordonnera aux professeurs de 4[e], 5[e] et 6[e] d'expliquer au moins deux fois par an, au

réfectoire, un auteur grec fixé par le Recteur et pour la préparation duquel on leur assignera un certain temps. Le recteur lui-même visitera les classes avec ses consulteurs ou d'autres pères avant la visite annuelle du Provincial. Les maîtres qui n'auront pas progressé ne seront pas promus à une classe supérieure, mais demeureront dans la même ou seront envoyés dans un plus petit collège et le motif en sera donné. Que les préfets soient présents au collège durant le temps des classes et s'assurent d'après les leçons entendues et les thèmes lus, si en chaque classe, commentaires et matières des thèmes sont au niveau et si les autres exercices s'accomplissent comme il faut [128].

Certaines de ces mesures s'imposaient d'autant plus que, sans doute pour des raisons financières, le Juvénat créé par le P. Genevray avait cessé d'exister depuis 1701 [129].

Un *Règlement* inédit *pour les études des jeunes régents*, reflète ces décisions. Après avoir recommandé la lecture de l'ouvrage de Jouvancy:

1° tous les régents depuis la 6e ou 5e jusqu'à la Rhétorique inclusivement, liront avec soin au commencement de chaque année, l'ouvrage du P. Jouvancy *De ratione discendi et docendi*, composé en vertu d'un décret de la XIVème Congrégation Générale; dans les occasions, ils auront recours à ce livre, soit pour la manière d'étudier et d'apprendre, soit pour la manière d'enseigner;

il urgeait plusieurs dispositions propres à inciter les jeunes maîtres au travail personnel:

2° tous, dès le commencement de l'année se traceront par écrit un plan d'étude, et une distribution du temps; ils s'y assujettiront pendant le cours de l'année, autant que les circonstances pourront le permettre, les plus jeunes consulteront sur cela leur directeur d'étude.

3° les plus jeunes jusqu'à la 4e année de régence inclusivement, prendront exactement et suivront avec docilité, la direction de celui de nos RR. PP. ou des régents plus avancés, qui voudra bien se charger de les conduire dans leurs études; ils lui rendront compte de leur travail aussi souvent et en la manière qu'il jugera à propos de l'exiger.

4° tous sans exception auront soin de garder leurs compositions (publiques), mais aussi celles qu'ils feront pour se cultiver, en particulier les extraits qu'ils auront faits de certains livres, spécialement des livres contenant les préceptes de l'éloquence, de la poésie, les abrégés de l'histoire en manière de fastes, etc... le tout pour être vu par le P. Provincial, au temps de la visite.

5° tous les jours, autant que possible, lecture de l'Écriture Sainte. Garder sur un cahier les traits frappants qui peuvent être employés dans les sermons et les instructions;

[128] *Congr. 86,* f. 353, 354.
[129] Cela ressort de l'examen des catalogues de la Prov. de France.

de même dans la lecture des Pères de l'Église qui est d'usage, le matin des dimanches et jours de fêtes;

sur un autre cahier de courtes notes des plus beaux endroits qu'ils auront remarqués.

6° chaque semaine, sous la présidence du régent de rhétorique, académie grecque, dont la matière aura été préparée [130].

Le P. Judde par de vives exhortations mettait ses jeunes confrères en garde contre les tentations de négligence, de paresse, d'évasion, dénoncées par Jouvancy, et les pressait de prendre l'avis des gens plus expérimentés. On se plaint, quelque fois, à tort d'ailleurs, qu'on ne trouve pas aisément de ces sortes de guides. Si le fait était vrai,

— « le zèle d'un de nos plus grands maîtres y a suppléé d'une manière à consoler, et à dédommager les personnes véritablement affectionnées: c'est le saint et savant père Jouvency, dans son *Ratio discendi et docendi*, ouvrage incomparable dans toutes ses parties et qu'on ne verra guère mépriser par des gens véritablement estimables. Là, nous apprendrons à étudier avec application, avec méthode, et, ce que des religieux doivent estimer autant ou plus, avec subordination » [131].

Ce document est intéressant, car il laisse nettement entendre que l'autorité de Jouvancy était dès lors discutée parmi les jeunes maîtres. Ce fût sans doute la raison qui détermina le P. Judde lui-même à composer, vers l'année 1715, précise son éditeur, une *Instruction pour les régents des classes inférieures*.

On remarquera d'abord qu'il la rédigea en français. Innovation symptomatique. C'est une concession au dégoût des « jeunes » pour la langue traditionnelle des classes. Jamais jusqu'ici aucun document similaire n'avait été présenté dans notre langue.

Son plan était plus étendu que celui de Jouvancy. Ainsi dans sa première partie, il parcourt les différentes obligations du Professeur envers lui-même (piété et science), envers les autres (supérieurs, prêtres, collègues, domestiques de la communauté), un chapitre entier est consacré au soin qu'il faut avoir de ménager sa santé et ses forces: ne point veiller, ne point trop crier en classe, ne faire aucun excès de table, ne point se laisser presser, prendre les divertissements de la communauté, être libre pendant les va-

---

[130] Arch. Prov. Franc. n. 6280.

[131] *Oeuvres spirituelles*, édition Lenoir-Duparc. Paris 1782, t. VI, p. 137. Cette exhortation semble antérieure à l'*Instruction pour les Régents,* comme il appert de l'allusion de la 1ere P. c. 2 de celle-ci: « *Possédez bien l'exhortation des études*, vous y trouverez l'obligation indispensable pour le temps présent et à venir de bien étudier... ».

cances. La seconde partie renferme les moyens généraux et particuliers pour être utile aux écoliers.

Cette instruction, « composée des remarques de plusieurs personnes très sages et très expérimentées », dont « les traits en bien ou en mal » étaient tirés des « fautes » et des « sages industries » des régents qui avaient précédés [132], complétait en plusieurs points Jouvancy. Judde traite son sujet davantage en psychologue et en spirituel. Il ne prétendait pas supplanter son devancier, bien au contraire, il renvoie à celui-ci comme au guide le plus autorisé [133].

C'est Jouvancy qui apprendra au régent en quelle estime il doit tenir son emploi.

« On ne peut rien dire de plus solide ni de meilleur sur ce point-ci, que ce que vous trouverez au dernier article du *Ratio studendi* (sic) du P. Jouvency; il y a ramassé tout ce qui, selon Dieu, peut rendre recommandable l'instruction de la jeunesse et en faire voir le mérite et l'utilité. Lisez-la souvent; rien ne vous donnera plus de force et de consolation dans le travail de vos emplois et dans l'ennui, qui en est une des tentations les plus ordinaires » [134].

Mais, c'est surtout dans les chapitres qui exposent les moyens particuliers d'avancer les écoliers dans les sciences, que Judde en appelle au spécialiste.

« Plusieurs de ces remarques, avoue-t-il, sont tirées du père Jouvency mais c'est dans la seconde édition de son livre qu'elles se trouvent *et on n'a, je crois, que la première dans la plupart des collèges* » [135].

Cette observation est d'importance. Elle éclaire sur la défaveur, dont Jouvancy pouvait jouir auprès des jeunes maîtres des premières décades du XVIIIe siècle. Celle-ci se conçoit d'autant mieux que la rédaction parisienne était notablement plus rigide dans la défense des lettres anciennes et plus fermée vis-à-vis du français que la version romaine. Il allait contre le « sens de l'histoire » dirait-on aujourd'hui.

« Longtemps après » Judde, le P. René de Tournemine fit à son tour une *Instruction pour les régens.* La critique interne permet de la situer entre 1729 et 1739 [136]. Le P. Lenoir Duparc en signale

---

[132] *Ib.* Conclusion, p. 95.
[133] *Ib.* IIe P. ch. II, p. 18.
[134] *Ib.* IIe P. ch. I, p. 36.
[135] *Ib.* IIe P. ch. III, p. 75-85.
[136] Tournemine mourut en 1739. L'*Instruction* cite le *Thesaurus Cellarii.* (Leipzig, 1727), le *Virgile* de Catrou (1729). Sur la compétence de l'auteur en cette matière, cf. son Éloge dans *Mémoires de Trévoux*, sept. 1739, p. 1965, 1969.

deux rédactions successives. « Elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi détaillée que celle du P. Judde, mais elle est remplie d'excellentes réflexions » [137]. Elle rejoint davantage les préoccupations du *Ratio discendi* (qu'il ne cite pas) parce qu'elle vise à guider les études personnelles des jeunes pères au cours de leur régence, plus que leur enseignement.

Mais son but est plus particulier: son objet principal est le *choix des livres* que doit lire un régent pour se perfectionner, d'année en année, dans les langues latine, grecque et française. Il constitue comme une orientation bibliographique en marge de Jouvancy, d'autant plus justifiée que la rédaction romaine du *Ratio* l'avait en partie dépouillé de sa bibliographie française et que, d'autre part, bien des ouvrages avaient paru sur ces matières, depuis trente ans.

On retrouve dans les conseils de Tournemine, comme dans ses choix, les options essentielles de la version officielle du *Ratio discendi:* latin cicéronien, lecture fort recommandée des *Institutions oratoires* de Quintilien, accent sur l'étude du grec pour la lecture des Pères et l'intelligence de l'Écriture Sainte, place faite à l'étude du français: « il ne faut pas négliger ce travail dont Saint Ignace nous fait une règle ». Sa bibliographie sur le théâtre mentionne auprès des ouvrages marqués par Jouvancy en 1692, un choix de pièces de Molière: *le Misantrope*, *le Fâcheux*, *les Femmes savantes*, *l'Étourdy*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Scapin*, *Georges Dandin*, *le Médecin malgré luy*, *le Mariage forcé* [138].

Pour répondre à la requête qui lui en avait été faite, il ajoutait « quelques avis sur la dissertation qu'on est obligé de faire devant le P. Provincial » et quelques réflexions sur l'Énigme.

On peut rapprocher de ces documents les *Instructions pour la Régence par un Père de la Compagnie de Jésus*, à Nancy, 1755, qui n'ignorent pas Jouvancy, et s'inspirent très largement des Instructions de Judde et de Tournemine [139].

Dans la mouvance de Judde, mais aussi de Jouvancy, il faut encore situer la *Conduite pour un régent*, inédite, dictée en Avignon en 1732 [140]. Une première partie spirituelle et morale traite des principes, degrés et remèdes du relâchement, expose la manière de régler son étude et de traiter avec collègues, parents et écoliers. Elle relève manifestement de l'*Instruction* et des exhorta-

---

[137] *Œuvres du P. Judde,* t. VI, p. 3. Le texte de la première rédaction, conservé aux Arch. S. I. prov. Franc. M. 6271, a été publié en appendice I de l'*Histoire du Journal de Trévoux,* Paris, 1936, par G. Dumas, pp. 171-181.

[138] G. Dumas, *loc. cit.* p. 179.

[139] Bibl. de Besançon, Ms. 428.

[140] Bibl. d'Avignon, Ms. 565, p. 164 sq.

tions spirituelles de Judde sur les études [141]. Une seconde partie sur la méthode pour enseigner chrétiennement la jeunesse, de l'aveu même de l'auteur, dépend davantage de Sacchini et de Jouvancy.

« Le P. Sachini dans son *Protrepticon* et le P. Jouvency dans son *De ratione discendi et docendi* ont donné des pratiques excellentes pour ceux qui enseignent la jeunesse. C'est en suivant des règles si sages qu'on a fait quelques remarques qui pourront être utiles pour former les écoliers à l'étude de la vertu et des belles lettres » [142].

L'auteur n'en conserve pas moins en certains endroits son indépendance vis-à-vis de ces sources. On relèvera notamment un ordre des sciences qui doivent égayer la sécheresse de la latinité au long cycle des humanités, qui relève du *Réglement pour les Pensionnaires de Lyon* (1711) du P. Croiset [143] et témoigne d'un élargissement du programme, que nous nous proposons de démontrer ailleurs.

Ces directives enfin dénotent un changement de la sensibilité à l'endroit des rapports du religieux et du profane. Elles appuyent davantage sur la formation religieuse, témoin cette page sur l'explication chrétienne des auteurs qu'on a peine à imaginer telle sous la plume de Jouvancy:

... « Vous aurez mille occasions de tourner le discours sur des maximes du Christianisme en le comparant avec la morale païenne, en découvrant l'aveuglement d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Ovide qui n'ont point voulu profiter des lumières qu'ils avoient acquises pour glorifier Dieu et mériter par là un bonheur éternel. Lorsque vous tomberez sur les fables, remontez insensiblement à leur origine, faites en voir la vanité, découvrez la folie des hommes qui ont corrumpu les histoires sacrées pour forger des dieux à leur mode, aussi méchants qu'eux, un Jupiter impudique, un Mars cruel, un Mercure voleur afin d'autoriser par un culte impie leurs plus honteux désordres, vous ferez aussi voir combien le monde imite aujourd'huy les peuples les plus idolâtres dans les maximes les plus opposées à celles de l'Évangile. Par là vos écoliers concevront une haute idée de nostre sainte religion. M. Le Rageois a composé sur ce sujet rapport des Fables et de la Bible un ouvrage très utile » [144].

Ainsi, en dépit de ses éditions françaises de 1711, 1725, 1740 [145], la rédaction officielle du *Ratio* de Jouvancy, en France, a été très

[141] *Oeuvres*, t. VI, p. 99-144.
[142] Bibl. d'Avignon, Ms. 565, p. 183.
[143] p. 135.
[144] Bibl. d'Avignon, Ms. cit. 187-188.
[145] C. SOMMERVOGEL, IV, 841-842.

vite concurrencée et dépassée par des directives répondant plus exactement aux besoins contemporains. Elle n'en constituait pas moins pour plusieurs d'entre eux la tradition à laquelle on se réfère ou dont on s'inspire, qu'il s'agisse de principes généraux ou d'industries de détail.

Il en fut de même en Allemagne, où l'édition de Jouvancy, publiée à Francfort en 1706, fut en pratique supplantée par le *Ratio et via recte atque ordine procedendi in litteris humanioribus aetati tenerae tradendis, docentium et discentium commoditati atque utilitati conscripta a Sacerdote quodam e Soc. Iesu*, édité à Munich en 1736. Sans doute le P. Kropff fait-il de larges emprunts à la *Paraenesis* de Sacchini et au *Ratio* de Jouvancy, dont il recommande l'usage aux Maîtres, témoignant ainsi de leur grande influence; son propre livre n'en devint pas moins, à leur place, le principal *Vade mecum*, dont se servaient les maîtres des collèges de la Haute Allemagne [146].

La Province d'Autriche, de même, avait reçu, l'année précédente, du P. Wagner, son directoire dans l'*Instructio privata* (1735), qui elle aussi n'ignore pas Jouvancy. On y relèvera la place nouvelle accordée à l'histoire dans l'enseignement [147].

En Pologne, par contre, sans méconnaître l'œuvre de Jouvancy, comme en témoignent les nombreux exemplaires étrangers, provenant des anciens collèges, trouvés dans les Bibliothèques publiques, on utilisa d'abord l'*Ars docendi* (Calissi 1715) du P. Szczaniecki; ce ne fut qu'après la publication en 1746 à Varsovie pour la province de Lithuanie et à Lublin pour celle de Pologne de son *Ratio*, que Jouvancy contribua efficacement au relèvement culturel de la Pologne. On s'en autorisa, en particulier, largement pour l'étude de la langue maternelle [148].

L'encyclique, adressée par le P. Visconti, en 1752, à tous les Provinciaux de l'Ordre, *De studiis humaniorum litterarum promovendis*, montre que les préoccupations, qui avaient animé Jouvancy, demeuraient actuelles. Si actuelles, que le P. Général recommandait vivement qu'on recourut au *De Ratione discendi et docendi* qu'il avait écrit et souhaitait qu'on le donnât à chaque maître [149].

[146] G. Pachtler, *Monumenta Germaniae paedagogica,* t. IV, p. 30-33, 154 sq.

[147] *Ib.* p. 68, 76, 118...

[148] St. Bednarski S. I., *Upadek i odrodzenie szkół Jezuickich w Polsce,* Krakow, 1933, pp. 218; 42, 43, 241.

[149] *Epistolae selectae Praepositorum Generalium ad Superiores Societatis.* Roma, 1911, t. II, p. 225. — En Espagne l'influence de Jouvancy se fit sentir dès les premières années du XVIIIe siècle, principalmente dans le centre d'études humanistes de Villagarcía (Castille), mais elle atteint son point culminant immédiatement après l'encyclique du P. Visconti, avec l'ouvrage du P. Francisco Javier Idiáquez, *Prácticas e industrias para promover las letras humanas*, Valladolid 1753 (éd. inconnue à Sommervogel) et Villagarcía 1758.

L'échec partiel de l'effort qui s'exprimait dans le petit écrit de Jouvancy, s'explique d'abord par une raison technique: l'échec des juvénats. Comme l'avait très bien saisi, dès l'origine, le P. Genevray, pour qu'un directoire fût efficace, il fallait qu'il fût pratiqué sous la direction d'un maître, soutenu par l'institution d'une rhétorique domestique. En n'urgeant pas dans leur décret la nécessité de cette création qu'ils avaient reconnue en leurs délibérations, les Pères de la XIVe Congrégation avaient compromis l'effet qu'ils attendaient de l'*Instruction* que Jouvancy fut chargé de mettre au point. Le fonctionnement des « classes de rhétorique pour nos jeunes », de 1703 à la suppression, fut très sporadique. Plus de cours à Paris après 1702, point en Champagne, ni en Aquitaine. Instituée seulement en 1717 à Lyon, cette rhétorique supérieure se révéla d'emblée, sous la direction entendue du P. J.-H. Monnoyeur, le meilleur moyen pour aider les *juniores* « à progresser dans les lettres humaines » [150]; transférée à Dôle en 1710, puis attachée au noviciat d'Avignon en 1721, elle fut fermée après 1737 [151]. A Toulouse, de 1711 à 1726, de petits groupes de *rhetores* s'adonnent à l'étude à l'ombre du noviciat, mais une information très précieuse de 1727, dresse le bilan fâcheux de l'institution à la veille de sa fermeture. L'expérience de plusieurs années a montré que les fruits retirés par les *juniores* sont maigres. Cela vient du défaut d'émulation, du manque de livres, de la mauvaise appropriation des locaux à l'étude, des pertes de temps en bavardages que favorise la cohabitation à trois par chambre — « terendi tempus confabulationibus variis » —. Ces raisons sont des conséquences de l'essentielle pénurie de revenus qui affecte la province en ces temps de grande misère, et de la pénurie des maîtres, — il manquera vingt personnes pour l'enseignement de la grammaire —, qui résulte de la pauvreté du noviciat. On a dû réduire de moitié le nombre des entrées depuis quelques années [152].

C'est à semblables difficultés qu'il faut certainement attribuer les vicissitudes des juvénats français et sans doute étrangers. Ainsi, dans le domaine littéraire, comme dans le secteur scientifique, nous l'avons montré ailleurs [153], les nécessités financières ont pesé lourdement sur le développement culturel, en dépit des pressantes exhortations des Pères Généraux que résume, par exemple, cette lettre du P. Tamburini au provincial de Toulouse (14 mars 1724) souhaitant que « pendant trois ans, dans toute la France, les *juniores*

---

150 *Lugd. 31,* fº 165.

151 D'après l'examen des catalogues.

152 *Tolos. 21,* fº 166, 167.

153 *Foyers de culture scientifique dans la France méditerranéenne du XVIe au XVIIIe siècle.* Revue d'Histoire des Sciences, t. I, 1948, p. 295.

soient séparés et si possible maintenus dans la maison de probation, comme à Rome et ailleurs on le voit faire avec grand profit, pour y vaquer selon qu'il paraîtra plus convenable, la première ou la troisième année, aux études de rhétorique ». Le Général est en effet tout disposé à accorder aux provinces de France, comme il l'a accordé pour de graves raisons à d'autres, de placer ces études après celles de philosophie [154].

Les circonstances économiques n'auraient-elles pas plus contribué à désarmer la défense des humanités classiques, celles-ci auraient eu néanmoins à composer avec le puissant courant né de l'avènement de nouvelles couches de bourgeoisie, qui tendait à constituer un humanisme nouveau. Auprès des lettres latines, étudiées désormais moins pour elles-mêmes qu'en vue de la langue nationale, se multiplient les teintures d'histoire et de géographie moderne, les rudiments de toutes ces sciences, sans lesquelles on ne pouvait prétendre au rang de « bel esprit ». A cette « culture française » divulguée par le prestige de grands collèges, par la clientèle européenne qui s'y pressait, par la diffusion des manuels composés par les Pères français, la France dut à l'heure où baissait son éclat politique, une part de son rayonnement intellectuel sur l'Europe des lumières [155]. Son exemple entraîna les autres provinces de l'Ordre à élaborer à leur tour, de même, l'ébauche d'une culture nationale [156].

Jouvancy avait partagé l'illusion, commune aux gens du Grand siècle à son déclin, de prétendre fixer le cours de l'histoire. Les supérieurs majeurs de son ordre, préoccupés d'une évolution qui leur semblait mener droit au recul de la culture, multiplièrent les mesures: créations de rhétoriques domestiques, objurgations, sanctions, pour restaurer ou conserver l'humanisme classique. En vain. Ils ne réussirent qu'à retarder et à ralentir la révolution qui

---

[154] Arch. Prov. Lugd. In libro 1° rectoris Mauriacensis, p. 137.

[155] P. HAZARD. *La crise de la conscience européenne*, t. I, p. 80 sq ; t. III, p. 42. - A. SOREL, *L'Europe et la Révolution française*, t. 1. 150-157. - L. REYNAUD, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, Paris, 1914, p. 305. - St. BEDNARSKI, *Déclin et renaissance de l'enseignement des Jésuites en Pologne*. AHSI, t. II, 1933, p. 207 sq. - BEDARIDA et HAZARD. *L'influence française en Italie au XVIIIe siècle.* Paris, 1934, p. 60-64, 111 sq. - P. MERIMÉE, *L'influence française en Espagne au XVIIIe siècle.* Paris, p. 39 sq. - G. DELPY, *Feijoo et l'esprit européen*, Paris, 1936, p. 294 105 sq. 128.

[156] Un grand mouvement en faveur de la langue allemande. - PACHTLER, *op. cit.* t. IV, 78 sq. 90. ; de l'enseignement de l'histoire, p. 33 sq. 63 sq. ; de la géographie, 46 sq. ; 67, 113 sq. se dessine à partir de 1735 à travers les collèges Jésuites d'Europe centrale. Pour les mêmes disciplines et la langue polonaise après 1740, St. BEDNARSKI, *Upadek...* p. 240 sq. - En Italie : G. MAUGAIN. *Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie.* Paris, 1909, p. 371-372.

s'accomplissait, l'avènement d'un esprit nouveau. Le *Ratio discendi et docendi* apparait comme le testament pédagogique de cet humanisme, issu de la Renaissance, que le *Ratio Studiorum* avait si bien diffusé et exprimé à travers l'Europe.

« C'est un ouvrage excellent par rapport au vieux plan d'éducation que les Jésuites avoient trouvé tout établi dans les universités... On peut dire qu'ils ont perfectionné ce vieux plan à peu près autant qu'il étoit perfectionable en ce tems là, où l'on croyait encore que le grec et le latin étoient des moyens fort importans pour augmenter de beaucoup son propre bonheur et le bonheur de ses compatriotes » [157].

L'intuitif abbé de St. Pierre, auquel on doit ces lignes, n'exprimait-il pas l'exigence du présent, lorsqu'il ajoutait:

« Plût à Dieu que d'aussi bons esprits que ceux qui ont compilé et formé il y a cent ans cette espèce de tablature pour toutes les classes des collèges, employassent autant d'application à former un jour l'exécution du nouveau plan... ».

L'Europe du XVIII[e] siècle avait besoin, jugeaient les « Modernes », d'un nouveau *Ratio studiorum.* La marche même des sociétés posait, pour la première fois, dans les faits, le problème de l'humanisme, tel qu'il n'a cessé depuis de s'imposer de façon de plus en plus pressante aux esprits. De Jouvancy ou de Saint-Pierre, des défenseurs des Anciens ou des Modernes, qui avait raison? On en discute plus que jamais aujourd'hui.

---

[157] *Projet pour perfectionner l'éducation,* p. 260-261 - recensé dans les *Mémoires de Trévoux.* 30 avril 1730. - P. HAZARD. *La pensée européenne au XVIIIe siècle.* Paris, 1946, t. I, p. 262 sq.

EL ARCHIVO LINGÜÍSTICO DE HERVÁS EN ROMA Y SU REFLEJO EN WILHELM VON HUMBOLDT

por el P. MIGUEL BATLLORI S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Ad quinque postremos tomos operis *Idea dell'universo* parandos, L. Hervás, ex hispanis exsulibus in Italia sub fine saec. XVIII degentibus, plura collegit, quae nunc Romae dispersa adservantur in Archivis Societatis et Status atque in Bibliothecis Vaticana et Nationali. Antequam huiusmodi scripta describuntur, eorum momentum ad scientiam linguarum perpenditur, profectusque a G. Humboldt ex iis haustus summatim exponitur, praesertim ex quibusdam *Elementis* idiomatum Americae ab Hervás collectis.

Los límites de este trabajo vienen ya precisados por el mismo título.

Se trata sólo de los manuscritos de Lorenzo Hervás y Panduro [1], ya sean redactados por él, ya simplemente por él recibidos de sus múltiples colaboradores: *archivo.*

Y exclusivamente de sus manuscritos *lingüísticos*: caen, por tanto, fuera del marco sus obras teológicas y bibliográficas [2].

Al decir *en Roma* no se pretende imponer una arbitraria limitación geográfica: los manuscritos hervasianos conservados en España [3] no son directamente lingüísticos; sólo de un modo indirecto podrían rozar este asunto algunas cartas del Archivo de la Compañía en Madrid [4], pero en conjunto sus papeles de interés filológico se han conservado en Roma.

---

[1] N. en Horcajo de Santiago, Cuenca, el 10 mayo 1735; entrado en la provincia de Toledo de la C. de J. el 29 septiembre 1749; desterrado en 1767, residió en Cesena hasta 1784, en que se trasladó a Roma; de 1799 a 1802 regresó a España; vuelto a la ciudad eterna, aquí murió el 24 agosto 1809. Bibliografía esencial: FERMÍN CABALLERO, *Conquenses ilustres,* I. *Abate Hervás* (Madrid 1868); ENR. DEL PORTILLO S. I., *L. H. Su vida y sus escritos (1735-1809),* « Razón y fe » 25 (Madrid 1909, III) 34-50, 277-292; 26 (1910, I) 307-324; 27 (1910, II) 176-185; 28 (1910, III) 59-72, 463-475; 29 (1911, I) 329-339, 438-458; 30 (1911, II) 319-327; 31 (1911, III) 20-34, 331-339; 32 (1912, I) 14-23, 199-210; 33 (1912, II) 198-214, 448-460; JULIÁN ZARCO CUEVAS O. S. A., *Estudios sobre L. H. y P....,* I. *Vida y escritos* (Madrid 1936).

[2] La bibliografía de H. puede hallarse en las tres obras cit. y en SOMMERVOGEL, IV, 318-325; Uriarte y Lecina, en sus papeletas mss. para la continuación de su *Biblioteca de escritores de la C. de J....,* completaron y perfeccionaron la sección de impresos, pero dejaron en embrión lo referente a mss.

[3] Bibliotecas nac. y universitaria de Madrid, Archivo hist. nac., Archivo de la prov. de Toledo S. I. en Chamartín-Madrid, bibl. que fué de Fermín Caballero, Archivo de la prov. de Castilla S. I. en Loyola-Oña.

[4] Ms. 1530.

Con ello se intenta una reconstrucción ideal de su archivo particular, tal como lo dejaría él al morir en el colegio romano a los 24 de agosto de 1809.

Los papeles de su propio aposento o de su despacho, su albacea Raimundo Diosdado Caballero los dejaría de momento formando un todo único. Al reorganizarse poco después el colegio romano tras la restauración de la Compañía por Pío VII en 1814, los escritos de Hervás que eran propiamente obras o borradores de obras pasarían a la biblioteca general, y con ellas algunos papeles sueltos y cartas: con la secularización de los bienes de religiosos en 1873 esa parte pasó a la Biblioteca nazionale Vittorio Emanuele II (ms. 6). Mas el conjunto de sus apuntes de trabajo se consideraría más bien una pieza arquivística, y muy pronto, ciertamente antes de 1826 por lo que luego expondré, pasó al Archivo central de la Compañía, entonces en el Gesù: tal es el origen del legajo *Opp. NN. 342* del actual Archivo romano de la Compañía de Jesús (ms. 1).

Durante los últimos años de su vida, Hervás y Panduro ejerció el cargo de bibliotecario pontificio del Quirinal. Allí tendría la mayor y mejor parte de su propio archivo, la cual sería luego trasladada a la Biblioteca apostólica vaticana y encuadernada en tres gruesos volúmenes (mss. 2-4). Pero alguna pieza pudo quedar dispersa, como la del ms. 5, y con la entronización de la casa de Saboya en Roma, y más exactamente en el mismo Quirinal, pasó a formar parte del naciente Archivio di Stato.

En los autores de la talla de Lorenzo Hervás —grandes, pero no sumos— sus archivos privados suelen tener poca importancia. Mas en el caso presente la realidad es muy otra, pues los materiales recogidos por el lingüista español superan en importancia a sus obras impresas. Tal es el parecer autorizadísimo de Wilhelm von Humboldt, que le conoció y trató personalmente en Roma siendo representante del rey de Prusia cerca de la Santa Sede, desde el 25 de noviembre de 1802 hasta fines de 1808: « Er brachte —dice— durch seine Thätigkeit wircklich sehr viel Materialien zusammen, und es wäre nur zu wünschen gewesen, dass er mit mehr Methode und Genauigkeit davon Gebrauch gemacht hätte » [5].

Esta frase compendia exactamente el parecer del gran filólogo y esteticista del romanticismo germánico, parecer repetido frecuentemente en sus escritos alemanes y franceses [6], y que en fin de cuentas responde a la impresión que recibe quienquiera se acerque

[5] *Inwiefern lässt sich der ehemalige Culturzustand der eingebornen Völker Amerikas aus den Ueberresten ihrer Sprachen beurteilen?*, escrito en 1823, Gesammelte Schriften, V (Berlín 1906) 1-30; v. p. 2.

[6] Vid. infra, nota 22.

a los cinco últimos tomos de la *Idea dell'universo* con espíritu objetivo y crítico. Sobre Hervás tiene Humboldt algunas frases más duras en su correspondencia privada con Friedrich August Wolf: « Der alte Hervas —le escribía desde Roma el 15 de abril de 1803— ist ein verwirrter und ungründlicher Mensch. Aber er weis vielerlei, hat eine unglaubliche Menge Notizen und ist daher immer brauchbar » [7]. Pero en sus escritos públicos utiliza con frecuencia los datos aportados por el español en sus obras italianas [8] y reconoce sus altos méritos en el campo de la lingüística [9], como su hermano

---

[7] Gesammelte Werke, V (Berlín 1846) 258, carta 64; en el mismo doc., poco más arriba, p. 251, le dice que sobre cierto ms. de Cicerón con escolios, que antes estaba en el colegio romano, había hablado con Marini, De Rossi y Hervás.— Es lástima que precisamente para los años 1802-15 nos falte el diario de W. v. H.; en los años precedentes nos habla de Esteban de Arteaga, a quien conoció en París, el 20 de marzo 1799: « Bibliothekar des Chevalier Azara —escribe—. Ein kleines feuriges Männchen, eingenommen von seinen Meynungen, ziemlich verächtlich aburtheilend über andre; doppelter Eigensinn und Eigenliebe, des Alters und des Spaniers »; da el contenido de su *Belleza ideal* y de sus inéditas *Dissertazioni* musicales, en les que admira « die einige ziemlich gut vorgetragene Gelehrsamkeit, sonst aber nichts rechtes enthielt »: *Tagebücher,* II. 1799-1835, en G. Schriften, XV (Berlín 1918) 13; en la p. 171 habla del fondo Burriel, en Toledo.

[8] *Versuch einer Analyse der mexicanischen Sprache,* 1821, G. Schriften, IV (Berlín 1904) 233-284, donde utiliza la *Idea dell'universo* de L. H. (p. 240) y la *Storia antica del Messico* de Clavigero (p. 235). En el escrito cit. en la n. 5 afirma Humboldt que merced a Gilij y a Hervás se tiene ya un conocimiento de las lenguas americanas muy distinto del de cincuenta años antes: « Gilij brach zuerst die Bahn —escribe—... Leider aber leistete Gilij bei weitem nicht, was zu seiner Zeit, wo noch so viele mit den Süd Amerikanischen Sprachen vertraute Missionarien lebten, in der That noch möglich war, und seine Angaben sind oberflächlich, mangelhaft und zum Theil irrig. Er haschte mehr nach auffallenden und sonderbaren Eigenthümlichkeiten, als er den Bau der Sprachen schlicht und einfach darzustellen versucht. Unendlich mehr verdankt man Hervas » (G. Schriften, V, 1-2), y a continuación viene el juicio copiado antes en el texto correspondiente a la n. 5. « Erst Vaters einsichtsvollem and unermüdlichem Fleisse gelang es, —prosigue W. v. H.—alle bisher zerstreut vorhandenen Nachrichten über americanische Sprachen zu sammeln, und methodisch zusammenzustellen ».

[9] Hervás fué uno de los que incitaron el interés de W. v. H. por la lengua vasca y sus inexhaustos problemas; vid. principalmente *Idea dell'universo,* XVII, 199-233, e infra, índice de lenguas. W. v. H. lo cita repetidamente en sus *Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache,* 1811, G. Schriften, III (Berlín 1904) 222-287 (v. pp. 230, 249, 273), y en *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der vaskischen Sprache,* 1821, G. Schriften, IV, 57-232 (p. 62, sobre Hervás y Larramendi). Vid. también sus notas de viaje *Cantabria,* G. Schriften, III, 114-135; *Ankündigung einer Schrift über die vaskische Sprache und Nation, nebst Angabe des Geschichtspunctes und Inhalts derselben,* G. S., III, 288-299; *Die Vasken...*, G. S., XIII (Berlín 1920) 1-196; y los *Tagebücher,* I-II, G. S., XIV-XV (1916-18). Cf. JULIO GÁRATE, *G. de H.: estudio de sus trabajos sobre Vasconia* (Bilbao 1933) y ART. FARINELLI, *Humboldt et l'Espagne*[2] (Turín 1936).

Alexander reconocía los merecimientos de Hervás y de otros compañeros suyos de destierro en los dominios de la etnología americana [10]. Si, pasada la época de F. A. Wolf, J. C. Adelung y J. S. Vater [11], la lingüística alemana ha minimizado hasta lo increíble el puesto que él ocupa en la historia de esa disciplina —al tiempo que el inglés Max Müller se complacía en enumerar sus agudos atisbos, y que el español Menéndez y Pelayo lo apellidaba a boca llena « padre de la filología comparada » [12]—, la revisión ecuánime

[10] A. v. H. sigue las trazas de la *Aritmetica delle nazioni* de L. H. en *Des systêmes des chiffres en usage chez différents peuples..., 1829*, trad. fr. de F. Woepcke, extracto de « Nouvelles Annales de mathématiques », t. X, s. a.; en su *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne*[2] (4 vols. París 1825-27) cita también a L. H. (III, 35), pero se basa mucho más en los datos de otros ex jesuítas: Clavigero, Landívar, Márquez, Venegas, del Barco, Molina. Sobre Clavigero y Molina vid. también *Ansichten der Natur mit wissenschaftlichen Erläuterungen* (2 vols. Stuttgart-Tübingen 1849) con datos curiosos sobre el Orinoco y sobre la desaparición de la lengua maipure; sobre Clavigero y Márquez, *Vues des cordillères et monumens des peuples indigènes de l'Amérique* (2 vols. París 1816); sobre Clavigero, Landívar y Molina, *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung* (5 vols. Stuttgart-Tübingen 1845-62), sobre todo II, 480, y IV, 552. Como digo luego en el texto, A. v. H. se encontró en Roma con W. el año de 1805 a su regreso de América, cuando vino por acá en viaje de estudio con Gay-Lussac (v. E. T. Hamy, *Lettres américaines d'A. de H.*, 1798-1807, París [1904], pp. 187-200), pero no me consta que con esta ocasión entrase en relación personal con Hervás.

[11] J. C. ADELUNG - J. S. VATER, *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten* (4 tomos, el III en 2 vols., Bonn 1806-17). La colaboración de Vater comienza en el t. II, En el t. I el artículo sobre las lenguas de las islas Filipinas (pp. 612-614) depende directamente de L. H. y por su medio de La Fuente y Tornos (v. infra, índice de colaboradores); en el apéndice final (I, 643-676) se da la *Litteratur der vorhandenen Vaterunser-Polyglotten*, desde las antiguas colecciones de Johannes Schilderberger (1427 ca.) y W. Postel (1538), hasta las de L. Hervás (1787), G. v. Bergmann (1789), E. Fry (1799) y J. J. Marcel (1805), que son las cuatro últimas; Adelung toma una serie de datos biográficos erróneos de L. H. de un artículo de su sobrino F. Adelung en « Geographischen Ephemeriden » VIII, 544-554. Más adelante se tratará de la dependencia del *Mithridates* con respecto a L. H. en lo que toca a las lenguas americanas. La minimación máxima de este último aparece sobre todo en A. F. POTT, *W. v. H. und die Sprachwissenschaft* (2 vols. Berlín 1876), sobre todo en las pp. LXXXVIISS, « Die Sprachwissenschaft vor und neben Humboldt »; véase con todo, el elogio de L. H. por el mismo Pott en carta a J. R. Cuervo, 9 junio 1876, en J. R. CUERVO, *Disquisiciones sobre filología castellana*, ed. de R. Torres Quintero, « Publicaciones del Inst. Caro y Cuervo », IV (Bogotá 1950) 476.

[12] Max Müller en la IV de sus *Lectures on the science of language*, 1861 (Londres 1862) 109-139, sobre « The classificatory stage in the science of language », lo antepone a Gebelin y lo alaba por haber sabido ver que en lingüística no basta la comparación de las palabras si no se llega hasta la estructura gramatical; por haber adivinado el parentesco entre las lenguas semíticas, fijado el grupo finohungrio, señalado el interés del celta y del vasco, estudiado las lenguas malayas,

y ponderada que el filólogo danés Vilh. Thomsen hace de la historia de la lingüística [13], fija al fin el valor de las obras del ex jesuíta en lo que se refiere a la filología americana principalmente.

Con todo eso, aun admitiendo como un mérito no pequeño de Hervás y Panduro el haber sistematizado por vez primera las familias de lenguas y de dialectos del nuevo continente [14], entre su *Catalogo delle lingue* (1784) y el *Mithridates* de Adelung y Vater (1806 ss) no han transcurrido sólo veintidós años, sino los milenios genesíacos necesarios para que una primera nebulosa se concretase en un sistema astronómico definitivo; y en nuestros días sigue teniendo vigencia la frase de Humboldt de que los materiales manuscritos de Hervás son más importantes que sus mismas obras constructivas.

Abarcando en su conjunto los seis manuscritos que a continuación se describen y estudian, vese fácilmente que —descontadas algunas brevísimas e intrascendentes piezas, desconectadas de todas las restantes (ms. 1/5, 6)— su contenido puede agruparse lógicamente en cuatro categorías.

1.ª Materiales utilizados en la preparación de sus obras impresas italianas, particularmente de la serie lingüística de su *Idea dell'universo* (tomos XVII-XXI): en primer lugar la correspondencia copiosísima con Francisco Xavier Clavigero sobre las lenguas de la América septentrional (ms. 3/9) y con Joaquín Camaño (ms. 3/3) y Filippo Salvatore Gilij (ms. 3/7) sobre las del Sur, sin contar la correspondencia varia con otros compañeros de destierro: José de Silva, Raimundo Diosdado Caballero, Francisco Gomes, Álvaro Vigil, Ignacio Montero, Antonio Burriel, Manuel Colazo, Juan de Ossuna, José García Martí, Francisco Gustà, Francisco Xavier Alegre, Lorenzo Ign. Thjulen y con Stanislao M. Geraci (ms. 3/8). De todo este material sólo una parte había sido estudiada ya por Charles Upson Clark [15], y exclusivamente desde el punto de sus nuevas aportaciones al conocimiento de la lingüística y de la etnografía americanas; aquí en cambio se considera este aspecto y también el otro, no menos importante, de la inclusión o reelaboración de esos datos en las obras de Hervás. Como todo este material epistolar

---

oceánicas y de Madagascar (pp. 135-139); vid. M. MENÉNDEZ Y PELAYO, *Historia de los heterodoxos*, 1881. lib. 6, cap. 2 (O. C., XXXIX, Madrid-Santader 1947, p. 173).

[13] *Sprogvidenskabens historie en kortfattet fremstilling af dens hovedpunkter,* « Samlede afhandlinger », I (Copenague-Cristianía 1919) 1-106; sobre L. H. y P. pp. 42-43.

[14] J. Alden Mason, en su recentísimo estudio sobre « The languages of South American Indians » (J. H. STEWARD, *Handbook of S. A. Indians,* VI, Washington, Smithsonian Institution, 1951, 157-317) dice que « modern classification began with Brinton in 1891 » (p. 166).

[15] *Jesuit Letters to Hervás on American languages and customs,* « Journal de la Société des américanistes », n. s., 29 (París 1937) 97-145.

ha de ser publicado por entero en el corpus que preparo de los expulsos, aquí me limitaré a dar una breve idea del contenido de cada carta. —En varios de estos manuscritos romanos se nos han conservado también otros materiales previos para los tomos XVIII y XIX (ms. 1/1), para el XX (ms. 1/2) y para los XVIII-XXI (mss. 1/3; 3/1, 2, 10).

2.ª Borradores de las refundiciones castellanas. Hervás no traducía estrictamente sus obras, sino que las refundía al verterlas al español; y, como trabajaba de un modo excesivamente apresurado — el epistolario nos revela que las consultas más elementales las hacía cuando la impresión de la obra estaba ya en curso—, las traducciones suelen ser siempre mucho mejores que los primeros originales. Si aquí doy siempre las referencias a los textos italianos, es porque el estudio de los manuscritos intenta precisamente revelarnos la gestación de éstos, los cuales, por otra parte, son casi los únicos conocidos y citados en Europa fuera de España. Hállase aquí el primer esbozo de traducción, inédita, de la *Storia della terra* (ms. 2/1); y verdadera refundión ampliada del tratado II de la *Aritmetica delle nazioni* (*Idea dell'universo*, XIX, 163-200) es también la obra fragmentaria e inconclusa que el mismo Hervás intituló *Historia de los calendarios, o sea de la división del tiempo en todas las naciones conocidas* (ms. 2/2), de la que viene a ser sólo una parte desgajada, pero completa y una en sí misma, el escrito *División primitiva del tiempo entre los bascongados, usada aún por ellos* (ms. 5), descubierto en el Archivio di Stato de Roma por el P. Ignacio Iparraguirre y publicado por José de Olarra [16].

3.ª Obras nuevas, inéditas, en borrador. Las dos que se describen en el presente estudio no son propiamente lingüísticas, pero se incluyen aquí por aparecer en códices de carácter filológico: *Situación, estensión y límites de la primitiva Celtiberia...* (ms. 4/2), cuya copia en limpio, dispuesta para la imprenta, poseía Fermín Caballero [17], y la *Doctrina y práctica de la Iglesia en orden a las opiniones dogmáticas y morales* (ms. 6/1).

4.ª Materiales para obras en preparación. A las acotaciones de Hervás al original de José Lino Fàbrega sobre el códice mexicano del cardenal Borgia, en orden a la obra inédita *Primitiva población de América y explicación de insignes pinturas mejicanas históricas...* (ms. 6/2), superan, y con mucho, en interés los copiosos apuntes destinados a su obra inconclusa *Elementi grammaticali delle lingue americane... con un saggio degli elementi di alcune lingue asiatiche, africane ed europee* (mss. 1/4, 3/2c, 4/1), y con sus correspondientes *Vocabolari* (mss. 3/11 y 1/2). Por eso me detendré algo más en este punto.

Ayudado Hervás por los mismos colaboradores que halló para su *Catalogo delle lingue* —antiguos misioneros de América y de

---

[16] *Hallazgo del tratado de H. y P. División primitiva del tiempo entre los bascongados usada aún por ellos,* « Bol. de la R. Soc. vascongada de Amigos del país », 3 (San Sebastián 1947) 291-354.

[17] *Abate Hervás*, 161-168.

Al rmo sig. Barone Humbold 145

suo S. ed A. Hervas
manda gramca abipona in 12 fogli
Omagua in 4 fogli
Lule in 15 fogli
con un quinterno del famoso ergenuita
Camaño, che sapeva otto lingue
ed è scritto da lui. Il quinterno
è sulla lingua Quichua —
oggi 13 Agto 1805.
Dicre. 1807. he puesto en este cuaderno
los pliegos de la continuacn. de la lengua
~~Chiquita~~ Quichua, y la gramca. Chiquita

Dippiu — lingua Mocobi
Yarura.
Betoi
Jucatana
Otomita
Mbaya (due quinterni
Guarani
11. gram. Messicana (due quinterni)

Hervás presta a W. v. Humboldt sus Gramáticas americanas:
ms. 1, f. 145r

Oriente, compañeros suyos de exilio— comenzó muy pronto a planear una obra complementaria, formada por los resúmenes gramaticales de las lenguas que él consideraba como matrices, más un breve vocabulario de cada una de ellas. Ya en la misma introducción a aquel famoso *Catalogo*, después de informar al lector de la ayuda recibida de los ex jesuítas desterrados, añadía: « La differenza grande che passa nelle parole e nell'artificio delle lingue, chiunque la ravviserà leggendo gli elementi gramaticali ed il dizionario che di parecchj idiomi pubblicherò, e l'orazione domenicale che esporrò in moltissime lingue letteralmente tradotta » [18]. Esta última promesa la cumplió en el tomo XXI de su *Idea dell'universo*, con el título de *Saggio pratico delle lingue*, pero la primera quedó incumplida.

Su primera intención fué limitarse a las lenguas de América. Él mismo habla de los « elementi gramaticali che ho radunati e formati di 18 lingue americane, co' dizionarj di più di trenta » [19], y en un aviso inicial publicado en el reverso de la misma portada, especificaba cuáles fuesen esas lenguas:

« L'autore, a compimento di ciò che in cotesto *Catalogo delle lingue* promette, pubblicherà immediatamente il saggio de' loro elementi gramaticali. La prima parte conterrà quelli delle lingue americane, chilena cioè ovvero araucana, guaranì, omagua o homagua, chikita, lule, mocobì, mbaya o guaicurù, maipure, tamanaca, betoi, yarura, peruana o quichua, aimara, moxa, messicana, maya o yucatana, otomita, algonkina e cochimì... » [20].

No le fué tan fácil adquirir los datos necesarios para ultimar inmediatamente ese trabajo, según se entrevé en su carteo con Joaquín Camaño y con Xavier Clavigero (ms. 3/3, 9), y fué dándole largas. Luego se entretuvo en la refundición española de sus escritos italianos, en sus obras teológicas, bibliográficas y apologéticas, y en la ampliación de su plan primitivo, abarcando también, además de las lenguas americanas, otras de Europa, Asia y África. En 1799-1802 se interpuso su temporánea vuelta a España, y al regresar a Roma dejó finalmente esa obra inconclusa e inédita.

Según ha podido verse, cuando Hervás publicó su *Catalogo delle lingue* aun no tenía bien determinado qué lenguas americanas había de elegir para sus *Elementi*: en el texto decía que serían dieciocho, y en el aviso editorial enumeraba diecinueve, una de la América boreal —la algonquina—, y las restantes de las colonias hispano-

[18] *Idea dell' universo,* XVII, 9.
[19] Ib. 12.
[20] Ib. 13.

lusitanas. A ellas añadió la lengua cacchi de Guatemala (ms. 3/2 c) cuando a fines de 1784 pudo trasladarse de Cesena a Roma[21], y conocer aquí al dominico fray Miguel Zaragoza, procurador de aquella misión, quien había traído consigo un indio de esa lengua llamado Tot Baraona (ms. 3/2 ab).

Los elementos gramaticales de lenguas no americanas que con el tiempo fué incluyendo en su proyecto primigenio, son los del irlandés, elaborados por Hervás sobre un primitivo texto manuscrito de Charles O'Conor junior, a quien conoció y trató en Roma (ms. 4/1a); de las lenguas nórdico-germánicas (ms. 4/1b), franco-teotisca (ms. 4/1k), flamenca (4/1h), alemana y sueca (4/1p), simples extractos de otras gramáticas impresas, fuera de esta última, que es obra del ex jesuíta escandinavo L. I. Thjulen; de la mayor parte de las lenguas y dialectos eslavos (ms. 4/1e-hlm) y fino-hungrios (mss. 1/4ff, 4/1o), del portugués (ms. 4/1i), albanés (ms. 4/1c) y griego moderno (ms. 1/4hh), todos ellos resúmenes de precedentes gramáticas.

Un origen semejante tienen los elementos de una sola lengua africana, la caconga (ms. 1/4kk), y de varias orientales: turca (ms. 1/4cc), malabar (ms. 1/4x), tamul (ms. 1/4y), canarina (ms. 1/4z), talinga (ms. 1/4aa), árabe-indostánica (ms. 1/4bb) y siamesa (ms. 1/4u: para ellas pudo disponer Hervás de las ricas colecciones de gramáticas exóticas, impresas o manuscritas, de la biblioteca de Propaganda Fide en Roma. En cambio, tienen el valor de una elaboración de primera mano el compendio de la lengua hebrea, compuesto por Joaquín Ochoa (ms. 4/1sx), y el de los idiomas de las Filipinas (ms. 1/4q), para los que tuvo por directos informadores a los ex misioneros Bernardo de la Fuente y Juan Antonio de Tornos principalmente.

El mismo valor desigual, según las fuentes, tienen los elementos gramaticales de las lenguas americanas, que constituyen no sólo el grupo inicial, sino el más importante de todos, sin disputa.

He dicho ya lo bastante de la gramática cacchi. De las dieciocho de la América hispánica de que nos hablaba Hervás en su *Catalogo*, carecemos de datos sobre las lenguas aimara y moxa; de la cochimí, el único que la conocía, Miguel del Barco (ms. 3/9 kn), no fué capaz de hacer un resumen de su morfología. Para la quichua y la chiquita, pidió Hervás ayuda a su fidelísimo Joaquín Camaño

---

[21] El 23 septiembre 1784 enviaba L. H. a Azara desde Cesena sus tomos XV-XVII, y le pedía licencia para estudiar durante tres meses en « algunas librerías de Roma, en donde solamente se encuentran libros propios del asunto »: Archivo de la Embajada esp. cerca de la Santa Sede, 356/18. Obtenido un permiso temporal, lo convirtió después en perpetuo. De sus primeros años de estancia en Roma son la mayor parte de las cartas que publiqué en *Il centenario del nacimiento del P. Hervás. Restos de su epistolario en la Alta Italia,* « Razón y fe », 159 (1935, III) 536-551.

(cf. ms. 3/3 aa), quien realmente le complació (ms 1, f. 145 r), pero ambas gramáticas han desaparecido del archivo hervasiano. Nos quedan, pues, catorce de las dieciocho anunciadas, más la abipona (ms. 1/4 e), que Hervás extractó luego de la obra de Dobrizhoffer publicada en Viena aquel mismo año 1784.

Como ésta, algunas de las restantes carecen casi de valor, por ser simples resúmenes de precedentes gramáticas publicadas: tal es el caso de la araucana (ms. 1/4 a), calcada en la anterior de Andrés Febrés (Lima 1764); de la lule (ib. d), basada en Antonio Machoni (Madrid 1732); de las lenguas del Orinoco, y en especial de la tamanaca y maipure (ib. h-k), resumidas de Gilij (Roma 1780-81).

Otras veces Hervás, tomando por base gramáticas anteriores, las completaba con la ayuda de sus compañeros de destierro: varios ex misioneros le ayudaron en los elementos del guaraní (ms. 1/4 b), además del ya clásico arte y vocabulario del P. Ruiz de Montoya; y Domingo Rodríguez le completó lo que ofrecía el P. Gabriel de San Buenaventura en su gramática maya (México 1684).

Sólo una vez, además del caso de Joaquín Camaño para las lenguas quichua y chiquita, incluyó Hervás en sus elementos gramaticales un trabajo ajeno sin modificación: aludo a la gramática mbayá, guaicurú o eyúayegi, autógrafa de José Sánchez Labrador, y escrita en castellano (ms. 1/4 g). En general el lingüista reelaboraba los materiales que le enviaban sus amigos, dándoles una estructura más o menos homogénea: hízolo así con los trabajos previos de Raimundo de Termeyer sobre la lengua mocobí (ib. f), de José Padilla sobre la betoi (ib. l), de José Forneri sobre la yarura (ib. m), de Clavigero (cf. ms. 3/9 b) y de José Lino Fàbrega sobre la mexicana o azteca (ms. 1/4 n), de Tomás Sandoval sobre la otomita (ib. o).

Aunque Hervás no haya concluído su obra y la haya dejado inédita, no por ello se puede decir que sus esfuerzos por reunir esos sucintos elementos gramaticales hayan resultado baldíos para la lingüística. Wilhelm von Humboldt, durante los años que estuvo de embajador de Prusia en Roma, fué el conducto por el que esos elementos gramaticales, en lo que tenían de más valor, entraron en la circulación de los conocimientos filológicos europeos. En su *Essai sur les langues du nouveau continent*, del año 1812, después de alabar los trabajos lingüísticos de los misioneros en general, escribe:

« Mais combien nous serions heureux encore, si on avoit laissé plus de liberté aux missionnaires, et leur avoit fourni plus de moyens pour pénétrer davantage dans le païs, si l'intrigue et l'esprit de parti n'a-

voient pas, en supprimant l'ordre des jésuites, qui peut-être avoit besoin de réformes, aussi détruit avec acharnement leur ouvrage dans les parties les plus éloignées de la terre, qui excitéra encore l'étonnement de la postérité, moins partiale et moins ingrate; si les missionnaires euxmêmes avoient été plus soigneux de conserver leur travaux relatifs aux langues indiennes, et s'il étoit possible seulement de recueillir et d'acquérir tout ce qui en effet existe encore, tant imprimé qu'en manuscrit ». Y en una nota precisa exactamente los méritos y los defectos de nuestro Hervás: « Ce fut une heureuse idée de l'abbé Laurence Hervas, mort en 1809 à Rome, d'interroger, peu d'années après leur expulsion, les exjésuites revenus de l'Amérique en Italie sur les langues indiennes, que plusieurs d'eux possédoient parfaitement. Il eût été à désirer seulement que cet homme laborieux eût eu plus d'ordre et de méthode dans ses propres idées, et qu'il eût surtout écrit et imprimé avec plus de correction les mots étrangers qu'il cite. Dans les articles de ses nombreux ouvrages que j'ai pu comparer avec d'autres livres, j'ai malheureusement trouvé beaucoup d'inexactitudes ».

Y, refiriéndose ya más estrictamente a esos *Elementi grammaticali* de Hervás y a los materiales lingüísticos que le trajo de América a Roma su hermano Alexander von Humboldt, continúa: « J'ai eu occasion de mon côte de faire quelques acquisitions en Espagne, et j'ai surtout profité des mémoires manuscrits que l'abbé Hervas avoit faire dresser par les exjésuites italiens et espagnols, qu'il n'a jamais publiés et dont il m'a permis de prendre copie pendant mon séjour à Rome » [22].

En efecto, en el f. 145 r del ms. 1 (vid. grabado), escribió el propio Hervás, después de saludar cortésmente al barón de Humboldt, la lista de las gramáticas que le enviaba el 13 de agosto 1805: las de las lenguas abipona, omagua y lule, « con un quinterno del famoso exgesuita Camaño, che sapeva otto lingue, ed è scritto da lui; il quinterno è sulla lingua quichua ». Probablemente al devolverle Humboldt esos primeros cuadernos, le prestaría Hervás los restantes, que anotó en esta misma página, con carácter del mismo pe-

---

[22] G. Schriften, III, 304-307 (el *Essai* cit., en las pp. 300-341). Las mismas ideas en el ya cit. *Versuch einer Analyse der mexikanischen Sprache*, de 1821, G. S., IV, 239. Y en su ensayo *Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues*, de 1827-29, G. S., VI, 111-303, volvió aún a escribir: « Ein grosser Schatz der Sprachkentniss gieng so [con la expulsión de los misioneros de América] einmal verloren. Glücklicherweise versuchten, jedoch leider nicht früh genug nach dem Ereigniss, zwei würdige Männer [Murr y Hervás], in Deutschland und Italien, ohne Verabredung, jeder von nützlichem Sammelgeiste und auf Sprachverschiedenheit gerichteten Sinn geleitet, die Ueberreste jener Kentniss zusammenzubringen und zu benutzen. Sie veranlassten die zurückgekommenen Exjesuiten dasjenige aufzuschreiben, was ihnen noch von jenen Sprachen, von welchen einige eine bewundernswürdig ausgedehnte Kentniss besassen, beiwohnte, und erhielten auf diese Weise Grammatiken, Wörtersammlungen und Proben von Sprachen, von welchen, ohne sie, jede Spur verloschen wäre » (p. 134).

ríodo, pero con una pluma más fina y con tinta algo más clara: « Dippiù lingue mocobì, yarura, betoi, yucatana, otomita, mbaya (due quinterni), guaranì, messicana (due quinterni): 11 gram[matiche] »; tal es su número si no se cuentan los cuadernos de Camaño sobre el quichua. En resumen, pues, Wilhelm von Humboldt consultó, y probablemente copió o hizo copiar por entero, todo el material sobre América conservado actualmente en el ms. 1/4 a-p, descontados sólo los elementos del guaraní, que podía conocer a través de otros muchos textos impresos, y del araucano, tamanaca, maipure, más otras lenguas del Orinoco, sobre las que Hervás casi no había hecho más que extractar las precedentes gramáticas del catalán Febrés y del italiano Gilij. Dos años más tarde, anotaba aquél debajo mismo de la fecha 13 agosto 1805: « Diciembre 1807. He puesto en este cuaderno los pliegos de la continuación de la lengua quichua y la gramática chiquita »; luego para esta época poseía Hervás todavía estos dos escritos de Joaquín Camaño. Entre esta fecha y la de su muerte (24 agosto 1809) se desprendería de ellos— no sabemos cómo ni para qué— y tacharía los dos párrafos que a ellos se referían. No parece que los haya regalado a su amigo Humboldt o a Johann Severin Vater, pues ninguno de los dos los menciona en sus propias publicaciones [23].

El ex embajador prusiano se aprovechó de las noticias facilitadas por Lorenzo Hervás, en dos épocas distintas: en 1812, durante la preparación del citado *Essai sur les langues du nouveau continent*, según hemos visto; en dicho año, o poco antes, enviaría sus copias a Vater, que entonces mismo publicaba la primera parte del tomo III del *Mithridates* —inicado en 1806 por Johann Christoph Adelung—, volumen dedicado precisamente a las lenguas africanas y a las de América del Sur: en él utilizó Vater las gramáticas hervasianas de los idiomas mbayá, mocobí, yarura y betoi, en las que habían colaborado, según se vió, Sánchez Labrador, Termeyer, Padilla y Forneri respectivamente [24].

No sé por qué razón, entre 1817 y 1824, cuando Humboldt redactaba el segundo fragmento de su autobiografía, lamentaba la

---

[23] Vater en *Mithridates,* III/1 (1812) 558, al tratar de la lengua chiquita, cita a Camaño sólo a través de Gilij y de Hervás; para la quichua (p. 526) utiliza sólo las obras impresas de este último.— El P. G. Furlong ha conjeturado, con fundamento, que la gramática chiquita de Camaño es la que se conserva ms. en Jena y publicaron L. Adam y V. Henry en la « Bibliothèque linguistique américaine », VI (París 1880): v. FURLONG, *El P. Joaquín Camaño y Bazán, cartógrafo, lingüista e historiador, 1737-1820,* « Bol. del Inst. de investigaciones históricas », 7 (Buenos Aires 1928) 233-285 (v. 268-272).

[24] *Mithridates*, III/1, 482, 498, 635-637, 641-644.

supuesta pérdida de los mismos originales de Hervás después de su muerte:

« In Rom sammelte er —escribía el propio Wilhelm von Humboldt refiriéndose, en tercera persona, al tiempo que fué embajador en Roma— durch den Umgang mit dem abbate Hervas bedeutende Hülfsmittel zum Studium der amerikanischen Sprachen, indem er Abschriften von handschriftlichen Sprachlehren nehmen liess, welche Hervas den glücklichen Gedanken gehabt hatte, von Exjesuiten zusammentragen zu lassen, die ehemals Missionarien in spanischen Amerika waren, und hernach in Italien lebten. Da Hervas Papiere, nach seinen Tode, verboren gegangen, oder zerstreut worden sind, so haben sich auf diesem Wege Schilderungen von Sprachen erhalten, von denen sonst jede andre Nachricht fehlt » [25].

En realidad los *Elementi grammaticali* de Hervás no habían sufrido más cambio que pasar del colegio romano al Gesù. Allí los halló fácilmente en 1826 el embajador prusiano Christian Karl Josias von Bunsen, gran amigo de Alexander von Humboldt, cuando su hermano Wilhelm le pidió nuevas copias — pues las primeras no habían sido colacionadas —, probablemente para utilizarlas en su estudio *Ueber den Dualis*, entonces en preparación [26]. En este ensayo se refiere solamente a la gramática abipona de Lorenzo Hervás y Ramón de Termeyer [27]; pero en otro algo más tardío *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren*

---

[25] G. Schriften, XV, 525; vid. también infra, nota 29, al fin.

[26] El 2 de julio 1826 escribía W. v. H. a Bunsen desde Tegel: « Der verstorbene abate Lorenzo Hervas besass mehrere gedruckte und handschriftliche Grammatiken und Wörterbücher amerikanischer Sprachen, und eine solche Grammatik, obgleich ich nicht anzugeben weiss, welche, befand ich in der Bibliothek des collegii romani... » No precisa de qué gramática se trata, pero debe de referirse a un libro impreso; le pide una descripción del mismo, y le pregunta « wo der Nachlass des freilich sehr unordentlichen Hervas geblieben ist. Seine handschriftlichen Notizen über amerikanische Sprachen besitze ich in Abschriften, die ich mir in Rom habe machen lassen, da ich ihn viel sah, und er äusserst gefällig war »: A. LEITZMANN, *Briefe von W. v. H.*, I, « Abhandlungen der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin », philos. hist. Klasse, 1948, 3 (B. 1949) p. 10. Es lástima que carezcamos todavía del epistolario completo y cronológicamente estructurado de W. v. H.; muchos de los carteos sueltos publ. principalmente por A. Leitzmann en coleciones eruditas alemanas, no se encuentran en las principales bibliotecas públicas de Roma (donde todavía están cerradas las de las Academias de Austria y de Alemania); v. « Abhandlungen » cit., 3-4, y J. KÖRNER, *Bibliographisches Handbuch des deutschen Schrifttums* [3] (Berna 1949) 297. A. Leitzmann nos dice que Humboldt comunica noticias sobre sus trabajos americanos basados en Hervás, escribiendo a Vater el 26 de marzo 1808, y en su epistolario de 1812 con Körner, Stein, Schweighäuser, Welcker, Rennenkampff y Goethe (W. v. H., G. Schriften, III, 376-377), y de 1820-21 con Welcker y Niehbur (ib. IV, 438-439).

[27] G. Schriften, VI (Berlín 1907) 4-30; v. p. 20.

Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts [28], preparado entre 1830 y 1835, echa mano también de los elementos gramaticales de las lenguas yarura y maya, obra de Hervás en colaboración con José Forneri y Domingo Rodríguez respectivamente.

Ahora Bunsen volvió a copiarle o a hacerle copiar las gramáticas transcritas por el mismo Humboldt en 1805, y le añadió las que le faltaban [29], como por ejemplo los elementos gramaticales de la lengua guaraní, que en 1805 habían sido dejados a un lado: tal sería el origen de esas gramáticas y apuntes del fondo Humboldt de la Staatsbibliothek de Berlín [30].

---

[28] Ib. VII (1907) 1-344; v. pp. 225 y 227.

[29] Leitzmann extracta solamente, sin publicarla, la carta de Humboldt a Bunsen de Tegel 8 junio 1827: « H. ist erfreut, dass der Nachlass v. Hervas *al Gesù* in Rom erhalten und zugänglich ist, und sendet ein Verzeichnis derjenigen Amerikanischen Grammatiken, deren Abschriften ihm Bunsen besorgen soll »: « Abhandlungen » cits., p. 12. En su ensayo *Ueber Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues,* compuesto precisamente entre 1827 y 1829, escribía Humboldt: « Der nicht gedruckte Theil der Sammlungen Hervas, welcher ganz grammatischen Inhalts und wichtiger für die eigentliche Sprachkunde ist, als sein Werk, ruht im Jesuitercollegium in Rom, wo die Benutzung mit grosser Gefälligkeit verstattet wird. Ich hatte schon bei dem Leben des verdienten Mannes, während meines Aufenthalts in Rom, eine Abschrift dieser Aufsätze nehmen lassen. Da diese aber nicht gehörig collationirt war, so habe ich mich durch die güte des preussischen Ministers in Rom, Herrn Bunsen, eine neue, durchaus zuverlässige verschafft. Meine frühere Abschrift hat der verewigte, um die allgemeine Sprachkunde so vielfach verdiente Vater bei dem Mithridates, aber nach dem Zweck dieses Werks, das nur ganz kurze Nachrichten enthalten sollte, nur sehr unvollständig benutzt »: G. Schriften, VI, 134-135 n.— En su escrito fragmentario titulado *Untersuchungen über die Amerikanischen Sprachen,* G. Schriften, XV, 345-363, después de repetir los mismos jucios que en otros escritos suyos sobre Gilij y sobre los mss. de Hervás, continúa Humboldt: « Allein ohne die letzteren würden wir von dem grammatischen Bau einiger Sprachen, z. B. der mayischen, mbayischen, abiponischen, mokobischen, lulischen, omaguischen, yarurischen gar keine Kentniss haben, da es theils niemals gedruckte Werke über sie gegeben hat, theils die ehemals vorhandnen jetzt nicht mehr in Europa aufzufinden sind. Der uneigennützigen und grossen Gefälligkeit dieses würdigen Mannes verdanke ich es, dass er mir erlaubte, als ich Gesandter am römischen Hofe war, Abschriften dieser handschriftlichen Sprachlehren nehmen zu lassen; und ich habe mich noch neuerlich durch Vergleichung seiner Manuscripte in der Bibliothek des Jesuiterhauses (al Gesù in Rom) überzeugt, dass *mir nichts von dem fehlt, was er handschriftlich über amerikanische Sprachen besass* » (o. c., 347-348); este último párrafo (que sustituye a otro precedente, tachado, en el que Humboldt se lamentaba de la pérdida de los mss. hervasianos) nos precisa que Bunsen, adémas de enviarle copias mejores que las de 1805, le completó la colección de gramáticas.

[30] No puedo precisar a qué signatura moderna corresponde, o correspondía antes de la última guerra, la colección ms. de W. v. H. en la Staatsbibliothek de Berlín, pues no aparece claro en el breve inventario de HERMANN-DEGERING, *Kurzes Verzeichnis der germanischen Handschriften der preussischen Staatsbibl.,* « Mitteilungen aus der preuss. Staatsbibl. », VI-IX (Leipzig 1925-32), mss. Q. 500,

En las páginas que siguen me limito a la descripción y estudio de los manuscritos conservados en Roma, relacionándolos con la elaboración de los tomos lingüísticos (XVII-XXI) de la *Idea dell'universo* [31]. En las citas se da el texto último de Hervás, presciendiendo de las correcciones. Al final hállase una lista de sus colaboradores, tanto los que le ayudaron en la preparación de su obra y aparecen citados en ella, como los que sólo apuntan en los manuscritos. Un índice lingüístico y geográfico ayudará a la mejor utilización de ese ingente material, que abarca todas las lenguas conocidas y estudiadas en su siglo, y casi todas las tierras hasta entonces descubiertas.

655, 1347; no hallo ningún catálogo especial de aquella colección en CURT BALCKE, *Bibliographie zur Geschichte der preuss. Staatsbibl.*, « Mitteilungen », VI (L. 1925), nº 245a. El conde de la Viñaza, *Bibliografía española de lenguas indígenas de América* (Madrid 1892) p. 320, cita unos *Elementi grammaticali della lingua guarani* de L. Hervás, con notas autógrafas suyas (sic) y otras de Humboldt (n.º 1088), que debe de ser copia del ms. 1, 98r-122v, a la que atribuye Viñaza la sign. n.º 24 de la colección Humboldt en la Bibl. imperial de Berlín; una *Gramática de la lengua guaraní según Hervas y Leal* (n.º 1089), con la sign. n.º 19 de dicha colección berlinesa (cf. ms. 1, 125r); unas *Palavras do guarani do Sul* (n.º 1090), con la sign. n.º 59, que formaron también parte del ms. 1 (cf. f. 124r) y pudieran ser de Francisco Gomes (cf. ms. 3/8d); una *Gramática de la lengua guaraní* por Francisco Legal (n.º 1092), con la sign. n.º 34, que falta también en el ms. 1 y sirvó de base a los *Elementi* hervasianos; más otra *Breve noticia del arte y artificio de la lengua guarani*, por don Francisco Legal (n.º 1093), con la sign. 23b de la misma colección, también de origen hervasiano, sin duda.

[31] En todas las citas de Hervás doy simplemente el núm. del tomo de la *Idea dell'universo:* I-VIII, *Storia della vita dell'uomo*, Cesena 1778, '78, '79, '79, '79, '80, '80, '80, (refundión esp., 9 vols. Madrid 1789-1800); IX-X, *Viaggio estatico al mondo planetario*, Cesena 1781 (en esp. 4 vols. Madrid 1793-94); XI-XVI, *Storia della terra*, Cesena 1781, '82, '83, '83, '83, '84, (falta el texto español impreso; vid. ms. 2); XVII, *Catalogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità*, Cesena 1784 (ampliación española, 6 vols. Madrid 1800-05); XVIII, *Origine, formazione, meccanismo ed armonia degl' idiomi*, Cesena 1785; XIX, *Aritmetica delle nazioni*, ib. 1785; XX, *Vocabolario poligloto*, ib. 1787; XXI, *Saggio pratico delle lingue*, con la colección de padrenuestros, ib. 1787 (los vols. italianos XVIII-XXI están refundidos en esp. en el mismo *Catálogo de las lenguas*, por lo menos en su mayor parte).

MANUSCRITOS

1.

ARCHIVO ROMANO DE LA COMPAÑÍA DE JESÚS

Opp. NN. 342 (olim Jap. Sin. III. 9).

Legajo de fascículos y papeles sueltos; medidas diversas; 492 ff. numerados recientemente con lápiz. Escritos de L. H. y de otros, sobre lingüística y sobre diversas lenguas europeas e indígenas.

1) 1r-6r: « *Raccolta, che servi per i tomi 18, e 19* ». Todo autógrafo de Hervás, en italiano. Extractos de lecturas: Joh. Ferd. Behamb, *Notitia Hungariae antiquo-modernae*, Estrasburgo 1676 (2rv); *Dizionario delle lingue latina, francese, spagnuola, italiana, inglese ed alemana*, Venezia, presso Domenico Lilio (3r); Ed. Brerewod, *Scrutinium linguarum*, Francfort 1659 (3rv); Suárez (4r); Dión Casio, *Historiae romanae* (4r); Athan. Kircher, *Oedipus Aegyptiacus*, Roma 1654 (4r-5r); días de la semana, nombres de los planetas y de los meses, cómputos cronológicos de Ceilán y Madagascar, sacados de Rob. Knox, *Relation ou voyage de l'isle de Ceilan*, I, Amsterdam 1693; de Étienne de Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, Paris 1661 (5v). - 6r, apógrafo, « Gaspare Cresoia o/ Camerlengo d'Albano ».

2) 7r-47v: [*Vocabolario poligloto*]. Listas de palabras de « acqua » a « uomo », como en el vocabulario poliglota de *Idea dell'universo*, XX, 163-219, pero aquí con algunos cambios y a veces por grupos de lenguas:

Europa.

a) 7r-8r: *Lenguas gótica, anglosajona, alemánica, cimbria, islandesa, danesa y flamenca.* Casi todo antógrafo de L. H., fuera de algunas palabras añadidas de otra u otras manos.

b) 9rv: « *Nomi della lingua de' sette Comuni vicini al Tirol* », dialecto germánico. Título autógrafo de L. H., lista de amanuense, y palabras germánicas de Man. de Zúñiga. — 9v, autógr. de L. H.: « Se [!] desiderano ancora il Pater noster ed Ave Maria nella lingua de' sette comuni, ed i seguenti numeri... Si è copiato tutto ». Los numerales (XIX, 126, n.° 252), del mismo M. de Zúñiga, quien añade al final: « Il Pater noster e l'Ave Maria si recitano in latino. I nomi poi de' sette comuni sono: Aziago, Lusiana, Enego, Gallio, Fozza, Rozzo, Roana, e Valstagna come membro annesso. He aí V. servido; mande otra cosa, que me encontrará siempre a su disposición. Deseo que el agente desempeñe, como no dudo, sus incumbencias, y que Vs. todos se conserven, y manden a su servidor affmo. y amigo, M[nuel] de Zúñiga. Rovigo, 22 de noviembre de 84 ». — Cf. XVIII, 72, n.° 87.

c) 10r-12v: « *Svizzero* », dialecto germánico; dos listas apógrafas y anónimas; el título es autógrafo de L. H.

d) 13v-14r: « *Danese* »; título y lista aut. de Hervás; palabras danesas añadidas por un anónimo.

e) 15rv: « *Belgica*, Gallego »; título autógrafo de L. H., lista de amanuense, y palabras flamencas y gallegas añadidas por dos manos distintas. — 15v, lista de números y otra lista de palabras, sin llenar; L. H. añadió: « Manuel de la Fuente ».

f) 16rv: « Si desiderano in Lingua *olandese* i seguenti nomi, ed il/ Padre Nostro », van también los nombres *chinos*, y los números sólo en holandés (XIX, 124, n.º 242); únicamente las palabras chinas, autógrafas de L. H. — 16v, « Il Padre Nostro in foglio a parte ».

g) 17rv: « *Etrusco*, *Taraum*[*ara*], *Catalana* », aut. sólo las palabras 1.ª y 3ª. del título; lista de amanuense; palabras etruscas, pocas, de L. H.; las tarahumaras (muy pocas también) y las catalanas, de dos anónimos. — 17v, algunos números etruscos y tarahumares (cf. XX, 238, n.º 202); faltan en catalán.

h) 18rv: « *Italiano*, *Portoghese*, *Valenziano*, *Francese*, *Bolognese*, *Venez*º. », título aut. de L. H.; seis manos diversas, anónimas.

i) 19rv: « *Piemontese lingua* », título aut. de L. H.; lista de amanuense; palabras y números de un anónimo, que tal vez sea el abate Giuseppe Maria Silvestri, natural de Pombia (Novara) y antiguo misionero de Filipinas, según la siguiente nota: « Le parole con riga sopra, hanno la pronunzia francese; quelle poi del Pater noster con questo accento sopra ^, è alquanto gangosa, simile alquanto alla gangosa tagala ». Otras dos notas de la misma mano dicen: « Il Pater noster, come non si usa che in latino o italiano, si è composto qui seguendo perfettamente il latino *de verbo ad verbum*...» (es el texto publicado en *Idea dell'universo*, XXI, 211 ss, n.º 276); « Per essere il dialetto piemontese una mera corruzione o confusione dell'italiano e francese, e per ciò non meritar nome di lingua, sarebbe forse meglio, trattandosi delle altre lingue, non far questo onore alla piemontesa ». — « A Dⁿ. Lorenzo Herbas gde/ Dios mˢ. aˢ. / Cesena ».

k) 20rv: « *Quiteña*,... *Prenestino*, *Arabo-Egizio* », todo autógrafo; con numerales (XIX, 101, n.º 197), sin padrenuestro.

l) 21r-22r: « *Parole valache*, *o sien moldave* », lengua rumena; listas, palabras, números y padrenuestro, todo de una misma mano anónima.

m) 23rv: « Ortografia spagnuola. *Rusiano* », título aut. de L. H.; lista de palabras (« acqua - uomo ») y números (XIX, 122, n.º 231), de amanuense; traducción rusa de las palabras, de un anónimo. — 23v, versión de los números, aut. de L. H., corregida por el anterior traductor. Sigue una lista de amanuense (« strepito, rompere, ronfare, ridere, soave, [dolce, *del*], grande, piciolo, duro, aspero ») continuado por Hervás (« fischio, soffio, soffiare, sospiro, fiamma, mascella, masticare, mangiare, inghiottire »), ambas con la traducción en blanco; son la base

de los estudios del tomo XVIII. — L. H. añadió también: « Il Padrenostro », que falta.

n) 24r-25v: « Ital. *Moscovito* »; no contiene ni los numerales ni el padrenuestro; todo de mano del abate José de Silva. 25r: « Rimini, 28 enero 86. - Mi amigo don Lorenzo: Allá van essas quatro palabras moscovitas; valeant quantum valere possunt. - Don Manuel Messía imprimió en 1762 una *Gramática de lengua ynga;* en 1766 tenía hecha, por orden del provincial de Quito, una más exacta, y un *Diccionario*, que se perdieron antes de llegar a la imprenta de Lima. — Antes de ayer receví los libros; daré a cada uno lo que le toque, como doy a vmd. mil agradecimientos por lo que me favorece. — No puedo más, y soy de corazón siempre, Silva. — 25v, Al Nobil Uomo / Il Sig^e^. D. Lorenzo / Hervás / Cesena ».

o) 26rv: « *Malabare. Boema* », todo autógrafo menos la lista de palabras y números (XIX, 135-136, n.º 285; 121, n.º 226).

p) 27r: « Ortogr. Italiana / Nomi Greci / della / Sicilia./ *lingua/ Epirota-Sici/liana* », sólo el título autógrafo de L. H.; todo lo demás, de una misma mano; acaba con el padrenuestro (XXI, 187-188, nº. 186).

q) 28r, 29v: « *Bretona* », título autógrafo; lista de amanuense y palabras de anónimo. 29v, numerales (XIX, 127-128, n.º 259).

r) 30r-32v: « *Ling./Vallese* », todo apógrafo; contiene sólo algunas palabras, y los nombres de los meses y días de la semana; en el reverso, la dirección « A Monsieur/ Monsieur Jenkins/ Banquier Anglois/ a/ Rome », y, de otra mano, « Madama Piozzi li 11 agosto 1786 ». — De esta misma señora es la carta inglesa de Venecia 4 junio 1786, enviando otras palabras galesas (31r-32v).

s) 33r-34v: « *Lingua erse nella Scozia* », sólo este título autógrafo; lista y numerales apógrafos (XIX, 126-127, n.º 257).

t) 35rv: « *Lingua Ungara* », título de L. H., lista de amanuense, y palabras y numerales de anónimo. 35v: « Per il Sigr Abbate Gilj ».

u) 36r-37r: « *Lingue Zingara Italiana, Zingara Tudesca, Retica o Griggiona* », todo autógrafo de L. H. 37r: lista de 13 palabras castellanas, sin correspondencia alguna, y la nota: « En el prefacio de las Partidas Alfonso IX [!] pone el año 1241 » (vid. XX, 154, n.º 176).

x) 38r-39v: « *Albanese, Mossa, Parole del Dialetto, che parlasi nella/ Provincia di Macedonia in Durazzo/ datemi dal Sig. Ab. Paolo Galata, nato a Durazzo; Etiopica* », todo autógrafo, menos las palabras y el padrenuestro en albanés (XXI, 187, n.º 184); faltan todas las correspondencias en el dialecto de Durazzo; los numerales están sólo en albanés (cf. XIX, 120-121, n.os 222-224).

Asia (vid. supra, §§ f, o).

y) 40rv: « Si desiderano in *Lingua Armena* con Caratteri Latini/ i seguenti Nomi, ed il Padre Nostro », título y lista apógrafos, lo mismo que los números en el reverso (XIX, 131, n.º 269); el amanuense advir-

tió: « Il Padre Nostro in foglio a parte »; palabras y numerales de anónimo. Nota de L. H.: « si conosce che hanno del persiano i numeri; si vede nel 4, 6, 7, 10; e nel 9 si conserva la radicale *r*, e nell'8 la radicale z » (40v).

z) 41rv: « Si desiderano in lingua *Ava* le seguenti parole, e numeri », título y listas de L. H.; vocabulario birmano firmado por Gaetano Mantegazza, barnabita (41v).

Africa (vid. supra, §§ k, x).

aa) 42v-43v: « *Etiopico volgare*, *Madagascar* », título y lista inicial autógrafos de L. H., quien añadió la nota: « L'etiopico volgare me l'ha dettato il prete Tobia, etiope, nato a Camcami », el cual había permanecido en su patria hasta los veintiséis años, y llegado a Roma en 1781 (43v); vid. XXI, 177.

bb) 44rv: « *Siriaco*, *Kiriri* », todo apógrafo menos el título y la sig. nota: « Siriaco del P. Onorati ». — Las palabras kirirí no coinciden con las publicadas en XX, 237, n.° 200.

cc) 45rv: « *Sarac*[*in*]*a*, *Canadese*, *N. Francia*, *Fiume di S. Giuliano* », todo autógrafo menos la lista básica de nombres (faltan los números y el padrenuestro).

América (vid. supra, §§ g, k, x, bb).

dd) 46rv: « *California*, *Tarahumara* », apógrafo todo, menos los dos padrenuestros (XXI, 122-123, n.° 44) y algunas palabras sueltas; falta contestar a los numerales y a un gran número de palabras.

ee) 47rv: « *Taraumara* », sólo de L. H. el título y algunas notas sueltas.

3) 48r-87v: [*Estudios comparativos*], autógrafos en su mayoría; son diversas listas de palabras italianas o españolas, con sus correspondencias en los más variados idiomas; constituyen la base previa de *Idea dell'universo*, XVIII-XXI.

4) 88r-475v: [*Elementi grammaticali*], resúmenes de gramáticas de lenguas preferentemente exóticas, pergeñados en italiano. Hervás pensaba continuar con ellas y los vocabularios la *Idea del universo.* En su catalogación y descripción sigo el orden mismo del tomo XVII, orden preferentemente geográfico, que viene a coincidir con el « avviso » inicial del mismo tomo (p. 3); vid. ms. 3/3qt. Después de los « elementos gramaticales » propiamente dichos, enumero los documentos que reunió H. sobre cada lengua. Los elementos o extractos gramaticales prosiguen en el ms. 4/1; vid. también ms. 3/2c.

América.

88r-90v: Lenguas sudamericanas en general. Carta de José Sánchez Labrador a L. H., Cesena, sobre las lenguas de las naciones del Plata,

Ravena 21 junio 1783 (88r-89v); un breve fragmento en *Idea dell'universo*, XVII, 41, n.° 31, donde se le da la fecha equivocada de 23 de junio. Otra carta de Juan Borrego al mismo Hervás sobre los dialectos de mojos y chiquitos en la actual Bolivia, de Ferrara 29 octubre 1783 (90rv).

a) 91r-97v: « *Idea della lingua Chilena, o Araucana* », todo puesto ya en limpio por el mismo amanuense del f. 9rv; L. H. añadió « Collegio » al margen del f. 91r, y varias listas de palabras (96v). La gramática consta de 40 párrafos numerados, más uno (§ 41) de vocabulario. Desde el principio (91r) se dice que es un extracto de Andrés Febrés, *Arte de la lengua general del reyno de Chile...* (Lima 1764). - Cf. *Idea*, XVII, 15-17, n.os 7-8; XVIII, 164-165, n.° 214; XIX, 95, n.° 188; XX, 220-221, n.° 185; XXI, 60 y 87, n.° 1. Vid. J. A. Mason, o. c. supra, p. 63 n. 14, pp. 307-309.

b) 98r-122v: « *Elementi grammaticali della lingua Guaranì* », borrador autógrafo de L. H. en 56 párrafos numerados, sin vocabulario final (cf. *Idea*, XVII, 21-23, n.os 13-18; XIX, 95-96, n.° 189; XX, 221, n.° 186; XXI, 64-65 y 95-98, n.os 10-14). Como fuentes se citan el t. III del *Saggio di storìa americana* del abate Filippo Salvatore Gilij (Roma 1782) 273-400 (98v), el testimonio de « gli esgesuiti che sono stati misisonarj » (99r), la gramática y los diccionarios (99v) del padre Antonio Ruiz de Montoya (Sommervogel, VII, 321-322). Vid. ms. 3/3fhk. — Otro ejemplar en Berlín: cf. supra, nota 30.

123rv: « *Notas al Extracto de lengua Guaraní* », autógrafas del abate Joaquín Camaño, sin firmar; L. H. antepuso la indicación « Faenza a 20 ab. 1784 », fecha que falta en la carta de Camaño a Hervás (124rv), donde aquél le hace alguna otra advertencia sobre las lenguas guaraní y quichua y le copia las « correcciones del señor don Francisco Legal » (125r), ex jesuíta natural de Asunción del Paraguay, y autor de una gramática guaraní incluída en el *Saggio* de Gilij, III, 249-261 (cf. supra, nota 30). El abate Camaño añadía a L. H. en esta carta — que no es la que, con igual fecha, se publicó en *Idea*, XVII, 23, n.° 15— el siguiente párrafo: « Envío también a vmd., incluso en este paquete, un breve vocabularito de lengua tupí [cf. supra, nota 30] y de la kirirí del Brasil, que me enviaron de Roma ahora tiempos. No sé quién lo hizo; si se pudiera saber y sacarle al autor la gramática kirirí, no sería malo. Tenga vmd. cuidado del vocabularito, y quando haya acavado de usarlo (si le sirve), estimaré me lo devuelva » (124r); vid. *Idea*, XVII, 27, n.° 19; el misionero portugués aquí aludido debe de ser António da Fonseca, a quien cita el mismo Hervás (ib., 26), junto con el abate Francisco Gomes, también misionero del Brasil, pero desconocedor del kirirí. En los mss. romanos de L. H. no he podido dar con gramáticas ni con vocabularios de las lenguas tupí y kirirí, si no son las escasas palabras del f. 44, supra; el mismo Hervás escribió: « Della lingua kirirí, che si parla nell'America portoghese, non è restato nessun intendente fra gli exgesuiti portoghesi; ne ho acquistato un piccolo indice di parole, che era negli spoglj di un exgesuita, e la gramatica [!] kirirí

del gesuita p. Mamiani... » (XXI, 10); se refiere al *Arte de grammática da lingua brasílica da naçam kiriri* por el padre L. V. Mamiani della Rovere (Lisboa 1698). — Sobre el tupí vid. ms. 3/3f e *Idea*, XVII, 24-25, n.° 17; XXI, 65 y 98, n.° 14. Sobre el kirirí, XVII, 27, n.° 19/XIII; XX, 237, n.° 200; XXI, 66 y 108-109, n.os 25-26. Vid. J. A. MASON, o. c., 236-287.

c) 126r-129v: « *Lingua / Homagua / Omagua* », título añadido por L. H.; texto del mismo amanuense del ms. 2, 119r-121v; muchas correcciones y añadiduras autógrafas de Hervás. Carece de numeración marginal. Sus fuentes no se citan, y tampoco pueden deducirse claramente de *Idea*, XVII, 65-66, n.° 88; XIX, 96-97, n.° 190; XXI, 65 y 98-99, n.° 15.

d) 130r-145r (olim 1-14 + [I]): « *lingua Lule* », borrador de Hervás muy castigado. 43 párrafos numerados, más un breve vocabulario (§ 44) y un catecismo con oraciones (§ 45); todo sacado de Antonio Machoni S. I., *Arte y vocabulario de la lengua lule y tonocoté* (Madrid 1732); vid. ms. 3/3fh. - Cf. *Idea*, XVII, 33-37, n.° 24; XIX, 97-98, n.° 192; XX, 223, n.° 189; XXI, 65 y 102-103, n.° 18. — 144r, copia mejor, autógrafa, de una parte de las oraciones. — 145r: vid. supra, introducción, p. 68, y J. A. MASON, o. c., 207-208.

e) 146r-157v: « *Hervas: Gram.ca Abipona...* », borrador autógrafo, sin numeración marginal de párrafos. Comienza indicando la fuente: « Lo poco que he podido recojer de la lenuga abipona, he tomado de la historia que de los abipones publicó el ex jesuíta Martín Dobrizhoffer, que por 18 años fué misionero en el Paraguai »; se refiere a la *Historia de abiponibus, equestri bellicosaque Paraquariae natione...*, I-III (Viena 1784), en cuyo tomo II se contiene la gramática aludida. — Cf. *Idea*, XVII, 39, n.° 28, donde aun no había podido utilizar los datos de Dobrizhoffer, cuya obra apareció el mismo año que dicho tomo de L. H.; entonces hubo éste de contentarse con las informaciones que le diera el misionero Francisco Navalón. Debido, sin duda, a sus escasos informes, no dió L. H. los numerales de la lengua abipona en su t. XIX; véase, con todo, XXI, 66 y 105-106, n.° 22.

f) 158r-163v: «... Gramatica Mocobì completa / en 5 hojas ». El verdadero título está en el f. 159: « *Elementi gramaticali della Lingua Mocobì* »; todo el texto autógrafo de Hervás, menos el § 16, último (162v-163v), que es del amanuense de los ff. 126r-129v. Las informaciones las recibió L. H., tanto aquí como en su t. XVII, 39-40, n.° 29, no de Antonio Bustillo, como le insinuara J. Camaño (ms. 3/3f), sino del abate don Raimundo de Termeyer, de quien transcribe un párrafo de carta (159r). Cf. XIX, 99, n.° 194; XX, 223, n.° 188; y XXI, 66 y 105, n.° 21. — Extractos utilizados por Adelung y Vater en *Mithridates*, III/1, 498, y por W. v. Humboldt, *Ueber den Dualis* (1827), « Gesammelte Schriften » VI, 20.

g) 164r-177v: « *Gram.ca Mbaya, / o Guaicuru* »; título, añadiduras marginales y numeración de párrafos, autógrafos de L. H.; el texto, autógrafo español del abate Sánchez Labrador, de quien se lee en *Idea*,

XVII, 40-41, n.º 31, que « mi ha favorito degli elementi gramaticali della lingua mbaya ». Vid. ms. 3/3fh. En XIX, 99, n.º 195, y XXI, 66 y 106, n.º 23, se da a la lengua mbayá también el nombre de eyiguayegi, como en este ms. (170r); vid. XX, 221-223, n.º 187.— Texto utilizado en *Mithridates*, III/1, 482. En el ms. *Paraq. 40* del Archivo romano de la C. de J. se conserva otra *Gramática de la lengua eyùayegi, nación de indios reducidos en el Paraguay por los missioneros de la C. de J.*, autógrafa del mismo Sánchez Labrador, 240 ff. en 4º., mucho más extensa y completa. Sobre la importancia de estas dos gramáticas de Sánchez Labrador, vid. J. A. MASON, o. c., 204-206.

h) 178r-182r: « *Osservazioni genarali sulle lingue Orinokesi* », todo autógrafo de L. H. Los números marginales, añadidos por él mismo en lápiz. Las únicas fuentes citadas son el padre JOSÉ GUMILLA, *El Orinoco ilustrado y defendido*... (Madrid 1741; 2ª ed. I-II, ib. 1745), y el *Saggio* de Gilij, III, 135-213. - Los párrafos llevan numeración corrida de 1 a 53, y se extienden hasta el f. 192v; pero propiamente las observaciones generales sobre las lenguas del Orinoco abarcan sólo los §§ 1-17. — Cf. *Idea dell'universo*, XVII, 48-53, n.ºs 42-60; XIX, 104-105, n.ºs 202-205; XXI, 66-77 y 109-113, n.ºs 27-32. — Sobre la acción civilizadora de los antiguos jesuítas en esa zona, vid. MAN. AGUIRRE ELRRIAGA, *La Compañía de Jesús en Venezuela* (Caracas 1941) 8-91.

i) 183r-190v: [*Elementi grammaticali della lingua tamanaca*], como continuación del escrito anterior, §§ 18-41. — Cf. XVII, 50, n.º 46; XIX, 104-105, n.º 203; XXI, 67 y 112-113, n.º 32.

k) 191r-192v: « *Elementi gramaticali della lingua Maipure* », §§ 42-53, siguiendo los dos números precedentes. — Cf. XVII, 51, n.º 49; XIX, 104, n.º 202; XXI, 66-67 y 110-111, n.º 29.

l) 193r-201v: « *Elementi Grammaticali della Lingua Betoi* », todo autógrafo de L. H., dividido en 24 párrafos numerados. En su tomo XVII, 51-52, n.º 52, escribió Hervás que « il rispettabile anziano sig. ab. Padilla » había reunido, a ruegos suyos « le necessarie notizie per formare gli elementi grammaticali della lingua betoi, che in altra occasione pubblicherò »; es la pieza que nos ocupa, donde se publican dos cartas de Padilla desde la Pérgola, 17 julio y 13 septiembre « del presente anno 1783 » (193r-195v); a continuación viene el resumen de la gramática, compuesto por Hervás sobre los datos comunicados por don José Padilla. Cf. XIX, 106, n.º 205; XX, 66 y 109, n.º 27. — Utilizado en *Mithridates*, III/1, 641-644. J. A. MASON, o. c., 181-182, cree que el extinguido grupo lingüístico betoi era afín al chibcha.

m) 202r-209v: « *Elementi grammaticali della lingua Yarura* », todo autógrafo de L. H.; texto dividido en 25 párrafos numerados. Lo mismo que en *Idea dell'universo*, XVII, 51-52, n.ºs 52 y 58, aquí se nos dice que la fuente principal ha sido el abate don José M. Forneri, de quien se transcriben dos cartas enviadas desde Loreto a Hervás el 6 de agosto y el 5 de septiembre de 1783 (202r-203v); en ellas cuenta que

su antecesor en la misión, padre Olmos — Miguel Fr. del Olmo, más exactamente — le había dejado una breve gramática, que no le bastó; compuso él, pues, « una grammatica compita ed un abbondante dizionario » (203r), que pasaron a su sucesor padre Miguel Angel Melis — « Mellis » transcribe Hervás —, y luego quedaron en poder de los religiosos que sucedieron a los expulsos jesuítas en aquella zona. En el f. 203v comienzan los « Elementi della lingua yarura », probablemente muy retocados por Hervás. — Cf. XVII, 51, n.º 52; XIX, 105-106, n.º 204; XXI, 66 y 109-110, n.º 28. — Utilizado en *Mithridates*, III/1, 635-637, y en W. v. Humboldt, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1830-35), « Gesammelte Schriften » VII, 225. Vid. J. A. Mason, o. c., 256.

n) 210r-223v: « *Gramca./ messi/cana* », título autógrafo de L. H. en el margen; texto del mismo amanuense de los ff. 126r-128r; falta la numeración marginal. Probablemente, copia o extracto de un escrito de Clavigero: vid. ms. 3/9b. No se cita más fuente que el t. III del *Saggio* de Gilij, fuente bien secundaria para la lengua azteca; en realidad Hervás contó con la ayuda de los ex jesuítas mexicanos, sobre todo de Clavigero (XVII, 72-80, n.os 95-104) y de Lino José Fàbrega (XXI, 67-73, n.º 35). — Cf. XIX, 65-66, n.os 104-105; 107-109, n.º 208; XXI, 116-118, n.º 35).

o) 224r-232r: « *L[ingua] otomita/ suo autore il/ sig. D. Tommaso/Sandoval* », título y texto autógrafos de L. H.; las frecuentes enmiendas del mismo hacen pensar en una verdadera refundición hervasiana; consta de 26 párrafos numerados. — Cf. *Idea*, XVII, 74, n.º 98; 80, n.º 104; XIX, 109-110, n.º 209; XXI, 73 y 119, n.º 38.

p) 233r-242v: « *Elementi della Lingua Maya, o Yucatana* », título y texto (116 párrafos) autógrafos de Hervás, quien comienza declarando las fuenges utilizadas: « Dopo di aver messa gran fatica e tempo per formare gli elementi della lingua maya, coll'assistenza del sig. ab. don Domenico Rodríguez, che l'avea quasi affatto dimenticata, come idioma ormai per lui niente necessario [cf. XVII, 74, n.º 99], ebbi la sorte di trovare nella biblioteca del collegio romano il compendio che ne formò e pubblicò in Messico l'anno 1684 il p. fr. Gabriele di S. Bonaventura, francescano osservanto [!], e di esso mi sono prevaluto per riformare gli elementi da me fatti, e compor questo saggio dell'idioma maya, chiamato ancora yucatano perchè si parla nel Yucatán. Il suddetto compendio è assai confuso, e la stampa non poco scorretta; onde non poco ho dovuto stentare per dare qualche buon ordine a questi elementi » (233r). La obra citada de fr. Gabriel de S. Buenaventura se intitula *Arte de la lengua maya* (Viñaza, *Bibliogr. esp. de lenguas indígenas de América*, Madrid 1892, n.º 216). Parece que Hervás halló también ayuda en el abate don Javier Gómez (XVII, 74, n.º 99). — Cf. XIX, 110-111, n.º 210; XIX, 67 y 115-116, n.º 34). — Utilizado por W. v. Humboldt, *Ueber die Verschiedenheit...*, « Gesammelte Schriften » VII, 227.

Extremo Oriente.

q) 243r-345v: [*Lenguas de Filipinas*]. - Vid. XVIII, tabla IX.

243r 262v: « *Tagala, e/ Bisaya* », título (244r) y texto italiano autógrafos de Hervás, menos los ff. 249r-250r (§ 28) y 256rv (§§ 60-63), del mismo amanuense de los ff. 126r-129v. La gramática está divida en 73 párrafos, de los que falta el 1.°; 251r-252r, trad. italiana de un fragmento de carta de don Manuel de Aponte sobre los verbos tagalos, Bolonia 31 enero 1784 (vid. infra, 315r-316v). Cf. *Idea dell'universo*, XVII, 95-97, n.os 135-138; XIX, 140-141, n.os 289 y 290. — 260rv, breve vocabulario « Tagalo », aut. de L. H.; 261r, « Il Padrenostro in lingua Bisaya », aut. de H. (pub. en XXI, 129-130, n.° 58); 261v-262v, « Il Padrenostro in lingua Tagala », de H. y del copista (262v) cit. (publ. en XXI, 128-129, n.° 56).

263r-308v: [*Correspondencia y otros escritos autógrafos de Bernardo de la Fuente*], antiguo condiscípulo de L. H., con quien se tuteaba; fué su principal colaborador para las Filipinas: 263r, carta de Faenza 30 septiembre 1783, enviándole « *Algunas Notas de la Lengua tagala* » (264r-265v) y una « *añadidura a la lengua Bisaya* » (266r), con referencia a los números marginales de una gramática de H. que no conrresponde exactamente a la de los ff. 243r-262v. — 267v, « A D.n Lorenzo Herbas », el cual añadió un breve índice del tratadito que La Fuente le enviaba con carta de 27 dicembre 1783 (268r-269v); el tal escrito en 8.° (270r-287v) se intitula « *Notas, y Observaciones sobre las lenguas/ de las Islas Pilippinas* [*!*], *principalmente de la / Lengua Bisaya* », y en él se contiene (273v-274r) el padrenuestro en tagalo y bisaya publ. en XXI, 129-130, n.os 57 y 58; a todo ello L. H. añadió una « Nota » (288r); sigue, en el mismo formato, y autógrafo también de La Fuente, un « *Breve diccionario de Palabras / Bisayas* » (289r-298r), y una esquemática lista de palabras en español, tagalo y bisaya (299r). — 300r, largo vocabulario español-tagalo-bisaya, aut. de La Fuente, con adiciones de otra mano; se envió con carta del 14 diciembre 1783 (301rv), en la que L. H. añadió rápidas notas bibliográficas sobre las lenguas filipinas. - 302rv, « *Nombres tagalos* »y « *Acto de Contrición* », enviados con carta del 6 enero 1784 (303rv), distinta de la del 5 enero, perdida, publ. en italiano en XVII, 95, n.° 135. — 304r-305v, carta de 9 mayo 1784, publ. también, con muchos cambios, ib. 97 n.° 8. — 306r-307r, carta sin l. ni fecha sobre las lenguas malayas y las del Japón, China e India; interesante su primer párrafo: « No he podido averiguar a quién dejó don Thomás Borrego la Historia de Philipinas [del P. Pedro Murillo Velarde?]; yo la he buscado mucho tiempo, y no pude dar con ella, para otro fin. El que habla de las dos lenguas, tagala y bisaya, es el P. Colín, que yo envié a Roma, havrá unos tres años, a un sugeto que tengo más que sospechas de que está escriviendo la historia de Philipinas o un compendio de ella; pero toca la cosa muy de paso y sólo pone el padrenuestro y el avemaría en una y otra, y los pone del modo que se rezaba al principio, y el que yo he enviado a vd. es el que se habla ahora y se reza, después que los que lo han puesto en aquellas lenguas las sabían mejor que los que empezaron » (306r). - 308r, lista de palabras espa-

ñolas, aut. de La Fuente, con sus correspondencias tagalas y bisayas a la derecha, de otra mano: se trata de la respuesta dada por varios misioneros desterrados, que en la primera palabra, « quixada », escriben: « no nos acordamos ». - No se ha hallado el original de la carta s. fecha que H. publicó en XVII, 99-100, n.º 141, sobre los negros de las Filipinas.

309r-316v: [*Otras colaboraciones para el tagalo*]: Cartas de Antonio Miguel a L. H., Cesena, de Montefalco 1 (309r-310v) y 21 junio (311r, 313v) 1783, con inclusión del padrenuestro (314v); cf. XXI, 128, n.º 56. — Otra de Manuel Aponte, Bolonia 31 enero 1784 (315r-316v), de la que Hervás incluyó un fragmento en su gramática tagala y bisaya (supra, 251r-252r), y una breve frase en XVII, 141, n.º 224.

317r-345v: [*Otras colaboraciones para el bisaya*]: 317r-322v y 329r-334v (olim [I f.]-20 pp.-[II ff.]): [Juan Antonio de Tornos]: « *Algunas noticias acerca de los primeros pobladores de las / Islas Filipinas* (título en el f. 318r; en 317r: « Este quaderno se devolverá a don Juan Antonio de Tornos quando ya se haya despachado con él »); escrito en 8.º, con algunas adiciones de L. H. (vid. XVII, 94, n.º 133). Del mismo Tornos, 323r-328r (olim pp. 1-11), « *Suplemento à la Composición de bervos en bisaya* », en 12.º — Del mismo, 335r-336v, « *Nombres Bisayos de las monedas de plata, qᵉ. Corren en/ las Islas Filipinas* », en 8.º — Id., 337r-343v, vocabulario « *Español, Bisayo* », en folio, con la lista española de mano del copista de los ff. 126r-129v; no puede ser el vocabulario de Tornos de que habla L. H., XVII, 95, n.º 136. — Id., 344rv, « *Il Paternoster, l'Ave Maria, e il Credo nell'idioma Bisaya, e la sua/ fedele traduzzione all'italiano corrispondente Coll'isteso / Ordine* », en folio (SOMMERVOGEL, VIII, 104, dice erróneamente que el avemaría la incluyó H. en su t. XVIII, 88). No se han hallado los originales de las cartas de Tornos a Hervás, de Cesena 26 enero y 10 mayo 1784, traducidas en XVII, 119, n.º 173, y 96-97, n.ºˢ 137-138. — 345rv, carta de Antonio Vitorica a Pedro Xavier Cásseda, ambos antiguos misioneros de Filipinas, sobre el « *Alfabeto Bisaia* ».

r) 346r-355v: [*Dialecto malayo de Capul, Marianas*]: Cartas de Francisco García y Torres a L. H., Cesena, de Roma 10 (346r-347v) y 16 (348r-349v) diciembre 1783; con esta última carta (publicada en gran parte por H., XVII, 94-95, n.º 134) van algunas notas lingüísticas (350r-351v), de las que se publicó un breve fragmento en XVII, 99, n.º 140; 7 enero 1784, sobre Capul, Japón y China (352r-353v; fragm. en XVII, 141, n.º 224), y 7 febrero 1784, con un breve vocabulario (354r-355v). — Cf. XIX, 141, n.º 292; XXI, 80, n.º 58.

s) 356r-363v (olim 1-8): [Onofrio Villiani], « *Notizie sulla lingua Tunkinesi* » [!], en 8º; citadas en *Idea*, XVII, 112, n.º 158. — 364r-365v, carta del mismo a L. H., Cesena, de Roma (Gesù) 9 enero 1784, sobre las lenguas del Tonkín, China y Japón, publicada en parte ib. 109-111, n.ºˢ 151-154, aunque muy retocada (cf. ib. n.º 150); en ella Villiani hace referencia al escrito anterior, y añade el padrenuestro en tonkinés (365r), reproducido en XXI, 134-135, n.º 68.

366r-369v: « *Barmana, od Ava (P. Mantegazza)* », aut. de L. H., en italiano. Nomenclatura cronológica, numérica y astronómica; párrafos sin numerar ni esctructurar. Cf. XVII, 113, n.° 161; XIX, 146, n.° 306; XXI, 80 y 135-136, n.° 71.

u') 370rv: « *Breve ragguaglio dell'artificio grammaticale/ della lingua volgare di Siam* », aut. de L. H., sin división de párrafos ni indicación de fuentes. — Cf. XVII, 111-112, n.° 157; XIX, 146, n.° 305; XXI, 80 y 135 n.° 69.

x) 371r: « *Breve ragguaglio dell'artificio d'un dialetto Malabare* », todo autógrafo de L. H.; al margen: « ortografia spagnuola ». - 372r-380r: Resumen de « *Gramca. Malabare* MS. in/ Malabare, e Portoghese in Propaganda », todo aut. de L. H., de quien son las dos notas siguientes, al parecer algo posteriores: « Il p. fr. Paolino di S. Bartolomeo, carmelita scalzo, mi ha detto che l'autore di questa grammatica è il gesuita Emmanuele Ferraz, portoghese, missionario, che ha 87 anni, 1790 »; « Vi è una altra grammatica e dizionario malabarico-lusitano, con caratteri malabari, ms., e vi si nota essere stato fatto da un gesuita missionario ». — Cf. XVII, 121, n.° 181; XIX, 62-65, n.os 97-103; 135-136, n.° 285; XXI, 80 y 138-140, n.° 73.

y) 380v-383v: Extracto de la « *Grammatica Tamulica ad usum Missionariorum Soc. Iesu/* auctore P. Constantio Iosepho Beschio.../ ...Tangambariae typis Missionis Danicae 1738 ». Cf. XVIII, 92, n.° 112 n. a; XIX, 134, n.° 276; XX, 227, n.° 192; XXI, 81 y 141-142, n.os 75-76. — 382r, « *Padre nostro—Malayo* », aut. de L. H.; no es ninguno de los publ. en XXI, 131-132, n.os 61-63. — 383rv, vocabulario « *Malabare Portoghese* », autógrafo, con la nota final: « Oltre le grammatiche malabari, c'è in Propaganda un dizionario ms. malabare-lusitano, con caratteri malabari, del p. Giovanni Ernesto Aanxlenden, gesuita, gran maestro delle lingue malabare e grandonica ».

z) 384r-396r: « *Elementi grammaticali della lingua Canarina* », autógrafos de L. H.; estructurados en 117 párrafos; borrador muy castigado. Unica fuente es el *Arthe da língoa canarim* de los PP. Thomas Stephens Busten y Diogo Ribeiro, en la edición de Rachol 1640. - Cf. XVII, 121, n.° 181; XIX, 134, n.° 274; XXI, 81 y 145-146, n.os 83-84.

aa) 397r-404r: « *La lingua talinga* (talenga chiamata dagl'indostani) è il dialetto, / che più somiglia all'idioma samscrdamico, onde provengono / le lingue dell'Indostano...»; todo autógrafo; párrafos sin numerar; no se señalan las fuentes. — Cf. XVII, 121, n.° 181; en los demás tomos se habla sólo del idioma indostano o hindú en general.

bb) 405r-408r: « *Grammatica de la lingua mora-indostana, ovvero arabo-indostana* », con los mismos caracteres de la anterior. - Lengua no estudiada en *Idea dell'universo*. - 409r-410v: apuntes varios sobre los « *numerali tibetani* » (vid. XIX, 62, n.° 94) y el *Alphabetum tibetanum* de fra Agostino Ant. Giorgi (Roma 1762); sobre el *Vocabuldrio tamúlico* de Antão de Proença (Ambalacata 1679) y la gramática tamúlica ms. de Baltasar da Costa, en Propaganda (409r); extractos del breviario

greco-valaco, el « *Padre nuestro rabínico-germánico* » (XXI, 189ss.); lista de palabras italianas sin correspondencia alguna (409v); extractos del *Dictionarium latino-malacum* de David Haex, Roma 1631 (410r); sigue la lista de palabras italianas (410v).

Próximo Oriente.

cc) 411r-426v: « *Brevi elementi gramaticali delle lingue* [*!*] *Turca/ colla corrispondenza / dell'italïana* », todo del amanuense de los ff. 126r-129v; sin división de párrafos. 427r-428v, numerales turcos y otras noticias gramaticales en italiano y de mano italiana. — Cf. XVII, 166-167, n.º 279; XIX, 149, n.º 322; p. 197; XXI, 81 y 152, n.os 95-96.

dd) 429r: « In Nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti » en las lenguas *semíticas* y en *etíope*, *armenio y copto;* todo apógrafo, mas no de Alvaro Vigil: cf. ms. 3, 132rv. — Publ. en XVII, 127, n.º 194.

Europa.

ee) 430r: « *Si desiderano in Maltese/ i seguenti nomi* », título y lista de H., correspondencias apógrafas. - 431r: « Si desidera il *Paternoster in lingua Maltese...* [e] le seguenti parole », id.; vid. XXI, 178ss. n.º 173; cf. XXI, 157-158, n.os 365-369.

ff) 432r-437v: [*Lenguas fino-ungrias*]: 432r-433v, carta mitad española y mitad italiana de [José de] Silva a L. H., de Rímini 11 febrero 1786, con muchas noticias bibliográficas y gramaticales; 434r-437v, vocabulario italiano-lapón-fínico-húngaro del mismo Silva, a quien L. H. cita en XIX, 153. — Cf. XXI, 81-82 y 160-163, n.os 109-118.

gg) 438r: « *Dialetto illirico* », sólo el título es autógrafo; « Pater noster » y « Ave Maria ». 439r: « *Illirico Raguseo* », título y un breve vocabulario aut. de L. H.; « Padre nostro » apógrafo. Cf. XVII, 158 y 160, n.os 254 y 261; XIX, 121, n.º 225; XXI, 82 y 166, n.os 128ss. — 440r: carta de fray Francisco Laudanski, conventual, penitenciario polaco de Loreto, a ignoto (lo trata de « Eccellenza »: el masqués Nic. Ghini?), 3 nov. 1783, sobre el envío de un breve vocabulario (441r) que comienza: « Il significato de' nomi mandatimi è seguente ». Cf. XVII, 159, n.º 261; XIX, 121, n.º 227; XXI, 82 y 168ss. n.º 146.

hh) 441r-460r: « Greca », título aut. de L. H. (441r); « *Brevi Elementi gramaticali del Greco volgare colla/ corrispondenza dell'Italiano, e del/ Greco Letterale* » [*!*], del amanuense de los ff. 126r-129v; sin distinción de párrafos.

ii) 461r: carta de Juan de Alustiza a L. H., Cesena, de Faenza 16 julio 1783, enviándole el padrenuestro en vascuence (es el del XXI, 210, n.º 458, dialecto navarro), y un breve vocabulario; le pide que no le moleste más « en la materia », e insinúa: « por lo que toca a Bolonia, hay muchos que saben o supieron bien la lengua vizcayna como nativa, v. g. los señores don José Beovide, don Francisco Xavier Bazterrica, don Manuel Ibarzábal, don Joseph Abarizqueta y otros; pero yo dudo muchísimo que encuentre ninguno que quiera tomar esse trabajo »,

se debe de referir a hacer un resumen de la gramática, que de hecho no ha aparecido entre los papeles de L. H. — Cf. XVII, 200-233, n.os 330-456.

Africa.

kk) 463r-475v: « *Gram*ca. *de la lengua Kaconga, dialecto de la Conga.* El/ reino de Kacongo se suele llamar *Malemba*, che es el nom/-bre de su capital »; toda autógrafa de L. H., en borrador; la gramática está estructurada en 8 largos párrafos (463r-469v), a los que sigue el « Diccionario » (470r-475v). — Cf. XVII, 241-242, n.° 467; XIX, 160-161, n.os 375-376.

5) 476r-479v: [*Documentos no linguísticos*]: 476r, 477v: carta de Martín Rubio a L. H., Roma, de Sinigaglia 28 abril 1786, sobre el despacho de su obra en esta última ciudad. — 478r, una « Notificazione » impresa, s. l. ni fecha, contra las *Effemeridi romane*, dirigida a L. H., Roma.

6) 480r-492v: Anónimo germánico: disertación latina, sin título, sobre si se conserva la lengua primigenia del hombre o cuál sea la más próxima a ella; a. 1800 ca. Ni la letra, ni el estilo, ni el método son de Hervás.

2.

BIBLIOTECA APOSTOLICA VATICANA

Vat. lat. 9801.

Vol. en fol. (hojas de varios tamaños: fol., 4°., 8°., etc.); 535 ff. numerados a lápiz. — 1 r, apógrafo, en lápiz también « *Carte in lingua Spagnuola/ relative alla Cronologia, e Filologia/* (da verificarsi) ». - Borradores autógrafos de L. H. con muchas tachaduras; los escritos apógrafos se especifican.

1) 2r-196r: [*Historia de la tierra*], refundición española inédita.

a) 2r-31v: « Articulo 3/ *Dispersion de las gentes* ». Este texto ha de venir a continuación del f. 196r, infra,pieza c). Cf. *Idea dell'universo*, XVI, 20-25 (Storia della terra, p. 4, tratt. 2, art. 2). — 3v: « § 2. / *Jupiter Ammon figura de Cam. Este se establació / en Egipto* ». Cf. XVI, 26-27 (4, 2, 3, art. 1). El f. 9 es un fragmento de carta, no hervasiana, de la que sólo queda la dirección: « Al Sigre. D. Rocco Masoni/ Sigre. Mio Pne Oss.mo / da Casa Ghini/ Cesena ». — 14r-26v: « § 3.° / *Neptuno figur*[*a*] *de Jafet Las historias su/ponen a Neptuno, y Jafet en las islas del Mediterraneo,/ principalmente en las del Arquipielago, y en los paises de los Continentes inmediatos a estas.* Cf. XVI, 37-50 (4, 2, 3, art. 2). — 27r-31v: « § 4/ *Pluton, o Tifon figura de Sem:/ paises en que este se establecio* ». Cf. XVI, 51-59 (4, 2, 3, art. 3).

32r-39v: « Art. 4./ *Naciones/ fundadas por algunos descendien/tes inmediatos de Noé* ». Cf. *Idea*, XVI, 60-61 (St. della t., 4, 2, 4); la redacción española es mucho más extensa.

36v: [Nota.] « El P. Lafitau (*Mœurs des sauvages*, tom. 2, 5, du fisk), hablando de las naciones americanas dice: " todas las naciones civiles y salvajes cuentan por unidades hasta diez". [1]. Yo he preguntado a muchos misioneros de la[s] dos Américas y de sus islas y de las Indias Orientales sobre el modo de contar que tenían [o] tienen las naciones civiles y bárbaras que se han descubierto, y todos me han respondido que universalmente todas las naciones contaban y cuentan por unidades hasta diez, y después por decenas. Del dicionario que [James] Cook pone de las lenguas de los taitis de la Nueva Celanda y Holanda, se infiere que los habitadores de las islas del Mar Pacífico cuentan también por unidades hasta diez, y desde diez cuentan por decenas. El señor abate don Juan de Velasco, que ha hecho estudio grande de la historia natural y geográfica de las naciones del reino de Quito me//*37r.* escribe así desde Faenza con fecha de 8 de diciembre de 1782: "Todas las naciones del reino de Quito contaban, como los peruanos, por decenas. Vivo con un misionero mui práctico, el cual dice no haber jamás sabido que ninguna nación no contase por decenas, sino la nación omagua. Esta nación... contaba por cinquinas..." //*38r.* Los mejicanos contaban por veintenas, como dice el señor Clavigero en su *Historia antigua de Méjico;* mas de sus nombres numerales se infiere que antiguamente no contaban por veintenas »... Vid. XIX, 65-66, n.os 104-105, y la *Lettera del sig. abate D. Lorenzo Hervás all'autore sul calendario messicano*, en CLAVIGERO, *Storia antica del Messico*, II (Cesena 1780) 258-266.

40r-66r: «...Art. 5./ *Fundadores de las naciones, o monarquias de los/ Babilonios, Egipcios, Fenicios y Griegos* ». Cf. XVI, 61-92 (St. della terra., 4, 2, 4, art. 1). — 59v: comienzo de una carta de L. H.: « Car.mo Amico, Erano legate le copie del tomo 13 per mandarle in Perugia, e dippio [!] mi è venuto in mente, che oltre li 15 associati, e la sua persona, c'è s » — aquí termina.

66v-111r: « Articulo 6 / *Sobre la poblacion de China, y America* ». Cf. XVI, 92-143 (4, 2, 4, art. 2). - Los ff. 68r-111r (§§ I-III, como en el texto italiano) están ya copiados en limpio por un amanuense. En el f. 99av, la sig. nota autógrafa de L. H. al amanuense: « Señor Traversi: Se trasladará desde el § 1 que empieza: "Demuéstrase la suma autoridad de la historia etc. ". Cuando se cite algún tomo mío, éste se deje en blanco. Cuando se citen obras de autores, se deje en la cita un blanquillo para poner página N. La ortografía se corrija. El dicho § 1 empieza en la página 93 del tomo italiano XVI ». — XVI, 93-143 (St. della

[1] Es curiosa la primera redacción del párrafo que sigue: « Yo he preguntado por medio del señor ab. D. Francisco Gustà a muchos missioneros del Perú que están en Ferrara, sobre el modo de contar de las naciones del Perú, y el dicho señor Gustà me responde que: he preguntado por medio del señor ab. D. Francisco Clavigero a muchos misioneros de la América... »; cf. ms. 3/8 n.

t., 4, 2, 4, art. 2, §§ 1-3). En el f. 107v, referencia al ab. D. Juan Antonio Tornos como en XVI, 139.

112r-121v: « Art. [7] *America* ». — 113r: « *Si los antiguos tuvieron noticia de todo el Orbe terrestre;/ que parte de este les fuese conocida, y que parte sea conocida hasta el presente tiempo* », ampliación inconclusa (118v) de XVI, 143-146 (St. della t., 4, 2, 4, § 4); vid. infra, ff. 119r-121v. — Fol. 116r, apunte de L. H.: « Brasil: Muratori, *Dissertazioni sopra le antichità italiane*, tomo secondo, Milano 1751, dissert. 30, pag. 49...». — 117rv: carta autógrafa del ex jesuíta español Cristóbal Tentori a L. Hervás, de Venecia, 12 marzo 1784, sobre la isla del Brasil que aparece en el planisferio marciano, e incluyéndole el padrenuestro (XXI, 166ss) y el avemaría en ilírico. — 119r-121v: escrito en italiano sobre el conocimiento que los antiguos tuvieron de América, en parte copiado casi a la letra, y en parte resumido por L. H. en XVI, 143-146; traducido parcialmente supra, ff. 113r-115v. La letra es de uno de los ayudantes de L. H. (ms. 1, 126r-129v, 249r-250v, 337r-343v, 411r-426v, 441r-460r); mas como las correcciones son de la misma mano, ha de tratarse no de un simple amanuense, sino de un verdadero colaborador o, al menos, traductor; pues que el carácter es español y no italiano, ¿se trataría tal vez del abate Melquíades Salazar, a quien H. dedica este mismo tomo XVI?

122r, una dirección epistolar a L. H., s. lugar. — 122v: « Diluvio/ calculo de Tournemine/ p^a. combinar la cronologia sam^a./ hebrea, &c. ».

b) 123r: « *Diluvio y dispersion de gentes/ Apendix a la historia de la Tierra* ». Al margen: « tomo XI y XVI », pero es una refundición castellana de XV, 9 (Storia della terra, p. 4, tratt. 1, c. 1). — 123v-166r (ff. 123-148 olim 1-2 1-23): « Cap. 1/ *Diluvio universal* »...

c) 167r-196r: « Cap. 2/ *Noticia, y memoria de Noe, y de sus tres hijos entre naciones barbaras, y civiles. Fabrica/ de la torre de Babel. Confusion de lenguas al fabricarla, y dispersion de las gentes/ despues de dicha confusion* »... — Refundición española de XVI, 9ss (Storia della terra, p. 4, trat. 2, c. 1, c. 2), aumentada la parte referente a los mejicanos y persas según las obras de Clavigero (*Storia antica del Messico*, I, Cesena 1780, parte 2ª) y de Henry Lord (*Histoire de la... religion des anciens Persans ou Parsis*, Paris 1667). — Fragm, en Clark, 139, quien lo atribuye erróneamente al ms. 3.

El texto continúa en los folios 2r-31v, supra, pieza 1).

2) 197r-535r: [*Cronología*]. — Cf. XIX, 163-200. — a) 197r-216r: apuntes informes sobre los signos del Zodíaco y su influjo astrológico según los *orientales, griegos y romanos*. — Fols. 198v y 200v: dos direcciones de cartas no hervasianas a G. B. Travaglini, Roma; 199v: una dirección a L. H., Roma. — El f. 199r lleva el n.: « 17 ».

201r: « Si desiderano i nomi de' mesi, e de' giorni della settimana in *portoghese* »; siguen ambas listas, de otra mano.

202r-216r: Apuntes sueltos sobre los calendarios *irlandés* (202r-203r), *hebreo* (204rv), *varios* (205r-207r), *chino* (208r), *turco* (209r), *varios* (210r-

212r), *egipcio, babilonio y persa* (213r), *hurón* (214r), *varios* (215r-216r). — Fragmentos de cartas: 205v, de Domenico Ant. Guidazzi al marqués Ghini (?), Cesena 14 sept. 1766; 206r, de anónimo a un « Sig.e Avv.to » [G. B. Travaglini]; 210v, de anónimo a L. H., sólo se lee: « Caris.mo Sig.e Don Lorenzo. Cesena 12 Marzo 1788 »; 214v, al marqués Ghini, 7 ag. 1774; 216v, sólo: « Sig.r D. Lorenzo Gentilis.mo, Ecco finalmente la copia dello... rà mio Padre ». — Direcciones de cartas: 207v y 209v a G. B. Travaglini, Roma.

b) 217r-535r: « *Calendario* »; borradores y apuntes autógrafos, en español y en italiano, para una proyectada « Historia de los calendarios, o sea de la división del tiempo entre todas las naciones conocidas ». Hay intercaladas algunas notas que no tienen relación directa con el tema: 313rv, 393r-395v, 398r, 452r-455v, 457r ss (passim).

217rv: « Cap. 1. *1.as ideas de los hombres al formar el / calendario del tpo: ne[c]e[si]dad, y utilidad del descrubim.to del 1.r orijen/ de ellas* ». Texto español truncado; falta la versión italiana. — 217v, dirección, inconclusa, a « His Excellence the Duke ».

218r-228r: « Capitolo 2. *Alusione primitiva de' nomi significanti anno/ negl'idiomi di parecchie nazioni* ». Es la 2a redacción; vid. la 1a infra, ff. 267r-268v; y el texto español en los ff. 244r-253r. — 218r: « *Nazioni Americane* »: lenguas *araucana* (218r), *peruana* (218r), *sapibocona, mbayá o guaicurú, guaraní* (219r), *moja* (219v), *tamanaca, canadiense, tagala* (220r), *capul, bisaya, javanesa, malaya* (220v), *birmana, tonquinesa* (221r), *china, georgiana, turca, curdistana, semíticas, etiópica* (221v), *mandinga, congolesa* (222r). — 222r: « *Nazioni Europee* »: lenguas *rusa, ilírica* (222r), *eslavas, germánicas* (222v), *célticas* (224r), *griega* (224v); comparaciones (225r-228r).

228v-233r: « *Idea pratica dell'anno solare presso tutte/ le nazioni antiche* », borrador italiano; el texto español infra, 242r-264v. — 230r-233r: « Articolo. *Significazione, e confronto de' no/mi significanti il sole nelle lingue della/ maggior parte delle nazioni conosciute* », en cuadros sinópticos; el texto español infra, 254v-256v. — 234r-241v: « Cap. *Divisione dell'anno solare in parti/ chiamate mesi* », con indicación de la palabra « luna » en las diferentes lenguas; el texto español infra, 257v-264v.

242r-264v: « *Idea practica del año solar/ entre las naciones antiguas* », texto español apógrafo y en limpio, de la misma mano que los ff. 68-111; el texto italiano supra, 228v-233r. Falta la indicación del cap. I. — 244r-253r: « Capitulo II./ *Alusion primitiva de los nombres, / que significan año en los idio/mas de algunas naciones* »; el borrador español de H. en los ff. 269r-270v; el texto italiano en los ff. 218r-228r y 267r-268v. — 254v-256v: « Articulo. / *Significacion, y cotejo de los nombres, que/ significan sol en las lenguas de la/ mayor parte de las naciones conocidas* »; el texto italiano supra, 230r-233r. — 257v-264v: « Capitulo./ *Division del año solar en partes / llamadas meses* »...; el texto italiano supra, 234r-241v. 258v: Articulo I./ *Indentidad de los*

nombres, que a la/ luna, y al mes dan muchisimas/ naciones; 260v: « Articulo II./ *Identidad de las silabas radicales de los / nombres significantes mes, y luna en las / lenguas de muchas naciones diversas* ».

265r (mrg. "9/Doppia".): « Abbiamo veduto nel nome dell'anno esprimersi chiaramente il solare, giacchè viene significato con inverno: pioggia annuale, freddo annuale, cascate di foglie; state: tempo di sole, cerchio del sole ecc. I simboli dell'anno presso le nazioni più civili indicano lo stesso; poichè vegglaiamo [!] significarsi presso i *messicani*, gli *egizj* ed i *persiani* con un serpente in figura di cerchio »... « vedi figur. », refiriéndose a una, que falta. — 265v, dirección de una carta no hervasiana a G. B. Travaglini, Roma.

266r-268v (ff. 266-269 numerados 1-4): « *Calendarj* »; mrg. « Gen. 1, 14. Dixit autem Dominus: fiant luminaria in firmamento coeli, et dividant diem ac noctem, et sint in signa et tempora, et dies et annos ». - Prólogo a toda la obra: « Nel trattare de' calendarj mi propongo rintracciare la divisione che del tempo hanno fatto l'antiche e moderne nazioni, prevalendomi della storia per le presenti, e de' certi fondamenti finora sconosciuti per l'antiche. Se io sopra di queste ragionar volessi secondo lo stile finora tenuto da tutti i cronologisti, non farei se non copiare quel buono e cattivo che eglino hanno scritto, e sarei ristretto a' limiti dell'autorità di quegli autori che pretendono di avere tramandata una tradizione, che non trovo vera. Insomma io nel presente scanso questa strada finora battuta perchè c'è un'altra nuova più sicura; l'autorità niente mi fa; il confronto de' calendarj delle nazioni mi fanno i nomi dell'anno, del mese, del giorno ecc., i quali in tutte le lingue cospirano a addimostrare che il Signore criò [!] i luminari grandi per dividere giorno, notte, tempi ed anni, e per segni de' tempi. Mosè, che scrisse così, usò e suppose usato l'anno solare e lunare, i mesi e le settimane, come poi si proverà; e tutte queste cose rintraccio io nella pratica delle nazioni e ne' nomi che esse danno alle parti del tempo. Accingiamoci alla prova ». — 266v, dirección epistolar a G. B. Travaglini, Roma. — 267r-268v: « Art. 1. / *L'uso dell'anno solare immemorabile fra / naz.[i] civili, e barbare: e contemp.°/ al diluvio* », primera redacción italiana de los ff. 218r-228r; texto diverso del de *Idea dell'universo*, XV, 53 ss. (Storia della terra, 4, 1, 4, 4, 1); versión española supra, 244r-253r. — 266v y 267v, direcciones epistolares apógrafas, a G. B. Travaglini.

269r-270v: Capitulo 2./ *Alusion primitiva de los nombres significantes/ los años en los idiomas de muchas naciones* », primera redacción española de los ff. 244r-246r.

271r-274v: Apuntes en italiano sobre los nombres de los meses y de las estaciones en *húngaro*. — 275r-285r: cronología hebrea, primera redacción italiana. — 286r-296r: id. del Nepal, en español, apógrafo, de un copista distinto del de los ff. 68-111 y 242-264; 297r-308v: « *Calendario del Nepal* », borrador español de L. H.

309r-312v: notas italianas de lecturas sobre la cronología de los *congoleses* (309r), indios del *Indostán* (310rv) y de *varios* pueblos (311r-

312v). — Direcciones epistolares apógrafas a G. B. Travaglini, Roma (309v), a [mons. Rovarella, Roma] (310v), y a L. H., Roma (311v), esta última correspondiente a una carta de G. M. Romagnoli; sólo el despido y la firma autógrafos, de Cesena, 8 julio 1790.

313rv: « L'ab. Hervas, servitore devotissimo del rmo. p. f. Paolino di S. Bartolomeo, desidera la significazione delle seguenti parole *samscrdamiche* »; sigue la lista de palabras, de las que muy pocas tienen añadida su significación de otra mano.

314r-320v: continúan los apuntes italianos de lecturas sobre la cronología de las más *varias naciones*. — Direcciones epistolares, no de L. H., a G. B. Travaglini, Roma (314v), a mons. Rovarella, Roma (318v); fragmento de carta de ignoto a ignoto (319v). Cartas a L. H. de G. M. Romagnoli, Cesena 3 marzo 1791, sólo despido y firma autógrafos (316r, 317v), y de C. Capoleoni, Ancona 21 ag. 1780, autógrafa (320r).

321: « *Meses teutonicos* — se pondran asi », pero en el texto están en italiano. — 322r-331r: comparaciones, también en italiano, entre los nombres cronológicos de las diversas *lenguas germánicas* antiguas y modernas; 329rv, « *Mesi islandesi* ». — 328v, dirección epistolar, no de H., a G. B. Travaglini. — 332r: « *Islandesi* », apuntes y borradores sobre su cronología antigua. Idem entre los *irlandeses*, *anglosajones y galeses* (333r-345r, 347r) *guaraníes* (345r), antiguos *celtas* (346r), *bretones* (348r). — Dirección epistolar, no de L. H., a G. B. Travaglini, Roma 12 febr. 1769 (344r). Una nota de L. H. en español sobre la inquisición española (345v). Un fragmento de carta autógrafa de Nic. Ghini [a G. B. Travaglini?], de Cesena 9 dic. 1784, con una alusión a L. H. (346v); y otras dos, igualmente autógrafas del mismo a un personaje ignoto a quien trata de vuestra señoría, de Cesena 2 nov. y 17 dic. 1769 (347v, 348v).

350r-351v (olim 137-138): mrg. « *hoja del viaje estatico con noticias para la mitologia solar, que no las puse en dicho viaje* » (350r); poco más arriba: « Causa de los fenomenos opticos de los astros »; todo en castellano. — 352r-362v: borradores de L. H. en español sobre nombres astronómicos y cronológicos en *diversas lenguas*.

363r-365v: nombres de los meses y de los días de la semana en *lenguas eslavas;* redactado en italiano. — 366r, nota en español sobre la cronología de los *canadienses*, sacada del t. II de las *Mémoires de l'Amérique septentrionale* del barón de Lahontan. — 366v, dirección epistolar no hervasiana a G. B. Travaglini, Roma. 367rv: « *Calendario de los Kamtchadales* », del mismo amanuense de los ff. 286r-296r; el texto continúa y acaba en los ff. 382r-384v; 368rv: « *Divisione dell'anno solare in mesi secondo/ la nazione Aimara* ». 369r: id. entre los *yaruras* y *guajivos*. — 369v, carta de Nic. Ghini [a G. B. Travaglini], con referencia a L. H., Cesena 23 enero 1785; 370rv, carta de Joaquín Camaño a Hervás, Faenza 2 marzo 1786, sobre despacho de la *Idea dell'universo* y sobre la lengua quichua. — 371r: « *Calendario del Kacongo,/ llamado Melemba del nombre / de su capital* ». — 372rv: « *Anno degli Uroni, ed Iroquesi* ». 373r, dirección epistolar no hervasiana a

G. B. Travaglini, Roma, del 31 ag. 1769. 373v, extractos de Lafitau, Lahontan y Le Clerc sobre el Canadá. — 374r: « *Divisione dell'anno secondo la nazione Mbaya* »; 374v: « *Anno solare de' Yaruri* ». - 375rv: « *Calendario de los Koriacos* », del mismo copista de los ff. 286r-296r y 367rv; 376r, extractos de L. H. sobre lo mismo; 376v, fragmento de carta anónima ni de H. ni a H., s. fecha. - 377rv y 380rv: « *Calendario de los Kamtchadales* », original del escrito copiado en los ff. 367rv y 382r-384v. 378v-379r, extractos sobre los calendarios *tártaro* y *anglosajón*. 379v, carta de Nic. Ghini a anónimo, Cesena 8 febr. 1767.

385r-392r: Apuntes italianos: nombres de los meses entre los « *Etiopici* » (385r, 386r; 386v, dirección epistolar a L. H., Cesena) y « *Curdistani* » (387rv), comparación entre los signos zodiacales *egipcios*, *musulmanes* y *romanos* (388r); nombres de los meses *coptos y tebanos* (389r), meses y días de la semana en *húngaro*, comparados con los *griegos*, *irlandeses*, *alemanes* y *dálmatas* (389v); id. en *polaco* (390r), *retorromano* y *provenzal* (390v); notas sobre cronología *canadiense* (390v). Extractos de lecturas sobre las lenguas y la cronología de los pueblos *mogoles* (391r-392v). — Los ff. 390-399, olim 31-40.

393r. Formas de algunos conceptos en las más *diversas lenguas:* « addur[re] », « abominare », « rompere », « assenzo », « sorbire », « astinente », « abisso », « ricevere », « ago » (393r), « diamante », « giovine », « agnello », « fare », « amaro », « morte » (393v), « ammazzare », « colomba », « lepre », « grande », « piccolo » (394r). - 394rv, extractos de lecturas sobre *lenguas africanas;* 395rv, notas lingüísticas sobre las lenguas de *Cayena* y del *Darién*, *Tartaria* y *Mongolia.*

396r-397v: meses y días de la semana en *mbayá* (396r), *aimara* (396v), *galés*, *georgiano* (397r), *caribe* (397v). — 398r: numerales en las lenguas *mogólicas;* cf. XIX, 144-149, n.os 301-321. — 398v-408v: léxico vario en *maltés* (398v), *bereber* (399r), *fenicio* y *copto* (399v-401r; 400v, dir. epist. no hervasiana a G. B. Travaglini), dialectos *persas* (401r-404r; 402v, comparación con el *ibero* o *georgiano*), *varias* (405r-408v). — 409r-411v: meses y días de la semana en *Armenia* (409r-410r) y *Madagascar* (410v), y en *sánscrito* (411r; v, dir. ep. no hervasiana a G. B. Travaglini, Roma).

412r: « Il R. P. penitenziere ungaro, che giovedì mattina favorirà lo scrivente ab. Hervas suo servitore, farà ancora il favore di osservare nel dizionario *ungaro* le parole ed etimologie de' nomi significanti Sole, Luna, Mercurio, Venere, Marte, Giove, Saturno. — Collegio romano, oggi martedì. Al R. P. Penitenziere Ungaro. — 413r: « In alcune lingue dell'Indostano le parole *Dio*, *dei*, *di* ecc. significano Dio: l'ab. Hervas, servitore dev.mo del R. P. Paolino da S. Bartolomeo, desidererebbe alcuni derivati delle suddette parole in *samscret* ed in *malabaro*, come per esempio da *Deus* si derivano *divinus*, *deificare*, *divinitas*. — Parimente in indostano si usano le parole *merric*, *mirric* per significare Mercurio, però l'ab. Hervas desidererebbe alcuni derivati dalle sillabe *mer*, *mir*, in

sanscret e malabaro ». Billetes autógrafos de H., con las respuestas al margen. Penitenciario húngaro en 1784 era el P. P. Boskovics, conv.

414r: « Kalendario », apuntes italianos sobre *varias lenguas*. 414v, fragm. de carta de Nic. Ghini, no a Hervás, Cesena oct. 1769. — 415r-425v: cronología comparativa en las lenguas de *Africa* y *Asia;* en los cuadros sinópticos de 415r, algunas palabras han sido añadidas por los colaboradores de L. H. 424r, ejercicio de latin, de mano infantil; 425r, id. de mano más formada. — 426r-430r: apuntes y extractos en italiano sobre la cronología *grecolatina*. En los reversos, direcciones epistolares no hervasianas a G. B. Travaglini, 1769.

431r-451v: Léxico cronológico en *varias lenguas europeas* (431rv, 437v-442v, 450r-451v), *mogólicas* (433rv), *eslavas* (435r), *turco-árabes* (435v), *copto-egipcias* (436rv), *persa* (436r), *curdistana* (442v-444r), *africanas* (444v-449r), *yarura* (449v). 447v, carta de un niño a L. H., Cesena 24 febr. 1787. — Los ff. 435-467 presentan los siguientes restos de numeración antigua: 435-442, 2-9; 444-445, 10-11; 449-467, 12-30.

452r-455r: correspondencia de varias palabras, desde « acqua » a « uomo » con algunas lenguas, sacada del *Thesaurus polyglottus* de Hieronymus Megiser [Francfort 1603]; L. H. lo amplió notablemente en su *Idea dell'universo*, XX, 163-219 (« Vocabolario poligloto »).

456r-535r: apuntes y extractos en italiano sobre léxico cronológico y vario (457rv, 462v, 477r, 478r) y sobre las más *diversas lenguas* de todos los continentes. — Cartas no lingüísticas a L. H. de Joaquín Carnicer, Ferrara 24 enero 1787 (496v); de A. Ghini, Cesena 18 jul 1790 (501v), 3 febr. 1791 (509r), 17 junio 1790 (516v); de Niccolò Savonelli, Forlí 29 febr. 1791 (517v). Direcciones epistolares de anónimos y sin fecha a L. H., Roma (518v); a L. H., colegio romano (492v, 500r, 510r, 514v); a L. H. como « agente dell'ill.ma casa Ghini, Roma » (530v). - Cuentas apógrafas de 1776, julio-ag. (493rv), oct.-nov. (495rv), dic. (483r); de 1777, enero (483v), febr. (488r). - Restos epistolarios frecuentes de G. B. Travaglini, sin relación directa con Hervás. Los ff. 456-467, olim. 19-30.

3.

Vat. lat. 9802.

Vol. en folio (hojas de varios tamaños); 354 ff. numerados con tinta. — 1r: « *Manoscritti di Lorenzo Hervas / di Argomento Filologico /* (da verificarsi) ». — Todos en español y autógrafos, si no se especifica otra cosa.

1) 2r: autógrafo de Joaquín Camaño: lista secundaria de palabras, solicitada por L. H.; Camaño le da las correspondencias en las lenguas *quichua*, *chiquita*, *vilela*, *zamuca*, *omagua*, *y en la de las islas Marianas*. 3rv: carta de J. C. a L. H., Cesena, de Faenza 8 oct. 1785, enviándole la lista anterior y añadiendo algunas consideraciones sobre las palabras quichuas. - Fragmento en Ch. U. Clark, 98 (vid. supra, nota 14).

2) 4r-15r: [Lorenzo Hervás: *Apuntes sobre los pueblos y lenguas de Guatemala*].

a) 4rv: Notas autógrafas en español sobre los pueblos *kacchi, poconchí, pocomán* y *kacchikil;* fragm. en Clark, 98-99. - De la lengua kacchí no trató H. ex profeso en los tomos XVII-XX (v. sólo XVII, 76, n.° 101); al final del XXI, 226-227, reproduce el padrenuestro citado (con notas lingüísticas) y dice que sus fuentes de información han sido el dominico padre Miguel Zaragoza, procurador de su provincia de Chiapas y Guatemala, y sobre todo el indio Baraona que se vino con él a Roma. 5rv: « Lengua kacchi », título antepuesto por H. a un texto que parece copiado por un niño; en él se contiene una « Doctrina en Lengua Cacchi », con el padrenuestro, el avemaría, el credo, la salve y los mandamientos; la primera línea en Clark, 99. — 6r: « El P^e^. N^o^. en lengua Cacchi », título aut. de L. H., quien añadió también al final: « Letra del indio Tot »; una línea en Clark 99; 6v, notas diversas, no lingüísticas, en español e italiano, de la misma mano que el f. 5rv, distinta, al parecer, de la de 6v.

b) 8r-9r, en castellano: « *Lingua Poconchi* (Domingo Tot Baraona/ indio me ha escrito estas palabras) », pero aquí todo es autógrafo de L. H., declinaciones y conjugaciones; en el f. 8v pone encarados el presente e imperfecto en kacchí, añadiendo: « los demás tiempos de la lengua kacchí se ponen en el otro papel de la lengua kacchí »; fragmentos en Clark, 99-100. —10rv, 12v-13r: « Lengua Cacchí », breve vocabulario, en el que el título y la lista castellana son de H., y lo restante de otra mano (del indio Tot?); no se utilizó en el « Vocabolario poligloto » (XX, 163-219); fragmentos en Clark, 100.—11rv: « P. Fr. Miguel Zaragoza, Procurador de la/ Prov^a^. de Guatemala./ Orac.^n^ dominical en lengua Cacchi », pero refundida por mano de L. H.: es el texto español que, traducido al italiano, publicó en XXI, 226-227 (es falso que sea la letra del Indio Tot, como dice Clark, 100).

c) 13v-15r: « *Gram.^ca^ Cacchi* », todo autógrafo de L. H.; habría de formar parte de los « Elementos gramaticales » de los mss. 1/4 y 4/1. - Fragmentos en Clark, 100-101.

3) 16r-91v [*Correspondencia y otros escritos autógrafos de Joaquín Camaño*]; siempre de Faenza y a Cesena, si no se advierte otra cosa. No se ha hallado la carta de 10 octubre 1785 citada en XXI, 104.

a) 16r-18v: [17 abril 1783] sobre la autoridad relativa de las noticias que sobre varios pueblos sudamericanos dan Muriel, Charlevoix y Lozano; la *Relación historical de los indios llamados chiquitos*, atribuída al P. Juan Patricio Fernández y que Muriel (*Historia paraguaiensis p. Fr. X. de Charlevoix*, Venecia 1779, 99 n. 5) dice ser del P. Domingo Bandiera, no puede ser de éste en su totalidad (vid. XVII, 30, n.° 20; 42, n.° 33). Notas sobre algunas palabras de la lengua chiquita, y sobre los pretendidos restos hebraicos en la América meridional. 18v-19r: Posdata de José Dávalos, Faenza 17 abril 1783. - Piezas citadas en Clark, 101.—20rv: « *Numerales, y modo de contar en Lengua/ Guaraní* » (cf. *Idea dell'universo*, XIX, 95-96, n.° 189), «...*Lule* » (ib. 97-98, n.° 191). « Carta [de anónimo a J. C.] de Ravenna de 26 de abril sobre

el modo de contar de los *mbayas* » (ib. 99, n.º 195); todo lo anterior publ. en Clark, 101-105.—21r: « *Acto de Contricion en la Lengua Zamuca* » (publ. en XXI, 229-230, n.º 309), «...*Payagua*...» (ib. 228, n.º 307); « *Catecismo breve en lengua Guenoa, ó de los Indios Guenoas, que confinan/ con las Misiones celebres de Guaranies por la parte del sur* » (ib. 228-229, n.º 308). Textos citados en Clark, 105.—21v: « *Numerales de la Quichua* » con largas anotaciones; fragmentos en XX, 101, n.º 197, y en Clark, 105.

b) 22r-25v: 1 mayo 1783; noticias, y crítica negativa, sobre la supuesta circuncisión femenina entre los *panos* de la región amazónica del reino de Quito, según las tomó Juan de Velasco de los *Apuntes de las cosas más memorables que pasan y pasarán en la misión desde el año 1744*, por el P. Adán Vidman; id. entre los *mocobíes* y otros pueblos americanos, y sobre el supuesto hebraísmo indígena. Fragmentos en Clark, 105-109, quien da a entender que se trata de dos cartas distintas, de la misma fecha; simplemente L. H. repitió la fecha al comenzar el segundo pliego (24r).

c) 26r-27v: 8 mayo 1783; extensión geográfica de las lenguas *guaraní* (el padrenuestro lo procuró Franc. Legal, cf. XXI, 95-97, n.º 10), *chiquita*, *lule* (padrenuestro del abate José Jolís, ib. 99-101, n.º 16), *vilela* (id. de Franc. Almirón, ib. 103-105, n.º 19), *toba* (id. de Román Arto, ib. 105, n.º 20), *abipona* (id. de Franc. Navalón, ib. 105-106, n.º 22), *mocobí* (id. de Franc. Burges, ib. 105, n.º 21), *mbayá* (id. de José Sánchez Labrador, ib. 106-107, n.º 23), *moxa* (id. de Man. Iraizos, ib. 90-91, n.º 4), de otras lenguas de las *misiones de chiquitos* y de la *zamuca* (el acto de contrición, enviado antes, era de Narciso Patzi, cf. XXI, 229-230, n.º 309; el paternoster, que incluye ahora, de Tomás Rovoredo, ib. 101-102, nº. 17), de varios pueblos y lenguas del *Chaco* y de las misiones de *mainas* (el paternoster en *yamea* lo sacó de los cuadernos del abate Andrés Camacho, residente en Ravena, ib. 107-108, n.º 24). Los abates Jolís y Almirón dieron los *numerales* en *vilela* (XIX, 98-99, n.º 193), Jolís en *lule* (ib. 97-98, n.º 192), Patzi en *zamuca* (ib. 97, n.º 191), « los de la *guaraní* saqué del *Arte* impreso del ven. P. Antonio Ruiz de Montoya, [Madrid 1640], y añadí poco con ayuda del abate Francisco Legal » (ib. 95-96, n.º 189), « los de la *quichua* los sé yo como sé los castellanos, y los puede ver qualquiera así en el *Arte* del P. Figueroa [sic por Juan de Figueredo, Lima 1754] impreso la 1.ª vez en Roma [por el P. Diego de Torres Rubio, 1603], como en el del P. Diego González Holguín » [Lima 1607, 1608] (ib. 100-101, n.º 196), « los de la lengua mbaya me envió el abate Manuel Durán » (ib. 99, n.º 195; cf. XVII, 44, n.º 35). Consideraciones « sobre la noticia de casarse la viuda con hermano del marido », que Lozano envió a Charlevoix como procedente del P. Manuel García. - Publ. casi por entero, con algunas incorrecciones, en Clark, 109-115.

d) 28r-31v: 8 junio 1783; transcripción y crítica, por encargo de Hervás, de la carta 30 del t. III de Feijoo sobre « una criatura humana hallada poco ha en el vientre de una cabra » (28r-29r). Sobre la conju-

gación de los verbos en *chiquito* y en *quichua* (29r-30r), los numerales chiquitos (30r), y las *lenguas matrices* y derivadas de Suramérica (30r-31r). - Publicado en gran parte, como si se tratase de dos cartas distintas, en Clark, 115-122.

e) 32r-34v: 12 junio 1783; correcciones a la conjugación *chiquita* (cf. ms. 1/4d, e infra, pieza aa); sobre los acentos y las guturales en *guaraní* (32rv); controversia con H. sobre las *lenguas matrices* (32v-34r). Publicada, menos la controversia, en Clark, 122-125.

f) 35rv: 19 junio 1783; « Tengo en mis manos el borrador o selva de sus apuntamientos [vid. infra, pieza 5]... Si vmd. logra de Joseph Sánchez Labrador un compendio de la arte *mbayá* [ms. 1/4g], podrá ésta servir de mucha luz a don Antonio Bustillo para hacer el de la *mocobí* » (vid. ms. 1/4gf). « De la lengua *guaraní* hay aquí dos *Artes* », y otra, impresa, de lengua *lule;* pero mejor que las pida por medio de Peramàs. « Don Juan Velazco anda muy falto de salud »; será, pues, mejor que para conocer las lenguas de *mainas* « haga su viagito a Ravena en este verano » y también a Ferrara; faltan esos extractos o elementos gramaticales en los mss. 1/4 y 4/1. « P. D. Vea vmd. si por medio de [Manuel de] Azevedo o de otros puede lograr la arte de lengua *tupí* del P. Joseph Ancheta [Coimbra 1595] o de otro autor; sería bueno cotejarlo con el de guaraní para saber en qué varían ambos dialectos »; vid. ms. 1, 124r. « Item: y vmd. ¿no hace alguna diligencia sobre lenguas del *Brasil* y sobre otras del *Nuevo Reino?* Como si no tuviera noticia de más lengua que de las que le ha noticiado el abate Gilj ». - Falta en Clark.

g) 36r-37v: 18 mayo 1783; sobre el citar H. a los colaboradores o informadores en su obra; corrección a Gilij, III, 390, sobre los treinta pueblos del Paraguay; « si... desea mayor copia de voces de lengua de los *incas*, avíseme, que le enviaré el borrador de un breve vocabulario que escribí de esta lengua » (36r), pero no está en este ms. pieza 11; que la *semejanza* de algunas palabras no arguye un mismo origen para las lenguas respectivas. - Fragmentos en Clark, 125-126.

h) 38r-39v, en 8º: 15 junio 1783; la obra de *Gilij* es incompleta; « las misiones de bárbaros, a lo que tenemos entendido, corren a largos pasos a su ruina, y llevarán en ella envuelta la de las lenguas » (38r). Cuanto a los extractos gramaticales, sugiere a José Man. Peramàs para el *guaraní*, a Diego González para el *lule*, ambos residentes en Faenza; a Miguel Navaz (Navás, Bolonia) para el *vilela*, a Antonio Bustillo (Castelbolognese) para el *mocobí*, a José Sánchez Labrador (Ravena) para el *mbayá:* mas sólo este último realizó su tarea (ms. 1/4g). El *padrenuestro moxo* que le envió, debe de ser de la lengua mobima, pues recuerda haberlo pedido a Juan Borrego, antiguo misionero de esta nación. Dícele que Tiraboschi intentaba recoger cuantas gramáticas exóticas podía, para la Biblioteca estense de Módena; que acuda a él directamente o por medio de Juan Andrés. - Fragm. en Clark, 126.

i) 40r-41v: 28 junio 1783; sobre el copiar y extractar las gramáticas. El Arte de lengua del *inga*, impreso en Roma [en 1603] a nombre

del P. Diego de Torres Rubio, fué muy retocado aquí, adonde un procurador trajo los originales. José Peleya, en Ravena, hizo de memoria una gramática *chiquita* (cf. ms. 1/4d). Sobre semejanzas de algunas palabras americanas con otras hebreas, españolas o vascas. « Don Plácido [Lampurlanes] no sabe el padrenuestro porque en la[s] *Marianas* no servía de catequista, sino de médico » (41r); para esa lengua le podrá servir, en cambio, el P. Franc. Xav. Stengel. Son pocos en América los indios bárbaros. - Largos fragmentos en Clark, 126-129.

k) 42r-43v: 5 julio 1783; le envía libros a Cesena, entre ellos el *Tesoro de lengua guaraní* [de Ruiz de Montoya], utilizado por L. H. en el ms. 1/4b; vid. infra, pieza t. « Don Plácido y los medio lenguaraces de Zamuco tienen ya el catálogo de voces para ir llamando a la memoria las correspondientes que vmd. me pide » (42r); vid. la pieza siguiente. Inseguridad de las supuestas tradiciones bíblicas en América. - Fragm. en Clark, 129.

l) 44r, 45v: 19 julio 1783; Ignacio del Río o de los Ríos podrá hacer el extracto de la lengua *mobima* (falta en los mss. 1/4 y 4/1); envía el catálogo de voces en lengua de Marianas por Plácido Lampurlanes (vid. piezas i, k, s), corregido por J. C. (L. H. lo menciona en XVII, 94, n.º 132, y lo utiliza ib. 102-103, n.º 144). — Fragm. en Clark, 129-130.

m) 46rv: s. fecha, L. H. añadió « Agto 1783 »; sobre varias palabras *astronómicas y cronológicas* en las lenguas quichua y chiquita (vid. ms. 2, 218r, 370rv); le envía el « *Catalogo en lengua Zamuca* », anónimo. — Fragm. en Clark, 130-131, con una interesantísima nota sobre algunos errores de Hervás.

n) 47rv: 4 sept. 1783; José Sánchez Murciano, de Ravena, podría hacer la traducción [del padrenuestro] en lengua *abipona;* que Hervás se lo pida por medio de Sánchez Labrador; si no, que L. H. envíe a J. C. la versión mbayá de Labrador, y él intentará reconstruir la abipona; pero falta en XXI. - Cit. en Clark, 131.

o) 48rv: 6 sept. 1783; sobre lo *anterior.* « He leído lo de los meses peruanos » [XV, 116-123] y ha hallabo bastantes errores. Cit. en Clark, 131.

p) 49rv: [« Sept. 1783 » por L. H.]; Bernardo Fuentes no sabe cómo comunicarse con Sebastián Fernández, residente en Bohemia; que H .lo pregunte a A. de Sentmenat (vid. mi vol. *Cartas del P. Pou al card. Despuig*, Palma 1946, 337); sobre el *Vocabulario peruano* de J. C., incompleto (cf. supra, pieza g), y sobre las cordilleras y valles del Perú. - Cit. en Clark, 131.

q) 50rv: 18 oct. 1783; tiene ya en su poder la *gramática bisaya* de Bernardo de la Fuente para enviársela (vid. ms. 1, 270r-287v); Bustillo no hará nada sobre el *mocobí* (vid. supra, pieza h); Jolís reclama el *Arte de lule* que prestó a H., seguramente el del P. Machoni (Madrid 1732), vid. infra, pieza t, y ms. 1/4d; en Ferrara Pascual Ponce y Juan Borrego conocen bien la lengua *mobima.* L. H. añadió al margen:

« *Orden de la impresión:* araucana, guaraní, chiquita, lule, quichua, aimara, tanamaca, maipure, betoi, jarura, yucatana, mejicana, otomita, cochimí » (50r), como se ve, difiere algo del orden indicado en XVII, 2.

r) 51r-52v: 1 nov. 1783; le envía una traducción del padre-nuestro en *vasco*, anotado, distinta de las publicadas en XXI, 207-211, n.os 256-259, y debida a varios exilados anónimos de Faenza (51r); con varias ayudas de allí mandó también la correspondencia de las partes del cuerpo en las lenguas *castellana*, *vasca*, *omagua*, *vilela*, *quichua* y *chiquita* (51v); algunas notas referentes a las voces *chiquitas y quichuas* (52r). - Fragmento en Clark, 131-133.

s) 53r-54r: 22 nov. 1783; las mismas palabras en las lenguas *mbayá*, *abipona*, *de las Marianas y zamuca* (54r). Lampurlanes recuerda pocas palabras marianas; si H. desea un extracto bien hecho, que escriba « al P. Francisco Xavier Stengel, Alemán, Crumau in Bohemia »; no dice los nombres de los demás colaboradores. Los papeles del difunto Burges, buen conocedor del *mocobí*, los tiene Ramón Termeyer, quien haría el extracto de esa lengua « por la ambicioncilla de ser nombrado en la obra de vmd. » « De las lenguas *mainas* hai poca esperanza », aunque le sugiere los nombres de José Bahamonde (Ravena), Francisco Xav. Aguilar (Rímini) y Manuel Uriarte (Ravena). — Cit. en Clark, 133.

t) 55r-56v: 10 dic. 1783; « ... comienzo por los que han prestado las artes, y digo que el de lengua *guaraní* lo prestó don Antonino de Pedro Gómez, castellano de nación, que tuvo un tinte de misionero de guaraníes; y el de lengua *lule*, don Joseph Yolís, catalán, que fué misionero del Chaco y está escribiendo para la estampa sobre las costumbres de los chaqueros »; refiérese al *Saggio sulla storia naturale della provincia del Gran Chaco*, I (Faenza 1789). Noticias sobre las lenguas *pinguina o puguina* y *mochica*, *yunca o yunga*, *kingna*, *guaraní*, *omagua*, *cocama* y *yete* y sus respectivos pueblos, utilizadas por H. en XVII, passim. - P. D.: « El orden que vmd. quiere dar a las lenguas [v. supra, 50r] no me desagrada; mas ¿ por qué no comenzar por el Perú, que es el reino más célebre, y su lengua la más culta, famosa y usada en los libros, y de un imperio como el de los ingas? A no comenzar por ella, yo la pondría al último, con este orden: araucana, guaraní, tupí, omagua, lule, vilela, toba, abipona, mocobí, mbayá, payagua, guenoa, zamuca, chiquita, moxa, mobima, cayubaba, sapibocona, itonama, cerros, yamea, sáliva, maipure, tamanaca, betoi, yarure y después (dando la vuelta por el occidente acia el sur otra vez) mochica, pinguina o puguina, aimará, quichua... » (55r). — Cit. en Clark 133.

u) 57rv: 21 febrero 1784; que le devuelva « ese pliego sobre la *quichua* », (cf. ms. 1/4d) pues el P. Rubio le ha hecho caer en la cuenta de dos yerros; si en la posta de Cesena hay « un plieguecito » para don Sebastián Godoy, que se lo haga remitir a Imola; notas sobre los verbos *quichuas* y *chiquitos*. - Cit. en Clark, 133.

x) 58rv: 11 marzo 1784; sobre los verbos *quichuas* y las negaciones *chiquitas*. - Publ. parcialmente en Clark, 133-134.

y) 59r-60v: 14 abril 1784; don Juan de Velasco no puede revisar « el cartapacio de *lenguas de Quito* » por estar resfriado. Le busca las artes de lengua rutena e ilírica. « He leído los quadernos de lenguas [t. XVIII, *Catalogo delle lingue*, 1784, entonces en curso de impresión], y hallo bastante que corregir; procuraré despachar presto » (59r); refiérese sobre todo a la distinción entre lenguas y dialectos. Sobre la gran facilidad de los indios para aprender otras lenguas afines. « He recibido de Ravena las voces que vmd. me pide en lengua *abipona*, y son las siguientes...»; es falso que L. H. haya utilizado estas palabras en su t. XX. - Fragmento en Clark, 134.

z) 61r-62v: [L. H.: « Mayo 1784 »]; «... Si llega a tiempo, ponga vmd. la siguiente carta en lugar de la del num.º 39 » (XVII, 45-46), sobre las *lenguas matrices;* pero H. se contentó con dar un breve resumen de esta carta al final del artículo (ib. 47). - Cit. en Clark, 134.

aa) 63rv, 64v, en 4º; 6 junio 1784. « En el quaderno de *lenguas del Perú* yo no hallo que corregir. Había algo que añadir, pero necesitaba de tiempo para examinar mejor las noticias... [XVII, 53-57; c. 1, art. 4]. En el quaderno de *lenguas de Quito* [ib. 58ss; c. 1, art. 5] había no poco que corregir, mas no lo he tocado por falta de tiempo y porque los yerros se atribuirán a Don Juan Velasco, y porque no sé si este sugeto gusta de que se los corrijan...» (63r); nota algunas exageraciones y errores. « Quedo enterado de los deseos de vmd. acerca de las gramáticas *quichua y chiquita* [v. introd. p. 69, cf. ms. 1/4d]. El *arte ilírico* [cf. ms. 4/1f] costó una bagatela en que no tiene vmd. que pensar. Me parece que en la lista de artes trabajadas por jesuítas me olvidé de poner el arte y vocabulario de lengua *tupí* que compuso el P. Bartolomé de Mora. [*Arte y vocabulario de la lengua tupí que se habla en las misiones de chiquitos llamadas San José y Santiago*, 2 tomos en 4º. mss.]... Item el P. Sánchez en sus ms. dice que había arte y vocabulario [ms.] de lengua *caaiguá...* » (63v).

bb) 65r-86r (olim 1-21-[I]) « *Notas al Catálogo de las lenguas* », s. fecha; muchas utilizadas por L. H. en su texto definitivo; se refieren al cap. 1, n.os 2, 3, 6, 8-11, 13-28, 30-41. — Vid. Clark, 134-136.

cc) 87rv: Faenza 7 oct. 1784, a Cesena; varios encargos para Roma.

dd) 88rv, 89v: Imola 7 nov. 1787, a Roma; dale noticia de los mapas que conoce de la América del Sur, por si pueden servir para el atlas francés que se prepara; él trabaja en uno que prefiere publicar en España o en Itatlia. Vid. G. FURLONG, o. c. supra en la introd. n. 23. - Cit. en Clark, 136.

ee) 90r, 91v: Faenza 22 nov. 1786, al colegio romano: « Don Juan Velasco pone dificultad en acordarse y en adquirir noticias de los escritores que ha habido en su provincia desde el año 70 del siglo pasado. Sabe que se han impreso algunas obras en Quito, mas no se acuerda ni de los autores ni del año. Tiene sólo memoria confusa de dos hermanos [Marcos y Fernando] de apellido Alcocer, nacidos en la ciudad de Riobamba, que escribieron y imprimieron a los principios de este

siglo no sabe qué obras »; ambos fueron escritores, pero no llegaron a publicar nada: vid. URIARTE-LECINA, I, 91-92. Mejor le informará en Roma don Joaquín Aillón; por su parte J. C. escribirá a Ravena. « El señor Velasco cree que don Juan Bautista Aguirre, que murió poco ha en Tívoli, habrá dexado algunas obras ms. [vid. A. ESPINOSA PÓLIT, « Nota bibliográfica » en J. B. DE AGUIRRE, *Poesías y obras-oratorias* (Quito 1943) pp. LV-LXII]. Cree también que el señor Aillón tendrá concluída una interpretación del Apocalipsi en que trabajaba », mas ésta quedó ms. y se perdió (cf. URIARTE-LECINA, I, 387).

4) 92r-101r: [Lorenzo Hervás: *Apuntes sobre la lengua y los dialectos de la China*]: « Sacado de un diccionario chino-latino de Propaganda », sobre transcripción y acentos (92r-93r); Vocabulario, « de un ms. de Propaganda » (94rv); « Lengua *chincheo* » (95r-101r). Cf. XVIII, 109-110, n.os 151-152; XIX, 60-61, n.os 88-89; XXI, 80 y 133-134, n.os 65-67.

5) 102r-133v: [L. Hervás: *Introducción a la « Aritmética de las naciones »*], con excursus del autor y reflexiones de J. Camaño (102r-107v y 126r-133v, olim pp. 1-28, a dos columnas); para el cotejo de las lenguas elige los numerales « como voces que podrían haberse conservado más puras en la separación de las naciones » (102a); notas sobre las letras que faltan en varias lenguas, y otras que coinciden en los diversos idiomas para expresar la misma idea; comparación de las lenguas entre sí. Acotaciones de J. C., principalmente sobre lenguas americanas, en 102ad, 193a, 103ac (publ. en Clark, 137), 104a, 105acd, 106ab, 107bcd, 126c, 127ab, 128bcd, 129abc, 131bc, 132b, 133ab. — 108r-125r: largas acotaciones de J. C. sobre el texto anterior de H. — Fragmentos en Clark, 137-138.

6) 134r-141v: [*Extractos*] autógrafos y apógrafos, de autores clásicos y modernos, generalmente sobre lingüística.

7) 142r-162v, 201r-202v: [*Cartas de Filippo Salvatore Gilij* a L. H.], todas en italíano y enviadas de Roma a Cesena; si no advierto lo contrario, sólo la fórmula de despido y la firma son autógrafas; varios amanuenses italianos. — Vid. XVIII, 80-82, n. a.

a) 142r, 145v, amanuense 1: 17 sept. 1783; espera la obra filológica de H.; que José Forneri se disgustó con Gilij porque no hablaba bastante de los *yaruras* (« janiri » escribe él; cf. XVII, 49, n.° 43), L. H. ahora suplirá. Éste añadió: « Introducción a la gramática tanamaca ». - Cit. en Clark, 138, donde se dice « Camaño » en vez de Forneri.

b) 143rv, 144v, aman. 1: 18 junio 1783; sobre la ausencia de la *f* en varias *lenguas orinoquesas*.

e) 146r, 147v, aman. 2: 24 noviembre 1783; recuerda la lengua *tamanaca*, pero no otras, y le manda varias palabras. « Intorno all'altre lingue dell'Orinoco, v. g. la *sáliva*, è del tutto perita colla morte del

P. Rocco Lubián [vid. infra, pieza k]. Circa le lingue *ajmara*, *nobima* [!] e *cujubaba* [!], delle quali le trasmisi i catalogi...», no hallados entre los mss. de H. - Cit. en Clark, 138.

d) 148r, 149v, aman. 1: 14 enero 1784; el abate Iraizós dice que no puede ampliar la gramática *mossa* (moxa), porque en la que entregó a Gilij ya lo puso todo (falta en 1/4 y 4/1); aun no tiene la traducción literal del padrenuestro en lengua *itonama* (XXI, 92-93, n.º 6).

e) 150r, 151v, aman. 1: 11 febrero 1784; ha recibido el tomo XV: « per cammino diverso va al fine medesimo della mia *Storia*, cioè a combattere l'incredulità colle notizie uniformi delle nazioni selvagge su di molte verità della nostra santissima religione... Ringraziamo Iddio che noi, laceri avanzi de' figli di S. Ignazio, siamo i primi a dar notizie e ad ischiarare in qualche maniera un punto sì rilevante ».

f) 152r, 153v, aman. 1: 25 febrero 1784; le envía un breve catálogo de palabras en *mosca* o *muisca* (Bogotá). - Cit. en Clark, 152.

g) 154r, 155v, aman. 3: breves noticias sobre varios *pueblos americanos;* le corrige algún hispanismo de su t. XV, como « sarebbe » por « sarà stato ».

h) 156r, 157v, aman. 3: le envía los catálogos de palabras en *húngaro* (obra del penitenciario de San Pedro) y en *bretón* (de un ebanista del Corso); no consta exactamente de qué listas de palabras se trata.

i) 158r, 159v, aut.: 26 nov. 1783; ha estado enfermo; volverá a escribir.

k) 160r, 161v, aut.: 17 dic. 1783; le buscará las gramáticas *ilírica y rutena.* « I parlatori della lingua *aimara* stanno, come le dissi, nelle Legazioni. La *caribe* non v'è nessun che la parli. La *sáliva* finì col P. Lubián, morto in Gubbio l'anno 1781. Io le mandai già la traduzione letterale del paternostro *tamanaco* e del *maipure.* Ella l'avrà tra' suoi scritti ». — Cf., respectivamente, XXI, 67 y 112-113, n.º 32; 66 y 110-111, n.º 29.

l) 162rv, aman. 1: 7 junio 1783; le recomienda que para sus estudios sobre las lenguas de América, lea la obra de Gregorio García O. P. *Origen de los indios de el Nuevo Mundo e Indias occidentales* (Valencia 1607; 2ª ed. Madrid 1729) y el t. II, *De ideis humanae mentis* de Andrea Spagni S. I. (Roma 1781); vid. XVII, 127, n.º 195.

m) 201r, 202v, aman. 3: a L. H., colegio romano, de Roma 10 febrero 1787; sobre las naciones *tamanaca* y *caribe.*

8) 163r-200v, 216r-220v, 222r-223v, 232r-233v, 239r-241, 244rv: [*Cartas de varios*], todas a L. H., Cesena, si otra cosa no se advierte.

a) 163r-164v: una de *José de Silva*, Rimini 3 abril 1784, sobre antigüedades *pelasgas* y *etruscas*, alfabetos exóticos no citados por Andrés, las *Canarias*, lenguas *índicas*, *árabe* y *hebrea.*

b) 165rv, 166v: una de Stanislao M. Geraci, en italiano, de Roma 21 abril 1784; se informará del *griego vulgar* conservado en la Calabria

y en Sicilia, y le recomienda, para los jóvenes nobles de Cesena, el colegio clementino de los padres somascos.

c) 167r-175v: seis de *Raimundo Diosdado Caballero* (vid. XVII, 55, n.º 64), todas de Roma: 1ª. s. fecha; sobre Colón y Vespucio en América, e incluyéndole el padrenuestro y el avemaría en lengua *puguina* (XXI, 64 y 93, n.º 7), *mochica* (ib. n.º 8), *guaraní* (variante del n.º 13) y « en Brasil » (ib. n.º 14), es decir, en *tupí* (167r-168v). Cit. y anotada en Clark, 139. — 2ª. 18 junio 1783; le envía el padrenuestro en una *lengua semítica* que H. no incluyó en XXI, 178ss; le recomienda que escriba « la historia universal de América para purgarla de las muchas exageraciones que se (se) encuentran a cada paso en ella » (169rv). - 3ª. [dic. 1783], enviándole las listas astronómicas y fisiológicas en *árabe* « como aguinaldo... para estas pasquas »; dificultad en extractar las gramáticas *árabe* y *siríaca* (170rv, 171v). - 4ª. 9 agosto 1783; le manda las palabras « luna », « sol », « año » y « mes » en *árabe*, y en *caldeo;* le aconseja que proponga sus propias ideas lingüísticas como meras conjeturas (cf. XVII, 47, n.º 40). Clavigero en Roma « pasa por mui poco crítico »; H. llama a Sigüenza y Góngora « famoso » y « celebérrimo », mientras que « el jesuíta bárbaro Francisco Eusebio Kino, gran matemático, hizo mucha burla de Sigüenza »; otras consideraciones sobre Las Casas y Meléndez. « No me dé vd. priesa para la busca de los *idiomas del Congo*, *Cafrería*, etc. »; L. H. no trató de esas lenguas africanas en su « *Catalogo delle lingue* (t. XVII), pero sí dió sus numerales en XIX, 160-161, n.os 375 y 376; XX, 166ss, 231ss (172rv, 173v). — 5ª. 18 febrero 1784; las lenguas *puguina* y *mochica* (XVII, 55-56, n.os 64-65) se hallaron en el Perú: « la ignorancia de los nuestros nada prueba, pues han abierto aquí los ojos que tuvieron allá tan cerrados; aquí, digo, donde, como les sobra gana de parecer mui entendidos en todas las cosas de allá, les faltan monumentos aun para saberlo por relación » (174rv). - 6ª. s. fecha; envíale palabras en hebreo, ruso y caldeo (175rv).

d) 176r-177v, 217r-218v: dos de *Francisco Gomes* (firmado Gomez) en italiano; 1ª. Imperiale 14 enero 1784, sobre las naciones del *Brasil* (176rv, 177v); L. H. añadió en esta carta notas complementarias (176v-177r); vid. XVII, 26, n.º 19. Cit. en Clark 139. — 2ª. Pésaro 5 agosto 1793: para las *lenguas orientales* confiaba en un sujeto que partió para Portugal; le envía las correspondencias de « año », « mes », « sol » y « luna » en lengua brasílica, o sea *tupí* 217rv, 218v).

e) 178r-186v: Cinco de *Alvaro Vigil*, todas de Rímini y de 1784: 1ª. 24 enero; sobre las lenguas de las *Canarias*, donde había sido superior; cf. XVIII, 121, n.º 181; 251, n.º 485. Consulta, además, dónde podría publicar en Italia (« fuera de Roma, donde no quisiera meterme con maestros de sacros palacios ») « dos obrillas curiosas para que se necesitan caracteres algunos de lenguas orientales, principalmente hebreos y árabes »; se trata de dos obras que quedaron inéditas (SOMMERVOGEL, VIII, 744, mss. B y C): *In psalterium Davidis nova clavis regia qua, ope textus linguae usuumque reipublicae hebraicae, ad usum*

manualem horis canonicis intendentium, et literalis intelligentia cuiusque psalmi brevissime exhibetur, et eorum loca difficiliora nova luce ac brevi manu elucidatur, y *Brevis harmonia grammaticae heptaglossae orientalis cum correspondentia analoga linguarum hebraicae, chaldaicae, syriacae, arabicae, samaritanae, aethiopicae et copticae*, cit. con título abreviado en XVII, 132 n. a.; vid. infra, fol. 183v (178rv, 181v). — 2ª. 1 febrero: ... « En lugar de la corona que tiene meditada de padres nuestros..., yo, si me hallara con menos años, tan bien proveído de talentos y noticias como vm., guisaría un muy nuevo y sazonadísimo plato para los sabios en esta forma: *Historia del origen, antigüedad y œconomía y relaciones entre sí de todas las lenguas más principales del mundo...* »; le sugiere una agrupación de lenguas que, por lo que se refiere a las del próximo Oriente, coincide en parte con la adoptada por H. en su *Catalogo delle lingue*, publicado aquel mismo año 1784 (179r-180v). - 3ª. 22 mayo: « ... Va a vuelta de correo el *in nomine Patris* con lo poco que nesesitaba de corrección »; vid. ms. 1/4dd, y, XVII, 127, n.º 194. Más noticias sobre la lengua *canaria* (182rv). — 4ª. 31 enero: más sobre la lengua de *Canarias* y sobre « el número de lenguas que resultó de la confusión de Babel ». « Mi obra de la harmonía de las lenguas orientales dudo mucho que pueda hacer al assunto puro histórico de vm., por ser obra toda grammatical » (183rv, 184v). - 5ª. 7 febrero: sobre las lenguas del *próximo Oriente* (185rv-186v); fragm. en XVII, 132, n.º 205.

f) 187rv, 188v: una de *Ignacio Montero*, Génova 24 abril 1784; « ... he hablado dos otras veces con D. Rafael Canicia, y siempre se mantiene en que no se acuerda, y no lo ha de fingir... Así, en este punto de la lengua de las *Marianas* nada tengo que responder ». Sobre la antigüedad de las lenguas romances, Llampillas le ha prestado las *Memorias para la historia de la poesía y poetas españoles* de Martín Sarmiento (s. l. ni a.); le entresaca varias noticias, entre otras la concordia de Estrasburgo, del a. 842, entre Carlos el Calvo y Ludovico, publicada por Ducange (*Idea*, XVII, 187, n.º 314; 194-200, n.ºs 325-329). Del *castellano antiguo*, de las lenguas *célticas* y del *vasco*.

g) 189r, 190v: una de *Eligio* [no identificado], Roma, 24 abril 1784: noticias sobre Berceo y la lengua castellana del s. XIII, sacadas de la *Paleografía española* « del docto P. Terreros » (Madrid 1758); pero es obra realmente del P. Andrés Marcos Burriel (v. J. E. DE URIARTE, *Catálogo razonado de obras anón. y pseudón. de aut. de la C. de J...*, II, 10-11, n.º 1529). — XVII, 114-200, n.ºs 325-329.

h) 191r-192v: dos de *Antonio Burriel*, ambas de Forlí: 1ª. 27 abril 1784: « El ab. Manuel Valdés se halla enfermo... » Sobre « la cepa y fundamentos de la lengua española..., aquel antiquísimo lenguaje de los habitantes de España de tiempos remotíssimos »; influjos latinos, hebreos y griegos (191rv); fragm. en XVII, 199 n.º 328. — 2ª. 11 abril 1784: para el castellano medieval le ayudaría la *Paleografía* de Terreros (que él no tiene, y por eso no le puede enviar los versos de Berceo), los *Orígenes de la lengua española* de Gregorio Mayans (2 vols. Madrid

1737) y el *Diálogo de las lenguas* de Juan de Valdés, « que también imprimió [Mayans] y le teníamos manuscrito en nuestro archivo de Alcalá »; resulta difícil precisar si se trata de alguno de los citados por Ed. Boehmer en su ed. crítica del *Dialogo de la lengua*, « Romanische Studien » VI/22, 434-460. « El ab. Manuel Valdés tiene sobre la antigüedad de la *lengua española* observaciones particulares, y quizá algunas de ellas sean útiles » (192rv).

i) 193r-194v, 239r-241r: dos de *Manuel Colazo*, de Bolonia: 1ª. 15 mayo [1784]; él hizo el último catálogo de la provincia de México S. I., pero no conserva ningún ejemplar; tenía uno el ex provincial P. José Utrera, que murió en Bolonia, mas « el sujeto que lo asistió y repartió sus cosillas, está fuera de Bolonia en un castelo »: se necesitarían « más de 15 días, dentro del qual tiempo me dice vm. se imprimirán las *lenguas de la provincia mexicana* » (193r, 194v). — 2ª. 19 mayo 1784: hallado el catálogo, le copia la lista de misiones (239r-241r); fragm. en Clark, 144.

k) 195r-200v: tres de *Juan de Ossuna*, todas de Savignano: 1ª. 26 junio [1784]: « ... el jueves copié algunas palabras *tibetanas*... Mañana... buscaré todo lo perteneciente al calendario tibetano y examinaré bien la opinión del Giorgi sobre la afinidad del *turco* y del tibetano. El domingo que viene espero respuesta de Giorgi con su sentimiento sobre las preguntas que he hecho de las lenguas *cóphtica*, *armena* y *tibetana* » (195r, 196v). — 2ª. 3 julio 1784: sobre le lengua *etrusca* (197r, 198v); cf. XX, 110-120, n.os 125-129. — 3ª. 27 junio [1784]: « ... embié a vmd. otra lista de nombres tibetanos entresacados de la obra del P. Giorgi. Aora embío... lo que he podido recoger... sobre el tiempo »; espera respuesta del P. Giorgi (199r, 200v).

l) 216rv: una de *José García Martí*, Bolonia 31 octubre 1783: contesta a varias preguntas sobre el *araucano* y otras lenguas de *Chile*. - Publ. parcialmente en XVII, 16-17, n.º 7; cit. en Clark, 142.

m) 219rv, 220; una de *Lorenzo Ign. Thjulen*, en italiano, Bolonia 14 enero 1784, sobre los dialectos suecos, y la traducción de las palabras fisiológicas. — Fragm. en XVII, 168, n.º 282.

n) 222rv, 223v: una de *Francisco Gustà*, Ferrara 27 nov. 1782, sobre el modo de contar de los peruanos, y sobre presuntas tradiciones cristianas en el Cuzco; vid. ms. 2, 36v. No incluí esta carta en mi vol. *F. Gustà apologista y crítico* (Barcelona 1942) 113-139: « Epistolario ».

o) 232r-233v, 244rv: dos de *Francisco Xav. Alegre*, de Bolonia: 1ª. 28 abril 1784; « ... De lenguas, las corrientes de Nueva España son: *mexicana*, *otomite*, *tarasca*, *maia*, *totonaca y chocha* »; dale bibliografía y le recomienda se informe por Clavigero (232rv, 233v); cf. XVII, 72-80, n.os 95-104. — 2ª. 4 nov. 1786, a Roma: se resiste cortésmente a emprender la bibliografía que le pide L. H.; cf. supra, 90r (244rv).

9) 203r-215v, 221rv, 224r-231v, 234r-238v, 242r-243v [*Correspondencia y otros escritos autófrafos de Francisco Xav. Clavigero*]; siempre de Bolonia y a Cesena, si no se advierte otra cosa.

a) 203r-204v: 20 dic. 1783, carta de respuesta a sus preguntas: *Misiones* de la Compañía de Jesús en México (203v), *palabras mexicanas de las partes del cuerpo humano* (204r). — Publ. parcialmente en XVII, 72-74, n.os 96-99. Cit. en Clark, 139; al principio pone « F. 205 » en vez de 203.

b) 205rv: Bolonia 28 junio 1783; ... « No es V. el primero que pide informes sobre este assunto [*lengua mexicana*], ni será el último. Por este motivo me resolví a escribir de una vez lo que me pareció, por no verme necesitado a interrumpir mis tareas con el fastidioso empleo de escribir reglas gramaticales cada vez que algún curioso lo solicite de mí; y assí suplico a V. que, en habiéndose servido de essos papeles, me los restituya » (vid. ms. 1/4n). « Vuelvo a decir que no quiero ser citado ni en lo que toca a las noticias del mexicano, ni en lo que mira al paternoster, lo qual no nace de humildad, sino de celo por mi honra, porque no quiero que se me atribuyan los errores que verisímilmente habrá en la impresión. Aun hasta ahora me avergüenzo de uno u otro yerro que se [me] atribuye en el tomo del comercio » (V, 168-183; *Storia della vita dell'uomo*, 5, 4, 21, 3). En un folio s. a. pegado al pie de esta carta varias noticias lingüísticas, publ. parcialmente en Clark, 139.

c) 206r-208v, en 8°: PATER Noster / En lengua *Tarasca* ». El padrenuestro (XXI, 116-125, n.os 35-49; extractos y notas importantes en Clark, 140-141) en las sig. lenguas de México: *tarasca*, *pirinda*, *totonaca* (306r), *mexicana*, *otomita*, *cora*, *hiaqui* (307r), *tarahumara*, *tubar*, *ópata*, *pima* (207v), *eudeve*, *cochimí* (208r); lista de las partes del cuerpo humano en *mexicano* (306v); numerales en *mexicano* y *otomite* (208v): XIX, 107-110, n.os 208-209.

d) 209r-210v, en 8°: [Fr. X. Clavigero:] « *Noticia/ de las Missiones de los Jesuitas de la Prov. Mexicana* »; fragmentos en Clark, 141.

e) 211rv, 212v: 17 mayo 1786, a L. H. « presso Mgr Bufalini, Roma »; correcciones al tomo XVII de H. - Fragmento en Clark, 142.

f) 213rv: 25 agosto 1784; le envía el padrenuestro en lengua *mizteca*, copiado de un manual de oraciones, impreso, recibido de Puebla, probablemente el catecismo de Ripalda trad. a esa lengua por fray Ant. González O. P. (Puebla 1755), n.° 339 de la *Bibliografía esp. de lenguas indígenas de América* por el conde de la Viñaza (Madrid 1892) 159; falta el texto mizteca, que se publicó en XXI, 118, n.° 36. — Liquidación de su historia de México en Cesena.

g) 214rv: 8 mayo 1784; palabras *mexicanas*: « rostro » y « tierra ». Lenguas y naciones de la *Florida*. — Largo fragmento en Clark, 142.

h) 215rv: 9 oct. 1784; liquidación de su historia y correcciones a H.

i) 221rv: 4 enero 1783; sobre el modo de contar de los *cochimíes* y *otomíes* (XIX, 113, n.° 213; 109-11 n.° 209).

k) 224rv: 3 sept. 1783; envía lista de las « *Lenguas de la N. España* » (XVII, 75-76, n.° 101); el principal informador para California ha

sido D. Miguel del Barco (ib. 70, n.º 99), el cual no quiere dar la traducción literal del padrenuestro en *cochimí;* de hecho H. no la da en XXI, 125, n.os 49-50, pero lo suple con la traducción literal de un largo fragmento de catecismo, ib. 234-236, n.º 316. — Publ. casi por entero en Clark, 142-143; no se ha hallado la carta de Bolonia trad. por H. en XVII, 81-83, n.os 105-110.

l) 225rv, 226v: sobre la liquidación de su historia; responde a varias preguntas lingüísticas de Hervás.

m) 227r, 228v: carta de L. H. a Clavigero, Cesena 6 sept. 1783, agradeciéndole la carta del 3 sept. (supra, pieza k); añade una larga lista de palabras (227r-228v), junto a las cuales Clavigero puso la traducción *mexicana.* Nota de H.: « Lingue delle terre septentrionali di America: *Colonie inglesi*, Rainal; *Florida*, Clavigero; *Labrador*, [blanco]; *Hurones*, [blanco]; *Algongina*, Hontan » (228v). — Cit. en Clark, 143.

n) 229rv: 26 agosto 1783: ...« De las lenguas *pima*, *eudeve*, *ópata*, *tarahumara y tubar*, no hai quien pueda dar razón, y assí lo que va interpretado destas lenguas, es por mera conjetura mía... De la lengua *hiaqui* no ha quedado más de un viejo, el qual... apenas se acuerda de ella... De la la lengua *otomita* no hai más de uno, que está ausente... El de la lengua *cora*, que es también único, ha mudado algo en el paternoster de como lo dió el año de 71 ó 72. El único que sabe la *cochimí* es un viejo escrupuloso [Mig. del Barco; vid. supra, pieza k], el qual ha hecho dictamen de no dar el p[adre] n[nestro] traducido a la letra...; lo más que se ha podido conseguir es que ponga con distinción las peticiones como van en el adjunto papel, y que dé algunas noticias de la lengua; cuyo papel suplico a V. me restituya ». Él ha mudado algunas cosas en el padrenuestro en *tubar* (v. XXI, 122, n.º 43).

o) 230r-231v: 8 enero 1780; correcciones a Hervás, V, 171, 173, 176-178. - Resumen en Clark, 143.

p) 234rv: apuntes de H. sobre *cronología grecorromana*, y sobre los *numerales en México;* estos últimos, apógrafos en parte, de ignoto.

q) 235rv: 7 dic. 1782; sobre su *Storia antica del Messico*: « quédese V. con una copia, para que, dándola a leer a los que en essa ciudad me han notado de desafecto a mi nación, se persuadan de mi sinceridad y buena intención »; volverá sobre ello si logra escribir la historia eclesiástica de México.

r) 236rv: billete sin fecha, pero posterior a la carta de 26 agosto 1783, (supra, pieza n) pues le dice que no conseguirá más noticias sobre aquellas lenguas. - Fragmento en Clark, 143-144.

s) 237rv: 14 junio 1783; le envía el padrenuestro en diez lenguas, sin especificar; deben de ser las de XVII, 113ss, n.os 33ss. « Yo pienso publicar un *Saggio sulle lingue americane* ». Le ruega que no le cite. — Fragm. en Clark, 144.

t) 238rv: 30 julio 1783; imposible dar la interpretación literal en las diez lenguas, por falta de sujetos; él mismo, conjeturando, ha « in-

terpretado una parte en las lenguas *pima*, *eudeve*, *ópata* y *tubar* ». — Fragmento en Clark, 144.

u) 242r-243v: 26 enero 1780; importante y larga carta sobre el calendario mexicano (cf. *Storia antica del Messico*, II, Cesena 1780, 56ss); algunas notas de Hervás (243r). - Citado en Clark, 144.

10) 245r-252r: [*Apuntes varios autógrafos de L. Hervás*] sobre lenguas de la *América septentrional* (245r), *China* (246r) *Persia* (248v), *Canadá* (249rv), *Isla de los Amigos* (250r), *koriacos* (250v), Isla de *Sandrogel* (251r). — 245v, esbozo autógrafo de un contrato en nombre del marqués Ghini; 247v, traducción de *sic luceat* en varias *lenguas nórdicas*, texto apógrafo de ignoto; 248r, cuentas de mons. R[overella]; 250v, ejercicios de latín por mano infantil.

11) 253r-354v: [L. Hervás: *Vocabularios*, *en borrador*]; se entiende que son italianos y autógrafos si no advierto otra cosa. Idiomas *maltés* (253ac, 258r), *irlandés* (253bd, 257r, 258rv), *árabe* (254rv), *hebreo* (254r-255r), *fenicio-persa-egipcio* (254r), *japonés-chino-griego-etrusco* (254r), *galés* (259r-260v, letra de Mss. Piozzi, como ms. 1/2r; lista « acqua », « anima », etc. y subsidiarias), *bisaya*, *tagalo-malayo* y de *Palaos* (262r-269v parte en español), *malabárica-moraindostana-talinga-Palaos* (270r-271v, serie como 259r), *manchú* (272v), lenguas *mogólicas* (273rv), *copto* (274rv), numerales de XX, 239, n.° 203 (275rv), *varios* (276rv en esp.), *antillano-paleogermánico* (277rv serie como 259r), *congo* (278rv), *moxo* (279r-285v, en esp., sin concluir, lista primera del amanuense del L. H.), *español-francés* (286v-354v, olim ff. 49-117, todo apógrafo). - Apuntes varios de L. H. en ff. 255v, 256r (256v, dirección epistolar a L. H. sin nombre de ciudad; 257v, id. a Roma), 261r, 262r (262v, 263r, 264r, direcciones epist. a mons. Rovarella, Roma), 271r, 272rv.

4.

Vat. lat. 9803.

Vol. en folio (hojas de varios tamaños); 258 ff. numerados posteriormente con tinta. — 1r, apógrafo, en tinta: « *Carte diverse in lingua Spagnuola / relative alla Cronologia,* e / *Filologia.* / = da verificarsi = ». — Autógrafos y apógrafos, en italiano, español y latín, según se advertirá en cada caso.

1) 2r-184v: [*Elementi grammaticali*], complementarios de los del ms. 1/4.

a) 2r-26v: « *Irlandese* », título aut. de L. H. en los ff. 1r y 7r. 2r-6r: resumen italiano de la gramática irlandesa, sin numeración de párrafos; puesta en limpio por un copista distinto de los dos del ms. 2. 7r-12v: primera redacción de la gramática anterior, con correcciones, todo de la misma mano del ms. 2, 119v-121v. - Su fuente principal debe de ser el escrito siguiente. — Vid. XX, 84-99, n.os 108-114.

13r-26v: « Elementi Grammaticali della lingua Irlandese »; L. H. añadió: « del Sig. Carolo Oconor per l'ab. Hervas »; todo lo restante, apógrafo, en italiano, probablemente del mismo Charles O'Conor. Éste debe de ser el nieto del homónimo historiador (cuyas *Dissertations on the history of Ireland*, Dublín 1766, cita H. en XVII, 177-178, n.os 295-296) fundador que fué de la colección irlandesa que poseían en Stowe los marqueses de Buckingham, y que actualmente se conserva en el British Museum (vid. Edw. J. L. Scott, prólogo al *Catalogue of the Stowe MSS. in the Br. Mus.*, I, Londres 1895, pp. II-IV; el rev. Ch. O'Conor (1764-1828) estuvo en Roma por los años 1784-1787 (vid. la carta, perdida, cit. en XVII. 246, n.º 480, donde H. los confunde a entrambos) y entonces sacó varios extractos de mss. vaticanos, conservados en el Br. Museum, ms. Stowe 1054 (ib., 677-678); sus obras más importantes son un primer catálogo de los mss. de Stowe, y, sobre todo, sus *Rerum hibernicarum scriptores veteres*, I-IV (Buckingham-Londres 1814-26).

b) 27r-53r: [*Lenguas nórdicas*]. 27rv: « *Lengua/ teutoni/ca...* »; título aut. al margen, en lápiz; extractos autógrafos, en latín e italiano, sacados de O. RUDBLEKS *Atland eller Manheim...*, *Atlantica sive Manheim vera Japheti posterorum sedes* (Upsala 1679).

28r-29r: *Danica literatura antiquissima, vulgo gothica dicta, luci reddita opera Olai Wormii* (Copenague 1651), extractos autógrafos en latín.

30r-33r: *Edda Saemundar hinns Fróda... Edda rhythmica seu antiquior* (Copenague 1787), extractos autógrafos en castellano. 33r: « Wormio, en su *Literatura russica* [!], p. 160, pone un índice de palabras poéticas de los teutones; se pondrá con las del Edda en el poligloto »; pero no están en XX.

33v-39v: extractos autógrafos, en castellano, de las siguientes obras: P. H. MALLET, *Monumens de la mythologie et de la poésie des celtes et particulièrement des anciens scandinaves*, Copenague 1756 (33v); *Hervararsaga ok Heidrekskongs, hoc est, historia Hervörae et regis Heidreki, quam ex mss. versione latina, lectionibus variantibus, illustravit Stephanus Biörnonis*, Copenague 1785 (33v-34r); P. H. MALLET, *Introduction à l'histoire du Danemarc*, Copenague 1755 (34r); *Scriptores rerum danicarum medii aevi..., quos collegit Jacobus Langebek*, I-V, Copenague 1772-83 (34v-35r); de otros muchos autores de los siglos XVII y XVIII sobre la historia y la lengua de *Dinamarca*, *Islandia*, *Noruega*, *Suecia*, *Laponia*, *Finlandia*, *islas Orcadas*, *pueblo cimbrio*, etc., toma L. H. más sumarias notas bibliográficas.

40r-47v: extractos autógrafos más antiguos, en italiano, de G. HICKES - H. WANLEY, *Antiquae literaturae septemtrionalis libri duo* (Oxford 1705).

48r-52r: « *Danese* », esquema autógrafo, en italiano, de la conjugación de los verbos, que quedó sin llenar con las correspondencias danesas.

53r: Carta autógrafa de L. I. Thjulen a L. H.: « Stimatissimo signor abate, Ho cercato favorirla il meglio che ho potuto; non vorrei

vi fusse corso qualche errore, ciocchè sarebbe facile dopo diecesette anni che sono fuori della Svezia e senza libri e esercizio alcuno della lingua. Non ho però mancato di diligenza. Se vaglio in altro, mi comandi, restando suo devot., obl. servo, Lorenzo Ign. Thjulen ». Vid. infra, ff. 132r-149v.

c) 54r-65v: « *Lengua albana, o epirotica* », borrador autógrafo y en español, sin alusión alguna a las fuentes; párrafos sin numerar. Comienza: « Desde el número 521 se trató de la lengua albana, llamada también epirótica, y de los países en que se habla...» 57v, dirección epistolar a L. H., Colegio romano.

d) 66r-69r: estudios comparativos autógrafos entre varias palabras *españolas* y las correspondientes *ilíricas*, *suecas*, *inglesas* y *alemanas* (66r); otras palabras castellanas y su traducción al *croata*, *bohemo*, *moravo húngaro* (=eslovaco), *polaco* (67r) y *ruso* (68v). — 69r, carta de la señora E. G. K. a L. H., sin lugar ni fecha, en español con posdata italiana, sobre la palabra « hierro » en las lenguas germánicas.

e) 70r-78r: « *Abrege de la Grammaire/ Polonoise de Kopczyński/ pour* [*!*] *le / Comte Potocki/ Giovanni* »; todo apógrafo y en francés; probablemente resumen hecho por el conde Juan Potocki de la obra de Onofre Kopczyński, *Essai de grammaire polonaise...* (Varsovia 1807).

f) 79r-84v: « *Abrege de la gramaire Illirico-Dalmate* », de la misma letra de los ff. 70r-78r; L. H. añadió: « de Babych » para precisar que los datos están tomados de Toma Babič, *Prima grammaticae institutio pro tyronibus illyricis accomodata*, cuya segunda edición es de Venecia 1745.

g) 85r-87v: « *Grammaire Croate* », título añadido por L. H. a un texto francés de la misma letra que los dos anteriores. Falta la fuente bibliográfica.

h) 88r-89r: « *Grammaire Boheme de Pohl* », título de L. H.; texto francés como los tres precedentes, sacado de J. W. Pohl, *Grammatica linguae bohemicae, oder die böhmische Sprach-Kunst* (Viena 1756, 2ª ed. ib. 1783).

i) 90r-91v: « *Grammatica Portoghese* », toda autógrafa de Hervás, y en italiano, dividida en 43 números marginales. No se precisan las fuentes bibliográficas.

k) 92r-93v: « *Gram.ca Franco-Teotisca nell'antichità settentrionali*, idem, pero sin numeración marginal. — Cf. XVIII, 144, n.º 184.

l) 94r-107r: « *Brevi Elementi della Grammatica/ Schiavona* », en italiano, sin numeración de párrafos. Letra del mismo amanuense del ms. 2, 119r-121v. Palabras a dos columnas, la derecha en italiano y la izquierda en « schiavone » (94r-100r) o « illirico » (100v-107r). Ninguna alusión bibliográfica.

m) 108r-121r: « *Abrege de la grammaire/ Esclavonne de Relkovicch* » en francés y por la misma mano que los ff. 70r-89r; fundado en

M. A. RELCOVICH, *Nova Slavonska, i Nimacska Grammatika. Neue Slavonisch- und Deutsche Grammatik...*, cuya 3ª ed. es de Viena 1789.

n) 122r-123v: « *Gram.ca Belg.ca* », toda autógrafa de L. H., en italiano, dividida en 36 párrafos. No se indican las fuentes. - 123ªrv, nota apógrafa sobre los predios de Alcázar y La Targa, en la frontera lusoleonesa, durante los siglos XII y XIII; con el epígrafe: « Agurleta en sus manuscritos »; este asunto corresponde a la obra de L. H. que está al final de este mismo ms., y más precisamente al f. 221v; el f. 256rv es de la misma mano que éste 123ª.

o) 124r-131r: « *Gram.ca Ungara* », toda autógrafa de Hervás, sin división en párrafos. Comienza así: « Il gesuita P. Paolo Pereszlenyi pubblicò in Tirnavia l'anno 1682 la grammatica ungara in idioma latino; eccone il compendio ». Se refiere a la *Grammatica linguae hungaricae* de dicho autor.

p) 132r-149v: « *Elementi grammaticali delle lingue Inglese, Tedesca e Svedese* », título autógrafo; sin numeración marginal. El texto de 132r a 137v generalmente a tres columnas, una para cada lengua; las dos primeras del mismo Hervás; de 138r a 146v, las conjugaciones a cuatro columnas (precede el paradigma italiano), las tres primeras del amanuense del ms. 2, 119r-121r. Siguen los adverbios (147rv) y preposiciones (148r), más « Trasposizioni, ed idiomatismi » (148v-149r). El texto sueco es siempre autógrafo de Thjulen: vid. supra, f. 53r. - En el f. 149v L. H. anotó: « Grammatica e dizionario », pero el diccionario no aparece. — 150r, final de unas notas sobre la gramática hebrea de Hervás, autógrafas de Joaquín Ochoa; vid. infra, piezas s y x.

q) 151r-152r, 154rv, 156v: ...« *Toscano, Siciliano ant.°, Bascuenze, Castellano* », listas de correspondencias a cuatro columnas; apógrafo, con añadiduras de L. H., quien anotó el nombre del colaborador, « D. Juan Tomas Zuazagoitia » (152r), e intercaló dos páginas con palabras vascas (153rv), y tres (155r-156r) de extractos del *Dizionario siciliano italiano latino* del P. Michele Del Bono S. I. (3 voll. Palermo 1751-54; 2ª. ed. 4 voll. ib. 1783), donde se ven frecuentes añadiduras de Zuazagoitia. - Es el fundamento de los estudios comparativos de H. en XVII, 200-233, n.os 330-456, principalmente pp. 220-230.

r) 157rv: « *Lingua Kanara, o Kanarina* », título de L. H. a un texto portugués con los nombres de los meses, días y números (XIX, 134, nº. 274) en aquella lengua índica (157r), más los adverbios de lugar y de tiempo.

s) 158r-163v: Joaquín Ochoa: advertencias sobre el resumen gramatical de la lengua *hebraica* hecho por L. H. (infra, 167r-184v); constan de una carta de envío, Forlí 18 agosto 1784 (158rv, 159v) y de las notas o reflexiones (160r-163r), las cuales terminan en el f. 150r, supra.

t) 164r-165v: Cuadros comparativos de palabras en lenguas del *Extremo Oriente.*

u) 166rv: Lista (autógrafa de L. H.) de las palabras « acqua, anima, animale ».. del vocabulario poliglota (XX, 163-219), más las voces

complementarias « piccolo »..., « tremare »..., « soffiare »..., y los numerales, con sus correspondencias en la « *Lengua vulgar de Liege* »; la mayor parte de las palabras quedan sin llenar; algunas están traducidas por un anónimo belga. El primer epígrafe de Hervás (166r) aparece tachado; decía: « Se desidera sapere la nazione e provincia e patria del *tartaro*, e che in tartaro si mettano le seguenti parole ».

x) 167r-184v: « *Lingua Ebraica* », primer borrador de Hervás, muy corregido por él mismo, y con amplias acotaciones marginales de Joaquín Ochoa, del cual se incluyen, además, las piezas siguientes: una larga carta a L. H., Cesena, de Forlí 6 diciembre 1783 (173rv, 176rv); nuevas advertencias (174r-175r) enviadas junto con otra carta del 10 de enero 1784 (175rv); el padrenuestro en hebreo pero con caracteres latinos (177r) en el recto de una dirección epistolar autógrafa de L. H. « Al Signore Abbate/ Don Emmanuele Calaorra / Forlí » (177v); otra carta de Ochoa a Hervás, de 4 junio 1783 (178rv).

2) 185r-258v: « *Situacion, estension, y limites de la primitiva/ Celtiberia, y de las tres diocesis ecles.*[cas] *en ella/ comprendidas con respuesta a la censura,/ que en el año pasado de 1805 se ha publicado/ del opusculo impreso el año de 1801 e intitulado/ " Preeminencias, y dignidad, que en la orden/ militar de Santiago tienen su Prior eccles.*[co]*/ y su casa matriz.* " Obra de L. H. » [sic] (186r), título autógrafo, como toda la obra (187r-255r), que es un primer borrador muy corregido y desordenado, con algunos mapas (207r, 248r, 249r, 255r) y diseños (250r, 252r, 253r, 254r). 185r, nota apógrafa: « El tomo de la/ Celtiberia/ entrado a España »; realmente el original en limpio lo poseía, como se ha dicho ya, Fermín Caballero (*Abate Hervás*, 161-168). Algunas páginas de este ms. de Roma tienen aportaciones históricas de tres manos: 1ª. ff. 217rv, 223rv; 2ª. ff. 257r-258v; 3ª. f. 256rv, la cual es la misma del f. 123ª rv, supra. — 196r, carta española de Th. Ichichènkovizzch (?) a L. H. (?) sin lugar ni fecha.

5.

Archivio di Stato

Ms. 229/14, ff. 312-329.

Opúsculo en folio; portada con título posterior (312r), más 17 ff., autógrafos en su mayor parte.

Borrador de Hervás intitulado: *División primitiva del tiempo entre los bascongados usada aún por ellos* (313r); título primero: ...« los cuales aún la usan », corregido. Fechado en Roma, 1º. de enero 1808. Estudiado y publicado cuidadosamente por J. de Olarra (vid. supra, nota 16).

6.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Ms. gesuitico 1074.

Grueso volumen en folio, sin foliar, formado por dos obras distintas:

1) Borradores y apuntes para el tratado *Doctrina y práctica de la Iglesia en orden a las opiniones dogmáticas y morales*, conservado en limpio en el ms. 108 en la Biblioteca universitaria de San Isidro, Madrid (2 vols. en un solo tomo); v. Zarco Cuevas, pp. 75-77, n.º 98. El ms. de Roma, f. [1r], lleva el título tardío e inexacto: « Dottrina/ della Chiesa/ in defensione opinionum dogmaticarum / opus L. Hervas, Hispani, / idiomate hisp. compositum ».

2) Estudios en borrador, autógrafos del ex jesuíta mexicano José Lino Fàbrega, sobre los antiguos códices mexicanos conservados en Roma (cf. URIARTE-LECINA, II, 554-555), con adiciones de Hervás sobre América y el Oriente; algunas hojas contienen direcciones epistolares a Fàbrega. Serían materiales para la preparación de su obra *Primitiva población de América y explicación de insignes pinturas mejicanas históricas, desde el diluvio universal hasta el año 1548 de la era cristiana; mitológicas, desde la creación del mundo; rituales y de calendarios, templos, sistemas mundanos y tributos*, en 4 vols., adquiridos en 1846 por la Biblioteca nacional de Madrid; v. FERMÍN CABALLERO, 144-147, quien ya en su tiempo (1868) advertía que esos tomos se habían extraviado; el actual conservador de manuscritos, don Ramón Paz, me escribe el 4 de mayo 1951 que han de darse por definitivamente perdidos.

Otros mss. de Hervás conservados en la Bibl. naz. Vittorio Emanuele II (gesuit. 1071-1073, 1075-1078, y A. 20) no tienen relación directa alguna con la lingüística ni con la etnografía americana.

INDICES

Las páginas se refieren al estudio introductorio. Los mss. van citados por números arábigos en cursiva. Los números romanos se refieren a los tomos de la *Idea dell'universo.*

I. COLABORADORES DE HERVÁS

Será fácil hallar sus datos biobibliográficos en las sigs. obras: *J*=J. JOUANEN, *Hist. de la C. de J. en... Quito,* II (ib. 1943); *L*=S. LEITE, *Hist. da C. de J. no Brasil,* VIII-IX (Lisboa-Río 1949); *S*=C. SOMMERVOGEL; *UL*=J. E. DE URIARTE - M. LECINA, *Biblioteca...; VU*=R. VARGAS UGARTE, *Jes. peruanos desterrados a Italia* (Lima 1934). — El * indica los colaboradores no jesuitas.

II. NOMBRES LINGÜÍSTICOS Y GEOGRÁFICOS.

Los nombres de lenguas y dialectos van en minúscula; aquellas en género femenino, éstos en masculino.

II. - TEXTUS INEDITI

LA GINEVRA DI TEODORO BEZA NEI RICORDI DI UN GESUITA LUCANO LUCA PINELLI (1542-1607)

MARIO SCADUTO S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Lucas Pinelli, qui libellis asceticis atque theologiae lectionibus in Ingolstadiensi ac Mussipontana academiis habitis de re catholica olim optime meritus est, plures Europae regiones, et munere suo fungeretur, peragrare debuit, non sine multis incommodis et ipsius vitae periculis. Quae vero discrimina tunc iuvenis est expertus, ea ipse iam senex brevi tradidit scripto, quod in tabulario Societatis adhuc delitescit. Quamvis quaedam ibi enarret levioris momenti, attamen quae de itinere suo anno 1580 per Gebennensem rempublicam peracto candide refert digna quidem sunt quae hic edantur, cum ipsi Theodorum Beza convenire et alloqui licuerit, atque cum nonnullis ex italis extorribus confabulari, qui religionis causa Gebennam confugissent.

Assai popolare negli ambienti devoti della fine del Cinquecento e della prima metà del Seicento, grazie a numerosi trattati ascetici avidamente letti, che portano la sua firma, oggi il nome di Luca Pinelli, è pressochè sconosciuto da tutti, se si eccettua forse qualche studioso di spiritualità posttridentina.

Circostanze varie e doveri di stato avevano spinto quest'uomo, nei verdi anni, a percorrere numerose vie d'Italia e dell'Europa centro-occidentale incontrandosi e scontrandosi con amici e nemici.

Più tardi, quando gli acciacchi di una vecchiaia precoce lo costrinsero a far vita ritirata in Napoli, dove doveva finire la sua giornata terrena, il Pinelli cominciò, senza per altro darvi una sagoma definitiva, ad annotare i fatti più significativi occorsigli in passato, a cominciare dai più lontani degli inizi della sua vita religiosa, per finire con esperienze piuttosto recenti, tra le quali una visita involontaria a Ginevra nell'autunno del 1580 rimasta indelebile nella sua memoria.

La prima parte di questi ricordi, per richiamarsi a fatti strettamente personali, non ci dice gran che; l'altra invece, presenta un reale interesse e non solamente per le informazioni inedite sull'ambiente al quale si riferisce. Allo studioso di problemi religiosi del tardo Cinquecento essa offre qualcosa in più: consente cioè di misurare l'impressione prodotta nell'animo di un prete cattolico l'im-

provvisa apparizione di un mondo ormai tanto diverso dal proprio in cui vive; impressione candidamente espressa, nonostante — e in ciò, se non erriamo, sta il valore dell'inedito — il giudizio di valore che l'autore, teologo cattolico, è obbligato a dare sull'impostazione protestante del fatto religioso.

Non fu del tutto volontaria l'iniziativa che doveva condurlo fin nella roccaforte del calvinismo. Doveva ricordare molto bene una frase dettagli dal Nunzio Pontificio in Baviera, Bartolomeo Porzia [1], alcuni anni prima, per accingersi gaiamente ad impresa simile. Senonchè durante il viaggio, che dalla Lorena doveva condurlo in Italia, s'imbatteva in zone afflitte dalla peste; costretto a modificare il suo itinerario, dirottava verso Ginevra, nella speranza tuttavia di poterla attraversare in incognito. Le cose non andarono come lui pensava; scoperto, dovette rivelare le sue generalità, ma senza che per questo si abbattesse su lui, già abbastanza prevenuto, chi sa quale guaio. Il suo stupore aumentò man mano che venne a contatto con l'ambiente ginevrino, sostanzialmente ostile, cortese però e aperto alla libera discussione, tanto da consentirgli di prender parte a pubblici dibattiti d'indole religiosa. Ebbe così occasione d'incontrarsi con uno dei capi della comunità italiana, il celebre Galeazzo Caracciolo, che l'incoraggiò a manifestarsi e gli procurò anche un colloquio con Teodoro Beza « che in quella città e tra i calvinisti è come un Papa » [2]. In realtà, sebbene rientrato nei ranghi sin dal marzo precedente, quando a causa anche della sua malferma salute domandò di essere esonerato dalla carica di *Moderator* della chiesa ginevrina — carica ininterrottamente ricoperta dal giugno 1564 — Beza rimaneva sempre di fatto, se non di nome, il capo spirituale più ascoltato della chiesa calvinista, grazie sopratutto a quell'Accademia che, diretta da lui e trasformata in una specie di assise del pensiero religioso protestante di lingua francese, doveva diffondere per un quarantennio il suo insegnamento e il suo prestigio in tutta Europa [3]. L'accoglienza che questi riservò al gesuita fu cordiale; lo confessa lo stesso interessato, il quale aggiunge che fu Beza a fugare le sue ultime apprensioni.

D'altra parte non erano infondate le prevenzioni del Pinelli. Obbligato a vivere per alcuni anni in zone di confine religioso ardentemente disputate, sapeva per esperienza quanto viva e accanita fosse la lotta tra cattolici e protestanti. Del resto anche in Italia,

---

[1] Lettera di L. Pinelli al p. Mercuriano (Ingolstadt 10.I.1577) Archivum Soc. Iesu - *Germ. 138*, I, f. 52.

[2] V. testo in appendice p. 137.

[3] Cfr. P. F. Geisendorf, *Theodore de Bèze*, Genève 1940, pp. 245 ss., 261 s., 322 ss., 327-30.

nelle regioni delle Valli alpine, in parte guadagnate al calvinismo, la vita era resa dura ai missionari e non era raro il caso che gli incontri tra uomini di fede differente si trasformassero in scontri d'inusitata violenza. Ma in una zona come Ginevra, dove il protestantesimo si era saldamente piantato, la situazione era ben differente.

Queste impressioni in chi le ebbe a subire si possono agevolmente cogliere attraverso le poche pagine che offriamo. Scritte senza animosità e, a quanto pare, per uso personale nel 1596, più tardi, quasi certamente dietro richiesta del p. Lorenzini che raccoglieva materiali per una futura storia della Compagnia, alla quale attendeva il p. N. Orlandini, s'indusse a completarle, cancellando solo la prima data (1596) che sostituì con quella del 1606 [4]. Il fatto che queste brevi memorie siano inserite in un volume di *Vocationes illustres*, già di pertinenza dell'Archivio dell'antica Compagnia, e ora del *Fondo Gesuitico*, non lascia dubbi sulla spiegazione.

Il manoscritto autografo del Pinelli porta per titolo: « Alcune cose più notabili e pericoli accaduti a me Luca Pinelli della Compagnia di Giesù » ed è compreso in due quinternetti (205 x 130 mm.) di complessive 32 pagine delle quali 6 bianche [5]. E' molto probabile che per la stesura degli ultimi fatti occorsigli si fosse avvalso di appunti presi subito dopo, forse di qualche minuta di lettera che scrisse immediatamente dopo il suo arrivo a Milano nell'autunno del 1580, nella quale diede relazione del suo viaggio al Vicario della Compagnia, il p. Oliviero Manareo, che fece leggere la sua lettera nella ricreazione dei PP. della Curia della Compagnia [6]. Non ci è stato possibile rintracciare questo documento; comunque, il curriculum vitae, che tracceremo, conferma indirettamente la grande esattezza delle sue informazioni autobiografiche.

Nato a Melfi, città della provincia di Potenza, nel 1542 [7], il Pinelli apparteneva ad una famiglia benestante, caduta nel bisogno

---

[4] La data del 1596 si legge nettamente sul rigo, benchè cancellata e sostituita nell'interlinea con quella del 1606.

[5] Roma, Fondo Gesuitico, *Manuscripta 2,* (Vocationes ad Societatem) vol. 2°b, ff. 85r-95r.

[6] Ecco quanto il Segretario della Compagnia scriveva al Pinelli dopo il suo arrivo a Milano: « Grande è stata la consolatione che il P. Vicario et tutto il collegio habbiamo havuto della lettera di V. R., la quale fu letta in ricreatione et udita con molta attentione di tutti. Io poi, per l'affettione che porto, penso haverne havuto consolatione particolarissima, massimamente che, intentendo che Ella è in Italia, spero ci rivedremo in breve. Se la venuta sua è per differirsi, vegga s' io qui son buono a farle servitio et di me si vaglia a beneplacito suo »..... Arch. S. I. - *Rom. 13*, *I,* f. 29v.

[7] Il Catalogo del Collegio Romano del 1562/63 lo dice « *annorum 20, Societatis fere 1* » (*Rom. 78b*, f. 27).

più tardi, dopo la morte del padre (maggio 1571) che in Melfi esercitava il notariato [8]. Diciassettenne, abbandonava la città natale (1° sett. 1560) per andare a studiare a Roma sotto la direzione dei Gesuiti, accompagnato da un altro giovane melfitano; egli non specifica chi fosse, ma è probabile che sotto l'innominato si nasconda Giovanni Antonio Polidoro. Entrambi infatti bussarono alla porta del Noviziato della Casa Professa di Roma meno di due anni dopo e i loro nomi si trovano affiancati nella lista del Liber Novitiorum Domus Professae Romanae alla data del 22 aprile 1562 [9].

Il Pinelli era allora alunno del primo corso di filosofia del Collegio Romano; i superiori gli fecero continuare il corso sino alla fine dell'anno scolastico 1564 [10]. Alunno del p. Benedetto Perera per i rimanenti due anni, egli terminava gli studi filosofici col grado di Magister artium. Per tutto il 1565 rimase ancora a Roma, nel Collegio Germanico, per attendere allo studio delle lettere [11] sotto la guida dell'umanista Pietro Perpignano, forse per prepararsi all'insegnamento di queste discipline al quale fu destinato nell'autunno del 1565 [12], quando venne inviato al Collegio di Catanzaro. L'ufficio di professore di lettere lo tenne impegnato in Calabria per un triennio (1565-1568); nel frattempo le reiterate insistenze del p. Girolamo Domènech, che aveva fatto il suo nome [13], indussero san Francesco Borgia a cederlo al collegio di Messina [14] come professore di filosofia. E fu un'altro triennio d'insegnamento nel quale non deluse per nulla le speranze poste sulle sue capacità di rendimento [15]. Nell'estate del 1571 dovette allontanarsi da Messina per motivi familiari che richiesero la sua presenza in famiglia dopo la morte del padre [16]. Il Borgia profittò di quell'assenza per richiamarlo definitivamente a Roma, dove intendeva utilizzarlo per

---

[8] Si deduce da una lettera del p. Nadal del maggio 1571. *Ital. 68*, f. 263. Sulle difficoltà economiche della famiglia Pinelli, accenni espliciti in lettere di Luca. In prop. v. Archivio S. I., *Ital. 138*, f. 164; *Ital. 143*, f. 3; MHSI. *Epp. Salm.* II, p. 140, 357.

[9] V. *Liber Novitiorum Domus Professae Romanae* in *Rom. 170*, f. 53v.

[10] Studente di filosofia « phisicae inferioris classis » nel 1562/63 (*Rom. 78b*, f. 27), è annoverato tra gli studenti di metafisica, cioè del 3° anno di filosofia, nel luglio 1564 (ib. f. 28).

[11] Nel gennaio 1565 è ancora annoverato tra gli studenti del Coll. Germanico, ma quale « *auditor rhetoricae* » (*Rom. 78b*, f. 32).

[12] Partito il 4 ottobre 1565: MHSI, *Epp. Salm. II*, p. 33, nota 5.

[13] Lo aveva chiesto sin dall' ottobre 1566: cf. *Ital. 66*, f. 235.

[14] *Ital. 67*, f. 118.

[15] In prop. v. M. Scaduto, *Le origini dell'Università di Messina*, in Archivum Historicum S. I. - 17 (1948) pp. 154, 156.

[16] *Ital. 68*, f. 243v (Lett. del Borgia 24.VI.1571).

il Seminario Romano e il Collegio Germanico [17]. Nel frattempo il Pinelli attese allo studio della teologia, terminato dopo il sacerdozio (1575) [18] colla laurea in quella disciplina (1571-1575). Fu subito richiesto da varie province d'Italia [19], ma il p. Mercuriano, sensibile alle necessità della Compagnia in Germania, lo fece partire per Ingolstadt accompagnandolo con una lettera di presentazione per il p. Hoffeus Provinciale della Germania Superiore:

Is qui has litteras reddet T. R. est p. Lucas Pinellus doctor theologus cuius opera et in praelegenda theologia, et in caeteris aliis nostrae Societatis ministeriis fideliter uti poteris. Nam de eius doctrina et, quod caput est, de illius virtutibus nihil hactenus, quod sciam, desideratum est a nostris cum quibus diu versatus est. Eum, cum a me aliquae provinciae petivissent, nosque eum in hac provincia cuperemus retinere, statui tamen vestras nostris necessitatibus anteponere, atque illum ad T. R. in nomine Domini mitto » [20].

A Ingolstadt Pinelli inaugurò il suo insegnamento (1575/76) con Gregorio de Valentia. Il gesuita spagnuolo era destinato a lasciare un nome nella storia della teologia del secondo Cinquecento. Pinelli non sfigurò accanto a lui, nè fece rimpiangere la partenza del confratello fiorentino, Giulio Priscianese, passato nel frattempo alla facoltà di Dilingen [21]. Lo storico dell'ordine, Ignazio Agricola, accomuna de Valentia e Pinelli in una stessa benemerenza verso la scuola ingolstadiense quando scrive: « primos fuisse hos duos patres, qui primo statim adventus sui anno ceperint theologiam tradere iuxta methodum Summae ab Angelico Doctore concinnatae, quem ordinem nunc in universae Societatis nostrae Academiis servari cernimus » [22].

---

[17] *Ital. 68,* f. 280v. Durante gli anni di teologia al Collegio Romano, Pinelli risiedeva al Seminario Romano (1571/72) dove esercitava l'ufficio di ripetitore di logica e metafisica; l'anno scolastico seguente (1572/73) era al Collegio Germanico. (*Rom. 78b.,* f. 98, 99, 108). Risale forse a questo periodo un suo compendio di logica rimasto manoscritto. Si trova alla Biblioteca Ambrosiana (Milano) Cod. *D. 448 Inf.* ff. 24r-45r: *Breve compendiolum in logicam Aristotelis.*

[18] La data del sacerdozio del P. non è sicura. Pare che ancora durante il suo 4° anno di teologia non avesse ricevuto gli ordini maggiori. Cf. MHSI. - *Pol. compl. II,* p. 316.

[19] MHSI, *Pol. compl.* II, 316; *Ven. I,* f. 105.

[20] Lettera del 26 agosto 1575 in *Germ. Sup. I,* f. 33.

[21] Vedi Jo. Nepom. Mederer, *Annales Ingolstadiensis Academiae,* p. IIa, Ingolstadii 1782. pp. 3, 7, 15, 27.

[22] I. Agricola, *Historia Soc. Iesu Provinciae Germaniae Superioris,* Viennae 1727, decas IVa, nn. 156-58, p. 159; Mederer, op. cit. p. 27, 30.

Del biennio professorale del gesuita lucano ci restano due solenni dispute teologiche date alle stampe [23], e secondo l'Agricola, queste avrebbero offerto un tale saggio della sua dottrina ed erudizione, da valergli la nomina a titolare della cattedra teologica nell'università lorenese di Pont-à-Mousson. Non per questo propriamente. Nel clima bavarese Pinelli cominciò a star male, tanto da esser costretto, alla fine del suo primo anno d'insegnamento, a scrivere al Mercuriano per chiedergli di cambiar sede: « Sono dieci mesi che cominciò nella mia testa un fremito che mi pare avere in testa un molino senza mai cessare, così di notte come di giorno » [24]. La medicina di allora li diagnosticava « per humori freddi congregati nella testa » per i quali pare che non ci fosse altro rimedio se non certe purghe energiche che gettavano a terra il povero paziente. Il Generale avrebbe voluto richiamarlo in Italia, ma la peste affliggeva allora la penisola e per non esporre il suo suddito ad altri guai, lo destinò in Lorena [25]. Senonchè la sua risposta arrivava troppo tardi, a principio del 1577, quando Pinelli, oltre la scuola, reggeva già da qualche mese il Collegio Albertino, di recente istituzione. Ci si aggiungevano ora le difficoltà del viaggio in pieno inverno e l'insicurezza delle strade battute dagli ugonotti, e questi, — secondo una espressione del Nunzio in Baviera, che lo dissuadeva da quel viaggio — « non desiderano che havere un giesuita nelle mani » [26].

La partenza fu rimandata a fine d'anno scolastico, non senza disappunto del provinciale della Germania Superiore, il p. Hoffeus, uomo durissimo con se e incomprensivo coi sudditi, il quale, nei malanni accusati dal paziente non vide che un pretesto per gironzolare. E lo scrisse anche al Generale: « P. Lucam circa septembrem mittam Mussipontum non tam aegrotum quam cupidum vagandi. Bene se habet, sed eius amplificationibus hic nimium creditur » [27]. Ciò che non era vero e lui stesso dovette implicitamente

---

[23] *Theologica Disputatio de Christo Optimo Maximo ac de Matre eius Sanctissima... in inclita et catholica Academia ingolstadiensi anno MDLXXVII die Augusti publice habita Praeside R. P. Luca Pinello S. I. Sacrae Theol. Doctore et in eadem Academia Professore ordinario.* - Ingolstadii, Ex Officina Weigenhorniana, 1577, 4°, pp. 40.

De Statu Animarum in altero saeculo,.. Theologica disputatio in inclita et catholica Academia Ingolstadiensi Anno MDLXXVII publice habita. - Ingolstadii, Ex Officina Weigenhorniana, 1577, 4°, pp. 68.

[24] Lettera del 7 ottobre 1576 al Mercuriano: *Germ. 137 II,* f. 340.

[25] Del 21 nov. 1576 in *Germ. Sup. I,* f. 50r, 50v; *Gall. 45,* f. 1.

[26] Pinelli al Mercuriano il 10 genn. 1577: *Germ. 138 I,* f. 52.

[27] *Germ. 138 II,* f. 227v.

riconoscere chiedendo poco dopo scusa di tanta durezza [28]. Il Pinelli però non attese tanto e in agosto si trasferì in Lorena [29].

L'università mussipontana lo ebbe per un triennio [30]; vero è che alla fine del primo anno mostrò desiderio di far ritorno in Italia; ma un'amabile esortazione del Mercuriano lo dissuase dall'insistere: « In summa mi è piaciuto ogni cosa della sua lettera; eccetto quel desiderio che al fine mostrava di volersene tornare in Italia, perchè vedendo le sue fatiche tanto bene impiegate in cotesti luoghi et con tanto servitio di Nostro Signore, mi pare non possa senza qualche scrupolo di conscientia desiderare di andare altrove » [31]. Nel frattempo il p. Maldonado, capitato a Pont-à-Mousson come visitatore, seppe dargli segni di stima e fiducia affidandogli altri incarichi [32]. Pinelli si affezionò all'opera, tanto più che al suo secondo anno ebbe tra gli alunni nientemeno che un cardinale, il fratello della Regina di Francia, Carlo di Lorena [33] e il suo insegnamento era molto apprezzato dagli esterni [34].

La crisi che doveva allontanarlo definitivamente dall'insegnamento venne durante il terzo anno scolastico; costretto a tirar avanti con una salute sempre malferma, finì per aver in uggia la scuola, tanto che alla fine del corso, dietro suggerimento del provinciale di Francia, il p. Mercuriano lo richiamò in Italia [35]. Pi-

[28] *Germ. 138 II*, f. 202, 324.

[29] All'ultimo momento il Generale della Compagnia si era deciso a chiamarlo a Roma; Pinelli però era partito per Pont-à-Mousson e lo si lasciò.

[30] Compare nei catalogi dell'università del 1577/78 come « lector theologiae scholasticae »; 1578/79: « Consultor; docebit theologiam scholasticam; casus conscientiae bis in hebdomada privatim aut publice ut commodum erit; audiet latine confess. diffic.; artium decanus »; 1579/80: « lector theologiae scholasticae ». Cf. L. Carrez, *Catalogi sociorum et officiorum Provinciae Campaniae Soc. Iesu*, vol. I. *Documenta praevia*, Catalaunii 1897, pp. 33, 36.

[31] Mercuriano al Pinelli il 4 febb. 1579, *Gall. 45*, f. 35.

[32] Lettera del p. Maldonado al Mercuriano del 15. nov. 1578, *Gall. 90*, f. 150v.

[33] Era stato creato cardinale da Gregorio XIII il 21 febbraio 1578 col titolo diaconale di S. Maria in Dominica. C. Heubel, *Hierarchia Catholica medii aevi*, vol. III (Münster 1910) p. 51. Del suo alunno scrive lo stesso Pinelli nell'Annua del 1579: « Illmus. Cardinalis Vademontanus optimo ingenio iuvenis audit theologiam, scribit publiceque disputat ac de rebus sibi dubiis consulit praeceptorem; quibus litterariis exercitationibus tantam de se excitavit opinionem in his partibus, ut minime dubium sit quin, constanter institutam feliciter studiorum suorum rationem prosequatur, ex magnis doctisque ecclesiae prelatis unus evasurus sit... cum optima prius in litteris humanioribus et philosophia fundamenta iecerit. Agit nobiscum familiariter et ita nos complectitur ut ubique nostrum nomen defendat, quod facit ut a caeteris principibus ioci causa cardinalis jesuita vocari soleat ». *Gall. 53*, f. 28v.

[34] Cf. lettera di E. Haius (30 marzo 1579) *Gall. 90*, f. 221.

[35] 15 aprile 1580 in *Franc. I*, f. 77v.

nelli partì nell'autunno, inutilmente richiesto dal Cardinale di Lorena che scrisse al Generale [36]. Il p. Manareo, che fungeva da Vicario, trincerandosi dietro le decisioni già prese dal defunto Preposito della Compagnia « ut ipsius p. Lucae et petitionibus obsequeretur et sanitati consuleret », si scusò di non poter disporre altrimenti, sia perchè impossibile un viaggio di quel genere ad un ammalato, sia anche perchè il Cardinale avrebbe voluto aver il Pinelli in casa sua, cioè fuori clausura, facoltà questa consentita appena al Generale, mai ad un Vicario [37].

Pinelli era allora a Milano [38], reduce dalla sua avventura ginevrina, in attesa di nuove disposizioni sul suo conto. Gli furono date dal nuovo preposito della Compagnia, il p. Aquaviva, che lo destinò al governo delle case dell'ordine, prima a Perugia (1581-1594) [39], quindi alla Casa Professa di Palermo, che dovette abbandonar presto per motivi di salute (febbraio-dicembre 1586) [40], infine a Firenze (1586-1589) [41]. Nel settembre dell'anno seguente fu inviato a Napoli per una cura di fanghi [42]. Riavutosi, Aquaviva volle che rimanesse ancora a Napoli per tutto l'inverno seguente [43]; poi, non sappiamo per quali motivi, ve lo lasciò definitivamente. Trascorse gli ultimi anni della sua vita prima come prefetto degli studi e padre spirituale nel Collegio [44]; passò dopo alcuni anni (1596) [45] alla Casa Professa con l'ufficio di consultore del Provinciale e della casa, ammonitore del preposito, maestro dei novizi e confessore [46]. Nell'esercizio di quest'ultimo ministero era specialmente ricercato dalla numerosa colonia francese di Napoli. Pinelli vi accenna in una sua del 22 ottobre 1601 al Generale, al quale chiede l'invio a Napoli di un padre che possa prendere il suo posto:

« Fin qui io sono stato et hora solo in tutta Napoli son confessor de' francesi, dei quali in questa città vi è gran numero, et come si

---

[36] *Franc. I,* f. 80r, 82.
[37] *Epp. Ext. 2,* f. 176: « vehementer rogo ut iustae petitioni meae non desis ».
[38] *Franc. I,* f. 94.
[39] *Rom. 13 I,* f. 29v.
[40] *Rom. 53,* f. 96; *Rom. 12 II,* f. 113; *Rom. 13 I,* f. 76. Durante il suo rettorato perusino P. fu ammesso alla professione solenne dei 4 voti in Roma il 29 maggio 1583 (*Ital. 4,* f. 16, 17).
[41] *Sic. 3,* ff. 47 e 82.
[42] *Rom. 13 I,* ff. 129v e 272; v. pure *Rom. 53,* f. 108v.
[43] *Neap. 4,* f. 221, 230v.
[44] *Neap. 80,* f. 47.
[45] G. F. Araldo, *Cronica della Compagnia di Giesù di Napoli* (manoscritta) f. 32r; *Neap. 80,* f. 172v.
[46] *Neap. 80,* ff. 100v, 138r, *Neap. 81,* ff. 8, 58.

ammalano bisogna andar a gli hospedali a confessarli, il che non comporta più la mia sanità »[47].

In effetti, i catalogi di questi anni lo dicono sempre di « vires debiles ». Non pertanto seppe proprio ora rendersi utile ad una cerchia molto più vasta di devoti con l'attività scrittoria che gli assicurò larga notorietà in Italia e fuori. I suoi piccoli libri in 16°, che a partire dal 1591 videro la luce in Napoli coi tipi di Giacomo Carlino, furono presto moltiplicati da numerose edizioni e traduzioni[48]. Particolarmente letto il *Gersone*, direttamente ispirato all'Imitazione di Cristo, ancora ristampato nel secolo scorso[49]. A tale successo contribuirono in parte i confratelli stessi dello scrittore; gli addetti alle missioni tra il popolo si servivano spesso e divulgavano[50] questi trattati sodi e devoti, che rendevano agevole la meditazione dei misteri del Cristianesimo, mediante immagini[51]. In quest'attività Pinelli fu spronato dal p. Aquaviva: il Generale, messo a parte dei suoi progetti, approvava e stimolava a proseguire. Così alla fine della sua vita non meno di 17 operette avevano visto la luce. L'ultima fu un trattato sopra le indulgenze, scritto come i precedenti in italiano. Della censura fatta in Roma il Generale ritenne sopratutto le osservazioni dei padri, Pietro Persico e Giuseppe Pini:

« S'è visto il parere de tre Padri ch'hanno revisto il trattato *de Indulgentiis* di V. R., i quali giudicano che contenendo questioni controverse tra cattolici et heretici moderni, per niun modo si deve stampare in lingua italiana, tanto più che nella regola 6ª dell'Indice de libri prohibiti si dice che libri vulgari idiomate de controversiis inter catholicos et hereticos nostri temporis non passim permittantur, oltre che le cose gravi in lingua volgare perdono assai del loro decoro mentre passano per le mani di gente idiota, come V. R. vede per sua prudenza. Il giuditio dunque dei detti Padri mi par buono et desidero ch'ella lo seguiti e s'animi a superare questa sola difficoltà, giacchè nel resto stimano deva riuscir tal fatica molto utile e grata »[52].

---

[47] *Neap. 194* I, f. 14.

[48] Vedi l'elenco in SOMMERVOGEL, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Iésus,* t. VI, Paris 1895, col. 802-815.

[49] Di questo libro tenuto in esame a lungo dall'Aquaviva vedi *Neap. 5,* f. 389, *6,* ff. 11v, 106v.

[50] *Neap. 5,* f. 60v.

[51] In prop. v. M. NICOLAU, *Jerónimo Nadal S. I. (1507-1580),* Madrid 1949, p. 166ss.

[52] *Neap. 8,* f. 108; *Fondo Gesuitico 653* (Censurae librorum) ff. 185-187.

Subito dopo l'opera fu sottomessa ad una seconda revisione fatta dai pp. Nicolò Godigno e Giovanni Lorini (il 24 febbraio 1607) che diedero il nulla osta [53]. Entro l'anno infatti, il libro usciva coi tipi dello stampatore napoletano Tarquinio Longo, dedicato (26 marzo 1607) dall'autore al vescovo Andrea Prochnichky di Camenieck. Pochi mesi dopo cessava di vivere in Napoli il 19 agosto 1607 [54].

---

[53] *Fondo Gesuitico 653*, f. 185. Nello stesso volume un'altra censura sul trattato della Confessione del Pinelli redatta dai pp. Gil, Menu, Lorini e Colnago del 19 ott. 1602 (f. 183-84).

[54] *Hist. Soc. 43*, f. 21v.

Ihs.

ALCUNE COSE PIU' NOTABILI E PERICOLI ACCADUTI A ME LUCA PINELLI DELLA COMPAGNIA DI GIESU' [1].

Fondo Gesuitico, *Manuscripta 2*
(Vocationes ad Societatem) tom. 2.us nº. 36, ff. 85r-95r.

[f. 85r] L'anno del 1560 nel primo di settembre partì da Melfi mia patria per andare a studiare in Roma, dove poi entrai nella Compagnia. Nella seconda giornata si accompagnò meco uno assassino, il quale (come si seppe dopo) veniva per ammazzarmi, mandato da certi miei nimici, per vendicarsi d'una ferita et ingiuria fattali da me, quando ero giovanetto. Da questo pericolo fui liberato, atteso che veniva meco un'altro giovane della medesima età et ambidua cavalcavamo cavalli baii, per il che l'assassino fu dubbio, a chi delli dua dovesse egli dare. La sera poi nelle hosterie del Cardinale fui avisato da uno, che conosceva l'assassino, et io ancora, avvedutomi di quel che lui tramava, di notte montai a cavallo et con due miei servitori mi salvai in Nola.

Essendo io scuolaro nelle nostre scuole et havendo cominciato il corso di filosofia, alli 22 di Aprile nell'anno 1562 entrai nella Compagnia. Nel tempo che io stavo per risolvermi di esser religioso, hebbi un sogno, il quale e mi consolò molto, e mi fece subito risolvere. Il sonno fu questo: mi pareva di stare in mare travagliato dalle onde, e nel maggior pericolo la Madonna S.ma con il Suo Fanciullo in braccia mi prese per la mano, e mi trasse al lito: io non mi ricordo di esser stato molto divoto della B. Vergine, se non che, entrando la prima volta le porte di Roma, di cuore mi raccomandai a lei, pregandola che in quella città mi drizzasse per buona strada, e per ciò mi obligai a dirgli ogni sabbato una corona: il che ella mi concesse liberalmente, et io per gratia di Dio l'ho osservato la promessa sino a questo tempo, che corre l'anno 1606 [2] et tuttavia seguito e spero sino alla morte.

[f. 85v] In quel tempo nella Compagnia non vi era altro novitiato di quello, che si facea nella casa professa di Roma [3], e brevemente si finiva; e così io senza havere fatto fondamento di spirito e di mortificatione, se non quanto Iddio mi communicava, dopo un mese di novitiato, fui mandato in collegio e seguitai il corso.

Era in quel corso un giovane della mia età, e de' nostri, che adesso è professo; fu tra noi dua una stretta amicitia e familiarità più sen-

[1] Riportiamo fedelmente il testo, ritoccando solo, qua e là, l'interpunzione secondo l'uso moderno. Omettiamo le ultime pagine (ff. 97r-99r) nelle quali si discorre della conversione di un malvivente ad opera del Pinelli.

[2] Sulla data di Composizione v. introduzione p.

[3] Esatto: infatti solo nei primi di agosto 1566 fu inaugurata la casa di probazione a Sant'Andrea al Quirinale. Cf. MHSI. *Polanci complementa* II, 664.

suale e mondana, che religiosa; e se bene, per gratia di Dio, non vi accadette peccato grave, nè io hebbi mai volontà di commetter peccato mortale, non dimeno in quella nostra conversatione occorrevano molte imperfettioni, che grandimente mi mordevano la conscienza. Desiderava di liberarmi da detta familiarità, ma non mi riusciva in risolvermi et esseguire quei buoni propositi, che Iddio mi mandava. Hor una domenica mattina (che si leggeva l'evangelio del leproso: *Domine si vis potes me mundare*) [4] nel prepararmi nella S.ma communione, entrato in me stesso, dimandai con instantia dal Signore che mi liberasse da tale miseria. E quando mi communicai, havendo il comunichino in bocca, mi raccordo, che con argomento volevo in certo modo convincere il Signore a concedermi la gratia, dicendo tra me stesso: Signore, tu sei l'istesso, che hai mondato questo leproso, e me hai chiamato alla religione per far vita casta, e pura, liberami dunque da questa infermità perchè da me non posso uscirne. Hora la gratia per divina misericordia mi fu concessa, perchè, levandomi di render le gratie, subito sentii l'animo sì tranquillo, e libero da quella familiarità, che da quella hora mai più sentì affettione disordinata verso quel fratello, nè verso altri.

[f. 86r] Nel primo anno che entrai nella Compagnia, un giorno trovai nel giardino del Collegio Romano un persico in terra, caduto dall'albero, lo presi, e di nascosto me lo mangiai; mi venne dopo tanto scropolo e confusione, che quella estate non volsi mangiare persiche in pena della mia gola; e dopo feci voto di non mangiare persiche mentre stavo in quel collegio, il che per gratia di Dio osservai 4 anni che vi stetti.

Di Roma fui mandato in Calabria per leggere nella prima scuola del Collegio di poco tempo preso in Catanzaro [5], dove lessi grammatica et humanità da tre anni in circa. M'imbarcai in Napoli in una fragata armata, che in quel tempo si usavano; nel golfo di Sorrento corsemo tale fortuna che li marinari si buttarono a mare per non fare dare la fragata in uno scoglio, che quivi era; li passeggieri, piangendo, gridavano misericordia; io mi raccomandavo bene al Signore, ma non mi turbai, e grandimente mi consolavo per essere stato mandato per mare dalla santa obedienza, onde il morire in tale viaggio non l'apprendevo spaventevole; la sera dopo di essere discesi in terra, fui dimandato da un passaggiero di qualità, che vuol dire, che io in tanto gran pericolo non havessi temuto; li risposi che io non facevo quel viaggio di mia volontà, nè per guadagno o interesse humano, ma che ero mandato dalla santa obedienza; per questo il morire non mi spaventava. E mi raccordo che quei secolari non poteano capir come l'obedienza desse tanto animo ne i pericoli.

Di Catanzaro fui mandato in Sicilia per legger il corso di filosofia

---

[4] Luca 5, 13.

[5] Era stato inaugurato l'ottobre del 1564 (MHSI. *Polanci complementa*, II, 638) cf. pure *Lainii* VIII, 142/43, 149/50, 593, 600. Pinelli vi si recò il 4 ottobre dell'anno seguente; v. MHSI. *Epp. Salmeronis II,* 33, no 5.

in Messina [6], dove stei tre anni e mezo. In quel tempo, che mi era stato dato per apparecchiarmi, che furono cinque mesi, alli cinque di Agosto fui mandato in pellegrinaggio a S.ta Maria del Tondaro [7] a piedi con chiaro pericolo della [f. 86v] vita per gli eccessivi caldi. La causa fu questa: erano in quel Collegio di Messina due Maestri, uno di grammatica, l'altro dell'humanità, di testa gagliarda e tentati della loro vocatione; costoro dimandarono detto pellegrinaggio. Il Padre Rettore concesse loro per indolcirli, con patto però di dare un terzo, a chi dovessino obedire; e havendo il Rettor offertili molti, non si contentavano. All'ultimo gli disse, che essi elegessero uno, e che se lo giudicava atto, lo concederebbe. Essi mi furono tanto a torno, pregandomi che io volessi andar con loro, promettendomi di volere essere obedientissimi et amorevolissimi. Il che havendo inteso il P. Rettore mi significò che harebbe a caro che io andassi, ma che non me lo ordinava per esser la staggione caldissima. Io per buoni rispetti andai. Hor a meza strada dissero, che non bastava loro l'animo di andar più oltre, pure per compiacer a me si voleano sforzar di andare; e dicendo io che tornassimo, essi tutta via tiravano inanzi, ma io giudicai che dovessimo tornar. Onde gli dissi: Sin qui io ho cercato di darvi ogni sodisfattione, adesso desidero che voi la diate a me, e voglio che di qui salutiamo la Madonna S.ma e poi ce ne torniamo allegramente. E così fecero. Ma giunti in Messina, ambidue si ammalarono, e uno di essi morì in pochi giorni, l'altro fu mandato dalla Compagnia. Io per gratia del Signore stei sempre bene.

Nell'anno 1568 per tutto fu gran carestia, tal che in alcune terre di Calabria erano passati mesi e mesi senza mangiar, nè vedere pane. Io con licenza del P. Rettore procurai alcune elemosine e ne comprai grano, il quale si macinò in collegio, e noi stessi facemmo il pane per passarlo in Calabria, e distribuirlo per amor di Dio. [f. 87r] Ma in Messina era pena della vita cavar pane dall'Isola et a questo fine stevano molti vascelli per guardia a torno il porto. Il mastro Portolano nè vi volse dare licenza di passare otto sacchi di pane, che havevamo fatto e portato alla marina, nè mi prohibì passarlo per essere limosina. Di più trovai bene chi mi dava la barca per passar il faro, ma niuno barcarolo volea venir per non incorrer nella pena. Hor il P. Rettore mi havea dati sei fratelli, che mi aiutassero a distribuire detto pane, e così ci risolvemmo di andare noi senza marinari. Era quel giorno sabbato et a 22 hore montammo in barca e, senza pensar a pericolo alcuno (che era pur grande dovendo traversare il faro), cominciammo a navigar. A me toccò di tenere il temone, che mai in vita mia havea maneggiato temone, nè sapevo come si governasse; i sei fratelli allegramente remando, passammo per mezo le guardie, le quali, pensando ad ogni altra cosa che al pane, amorevolmente ci salutaro e ferono pas-

[6] Circa la fine di giugno del 1568 (cf. *Ital. 67,* f. 118v.) Vedi sopra Introduzione p. 120.

[7] Tindari nella diocesi di Patti, il cui santuario dedicato alla Madonna è tuttora mèta di pellegrinaggi.

sare. Arrivammo in Calabria di notte, la mattina poi ci dividemmo; alcuni con parte del pane andarono in una terra et altri andammo a Fiumara di Muro [8], dove passammo maggior pericolo che nel mare; imperciocchè predicò uno de nostri la dominica mattina et avisò il popolo che dopo pranzo tornasse in chiesa, che si farebbe un'altro sermone e si distribuirebbe del pane ai bisognosi. Hor a pena giunti in quella casa, dove havevamo il pane, ci sopravenne tanto popolo e con tanto impeto, che fecero violenza alle porte, entrando anco per le finestre, tal che fu necessario di salvarci sopra i tetti e di là buttavamo il pane al popolo sì affamato, che fu gratia del Signore che niuno si affogasse in quella calca.

Nell'andar in quella terra accadette che, portando un mio compagno non so che pagnotte in mano, una donna giovane di 20 anni, vedendo pane in mano del fratello, [f. 87v] dissimulatamente se gli accostò da lato et alla sprovvista s'avventò adosso al fratello e pigliando la mano di esso con il pane se la messe in bocca, gridando spaventevolmente: pane pane. Fu cosa che anco a me diede maraviglia e spavento. La sera della domenica tornammo a Messina al medesimo modo da soli et il Signore ci favorì col mare quieto. Non mancò chi ci riprendesse di temerità, per haverci messi a manifesto pericolo in passare due volte il faro senza marinari, con barca piccola e carica. Ma il desiderio di sovvenir a quei poveri affamati, sicome non ci fece pensar al pericolo, così il Signore, pensandoci egli, non mancò di soccorrerci col suo aiuto e favore.

Da cinque o sei volte sono incorso in mano di forusciti e ladri, così in Germania e Francia, come in Italia, e sempre il Signore per sua gratia mi ha liberato. Essendo Rettore del Collegio di Peruggia, et andando al Chiusi per negotii del Collegio, fui preso da due banditi i quali, per non essere conosciuti, si havevano tinta la faccia; e perchè non mi trovarono danari, adirandosi molto, bestemiavano horrendamente; io non mancai di risponderli, ma dolcemente. All'ultimo volsero la cavalcatura; io ce la diedi, avisandoli come io ero Giesuita e che non mancarei di pregar Iddio per essi, nè mancarei di trattar le paci con i loro nimici secondo il costume della nostra Compagnia. Intendendo questo, et anco che io era Rettore in Peruggia, subito mi restituirono la cavalcatura et uno di loro mi tenne la staffa e mi pregarono che io non dicessi niente; il che promessi e servai; ma il capo loro, che portava gran rispetto alla Compagnia, per altra via lo seppe il medesimo giorno, del che ne fece consulta con gli altri compagni, nella quale fu determinato che, subito che venissero, fussero ammazzati, non solo per il dispiacere che haveano fatto a me, ma anco per lo disshonore che haveano fatto ai loro compagni, i quali erano in campagna non per rubbare, ma solo per nimicitie; quel che poi seguisse, non lo seppi.

[f. 88r] L'anno 1575 fui mandato dalla santa obedienza in Germania

[8] Piccolo comune della prov. di Reggio Calabria a 18 km da quest' ultima, oggi chiamato semplicemente Fiumara.

per legger teologia in Ingolstadio [9], città di Baviera, dove lessi due anni. Venivano meco alcuni alunni del Collegio Germanico, li quali per infermità tornavano in Germania. E perchè in molti luoghi era la peste, fu necessario passare per i Grisoni et Alsatia per vie non troppo prattticate, non senza disagi e pericoli, come fu in un villagio vicino al lago di Constanza, nel quale era gran peste, e massime nell'hosteria, quale trovai molto confusa, e non sapendo la causa, feci metter in ordine la cena perchè era tardi. Intanto arrivarano gli altri compagni, alli quali per strada era stato detto come nell'hosteria et in tutto quel villaggio era la peste, e consultato tra loro, se ciò mi si dovesse dire, risolsero di non, dubitando che la paura non mi facesse male. Venuti che furono, mi dissero che io stessi di buono animo, perchè non era niente, e dimandandoli io seriamente che cosa vi fusse, mi risposero che nella loro consulta haveano determinato di non mi dire nulla, perchè ai italiani la paura della peste suol far non meno male che l'istessa peste. Hor inteso che qui era peste, il che neanco l'hoste negava, e (si ben mi raccordo) quello istesso dì alcuni erano morti di peste, e non erano ancora seppeliti, ma stevano in una camera della hosteria, subito feci uscire i nostri cavalli et andai a dormire nella campagna con tutti i compagni, che erano dieci, e per gratia particolar di Dio a niuno di noi si attaccò la peste.

L'anno 1577 fui mandato in Francia [10] per leggere theologia, nel quale viaggio passai alcuni pericoli di assassini et ugonotti. Hor passando per il Palatinato, per ordine de miei Superiori andavo vestito da secolar con spada e lattuche. Nella città di Casimiro [11] essendo nell'albergo per pransare, erano nel medesimo molti soldati ugonotti di Casimiro, anco per pransare. Erano quivi molte tavole a otto, [f. 88v] e dieci per tavola; in una stavo io con un francese secolar, il quale sapea la lingua tedesca, et uno libraro parisino, e questi due erano miei compagni nel viaggio, et ad essi fui raccomandato; hor nella medesima tavola nostra gli altri cinque erano soldati di Casimiro ugonotti. A mezo pranso, gridò un soldato d'un'altra tavola, a quei soldati, che erano nella nostra tavola e disse: sappiate, che con voi vi è un papista sacerdote. Il francese, che mi stava acanto, cominciò temer, dicendomi in francese, che io stessi sopra di me, perchè i soldati parlavano di me e avendosi poi d'altri cattivi inditii, diventò bianco e smorto. Io mi racco-

---

[9] Vedi sopra Introduzione p. 121.

[10] Al collegio di Pont-à-Mousson in Lorena. In prop. vedi sopra p. 123.

[11] Si tratta di Casimiro elettore del Palatinato « calviniste fanatique, brouillon incorrigible, esprit chimérique et inconsistant » — come lo definisce Pirenne — che proprio durante l'estate del 1577 trattava con gli Stati Generali dei Paesi Bassi, che sollecitavano il suo concorso armato nella guerra contro la Spagna. L'aria di vigilia incontrata da Pinelli si spiega con i preparativi militari che preludevano all'intervento armato di Casimiro, dell'ottobre 1578, quando con 5000 cavalieri e 1000 fanti partiva da Kaiserslauten, la città cui sembra riferirsi il nostro. Vedi H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, vol. 3°, Bruxelles 1927, 3a ed. pp. 104, 114, 118-119, 135, 152; L. Van der Essen, *Alexandre Farnèse*, vol. 2°, Bruxelles 1934, pp. 44-46, 53-55.

mandai al Signore, alla Madonna S.ma et ad altri miei Santi divoti, pensandomi di certo dover morire, perchè quei soldati, oltre che erano barbari e crudeli, per conto di religione, ammazzar un papista o sacerdote stimavano opera buona e sacrificio a Dio; et in segno di questo molti di essi (come publicamente si dicea, benchè io non le vidi) in loco della catena d'oro, portavano una filza di lingue, orecchie e ponte di nasi di sacerdoti. Hor mentre io mi raccomandavo al Signore, eccoti che uno tirò un pero alla volta della mia faccia; non mi colpì, ma diede al muro tra me et il francese; si pensò che colui tirasse, pensando che io volessi bravar, o dire qualche ingiuria e con tale occasione mi ammazzassero. All'hora io subito impì un bicchiero di vino, et alzandomi in piedi, salutai colui, che mi havea tirato il pero et amorevolmente gli feci brinnisi, che in quelle parti è favore e segno di amorevolezza. Costui restò tanto confuso, che dopo di havermi ringratiato del brinisi e fattami ragione, secondo la loro usanza, si levò dalla sua tavola e venne nella nostra, mi diede la mano e si scusò del pero tirato; con tutto ciò subito montammo a cavallo, stando essi ancora in tavola, et in posta ci salvammo in una città meno pericolosa.

Andando di Pariggi in Lorena, a meza strada ci incontrammo con due compagnie di soldati ugonotti, che di Cascogna andavano in Fiandra, al tempo che quivi era il Duca di Anson [12]. Eravamo tre della Compagnia, e per non incorrer in mano [f. 89r] delli soldati heretici tornammo nel villaggio, di donde eravamo partiti la mattina, il quale villaggio era già in arme, e risoluti di morire più presto, che dare alloggiamento a soldati heretici, i quali, quando entravano in un luogo, oltre di rubbare quanto potevano, tormentavano li patroni per haver danari, e bruggiavano piedi a i piccolini per muover i padri, e le madri a dargli danari; all'ultimo mettevano fuoco alle case, il che io stesso vidi in più luoghi. Hor stando noi in quel villaggio, vennero alcuni pochi soldati heretici per cercare allogiamento; gli fu negato, e subito rimandati. Noi ci risolvemmo di uscire dal villaggio, et andare a i monti e mentre ci imbarcavamo per passare un fiume, eccoti l'antiguardia de gli heretici, et in presenza nostra si attaccarono con quei del villaggio con buone archibuggiate. Io non mi vidi mai in tanto pericolo della vita come all'hora, perchè le palle passavano tanto vicine, et in tanta copia, che mi balordivano; cascarono morti parecchi degli heretici. Dopo si combattè parecchie hore, e quei del villaggio furono sì

---

[12] Allusione al Duca d'Alençon, Francesco di Valois, il turbolento fratello di Enrico III, che dopo l'editto di Beaulieu (maggio 1576) assunse il titolo, col relativo appannaggio, di duca di Anjou. Anche lui, che passava, in questo momento, per un sostenitore del partito calvinista francese, volle dire la sua parola nella guerra dei Paesi Bassi alleandosi con gli orangisti (agosto 1578) e intervenendo subito dopo nella sollevazione antispagnuola. La sua impresa ebbe miseranda fine prima del termine di quell'anno. Cf. Pirenne, op. cit. p. 88, 94, 117-123, 148-150; Van der Essen, op. cit. I (Bruxelles 1933) p. 368-270, 291; II, 44s., 53s. L'episodio capitato al Pinelli è dell'autunno 1578 e vi accenna anche il p. Maldonado in una sua lettera del 30 nov. 1578 (*Gall. 90,* f. 163).

valorosi, che gli heretici furono costretti con perdita di molti alloggiar nella campagna.

Andando con un compagno di Lorena in Colonia per mia divotione, in Treveri un canonico ci prese nella sua barca; navigammo per la Mosa sino a Confluentia. Una sera venne al nostro alloggiamento un cittadino amico del canonico, il quale nella cena mi facea molti brinisi; io, per finirla, feci venir un bocale di acqua, con la quale feci brinisi a quell'huomo, e me la bevei tutta per sentirne molto caldo parte per la stufa, parte per lo molto spetio de cibi. Hor quell'huomo l'hebbe tanto a male, che se non era il canonico mi ammazzava, dicendomi che se io non era figliolo di qualche bestia necessariamente in quella notte dovevo crepar per havermi bevuto quel bocale di acqua, onde la mattina all'alba, venne a veder se io era morto, e vedendomi vivo e sano, si confermò nella sua prima opinione, che io fussi più bestia che huomo, poichè bevevo acqua senza nuocermi.

[f. 89v] In Lorena lessi alcuni anni teologia, e tra gli altri scuolari hebbi l'Ill.mo Cardinale Vademontano [13] giovane di 21 anno, il quale havea finita la filosofia; veniva in scuola, scriveva, repeteva, argomentava come tutti gli altri e, perchè era Principe e Cardinale, stava solo in un tavolino. Di Lorena partì per Italia [14]; e perchè verso Langri e Lione erano molti heretici soldati, che andavano in Fiandra, e nelle terre di Alsatia e Sguizzeri era gran peste, fui costretto fare la strada di Genevra, dove mi accadettero molte cose. Andavo io con la sottana rinchiusa nelli calzoni di tela, con un cappotto alla tedesca, e parevo secolare. La sera inanzi di arrivar in Genevra allogiai in una terra sei leghe discosta da Genevra; vennero nel medesimo alloggiamento altri forastieri, tra quali vi era un ferventissimo heretico, che molto ciarlava in lode di Genevra. La patrona vecchia dell'alloggiamento era catolica, sì soda, che quanti heretici erano quivi non bastarono di farle lasciare la fede. Hor costui cominciò a predicar alla vecchia, lodando il nuovo Evangelio, qual egli chiamava nuova luce della beata città di Genevra, alla quale da tutte le parti del mondo correvano le genti, per essere illuminate. Hor io sentendo di ciò fastidio, destramente gli proposi una difficoltà, in questo modo: Signore vorrei intendere da voi, che risposta si potrebbe dare a un dubbio, che fanno li papisti. Il dubbio è questo: Iddio non manca mai alla sua chiesa nelle cose necessarie alla salute, essendo che la Chiesa di Christo cominciò 1580 anni sono, e questa nuova luce di Genevra è apparsa al mondo 40 anni sono, la quale voi dite essere necessaria alla salute; bisogna dunque dire, o che

---

[13] E si cimentava anche nelle dispute pubbliche. Una fu data alle stampe: Caroli a Lotharingia Cardinalis Vademontani, *De Ecclesia Disputatio in theses distributa quam in Academia Mussipontana publice defendit dirigente R. P. Luca Pinello Soc. Iesu.* Excudebat Virduni, Martinus Mercator, 1580. In proposito v. J. Favier, *Note sur l'éducation d'un jeune cardinal de Lorraine à l'Université de Pont-à-Mousson,* Nancy 1888 (Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine pour 1888).

[14] V. sopra Introduzione, p. 123-124.

Iddio per il tempo a dietro habbia mancato alla sua Chiesa, in darle luce necessaria alla salute, o che li christiani si sono salvati in altra fede e con altra luce di questa di Genevra. Hor costui di tal modo capì lo dubbio, che non parlò più, ma non sapendo egli scioglierlo spesse volte da se dicea: Capite, questo è un buon dubbio. All'ultimo mi disse che io in Genevra proponessi l'istesso dubbio a un certo predicante, e che lui anco lo proporebbe al suo ministro; a noi bastò, per allhora, che non parlasse più, e quella buona vecchia restò confermata.

[f. 90r] Il giorno seguente verso le 20 hore entrai in Genevra. I soldati della guardia delle porte, o pensando che io fussi studente, o perchè stevano giocando, mi ferono passar, senza dimandarmi, e senza scriver il mio nome, come si suole far in tutte le città di frontiere o presidio. Andai ad allogiar vicino lo studio [15] nell'allogiamento del Capoverde, dove a caso si trovò un napolitano, che mangiava. Il padrone, che era uno honorato cittadino, mi ricevette cortesemente, et al mio parlar francese, mi conobbe per Italiano, e nel modo di trattar si persuase che io fussi ecclesiastico. Quel napolitano mi venne a parlare, e ci trovammo quasi paesani; mi si offerse, e fece molti servitii. Era costui di S.ta Maria Maggiore vicino Capua, et era heretico fuggito in Genevra temendo di esser bruggiato, come era stato un suo zio, per l'heresia. Costui mi animò a stare allegramente che, se bene io fussi ecclesiastico, stevo sicuro, e che non mi sarebbe dato un minimo fastidio. In questo sonò la lettione di teologia, alla quale andai. Erano da 27 scuolari di varie nationi; il maestro leggeva il 13 capo di S. Giovanni et in quella lettione esplicò quelle parole: *Non lavabis mihi pedes in aeternum* [16]. La lettione fu in latino in questo modo: Sequitur testus; *Non lavibis mihi pedes* etc. In hoc Petrus turpissime ac horrende peccavit, quippe qui Servatori Christo iniuriam maximam intulit. Nonne videtur vobis gravissima iniuria, si servus renuat beneficium sibi a Domino suo oblatum? Petrus fuit iste servus; beneficium lotionis sibi a Christo Domino benigne oblatum, rustice admodum contempsit ac renuit. In questo cominciò ad esclamar maravigliandosi come la terra non si fusse aperta et ingiottisesi Pietro, quale stimava egli per tale peccato degno di mille inferni. Deinde, inquit, tam horrendum peccatum fuit hoc, et ita Petrus erat in eo obstinatus, ut mansuetissimus Servator coactus fuerit minari illi maximam poenam, dicens: *Si non lavero te, non habebis partem mecum* [17]. Quod intelligens Petrus, timuit valde, et propter timorem tantae paenae obtulit se totum lavandum, dicens: *Domine non tantum pedes, sed manus, et caput* [17bis]. En vobis (domini auditores) vexatio dat intellectum. Ex his colligite iam vos, quale fuerit Petri peccatum,

[15] Allude probabilmente alla celebre accademia voluta e fondata da Calvino (1559), ma incrementata da un insegnamento pluridecennale di Teodoro Beza, il quale poteva, grazie a questa istituzione, definire Ginevra: Haec civitas, Ecclesia et Schola. Cf. P. F. Geisendorf, *Théodore de Bèze*, Genève 1949, p. 107-109.

[16] Giov. 13, 8.

[17] Giov. 13, 9.

[17bis] Giov. 13, 9.

qualis poena, quam Christus minatus est, qualis ac quantus timor Petri. Questa fu la [f. 90v] prima parte della lettione. Ex hoc loco (seguitò poi) nostri papistae duo colligunt: alterum est Papam Romanum esse successorem Petri; alterum est, eundem Papam esse caput ecclesiae. Il che disse senza citar l'autori, che da quelle parole deducevano queste due cose, e senza provare come e perchè le deducevano. Soggiunse poi: Nos autem concedimus illis Papam Romanum esse successorem Petri in primo, scilicet quando turpiter ac rustice erravit, non admittendo beneficium lotionis, et ita usque modo manet in suis sordibus; deinde concedimus Papam Romanum esse caput ecclesiae, sordidae ac peccatricis, et probo, quia eo modo est caput ecclesiae, quo modo est successor Petri; sed est successor Petri quando erravit, et nolebat lavari a Christo, sed volebat manere sordidus; sequitur profecto, ut sit caput sordidum, caput omnium peccatorum etc. E qui finendo la lettione disse de gli abusi e peccati di papisti etc.

Li scuolari scrivevano nella margine del Testamento Nuovo quel che il maestro dicea, e massimamente quando dicea contra li papisti. Io stevo in un banco facendo violenza a me stesso di non parlare, per timore di non eccitare qualche rumore senza frutto, non sapendo ancora che si poteva senza pericolo disputar in Genevra contra quello che s'insegnava, come dopo seppi, et appresso si dirà.

Finita la lettione andai con quello napolitano a visitar il S.re Marchese di Vico [18], quale trovai fuor della città, che andava a spasso solo. Lo salutai, dicendoli, che mi era parso conveniente, essendo io suo paesano, e passando per Genevra, di salutar Sua Sig.ria et offerirmeli in qualche cosa li poteva servir in Italia. Dimostrò di havere molto a caro questo mio officio, e subito mi conobbe essere Giesuita, il che mi fece maravigliar, e liberamente l'accettai, dimostrando insieme desiderio che Sua Sig.ria non lo dicesse ad altri per buoni rispetti. Ma egli mi disse: State di buono animo, che se bene vi trovate fra gente aversissima da Giesuiti, tutta via vedrete che ognuno cercarà di farvi piacere e cortesia, per essere questa città molto religiosa e amorevole. Mi dimandò di alcuni Padri della Compagnia che egli havea conosciuti, come del P. Salmerone [19], del quale disse che era un grand'huomo e che sarebbe stato di più stupore al mondo se fusse stato [f. 91r] illuminato.

---

[18] Il celebre nobile napoletano Galeazzo Caracciolo (1517-1586), dopo aver fatto parte del circolo di Giovanni Valdés, passò al calvinismo (1543), trasferendosi a Ginevra, dove fu uno dei capi del gruppo riformato italiano. Ne scrisse la vita subito dopo la morte il lucchese Nicoló Balbani (Ginevra 1587). Cf. A. RUCHAT, *Histoire de la Réformation de la Suisse,* vol. 5°, Nyon 1836, pp. 449-454; L. AMABILE, *Il S. Officio della Inquisizione in Napoli,* I, Napoli 1892, p. 150, 215-19; F. C. CHURCH, *I Riformatori italiani,* Firenze 1935, I vol., 110, 296, 326ss., II, 57, 93, 107.

[19] Alfonso Salmerone (1515-1585) uno dei primi compagni di sant' Ignazio, primo provinciale di Napoli, la città alla quale diede il più e meglio delle sue forze, specialmente con la predicazione ininterrotta di 18 quaresime. (MHSI. *Epp. Salmeronis,* I, pp. v-xxxv.

Io ridendo li dissi che il P.e Salmerone havea lume per se et per altri. Hor venendo verso la città mi cominciò ad essortare che io attendessi alla salute dell'anima, per non essere negotio in questa vita di maggiore importanza di questo; al che io dissi che era vero, e che io per gratia del Signore intendeva molto bene l'importanza di tal negotio, e che per questo havevo col mondo lasciati tutti gli altri negotii, solo per attendere alla salute dell'anima mia. Non basta questo, disse egli, ma bisogna caminar per buona strada, altrimente l'huomo erra e si perde. Allhora dissi io che quando l'huomo camina per la strada di Christo, non può errare, nè perdersi. E' vero, disse il Marchese, ma molti si pensano di essere nella strada di Christo e sono in quella del demonio. Al che io risposi che la strada di Christo è tanto antica e pratticata da buoni e da gli antecessori nostri, che non si può dubitar di essa; ma si bene devono dubitar coloro, che caminano per strade nuove, per le quali non hanno caminato i nostri antichi. Figlio, disse egli, le tenebre romane vi fanno dire così; e volete vedere che non sete nella strada di Christo? perchè voi altri Giesuiti tenete l'invocatione et adoratione de Santi, l'indulgenze e purgatorio, e seguitate la dottrina papistica, che è tutta abbominatione e peccato, con tante simonie, adolationi, ingiustitie e carnalità; mi maraviglio, che essendo nella vostra Roma tante sceleragini e peccati, vogliate dire che sete nella strada di Christo, come la strada di Christo sia strada di peccati. Hor vedendo io che il Marchese si scaldava, dubitando di qualche rumore, benignamente li dissi: Signor Marchese, io non sono venuto qua per disputar, nè per far tumulto, ma solo per fargli riverenza et offerirmegli. Vi ringratio, figlio mio, disse egli, ma sappiate che il disputare qui, etiam contra la nostra dottrina, è lecito e sicuro, e non potete far cosa più grata a tutta questa città che disputar. Il che era verissimo, ma io non lo credevo, sinchè mi fu confermato dal loro superior che era Teodoro Beza.

[f 91v] Tutta via, perchè eravamo ancora fuor della città e noi tre soli, dissi: Signor Marchese, io non voglio discorrere dove siano più peccati, in Roma o in Genevra; ma dico ben questo: pensar che in Roma non sia la vera strada e dottrina di Christo, perchè vi siano molti peccati, è grande error e questo errore è stato causa della ruina di molte anime e di fare separare molti dalla Chiesa di Christo. Dunque, disse egli, la dottrina e strada di Cristo è strada di peccati? Signor no, dissi io, ma dico che la vera fede di Christo può stare con peccati, che non sono a quella contrari. Ah figlio, disse il Marchese, che cosa dite? Così è, Signor Marchese, dissi io; e voletelo vodere? Dicami, V. S., quanti peccati erano ne i Scribi e Farisei? e non dimeno essi insegnavano la vera dottrina e strada della salute, onde Christo commandò al popolo, che ubedisse ai Scribi e Farisei, e seguitasse la loro dottrina, ma che non imitasse le loro opere e vita, che erano piene d'iniquità e sceleragini. Così dico io che bisogna vituperar i peccati delli prelati della Chiesa romana, e non la dottrina. E chi, per i peccati di quelli, lascia la dottrina, fa danno a se stesso. Disse il Marchese:

Questo è nuovo modo per difender il Papa; e tutti voi Giesuiti tenete questo modo? perchè altri non rispondono così. Al che dissi io: Se V. S. legesse le controversie scritte da catolici, trovarebbe che questo non è modo nuovo.

Mosse dopo un'altra controversia de adoratione et invocatione Sanctorum, nella quale mi negò un testo della Scrittura, e così andammo in piazza ad un libraro per monstrarli il testo. Intanto mandò uno al S.or Teodoro Bezza [20], che in quella città e tra i Calvinisti è come un Papa, avisandolo come in piazza era un Giesuita, il quale voleva visitarlo. Andai io, e mi ricevette amorevolissimamente; e le prime parole che mi disse, dopo le communi salutationi, fuorno queste: Gaudeo plurimum esse mihi a Deo concessum antequam moriar agere cum Jesuita. Vidi quidem aliquando Patrem vestrum Generalem Laÿnez cum venit in Galliam [21], [f. 92r] sed non licuit mihi nec agere, nec loqui cum eo. Dopo di havermi dimandato donde venivo, e dove ero per andare, mi dimandò che cosa havevo io studiato; gli risposi, che havevo studiato filosofia e qualche cosa di teologia. Soggiunse egli: Quo ad filosofiam quidem puto te plurimum profecisse; audio enim Jesuitas in hoc genere studiorum esse valde versatos; quo ad teologiam autem vel vos, vel nos erramus. Risposi io che questo era necessario, perchè essendo la verità una, non si potea trovar in due parti contrarie. Mi dimandò dopo, se io havevo qualche dubbio da conferir seco; li dissi, che io per gratia di Dio non havevo dubbio alcuno in cose pertinenti alla fede, ma che se Sua Sig.ria volesse dimandarmi di qualche questione, che io volentieri risponderei. Mi disse che il disputare in questi tempi non era necessario, nè utile per le anime, nè vorrei (disse di più) che si scrivessero tanti libri, perchè il tanto scriver e disputar nascondono et infuscano la verità. E dicendoli io che i Santi Padri usavano nelle controversie di fede disputare e scrivere, e se questo non è buon mezo per conoscere la verità, qual sarà? Mi rispose che il modo per intender la verità in questi tempi è per via di illuminatione, che suole fare tranquilla l'anima. Al che dissi io: E come saprò io, che tale sia illuminatione di Dio, e non più presto illusione del demonio, o falsa persuasione humana? Mi rispose che a quello, che si rimetteva e si facea indifferente, Iddio communicava tale illustratione, che l'anima si tranquillava, e questo per mezo di qualche altro illuminato da Dio. Onde, se voi havete qualche dubbio, io non mancherò di adoperarmi per voi etc. Al che risposi che io non havevo altro dubbio, se non di questo, che Sua Sig.ria mi dicea, perciochè non capivo, come questo fusse buon mezo per conoscere la verità, essendo che la persona non può havere certezza, nè che l'illu-

[20] Vedi sopra Introduzione. p. 118.

[21] Beza si riferiva ai colloqui di religione tenuti a Poissy e a Saint-Germain (settembre 1561 - aprile 1562) ai quale prese parte anche il Laínez, accompagnato dal segretario della Compagnia Giovanni Polanco. Dal giornale di quest' ultimo nessun accenno permette di dedurre un qualsiasi incontro tra Beza e Lainez, benchè entrambi presenti ai dibattiti. Cf. MHSI. *Polanci complementa II,* 842-43; *Lain. VI,* 54ss., 61ss., 754, 756, 768.

minatione fusse vera, nè che quello che si adoperarebbe fusse illuminato da Dio; e che se uno non crede a quello che un concilio o la Chiesa li propone, molto meno deve credere a quello che gli è proposto da un solo. Qui egli voltò [f. 92v] ragionamento e venissimo a ragionare de' Dottori e Predicanti che erano in Genevra di varie nationi/. Allhora li dissi che havevo udita la lettione di teologia, e che quel maestro havea detto che li papisti da quelle parole: *Non lavabis mihi pedes in aeternum*, cavano che il Papa era un successore di Pietro, e che era capo della Chiesa; il che dissi essermi dispiaciuto, per non haver egli nè ciò provato, nè nominato quali autori papisti dicevano quello. Mi rispose che non mi maravigliassi di ciò, perchè alle volte questi lettori trovano nelle loro bibbie alcune postille scritte a mano di simili cose e così puol essere, che sia accaduto a costui. E questo, dissi, mi fa più maravigliare, che in cosa di tanta importanza un maestro publico e (come V. S. dice) dotto si fidi delle postille scritte a mano.

Li raccontai ancora come il Signor Marchese mi havea provocato a disputare di cose di religione, affermandomi essere molto usato in questa città il disputare e senza pericolo de' catolici, che qui capitano. Così è, mi disse egli; anzi, farete cosa gratissima a tutti ancorchè disputiate contra la nostra dottrina; del resto poi potrete stare securissimo, che se bene sete Giesuita e contrariissimo a noi altri, niuno vi farà un minimo oltraggio; e così fu. Dopo, in segno di amorevolezza, egli stesso mi menò per tutta la casa sua, eccetto in quella camera, dove era la moglie con i figliuoli [22]; e quando fummo nella libraria, mi donò un libro de Eucharistia, che egli havea scritto contra un'altro heretico bernese [23]. Questa casa di Bezza è nella canonica vicino alla catedrale, che ancora si chiama S. Pietro, nella sommità della città; sopra la porta di detta casa vi era un nome di Giesù scolpito nel marmo della porta; e perchè molti diceano a Bezza che quel Giesù era augurio che i Giesuiti verrebbono ad habitare in essa, Bezza l'havea fatto levare con scalpello pochi giorni innanzi che io vi andassi.

Uscendo di casa di Bezza, lasciai andare la veste lunga al modo nostro, poichè ero stato da tante persone assecurato, e già per tutta Genevra si sapea che io ero Giesuita; onde concorse quasi tutta Genevra a vedermi, perchè appresso quel popolo il Giesuita è tenuto per

[22] Semplice supposizione del visitatore: in realtà Beza non ebbe figli nè dalla prima moglie Claudine Denosse morta nel 1588, nè dalla seconda, Caterina del Piano, sposata quello stesso anno. Cf. GEISSENDORF, *op. cit.* p. 43, 324/25.

[23] Chi sia questo eretico di Berna non saprei. Di trattati teologici sull'Eucarestia, che fu uno dei perni del malinteso tra calvinisti e luterani, Beza ne scrisse più di uno. Forse Pinelli intende alludere al *De Coena Domini adversus Jodoci Harchii Montensis Dogmata* (Genevae 1580) 160 pp. pp. in 8°. Trattandosi dell'ultima e recentissima pubblicazione di B. è probabile che il teologo di Ginevra ne avesse fatto omaggio al suo ospite. Va subito notato tuttavia, che Josse de Harchies non era un bernese, ma un luterano di origine vallone appartenente al gruppo strasburghese, autore di un trattato sulla Cena pubblicato sette anni prima (cf. GEISSENDORF, *op. cit.* p. 350).

demonio incarnato, e credo che molti di quei giovani e semplici haveano paura di me.

[f. 93r] Dalla casa di Bezza venni nella piazza di S. Pietro, dove havevo lasciato il Marchese e quivi con lui trovai molti predicanti, dottori et altri, che mi aspettavano. Si fece un gran circolo nel quale ragionavamo di varie cose e principalmente di Giesuiti. Era nel circolo un venerando Senatore, il quale ex abrupto disse in lingua francese: Signori io vorrei dire un mio pensiero delli Signori Giesuiti; di gratia, piacciavi ascoltarmi. Fu fatto gran silentio e tutti stavamo attentissimi. Da chè (disse egli) Lucifero cascò dal cielo e da che cominciò la Chiesa di Christo, non fu nè maggiore, nè più sottile inventione del diavolo, che havere fatto venire i Giesuiti nel mondo. E dicendoli io che desse di ciò ragione: Vi dirò, disse il Senatore. Vedendo il demonio che il nostro evangelio andava innanzi a riformare tutto il mondo, e vedendo che nel papato non vi era huomo, che con dottrina o con la bontà della vita poteva opporse o resistere al nostro evangelio, che fece, per ultimo suo sforzo e rimedio? trovò li S.ri Giesuiti, i quali e con l'opositione della buona vita e con la dottrina resistessero alla nostra religione, e quel che più importa e maggior guerra ci fa è (il che dicendo diede un gran sospiro) che senza mercede insegnano alli putti la dottrina papistica, la quale di tal modo se l'imprime nell'anima, che non basta tutto il mondo a cavarcela di capo. E qui dai circostanti fu fatto grand'applauso. Al che Iddio mi diede gratia di rispondere in questo modo: Signor Senatore, vi ingannate attribuendo al demonio, quel che si deve attribuire a Dio; hor sappiate che Iddio ha sempre havuta particolarissima cura e providenza della sua Chiesa e secondo i bisogni ha mandato l'aiuto; e perchè in questi tempi dal demonio sono state trovate molte heresie contra la verità della santa fede, le quali accecano gli huomini in perditione delle loro anime, per questo Iddio ha mandata la compagnia di Giesuiti in aiuto della sua Chiesa, acciò si opponessero a gli inganni del demonio e defendendo la fede di Dio insegnassero al mondo la via della salute. E che sia così, si vede, perchè al medesimo tempo che Lutero si separò dalla Chiesa, Iddio eccitò i Giesuiti. Di più, nella Chiesa di Christo niuna religione in sì breve tempo si è tanto dilatata quanto la religione di Giesuiti, il che non è stato senza providenza particolare di Dio, acciò potessero sovenire in tutte le parti della sua Chiesa, che fussero delle heresie [f. 93v] contaminate. Hor il Senatore, intesa questa risposta, subito disse a tutti buona sera e se partì. Io, maravigliato di ciò, dimandai al napolitano, che mi stava dietro: che vuol dire, che il Senatore si era in quel modo partito? mi disse che in Genevra era un ordine di non adirarsi col prossimo e perchè per la risposta da me data era venuta la colera al Senatore, per non scandalizzare i circostanti si era partito. Il giorno seguente l'istesso Senatore, incontrandomi per Genevra, mi abbracciò in segno di amorevolezza, m'invitò in casa sua etc.

Essendo già notte mi ritirai all'alloggiamento, e per strada un cittadino, che si era trovato nel circolo, mi fece questa dimanda in pre-

senza di molti altri, che mi accompagnavano: Padre, che vuol dire, che se uno di Genevra andasse a Roma, ancorche non dicesse nulla contra la vostra fede, sarebbe preso, messo in prigione, e bruggiato; e voi qui sete conosciuto papista Giesuita, che non habbiamo maggiori contrarii, e dite quel che vi pare contra il nostro Evangelio, e noi non solo non vi facciamo male alcuno, ma carezze, e se uno pensasse solamente di farvi dispiacere, sarebbe severissimamente castigato? hor questo non è più conforme alla carità e mansuetudine dell'evangelio di Christo? Costui stava aspettando che io lodassi questa loro accoglienza e riprendesse li catolici di crudeltà, o troppa severità; ma Iddio altra risposta mi messe in bocca. Gli risposi dunque che ciò non veniva perchè i catolici fussero crudeli e voi calvinisti benigni e mansueti, ma veniva, perchè Iddio, tra l'altre proprietà, che havea date alla verità della santa fede, una era di esser potente e libera; e perchè dalla parte nostra è la verità della santa fede, vuole Iddio che tale verità sia libera e di essa se ne ragioni per tutto il mondo, anco tra infideli, heretici et altri nimici di essa. Di più, essendo dalla parte vostra l'errore e falsità, della quale Iddio è inimicissimo, come di peste dell'anime, vuole l'istesso Iddio che detta falsità della fede stia oppressa e non si dissemini nella sua Chiesa. Da qui è che gli heretici sono presi e castigati; onde, che voi permittiate che i cattolici parlino sicuramente in Genevra, non è perchè voi sete mansueti, nè è crudeltà de catolici punire gli heretici, ma l'una e l'altra è ordinatione divina; il che detto da me, non mi fecero altra dimanda.

[f. 94r] Il giorno seguente, dovendo comprare un cappello, fui menato da quello istesso napolitano alla bottega di due italiani, li quali erano stati frati, uno 13, l'altro 11 anni, ambidue sacerdoti et in Genevra vendevano cappelli; e dimandandoli io la causa della loro apostasia, mi dissero che ne i monasterii loro erano stati perseguitati, e per questo erano venuti in Genevra; l'uno de quali quella istessa settimana havea presa moglie, l'altro si lamentava infinitamente della sua madre, che era millanese, come crudele papista, poiché havendoli cercati danari per traficarli in quella arte, ella gli havea scritto una lettera, degna di nobile e santa christiana, il cui tenore era questo: Mi maraviglio che havendo tu disshonorata la mia casa habbi havuto ardire di scrivermi e chiamarmi tua madre; ti fo intendere che io non fui mai, nè voglio esser madre d'un scelerato et nimico di Dio, come tu sei, et in luogo di danari, che mi hai richiesti, ti mando queste stecche in caparra delle fascine, che io stessa portarei per bruggiarti, come merita ogni par tuo traditore di Dio, della religione e dell'anima tua. Nella lettera quella santa donna havea messo alcune piccole stecche di fascine. Io stei quasi tre hore discorrendo con questi due per farli ravedere del loro errore e mi pare, quanto potei raccogliere dal loro parlare, che essi interiormente non erano heretici, ma solo per havere quella maledetta libertà erano fuggiti in Genevra.

Dopo pranso la patrona dove io allogiavo, che era una honorata cittadina, oltre che mi facea molte carezze straordinarie, mi tentò se

io volevo restare in Genevra, e pensando che ella burlasse, dissi io: e che farei in Genevra? Ella mi disse che mi si darebbe una lettione con provisione di ottocento franchi l'anno. Di più mi offerse una moglie quale io volevo in tutta Genevra con dote etc... e vedendo che ella parlava seriamente, cominciai a star sopra di me, dubitando di qualche inganno; e per quanto potei intendere, li ministri della città tramavano per mezo della donna di farmi restare, perchè l'istesso giorno molti mi vennero a pregare che io volessi udire una predica in italiano, che dopo due giorni dovea fare un nuovo heretico italiano. E dicendo io che in quel giorno era la festa di SS. Simone e Giuda, nella quale bisognava dire messa, essi si [f. 94v] obligavano a darmi commodità fuora della città per dire messa e di fare le mie divotioni; tanto più mi si crebbe il sospetto, onde con parole generali li ringratiai dell'offerte, che mi faceano di farmi dire la messa; quanto al restare per udire la predica, non li promessi, nè meno lo negai, benchè l'animo mio era di partire alla sprovvista e quanto prima.

Quel che mi diede qualche maraviglia fu che, in tre giorni che stetti in Genevra, non udí mai una bestemmia, nè giuramento, nè parola sconcia; il che attribuì ad arte diabolica per ingannare i semplici con apparenza di vita riformata. Intesi ancora infinite nuove contra il papa, cardinali e religiosi, le quali tutte erano finte per trattenere gli apostati e farli abhorrire i catolici. Tra le altre, mi mostrarono una lettera, la quale dicea che in Roma nella piazza di S. Pietro era stato tagliato il capo al P. Possevino della nostra Compagnia per fatti horrendi; e detto Padre allhora si trovava in Pollonia et hoggi dì è vivo.

Mi mostrarono ancora una lettera stampata assai lunga, nella quale si raccontava un caso strano e prodigioso accaduto in Roma nella processione del S.mo Sacramento di quello anno. La somma era questa. Andando la processione al solito col Papa, cardinali, vescovi, preti, religiosi etc., nel mezo di essa cominciò non so che rumore, il quale crescendo, corsero i cavalli leggieri et altri soldati della guardia, pensando che fusse qualche stratagemma di heretici; le persone cominciarono a tirare sassi dalle fenestre e dai tetti, onde un sasso fracassò il baldacchino, che copriva il papa, e miracolosamente roppe le due dita del papa con le quali dava la benedettione al popolo; per il che il papa buttò il Sacramento in terra; in questo i cavalli leggieri facendo impeto per soccorrere al papa, calpestrarono i vescovi e cardinali, buttando per terra le reliquie e croci, che portavano, per salvarsi fuggendo; durò detto tumulto un pezzo, nel quale moltissimi prelati morirno, altri feriti, a chi rotto un braccio, a chi le gambe. Hor l'origine di questa ruina non furono gli heretici, come essi pensavano, ma fu questa: è ordine in quel giorno che tutti li preti, abbati, prelati etc. che stanno vicino a Roma, venghino alla processione; hor questi vengono tutti a cavallo, chi agli asini e chi a i muli, li quali tutti legano per filza, l'uno dietro l'altro, nella penitenziaria delli Giesuiti. Hor all'uscire del Sacramento in piazza si spara l'artiglieria, suonano le trombe e tamburri; gli asini et i muli [f. 95r], che non sono avezzi a tale rumore, comin-

ciarono a tempestare tanto, che si staccarono e corsero verso la processione la quale, pensando che fussero heretici si misse in fuga, buttando le reliquie de Santi, che portavano etc. Con queste e simili buggie trattengono il popolo. Nel fine di detta lettera, dicea: non vi è altro di nuovo, eccetto che i Signori Giesuiti haveano messe conclusioni per la domenica seguente, tra le quali una era questa: Utrum in litaniis, prius invocare S. Paulum quam S. Petrum sit peccatum remissibile vel irremissibile; e simili altre baie.

III. - COMMENTARII BREVIORES

PACCANARISTS IN ENGLAND

by Fr. HUBERT CHADWICK S. I. - Stonyhurst.

SUMMARIUM: Praemissis paucis de Societate S. Cordis Iesu et Societate Fidei Iesu earumque Paccanario anno 1799 effecta unione, illustrantur ex documentis litterisque ineditis res sub PP. Rozaven et Carolo de Broglie in Anglia actae. Unio totalis sive 'corporata' cum Patribus Collegii Stonyhurstiani aliisque Patribus Anglis frustra attentatur. Collegium ab ipsis Paccanaristis Londini fundatum, et paucorum decursu annorum aere alieno gravatum, paulatim dilabitur. Cognita tandem rerum veritate dissolvitur eorum coniunctio cum Societate Fidei vel cum ipso Paccanario, et ad Societatem Iesu, in Imperio Russiaco florentem, admissionem plerique petunt.

« Coming events cast their shadows before », wrote a British poet. At the close of the 18th century, it may be recalled, when the prospects of a resuscitated Society of Jesus were perhaps more dim than ever, such a shadow fell upon two nascent Societies of somewhat similiar name — the Society of the Sacred Heart of Jesus and the Society of the Faith of Jesus. Both Societies came into being, the one in Belgium, the other in Rome, with the expressed purpose of continuing the spirit and work of the « ci-devant soi-disans Jésuites » (as their French enemies were apt to call them) until such time as in the providence of God the old Society should be restored. Their history ceased by 1814, with the final restoration of the suppressed Society.

The Society of the Sacred Heart owed its existence, next to God, to the zeal of two young priests still in their twenties, the saintly Abbé François de Tournely and his ardent, even exuberant friend, the Abbé Charles de Broglie, a son of the famous Marshal. Under de Tournely as its first Superior the Society began (May, 1794) with four members in the former country house of the Jesuits near Louvain. Three years later, after many wanderings, it had established itself at Hagenbrünn, a few miles from Vienna. Here the founder died of small-pox, to be succeded by the famous Père Varin, not yet 29 years of age, who by the end of 1798 had started a flourishing noviciate in Prague, and had converted part of the house at Hagenbrünn into a boarding school. The Society however had not as yet received the formal approbation of the Holy See.

It was at Hagenbrünn that there took place in the April of 1799 the fateful conference, or series of conferences, which Père Varin and his community held with the founder of that other Society, the Society of the Faith of Jesus. Nicholas Paccanari, as yet but a cleric in minor orders and some four years younger than Père Varin, was of a very different stamp. An ex-sergeant, he had tried his hand at business before the need of a livelihood reduced him to the occupation of a guide or showman in various Italian towns. But in Rome, about 1795, whilst a member of the pious confraternity or 'Oratory' of the Caravita, he had felt inspired to re-establish the Society of Jesus under another name. Three priest-friends of his, frequenters of the same Oratory, were won over to the venture — P. della Vedova, P. Epinette and P. Halnat, of whom the last-named soon became the right-hand man of Paccanari. These three priests, on the eve of the feast of the Assumption, 1797, formally elected Paccanari as their Superior. Cardinal della Somaglia, the Pope's Vicar, had given his approval; and on the following morning in a private chapel of the Caravita the small community assembled to take the vows of poverty, chastity and obedience, together with a fourth vow to which we must refer hereafter. It was a vow which Paccanari had excogitated in the course of a year or so of retirement at Loreto and at Assisi, undertaken as a preparation for the work that lay ahead [1].

One does not at present question the sincerity of the founder: but it is difficult to give full credence to the account of the many revelations said to have been granted to him during those months of prayer and reflection. Père Halnat appears as the authority for a long list of revelations made at this period to Paccanari by the inhabitants of heaven.

« We omit many apparitions of the B. Virgin and other saints, the driving away of evil spirits that came 80 different times to assault him and deter him from persevering, but the B. Virgin still protected him » [2].

Be this as it may, the Society of the Faith having established itself early in 1798 in a house near Spoleto, Paccanari set out thence to visit Pope Pius VI, at that time imprisoned in Sienna. Padre Marotti, ex-Jesuit, the Pope's private secretary, was first interview-

---

[1] Achille Guidée S. J., *Vie du R. P. Joseph Varin* (Paris 1854) p. 50.

[2] Translation of a letter of M. l'abbé Gouppij, Under-secretary to the Episcopal Consistory of Liège, to [M. l'abbé Preston ?], forwarded by the latter to Dr Moylan, Bishop of Cork; dated Paderborn, 23 April, 1800. MSS. *Restoration, Paccanarists, Stonyhurst,* f. 136. This and all subsequent references are to documents in the English Province S. J. Archives, unless it is otherwise stated.

ed. Recovering from his astonishment at seeing two visitors in Jesuit garb, he listened to their story and then frankly informed them that he considered their scheme impossible without a miracle. Somewhat discouraged they went to pray in the Cathedral where — to quote again the abbé Gouppij — « the Lord assured F. Paccanari of the success of their business when brought before the Holy Father, which he immediately communicated to his companion for his comfort and encouragement ». It appears that Padre Marotti was also comforted and reassured: through his kind offices several privileges were granted by the captive Pope to the Society of the Faith.

About February of the following year (1799) Paccanari obtained a second audience with Pius VI, now in captivity at the Chartreuse in Florence. He had spent the last few months, together with his followers, in a Roman prison, having fallen under the suspicion of the republican Government. On their release Père Halnat and the rest had made their way to the Duchy of Parma: Paccanari himself had Hagenbrünn as his objective (the existence of the Society of the Sacred Heart had by this time become known to him), where he hoped to negociate the union of the two Societies. From Pius VI he obtained, it would appear, the warm approval, even the exhortation to bring about the fusion of the two, in view of their common purpose [3]. From Florence he moved on to Venice and thence to Vienna, bearing with him letters in his favour from the Nuncios both of Florence and of Venice, as well as from the Patriarch of Venice. One may note how at this period and indeed until his downfall his charm and eloquence enabled him to win over all manner of persons to his way of thinking.

At Hagenbrünn a series of conferences with Père Varin and his companions lasted from the 9th to the 17th of April. Once the exhortation of the Holy Father (which Paccanari would not fail to emphasize) was reported to the Society of the Sacred Heart, the issue was not in doubt. The method of fusion, not the fusion itself, became the subject of debate. On April 18th, 1799, took place the final ceremony in the chapel of Hagenbrünn. After Mass of the Holy Spirit celebrated by Père Varin, he and all his erstwhile subjects renewed their vows in the hands of Paccanari, still no more than a tonsured cleric [4].

[3] Achille Guidée S. J., op. cit., p. 54.

[4] A few months later he received from the Nuncio at Vienna the minor and two major Orders. Subsequently this same Prelate refused to raise him to the priesthood: but in June, 1800, « en vertu des pouvoirs conférés par Pie VI à la Société de la Foi », he was ordained priest by the Bishop of Cremona (Guidée, op. cit. pp. 60, 326-7.)

The question whether Père Varin or Paccanari should become Superior General of the united Society of the Faith had hardly been discussed; or if it had, the encouragement and minor privileges given by Pius VI to this Society, together with the very evident reluctance of Père Varin to be Superior even of his own community, had soon silenced or smothered the objections that arose. It must be added that, as P. Guidée has remarked, there was reason to think that Paccanari would have refused to accept either Père Varin or anyone else as his Superior. The roots of Père Varin's humility ran deep: the piety of Paccanari seems to have been, at least in part, emotional and somewhat shallow. The discipline of religious obedience was beyond his personal experience, possibly beyond his range of vision. For two years now he had been Superior of his Society, and he was growing less and less inclined to accept any other position.

The Society of the Sacred Heart thus ceased to exist as such: it had become part and parcel of the Society of the Faith. There remained the final objective, whenever it should become possible — amalgamation with a restored Society of Jesus. That had been the ardent desire of de Tournely, and remained the unswerving aim of his Society. Events of the next few yars proved that it was also the over-riding purpose of the great majority of those who had already joined Paccanari or were presently to be associated with him. From 1803 onwards, desertions from the ranks of Paccanari to the standard of St Ignatius, still waving in the Russian breeze, increased in numbers and importance until the practical extinction of the Society of the Faith in 1808 with the condemnation and imprisonment of its Superior General. In the event it was not the Society of the Faith but it was Paccanari himself who was to prove unfaithful to the declared purpose of his Society. Nor is it likely to have escaped his perceptive mind that amalgamation with the Jesuits would be incompatible with the retention of his position as Superior General.

Within a year of the union of the two Societies Paccanari began to spread his subjects over Western Europe. Foundations were made with varied success in Germany, France and Holland, as well as in Italy. To England (which mainly concerns us here) about the beginning of 1800 were sent two members of the former Society of the Sacred Heart — the Abbé de Broglie, who has already been mentioned, and Jean Louis Rozaven, a Breton priest of outstanding ability whom Paccanari named « Provincial » of England and of the territories subject to the King of England. They seem to have arrived in England in the spring of 1800, where for a year

and more their address in London was No 7, Upper Evesham Buildings, Sommerstown. Their first object was to make contacts, especially with the English ex-Jesuits; and, like Paccanari himself, they speedily acquired friends and admirers. The wise and cautious Fr. William Strickland, who for many years now at his residence in Edgeware Road had acted, by vote of his confreres, as their financial administrator, was charmed on first meeting them. « The Abbé Broglie with a companion is now in town », he wrote in June; « He is a most amiable youth. I have had some discourse with him... I think there can be no doubt but that the new Institution is conducted by a special providence » [5].

Even by this date the accusation had been made — it was a charge which the future Jesuit General, Fr. Gruber, soon came to believe in — that behind the Society of the Faith were the Spanish politicians, working to prevent the restoration of the Society of Jesus. But Fr. Strickland, enchanted like many another by the tales his two new friends were telling him, was for the moment credulous.

« To obviate the bad effects of such a Calumny », he wrote, « Paccanari and four or five others of the principal members of the body signed a declaration, of which I have a copy. The last article is this: 'It is my wish that all the ancient, as well as modern Children of our holy Father St. Ignatius form but one and the same body, and shou'd be animated by the same spirit' etc. » [6].

This « last article », it will be noticed, is open to more than one interpretation. Yet one must not make the mistake of reading history backwards. Fr. Strickland's new friends were not in the least insincere in their assurances. They were as enthusiastically confident in the rectitude of their Superior General as no doubt was Paccanari himself.

The two Paccanarists spent some busy months making suitable contacts with the English Catholics. It was upon their agenda presently to establish a College in London, as their colleagues were doing or about to do in Dillingen, Lyons and elsewhere; they needed therefore a clientele. More important, they were visiting the ex-members of the English Province in their various missions and

[5] Fr. W. Strickland to Fr. Marmaduke Stone (Stonyhurst), 12 June, 1800 (Strickland Letters).

[6] Fr. W. Strickland to Fr. M. Stone, 10 July, 1800. (ibid.) The quotation is from Paccanari's declaration of August 11, 1799, demanded of him by some of the former members of the Society of the Sacred Heart (Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*[3] V, 419).

explaining to them the merits of their new Society. In October of this year de Broglie visited Wardour Castle in Wiltshire, whence he moved on to Bath and to Bristol and later to Lord Clifford's home at Ugbrooke. Rozaven at an earlier date had travelled along some of the same route. And it was at Wardour that he found his first — and only — recruit in the person of Fr. Charles Forrester [7], chaplain to Lord Arundell of Wardour. The circumstances were reported to Fr. Stone, President of Stonyhurst College, by Fr. Anthony Simpson who had been on a visit to Lord Arundell.

« Four or five weeks ago I went to Wardour, where I heard Fr. Forrester had gone to London to make a retreat... He returned some time after and brought with him Abbé Broglio, and at his arrival told us that on the 5th day of his retreat, being satisfied within himself with all he had heard and seen, he had enlisted in the New Order of which he was now a novice; and after his retreat had been ordered back to his former station, Wardour, there to continue his noviciate until the time should come for taking his vows » [8].

Fr. Simpson adds the information that besides Fr. Forrester there were now six novices at Sommerstown, all of them French priests. Abbé de Broglie, he notes, « is extremely desirous of effecting a Junction of his Society with the Ancient Jesuits, but above all with Stonyhurst; this last point to be one and probably the first object of his visit to England ». But as he and Rozaven wished to visit Stonyhurst together, they must await the arrival from Germany of one or two of their associates who would look after the London establishment during their joint absence. The visit proved possible in the beginning of 1801: but already it had become clear that the Paccanarist Fourth Vow [9] was going to be a serious stum-

---

[7] Fr. Charles Fleury, known in England as Forrester, was a Frenchman who entered the Society of Jesus in 1756, a month later than his bosom friend, Fr. de Clorivière. After the expulsion of the Jesuits from France he lived awhile at the English College in Liège and in 1766 was admitted by the Provincial, Fr. Elliott, into the English Province. He had been at Wardour since 1775, at first as missioner and later as private chaplain to Lord Arundell.

[8] Fr. A. Simpson (Bath) to Fr. M. Stone (Stonyhurst), 20 Nov. 1800 (MSS *Restoration* etc. f. 145). Fr. Simpson (Sionest, Sionêt), like Fr. Forrester a Frenchman, had been more or less 'adopted' by the English Jesuits. From about 1801 to 1814 he taught Natural Philosophy and Mathematics at Stonyhurst, and then returned to France, to succeed Fr. de Clorivière as Vice-Provincial and finally to become Provincial, in which office he died in 1820.

[9] Fr. Simpson in his letter of 20 Nov. (as above) quotes the formula of this vow — supplied to him doubtless by the Abbé Broglie: « Ego N. N. promitto et voveo me subiecturum integre et perfecte meum Iudicium, meamque voluntatem Summo Pontifici eiusque Successoribus, in eis omnibus quae dogmata, mores et

bling-block for the « Ancient Jesuits ». Fr. Simpson, for one, had had long and repeated discussions on the subject with de Broglie. He considered the new Society was the work of God,

« and I am strongly inclined to believe it will end, some day or other, and I hope very soon, in the reestablishment of our dear Society, but I mean the identical one such as it was established by our Father St. Ignatius. For I cannot look upon the Society of the Faith as the same as our Society: I acknowledge they are Jesuits, but they are also something more — and that 'more' I don't like. I cannot reconcile my mind with their new vow. I see in it neither necessity nor convenience » [10].

Still less did this Fourth Vow appeal to Fr. Joseph Reeve, the chaplain at Ugbrooke, an ex-Jesuit close in touch with the 'Gentlemen of Stonyhurst'. He was an elderly, portly priest, a writer of books, whose prudent opinions, supported by learning and a certain natural pomposity, always carried considerable weight. Père Rozaven discovered that he was a man to conciliate and accordingly addressed to him a long letter, arguing phiosophically, and no doubt truly, that the addition of an extra vow did not necessarily destroy the 'essence' of a religious Order; that this fourth vow apart, their two Societies were identical, for the Constitutions and Rules did not differ by a single letter [11].

But his correspondent was less interested in theory than in practice. The two Societies were sisters — and certainly not twins. Outsiders might mistake them one for another, but a closer inspection would reveal the difference — the ultimate difference lying in the addition of the fourth vow. Fr. Reeve proceeds politely to criticize this addition which indeed he considers might suggest some sort of slight to the memory of St. Ignatius's suppressed Institute.

---

disciplinam respiciunt; ita ut quotiescumque Christi Vicarius, aut sponte, aut quia consultus et requisitus de veritate, quomodocumque locutus fuerit, sententiam dixerit, decisionem protulerit, obediam cum vera et sincera docilitate et submissione cordis et spiritus, deponens omnino et reiiciens meum Iudicium, cognitiones et sententias meas, quin ullo unquam tempore, sive interius sive exterius, verbo aut scripto, quomodocumque tandem modo, declinem ad dexteram vel ad sinistram. »

[10] Fr. A. Simpson to Fr. Stone, 22 Nov. 1800 (ibid. f. 147). The Vicar-General in Russia, Rev. Fr. Kareu, writing his first letter (10 Sept. 1801) in answer to Fr. Strickland, added a brief but expressive postscript: « Viros illos, e quorum numero Sacerdotes aliqui in Angliam delati sunt, esse Jesuitas, nescio; cum tamen, si essent hujusmodi et de vera Societate Jesu, scire idipsum deberem » (Epistolae Generalium, 1750-1853. f. 9).

[11] Père Rozaven, S. F. J., to Fr. J. Reeve (Ugbrooke, Devon), 4 Dec. 1800 (Stonyhurst MSS. C. IV, 16, N° 3). Fr. Reeve replied on Dec. 29 (ibid. N° 2).

The new vow is concerned with internal acts of judgement and will, presuming a degree of perfection such as can hardly be demanded or expected of every member of the Society. In some circumstances its demands are far above the limits of ordinary virtue. Its scope, for instance, would include the destructive Brief of Clement XIV, and many an ex-Jesuit, for all his external submission to that decree, would fight shy of binding himself to anything deeper than that. Moreover, what an obvious excuse would such a vow provide for Civil Governments to exclude the Society from their territories! What of the Pope's deposing power, which had never been officially renounced? Or take England, for instance, where by the Oath of Allegiance of 1778 the ex-Jesuits, like other Catholics, had sworn not to admit in their country any foreign jurisdiction in temporal matters [12]. How could this Oath be made to harmonize with such a vow, even if limited to the « professed fathers » or to those concerned with the government of the Society? As to the vow being taken « immediately after the Noviciate by all the Scholars and even by the temporal Coadjutors », Fr. Simpson had put it bluntly: « What has a Brother Cook or Taylor to do with the decisions of the Pope? »

It must have been therefore with a growing sense of uncertainty that the two French abbés looked forward to their conference with the members of the Stonyhurst community. That College had established itself on English soil but a few years previously, in the August of 1794. But it had a long history behind it and a strong tradition derived from some two hundred years of continental life, first at St. Omers until in 1762 it was driven from France, then at Bruges and, after the Suppression of the Jesuits, at Liège. It had been the only College of its kind in the English Province, and now during the Suppression period it was a philosophate and theologate as well. All the hope of the future lay here. It was a hope that the Paccanarists wished to share, even to strengthen. Yet the future — which for the suppressed Society meant its resurrection — at this period loomed dark and cheerless for the remnant of the former English Province. At least half of its members were dead — some sixty had died within the last ten years — and the rest were well past middle age. In the smaller Irish Mission across the

[12] When the English Vicars Apostolic obtained from Propaganda a Decree (15 July, 1786) ordering the ex-Jesuits to arrange that their properties and funds should ultimately be left to the free disposal of the bishops, Fr. Strickland did in fact appeal precisely to this Oath of 1778 — an Oath which, as he reminded them, the Vicars Apostolic had themselves taken — in vindication of the ex-Jesuits to decide this temporal matter as they judged best.

water all were dead but two. Another score of years and a similar situation might well confront them. Why not renew their youth, make certain of their future by amalgamation with a Society professing the same ideals, following the same rules, awaiting, as they, the dawn of a happier day, if that should ever come? This other Society was in favour with the Holy See, had the Pope's express approval: they were daily expecting, so they said, to hear of its formal confirmation. Why then boggle at an added vow, which was but an additional emphasis on the Jesuits' famous vow of obedience? It too must have had the Pope's approval.

Here it is that one first discerns the infiltration into England of certain suspicions which had already begun to spread abroad upon the continent. A few weeks before the expedition to Stonyhurst the Abbé Barruel [13], who was residing with Fr. Strickland in No 25, Edgeware Road, received a letter from the Archbishop of Auch (Aux) warning him against « les emissaires de ces soi-disans jesuites — je dis des emissaires, car c'est bien eux qu'on doit appeller soi-disans jesuites ». The Archbishop gives various details of the activities of Paccanari (a name which in one place he curiously misspells Paccaroni!) which appear to him suspicious.

« Au reste les Paccanaristes sont peutêtre des Saints, mais le Pape actuel a refusé de les approuver malgré les instances de l'Archiduchesse Christine sœur de l'Empereur. Ils sont des imprudens d'avoir dit qu'ils avoient un Bref du Pape Pie VI qu'ils n'ont pu montrer: ce qui les a forcé de recourir a l'approbation *vivae vocis oraculo.* Ils se rendent suspects en voulant et en souffrant qu'on les prenne pour ce qu'ils ne sont pas » [14].

Whether the Archbishop was accurate in all his statements is of less importance than the general warning which, as he says, was the main purpose of his letter. Needless to say, the Abbé Barruel showed the letter to Fr. Strickland; and next day, Dec. 22, a copy was dispatched to Stonyhurst. There it must inevitably have

---

[13] Père Augustin Barruel (1741-1820), whose *Histoire du Clergé pendant la révolution française* and other works had created a considerable stir, lived for ten years in London in Fr. Strickland's household in the capacity of Almoner of the Princess de Conti. He returned to France in September, 1802, and soon was able to re-enter the Society still surviving in Russia. Some dozen letters of his to Fr. Strickland (1802-1806) are preserved in the English Province archives.

[14] Archbishop of Auch (Montserrat, Catalonia) to the Abbé Barruel, 11 Nov. 1800. A copy is in Stonyhurst Archives, C, IV, 16, N° 1. The lady referred to was really the Archduchess Marie-Anne, a sister of the Emperor Francis II. Introduced to Paccanari by Père Varin, she seems to have 'adopted' him, followed him from Vienna to Padua, from Padua to Rome, and munificently supported his activities with her influence and money.

inspired, at the least, some degree of uneasiness. For Fr. Strickland the warning was decisive, since the Archbishop in his opinion had a reputation for piety and prudence beyond all the Bishops of France. In another three weeks he was writing to the President, Fr. Marmaduke Stone:

« Broglio and Rozaven will probably have arrived at Stonyhurst before you get this letter... I own I was not edifyed at the passionate expressions made use of on the occasion of learning the Contents of the Archbishop's letter. It was not Ignatian! The history of their foundation they will probably show or read to you... much in it is suspicious. In common prudence before we give entire Credit to extraordinary Revelations and communications with heaven, we should have something more than the bare testimony of the person to whom they are made... Is it probable that Paccanari should in the heart of Italy retire to Loretto, make a retreat etc. etc. without having ever heard of the Society of Jesus or of St Ignatius? » [15].

The two « emissaries » arrived at Stonyhurst a couple of days later and created an excellent impression on the Fathers who were there to receive them. The community at that time numbered about thirty: of the ten priests all but one had entered the Society of Jesus before the suppression — they at least were not likely to be persuaded without very convincing arguments. Meetings were held at which the two Paccanarists pleaded their cause: and before their departure they presented their arguments in a written Memorial [16], to which they requested a formal answer in writing. It should suffice here to summarize very briefly this rather lengthy document, which may be divided under five headings:

1. Union with Stonyhurst would mean a great increase for the Society of the Faith, and give it a firm foothold in England.

2. It would be no less an advantage to Stonyhurst which lacks the stability of vows. The Ignatian spirit without vows, without Ignatian obedience, will die out in the next generation. Many of your young men wish to follow this Ignatian way of life. As you stand now, you cannot satisfy them.

3. God alone, Who allowed your Society to die, can raise it again to life. If in our Society you see the finger of God, why delay

[15] Fr. W. Strickland to Fr. M. Stone, 16 Jan. 1801 (Strickland Letters, ff. 113-4). An Italian Jesuit at Parma later recounted to the General S. J. Père Halnat's tall story that « per immediatam Dei ipsius revelationem ea omnia acceperat (Paccanari) quae sunt in Instituto nostro, quaeque ipse Paccanari per se intelligere nullo modo poterat ». Halnat had ascertained this by comparing the Jesuit Institute with what Paccanari told him of his revelations (Miscellanea, 1771-1820. f. 72).

[16] Restoration, Paccanarists, etc. ff. 158-159.

to unite with us. God will give victory over all troubles and opposition.

4. As to the Fourth Vow, the history of our Society — how a young man, quite uneducated, received by divine revelation the knowledge of the Ignatian Institute [17], how after much prayer he considered this vow to be necessary and received the Pope's approval of it, etc. — all this shows that it is the will of God that this vow be added. Thus the objections urged against it can be dismissed.

5. Either the Society of Jesus will be restored or it will not. If it be restored, we shall all give thanks to God and hasten to enter it. If it is not to be restored, then the best place for us all to end our days in is the Society of the Faith, which has the same spirit and objective as that of St. Ignatius.

The reply to this Memorial was drawn up, also in Latin, by the gifted Professor of Theology, Fr. Thomas Barrow, and agreed to by the other Fathers. It does not appear to have survived the ravages of time; but the gist of it we get from a letter of Fr. Nicholas Sewall, a future ' President ' or Rector of Stonyhurst.

« I happened to be at Stonyhurst when those Fathers were there... We all soon saw that it would be very imprudent to unite with them. They appeared very tenacious of their vow, very desirous of a union and very unwilling to form a connexion with the Jesuits in Russia, and seemed rather to wish that we should all fall under the standard of Fr Paccanari, than that the ancient Society should be restored... Fr Barrow answered Fr Rozaven's Memorial... As regards the union he says, " Non enim quod habemus spirituale bonum in manibus, illud aequum est projicere aut gravi periculo temere exponere maioris boni intuitu " etc. As to 4th vow he says: « nec est utile nec laudabile »... Suffice it to say that there is no one, not even Tom Reeve, who has the least thought of uniting with Broglio and Rozaven » [18].

As this same Fr. Thomas Reeve, Prefect of the 'Juniors', wrote to his elder brother: « Our final unanimous answer was that we were ready to unite with them, when they became united with the Society in Alba Russia, ad quam oculos habemus conversos » [19].

From the same source we learn that the Paccanarists were dissatisfied with Father Barrow's reply, declared that no written answer was needed and, more in sorrow than in anger, went away without it.

---

[17] «... Ignatianum institutum, sibi antea ignotum, accepta divinitus notitia, orbi restituere aggreditur... »

[18] Fr. N. Sewall [Portico] to [Fr. Strickland ?] 28 Feb. 1801.

[19] Fr. T. Reeve (Stonyhurst) to Fr. Jos. Reeve (Ugbrooke), 19 Feb, 1801 (Stonyhurst MSS. C. IV. 16. N° 4).

« They left us on the 27th of last month, after staying for 8 days. Their edifying religiougs behaviour, breathing the spirit of St Ignatius, confirmed in all of us the high opinion we had conceived of their sanctity and their Society. Tho' not our Society, it appears to me to be the work of God... »

That judgment was surely a true one, even though God's full plan was not yet discernible, could not yet be discernible without prophetic vision of the future.

Returning to London, de Broglie and Rozaven — they are usually mentioned in that order — pursued their activities without undue discouragement. They continued to correspond with Fr. Stone and passed on to him hopefully the cheerful news they were receiving of the progress of their Society. Thanks to the Archduchess the Paccanarists came into possession of a large establishment in Rome. There their numbers were rapidly increasing, their church was thronged. In Rome and elsewhere devoted work was being done in the hospitals, among the soldiers, wherever need was greatest. Nothing appeared to be lacking except their Society's formal confirmation; for, as Fr. Joseph Reeve rather pointedly declared to Père de Broglie, his Society was as yet but a private Congregation, not a Religious Order, until it should be confirmed by the Holy See. Would it ever be confirmed? Cardinal Erskine at all events, on a visit to Wardour Castle, stated openly that it would not [20]. In any case, not many months after the visit of the Paccanarists to Stonyhurst, the attention of the English ex-Jesuits was directed elsewhere. The question now mooted was that of a possible amalgamation, not with the Paccanarists, but with the real Society of Jesus still alive in White Russia.

By the Brief *Catholicae Fidei* of March 7th, 1801, it will be recalled, Pope Pius VII formally confirmed the Society of Jesus as it existed in White Russia. Details of the document gradually became known, although the Brief itself did not reach Jesuit hands until a year and a half later. First news of it in England seems to have come in a letter to the Abbé Barruel from his friend Padre Virginio [21], which reached him on July 30th of that year: a letter which tended likewise to increase that suspicion of the Paccanarists — or at least of their governing body — which had already been

[20] Fr. Jos. Reeve (Ugbrooke) to Fr. T. Reeve, 19 Feb. 1802 (Stonyhurst MSS. C. IV. 15, Nº 36).

[21] L. Virginio, prêtre (Vienne en Autriche: Église Italienne) to M. l'abbé Barruel, 6 July, 1801 (Restoration etc. ff. 170-171).

aroused by the Archbishop of Auch. On the very next day, feast of Saint Ignatius, Fr. Strickland wrote to the Vicar-General in Polotsk, Fr. Kareu, broaching the subject of affiliation to the Russian Jesuits on behalf of the sixty or seventy survivors of the English Province. To Fr. Gabriel Gruber too, the influential Rector of the Imperial College at St. Petersburg, he sent a letter, and to Padre Marotti, now private secretary of Pius VII, begging for confirmation of the news received from Virginio but contradicted by the information which had reached the Paccanarists. Towards the close of October a kindly reply was received from Fr. Kareu, informing him of the fact that the papal Brief confirmed the existence of the Society, « intra tamen, non extra fines Imperii Rossiaci ». He added his promise of cooperating with the efforts of the English Fathers to secure the object of their desires. It was however for his successor, Fr. Gruber, to announce a certain measure of success: this he did in a letter of October 12th, 1802, written two days after his election as General S. J. Cardinal Brancadoro, the Cardinal Protector, he says, at Fr. Kareu's request had already brought the matter to the notice of His Holiness. Now an answer had come from Cardinal Consalvi in the Pope's name.

« Respondit praedictus Cardinalis, 'verum quidem esse in Brevi suam Sanctitatem nostram existentiam ad Russiam restrinxisse, sed per hoc suam Sanctitatem non velle impedire quin alii tam in terra acatholicorum quam etiam Catholicorum ad nos aggregentur, dummodo non aperiantur novae domus Professae: talem facultatem esse inhaerentem Brevi, cum sine ea impossibile videatur ut Societas se sustineat'. En igitur campum apertum: clarius Sua Sanctitas respondere non potuit »[22].

This happy news was for many quite sufficient. They were keen to take immediate action, relying on Cardinal Consalvi's reported interpretation of the earlier Brief. Others there were who demanded for so important a step some firmer basis, some written document from Rome that might serve as a definite, formal proof for the sceptical — the Vicars Apostolic being by no means excepted from this category. But they were asking for more than Pius VII was prepared to give. They failed to appreciate fully all the difficulties of the Pope, faced as he was by the unrelenting opposition of the Spanish Court whose influence in Rome was insidious and powerful. It was finally at Fr. Strickland's suggestion that Fr. Gruber decided to appoint Fr. Marmaduke Stone as Provincial, who at his discretion could ' aggregate ' to the Society of Jesus such as

[22] Epist. Generalium, 1750-1853, f. 15.

should be willing to take or renew their vows at once. In his letter to Fr. Stone appointing him to the post and explaining the mode of procedure, he repeats once more the authority on which he acts:

« Facultas aggregandi et uniendi nobis alios in partibus tam Catholicorum quam Acatholicorum vivae vocis oraculo data nobis est et significata tum per Eminent: Cardinalem Consalvi Secretarium Status, tum per Nostrum P. Giorgi Theologum Poenitentiarium, nostrumque Romae Agentem: qui ultimus ex voluntate S. Pontificis disertis verbis ad me perscripsit, omnia a me postulata et rogata, quae sive Angliae Regnum, sive alias terras concernunt, concessa esse, hac sola addita conditione, ne vestis Jesuitica portetur ibi ubi per Regimen Societas nondum fuit a Sede Apostolica expetita: Breve Aggregationis nondum dari propter molestias, quas S. Pontifex ob Breve pro Rossia datum a Ministerio Aulae Catholicae jam fuit expertus: discretionem requirere, ne S° Patri, qui nobis vere, tanquam Pater, est addictissimus, suscitemus novas tricas, et ut contenti simus praesenti rerum statu, qui ad legitimam Societatis existentiam etiam in Anglia jam sufficit » [23].

It was in virtue of this vivae vocis oraculum thus attested that Fr. Stone was installed Provincial by Fr. Strickland in the May of this year 1803; and in this arduous office he remained for the next fourteen years. Mais revenons à nos moutons.

De Broglie and Rozaven had meanwhile proceeded with their intention of establishing a school. At the close of June, 1801, Fr. Stone received a printed Prospectus entitled, « Plan of Education adopted at Kennington House, near Vauxhall. Surry ». De Broglie's

[23] R. P. Gruber (Petropoli) ad P. Stone. 1 March, 1803 (Epist. Gen. 1750-1853, f. 20). This 'legitima existentia' is of course not the same as the 'existentia canonica' for which after many years of strain a Rescript was obtained, dated 24 Dec. 1813, through the kind offices of Mons. Severoli, Nuncio at Vienna (Brzozowski to Stone, 25 Jan. 1814: ibid. f. 164). The situation was comparable to that of Parma under the Provincialate of Fr. Pignatelli. « Habemus in Italia sciente S. Patre similem Provinciam in qua, nec Episcopis nec ullo alio conquerentibus, omnia bene procedunt ad M. D. Gloriam » Gruber to Strickland, 27 May, 1803: ibid. f. 29). In an urgent letter (19 Nov. 1803) to Fr. A. Kohlmann, the then Superior of the Paccanarist house in Amsterdam Paccanari asserted that the Pope had not sanctioned the canonical existence of the Jesuits beyond the confines of Russia — which was true; and that « la lettera che questi dicono avere del Secretario di Stato per estendersi altrove, non è vera. Ciò lo sappiamo dallo stesso E.mo Consalvi » (Registro delle lettere del P. Niccolò Paccanari, 1799-1804: Arch. Prov. Veneto-Milanese, foto Arch. Rom. S. J. pp. 221-223. The kindness of Fr. Edm. Lamalle has provided me with a copy of this and of some other documents from the same source). There can be no doubt of Consalvi's letter to the General in Russia: Fr. Gruber certainly did not invent it. But Paccanari for one reason or another confuses the distinction made above — and indeed not without some excuse since the English Jesuits were not at first very clear on the subject.

covering letter explained that the Pope's desire for the expansion of his Society had hastened the moment for starting this school. Characteristically he adds that the welcome given to the Prospectus clearly demonstrates the Will of God. The *Laity's Directory*, wherein various College prospectuses were annually printed, included in its 1802 issue this same Prospectus of Kennington House, « under the direction of Messrs Broglie and Rozaven ». Since the summer vacation is there stated to last till the 1st of August, one surmises that the College first opened on August 1st, 1801. Sometime in 1802 they seem to have moved across the river to Kensington. The Prospectus for 1803 gives the adress as « Kensington House, Kensington, Middlesex »: however, as previously, « the house is pleasantly situated, and the air salubrious ». The fees, on the other hand, were less pleasant, having risen from fifty to sixty guineas — a high fee as compared, for instance, with forty guineas at Stonyhurst, or £30 for Oscott. It remained at this figure for at least as long as Père de Broglie was in charge. In 1803, we learn, the community numbered thirty one, including six lay-brothers — three of them novices. Of the remaining twenty five, eleven of them, mostly Frenchmen, were novices under Père Halnat as Novice-master. Eight of the older priests were 'professed '[24]. As to the government of the establishment it appears that the imaginative Père Halnat had much to do with it.

« To understand the situation of that House you must know that Mr Rozaven is the Superior of the Body in England, that Mr Broglie is the *nominal* Superior of the House, that Mr Halnat is the real Superior of the House, Mr Broglie being directed by Mr Rozaven to do nothing without the approbation of Mr Halnat ».

Fr. Charles Forrester, it is added, was a Vice-Superior [25].

Not far from Kensington House, in Holland Street, was a kindred school for girls, Paraclete House, conducted by a small community of about fourteen nuns, which owed its existence to the enthusiastic zeal of the Archduchess Marie Anne and was modelled on

---

[24] Fr. C. Forrester (Kensington House) to Fr. M. Stone, 22 June, 1803 (Miscellanea, 1771-1820: ff. 75-76). It is tempting to add that one of the four « scholastici sacerdotes », Fr. Caperan, who had entered the novitiate in London in June, 1800, is catalogued as knowing Latin, French, Greek, Spanish, English, Hebrew, Persian, « et omnes orientales (linguas) ». Curiously or not, his occupation was Professor of Mathematics. Persian was one of the languages advertised in the Prospectus: presumably it was taught (if at all) by Père Epinette, who was also an orientalist.

[25] So Fr. Strickland, quoted in a letter, Fr. Jos. Reeve to Fr. M. Stone, 27 July, 1803 (Restoration etc. f. 185).

the Society of the Faith. With the approbation of the Vicar Apostolic it opened its doors on March 25th, 1803, Lady-day, but did not prosper. They received but few pupils, and those « were not of a sort to make more and better connections ». Dr William Fryer, First Chaplain at the Portuguese Embassy, took a kindly interest in them: but more especially were they indebted to Fr. Fontaine, a French ex-Jesuit working, like Fr. Forrester and some others, in the English (ex)-Province, who acted as their chaplain besides rendering them financial assistance. Although at this period he resided with the Paccanarists in Kensington House, he never joined their Society, and severed connection with both establishments when Paraclete House school came to an end after just two years of existence [26].

In the summer of 1802 Père Rozaven was summoned by his Superior-General to Rome to an assembly of local Superiors for the purpose of coordinating the government and discipline of the Society of the Faith. He travelled to Rome in company with Père Varin, now Superior in France, reaching his journey's end on the eve of St. Ignatius's feast. During the month or more that he spent in Rome in contact with Paccanari, both Père Varin and he were receiving somewhat unpleasing impressions. The founder's declining zeal for union with the Jesuits, the worldly outlook which seemed to lie as a background to his multifarious activities—apprehensions thus vaguely aroused were reinforced, at least in the case of Rozaven, by the rumours that reached him of a more serious, personal nature. Though he kept his own counsel, he returned to England in the autumn with misgivings in his heart, more determined than before to join the Society of Jesus as soon as ever such a step should prove possible [27].

In England the journey of Rozaven to Rome had not passed unnoticed. Suspicion was in the air, as has already been noted; and it was feared that the purpose of his journey was to hinder the negociations now in progress for affiliation to the Jesuits in Russia. Suspicions may possibly have been justified — it is difficult to know the whole truth of the matter; but if so, they were directed towards the wrong person. Yet for Fr. Strickland and his friends every move of Paccanarists was suspect.

[26] Cf. Père Rozaven (Kensington) to Fr. Stone, 26 Aug. 1803. (Miscellanea 1771-1820, f. 78); Fr. John 'Fountain' (Kensington) to Fr. Stone, 28 Dec. 1804 (Restoration etc. ff. 192/3); Laity's Directory for 1804 and 1805.

[27] GUIDÉE, op. cit. pp. 86, 95.

« The Connection of those Gentlemen with the Spanish faction at Rome is no longer a secret. The Spanish Ambassadour at Rome has lately purchased a magnificent Villa and Vinyard at Rome, for which he paid 200,000 livres, & has made a present of it to the Paccanarists. One of their leading men informed me & Mr Barruel of this particular a few days ago » [28].

So Fr. Strickland, a few days after Père Rozaven's departure. And he was by no means alone in his view that the new Society of the Faith was being encouraged and fostered by the anti-Jesuit party in Rome as a convenient substitute for the Society of Jesus towards which Pope Pius VII had already displayed alarming symptoms of friendliness. Fr. Gruber, with his own sources of information, had for some time shared the same opinion, and as General — he was elected on October 10th of this year — he seems to have grown only the more settled in his conviction.

Whatever may have been the motives that prompted them, we find that a few months later three of the older Fathers of Kensington House — PP. de Broglie, Halnat and Epinette — have been writing to the General in Russia asking for admission to the Society of Jesus. Fr. Gruber's reply, dated April 8th (1803), tactfully referred the decision of suitability to Fr. Stone and Fr. Strickland. To the latter, in a letter of the same date, the General added a special caution as regarded Père Halnat, enclosing a copy of a letter recently received from an Italian Jesuit who had known Halnat when in Parma in 1799 [29]. Before this letter arrived in England, Père Rozaven had set out on April 20th for a second visit to Rome: and within a week after his departure Fr. Stone was informed that several others of the Kensington community, including Fr. Forrester, had also applied to Fr. Gruber for admittance [30]. By June at latest the infection had spread, it seems, to the whole establishment. « In

[28] Fr. W. Strickland to Fr. M. Stone, 3 July, 1802 (Strickland Letters. f. 127).

[29] R. Fr. Gruber to Strickland, 8 April, 1803 (Miscellanea, 1771-1820. ff. 72-73). A passage from the long enclosure has already been quoted in a previous note. It may be of interest to cite what is here said of B. Joseph Pignatelli's estimate of Père Halnat: « Hoc etiam memini dictum fuisse a prudenti viro, P. Pignatelli nostro, qui ipsemet Bononiae domi suae exceperat Paccanarium, Halnat et alios eorum Socios: etiamsi Paccanarius bene animatus ipse esset, ingenium tamen solius Halnat idoneum esse ad omnia perturbandà ». Père Halnat's fundamental goodness and zeal were never in doubt: his lack of prudence and the extravagancies of his zeal were what rendered him unacceptable to the Society of Jesus. He presently returned to his former foreign missionary life, and is reported to have died in 1808 in Rio de Janeiro.

[30] Fr. Forrester (Kensington House) to Fr. Stone, 26 April, 1803 (Restoration etc. f. 182). Fr. Forrester renewed his simple vows on the following August 10th, and his final vows at Wardour on July 2nd, 1805.

the course of a few days », wrote Fr. Forrester to Fr Stone, now installed as Provincial, « the several members... had, of their own choice, come one after another to signify the desires of their hearts » [31]. What was to be done? For there was, of course, the matter of the survival of Kensington House to be considered — a matter which created considerable perplexities. But for the moment let us follow Père Rozaven on his journey to Rome.

He left London, as already noted, on April 20th and did not return until August 8th — an absence of nearly four months. For him it was a momentous journey. The suspicions of Paccanari's conduct imbibed during his previous visit to Rome had in the intervening months been resolved into certainties: and as Superior of the Paccanarists settled in London he felt it his duty personally to consult the Holy Father as to his future course of action. He had it also in his mind to sound others of his Society who would join him in offering themselves to the Jesuit General. It seems likely however that as yet it was some form of corporate union on which he had set his heart. Writing to Fr. Forrester on May 21st he reports that he has had an audience with the Pope, « qui a bien accueilli la proposition ». By the 28th he had also interviewed Paccanari and told him of the desire of the London Fathers for a union with the Jesuits. Paccanari had replied that ' what he thought four years ago he still thought to-day '. The difficulty therefore (according to Rozaven) lay only with the Sovereign Pontiff, who had told him « que cette union était une chose qui pourroit se faire avec le tems et de la prudence, mais que ce n'était pas encor le moment: qu'il falloit attendre de peur qu'en voulant faire une réunion precipitée, on ne detruisit les deux Sociétés » [32].

When reported in England, this saying of Pius VII caused some confusion, and it required Fr. Gruber's strong subsequent assurance to restore equilibrium. « Pro certo scio », he told Fr. Strickland, « Romam aliter sentire quam ipsi (Paccanaristae) ventitant ». The Pope, as he knew, had made it plain that there was need of careful probation for such of them as should wish to enter the Society of Jesus, lest the Society should suffer from the admission of unsuitable subjects — « quod longe aliter sonat quam declarare nondum esse tempus conjunctionis quae me vivente nunquam futura erit » [33].

[31] Fr. Forrester to Fr. Stone, 22 June, 1803 (Miscellanea 1771-1820. f. 75).

[32] Fr. Forrester quotes extracts from these letters of Rozaven in a letter to Fr. Stone, 8 July, 1803. (Restoration etc. ff. 183-4).

[33] R. P. Gruber (Petropoli) to Fr. Strickland, 31 July/12 August, 1803 (Epist. Gen. I. f. 30). A little later (28 October) the General quotes the Pope's opinion of Paccanari given to Fr. Angiolini, Procurator General in Rome, on September 4th in an audience. Fr. Angiolini reported the Pope as saying: « Ille vos omnes ab

Not once but many times did the General repeat to Fr. Strickland (whom he had specially commissioned to deal with Kensington House) that there could be no question of a corporate union. Suitable individuals might be sent to Russia where, better than in England, they would learn as novices the genuine spirit of St. Ignatius. So in fact it came about. The first to depart — a few days before Rozaven's return from Rome — were Père Grivel, a Frenchman who had been one of the earlier members of the Society of the Sacred Heart, together with a Belgian novice, Mr. Jacob. Both were admitted to the noviciate at Polotsk. Others followed in due course; if Père Guidée is correct, the total number was between twenty and twenty five — some two thirds of the Kensington community.

Père Rozaven himself no less than the others had his eyes now set on Russia. As he wrote to Fr. Stone soon after his return on August 8th to London, what his confreres had done in his absence was what had been ever in his own heart to do. But for the moment his position as Superior imposed on him the obligation, « si non de conscience, du moins de délicatesse », of informing P. Paccanari and awaiting his answer. Though not bound by his consent or refusal he felt bound to ask for his consent. He had told him of what had happened in his absence and of the consent he gave to it on his return. I hope to obtain his consent, he adds, since he will see it is useless to refuse it. He had likewise written to the Archduchess

> « que je sais être opposée à l'union, uniquement parce que celui qui a toute sa confiance n'en veut pas; et au soverain pontife pour le prevenir sur les demarches qu'on pourroit faire aupres de sa sainteté contre nous » [34].

Then too there was the question of the nuns at Paraclete House, who were under his care: he must see them settled before leaving for Russia. And of course there was the problem of the school at Kensington House.

Rozaven's solution of this last question — with which de Broglie enthusiastically concurred — was a simple one, rather too simple. He would just hand it over, debts and all, to the English

---

pso exordio delusit. Vos ei famam conciliastis, ille vero abutitur nomine vestro et habitu, ut decipiat populum. Initio quidem ideae ejus bonae esse videbantur: sed decursu temporis explicuit illas, et nunc scitur quod non velit dare Socios suos Societati vestrae, immo quod velit altare contra altare erigere. Credo tamen rem non diu duraturam, et finem brevi per se habituram » (ibid. f. 39).

[34] P. Rozaven (Kensington House) to Fr. Stone, 26 Aug. 1803 (Miscell.: 1771-1820. ff. 77-78).

Jesuits! So he wrote in a letter to Fr. Gruber which he handed to Fr. Strickland to read and then dispatch. Rozaven acknowledges

« that in making the establishment there they have incurred a Debt of 5000 (I believe he might have said six) pounds: this they did on the Credit & promise of being supported by Mr Paccanari & the Archduchess Mary Anna, but if they join the Society of Jesus, they have not the smallest hopes of receiving any support or assistance from either of them. He conludes this article by the following sentence: 'Etsi aes nostrum alienum enorme videri possit Paternitati vestrae, tamen in hac regione non tantum est, nec dubium quin RR. PP. Stone et Strickland illud facile diluere possint'. Did you ever see any thing so impertinent? I have uniformly told them that it was totally out of our power to assist them with one farthing » [35].

For some months the question whether the Jesuits should take over Kensington House became a moot point. The General was half inclined to accept the idea, but asked for information and opinions. Fr. Strickland was also for a while in two minds: but being a man of business (he was Procurator of the as yet informal English Province) he was for postponing the decision until the school should have paid off its heavy debts. Would they ever do so? He had been previously informed that the full pension of 60 guineas was being paid for every boy. But a week ago (he tells Fr. Stone) de Broglie had candidly admitted that most of the seventy boys were sons of French emigrés who for a pension had but the Government *secour* of 24 guineas; and English boys were being constantly admitted on reduced terms [36]. The Stonyhurst Fathers held a meeting and came to the conclusion that it would not be advisable to accept the school. On the other hand, « Mr Broglie is still infatuated with his project of uniting the College of Kensington, and threatens in Case of resistance to go to Rome to plead his own cause... The whole plan was conceived and carried on by Enthusiasm, which is a malady of which it is not easy to find the Cure » [37].

By this date Rozaven had left England, having set out in February (1804) for St. Petersburg with three other members of Kensington House. He himself was reported to be due to return by the end of June; but by that date he had presumably entered the Society of Jesus at Polotsk [38]. At Kensington House the school,

[35] Fr. Strickland (11 Poland St.) to Fr. Stone, 26 August, 1803 (Strickland Letters).

[36] Fr. Strickland to Fr. Stone, 9 April, 1804 (ibid.).

[37] Ibid. to ibid. 5 June, 1804.

[38] His official date of admission, given in the Catalogues S. I. for Russia as March 28, 1804, is impossible. Fr. Gruber's letters make it clear that he only ar-

under Père de Broglie, was going from bad to worse. The discipline, it would seem, was lax, with all that that implies, and debts were multiplying. In early September Fr. Gruber wrote a decisive letter to de Broglie, telling him that further negociations depended on his willingness to take practical steps towards extinguishing the debt of Kensington House. To that end he suggested that, under de Broglie as Superior, a very devoted and competent priest, Fr. Anthony Kohlmann, be given a free hand with the boys and the finances. Fr. Rozaven by the same post backed up the General's advice with his own. But, as he tells Fr. Kohlmann a few days later, 'I doubt if it will make any durable impression. I think you should tell Broglie that if he is unwilling to take action, you can stay no longer with him, since bankruptcy will be inevitable and you cannot in justice be a party to that '[39]. Apparently these exhortations produced some transient effect, but the result must have been disappointing. By November Fr. Gruber had thrown up his hands in despair. « Cum R. P. Broglie, cui mea consilia video non placere, nihil mihi superest agenda. Viderit ille, quem exitum debita tanta sint habitura »[40].

Some months earlier Rozaven had written to Paccanari, asking for a definite decision whether he proposed to be responsible for Kensington House and its debts or to renounce all such rights as his Society had acquired in respect of this establishment. That decision, replied Paccanari[41], could not be made without full knowledge of the financial state of the College: he proposed therefore to send a certain Padre Rigoletti to London as his deputy to make due investigations and then act at his discretion. Rigoletti reached London in October or early November: it was rumoured that he had undertaken to pay off the debts of the College. Père de Broglie continued at all events to be the official head of the

---

rived at St. Petersburg on some date between April 6 and April 24 (Epist. Gen. ff. 43v, 46). On June 15 the General notes: « P. Rozaven ivit Polociam Societatem ingressurus » (ibid. f. 49). There at Polotsk he made a month's retreat, passed an examination « ex universa Theologia » and returned, still of course a novice, about September to help in the College of Nobles at St. Petersburg, under the eye of the General (Gruber to Strickland, 8/20 Sept. 1804: ibid. f. 52v).

[39] Fr. Gruber sent to Fr. Strickland a copy of his letter to de Broglie (Epist. Gen. f. 51v: 4 Sept. 1804). Included in this volume of Generals' letters is Fr. Rozaven's letter to Fr. Kohlmann, 8/20 Sept. 1804 (ibid. f. 52). In the sane volume is also a later letter of Rozaven to Strickland, 25 May/6 June, 1805 (ibid. f. 66) in which he warmly thanks Fr. Strickland on behalf of all the Kensingtonians for the many services he had done them.

[40] Fr. Gruber to Fr. Strickland, 30 Nov. 1804 (Epist. Gen. f. 55).

[41] Paccanari to Rozaven, 15 Aug. 1804 (Registro delle lettere del P. Nic. Paccanari etc. as above, p. 240).

establishment. In his correspondence with Fr. Stone, Fr. Strickland reported (18 June, 1805): « Mr Broglie's School is in a bad way, and many of the servants apply to me to be sent to Stonyhurst ». Four days later Bishop Douglass, Vicar Apostolic of the London District, noted in his diary:

« 1805. June 22. Abbé Broglie has been arrested and confined in a sponging house for a debt. He was bailed out by a friend: yet by advice of friends he has absconded. His debt are said to amount to ten thousand pounds, plus minus » [42].

The forebodings of the General and of Fr. Rozaven had come true. Nevertheless in the *Laity's Directory* of 1806 the school is still advertised as being under the care of Abbé Broglie. About this time, however, the school was sold by Rigoletti to discharge the heavy debt upon it: and « Kensington House Academy », in the *Laity's Directory* of 1807, is said to be « now under the direction of the Abbé Rouelle », a French émigré priest, once Rector or Vice-Chancellor of the University of Caen. Two years later the Abbé François Quequet directed the school for a year. For yet another two years it survived with an Englishman, the Rev. A. Green, in charge. After 1812 one hears of it no more.

Père de Broglie, in spite of his earlier aspirations, never entered the Society of Jesus. Why? Likely enough that, becoming presently despondent as a result of Fr. Gruber's letter of advice, he was the more easily reclaimed to the Paccanarist fold by the special pleading of its Superior-General. Two letters from Paccanari are noteworthy, both of them written on August 15, 1804, the one addressed to Broglie, the other to what remained of the community at Kensington: [43] both of them attempt emotionally to save the situation in so far as that was now possible. To Paccanari the character of Broglie would seem to have been an open book, as well it might, seeing that fundamentally the two friends were much alike. Were they not, both of them, sentimentalists — men whose motives of action were in the main based on emotion divorced from reason? Paccanari's appeal was particularly to Père de Broglie's personal affection for him, to his sense of loyalty and of gratitude. The

---

[42] Quoted by Mgr Ward: *The Eve of Catholic Emancipation,* I, 209. An additional entry in the same diary notes that « about a year and a half ago » Broglie had been publicly reprimanded by the magistrate at Bow Street for allowing cock-fighting in his school (ibid.).

[43] Registro delle lettere del P. Niccolò Paccanari etc. (as above): to P. Broglio, 15 Aug. 1804 (p. 241); to Kensington Community, 15 Aug. 1804 (p. 242); cf. to P. A. Kohlmann, 19 Nov. 1803 (p. 221).

« professed Fathers » are alone to be blamed, yet Broglie is excepted — incidentally he seems to be almost the only one left.

« Non: les fausses démarches, que vous avez faites, ne doivent pas vous être imputées; elles sont à la charge de ceux qui abusant de votre droiture, de votre bonne volonté, de votre désir pour le bien, et de la délicatesse de votre conscience vous ont fait envisager les choses sous le point de vue qui leur convenait ».

Rozaven is the chief offender, a traitor to his own conscience, disloyal to the manifest will of God. True it is that the action of the Kensington Fathers in applying to the Jesuit General took place whilst Père Rozaven was abroad. No matter. Why on his return to London did he not put a stop to this *démarche*, rather than give it his approval? For it was « une démarche qui loin d'être le résultat de la prière et de mures réflexions était le fruit d'une manifeste illusion et de l'erreur, je pourrais même dire le produit de l'intrigue, de la duplicité et de la Cabale ». Poor Rozaven! As we have seen, he had spent at least a year in making up his mind, and had even travelled a second time to Rome to ask the Pope's advice.

Père de Broglie, then, did not become a Jesuit. He lived on in London as a secular priest, becoming unfortunately involved for many years in the schism of the *petite église*. It was not until the beginning of 1842 that he finally submitted to the Holy See [44].

De Broglie is the last man one would choose to put in charge of an English school. Rozaven would probably have managed better, though he too suffered from that malady, Enthusiasm, « of which it is not easy to find the cure ». In his instance, however, enthusiasm, the offspring of his loyalty, was tempered by an underlying soundness of judgement and sense of values. The position of responsibility which for some thirty years he occupied at Rome in later life as Assistant for France should be evidence enough of his stable character. Both he and de Broglie made their mistakes in England; humanum est. They were so exceedingly plausible and insistent that not a single English ex-Jesuit ventured to join their body. But they were not insincere: and those who suspected them of being so were but indulging in the mistaken but natural and almost universal habit (and who should know that better than the 'suppressed Jesuits'?) of imputing the faults of certain individuals to the whole corporate Society. The Society of the Faith was an excellent body of men, with a clear vision before their eyes and a healthy determination to achieve the object of their desires. When

[44] Guidée, op. cit., p. 324 note.

in the course of time they came to realize that their purpose was being frustrated by their Superior-General and some of those around him, they took appropriate steps to regain their freedom of action. Following the lead given by Kensington House in 1803, the Paccanarists in France and other parts of the continent presently severed all connection with Paccanari, and took for the most part (it would seem) the path trodden by Rozaven and his friends — to the eternal credit, be it said, of their Society and to the inestimable advantage of the renascent Society of Jesus.

By 1808, we may remind ourselves, the Society of the Faith was all but defunct. That year saw the trial of Paccanari before the Holy Office and the sentence of imprisonment passed upon him — accounts differ as to the actual term of years. He is said to have repented sincerely and, as one hopes, permanently of his evil ways. When a year later his prison doors were thrown open by the French and he was forced to come out, he disappears from view. Rumour had it that he met his end at the hands of an assassin, that his mutilated body had been found in the Tiber. Another rumour makes him withdraw to Switzerland under an assumed name. Paccanari's personal fate, however, whatever it may have been, is beside our present purpose. But the progress of the Society which he governed, and which in the main attained its purpose despite the many hindrances encountered — that is surely worthy of remembrance and record, if only as a singularly shining example of a Providence reaching from end to end mightily and quietly weaving the intricate threads of men's lives into a pattern of its own devising.

AUS PETERSBURGER BRIEFEN AN EINEN STRASSBURGER EXJESUITEN (1804-1808)

Von Dr. theol. EMIL CLEMENS SCHERER. - Maringá (Paraná, Brasil).

SUMMARIUM. - Exponitur epistolarum commercium annis 1804-1808 institutum inter exiesuitas Gallos PP. Eduardum Desperamus, Petropoli in Russia degentem, et Franciscum X. Vacquerie, Argentorati in Alsatia versantem. Inter alia maioris momenti narrantur: tentamina ad Collegium Solodurense Helveticum condendum; adiuncta mortis P. Gabrielis Gruber, Generalis Societatis Iesu in Russia perdurantis; in primis apostolatus a Patribus exercitus tum inter Russicos passim tunc inter Germanos vallem fluminis Rha (Volga) incolentes. Hae litterae in Bibliotheca Argentoratensi asservantur, ex quibus duae praecipuae in elucubrationis appendice eduntur.

Nach der Unterdrückung der Gesellschaft Jesu in Frankreich (1762-1764), zerstreuten sich die Insassen der zahlreichen französischen Kollegien in alle Welt. Unter jenen, die sich in Strassburg niederliessen, befand sich ein Mitglied des Kollegs von La Flèche, Pater Franz Xaver Vacquerie. Dieser war am 22. Februar 1720 zu Saint-Martin des Noyers, Bistum Beauvais (Dep. Oise) geboren und schon in jungen Jahren, am Feste des hl. Michael 1736, in das Noviziat der Gesellschaft eingetreten. Nach Beendung des Noviziates (1736-1738) lehrte er 5 Jahre Humaniora im Kolleg La Flèche und 2 Jahre Rhetorik in den Kollegien zu Quimper und Rennes. Von 1746-1750 machte er seine theologischen Studien im Kolleg La Flèche, wo er auch am 15. August 1753 die Professgelübde ablegte. Nachdem er dortselbst 3 Jahre Philosophie gelehrt hatte, bekleidete er bis zur Auflösung der Gesellschaft in Frankreich das Amt des Prokurators im gleichen Kolleg [1]. Nunmehr verbrachte er den Rest seines Lebens, mehr als vier Jahrzehnte, im Elsass [2]. Die ihm aus den vom Staate eingezogenen Ordensgütern zugewiesene Rente von jährlich 750 Livres gestattete ihm die Führung eines bescheidenen Daseins, das er mit Studium und Gebet ausfüllte; gelegentlich betätigte er sich auch in der Seelsorge, die ihn, wie es scheint, häufig mit den Visitandinnen von St. Stephan in Berührung brachte.

---

[1] Vgl. *Catalogi Provinciae Franciae 1736-1761* im Ordensarchiv; A. VIVIER, *Status Assistentiae Galliae S. I. 1762-1768,* Paris 1899, 128; C. de ROCHEMONTEIX, *Le Collège Henri IV de la Flèche.* Le Mans 1889, Bd. IV, 436.

[2] In den Bevölkerungsregistern der Stadt Strassburg wird er aufgeführt als « locataire, ni bourgeois ni manant » (d. h. Mieter, weder Bürger noch Schirmverwandter). Strassburger Stadtarchiv Abt. V 131.

In das stille Priesterleben des Exjesuiten brachten die Stürme der Französischen Revolution eine jähe Aenderung. Die frühere Pension wurde von 750 Livres auf 1000 Papierfranken herabgesetzt, deren Auszahlung aber vom 1. Juli 1792 an gänzlich unterblieb. Die Verweigerung des Eides auf die Zivilkonstitution des Klerus trug P. Vacquerie bald darauf die Verhaftung und seine Internierung zuerst im Priesterseminar, dann im Zuchthaus (maison de force) ein [3]. Zwar entging er dem Schicksal, den Tausenden von priesterlichen Blutopfern der Revolution zugesellt zu werden. Im Jahre 1795, nach der Wiederherstellung der « Freiheit der Kulte », wurde er sogar zeitweise wieder auf freien Fuss gesetzt und konnte von Ende Juni bis Ende Oktober seinen priesterlichen Funktionen nachgehen [4]. Er wurde jedoch am 1. Januar 1796 neuerdings verhaftet und ein von der Munizipalität unterstütztes Gesuch des damals 76 jährigen Greises, ihm « angesichts seines Alters und seiner Gebrechlichkeit » die « Rückkehr in seine Wohnung zu gestatten, wurde verworfen [5]. Es ist nicht bekannt, wie lange seine Gefangenschaft gedauert hat. Als die Wogen der Revolution abebbten, konnte der greise Priester das frühere Leben in seiner Wohnung (in der Krutenau Nr. 102) wieder aufnehmen.

1. Alle die Jahre hindurch hatte P. Vacquerie die Hoffnung nicht aufgegeben, dass die Gesellschaft Jesu, die er nach dem frühen Tode seiner beiden Eltern als seine geliebte Mutter betrachtete, eines Tages ihre Wiederauferstehung feiern würde. Mit zahlreichen ehemaligen Jesuiten, namentlich der Ordensprovinz Champagne, blieb er in ständiger Verbindung. Zu diesen gehörte auch P. Eduard Desperamus, der nach Ausbruch der Revolution in Wien eine Zufluchtsstätte gefunden hatte und bei den dortigen Visitandinnen als Beichtvater tätig war. P. Desperamus begab sich, nachdem Papst Pius VII. auf Bitten des Zaren Alexander den Jesuitenorden in Russland wieder hergestellt hatte, nach Petersburg [6]. Und mit

---

[3] Nach den Angaben des eigenhändigen Testamentes des P. Vacquerie.

[4] Am 23. Juni 1795 überreichte P. Vacquerie dem Maire von Strassburg eine schriftliche Erklärung « qu'intentionné d'exercer le ministère du culte catholique apostolique et romain, il déclare à la Municipalité que, demeurant inviolablement attaché à sa religion, il se soumet aux lois de la République française et l'invite à lui donner acte de cette soumission ». Strassburger Stadtarchiv IV 44: Extrait des Registres du Greffe de la Municipalité de Strasbourg du 5 Messidor l'an 3e (23. Juni 1795).

[5] Strassburger Stadtarchiv IV 44: État des prêtres non assermentés, détenus dans la maison de Justice de Str. pour être jugés.

[6] P. Eduard Desperamus war geboren am 23. Sept. 1757 auf der Insel Chios und am 3. Nov. 1751 in die sizilianische Ordensprovinz eingetreten. Nach deren Vertreibung (1767) legte er am 2. Febr. 1771 zu Viterbo die Professgelübde ab, die-

ihm trat P. Vacquerie durch Vermittlung der ehemaligen Strassburger Visitandin Anna Luise Müller, die mit mehreren ihrer Mitschwestern nach der Vertreibung aus St. Stephan in Strassburg in das Wiener Kloster eingetreten war [7], im Jahre 1804 in einen lebhaften Briefwechsel [8].

Dieser ganze Briefwechsel scheint uns erhalten geblieben zu sein. Es sind 21, zum Teil ausführliche Briefe in lateinischer Sprache, die zwischen dem 12. Juni 1804 und dem 14. Juni 1808 von P. Desperamus an P. Vacquerie adressiert worden sind. Sie werden in ihrem Inhalt ergänzt durch sechs französische Briefe desselben Absenders an die eben genannte Visitandin, die von dieser dann jeweils an ihren väterlichen Freund nach Strassburg weitergeschickt worden sind.

Die Uebermittlung der Briefe war bei den damaligen Postverhältnissen und insbesondere in jenen bewegten Zeitläuften nicht einfach. Dass trotzdem, wie es scheint, alle Briefe, und zwar in der Regel innerhalb von fünf oder sechs Wochen den Weg von Petersburg nach Strassburg machten, beweist, dass die Väter der Gesellschaft Jesu über gute und zuverlässige Postverbindungen verfügten [9]. Meist bediente man sich der Zwischenadresse befreundeter Kaufleute, so in Petersburg eines Herrn Livio, « dem man unbedingt alles Vertrauen schenken konnte, das er durch seine Ehrenhaftigkeit und Religiösität verdiente », in Wien eines Herrn Pichler, « eines christlich gesinnten und den Jesuiten aufrichtig ergebenen Mannes ». Auch ein Herr Brentano, ein Herr Trombert, ein Baron Wrintz und ein Baron Penkler werden als Uebermittler von Briefen genannt. Gelegentlich nahm einer der Briefe « per viam publicam » den Weg über Bremen, Frankfurt oder Berlin; in der Regel bediente sich jedoch P. Vacquerie des Umweges über Wien, von wo dann die Weiterbeförderung durch Vermittlung der Schwester Anna Luise erfolgte.

---

er am 19/27. Okt. 1803 zu Petersburg erneuerte. Vom J. 1805 bis zu seinem Tode (14. Nov. 1812) bekleidete er das Amt eines Assistenten des Ordensgenerals (*Catalogi Prov. Siculae et Albae Russiae* im Ordensarchiv). - Ueber die Schicksale der Gesellschaft Jesu in Russland vgl. Stanislas ZALENSKI, *Les Jésuites de la Russie Blanche* (Aus dem Polnischen übersetzt von Alexandre Vivier), 2 Bde Paris, Letouzay et Ané, o. J.

[7] Vgl. Medard BARTH in: Archiv für Elsässische Kirchengeschichte 1 (1926) 271f.

[8] Die Originale der im Folgendem benützten Briefe, nebst der Abschrift des Testamentes des P. Vacquerie und einigen andern Aufzeichnungen, befinden sich als Ms 268 in der Bibliothek des Strassburger Priesterseminars.

[9] An Hand eines von P. Vacquerie für die Jahre 1806 bis 1808 geführten Registers lässt sich dies nachprüfen.

2. Auf den Inhalt seiner eigenen Briefe lässt sich lediglich aus den uns erhaltenen Antwortschreiben des P. Desperamus schliessen. Es geht daraus hervor, welch regen Anteil P. Vacquerie an allen Vorgängen nahm, die die Gesellschaft Jesu anbetrafen. Vor allem war ihm daran gelegen, nach der Wiederaufrichtung der Gesellschaft in Russland, sein persönliches Verhältnis zum Orden zu klären. Am liebsten wäre er dem Beispiel seines Freundes gefolgt und nach Russland geeilt. Schon auf seinen ersten Brief an P. Desperamus, in dem er sich nach den Formalitäten für den Wiedereintritt erkundigte, erhielt er eine befriedigende Antwort: die schriftliche Erneuerung der Profess und die Einverleibung des Schriftstückes in das Archiv der Gesellschaft sei die einzige Bedingung für die Wiederaufnahme [10].

Es war ein rührendes Schauspiel, wie damals die in alle Welt zerstreuten ehemaligen Jesuiten sich alle erdenkliche Mühe gaben, in ihren alten Tagen nach dreissig- und vierzigjähriger Trennung angesichts des herannahenden Todes, zur geliebten, nie vergessenen Mutter heimzukehren. Von den bejahrten Mitbrüdern aus der Provinz Champagne, mit denen er Verbindung gepflegt hatte, meldete P. Vacquerie im Frühjahr 1805 einen Siebzigjährigen zur Wiederaufnahme an, im Herbst desselben Jahres drei weitere aus Nancy, die Patres Doré, Glernot und Meunier. Diese sollten wie alle übrigen, nach dem Willen des Pater Generals aller geistlichen Vorteile der Mitglieder der Gesellschaft teilhaftig sein und nach ihrem Hinscheiden sollte für sie gebetet werden, als ob sie in der für sie zuständigen Provinz gestorben wären.

---

[10] P. Desperamus schrieb darüber am 12. Juni 1804: « Adm. R. noster vere pater optimus cum magna sui animi consolatione epistolam Rev. V. legit, cui ut rescribam mandavit haec. Ut bonorum operum meritorumque amantissimae matris eiusque filiorum, fratrum nostrorum, particeps fiat, jusque in existente hisce in partibus, brevi etiam, uti speratur, alibi extitura Societate, ad solita suffragia in morte habeat, aggregat se matri hoc modo denuo: Intra se ratificet professionem, quam fecit, cuius ratificationis documentum, ut asservari possit, mittat ad me scriptum in calce epistolae, sitque hoc tenore: Ego N. N. die ... mense ... anni ... ratificavi coram Omnipotente Deo et B. V. Matre professionem, quam emisi in templo die ... mense ... anni ... (notatur quae fuerit dies, quis mensis, quis annus). Addidit P. noster se ex hoc momento jam ratam habere hanc aggregationem et ex corde desiderare, ut Rev. V. vitam longiorem habeat, quo laetioribus rebus possit gaudere, cum tantopere doluerit de illius calàmitatibus. Quoad paupertatem, non sis anxius animo, Pater charissime. Cum constitutum a Deo tempus advenerit, vel pro pauperibus —inter quos certi primi parentes— vel pro ecclesia ad plenum suum disponas arbitrium de eo quod supererit. Tale est consilium Patris nostri eiusque voluntas! Quos tali modo aggregatos nobis habemus, licet alibi vivat, commemoramus ad illorum mortem eisque suffragia facimus, ac si essent in provincia ».

Mit grösster Freude empfing P. Vacquerie gleich im ersten Petersburger Brief auch die Nachricht vom Wiederaufleben des Ordens in Neapel und Sizilien. Allerorts lebte damit die Hoffnung auf, dass für die Gesellschaft Jesu bald überall wieder bessere Zeiten kommen würden. In Rom selbst glaubte man schon Vorbereitungen treffen zu können. Von allen Seiten kamen nun alle jene nach Russland, die seit längerer oder kürzerer Zeit sich auf den Eintritt oder Wiedereintritt in den Orden vorbereitet hatten [11]: aus London sieben Paccanaristen [12]; fünf Deutsche trafen in Riga ein, von denen zwei bereits früher der Gesellschaft angehört hatten; drei andere kamen aus Amsterdam [13], während andere aus England unterwegs waren. Sehr gelegen kam ein Franzose, den man als Prediger für die zahlreichen französischen Katholiken in Petersburg gut brauchen konnte. Uebrigens waren alle Ankömmlinge willkommen, um auf den russischen Missionsgebieten die Lükken auszufüllen für jene, die anlässlich der Wiederaufrichtung der Gesellschaft im Königreich beider Sizilien dorthin abgesandt werden mussten. Auch für die Entsendung in die Vereinigten Staaten von Nordamerika benötigte der Pater General vom Sommer 1807 an immer zahlreichere Kräfte [14], den fünf ersten Patres folgten dorthin bald weitere; im Jahre 1808 wurden dort bereits zwanzig Novizen gezählt. « Deus misericors, schrieb Pater Desperamus, mittat operarios in illas regiones, quae messem superabundantem promittent » (23. Februar 1808).

3. Ueber P. Vacquerie selbst liefen Fäden von Verhandlungen betreffs Wiedererrichtung des Ordens im Kanton Solothurn. Dort führten mehrere Exjesuiten ein gemeinsames Leben und hatten im Laufe der Jahre sogar Kandidaten aufgenommen. Die Kantonsre-

---

[11] In einem dem Brief vom 27. November 1804 beigefügten ausführlichen Bericht (offenbar einem Rundschreiben) werden die Irrfahrten eines amerikanischen Priesters Johann Chrysostomus Causit aus Santa Fé erzählt, der erst glaubte, bei Paccanari in Rom die Gesellschaft Jesu gefunden zu haben und nicht ruhte, bis er schliesslich in Neapel bei P. Angiolini in der echten Gesellschaft Jesu Aufnahme fand.

[12] Unter den Londoner Paccanaristen befand sich der Elsässer Anton Kohlmann, der 1796 in die « Gesellschaft der Väter vom Hl. Herzen Jesu » eingetreten war. Vgl. Jules JOACHIM, *Le Père Antoine Kohlmann S. I., père de la Foi, missionnaire aux Etats-Unis, professeur au Collège Romain 1771-1836*, Paris 1937, 37-68.

[13] Vgl. hierzu François VAN HOEK, *Lettres des Supérieurs de la Compagnie de Jésus en Russie Blanche aux Jésuites de Hollande 1797-1806*, in: Archivum Historicum Societatis Jesu 3 (1934) 279-299.

[14] Der Erzbischof von Baltimore, John Carroll, selbst früher Jesuit, hatte zwei Jahre zuvor vom Hl. Stuhl die Ausdehnung des Breve über die Wiedererrichtung der Gesellschaft Jesu auf Amerika erbeten oder wenigstens ein entsprechendes Reskript « quo cum discretione possit uti » (21. März 1806).

gierung stand dem Plane, das ehemalige Jesuitenkolleg wieder zu eröffnen und dafür die Genehmigung des Hl. Stuhles einzuholen, wohlwollend gegenüber.

P. Vacquerie war es, der dem Ordensgeneral im Frühjahr 1805 über diese Bestrebungen berichtete. Er erhielt unterm 31. Mai aus Petersburg den Auftrag, der Solothurnischen Regierung für ihre dem Orden freundlichen Gesinnungen zu danken. Da jedoch die Wiederaufrichtung des Ordens vorerst sich auf Russland, Neapel und Sizilien beschränke, könne hinsichtlich eines Kollegs in Solothurn nur der Papst selbst eine Entscheidung treffen. Kardinal Caprara, bei dem man sicher für das Anliegen ein geneigtes Ohr finden würde, sei leider zurzeit nicht in Rom; vielleicht vermöchte man jedoch, auch den designierten Präfekten der Propagandakongregation, Kardinal Litta (früher Nuntius in Petersburg) für das Anliegen zu interessieren, worauf dieser in unmittelbaren Verhandlungen vom Hl. Vater die erhoffte Genehmigung erlangen könnte. In diesem Sinne habe P. Offner in Augsburg seitens des Generalates bereits Weisungen erhalten. In der Zwischenzeit möchten die in Solothurn lebenden Patres — dies sei die Meinung des Generalates — « in foro interno » die Angliederung erbitten und die Kandidaten nach den Vorschriften und im Geiste des hl. Vaters Ignatius heranbilden. Jedoch dies alles ohne Aufsehen zu erregen, damit Uebelwollenden kein Anstoss gegeben werde, bis die regelrechte Erlaubnis zum Tragen des Ordensnamens und Ordenskleides erlangt sei.

Unterm 10. Juli teilte P. Vacquerie mit, dass die Solothurnische Regierung in ihrem lebhaften Verlangen, die Gesellschaft Jesu in ihrem Lande wieder errichtet zu sehen, eine entsprechende Eingabe an den Hl. Stuhl gemacht, jedoch nicht die erwartete Antwort erhalten habe. P. Desperamus bittet den Pater, der Regierung für ihren unablässigen Eifer zu danken und ihr zu versichern, der demnächst zu wählende neue Ordensgeneral werde seinerseits alles veranlassen, um die baldige Eröffnung des Solothurner Kollegs zu ermöglichen (25. August 1805).

Die politische Entwicklung der folgenden Monate schien vorerst eine Weiterbetreibung der Sache nicht zu erlauben. Ein Brief aus Strassburg vom 21. März 1806 brachte jedoch wieder günstige Nachrichten: der Nuntius in Luzern und offenbar auch der Kardinalpräfekt der Propaganda hatten sich zustimmend zur Eröffnung des Solothurner Kollegs geäussert. Trotzdem übte der Ordensgeneral noch Zurückhaltung, da von einer ausdrücklichen Erlaubnis des Papstes nichts erwähnt wurde. Damit aber keine Verzögerung entstehe, wurde der in Freiburg weilende P. Müller, sobald er seine Gelübde erneuert habe, zum Generalbevollmächtigten in der Kolle-

giumsfrage ernannt. Gleichzeitig liess der General dem P. Vacquerie den Wunsch übermitteln, er möge sich, wenn er sich trotz seines hohen Alters die weite Reise zumuten wolle, nach Solothurn begeben, um durch seine klugen Ratschläge das Werk zu fördern (20. Mai 1806). Die kriegerischen Ereignisse machten aber nunmehr eine eindgültige Vertagung der Sache notwendig: « Ut videre est, negotium Collegii Solodurensis meliora tempora et magis favorabilia expectare debet » (3 Oktober 1806).

4. Von den brieflichen Berichten über wichtigere Vorgänge innerhalb der Ordensverwaltung ist jener vom April 1805 von Interesse, weil er die näheren Umstände schildert, unter denen am 7. April der Ordensgeneral P. Gruber eines unerwarteten Todes gestorben war, und jener vom 6. Oktober desselben Jahres, der von der Wahl des P. Thaddäus Brzozowski zum General und der Patres Anton Lustyg, Hieronymus Wichert, Johannes B. Hochbuehler und Eduard Desperamus zu Assistenten handelt (siehe Anhang).

Einen verhältnismässig breiten Raum nehmen in den Briefen naturgemäss die Berichte über die Missionsarbeit der Jesuiten in Russland ein. Ausser in Petersburg hatte der Orden in Weissrussland, das nach der Teilung Polens an das Zarenreich gekommen war, sechs Kollegien und sechs Residenzen. Das Kolleg in der Hauptstadt wurde 1804 von über 300 Schülern besucht, in der grössten Mehrzahl Söhnen orthodoxer Familien; ihre Zahl hätte schon damals leicht auf tausend gesteigert werden können, wie es in den Briefen heisst, wenn man mehr Platz gehabt hätte. Das angegliederte Adeligenkonvikt zählte im gleichen Jahre 37 Alumnen, vielfach aus den vornehmsten orthodoxen Kreisen, und sollte im folgenden Jahr durch Hinzunahme eines Nachbarhauses auf 60 Insassen gebracht werden. Es wird berichtet, dass der schöne Gesang der Schüler bei den Sonn- und feiertäglichen Gottesdiensten stets zahlreiche Russen anzog [15].

Eine blühende Mission bestand in Saratow und den umliegenden Wolgakolonien, wo vor einigen Jahrzehnten zahlreiche deutsche Familien angesiedelt worden waren. Von den rund hundert Siedlungen waren nur etwa dreissig katholische, aus denen zehn Seelsorgebezirke gebildet waren. In religiöser Hinsicht vielfach sehr vernachlässigt, trotzdem sie seinerzeit Priester aus der Heimat mitgebracht hatten, erlebten sie ein religiöses Wiedererwachen, als die Jesuiten sich ihrer annahmen. Die von diesen veranstalteten Volksmissionen hatten zahlreiche Bekehrungen zur Folge und trugen

[15] Vgl. hierzu M. J. Rouet de Journel, *La Compagnie de Jésus en Russie. Un Collège de Jésuites à St. Pétersbourg* 1800-1816, Paris 1922.

mächtig zur Wiederbelebung des religiösen Eifers unter den Kolonisten bei. In einem Briefe vom 21. August 1804 heisst es:

« Mira sunt, quae de eorum docilitate et propensione ad pietatem scribunt, qui ex nostris apud illos colonos sunt missionarii. Mirum etiam quod optimi illi catholici avitam suam religionem et pietatis amorem retinere potuerint in multa ignorantia rerum ad salutem spectantium, et non obstantibus quibuscumque et quorumcumque scandalis. Certi nostri centuplos suorum laborum fructus pro conversione et salute illarum animarum perceperunt, et cum nec labori nec industriae ipsi parcant, Deus etiam specialibus gratiis et consolationibus ad maiora excitat [16] ».

Eine weitere Mission für deutschrussische Ansiedler wurde in Kleinliebenthal bei Odessa errichtet auf den Gütern des Grafen Potocki, eines edlen Freundes und Gönners der Gesellschaft Jesu. Im Frühjahr 1806 erfolgte dann die Entsendung von drei Missionaren nach Astrachan; die grösstenteils katholischen dortigen Armenier hatten es verstanden, allen Schwierigkeiten zum Trotz, eine Bittschrift an den Zaren gelangen zu lassen und von ihm Jesuiten für ihre Seelsorge zu erhalten. Spätere Briefe besagen, dass die Missionare sich in kurzer Zeit die armenische Sprache aneigneten, sodass sie zu predigen, beichtzuhören und die Jugend im Katechismus zu unterrichten vermochten. Auf ihren Missionsreisen, die bis in den Kaukasus führten, hatten die Missionare seitens der wilden Bergbewohner mancherlei Gefahren zu bestehen [17], wobei ihnen mehrfach bereitwilligst der Schutz der dort stationierten Soldaten zuteil wurde.

Der fast wunderbare Fortbestand und das erfolgreiche Wirken der Gesellschaft Jesu in Russland liessen damals das Andenken an

---

[16] Vgl. G. Bonwetsch, *Geschichte der deutschen Kolonien an der Wolga.* Stuttgart 1919. - In einem Brief vom 6. Oktober 1807 an Schwester Anna Luise in Wien findet sich folgender interessanter Bericht. In einer der deutschen katholischen Wolgakolonien war im Alter von 29 Jahren die Jungfrau Katharina Dobler im Rufe der Heiligkeit gestorben. Von ihrer frühen Jugend bis zu ihrem Tode war ihr Leben angefüllt mit Arbeit und Gebet. Wöchentlich wenigstens zweimal empfing sie die Hl. Kommunion, wobei sie zur Vorbereitung und Danksagung jedesmal während sechs Stunden in bewunderungswürdiger Sammlung in der Kirche verweilte. Und dies trotz der heftigen Schmerzen, die eine eiternde Beinwunde ihr seit Jahren verursachte. Obgleich die Wunde sich über den ganzen Körper auszudehnen drohte, hörte man sie niemals über ihre Schmerzen klagen. Stets war sie heiteren Gemütes und fügte zu ihren Leiden noch strenges Fasten und andere Bussübungen. Gott belohnte sie durch aussergewöhnliche Gunst- und Gnadenerweise bis zu ihrem heiligmässigen Tode.

[17] Vgl. hierzu die Nachrichten bei van Hoek a. a. O. Ferner K. Stumpp, *Die deutschen Kolonien im Schwarzenmeergebiet.* Stuttgart, 1922.

einen vor 150 Jahren verstorbenen Blutzeugen des Ordens besonders lebendig werden. Es handelte sich um den Ehrwürdigen Diener Gottes Andreas Bobola, der, 1591 geboren und 1611 in das Noviziat zu Wilna eingetreten, als Volksmissionar ganze Landstriche vom Schisma zur Kirche zurückgeführt und sich dadurch den Hass der Schismatiker zugezogen hatte. Im Jahre 1657 wurde er von den Kosaken zu Tode gemartert und sein Leib ward in Pinsk beigesetzt. Da die Kirche später in den Besitz der nichtunierten Ruthenen gelangt war, gestattete Zar Alexander nunmehr die Ueberführung in die Jesuitenkirche von Polosk. Der Leichnam fand sich bei der Erhebung in unversehrtem Zustand. Die Ueberführung konnte ohne alle Zwischenfälle vollzogen werden, obschon man solche seitens der Ruthenen befürchtet hatte. Es wird berichtet, dass alsbald ein grosser Zustrom von Gläubigen zum Grabe des ehrwürdigen Blutzeugen erfolgte, dessen Fürsprache zahlreiche Gebetserhörungen und Wunder zugeschrieben wurden (23. Februar 1808) [18]. In einem folgenden Brief heisst es über einen Gefährten des Ehrwürdigen:

« Addo haec pauca de P. Simone Maffon, qui cum eodem Ven. P. Bobola, cuius erat socius in missionibus, martyrium et quidem crudelius sustinuit. Huius corpus ubi sit, usque ad hanc horam ignoratur; traditio tamen est — nescio quo innixa fundamento — illud inveniendum ante canonisationem Ven. Bobolae iuxta aliquos, iuxta vero alios quando Polonia in summis fuerit angustiis et multo etiam infecta fuerit sanguine » (14. Juni 1808).

5. Für P. Vacquerie waren alle diese Nachrichten zur Quelle inniger Freude und grössten Trostes in seinem Greisenalter geworden. Er lebte von Strassburg aus alle Ereignisse mit, die seinen Orden betrafen. Nicht nur das! Da ihm selbst in seinem hohen Alter fast jede tätige Mitwirkung versagt war [19], suchte er wenigstens dadurch in etwa mitzuhelfen, dass er sich mit Erfolg be-

---

[18] Der Kanonisationsprozess war 1755 durch Papst Benedikt XIV. eingeleitet worden. Die Seligsprechung erfolgte 1853, die Heiligsprechung 1938.

[19] Vgl. auch G. Kleijntjens, *Soppressione e tentativi di ripristinazione della Compagnia di Gesù in Svizzera.* Zeitschr. f. Schweizerische Kirchengeschichte 41 (1947) 220 f. 276-282. Wie in der Solothurner Angelegenheit war P. Vacquerie jedoch stets zu jeder ihm möglichen Dienstleistung bereit. In einer Nachschrift zum Brief vom 27. November 1804 fragte P. Desperamus an, « si aliquam nobis posset dare notitiam de P. Joanne Ludovico Courtois eiusque scriptis et monumentis collectis pro Bibliotheca Scriptorum Soc. Jesu, gratissimam rem faceret optimo Patri Nostro, qui eam notitiam ardenter desiderat ». Schon am 22. Februar 1805 gibt P. Vacquerie eine Antwort, die weitere erfolgversprechende Nachforschungen des P. Generals ermöglichten (« Etsi quam desiderasset R. V. felicem exitum non penitus obtinuerit sua inquisitio, sufficientes tamen notitias habuit, quibus manuscriptum illius, de quo agitur, possit inveniri » : 2. April 1805)

mühte, Wohltäter zur Förderung der Missionsarbeit seiner Mitbrüder zu gewinnen. Schon der erste uns erhaltene Brief des P. Desperamus bestätigt den Empfang einer grösseren Geldsumme; später folgten noch weitere, so allein im Jahre 1808: im Januar 1845 Livres, im Mai 1800 Livres und im Juli 1920 Livres. Das Geld wurde, wie P. Desperamus schrieb, grösstenteils für die Missionen verwendet [20]. Der Ordensgeneral dankte dem gütigen Spender mehrmals [21] und vergalt ihm seine Wohltaten, indem er ihm am 14. Juni 1808 mitteilte, dass er hundert heilige Messen nach seiner Meinung darbringen lasse. Dieses geistliche Geschenk mag den greisen Ordensmann, der sich auf diese Weise mit so vielen seiner Mitbrüder verbunden fühlte, mit besonderer Freude erfüllt haben. War es doch gleichsam das Abendopfer seines langen Lebens, das nun dem Ende zuneigte.

Bereits am 29. September 1806, am 70. Jahrestag seines Eintrittes in das Noviziat, hatte P. Vacquerie sein Testament gemacht. Dessen Einleitung lautet:

« Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Averti par mon grand âge que ma fin approche, et voulant profiter du temps et de la présence d'esprit que Dieu me donne encore, pour faire connaître mes dernières volontés et donner aux autorités constituées les renseignements au sujet de ma dépouille et de mes sentiments religieux: Je déclare que je veux mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle j'ai toujours vécu, pleinement soumis d'esprit et de cœur à tout ce qu'elle enseigne et ordonne. Je remercie Dieu de m'y avoir fait naître, de m'y avoir appellé à l'état religieux et à la prêtrise dans la Compagnie de Jésus, lui demandant pardon dans l'amertume de mon âme de tous les péchés que j'ai eu le malheur de commettre dans le cours de ma longue vie ».

Aus den dann folgenden Bestimmungen über seine mehr als bescheidene Habe zugunsten seiner treuen Dienerin Odilia Gandner geht hervor, dass P. Vacquerie seit der Revolution in einer geradezu rührenden Armut gelebt hat. Bei seiner Verhaftung war jedenfalls auch sein Vermögen, falls er damals solches besass, von der « Nation » eingezogen worden. Schon während der Haft im Priesterseminar und später im Zuchthaus hatte Odilia Gandner für den alten Mann gesorgt, und von seiner Freilassung an führten die bei-

[20] Einer der Wohltäter, die sich des P. Vacquerie für die Weiterleitung ihrer Missionsalmosen bedienten, war der im Elsass wegen seiner grosszügigen Wohltätigkeit wohlbekannte Kanonikus Rumpler. Der P. General liess ihm mit Schreiben vom 20. Mai 1806 zum Zeichen des Dankes das « documentum affiliationis » übersenden.

[21] Fast jedem Briefe des P. Desperamus fügte der Ordensgeneral P. Thadd. Brzozowski einige eigenhändige Zeilen bei.

den einen gemeinsamen Haushalt, « wie eine Tochter mit ihrem Vater ». Wie es scheint, besass Odilia Gandner ausser dem Haus in der Krutenau ein kleines Einkommen, von dem beide ihr Leben fristen konnten. Als P. Vacquerie später wieder eine Pension vom Staate erhielt, trat er diese an seine treue Pflegerin ab. Dafür verpflichtete sich diese, wie es im Testament heisst, auch die Kosten seiner letzten Krankheit und seiner Beerdigung zu tragen sowie darüber hinaus dreissig heilige Messen für seine Seelenruhe darbringen zu lassen. An sie wendet sich auch der Schluss des Testamentes:

« Je ne puis assez la remercier de toutes les peines qu'elle a prises pour me soulager dans ma vieillesse qu'elle a même prolongée par toutes ses attentions. L'attachement filial dont elle m'a tant donné de preuves, me donne l'assurance qu'après ma mort elle ne m'oubliera pas dans ses prières et qu'elle continuera à me donner une part dans ses bonnes œuvres, comme elle l'a fait jusqu'à présent. Dieu l'ait dans sa sainte garde! »

Im Sommer 1808 gemahnte den greisen Ordensmann die zunehmende Altersschwäche an das herannahende Ende. Am 24. Juli schrieb er darüber—bei seinen 88 Jahren immer noch im Vollbesitz seiner geistigen Kräfte [22]— an Schwester Anna Luise in Wien. Zwei Tage später ging sein letzter Brief an P. Desperamus in Petersburg ab. Dessen Antwort scheint ihn nicht mehr erreicht zu haben. Wenige Wochen darauf, am Feste Mariae Geburt [23], ist P. Vacquerie im Frieden des Herrn entschlafen.

ANHANG

Dokumente aus der Bibliothek des Strassburger Priester-seminars, Ms. 268.

1.

Bericht über den Tod des P. Gabriel Gruber, Generals der Gesellschaft Jesu (1802-1805).

Petropoli, 16. Aprilis 1805

Reverende in Christo Pater,

Die 7. huius media tertia matutina amisimus optimum nostrum P. Generalem inopinato, quanto nostro dolore et maerore, ipse cogites, Pa-

[22] Für seine geistige Rüstigkeit spricht auch, dass das bischöfliche Ordinariat ihm noch 1803 die Jurisdiktion zum Beichthören und Predigen erneuerte. Allerdings scheint er später ans Haus gebunden gewesen zu sein, da ihm am 22. Nivose XIII (16. Januar 1805) durch kaiserliches Dekret (!) eine Hauskapelle bewilligt wurde. Archiv des Strassburger Bischöflichen Ordinariates Reg. 23, 40; 86, 174.

[23] Strassburger Stadtarchiv, Zivilstandsregister D 296 n. 1297.

ter mi carissime et amicissime. De more multa nocte vigilabat et orationi, scribendis litteris, expediendisque plurimis quibus obruebatur negotiis vacabat. Etsi a tribus iam annis anhelatione laboraret — asma communiter vocatur — et identidem maioris respirationis difficultate vexaretur ad brevem horam, bene tamen de caetero valebat, hilaris semper et iucundus omnibus, quos quacumque hora ea suavi tranquillitate excipiebat, ac si nihil haberet, quod ageret.

Precedenti die, sexto scilicet, laetus in mensa nobiscum fuit et post prandium acceptis a Neapoli litteris, quae laeta pro Societate afferebant, multam consolationem sensit. Confessionem peregerat in pervigilia B. V. M. Annuntiatae, eo die iuxta vetus Calendarium a nobis celebratae: repetiit tamen prope introitum noctis, quod adveniens Dominica ultima esset mensis, in qua Indulgentiam plenariam lucrari possunt Socii Congregationis SS. Cordium Jesu et Mariae.

Ad horam primam matutinam vigilans odorem sensit fumi, et ut magnopere exterrebatur e quovis periculo incendii, anxius exivit e cubiculo et plena omnia multo fumo videt: in proximo cubiculo, ubi caffé pro jentaculo parabatur, advertit ignem serpere in pavimento — candelam accensam reliquerat famulus somno correptus, quae decidit super pavimentum. Descendit ergo sollicitus ad portam et excitato ianitore Helveto curavit advocari oeconomum domus et famulos, qui ignem extinguerent. Rediens ad sua cubicula excitavit etiam P. Secretarium rogavitque, ut vellet adsistere extinctioni ignis, ne aliqua incuria adhiberetur.

P. Secretarius postquam omnia extincta vidit, illum adiit, ut nullum esse amplius periculum certiorem faceret, hora pene secunda: invenit difficili respiratione anhelantem: statim ut evocaretur et medicus et chirurgus iussit. Interea Pater noster, sibi semper praesens, Deo, B. M. V., S. Patri Ignatio et suis Patronis animam suam commendavit interruptis aspirationibus, et P. Secretario dixit tertio se hac vice non evasurum ex illo periculo. Dum vellet P. Secretarius quaerere quod P. noster indicaverat, ex insolita agitatione oculorum illum proximum morti advertit. Interruptis ergo, quos ipsi suggerebat actibus, ad contritionem breviter excitavit et extrema absolutione munivit, qua vix absoluta caput versus pectus inclinavit et expiravit media tertia. Chirurgus et medicus, qua possibile erat, magna sollicitudine advenerunt, sed invenerunt mortuum.

Periculum incendii et mortem amaram mane surgentes e lecto scivimus, nam P. Rector et P. Secretarius non alios voluerunt e somno turbare praeter fratres, qui occasione ignis iam aderant praesentes. Omnes qui illum noverant, nec ii pauci, cum dolore, aliqui etiam cum lacrimis eius mortem audierunt.

Iusta illi persolvimus sequente feria quarta in ecclesia, id est 10. Aprilis: corpus defunctum fuit post exequias Polociam, ut apud praedecessores illius apponeretur. Post officium defunctorum, quod more nostro recitavimus, Ill'mus ac R'mus Episcopus Wykowski sacrum cantatum celebravit et absolutiones corpori dedit. Ecclesia plena erat iam et tam

conferta populo, antequam officium hora decima inciperemus, ut aliqui advenientes magni viri vix potuerint ingredi. Modestia, silentium et tranquillitas tantae multitudinis licet incommode constrictae, magnum apud omnes indicium fuit communis aestimationis et doloris.

Suo loco nobis Vicarium Generalem reliquit R. P. Antonium Lustyg, qui a tribus annis Societati qua Praepositus Provincialis hic praeest cum magna laude. Pro defuncto Patre Nostro suffragia sunt nobis indicta 8 sacra ac praeterea sacrum in die depositionis illius. Expectamus a P. Vicario instructionem de reliquis, si ipse huc venire usque ad tempus cogendae et inchoandae Congregationis Generalis non iudicaverit.

(Es folgen Nachrichten über die Jesuiten in Neapel und Sardinien).

Vale, Pater optime, sis semper amatissimi defuncti Patris nostri memor ad aram, mei quoque ut ego tui

humillimus servus
Eduardus Desperamus S. J.

2.

Bericht über die Wahl des neuen Ordensgenerals, P. Thaddäus Brzozowski am 14. September 1805.

Polociae, 6. Octobris 1805.

Reverende in Christo Pater,

Quod non statim P. Nostri electionem scripserim Reverentiae Vestrae parcas velim, Pater mi optime et amicissime, nec nisi temporis angustiam incuses. Die octavo Septembris Congregatio incoepta est, et die 14., festo Exaltationis S. Crucis, electio facta est tertio scrutinio summa omnium consolatione. Electus est adm. R. P. Taddeus Brzozowski, qui Secretarius Societatis sub tribus suis praedecessoribus, Assistens etiam eodem tempore fuit sub defuncto. Non nostri tantum, sed ipsi externi, quibus plurimis, etiam magnae notae hominibus, notus est, electionem gratis habere satis ostendunt. Vir est pietate et prudentia praestans, mitissimi animi, pie amabilis et valde instructus, praesertim in iis, quae Societatem respiciunt. Plures etiam linguas bene loquitur et facili calamo scribit.

Dictus Pater Noster, cui Rev. Vestra aequa ut mihi nota est, e nomine et merito valde commendato, plurimum valere et ad multos adhuc annos optat R. V. et paternam suam benedictionem omnibus, quibus mater cordi esse non desiit, peramanter impertitur, praesertim tibi, charissime pater. Quae de aliorum aggregatione nomine tunc P. Vicarii scripsi, rata sanctaque ea habet et admonet, ut si quando occurrat, ut aliquis Societatem a Summo Pontifice petere velit, petitio non per alium, sed per Em. Cardinalem Valenti mittatur fiatque.

Die 17. Septembris facta est electio Assistentium, qui fuere electi P. Antonius Lustig iam Vicarius, P. Eduardus Desperamus praeter suam expectationem et meritum, P. Hieronimus Wichert, qui fuit Vi-

carius defuncto P. Kareu, et P. Joannes Evangelista Hochbichler. Post hos electus Admonitor P. Martinus Strusinski.

Die 20. finis impositus Congregationi, Pater Noster brevi, sed affectuosa allocutione omnibus observantiam Instituti commendavit exactam, et ut iunioribus efformandis in spiritu Matris magis exemplo praeirent quam auctoritate; postea omnium pedes exosculari voluit, et tum tandem dictum Tedeum et gratiae redditae Deo pro illius Misericordia et beneficiis. Pater Noster obtulit Summo Pontifici duo mille sacra pro Brevi Neapolitano. Omnes Electores sacrum celebrarunt pro benefactoribus, qui Petropoli suis officiis ad habendam hanc Congregationem aliquid contulerunt.

Meminerit precor mei ad aram sitque semper certus mei obsequii et sincerae devotionis

Addictissimus in Christo servus
Eduardus Desperamus S. J. A.

IV. - OPERUM IUDICIA

JOSEPH LORTZ. *Die Reformation als religiöses Anliegen heute. Vier Vorträge im Dienste der Una Sancta.* — Trier (Paulinus-Verlag) 1948, 8°, 285 pp.

PIERRE JANELLE. *The Catholic Reformation.* — Milwaukee (The Bruce Publishing Company) 1949, 8°, XIV-397 pp. (=Science and Culture Series).

Il titolo rispecchia fedelmente il contenuto e gli scopi del volume del Lortz: contribuire alla soluzione religiosa della crisi del mondo moderno richiamandosi alla storia della riforma protestante. Nelle sue origini riforma voleva significare rinnovamento nel capo e nelle membra di un'unica Chiesa: la cattolica. Il risultato invece segnò una insanabile frattura nel corpo della cristianità. Si domanda il Lortz: è possibile, mediante una nuova e più matura intelligenza di quel movimento, risolverlo meglio o, se non altro, contribuire ad una sua futura affermazione, ma nell'ambito dell'Una Sancta? L'A. rivolgendosi in queste quattro conferenze ad un pubblico misto di cattolici e protestanti non intende offrire un programma di azione, nè meno ancora di transazioni dottrinali che la Chiesa non potrebbe fare; il suo vuol essere un lavoro di chiarificazione del passato, ma *in veritate et amore*, per porre altre premesse favorevoli ad un migliore domani. Con questo stato d'animo egli analizza: 1) Le cause della Riforma (pp. 34-105); 2) M. Lutero da monaco a riformatore (pp. 109-162); 3) La riforma cattolica del sec. XVI (pp. 165-213); 4) Le aspirazioni fondamentali della riforma protestante e il cattolicismo odierno (pp. 217-278). Per chi conosca la produzione storica del Lortz, non sarà difficile ritrovare in queste pagine le tesi care all'A.; solo che qui esse assumono un pathos tutto particolare perchè coinvolgono problemi difficili di apostolato che non possono non angustiare tutti coloro che, pensosi delle sorti della Chiesa, non possono rimanere insensibili, in seguito ai disastri recenti, agli effetti dello scisma nella cristianità.

Preoccupazioni di tal fatta rimangono per se estranee al Janelle, ma il suo volume dovrebbe rendere ugualmente accetta a cattolici e non cattolici una visione degli aspetti caratteristici di quella che fu la vera riforma. In questo libro Riforma Cattolica vuol significare complesso di valori della millenaria istituzione, la cui vitalità sopita, ma non morta, si ridesta e si riafferma per virtù interna. Gli stessi limiti cronologici (seconda metà del sec. XV - sec. XVII) entro i quali si fa scorrere l'opera di rinnovamento religioso, parlano da se. J., come si vede, fa sua la tesi, oggi divenuta comune nella migliore storiografia di questi ultimi decenni, che anticipa di alcuni anni, nei confronti della rivolta protestante, l'opera di riforma cattolica.

In un'opera di sintesi serrata, come la presente, il lettore vorrà trovare, più che le note erudite, il senso delle proporzioni e del valore degli avvenimenti. E questo c'è. J. non ci riempe la memoria di date e fatti; dalla massa egli attinge con mano felice quanto basta a far comprendere il significato di un'epoca o di un movimento nei suoi riflessi più significativi.

Per questo i capitoli del libro scorrono piani e il filo della narrazione non accenna mai ad insabbiarsi in digressioni non pertinenti. J. comincia con lo spiegarci le cause del malessere che turbavano la vita della Chiesa (pp. 1-19) e le prime reazioni contro tale disagio (pp. 20-38). L'attenzione del lettore viene una volta per sempre attirata sull'attività e le aspirazioni dei circoli devoti ed umanistici del tardo Quattrocento, le cui istanze si affermeranno più tardi in molti punti della pedagogia dei Gesuiti. Accennati pure i motivi di natura varia, specialmente il disordine amministrativo e il sistema cronico di abusi della Curia, che arrestano i nobili tentativi di questa aristocrazia religiosa (pp. 39-57). Niente sta a dimostrar meglio lo stato di decadenza raggiunto, quanto le difficoltà opposte alla riunione di un concilio (pp. 58-75); niente d'altra parte rivela più eloquentemente l'efficacia di un lavoro sotterraneo compiuto in una Europa ancora imbevuta di Vangelo quanto le assise tridentine (pp. 78-110), dove artefici della riforma sono coloro che vennero maturando i loro propositi in pieno periodo di mondanità ecclesiastica. In queste condizioni il Concilio di Trento si presenta meno come una rivoluzione, che come punto di demarcazione e sbocco necessario di un moto iniziatosi a cavaliere di due secoli, e la cui massima instanza è costituita dal rinnovamento dello spirito di pietà e sàcrificio tanto tra i vecchi ordini, quanto tra le nuove fondazioni religiose, meglio rispondenti alle necessità dei tempi.

L'A. si sofferma in particolare sulla Compagnia di Gesù (pp. 124-137), la cui forza conquistatrice è dovuta oltre che all'entusiasmo contagioso della prima generazione di Gesuiti, dal J. debitamente sottolineato, all'originale e progressivo sistema di educazione, rivelatosi presto uno dei più efficaci strumenti della riforma. A questa pedagogia è riservato un capitolo (pp. 139-163) sostanzialmente esatto, grazie agli apporti di una legislazione precisa alla quale l'A. si può richiamare. Invece per l'influsso della Riforma Cattolica sulla letteratura (pp. 167-195) e le arti (pp. 196-223) mancano contorni netti per un resoconto soddisfacente: lo storico qui si limita a mettere nel debito risalto i principi stabiliti dai riformatori come punto di partenza (richiamo alla precettistica di Possevino e di Pontanus per citarne alcuni) e a segnalare qua e là le linee maestre di alcuni sviluppi centrali, come per es. la rinascita del dramma religioso scolastico ad opera dei Gesuiti, nel quale si ritrovano gli ideali eroici della riforma cattolica.

L'altro caposaldo che permette di vedere nell'opera riformistica qualcosa di diverso che una semplice riorganizzazione amministrativa e indigamento di abusi esistenti, è offerto dalla rinascita della pietà e del misticismo, varii nelle loro espressioni rispondenti al colorito proprio del temperamento nazionale, sostanzialmente unitarii nel loro atteggiamento ottimistico e nella spinta verso l'azione. In materia, più che le pagine dedicate alle varie scuole di Spagna, Francia e Italia (pp. 224-

251) il lettore è attratto da quelle più personali e sicure di tutto il volume, nelle quali J. tocca aspetti della spiritualità cattolica in Gran Bretagna. L'A. ce la mostra più efficace ed operante di quanto non lo lasci intravedere lo stato di persecuzione contro i cattolici; tramite le opere di Parsons e di Southwel essa finisce per influenzare finanche la stessa pietà anglicana e il movimento capeggiato da Laud.

I temi sopra accennati lasciano intravedere i motivi predominanti che alimentano la sostanza dell'opera del J.; essi sono racchiusi nel binomio: religione-cultura. E siccome la Compagnia fu parte interessata per l'una e per l'altra, non farà maraviglia che se ne accennino le vicende quasi ad ogni capitolo. Della sua storia l'A. si mostra in genere ben informato, a parte qualche lacuna. Così per es., per accennare solo alla letteratura di lingua inglese, l'opera del Brodrick sul Canisio sembra sconosciuta al J. Parimenti l'altra basilare del Farrel sulla pedagogia dei Gesuiti. Questa seconda omissione è stata causa di qualche inesattezza per il J., per es., là dove asserisce (p. 144) che in materia di educazione della gioventù laica niente fu tentato prima del Concilio di Trento. Ciò è inesatto. Infatti prima della data da lui assegnata (1552) non meno di otto collegi erano sorti in Italia e Spagna per la formazione della gioventù. Così pure qualche confusione si nota pure (cf. p. 148) circa le origini dell'insegnamento superiore o universitario nella Compagnia. In materia va osservato che il pensiero di Sant'Ignazio si era precisato già prima della fondazione del Collegio Romano, sin dal 1548, con la fondazione dell'Università di Messina.

Queste ed altre minuzie si potrebbero raggranellare percorrendo il volume, ma esse non sono tali da sminuirne i meriti sostanziali. E le qualità del lavoro s'impongono più che non gli inevitabili difetti.

Roma. M. SCADUTO S. I.

ERNST TOMEK, *Kirchengeschichte Oesterreichs.* 2. Teil. Humanismus, Reformation und Gegenreformation. — Innsbruck-Wien (Tyrolia-Verlag) 1949, 8°, 692 S.

Der 2. Teil der Kirchengeschichte Oesterreichs ist in zwei ungleich grosse Abschnitte gegliedert. Der kürzere behandelt die Zeit des Humanismus in Oesterreich, der zweite, umfangreichere, die Zeit des Abfalls von der Kirche (Reformation) und die der Rückkehr (Gegenreformation).

Der Humanismus, hervorgegangen als Reaktion gegen die entartete Spätscholastik, geriet durch seinen Drang nach Ungebundenheit und Schönheitsdurst im Religiösen auf heidnische Bahnen und bereitete so neben anderen Ursachen den Abfall in der Reformation vor.

Viel verdankt Oesterreich dem Humanisten Aeneas Sylvius, dem späteren Papst Pius II. Unter den Gelehrten war der erste Konrad Protucius Celtes an der Wiener Universität, der aber zu den Glaubensneuerern überging. Schulen und Klosterbibliotheken wurden gegründet, über 150 gotische Kirchen erbaut. Auch das äussere religiöse Leben war reich, es gab häufige Predigten, viele Bruderschaften, Prozessionen und Wallfahrten, Reliquien wurden verehrt und Ablässe geschätzt. Zugleich gab es aber auch soziale Spannungen, besonders die Bauern waren unzufrieden

wegen der hohen Steuern und der Türkenplage, die Arbeiter hingegen waren günstig gestellt.

Die Reformation fand günstige Vorbedingungen zu ihrer Verbreitung in der religiösen Unwissenheit und Unerfahrenheit der übergrossen Masse bis in die höchsten Stände hinauf. Manche, die sich ein selbständiges Urteil bilden konnten, glaubten, wie Erasmus von Rotterdam, Willibald Pirkheimer und Albrecht Dürer, es handle sich nur um Abstellung der Missbräuche in der Kirche. Durch Wanderprediger und junge Adelige drang der Protestantismus über Salzburg in Oesterreich ein.

Agricola wurde zwar ausgewiesen und ein zweimaliger Bauernaufstand unterdrückt, es kamen aber doch auch die Wiedertäufer ins Land.

Der Adel und weite Kreise in den Städten fielen von der katholischen Kirche ab. Die Wiener Universität musste vom Kaiser gezwungen werden, die Bannbulle gegen Luther zu veröffentlichen. Joachim Vadian hetzte gegen Papst und Kirche. Auch in die Klöster drang die Reformation ein, die Minoriten und Stift Klosterneuburg hielten sich aber gut. In Steiermark und Kärnten breiteten die Bergknappen das Luthertum aus. In Tirol revoltierten die Bauern, in Hall war schon 1521 der erste lutherische Prediger, lutherische Tiroler zogen mit Georg von Frundsberg gegen Rom.

Um die Mitte des 16. Jahrhunderts bis 1590 war die protestantische Bewegung in der stärksten Entfaltung. Viel hatte dazu Kaiser Maximilian II. beigetragen, der nur mit Rücksicht auf die Kaiserwürde und die Erbfolge in Spanien nicht abgefallen war und durch seine Religionskonzession für den 2. und 3. Stand, die Herren und Ritter, der Neuerung grossen Vorschub leistete. Adel und Bürger sandten vielfach ihre Söhne zum Studium nach Wittenberg. Lutherische Prädikanten und Schullehrer kamen nach Oesterreich. Die neu erfundene Kunst des Buchdruckes trug ausserordentlich zur Verbreitung der neuen Lehre bei. Recht entwickeln konnte sich der österreichische Protestantismus indessen nicht, denn es fehlte ihm eine anerkannte Obrigkeit und tüchtige Prediger, überdies waren seine Anhänger in sechs, sich bekämpfende, Parteien gespalten.

Gleich von Anfang an wurde in Oesterreich die Reformation bekämpft. Das grösste Verdienst daran hat das Haus Habsburg, das die deutsche Kultur und die katholische Kirche im 16. und 17. Jahrhundert tatkräftig und mustergültig geschirmt hat. Durch allgemeine Visitation der Pfarren und Klöster sollte der Neuerung gewehrt werden. Vielfach aber hinderten die Laienmitglieder der Reformkommissionen den vollen Erfolg. Die Bischöfe bemühten sich durch Predigen, Verfassen von religiösen Schriften und Predigtbüchern, durch Synoden und Reform des Klerus, dem allgemeinen Abfall zu steuern. Der Salzburger Erzbischof konnte als Landesherr auch das Ausweiserecht anwenden. Viel durfte auch der neue Orden der Gesellschaft Jesu zur Gegenreform in Oesterreich beitragen. 1551 kam, von Erzherzog Ferdinand berufen, P. Claudius Jajus an die Wiener Universität, dem im Jahre darauf Petrus Canisius folgte. Er predigte in verschiedenen Kirchen Wiens, katechisierte in der Umgebung, wirkte an der Reform der Universität mit, verfasste seinen Katechismus, das eigentliche Denkzeichen der deutschen Gegenreformation. 1556 gründete er das Kolleg in Prag, 1571 bis 1573 wirkte er als Hofprediger in Innsbruck, gründete dort und im nahen Hall ein Kolleg. In Linz widmete sich P. Georg Scherer in Wort und Schrift mit grosser Kraft der Gegenreform. 1573 wurden die Patres nach

Graz berufen, wo sie die Universität begründeten, sie arbeiteten in Klagenfurt, gegen ihre Berufung nach Salzburg wehrten sich aber die Benediktiner von St. Peter.

Obwohl in Oesterreich eine katholische Abwehrbewegung gegen die Reformation von Anfang an tätig war, setzte doch die systematische Bekämpfung erst um 1590 ein. Es war dies ein beklagenswerter Bruderkampf, der das deutsche Volk schwächte und zum Zerfall des römisch-deutschen Reiches beitrug. Für Oesterreich aber ermöglichte der siegreiche Ausgang des Kampfes den grossartigen Aufstieg im Barockzeitalter und befähigte es, ein Jahrhundert lang den anstürmenden Islam gerade in der gefährlichsten Zeit von Europa abzuhalten.

Eine der bedeutendsten Persönlichkeiten in diesem Zeitabschnitt ist der grosse Staatsmann Kardinal Melchior Klesel. Wiener von Geburt, von P. Georg Scherer vom Luthertum bekehrt und Jesuitenschüler wurde er jung schon Dompropst und Kanzler der Universität in Wien, wirkte durch gütliche Ermahnungen und Predigten, durch Eröffnen von katholischen Schulen und Einführen des Katechismus des Canisius eifrig für die Rekatholisierung Wiens und Oesterreichs unter der Enns. 1590 zum Generalreformator bestellt und mit der Hilfe des weltlichen Armes ausgerüstet, führte er die Restauration ruhig durch. 1588 Bischof von Wiener Neustadt, 1598 auch von Wien und 1615 Kardinal, wurde Klesel als Direktor des Geheimen Rates, einer von ihm geschaffenen Zentralbehörde, allmächtiger Ministerpräsident. Ein treuer Freund und Schirmer des Hauses Habsburg, wurde er in den verderblichen Bruderzwist hineingezogen. Seine schwächliche Vermittlungspolitik musste er mit fünfjähriger Gefangenschaft büssen, auch da noch half er dem Kaiser durch Vermittlung päpstlicher Hilfsgelder. Die letzten drei Lebensjahre konnte er in Freiheit in seinen Bistümern verbringen.

Tüchtige Bischöfe waren auch in den übrigen Diözesen, so Marc Sittich von Hohenems in Salzburg, der die Kapuziner berief und durch Reform bei Seelsorgern und Laien Grosses für die Rekatholisierung leistete; weiters die Fürstbischöfe Martin Brenner von Seckau und Stobaeus von Lavant. Fleissige Missionäre waren die bei hoch und nieder sehr beliebten Kapuziner. Grosse Dienste leisteten die neuen Orden der Barnabiten, Minimi, Unbeschuhten Karmeliter, Barmherzigen Brüder. Die alten Orden der Dominikaner, Franziskaner und Minoriten schickten die welschen Brüder fort und hatten guten Nachwuchs nach der Reform. Der Westfälische Friede 1648 brachte für die Kirche und das heilige römische Reich eine unheilvolle Schädigung, für Oesterreich aber die ersehnte Ruhe.

Die Geschichte der Entfaltung und des Abblühens dieser starken geistigen Bewegungen zeigt der gelehrte Verfasser in einer wissenschaftlich gediegen unterbauten, gründlichen und umfassenden Gesamtschau. Schon eingehends weist T. darauf hin, dass bei der ungeheuren Fülle der Zeugnisse für diese bewegte Zeit einige wenige, kennzeichnende Striche genügen müssen, nur die grossen Linien und charakteristischen Einzelheiten hervorgehoben werden können. Beispiele sollen wie Schlaglichter das kulturelle Leben der Zeit der Gegenreformation kennzeichnen; für eine vollständige Bearbeitung einzelner Fragen muss auf die spezielle Literatur verwiesen werden, und diese Hinweise gibt T. überaus reich. Die im Text und in den Anmerkungen reichlich gebotenen Zitate geben dem stattlichen Band die Färbung der behandelten Zeit, wie überhaupt das Werk lebendig, frisch

und anschaulich geschrieben ist. Eine gute Inhaltsübersicht am Anfang und ein fast 40 Seiten umfassendes Sachregister am Ende ermöglichen ein rasches Nachschlagen.

Der Verlag Tyrolia hat dem Band ein würdiges, festliches Kleid, wie in Friedenszeiten, zu geben gewusst. Die Lettern sind deutlich und rein, der kräftige Druck schont die Augen,

Wie T. gegen falsche Anschuldigungen immer wieder betont, dass in Oesterreich die Gegenreformation unblutig durchgeführt wurde, so drängt ihn auch sein Gerechtigkeitssinn, sich der ungerecht angegriffenen Gesellschaft Jesu besonders anzunehmen. Gründe und Beweise dafür, dass diese Bevorzugung berechtigt sei, bleibt T. in seinem Werke durchaus nicht schuldig. Zu Unrecht wird ihm von manchen Seiten daraus ein Vorwurf gemacht. Die Gesellschaft Jesu aber schuldet und weiss dem gelehrten Verfasser dafür aufrichtigen Dank! Uebrigens zollt T. auch den neuen und wieder erstarkten alten Orden, die zur Restauration in Oesterreich das Ihrige redlich beigetragen haben, das verdiente Lob.

Rom. J. TESCHITEL S. I.

JAMES BRODRICK S. I. *Petrus Canisius 1521-1597.* Aus dem Englischen übersetzt von Dr. Karl Telch, Theologieprofessor. — Wien (Verlag Herder) 1950, 2 Bde. in 8°, 596 u. 677 S., 22 Einschaltbilder u. 1 Karte.

In der Besprechung der englischen Originalausgabe der Canisius-Biographie in dieser Zeitscrift (Bd. VII [1938] 130) hatte der Rezensent den Wunsch nach einer deutschen Uebersetzung geäussert. Professor Dr. Telch hat sich der nicht ganz leichten Aufgabe unterzogen, das Leben des « Zweiten Apostels Deutschlands » den Lesern deutscher Zunge zugänglich zu machen, wofür ihm diese sicherlich vielen Dank wissen werden.

Innerhalb der umfangreichen Canisius-Literatur kann Brodricks Werk als die beste biographische Darstellung des ersten und grössten deutschen Jesuiten gelten, eine literarische Leistung, die wissenschaftliche Genauigkeit mit künstlerischer Gestaltung vereint. Auf der Grundlage des reichen Quellenmaterials, wie es in Braunsbergers kritischer Ausgabe der Canisiusbriefe und in mehreren Bänden der *Monumenta Historica S. I.* niedergelegt ist, und unter Heranziehung der einschlägigen Literatur ersteht ein farbenfrisches und getreues Lebensibild des Heiligen, seines Charakters und seiner Leistungen; im Hintergrund wird ein anschauliches Gemälde des licht- und schattenreichen Deutschland mit seinem religiösen Chaos zur Zeit der Gegenreformation sichtbar.

Es ist kein Panegyrikus, den Brodrick schreibt. Canisius erscheint als das, was er geschichtlich gewesen ist, nicht ein genialer Führer, der durch glühende Beredsamkeit die Massen fortreisst, sondern ein selbstloser, unermüdlicher, zielbewusster Arbeiter, der Mann der treuen Pflichterfüllung, den geistliche und weltliche Grosse mit ihrem Vertrauen

beehrten. Während manche angesichts der trostlosen Lage der Kirche im Reich kleinmütig verzagten und untätig blieben, kämpfte Canisius als mutiger Gottesstreiter in den Geisteskämpfen seiner Zeit. Als Legat dreier Päpste, als Berater von Kaisern und Königen, geistlichen und weltlichen Würdenträgern, als Leiter der deutschen Ordensprovinz, Gründer mehrerer Kollegien, Kanzelredner und als angesehener Theologe bei Religionsgesprächen, auf Reichstagen und auf dem Trienter Konzil hat er den Aufstieg der katholischen Bewegung im deutschen Reich wesentlich beeinflusst. War er auch kein Theologe vom Format eines Laynez oder Salmeron, so stand er doch bei seinen Zeitgenossen im Ruf eines gelehrten Theologen. Zwar trat er in Trient wenig hervor, dafür aber unterstützte er die Hauptakteure eifrig und selbstlos. Wie sich aus den beiden Kapiteln « Letztes Zusammentreten des Konzils » und « Der Kaiser gegen das Konzil » ergibt, war die Rolle des Heiligen im Gesamtrahmen des Tridentinums bedeutender als man vielfach annahm.

Hervorzuheben ist noch der Weitblick, den Canisius in manchen Zeitfragen bekundete. Unter den Jesuiten seiner Zeit ist er einer von denen, die am tiefsten die Notwendigkeit des Apostolats der Presse erfassten. Nicht nur war er selber unermüdlich mit der Feder tätig, auch manche Werke anderer verdanken seiner Anregung und Unterstützung ihr Erscheinen. Hätte der Ordensgeneral Merkurian seinen Vorschlägen Gehör geschenkt, dann wäre bereits 1574 ein Collegium Scriptorum entstanden mit der Aufgabe, den Zeitirrtümern entgegenzutreten. Eines Werkes ist namentlich zu gedenken, das wegen seiner segensvollen Auswirkungen allein genügte, den Namen des Verfassers unsterblich zu machen. Es ist sein Lebenswerk, der Katechismus, dazu bestimmt, dem Katechismus Luthers, der das ganze Reich überflutete, Einhalt zu gebieten. Bis zum Tode des Verfassers hatte das Werk in seinen drei Fassungen über 200 Auflagen und 15 Uebersetzungen erlebt. Im 17. Jahrhundert zählte man schon über 400 Auflagen. (Vgl. Sommervoleg, *Bibliothèque* II 618-866). Manchen Katechismen der Neuzeit hat es als Grundlage und Vorbild gedient.

Ergreifend ist das Schlusskapitel « Ausklang », wo der Autor Einzelzüge aus dem Innenleben seines Helden, die im Vorhergehenden vielfach gestreift wurden, zu einem Gesamtbilde zusammenfasst. Der Inhalt lässt sich kurz mit den Worten eines anderen Hagiographen wiedergeben, der Canisius folgendermassen charakterisiert: « Au milieu des premières recrues de l'Ordre naissant, c'est lui peut-être qui réalise, dans la plus admirable harmonie, cet idéal de prière, de savoir et d'entreprise, qui hante l'esprit d'Ignace de Loyola, comme l'idéal du vrai compagnon de Jésus » (Dudon, *Saint Ignace de Loyola* 379).

Am 21. Dezember, dem Todestag des Heiligen, pflegte der Stadtrat von Freiburg an seinem Grabe vier grosse Kerzen brennen zu lassen. Sic waren ein Sinnbild dessen, der einst in dunkler Zeit durch seinen Wandel und sein Wirken eine hellstrahlende Leuchte für seine Religionsgenossen gewesen war. Sein Leben hat auch eine Botschaft für

die Priester und Laien von heute, eine Mahnung, den trüben Tagen der Gegenwart nicht zu verzagen und vor den Schwierigkeiten nicht zurückzuweichen.

Dem Uebersetzer gebührt die Anerkennung, dass er seine Aufgabe mit viel Geschick gelöst hat; der stilistischen Eigenart und originellen Fassung Brodricks ist er durchweg gerecht geworden. Auch im deutschen Gewande liest sich das Werk spannend. Von Kapitel zu Kapitel wächst das Interesse am Inhalt und steigt die Hochachtung vor der gewaltigen Arbeitsleistung dieses aussergewöhnlichen Mannes. Nur ganz selten merkt man, dass man eine Uebersetzung vor sich hat. Dieselbe schliesst sich eng an den Text des Originals an, bloss einige wenige Stellen, die englische Verhältnisse im Auge haben, sind übergangen, z. B. die Geschichte der *Summa doctrinae christianae* in England.

Unschicklich wäre es, an einer Arbeit von diesem Ausmass kleinliche Kritik üben zu wollen. Wenn wir trotzdem auf einige Mängel hinweisen, geschieht es lediglich in der Absicht, dass sie bei einer etwaigen Neuauflage Berücksichtigung finden mögen. In der Geschichtsliteratur spricht man vom Wormser Edikt, nicht von der Wormser Verordnung (6). — Kessel schreibt an P. Faber: Expectantes carcerem *(Fabri Monumenta* 302) = gaol = Kerker, nicht goal = Grenzpfahl (81). — Deutschen Lesern dürfte der Ortsname Herzogenbusch bekannter sein als der französische Bois-le-Duc (104). — Assist at mass: der Messe beiwohnen, nicht Messe dienen (171). — Provost = Vorsteher, nicht Propst (206). Arabic fount = arabischer Schriftguss = Typen, nicht arabische Quelle (229). — Ephräm, nicht Ephraim (479). — Der betreffende bayrische Herzog wird gewöhnlich mit dem Namen Albrecht, nicht Albert aufgeführt (II 139 u. ö.). — Der genannte päpstliche Nuntius ist in der deutschen Geschichtsliteratur bekannter unter dem Namen Bonhomini, statt Bonomio (II 509f).

Rom. W. KRATZ S. I.

A. C. SOUTHERN. *Elizabethan Recusant Prose. 1559-1582.* — Longon-Glasgow (Sands and C°) 1950, 8°, XXXV-553. — 42/.

Some thirty six years ago when the late Mgr. Guilday published his « English Refugees on the Continent », he held out hope that in a subsequent volume he would treat of the literary output of the Catholic exiles. But once back in the United States, he deflected his interest, quite naturally, to the history of Catholicism in his own country, and the projected book was never written. In the following years, however, Recusant literature still claimed the attention of scholars; for apart from several works on Robert Southwell S. I. of which that of Mons. P. Janelle was the most outstanding, there appeared in 1939 the more comprehensive study of Recusant poets by Louise Imogen Guiney, which gave short lives of some thirty and more poets from St Thomas More to Ben Jonson, as well as extracts from their works. Now at long last a study has been published of Recusant prose.

During the reign of Queen Elizabeth, apart from works in the Latin tongue, English Catholics put forth a considerable number of books in

the vernacular, both controversial and devotional, of which more than two hundred have been listed. M. Southern in the present work has wisely restricted himself to a consideration of such books as were published between the years 1559 and 1582, though it is to be hoped that he will complete the present survey by a study of the works that appeared during the remaining years of the reign.

After a preliminary survey of the « movement and the men », the author groups the books around the controversies that gave rise to them, adding chapters on the devotional treatises and miscellaneous works written during the same period, and concluding with an informative account of publishers and presses. The author's main purpose is to illustrate the style of the various writers and this he does by long and well chosen extracts from their works. A further important feature is the very valuable bibliographical details given throughout the work and more particularly in a long chapter devoted to this aspect of his study. In short Mr Southern has supplied the student with an ' apparatus criticus ' which will enable him, if so he wills, to pursue the subject further.

Indeed, a suspicion arises that the author has possibly embraced too large a field, and would have done better to have restricted himself more to his main purpose. Certainly a fuller account of the controversies that gave rise to most of the works here considered, would not have been out of place, though considering the length of the work, this could only have been done by omitting some of the features above mentioned.

The style of these exiles is for the most part simple, lucid, direct and logical in contrast to the artificial ornamented and affected kind of writing generally in vogue in England at that time. This, doubtless, led Professor Phillimore to suggest as long ago as 1913 that the continuity of English prose is to be found in the writings of these Catholic exiles and that they were the followers of More and the forerunners of Dryden. Without committing himself wholly to this theory, which to the reviewer needs deeper investigation, Mr Southern stresses the influence of the saintly chancellor, martyred under Henry VIII, and possibly with some exaggeration. It is true that the memory of More was held in veneration by the exiles, and that there was a circle of his descendants and friends on the continent; but this by no means proves that the style of these writers was influenced by his works to the extent that Mr Southern suggests. Most of these writers were already formed men, trained in the English Universities before they fled to the continent and began to engage in controversy: and however much the style of their works may recall that of More, this seems to the reviewer to be due not so much to his direct influence as to the controversial matters of which their works treat, and to their environment, far removed, as it was, from the tendencies prevailing in England. It may be added that as regards the influence of material the above contention is borne

out by the simple and direct prose of many of the Protestant controversialists of the period.

However, all this is matter of opinion, and in no way detracts from the excellence of Mr Southern's book. In his main purpose he has succeeded admirably and has demonstrated the excellence of the prose employed by these Catholic writers, whose names for one reason or another are never mentioned in the general histories of our literature. Future historians will have to take notice of them, or else be characterised as obscurantists.

London. L. HICKS S. I.

HANSPETER LANDOLT. *Die Jesuitenkirche in Luzern.* Ein Beitrag zur Geschichte der Frühbarock-Architektur und -Dekoration in der Schweiz. — Basel (Verlag Birkhäuser) 1947 8.°, 123 S., 43 Abbild. (= *Basler Studien zur Kunstgeschichte*, herausgegeben von Joseph Gantner, IV).

HANSPETER LANDOLT - THEODOR SEEGER. *Schweizer Barockkirchen.* — Frauenfeld (Verlag Huber u. Co. A. G.) 1948, 4.°, 140 S., 143 Abbild.

Diese zwei Werke stehen in engem Zusammenhang zu einander. Um das erste bearbeiten zu können — eine mustergültige und vielversprechende Doktordissertation (siehe S. 9) — musste der Verfasser die Vorgeschichte und die Entwicklung der schweizerischen Barockkunst gründlich studieren. So hatte er alle jene Elemente, die notwendig waren, um von einer Monographie mit beschränkter Verbreitung zu einem umfangreicheren — freilich weniger wissenschaftlichen — Werke überzugehen, das die wichtigsten Barockkirchen der Schweiz darstellt. Durch die beiden Bücher hat der Verfasser viel beigetragen, um das künstlerische Schaffen der Jesuiten in der Schweiz zu verstehen. Von besonderem Wert sind seine Erörterungen über den Barock so wie seine trefflichen Ausführungen über das Verhältnis dieser Kunstepoche in der Schweiz zu den gleichzeitigen Strömungen in den umliegenden Gebieten — Süddeutschland, Oesterreich und Norditalien.

Obwohl Landolt im Vorwort seiner Monographie über die *Jesuitenkirche in Luzern* klagt, dass ihm das Archiv der ehemaligen Oberdeutschen Jesuitenprovinz in München und das Generalarchiv zu Rom unzugänglich waren (der Verfasser meint wohl während der Kriegszeit und in den ersten Jahren nach dem Krieg), ermöglichten doch seine vorzüglichen Kenntnisse der Quellen und der gedruckten Werke und vor allem seine Durchforschung der Handschriften in der Schweiz und Frankreich, besonders im Luzerner Staatsarchiv und in der Bibliothèque Nationale zu Paris, einen neuen und äusserst wertvollen Beitrag zur Geschichte der Barockarchitektur in der Schweiz.

Nach einer kurzen Abhandlung (11/13) « Geschichtliches über die Wirksamkeit der Jesuiten in Luzern » (1574/77 Gründung, 1588/91 Anbau der ersten Michaelskir-

che, 1666/77 St. Xaviers-Kirchenneubau, 1749/50 Renovation der Kirche, 1756/57 Bau des Ostflügels des Kollegs), bietet das erste Kapitel eine allgemeine « Uebersicht über die Bauten und Projekte zwischen 1578 und 1900 » (15/57), einschliesslich der früheren, nicht erhaltenen Bauten, des heutigen Baus und auch der von einigen anonymen Briger und Luzerner Architekten, von einem Comazio Italo, und vielleicht von P. Christoph Vogler S. I. und vom Einsiedler Br. Caspar Mosbrugger O. S. B. entworfenen, aber nicht ausgeführten Entwürfen.

Trotz der Ueberfülle der vom Verfasser festgestellten Angaben über die Handwerker, die an der neuen Kirche zu Luzern arbeiteten, bleibt der Name des Baumeisters unbekannt, obwohl der genannte P. Christoph Vogler von Konstanz, der sich damals (1665/69) im Luzerner Kolleg befand, vielleicht Einfluss für den Kirchenbau gehabt hat. Anderseits wissen wir mit Sicherheit, dass der Altenburger Br. Heinrich Mayer S. I. den Hochaltar errichtet hat (*Die Jesuitenkirche in Luzern,* S. 23 n. 29) und dass das Altarbild des hl. Franz Xaver von Domenico Torriani aus Mendrisio ausgeführt wurde.

Das wichtigste Kapitel der Monographie und das gedankenreichste ist das zweite, « Die stilgeschichtliche Stellung der Luzerner Jesuitenkirche ». Nachdem vorgängig die Möglichkeit der Abhängigkeit der Jesuitenarchitektur von gotischen Typen des Mittelmeergebietes (vor allem der südlichen Provinzen Frankreichs und Kataloniens) und von verschiedenen Volbildern Italiens zur Zeit der Renaissance erörtert wurde, werden ihre Verhältnisse zum Gesù-Schema (63/66) und zur süddeutschen Architektur (66/71) gründlich bearbeitet. Der letzte Teil dieses Kapitels, « Die Stellung innerhalb der schweizerischen Architektur » (71/86) und das ganze dritte Kapitel « Die Stukkaturen » (87/119) dienten als Vorarbeit zum zweiten Werk, das wir hier besprechen.

Wenn in der Monographie die vielen Abbildungen und Skizzen nur eine ergänzende und erklärende Rolle spielen, so haben die prächtigen Abbildungen des zweiten Werkes (*Schweizer Barockkirchen*) fast dieselbe Bedeutung wie der Text selber. Deshalb zeichnet der Photograph Th. Seeger mit vollem Recht als Mitverfasser des Buches. In der Einleitung werden wir aufmerksam gemacht, dass es sich hier nicht um eine ausführliche Geschichte der Sakral-Architektur und -Ornamentik handelt, sondern um eine Darstellung des Wesentlichen, der Eigenart des Stiles und des rein ästhetischen Wertes der Hauptwerke, unter denen die Luzerner Jesuitenkirche einen wichtigen Platz einnimmt. Diese Kirche (37/40) und die von Arlesheim, Baselland (40/42), sind die ersten des schweizerischen Barocks und ihr Einfluss war entscheidend für zahlreiche andere katholische Kirchen des Landes.

Die Barockkirchen, die als Vorbilder gelten können, sind (ausser denen von Luzern und Arlesheim) folgende: die Jesuitenkirche in Solothurn (45/49), die Klosterkirchen Rheinau und St. Urban, zwischen den Bauten des Voralberger Schemas stehend; die Klosterkirche Muri als Vorstellung des Eindringens des Zentralraum-Gedankens; die Stiftskirchen von Einsiedeln und St. Gallen so wie die Klosterkirche St. Katharinenthal als Ausdruck des Triumphs der freien Raumschöpfung des Spätbarocks, und einige zweitrangige Bauten als Ausklang dieses Stils. H. L. stellt sich auch die Frage, ob die schweizerischen Kirchen sich nach Form und Gehalt von den Bauten der umliegenden Gebiete abheben, d. h. ob sich in ihnen eine regionale Sonderart zu erkennen gibt. Er kennzeichnet « Die Eigenart der schweizerischen Barockarchitektur » (85/87), als den schwer fassbaren Genius loci,

der « mehr im Negativen, im Verzicht auf bestimmte Möglichkeiten, als positiv in der Ausbildung einer Sonderart besteht. »

Der letzte Teil des Buches wird der in der Barockkunst so bedeutenden Verzierung gewidmet (89/122), besonders den Stukkaturen (96/106). Im Anhang befindet sich ein genaues und zuverlässiges Künstlerverzeichnis, das die Namen der bedeutendsten Talente, die im Buch erwähnt werden, enthält; z. B. ausser den schon genannten P. Christoph Vogler und Br. Heinrich Mayer, die Jesuitenbrüder Christian Huber, Schreiner und Baumeister aus Tirol (1657/1713), und Br. Jakob Kurrer von Ingolstadt (1585/1647), Baumeister der Hofkirche in Luzern und Verfasser eines Entwurfes für den teilweisen, nicht ausgeführten Neubau der Stiftskirche in Einsiedeln.

Diese wenigen Andeutungen — um nichts von anderen Jesuitenbauten in der Schweiz, Bayern, Oesterreich und Italien zu sagen — mögen genügen, um den grossen Wert der beiden Werke Landolts für die Kunstgeschichte der Gesellschaft Jesu im Zeitalter ihrer höchsten Entfaltung zu zeigen.

Rom. M. BATLLORI S. I.

Die Briefe des Francisco de Xavier, 1542-1552. Ausgewählt, übertragen und kommentiert von Elisabeth Gräfin VITZTHUM. Dritte verbesserte Auflage. — München (Kösel-Verlag) 1950, 8°, 365 S.

Es ist gewiss etwas Ausserordentliches, dass eine deutsche Ausgabe der Xaveriusbriefe in verhältnismässig kurzer Zeit eine dritte Auflage erlebt. Zu diesem wohlverdienten Erfolg hat, abgesehen von dem kulturell wertvollen und aszetisch gedankenreichen Inhalt der Briefe selber, die feinfühlige Einleitung der Herausgeberin über die Zeitverhältnisse, den Menschen und das Zeugnis des Heiligen, sowie die psychologische Gliederung der Briefe in 8 Etappen wesentlich beigetragen. Ein ausführlicher Kommentar (S. 271-349) erläutert die Zusammenhänge. Die Uebersetzung der Texte ist flüssig und leichtverständlich, gelegentlich jedoch zu frei und ungenau.

Die vorliegende Auflage wurde nach der kritischen Ausgabe der *Epistolae S. Francisci Xaverii* (MHSI, vol. 67-68) durchgesehen und verbessert, wenn auch hierin gründlichere Arbeit hätte geleistet werden können. So liest man z. B. auf S. 51 von *400* Goldstücken statt von *4.000* (vgl. *Epp. S. F. Xaverii* I 168), S. 100 *Gagueros* statt *Sagueros* (*Epp.* I 379), auf S. 218 dass man China von Jerusalem aus erreichen könne statt umgekehrt (*Epp.* II 376); auf S. 234 ist die Rede vom jetzt regierenden Heiligen Vater Paul, während es heissen sollte: vom Papst Paul *und* dem jetzt regierenden Hl. Vater (*Epp.* II 470). Gelegentlich sollten auch die Daten nach der neuen Monumenta-Ausgabe verbessert werden (z. B. auf S. 69, vgl. dazu *Epp.* I 248). Manche Ereignisse harrten auch der Ueberprüfung durch die Bände *Documenta Indica* I-II (MHSI, vol. 70 u. 72); so kann man den Tod des Generalvikars M. Vaz nicht einfach einer Vergiftung durch seine portugiesischen Landsleute zuschreiben (z. B. auf S. 281-82; vgl. dazu *Doc. Indica* I 214-15, *Epp.*

I 409); P. Rektor Gomes hatte schon im September 1551 sein Amt abgegeben und kann deswegen nicht ausschliesslich für die Zustände im Januar 1552 verantwortlich gemacht werden (zu S. 333-34); ferner entliess er die Knaben aus dem Kolleg erst nach Xavers Abreise nach Japan (zu S. 309; vgl. *Doc. Indica* II 10). Ziemlich viel lässt die Rechtschreibung mancher Namen und Wörter zu wünschen übrig, so sollte es heissen: Simão, Go-nara (jap.Kaiser), Berze, Senhora, Gotô usw. Schliesslich könnte eine genauere Ueberprüfung der Jahreszahlen bei Lebensdaten den Wert der Ausgabe erhöhen: Goa wurde z. B. *1510* erobert, Johann III. starb *1557,* Diogo de Borba im Januar *1547,* Criminali kam *1545* nach Indien, Afonso de Noronha war von *1550*-1554 Vizekönig von Indien, die grosse Verfolgung in Japan begann *1614*, nicht erst 1622.

Den deutschen Leser würde es gewiss auch freuen, zu vernehmen, dass schon 1545 ein Xaveriusbrief in würziger alemannischer Uebersetzung gedruckt wurde (s. J. Wicki, *Der älteste deutsche Druck eines Xaveriusbriefes aus dem Jahr 1545* in: *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* 4 [1948] 103-09).

Rom. J. Wicki S. I.

Documenta Indica, II (1550-1553). Edidit Ioseph Wicki S. I. — Romae (apud « Monumenta Historica Soc. Iesu ») 1950, 8°, XXVI-40*-657 pp. (= Monumenta Historica Societatis Iesu, vol. 72. Monumenta Missionum Societatis Iesu, vol. V).

Dem 1948 erschienenen ersten Bande der *Documenta Indica* folgt nun der zweite Band, der die Jahre 1550, 1551, 1552 und einen kleinen Teil des Jahres 1553 umfasst und damit die Zeit Franz Xavers zum Abschluss bringt. Es sind im ganzen 122 Dokumente, die in kritischer Form veröffentlicht werden.

Die Anordnung ist die gleiche wie im 1. Bande. Dem Index Generalis und dem Index operum impressorum folgt eine allgemeine Einleitung, sodann die kritische Ausgabe der 122 Dokumente; ein Index personarum, rerum, locorum schliesst den Band ab.

Beim Index operum impressorum sind die Werke allgemeiner Natur weggelassen worden, die im 1. Bande der DI die Bibliographie, wie ich in meiner Besprechung bemerkte, belasteten; eine gute Beschränkung auf die speziellen Werke über die indische Mission und die einschlägige Literatur hat stattgefunden.

Die allgemeine Einleitung behandelt im ersten Kapitel die Entwicklung der Jesuitenprovinz von Goa von 1550-1553, die schon bestehenden Niederlassungen, Neugründungen, die Mittel zum Unterhalt der Kollegien und Häuser und den Zuwachs an Jesuiten aus Europa, besonders aber aus Indien selbst. Nähere Lebensdaten werden hier nur von den Patres Melchior Nunes Barreto, Emmanuel de Morais, Gundisalvus Rodrigues, Antonius de Heredia und Emmanuel Teixeira, die 1551 nach Indien kamen, gegeben. Der letzte Artikel des 1. Kapitels führt uns die Schwierigkeiten in der Verwaltung der Provinz vor Augen, da der Provinzial P. Franciscus Xaverius meistens abwesend war, nur 3 Monate von Januar bis April 1552 in Indien weilte. Das zweite Kapitel gibt uns nähere Aufschlüsse über die Arbeit der Jesuiten in den Kollegien und

in den Missionen, behandelt im einzelnen die religiöse Unterweisung, Verwaltung der Sakramente, Einführung der Neuchristen in das christliche Leben und die Missionsmethoden, um zum Schluss kurz die Früchte der Missionsarbeit zu erwähnen. Das dritte und vierte Kapitel geben sodann die Aufzählung und Beschreibung der Codices und der schon bestehenden Ausgaben der in Frage kommenden Dokumente, soweit dies nicht schon in der Ausgabe der Xaveriusbriefe und des ersten Bandes der DI geschehen ist.

Die Dokumente beginnen mit einem Briefe des P. Nicolaus Lancilottus an P. Ignatius vom 8. Januar 1550 und schliessen mit einem Briefe des Paulus a Sancta Fide Armuzianus an P. Ignatius vom 14. Januar und 13. Februar 1553. Die Reihenfolge ist streng chronologisch, bei jedem Dokument wird alles Wissenswerte über Bibliographie, Manuskripte, Ausgaben des Briefes, Varianten u. s. w. mitgeteilt, ausführliche textkritische und erklärende Anmerkungen begleiten den Text. Mit derselben kritischen Einstellung und Genauigkeit, wie sie schon aus den Xaveriusbriefen und dem ersten Bande der DI bekannt sind hat P. Wicki auch diesen zweiten Band gestaltet.

Ein grosser Teil der Dokumente, die hier zum erstenmal in kritischer Weise veröffentlicht werden, ist zwar schon in den verschiedenen Ausgaben der Briefe wie: Copia de alcune lettere, Avvisi, Epistolae Indicae u. s. w. erschienen, worüber P. Wicki im 4. Kapitel seiner Einleitung genaue Angaben macht. Doch sind auch viele Briefe hier zum erstenmal veröffentlicht, die über die Missionsarbeit der Jesuiten wertvolle Ergänzungen bieten; nehmen wir nur Dok. 34 heraus, in welchem viele wichtige Fragen der Missionsmethode, über Taufe und Ehen der Neuchristen behandelt werden. Einen breiten Raum nimmt wiederum das St. Pauls-Kolleg von Goa ein, das ja das Zentrum der Jesuitenmission in Indien war. In Dok. 85 werden die von P. Barzaeus aufgestellten Regeln veröffentlicht, auch sonst erfahren wir in vielen andern Dokumenten wichtige Einzelheiten über das Kolleg, so besonders im Briefe des P. Barzaeus vom 12. Januar 1553 (Dok. 118) über den Stand und das Leben des Kollegs. Ueber die Arbeit des P. Barzaeus in Ormuz berichten uns seine ausführlichen Briefe, ebenso werden wir gut unterrichtet über die Missionsarbeit und die Missionsmethode an der Fischerküste durch die Briefe der Patres Lancilottus und H. Henriques. Als ersten Jahresbrief bezeichnet Wicki den ausführlichen Bericht des Fr. L. Frois vom 1. Dezember 1552 (Dok. 104), der allein 46 Druckseiten beansprucht. Ueber die Lage in Malaca gibt P. Pérez in seinen drei Briefen (Dok. 29, 31, 52) genaue Auskunft. Aber nicht nur über die Arbeit der Jesuiten in ihren Kollegien und Missionen werden wertvolle Aufschlüsse gegeben, manche ethnographische und religionswissenschaftlische Notizen sind in den Briefen zerstreut, greifen wir nur den Brief des P. E. de Morais aus Colombo (Dok. 100) über Ceylon oder die in vielen Briefen zerstreuten Bemerkungen über die Mohammedaner heraus.

Aus diesen kurzen, unvollständigen Angaben ist aber schon ersichtlich, welchen wertvollen Dienst P. Wicki mit der Herausgabe des zweiten

Bandes der DI der Missionsgeschichte geleistet hat. Wir danken ihm recht herzlich für seine fleissige und mustergültige Arbeit und wünschen ihm Gesundheit und Kraft, damit er noch recht viele Bände der *Documenta Indica* in rascher Folge veröffentlichen kann.

Rom. JOH. ROMMERSKIRCHEN O. M. I.

JOSÉ CAETANO SOARES, *Macau e a Assistência (Panorama médico-social)*. — Lisboa (Agência Geral das Colónias: Divisão de Publicações e Biblioteca 1950) 8°, 546 Seiten.

Der Verfasser dieses umfangreichen Buches war von 1916 bis 1937 Arzt des Senats und der Misericórdia von Makao. Neben seiner beruflichen Tätigkeit fand er Zeit und Musse, um in den Archiven dieser Stadt das ärztliche Problem in seiner dortigen Gestaltung (Chirurgie, Medizin, Spitäler, Apotheke, Heilkräuter, chinesische und europäische Heilverfahren) von der Mitte des 16. Jahrhunderts bis zur Gegenwart zu studieren und seine Forschungen durch die wichtigen Archive Lissabons und die gedruckte Literatur zu ergänzen und abzurunden. Der Gegenstand selber, die Heilkunde in den alten überseeischen portugiesischen Kolonien, ist heute ein beliebtes Thema und hat auch in Portugal ein dankbares Echo gefunden. Erwähnt seien z. B. die Arbeiten des Luís de Pina, *A medicina portuguesa de Além-mar no século XVI* (Coimbra 1935) und *A medicina embarcada nos séculos XVI e XVII* in *Arquivo Histórico de Portugal* 4 (1939) 283-323, ferner die Studie des Dr. Sebastião de Carvalho, *Organização dos serviços clínicos e hospitalares dos Portugueses no Ultramar nos séculos XVI e XVII* (1938). Bei dem grossen Einfluss, den die katholische Mission und auch die Gesellschaft Jesu in den alten überseeischen portugiesischen Kolonien ausübte, ist es naheliegend, dass sie in der Krankenpflege eine wichtige Rolle spielten, was denn auch bei Caetano Soares sehr deutlich sichtbar wird (vgl. S. 11).

Das Werk behandelt in 15 Kapiteln zunächst hauptsächlich die äussere Entwicklung der Spitäler (besonders Kap. 1-12), dann die Heilmethoden (Kap. 13-15).

Im ersten Kapitel kommt die wichtige Gründung der Misericórdia von Makao (1569) zur Sprache, die dem Jesuitenbischof M. Carneiro zugeschrieben wird (S. 12). Im 2. Kap. erfährt man Näheres über die ärztliche Kunst der europäischen Mission am Hof des Kaisers Kang Hsi, von deren Erfolg Wohl und Wehe der Glaubensverbreitung abhing. Während bei einer akuten Krankheit des Kaisers die portugiesischen Jesuiten die nötigen Heilmittel nicht zur Verfügung hatten, konnten ihre französischen Mitbrüder helfen, die aber dabei erstere aus ihrem Einflussbereich zurückdrängten (S. 48-53). Kap. 5 ist den verschiedenen Spitälern der Stadt gewidmet, während Kap. 6 die Apotheken behandelt, besonders die des Jesuitenkollegs S. Paulo. Dabei erfährt man, dass der sehr wertvolle und reichhaltige Arzneivorrat bei der Auflösung der Gesellschaft Jesu durch Pombal um ein Spottgeld versteigert wurde und nach Goa kam, während die Stadt nun 28 Jahre ohne Apotheke blieb und deswegen in grosse Schwierigkeiten geriet (S. 181-82 186). Kap. 7-12 befassen sich vorwiegend mit den Zuständen des 17. bis 19. Jahrhunderts, die vor allem durch das Auf und Ab der politischen Verhältnisse bedingt waren. — Im 2. Teil betont Verf. im Kap. 13 das geringe Interesse der Portugiesen für die

chinesische Heilkunst. Kap. 14 ist interessant durch die Korrespondenz des jüdischen Arztes Ribeiro Sanches (Petersburg) mit den kirchlichen Kreisen von Makao und den Jesuiten von Peking. Nicht abgeklärt wurde die Frage, ob die Sammlung « Pflanzen von Makao » des P. Pierre d'Incarville von diesem selber herrührt oder vielleicht von Portugiesen dieser Stadt. Jedenfalls gelangte sie nach Paris, wo sie jedoch spät beachtet wurde. Auch P. António de Barros befasste sich mit der Flora Chinas und verfasste ein Manuskript über die dortigen Heilkräuter. Dem ehemaligen Jesuiten P. João de Loureiro gelang es erst 1790 sein mit viel Fleiss verfasstes Werk *Flora Cochinchinensis* zu drucken, in dem auch viele Pflanzen Südchinas besprochen werden; er hat die wissenschaftlichen Kenntnisse dadurch nicht wenig gefördert. Leider fand sein Herbar lange nicht die nötige Beachtung und Pflege, sodass vieles davon schon früh zugrunde gegangen ist. — Im Anhang I ist eine Relation über die ärztliche Mission des Chirurgen J. B. Lima (ca. 1693) an den Hof von Peking abgedruckt (nach einem Manuskript der Ajuda-Bibliothek, Jesuítas na Ásia 49-V-22), die sein Begleiter, der italienische Jesuit Isidoro Lucci, verfasste (S. 499-524).

Bei der Reichhaltigkeit des Stoffes war es dem verdienten Verfasser nicht immer möglich, alle Fragen abzuklären und die vielfach sporadischen Nachrichten organisch einzuordnen. Gelegentlich liess er sich durch interessante Details vom eigentlichen Thema ablenken. Sein Zitat (leider ohne Quellenangabe) über den Gründer der Misericórdia von Makao kann auch durch einen Originalbrief des Bischofs Carneiro selber vom 15. November 1569 an den Ordensgeneral Borgias bekräftigt werden, in dem es heisst: « Agora me occupo em concertar este porto [de Macao] e fazer nelle hospital, casa dos lázaros e huma confraria da Misericórdia, que está já feita, com que se ajudão os pobres e se edificão os gentios » (Arch. Rom. S. I., *Iap.-Sin. 6*, f. 261v). Ueber Carneiros Stellungnahme zur Personalunion von Spanien und Portugal scheint Verf. den Brief des Bischofs vom 1. Juli 1582 an den Statthalter der Philippinen, D. Gonzalo Ronquillo, nicht gekannt zu haben (s. Colín, *Labor evangélica* I [1663] 182-83). Br. Almeida starb in Kawachinoura auf der Insel Amakusa, Japan (zu S. 35). Manche Eigennamen sind nicht richtig geschrieben, so sollte es *Kaempfer* (s. 207-08) heissen. Valentijn war protestantischer Missionar auf den Molukken, nicht aber Handelsmann in Japan (zu S. 208). Gaspar da Cruz gelangte 1556 nach China, kehrte 1557 nach Portugal zurück, wo er schon 1570 starb (zu S. 410). Grössere Sorgfalt hätte auf die lateinischen Titel und Ausdrükke verwendet werden sollen, da immer wieder gröbere Fehler gegen die Grammatik vorkommen. Schliesslich vermisst man ein bibliographisches Verzeichnis sowie einen Personen- und Sachindex des interessanten und reichhaltigen Materials.

Rom. J. Wicki S. I.

Joseph Höffner. *Christentum und Menschenwürde.* Das Anliegen der spanischen Kolonialethik in goldenen Zeitalter. — Trier (Paulinus-Verlag) 1947, 8°, 333 pp.

El autor, ya conocido por sus estudios de tipo social y religioso (*Bauer und Kirche im deutschen Mittelalter* y *Wirtschaftsethik und*

Monopole im 15. und 16. Jahrhundert), emprende en el presente la labor difícil de concretar el ideal que late en la Ética colonizadora española en sus Indias. Para ello se le impone la urgencia de analizar minuciosamente las características más salientes del ideario que informó la mentalidad de los colonizadores. Así, en la sección primera de la obra, presenta una visión general del *Orbis christianus* medieval, en cuanto que sus tesis influyeron en la elaboración de la Ética hispana ultraoceánica; en la segunda, y como uno de los cooperadores transcendentales, subraya el ideario contemporáneo del Siglo de Oro español; para darnos, en la tercera sección, la figura de la concreción real de ambas corrientes en la historia social, política y religiosa de España en Indias.

El *Orbis christianus*, continuación de la Roma eterna, se presenta separado por el Mediterráneo, de los pueblos disidentes: judío, mahometano y bizantino. Existen dos comunidades: la del cristiano (romano) y la del infiel. Esta dualidad será la ocasión de un florecimiento legislativo, cuyos ecos se repetirán en Indias, de parte de los dos poderes soberanos medievales: el Papa y el Emperador, con sus legistas y sus Derechos, cuyas principales tesis se exponen armónicamente. En ambos poderes prevalece una nota común: la tendencia al poder ecuménico. Pero ambos, víctimas de corrientes opuestas (cismas, conciliarismo y tendencias autóctonas de las nacionalidades renacentistas), pierden su hegemonía cuando España, unida internamente, se lanza a Indias (pp. 15-37).

Entre tanto, en lo religioso, el hombre medieval consideraba la herejía y otra cualquiera disidencia religiosa, como crimen aun en el foro civil, con todos sus efectos jurídicos. Aumentábase esta oposición respecto del judaísmo, enemigo positivo, castigado por ambos Derechos. — En esta línea, también el pueblo infiel pagano caía bajo la censura legal, toda vez que la gracia sería la concesionaria de los derechos personales, hásta que fué imponiéndose a la jurídica la doctrina aristotélico-tomista de tipo teológico, de la naturaleza- fundamento de la dignidad humana (pp. 38-52). A pesar de esta última corriente, que predominará entre los escolásticos, en el Derecho del siglo XVI rige la mentalidad antigua jurídica: infidelidad y guerra son dos ideas correlativas. De aquí la legitimación de la esclavitud (pp. 52-66).

La sección segunda, al delinearnos el fondo histórico sobre el que se forja la Ética colonial española, se abre con la indicación muy cierta de que el *Orbis christianus*, durante el Siglo aúreo español, había perdido su prestancia. Sin embargo, su ideario jurídico persiste: los problemas internos de España, resultantes de la convivencia con moros y judíos, se resolvieron en la Metrópoli a base de la temática medieval jurídica; había allí una fe medieval; una unión íntima del Estado y de la Iglesia muy medieval; un concepto muy de la Edad media respecto de la herejía; una acometividad consiguiente de igual cuño (pp. 75-85).

Dentro de este marco psicológico se abre un nuevo mundo con sus nuevos problemas éticos. Para medir las dimensiones de esta problemática, H. da una síntesis de las condiciones morales, religiosas y étnicas de los pueblos precolombinos, en sus dos máximos exponentes, los aztecas y los incas: su conformación en todos los órdenes de la vida pública y privada. Dadas estas altas culturas, el encuentro con la civilización española, para H., debió de resultar càtastrófico (p. 110). Más si se consideran las dos fuerzas motrices de la intervención hispana: Dios y el oro, a cuyo servicio actuaban tres factores: el espíritu, la guerra y el engaño. « Die goldhungrigen und grausamen Konquistadoren haben sich allen Ernstes auch für ' Diener und Mehrer der Macht Christi und des Kaisers ' gehalten.

In der Brust des Spaniers des Goldenen Zeitalters hatten Anschauungen nebeneinander Platz, die wir heute für unvereinbar halten würden » (p. 130).

Esta acción, fuertemente centralizada por la Corona, aun en lo eclesiástico, con las consiguientes diferencias con la Sede Romana, es estigmatizada por el abuso de poder (encomiendas, esclavitud, tráfico negrero), o para el A., « Einbruch des Spaniers » (p. 141), que acusa a los cristianos de no consecuentes con su doctrina (pp. 130-141).

Bajo tal situación brotan dos fuerzas : el misionero y el Estado, pues la fuerza que podían representar los intelectuales no se debe considerar, ya que fueron absorbidos por el Estado, según afirma H. contra Barcia Trelles (p. 145). Los misioneros fueron los primeros examinadores de la situación del indio ; y entre ellos, Las Casas, parcial en sus juicios, cuya obra *Destrucción de las Indias occidentales,* no resiste una crítica seria (pp. 145-150). Esta antinomia de fuerzas produjeron las discusiones sobre problemas indios, que se tuvieron en la Metrópoli, con sus dos mayores representantes : Las Casas y Sepúlveda (pp. 150-175).

Fué el centro de estas discusiones el problema de la barbarie de los indios, con sus derivados jurídicos medievales : guerra y esclavitud. Y ellas se discuten a base de las doctrinas medievales : señorío universal temporal pontificio, guerra contra los idólatras, sanción a los pecados contra la naturaleza, esclavitud natural de los « cazados », predicación evangélica a la fuerza (pp. 175-182).

Llegamos de esta manera a la tercera sección donde se precisa la reconstrucción sistemática de la Ética colonial por los escolásticos españoles del Siglo de Oro. La Escolástica, como ciencia universal, abarcaba en sí aun lo político y militar. Su alto indiscutido representante es Vitoria, quien con la guía de la Filosofía tomista, crea las líneas directrices éticas y forma escuela con D. Soto y Cano. Entre los jesuítas, con el mismo ideario en lo fundamental, descuellan Suárez y Molina, Valencia, Azor, Lorca y, como misionólogo práctico-teórico, José de Acosta. Éstos marcan un desvío de los antiguos caminos : a las tendencias de los juristas medievales, oponen estos AA. la prioridad de la naturaleza a la gracia, como fuente de los derechos humanos. De este axioma arrancan sus construcciones en pro de una igualdad de derechos entre colonizadores y colonizados. H. expone en este lugar, para marcar el contraste, las antiguas ideologías, que fueron parcialmente aplicadas a Indias, acerca de los derechos del Papa sobre los pueblos infieles. Paralelamente expónense las teorías imperialistas universales de los juristas, que en España no hallaron eco, si no es en uno u otro autor aislado, pues los teólogos escolásticos españoles las refutaron por un doble principio : su falta de consistencia y su ninguna aplicabilidad al caso indiano (pp. 183-224).

Este preámbulo lleva a la exposición positiva de las doctrinas escolásticas hispanas : no se construyó una sistemática específica colonial ; sí se dedujeron las consecuencias prácticas de la Filosofía escolástica, armonizándolas con las condiciones históricas de los pueblos nuevos. De donde se concluye que los escolásticos no fueron patrocinadores de la violencia ; su finalidad era constituir una gran familia cristiana en el ultramar español (pp. 224-229). De esta manera, indirectamente, se fué aplicando el antiguo Ius Gentium a las nuevas modalidades, principalmente por Vitoria, con una tendencia mitigada a favor del indígena (pp. 229-241).

Como sustituto del antiguo derecho teocrático pontificio, que rechazaban, y con un hondo sentido más espiritual, los tratadistas seculiáureos se apoyaron en el derecho misional de la Iglesia: a ésta le incumbe la obligación de misionar; luego de enviar sus legados oportunamente protegidos. Si éstos son rechazados, prodúcese una injuria, que da derecho a una guerra defensiva con sus consecuencias. También aquí es Vitoria el maestro. Considera convenientemente H. que en este particular las opiniones se dividieron: unos en pro de la evangelización pacífica, considerando el asunto más en abstracto, y otros por la evangelización defendida por las armas, ante las exigencias de la realidad. Pero todos, sometiendo la guerra a condiciones restrictivas que la humanizaban. Los escolásticoss no son, pues, los responsables de las crueldades cometidas en las guerras de ambos mundos. Ya una vez sometido el colono, era sujeto de derechos parificados a los de los colonizadores; sólo su rebeldía justificaba una reacción coactiva. Sentado el principio de la libertad natural del indio, contrastaban la esclavitud, la encomienda y el tráfico negrero. Molina, buen conocedor de la práctica portuguesa, fué quien más profundamente trató la cuestión, con criterio escolástico, salvando siempre la libertad humana, principio al que había que sacrificar cualquiera práctica (pp. 241-283).

Relacionados con los puntos expuestos se halla el capítulo referente a la economía colonial: los AA. admiten la licitud, en principio, del monopolio regio, como compensación que incumbe a la Corona de sufragar las expensas de la vida misional. Con todo, asignan un límite: el derecho del indio al precio y al salario justos (pp. 283-289).

Últimamente, se resumen los principios de misionología que prevalecieron entre los escolásticos: respeto a la libertad humana, coacción indirecta, directa-punitiva sólo contra los apóstatas y los rebeldes y contra lo inmoral en el culto pagano; prudencia en la represión de éste, según los casos y las posibilidades; educación positiva cristiana obligatoria para los niños (pp. 289-297).

Resumiendo: abandonados los caminos de la antigua teocracia medieval de los juristas, cimentaron esos AA. teólogos sus teorías en dos principios: en el aristotélico-tomista de la naturaleza fuente de los derechos de la persona humana con sus derivaciones en orden a la estatología, al derecho de guerra, del comercio mutuo entre los varios pueblos, y de la recta, justa, economía —; y en un segundo principio positivo: la revelación cristiana: de ella proceden los demás principios misionales. Así nacieron las grandes humanas instituciones humanistas: las reducciones, la concreción del ideal ético español; para constituir una familia a base de un mismo Derecho natural, y una Iglesia a base de un mismo Evangelio (pp. 299-307).

Ya esta síntesis revela las dimensiones profundas de estas páginas de densa lectura y pensamiento ceñido. H. ha sintetizado vigorosamente la historia del Derecho y de la Filosofía que actuaron en la sistematización del ideario colonial español. El lector avisado notará que no se aporta noticia alguna nueva sobre lo ya expuesto en monografías especializadas; pero el mérito de esta obra estriba en su naturaleza de síntesis comprensiva y armónica. Ella nos ilumina una vez más el fenómeno del medievalismo teológico hispano-indiano; y prueba contundentemente la tesis central de toda la obra: la Ética colonial española fué una prolongación de la Teología medieval, con las naturales aportaciones del Renacimiento.

El historiador de la Compañía hallará descritas, en resumen, las líneas generales del pensamiento de los grandes autores jesuítas ya citados, aplicados más o menos directamente a Indias; y notará que su voz viene a reforzar valiosamente el unísono escolástico indianófilo. Precisamente en este particular creemos se concreta la verdadera gloria de la obra española: los escolásticos salvaron la dignidad humana del indio, conculcada repetidamente por los hombres de acción.

De ahí que se nos hace algo difícil admitir en su totalidad, la expresión de que no fueron los intelectuales una verdadera fuerza en el coloniaje. Si se entienden por intelectuales sólo los juristas, sería más aceptable la proposición (con las debidas reservas); pero también los escolásticos son intelectuales. Y ellos fueron los creadores de la filosofía del Derecho hispano-indiano.

El estudio de éste nos parece la parte menos trabajada en la presente obra: hay referencias, no un verdadero estudio de la legislación española, que en este estudio parece imprescindible. No se cita la *Recopilación de las Leyes de Indias,* ni los grandes cedularios. No se presentan autores juristas de primera importancia: Albornoz, León Pinelo, Matienzo... — El lector desearía tal vez la explicación de ciertos hechos e ideas hoy anacrónicas, y cuya última razon sólo se halla en la mentalidad *europea* de la época, que en la obra no se destaca bastantemente, p. e. el regio absolutismo, la unión eclesiástico-política. De ahí que algunas observaciones del autor, debidas a que se explican hechos antiguos con criterio moderno, extrañarán en ciertos círculos.

Pero siempre la visión de un extranjero sobre tales problemas es una lección muy digna de ser meditada, y más cuando el autor se llama Höffner.

Roma. A. DE EGAÑA S. I.

LEWIS HANKE. *La lucha por la justicia en la conquista de América.* Traducción de Ramón Iglesia. — Buenos Aires (Editorial Sudamericana) 1949, 8°, 571 pp.

Comenzaba en 1930 esta obra el bien reputado americanista, en su original inglés *The Struggle for Justice in the Spanish Conquest of America.* Pronto descubrió que « muchas teorías de gobierno iban implicadas en la conquista española de América » (p. 431). Uno de los autores capitales era Las Casas, pero no el único; yacían empolvados en los archivos otros muchos anónimos. Resucitarlos y presentarlos en sociedad fué el objetivo que se propuso y realizó H., gracias a la colaboración de entidades y personas científicas. Así pudo entregar al mundo culto esa hermosa serie de monografías que se recuerdan en las pp. 547 ss.

Bajo un común denominador « la lucha por la justicia » concreta el autor las varias manifestaciones que se han dado en España, y en sus tierras transoceánicas, de esa lucha — más de ideas que de hechos — hacia una común aspiración de justicia a favor del aborigen.

En la parte primera, siguiendo la cronología de los sucesos, arranca del sermón del dominico Montesinos: una prudente imprudencia que levantó la conciencia

del siglo aúreo español; de él parten tres hechos capitales: las leyes de Burgos, que se estudian en su génesis, elaboración y sucesiva aplicación; las disputas sobre el problema angustioso del derecho de España a las Indias; el « requerimiento », ese documento original, objeto de críticas tan dispares.

En la segunda parte se estudia « el clima de opinión en que se desarrolló la lucha por la justicia en América »: clima paradójico de altos ideales y bajas aspiraciones, de humanismo cristiano y egoísmos insaciables que se manifiestan gracias a la libertad de palabra— fenómeno no repetido en la Historia frecuentemente—, que resaltaba el ideario español sobre los indios, desde el criterio más depresivo hasta el más ennoblecedor.

Estas ideas desembocaron en la práctica de cuantos experimentos se hicieron en el suelo indiano a fin de plantar un régimen justo y humano, tanto en la vida social-económica, como en la religiosa, partiendo de un trato de igualdad entre el indio y el español (parte tercera).

Ya en un terreno superior de Derecho público, ventilábase la cuestión candente de la justificación de la guerra. H. estudia las diversas teorías que se resucitaron, y con mayor o menor fortuna y logicidad se aplicaron a la guerra indiana. Directivas humanitarias por parte de la Corona y de los teóricos; escasos escrúpulos de parte de los guerreros. Y el « gran debate entre Las Casas y Sepúlveda en Valladolid en 1550-51 » (parte cuarta).

En la quinta parte de la obra, H. estudia otra de las controversias que hubieron lugar en la primera centuria de la dominación hispana: la de « los justos títulos de España a las Indias ». La tendencia dominicana (Vitoria-Las Casas) y la regalista, representada por el virrey peruano Toledo, con sus repercusiones en México y Filipinas.

De su estudio el A. concluye que los españoles aplicaron experimentalmente en Indias sus teorías; que gozaron de una libertad amplia, por parte de los rectores estatales, para la crítica de los hechos; que estas actividades fueron exclusivas de España, por la aplicación práctica efectuada de las doctrinas. Éstas constituyen una tesis positiva sobre « el valor esencial de los indios y en su derecho a la justicia ».

Los americanistas, familiarizados con la firma de Hanke, no se extrañarán de encontrar en esta obra una mezcla de síntesis y análisis que acusan el gran conocimiento, vasto y profundo, del autor y su perspicacia sutil de análisis en cada grupo de documentos del respectivo capítulo; síntesis de todos ellos, dirigida a probar la tesis humanitarista española. Si la primera se destaca por la búsqueda amplia de documentos, que supone su citación; apropiada al caso, su glosa, ni pesada ni ligera; la segunda se caracteriza por su armonía de conjunto y por el enfoque nuevo de piezas ya conocidas.

Permítasenos subrayar algunos conceptos de H. por su verdad: tratando de los « revisionistas » españoles cuya apologética se reduce a echar polvo a otros pueblos que han sido menos dulces que España en sus aventuras colonizadoras, H., repudiado este sistema, sostiene: « [...] pero una defensa mejor y más convincente sería poner de relieve el hecho de que la colonización española fué diferente de otras en intención y en teoría, y que en esta diferencia estriba su verdadera grandeza » (p. 15). Justo.

El mismo equilibrio hallamos cuando estudia el « formalismo religioso y legal » que imbuía las mentes seculiaúreas de España (pp. 62-66); o cuando explica la

libertad de expresión que permitían, y aun alentaban, los Reyes de aquella España grande (pp. 79-94); o cuando, apropiándose el juicio de Pelham Box sobre Las Casas, concluye que: « No es la menor de las glorias de España haber producido a Bartolomé de las Casas y el haberle escuchado, aunque ineficazmente » (p. 219).

Entre estos aciertos laten, como en toda obra humana, algunos puntos que nos parecen susceptibles de ulterior perfección. Tal cuando atribuye al Ostiense la teoría « de que cuando los paganos se ponían en contacto con el conocimiento de Cristo », sus poderes dominicales pasaban a Este. Creemos que el Ostiense era más extremoso: aun cuando los infieles no se pusieran en contacto con Cristo; sólo por el hecho del advenimiento de Jesucristo hubo esa transferencia de facultades (cfr. *Lectura in quinque Decretalium Gregorianarum libros*, ed. Kerker, fol. 38bis v. col. 1, fol. 124v col. 2). Igualmente, no se expresa con toda exactitud el pensamiento de Vitoria cuando, siguiendo a James Brown Scott, niégase todo poder temporal al Papa sobre los infieles (núm. 6 p. 377): Vitoria niégale sólo el poder temporal directo (cfr. *De potestate Ecclesiae,* Madrid 1765, pp. 13s., 40). De ahí creemos que Vitoria no sostuviese que la donación de Alejandro VI carecía de valor político. En esta serie de menudencias añadiríamos que entre los AA. vitorianistas falta R. García Villoslada, quien estudió más profundamente que nadie la preparación científica del Maestro salmantino. En la pág. 70 leemos la expresión poco justa en Derecho canónico, de que el Rey español era « cabeza de la Iglesia » gracias al Patronato real. Nunca fué *de iure* cabeza de la Iglesia; y cuando se quiso atribuirle *parecida* calidad, lo fué en virtud del supuesto Vicariato pontificio. Cuando en las pp. 241-244 se declara el interés económico de los eclesiásticos por conservar el sistema de la encomienda, se desearía, para total aclaración de la realidad histórica, que se agregara toda la mentalidad de la Iglesia en este aspecto: sostenimiento de la encomienda como mal menor necesario en aquellas circunstancias; pero en su ejercicio, cristianamente humanizado y arreglado a los postulados de la justicia. Tal aparece el criterio aun de los eclesiásticos que llamaríamos más amplios en este punto. Leemos en la pág. 396 que las teorías de Las Casas se apoyan en « la doctrina medieval establecida ». Sería más exacto decir que se apoyan efectivamente en la doctrina medieval *teológica*, pero no en la medieval *canonista*. Propiamente el maestro común de Las Casas y de Vitoria es Sto. Tomás con su distinción luminosa de los derechos de la gracia y los de la naturaleza. — Desde otro punto de vista, lamentamos la disposición de las notas que, alejadas del texto, hacen molesta su consulta, y esa falta de un completo índice alfabético.

Para la historia de la Compañía, además de encontrarse en la obra que analizamos, reseñadas las teorías que en aquel entonces se cruzaban por todas las mentes, y por ende también de los jesuítas, saltan en estas páginas juicios precisos y luminosos sobre José de Acosta, el defensor de los aborígenes (p. 422), y su antagonista Alonso Sánchez (pp. 306, 400s) principalmente, junto con una crítica laudatoria sobre las reducciones del Paraguay (p. 181).

Todo el conjunto, pues, de la obra, con una bibliografía depurada, hace de este libro que sea de utilidad suma para el conferencista vulgarizador, que en sus páginas hallará sintetizado certeramente cuanto sobre estos temas se ha escrito; para el investigador, quien encontrará nombres quizás desconocidos, que provocan anhelos de búsquedas ulteriores siguiendo el ejemplo, altamente aleccionador, del autor.

Roma. A. DE EGAÑA S. I.

EDWARD D. REYNOLD S. I. *Jesuits for the Negro.* — New York (The America Press) 1949, 8°, 6-232 pp.

The scope of the book is indicated in the opening words of the foreword, « This is the story of those Jesuits who have worked for the Negro, and chiefly of what they have done in the United States ». The first chapter outlines the work of the Jesuits in other lands, from Francis Xavier to Peter Claver. The last chapter is an account of the ministry of the New England Jesuits in Jamaica. The rest of the book deals with the work of the Jesuits for the Negro in the United States, according to the various geographical areas of their apostolate: the Maryland counties; Florissant, St. Louis and other midwestern cities; the West; the South with emphasis on Mobile, Florida, Louisiana and especially Grand Coteau. The section « Jesuit Advocates and Teachers », the incomplete story of some national efforts of several outstanding Jesuits for the Negroes, brings to a close this apostolate of the Order in the U. S.

The task that the author had to contend with in compiling this book, was not an easy one. The very fact that the Order has never « undertaken a wide and organized apostolate to the Negroes of the United States », but rather « seems to have been engaged in a series of skirmishes with the problem of bringing the colored people into the Catholic Church », means that no central office was maintained to direct such work and consequently no systematized records were available. To the author goes the considerable credit of pioneering in this unmapped territory. The materials — mainly from the collection of Father Arnold Garvy S. I. — were of very unequal value, from inflated newspaper accounts to official documents at the headquarters in Rome.

It is devoutly to be hoped that serious concerted effort is being made to maintain accurate and careful records of Jesuit apostolate among the Negroes so that future workers may be inspired to learn from successful methods employed as well as avoid mistakes of the past. An added difficulty is that much of the book is contemporary history; hence, it was necessary to leave much unsaid. One wonders, however, whether so much had to be left unsaid. Further investigation might have cleared up certain mystifying reports; thus, to state on page 178 that « Father Oliver Semmes... once arranged for a great colored settlement near Mobile... (but) was stopped by Superiors, as was Father Michael Kenny when he was about to become preacher to a Negro church near Spring Hill » is to tantalize the imagination of the reader. At least now that both these zealous Fathers have gone to their reward, a second edition might let us know the facts back of an action that seemingly was so arbitrary and unenlightened.

One would wish that many of the chapters were brought into sharper focus, with emphasis on what is important; a more penetrating analysis of the materials at hand and above all clearer evaluation of statistics, which should be carefully checked and brought up to date. The manuscript does not seem to have been submitted to those working in the various areas, else many mistakes would have been corrected and lacunae filled in. Thus, in the chapter on Colonial Louisiana and Grand Coteau, Father Peter Weckx becomes a Father Weck; Father Ronald Barrilleaux is transferred to the Colored Parish; one wonders whether Fathers Godrey and Cook are not the one identical Father Godfrey Cook. At the

time of the printing of *Jesuits for the Negro* there were besides the main Church and mission, two grammar schools, two convents of Colored nuns, a high school, and a trade school for the Negroes in Grand Coteau and its dependent mission, Bellevue; this is not made clear. The very interesting articles und important surveys of Father R. E. Bernard, S. J., a former assistant (1949-50) at Grand Coteau's Colored Church deserve mention.

Chapter and verse should be quoted for such important statements as, «.... in some states these laws (against interracial education) bind private schools also; thus in Louisiana, if a white school should admit colored students, it will lose its state charter and the right to grant degrees » (Page 203).

As one reads the book, numerous questions present themselves all clamoring for a satisfactory answer. Why are there so few Catholic Negroes today — 300,000 among 13,000,000? What mistakes were made in the past that either alienated them or failed to win them? Nothing is said of the free Negroes at the outbreak of the Civil War; what was done to keep the Catholics among them in the Church? How can we avoid in the future the serious mistakes of the past? What constructive plans exist for a broader and more effective apostolate? What is being done to help the Negro economically in the share-cropping areas of the South as well as in the ghettos of the North? What is being done to form Catholic leaders for the Negroes, especially from among the Negroes? The attitude of American Jesuits towards the whole problem is of vital consequence for the future; dare we inquire or wonder what this attitude is? If *Jesuits for the Negro* leads many to strive to answer in a practical way these and similar questions, it would fulfill an important mission in American History. We admire the generosity and spirit of sacrifice of those Jesuits who have devoted themselves to an arduous ministry, often carried on along with other duties, but the deepest lesson seems to lie in what still remains to be done.

Rome. E. J. BURRUS S. I.

JOHN B. MCGLOIN, S. I. *Eloquent Indian. The Life of James Bouchard, California Jesuit.* Foreword by Robert J. Armstrong, Bishop of Sacramento. — Stanford, California (Stanford University Press) 1949, 8°, XVII-380 pp., 15 plates of illustrations. — $ 5.00.

As the sub-title indicates, *Eloquent Indian* is the life (1823-1889) of the Jesuit Father James Bouchard. Part one (32 pages), entitled *California Background*, gives a brief account of the Catholic Church in California 1840-1849; the appointment of Alemany, first bishop of Monterey in California and first archbishop of San Francisco; the Jesuits in San Francisco 1849-1861.

With part two of the book begins the life-story proper of James Bouchard, son of a Delaware Indian chieftain and white mother. The author returns more than once to the fact of this dual racial strain to explain peculiarities in the temperament, character and spirituality of Bouchard.

Bouchard spent his childhood (1823-1833) among his native Delawares, who lived in the extensive prairie lands and sparse forests on the north side of the Kansas River. There is extant for this early period a *Biographical Sketch of Watomika* (his Indian name, meaning Swift-Footed One), written by Bouchard in 1855, the year of his ordination, at the request of the famous Jesuit missionary, Father De Smet. A touchingly poignant story is the account of the death of Watomika's father, during a raid on the Sioux in which the nine year old lad was reluctantly allowed to take part.

In 1833 he followed a Protestant missionary, who had visited the Delawares, to Marietta, Ohio. Here at Marietta College and Seminary he prepared himself for the ministry in the Presbyterian Church. Sometime during 1846 or 1847, he visited St. Louis, where he happened to enter the Jesuit church of St. Francis Xavier at the very time that Father Arnold Damen was giving catechetical instruction to children. This seemingly casual visit led to his conversion shortly afterwards. 1848-1855 are devoted to his Jesuit training. The first years of his sacred ministry are spent in the Middle West. 1861 marks the beginning of twenty-eight years of apostolic work in the Far West; it is with this active period of his life that three fourths of the book deals.

Brilliant initial success as the outstanding orator of San Francisco is followed by unfortunate misunderstanding with Bishop Alemany. The Dashaway Society, an early and colorful predecessor of the Alcoholics Anonymous, furnished an attentive audience for Father Bouchard, but also the occasion for additional misunderstandings with Alemany, and misgivings on the part of Superiors in Rome.

The closing decades of the nineteenth century in the United States were hardly the time for calm religious discussions. Bouchard was the target of much of the violent abuse heaped on the Church at this time, and did fierce battle to defend its cause. He did not limit his apostolic eloquence or missionary zeal to San Francisco, but employed them in other cities of California, as well as in Nevada, Oregon, British Columbia, Utah, Washington Territory and Montana.

Most puzzling in the life of Bouchard is his irrationally hostile and unjustifiable attitude towards the Chinese immigrants in California. His Jesuit Order had written many glorious pages in the missionary annals of China, yet here was an American Jesuit who repeatedly denounced the presence of the Chinese in the American West, and claimed that they could become neither loyal Americans nor good Christians. The fact that he voiced a somewhat popular conviction does not in the least exonerate him. The reader is left wondering what stand his Superiors took in the matter.

But *Eloquent Indian* really goes beyond the life of one zealous missionary. It is a documented account of an important period in the early American phase of the Church in the west. The author's effort, however, to present more than this life will make most readers impatient with the first three chapters of the book in their desire to become acquainted

with Bouchard rather than the ecclesiastical background of his activity, and wish that the prolix and numerous notes in fine print that furnish the sources and supports for the text were considerably reduced.

The author has re-created with laudable industry and marked success the framework of Bouchard's apostolate; what one misses most is warmth and personality in the picture.

A few typographical errors and inaccuracies have found their way into the book; thus p. 20 *Belgium* for *Belgian;* p. 27 *freely* is not the correct translation of *libenti animo;* p. 31 the sense seems to demand *adnotentur* rather than *adnotetur;* p. 37 *lustful* does not fit the context; p. 51 and 342 *Lettere Edificanti della Provincia Torinese* are listed under two incorrect forms; p. 104 he was becoming *known* not *know;* p. 198 *abiguity* should be *ambiguity;* p. 282 Cornwallis is made to surrender at *Georgetown* instead of *Yorktown;* p. 318 the *Deity* has become *Diety.* The overfrequent and not always consistent use of *[sic]* proves distracting and even bewildering, especially when it is not at all clear why the device is employed; thus p. 75 *in Christo* and p. 333 *primo communicantium* are common and correct phrases that need no *[sic].*

Rome E. J. Burrus, S. I.

Georges Guitton S. I. *Un charmeur. Le Père Adolphe Petit 1822-1914.* — Paris (Éditions Spes) 1950, in-8°, 384 pages. — 500 frs.

Le Père Adolphe Petit semble exercer encore après sa mort l'irrésistible attrait qui lui conquit tant de cœurs durant sa vie. Les biographies se sont succédées à brève échéance, en français celles du P. Laveille, de Henri Davignon, de Joseph du Parc; en flamand, celle du P. Van Mierlo, en anglais, en italien, etc. Les titres de ces livres ne sont-ils pas déjà significatifs: « Un Semeur de joie »; « La simple histoire du bon Père Petit », « Le Bon Père Petit »... Pour le P. Guitton, c'est « Un Charmeur ».

Disons aussitôt que l'auteur n'a pas voulu faire une biographie; la chose n'était plus à faire. La dernière édition du livre du P. Laveille, la 3ème, avec ses nouveaux chapîtres sur l'œuvre du Calvaire, nous est présentée par le Vice-Postulateur de la cause, le P. de Kinder, « comme une œuvre définitive ». On demandait au P. Guitton une étude d'âme, dans le genre de son livre précédent, *L'Ame du B. Pierre Favre.* Non content de fouiller avec soin les deux Procès Ordinaire et Apostolique pour la béatification et sans compter sa peine, l'auteur est allé sur place interroger les témoins encore nombreux de la vie du Bon Père: Jésuites, prêtres, religieux, retraitants laïques, jusqu'à un agent de la circulation en exercice sur la grand' place de Bruxelles... Ce sont les résultats de ces interviews qu'il nous livre en un écrit vivant et souvent pittoresque, qui ne dédaigne pas le bon mot et l'anecdote. Les lecteurs d'aujourd'hui, souvent pressés, auraient préféré un ouvrage plus court, mais ils ne perdront pas leur temps en suivant jusqu'au bout un conteur aimable essayant de pénétrer le charme d'un saint moderne.

A la question posée: Pourquoi au Père Petit cette réputation universelle de sainteté, un des rares opposants avait levé les bras au ciel en s'écriant: « Mystère ». C'est ce mystère que veut éclaircir le P. Guitton. Et de fait nous voyons les obscurités s'évanouir à mesure que nous découvrons l'homme de Dieu et ses délicieuses familiarités avec Jésus, la sereine transparence de son âme, la bonté surnaturelle et humaine qui gagnait les cœurs les mieux retranchés, et sous le sourire la vertueuse et héroïque fidélité, l'humilité de bon aloi et l'abnégation radicale. Certains ont pu s'y méprendre, mais pour dissiper ces incompréhensions, l'argumentation de l'auteur se fait serrée et vibrante, emportant la conviction.

C'est dans ces dons de communication directe avec Dieu et de bonhomie grâcieuse, et non dans des talents humains d'éloquence ou dans des idées originales et fortes que l'auteur cherche l'explication du « pouvoir fascinateur » exercé sur les nombreux retraitants. On ne résistait pas à cette puissance de persuasion, intraduisible et inimitable.

Le chapître sur « La spiritualité d'un fils de S. Ignace », qui nous montre le Père Petit à l'école d'Alvarez de Paz, est selon nous le plus étudié et le mieux réussi, mais il fait regretter la disparition du « Mémorial » où le Père avait gardé note des faveurs intimes reçues de Dieu. Il faut bien se contenter des souvenirs des retraitants et de trop rares confidences. « Dans mon oraison, confiait le Bon Père à son Provincial, Dieu le Père me traite comme son enfant. Il me dit parfois des choses si douces ». Nous souhaiterions connaître un peu de ces « choses si douces »!, et aussi le secret de sa confiance ou l'efficacité merveilleuse de son « Merci, mon Dieu ».

Le P. Petit a victorieusement chassé de la mentalité de ses auditeurs et de ses dirigés les dernières traces de jansénisme; il a montré une voie de sainteté très élevée et en même temps très « humaine ». Il met la joie au service de Dieu. Plus bel éloge pouvait-il être fait du « Bon Père » que ces paroles d'un témoin au Procès de béatification: « Il donne envie d'être saint ».

Rome. A. Dauchy S. I.

Thomas Hurley, S. I. *Father Michael Browne*, S. I. — Dublin (Clonmore & Reynolds Ltd.) 1949, 8°, 242 p. and 5 illustrations, with a foreword by the Most. Rev. Patrick O'Neill. — Price: 12/6.

We are given in *Father Michael Browne, S. I.* (1853-1933) the biography of a widely-known spiritual director and conductor of retreats in Ireland. Since Father Browne had destroyed all his private papers, diaries included, it would have become increasingly difficult to write his life in later years. Sufficient representative letters were located, and memories were found still fresh enough to furnish us with a brief sketch of one « who took Christ at His Word ». The result is not a complete picture of Father Browne, especially not of his spiritual life, which only his own more intimate writings could have revealed.

The book opens with an account of Father Browne's native Limerick, penal days included. Young Michàel, while not a saint from the cradle, did edify teachers and students alike in the several boarding schools and seminaries that he attended. At twenty-one, while at Clongowes, he made up his mind to become a Jesuit. Ill health barred the way for three years and seemed to threaten to do so for good. On page 32 we are told, «... he left Carlow in the summer of 1877, little better than a hopeless invalid... In the summer of this year he went to Lourdes. He prayed that he might not witness a miracle at Our Lady's shrine, so that he might not lose the merit of his faith. But the miracle that the Queen of Heaven had procured for Her faithful, trusting child was his own cure. » Unfortunately, the author gives us no details of the miracle that enabled Michael to follow the vocation that made possible his whole Jesuit life.

We find Father Browne in his early priestly life from 1896, first as Spiritual Father to the boys at Clongowes Wood College and Director of the Sodality attached to the People's Church, then Rector of Clongowes, Master of Novices at Tullabeg, Rector of the Sacred Heart College in Limerick and back to Tullabeg as Master of Novices in 1908.

When he finished in 1911 his second period as Master of Novices, he was appointed Socius to the Provinçial, a position he held for eleven years. During this time he did not forget the active ministry of the priesthood, giving many retreats to lay persons and religious, and winning back lost sheep to the fold, not forgetting even the unfortunate Magdalens. In 1922, at the age of nearly seventy, he returned to Tullabeg to be Master of Novices for the third time. Two years later, he went to be Spiritual Father at Rathfarnham Castle, which was to be his home until his edifying death in 1933.

Testimonies and reminiscences of fellow students, spiritual charges, novices and friends reveal with refreshing candor the heroic virtue but also less amiable traits of his character. We learn that though stern and severe by nature, he could be kindness and understanding itself. It could be wished, however, that this character-portrait were brought into sharper focus. Those who knew him and can judge his spiritual greatness, consider him an outstanding figure in the Irish spirituality of the past hundred years. His was the folly of the saints who chastised their body to bring it into subjection for the service of God. His devotion to Mary was that of a loving and zealous son who urged his Sodalists to personal santification as well as charity towards the neighbor. But the book will be read with interest not only by those who were guided or directed by Father Browne, but by all who wish to know one who was a man of principle and aflame with effective zeal for souls in our own busy world.

Rome. E. J. BURRUS S. I.

APPROBANTIBUS SUPERIORIBUS ECCLESIASTICIS

P. GIUSEPPE CASTELLANI S. I. Responsabile

TIP. EDIT. M. PISANI — ISOLA DEL LIRI (Frosinone)

PRINTED IN ITALY

OPERA DIVERSA AD REDACTIONEM MISSA

Seriem hic damus operum quae ab auctoribus vel editoribus ad redactionem nostram vario titulo missa sunt, et de quibus in ipso periodico loqui non possumus, quippe quae specialem illius ambitum (historiam scilicet Societatis Iesu) non attingunt. Ideoque hic non indicantur publicationes quae in iam editis vel proxime edendis commentariis bibliographicis de Ordinis historia suum locum habent.

Alessandro VI e Savonarola (Brevi e lettere). Torino (I. T. E. R.), 1950, 8°, 245 p. (= Accademia d'Oropa, Serie collegiale, vol. I).

AZAOLA, José Miguel de. *La depreciación del hombre.* Madrid (Ediciones FAX), 1949, 8°, 191 p. (= Biblioteca de filosofía y pedagogía).

ARAGA PAIGÃO, *Educação política e política da Educação. Três anos em Moçambique.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8°, 152 p.

BAUMANN, Ferdinand, S. I. *Im Lichterglanz des Petersdoms Die Seligen und Heiligen im Heiligen Jahr 1950.* Würzburg (Echter-Verlag), 1950, 2 vol. 8°, 104 et 98 pp., ill.

BICHLMAYR, Georg, S. I. *Der Mann Jesus.* Wien (Herder), 1948, 8°, 236 S.

BRAZÃO, Eduardo. *Apontamentos para a história das relações diplomáticas de Portugal com a China.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8°, 210 p.

BUJANDA, Jesús, S. I. *Teología moral para los fieles.* Madrid (Editorial «Razón y Fe»), 1948 in-12, 446 p.

Catálogo de la Exposición Bibliográfica Balmesiana organizada con motivo del I Centenario de la muerte de Jaime Balmes (1848-1948). Barcelona (Diputación Provincial de Barcelona, Biblioteca Central). 1948, 8°, 136 p.

CHAGNY, André. *Cluny et son Empire.* 4me édition. Lyon-Paris (Emmanuel Vitte), 1949, 8°, 326 p., ill.

CHAVES, Luís. *Pelourinhos do Ultramar Português.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8° 158 p.

COLEMAN, William J., M. M. *The First Apostolic Delegation in Rio de Janeiro and its Influence in Spanish America. A Study in Papal Policy, 1830-1840.* Washington (The Catholic University of America Press), 1950, 8°, XII-468 p.

COOK, Sherburne F., and SIMPSON, Lesley Byrd. *The Population of Central Mexico in the Sixteenth Century*. Berkeley and Los Angeles (University of California Press), 1948, 8⁰, 241 p. (= Ibero-Americana: 31)

CORREIA, Germano. *História da colonização portuguesa na Índia.* Vol. I-II. - Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948-1950, 8⁰, 505, 505 p.

Cuarta Asamblea general del Instituto Panamericano de Geografía e Historia y Tercera reunión Panamericana de consulta sobre cartografía. México (Instituto Panamericano de Geografía e Historia), 1946, 8⁰, 320 p.

DIAS DINIS, António J., O. F. M. *Vida e obras de Gomes Eanes de Zurara.* Vol. I. *Introdução à Crónica dos feitos de Guiné.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8⁰, XXII-534 p.

EANES DE ZURARA, Gomes. *Crónica dos feitos de Guiné.* Vol. II. *Texto*, Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8⁰, XXIII-563 p.

ECHEVERRIA, Lamberto de. *Da su vida... Illmo y Rvdmo. Sr. D. Narciso Martinez Izquierdo primer Obispo de Madrid-Alcalá.* Vitoria (Montepio diocesano), 1945, in-12, 78 p.

L'Eco dei nostri centenari (1648-1748-1948). A cura di P. Leodegario Picanyol. Numero Commemorativo per le celebrazioni centenarie (Maggio 1949). - Roma (Istituto Grafico Tiberino), 1949, 8⁰. 131 p. (= Supplemento di Ephemerides Calasanctianae, 1949, N. 3-4).

Esforço missionário português. Diocese de Nampula, Niassa-Moçambique. Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8⁰, 41 p., ill.

FERNESSOLLE Pierre, S. C. J. *La Papauté et la paix du monde (De Grégoire XVI à Pie XI).* Paris (Beauchesne et ses Fils), 1948, 8⁰, 279 p.

FERREIRA DE MATOS, Álvaro. *Escola técnica de Sá da Bandeira em Lourenço Marques.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8⁰, 26 p., ill.

Gazeta de Montevideo. Volumen primero 1810, Octubre-Diciembre. - Montevideo (Universidad de la República, Instituto de investigaciones históricas), 1948, 8⁰, LXXXVI-174 p. (= *Biblioteca de Impresos raros Americanos*).

GERBET, Mgr. *Lettres et pages inédites de-...* présentées par Mgr de Llobet, archevêque d'Avignon. - Lyon-Paris (Emmanuel Vitte), 1948, In-16⁰, 274 p.

GUTZWILLER, Richard. *Jesus der Messias. Christus im Matthäeus-Evangelium.* Einsiedeln (Benziger Verlag), 1949, 8⁰, 383 S.

GUTZWILLER, Richard. *Herr der Herrscher. Christus in der Geheimen Offenbarung.* Einsiedeln (Benziger Verlag), 1951, 8⁰, 254 p.

HALL, T. C. F. - VASCONCELOS, P. *Geologia de Moçambique. A geologia e os recursos minerais das Províncias da Zambézia e do Niassa.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1948, 8º, IX-161 p.

IRVINE, Marie Hunter. *Administratives papers: Copies relating to New Spain. A collection of manuscripts in the Middle American Research Institute.* New Orleans (Middle American Research Institute. The Tulane University of Louisiana), 1948, 8º, 28 p.

JOMBART, Émile, S. I. *Manuel de Droit Canon. Conforme au Code de 1917 et aux plus récentes décisions du Saint-Siège.* Paris (Beauchesne) 1949, 8º, 564 p.

KELLY, Isabel. *The Archaeology of the Autlán-Tuxcacuesco Area of Jalisco. I: The Autlán Zone. II: The Tuxcacuesco-Motitlan zone.* Berkeley and Los Angeles (University of California Press), 1945-1949, 8º, X-98, 292 p. ill. (= Ibero-Americana 26-27).

KOLPING, Adolf. *Petrus Damiani. Das Büchlein vom Dominus vobiscum. Vom Geiste, der den einsamen Beter des Studengebetes erfullen soll.* - Düsseldorf (Patmos-Verlag), 1949, 8º, 94 p.

LAGOA, Visconde de. *A peregrinação de Fernão Mendes Pinto (tentativa de reconstituição geográfica).* Lisboa (Ministério das Colónias), 1947, 8º, 156 p. (= Anais, vol. II, tomo 1).

LAGOA, Visconde de. *A peregrinação de Frei Sebastião Manrique.* Lisboa (Ministério das Colónias), 1948, 8º, 51 p. (= Anais, vol. III, tomo 1).

Die leibliche Himmelfahrt Mariens. Theologische Beiträge zum neuen Dogma im Dienste der Seelsorge. Herausgegeben von Professorem der Philos. Theolog. Hochschule St. Georgen, Frankfurt-M. - Frankfurt am Main (Verlag Josef Knecht), 1955, 8º, 139 p.

MACEDO SOARES, José Carlos de. *Santo António de Lisboa militar no Brasil.* Rio de Janeiro (Livraria José Olympio), 1942, 4º, XVIII-183 p., fig.

Manrèse. Les Exercices spirituels de Saint Ignace mis à la portée de tous les fidèles. 46e édition entièrement refondue par le R. P. H. PINARD DE LA BOULLAYE S. I. - Paris (Beauchesne), 1948 8º, XXX-443 p.

MARCH, José M., S. I. *Tres tablas del Palau de Barcelona atribuíbles a Mabuse y una atribuída a Berruguete que no le pertenece.* Madrid (Hauser y Menet), 1948, 13 p, 4 lám. (= extracto del *Boletín de la Sociedad española de excursiones*, tomo LII, 1948).

OTTOKAR, Nicola. *Studi comunali e fiorentini.* Firenze (« La Nuova Italia » Editrice), 1948, 8º, XX-188 p.

RAMBAUD, R. P., O. P. *Le grand petit Chancelier Dollfuss 1892-1334.* Lyon-Paris (Emmanuel Vitte), 1948, In-16º, 258 p., ill.

Saint Bernard. Textes choisis et présentés par Étienne Gilson. - Paris (Plon), 1949, 8⁰, XLIV-329 p. (= Bibliothèque spirituelle du chrétien lettré, sous la direction de Omer Englebert).

SANTELER, Josef. *Vom Nichts zum Sein. Eine philosophische Schöpfungslehre.* Feldkirch (Im Verlag der Quelle), 1948, 8⁰, 116 p.

SAUER, Carl. *Colima of New Spain in the Sixteenth Century.* Berkeley and Los Angeles (University of California Press), 1948, 8⁰, VI-104 p. (= Ibero-Americana: 29).

SORANZO, Giovanni. *Studi intorno a Papa Alessandro VI (Borgia).* Milano (Società editrice « Vita e Pensiero »), 1950, 8⁰, 194 p., (= Pubblicazioni dell' Università Cattolica del Sacro Cuore, nuova serie, vol. XXXIV).

TERRIEN, J. B., S. I. *La Madre de Dios y Madre de los hombres según los Santos Padres y la Teología.* Traducción directa de la 5ª edición francesa. Tercera edición española. - Madrid (Ediciones FAX), 1948, 4 vol. 8⁰, 299, 297, 420, 383 p.

Towards a Christian Civilization. A Draft issued by the Christian Union of Professional Men of Greece. - Athens (The « Damascus » Publications), 1950, 8⁰, 270 p.

VENTURINI, Galileo, S. I. *Prediche e discorsi. II. Tridui. Parte prima.* Roma (Libreria Editrice F. Ferrari), 1949, 8⁰, XII-314 p.

ANNO XX. FASC. 40 IUL. - DEC. 1951

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

PERIODICUM SEMESTRE
AB INSTITUTO HISTORICO S. I.
IN URBE EDITUM



ROMAE
BORGO S. SPIRITO 5

INDEX RERUM

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

Annuae subscriptionis pretium: pro Italia Lirae 1500

extra Italiam » 2000

Inscriptio litterarum tam pro administratione quam pro redactione:

Sig. Direttore Archiv. Hist. S. I. - Borgo S. Spirito 5, Roma.

Computus Postalis (conto corrente postale): ROMA 1-14709.

Subscriptio censetur continuata, quoad contrarium non significatur.

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

intends to publish early in 1952 a GENERAL INDEX of volumes I-XX. It will include the names and principal topics found in the articles and bibliography of the Review.

The Index will be sent to all subscribers who do not write by March 15, 1952 requesting that it be not sent to them. Only subscribers will be given a 20 % discount. The Index can be paid for along with the regular 1952 subscription.

Those publications and institutions which have an exchange with Archivum Historicum S. I. can obtain this Index through an exchange of the index of their publications or other arrangement agreed upon in writing.

L' « Archivum Historicum Societatis Iesu » a l'intention de publier en 1952 un INDEX GÉNÉRAL des volumes I-XX, qui relèvera les noms et les principales matières contenus dans les articles et la bibliographie de la Revue.

Cet Index sera envoyé à tous les abonnés qui n'auront pas fait savoir avant le 15 mars 1952 qui'ils ne désirent pas le recevoir. Aux abonnés seulement on accordera 20 % de remise. Le prix de cet Index pourra être versé en même temps que l'abonnement régulier de 1952.

Les revues et les instituts qui ont un échange avec l'Archivum Historicum S. I. pourront obtenir cet Index contre celui de leurs propres publications ou au moyen de tout autre arrangement convenu par écrit.

I. - COMMENTARII HISTORICI

PINTORES JESUÍTAS DO BRASIL
(1549 - 1760)

pelo P. SERAFIM LEITE S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Praemissis quibusdam generalioribus de operibus artis a Lusitanis in Brasiliam invectis atque de influxu indigenarum in artium progressum, tres Patres S. I. arti pictoriae dediti recensentur ac veteres effigies praecipuorum missionariorum numerantur. Demum vitae et operum cursus minutatim profertur septemdecim Fratrum coadiutorum, qui templa domosque Brasiliae provinciae ac Maragnonensis viceprovinciae pictis operibus ornarunt.

A Companhia de Jesus não cultivou a pintura e demais artes plásticas por vocação, isto é, como elemento específico da sua actividade. Não se fundou para Escola de Belas-Artes, mas Instituto Religioso de Ensino e de Missões; e, segundo isto, cultivou-as como elemento subsidiário à sua função de Educadora e Evangelizadora. E, também, para esplendor do culto.

Na Europa, os Padres recorriam geralmente aos artistas das cidades onde residiam, ou os próprios artistas se ofereciam. A S. Inácio se ofereceu Miguel Ângelo para o desenho da Igreja do Gesù, que depois fez Vignola [1]. E os mais ilustres pintores estavam à disposição dos Jesuítas, como Sanches Coelho, Rubens e outros, entre os quais Van Dyck, de quem não há muito se descobriram no Vaticano dois quadros, um de S. Inácio, outro de S. Francisco Xavier [2].

No Brasil, no imenso sertão que era a nova terra, à chegada dos Portugueses, sem cidades nem vilas, os primeiros Padres, com as suas próprias mãos, fizeram de Miguel Ângelo e de Vignola, em casas de taipa que duraram três anos, um pouco à maneira dos

[1] « La yglesia yrá aora más adelante, aunque ha tenido grandes contrariedades (por lo mucho que Dios se ha de servir della, como creo), tomando cargo de la obra el más célebre hombre que por acá se sabe, que es Michael Angelo (que también tiene la de san Pedro), y por devotión sola, sin enterese alguno, se emplea en ella »: carta de S. Inácio, de 21 de Julho de 1554, MHSI, *Mon. Ign.*, 1a s., VII (1908) 257; cf. P. PIRRI, *La topografia del Gesù di Roma e le vertenze tra Muzio Muti e S. Ignazio secondo nuovi documenti*, AHSI, 10 (1941) 291.

[2] Cf. REDIG DE CAMPOS, *Intorno a due quadri d'altare del Van Dyck per il Gesù di Roma ritrovati in Vaticano*, em « Bollettino d'arte » 30 (Roma 1936-1937) 150-165.

Índios; e as pinturas seriam algum tosco ornamento a condizer com as casas. Os primeiros Irmãos e até Padres tiveram de exercitar ofícios, mas a catequese exigia a sua presença. Era urgente que viessem oficiais já feitos. E foi este um dos primeiros pedidos de Nóbrega para Portugal: e começaram a ir à proporção do possível [3].

Pelo que toca à pintura, as primeiras imagens, estampas e painéis, que houve no Brasil, foram de Lisboa, não só quadros pintados, mas os que em Portugal se chamam « registros » e popularmente « santinhos ». A difusão destas estampas ou painéis foi rápida por todo o Brasil, até onde quer que chegassem Portugueses e os seus Missionários, às vezes a regiões bem remotas dos núcleos povoados, como ainda eram em 1613 as Aldeias do Rio Grande do Norte, onde Pero de Castilho as viu: « Em chegando a qualquer destas Aldeias, nós íamos logo à Igreja, porque em todas as há, e algumas mui bem acabadas com seus sinos e *soma de painéis de santos pelas paredes* » [4].

As gravuras nem todas seriam portuguesas. Sabe-se que pelos meados do século XVI Antuérpia era centro produtor e exportador; e através de Lisboa tomaram o rumo do Oriente, onde circularam por exemplo na corte do Grão-Mogol (fins do século XVI) como elemento de inspiração para os pintores mogóis. Maclagan consagra muitas páginas aos Jesuítas da Assistência de Portugal, e às pinturas que levaram e aos álbuns mogóis, que enriquecem hoje Museus públicos e colecções particulares [5].

Na Baía não havia pintores locais, à chegada dos Portugueses; mas como também o Brasil nascia então, as primeiras pinturas feitas por eles assumem o carácter de iniciação, e, portanto, de alto valor histórico. Pesquisas mais aprofundadas neste campo irão catalogando os antigos quadros pintados no Brasil, e quais as primeiras fontes de inspiração, portuguesas, flamengas, romanas, indígenas, etc. Trabalho lento e difícil, muito menos estudado do que a Arquitectura e Escultura, porque requere não só o exame directo e confrontos morosos, mas o conhecimento de antigos inventários, nem todos ainda impressos, onde há abundantes referências a quadros e pinturas.

Com as diversas fontes de inspiração europeia, é curiosa a ave-

---

[3] Cf. SERAFIM LEITE, *História da Companhia de Jesus no Brasil*, X (Rio 1950) no título de *Ofícios Mecânicos*; e também nos de *Arquitectura, Artes, Engenharia, Indústria*.

[4] LEITE, *História*, V, 512.

[5] EDWARD MACLAGAN, *The Jesuits and the Great Mogul* (Londres 1932) 222-267. Todo o Cap. XV, « The Missions and Mogul painting », com diversas ilustrações. Há uma boa tradução portuguesa, de António Álvaro Dória, *Os Jesuítas e o Grão Mogol* (Porto s/d), mas sem as ilustrações.

riguação histórica de que logo em 1552 se manifestou a influência local, com plumas à maneira dos Índios e quer-nos parecer também com o tacape indígena no decidido esforço de adaptação e captação, que tanto deu que falar ao Bispo recém-chegado. No dia do Anjo Custódio, ordenou-se uma procissão, em que tomaram parte e confraternizaram os meninos portugueses e os meninos índios. E em consonância com tal assistência, fez-se uma « cruz toda pintada de pluma da terra e muito formosa, e com o Menino Jesus no cimo da cruz, com vestido de anjo e uma espada pequena na mão » [6].

Em Portugal, e em toda a Europa, o Menino Jesus levaria na mão um pequeno cetro, símbolo da realeza; nas Aldeias da Baía, para os Índios compreenderem o símbolo do poder, puseram-lhe na mão um tacape indígena, isto é, uma pequena espada. Na verdade, o tacape era a espada dos Índios e por este termo formal de *espada*, se descrevia [7].

Algum tempo depois já se faz pintura artística. O P. Manuel Álvares, arribado à Baía em 1560, pintou, a pedido dos Padres do Colégio, um frontispício, que se estreou na quaresma do ano seguinte [8]. Não se trata de curioso, mas de pintor notável, que deixou bons quadros nos Colégios de Coimbra e Goa [9]. Manuel Álvares demorou-se na Baía mês e meio, seguindo depois para o Oriente, onde a nau S. Paulo, em que ia, padeceu famoso naufrágio de que o próprio Padre escreveu pormenorizada descrição entremeada com alguns desenhos à pena [10]. Outros Jesuítas pintores terão passado pelo Brasil, quer a caminho do Oriente (missões portuguesas), quer a caminho do Sul da América (missões espanholas), como em 1617 o Ir. Luís Berger, que no Paraguai, entre outros ofícios, foi pintor e músico [11].

---

[6] Carta dos Meninos Órfãos de Lisboa, Baía, 5 de Agosto de 1552, em LEITE, *Novas Cartas Jesuíticas* (S. Paulo 1940) 149.

[7] Cf. FERNÃO CARDIM, *Tratados da Terra e Gente do Brasil* (Rio 1925) 187-189, ao *tacape* chama espada. E diz que assim como os Índios têm o rosto pintado, « o está também a *espada*, a qual é de pau, ao modo de palmatória, senão que a cabeça não é tão redonda, mas quase triangular e as bordas a acabam quase em gume ». Nas páginas seguintes, Cardim continua a chamar *espada* ao tacape dos Índios. Sobre o *tacape* e vocábulos similares indígenas, cf. *ib.*, 248.

[8] LEITE, *História*, II, 334.

[9] ANTÓNIO FRANCO, *Imagem de Coimbra*, II, 373; e cf. *ib.*, 359.

[10] Cf. LEITE, *História*, II, 334.

[11] Cf. « Lettre de Louis Berger peintre de la Compagnie de Jésus envoyée de Sainct Salvador du Brazil au R. P. Gilles Chisaire, recteur du Collège de Mons en Janvier 1617 ». Arq. Prov. Port., Pasta 94 [20], publ. em *Histoire du massacre de plusiers... religieux...* (Valenciennes 1620) 2e part., p. 76-80, cit. por P. DELATTRE-E. LAMALLE, *Jésuites Wallons, Flamands, Français Missionnaires au Paraguay 1608-1767*, em AHSI, 16 (Roma 1947) 123.

Mas o que importava realmente ao Brasil eram oficiais artistas com residência estável. O Bem-Aventurado Inácio de Azevedo, depois de ter estudado e conhecido bem o que era necessário, indo como Procurador a Roma, ao voltar ao Brasil em 1570, levava numerosos artistas, e entre eles pelo menos um pintor, o B. João de Maiorga, que não chegou ao seu destino, pelo fim da expedição, trágico e simultâneamente glorioso, porque os 40 Mártires do Brasil estão hoje nos altares. Em Maio de 1574 admitiu-se na Baía um Manuel Sanches, de Vila Nova do Porto, com 20 anos, « pintor » [12], que não deve ter passado do noviciado, porque só aparece no Catálogo desse ano, nem consta o seu nome entre os que faleceram na Companhia. Mas outros se pediam de Europa; e ainda que com dificuldade, por serem poucos e necessários, sempre se foi mandando algum. Fernão Cardim conta que em 1584 na Aldeia do Espírito Santo (Baía) se levaram, numa procissão de Índios, « muitas bandeiras que um Irmão, *bom pintor*, lhes fez para aquele dia em pano, de *boas tintas* » [13].

Em 1587, chegou a Pernambuco, e logo depois à Baía, o Ir. Belchior Paulo, pintor, e que o iria ser por ofício mais de 30 anos. Exercitou a sua arte em diversos Colégios; e com o aumento do Brasil, construção e reconstrução de Igrejas, o pedido de pintores se renovava de vez em quando. E ainda um século mais tarde o Procurador a Roma, P. António Rangel, levava a incumbência de pedir ao P. Geral (1689) um Irmão pintor que o fosse e ensinasse outros [14].

Estas Escolas de Pintura existiram em diversos Colégios, nomeadamente na Baía, Rio de Janeiro, Maranhão e Pará. Não eram Escolas no sentido moderno, mas onde, sem excluir quadros, se pintavam sobretudo estátuas, nos seus caprichos rendilhados, de tinta e oiro, de que parece se perdeu hoje o segredo; e na aprendizagem da pintura decorativa para que se aproveitavam também as inclinações dos próprios servos, como aquele Lucas Pintor, de Belém do Pará, que mereceu ao autor do *Diário de 1756-1760* a seguinte referência: « Morreu Lucas Pintor, em tantos de Agosto [de 1757], que era nosso escravo, e era do número dos que nos tiraram, e era da nossa Casa de Gibirié; as filhas ficaram parece em casa de Agostinho Rodrigues. O pintor morreu de bexigas. Foi o que pintou o arco da Capela-mor e dourou todos os altares da Igreja [do Pará] e de Iguarari e de Gibirié e Porto Salvo, que foi da sorte que estava » [15].

---

12 *Bras. 5 (1)*, 12.
13 Cf. Leite, *História*, II, 594.
14 Fondo Gesuitico, *Assist. 627*.
15 Leite, *História*, VIII (*Biobibliografia*, I) 226.

Agostinho Rodrigues, citado nesta referência, é um dos pintores da Companhia de Jesus na América Portuguesa, nos dois Estados, de que constava, e aos quais correspondiam a Província do Brasil e a Vice-Provincia do Maranhão e Pará. Mas é natural que houvesse mais do que os 17 que se verão. O caso de 1584 deve ter-se repetido, sem ser possível averiguá-lo. Em vão procuramos no Catálogo desse ano (que existe) o nome do Irmão « bom pintor ». De nenhum, porém, se dá o ofício a não ser de Jorge Esteves, « carpinteiro », e Francisco Dias, « arquitecto ». Seria este o « bom pintor »? Se Francisco Dias, arquitecto, fosse também pintor, talvez houvesse explicação local para os *Painéis da Paixão*, que em 1584 guarneciam a Capela dos Irmãos do Colégio da Baía [16], e outras pinturas como o retábulo da Anunciação, de Porto Seguro, na Igreja de Nossa Senhora da Ajuda, a propósito do qual, sem julgar que fosse o mesmo, lembramos o quadro que Pedro da Fonseca dizia estar em Lisboa em Dezembro de 1574 [17]. Sabe-se que Francisco Dias era grande devoto da Ajuda, onde recuperara a saúde. Mas os quadros poderiam ter ido já feitos de Portugal e doutras partes da Europa, como muitos foram, e um com certeza, a imagem de *Nossa Senhora de S. Lucas*, existente na Igreja do Colégio da Baía, hoje Catedral-Primás.

Sobre esta *Nossa Senhora de S. Lucas*, cuja fotocópia publicamos [18], pouco há que acrescentar. Dissemos que não podia ser a que levava em 1570 o Bem-Aventurado P. Inácio de Azevedo e perguntávamos se não seria alguma das cópias que se dizia ter feito o B. João de Maiorga. E, deixando a questão em aberto, concluíamos: « O certo é que no dia 29 de Maio de 1575, Domingo da Santíssima Trindade, chegou à Baía aquela imagem de Nossa Senhora de S. Lucas » [19]. Indagando qualquer indício sobre o provável autor, parece-nos fora de dúvida que a imagem anunciada pelo P. Pedro da Fonseca, já em Lisboa em Dezembro de 1574, era a actual da Baía. E aparece um pintor em Roma, José Valeriano que em Março de 1573 seguiu para Espanha, onde entrou na Companhia a 10 de Agosto de 1574. O futuro Visitador do Brasil, Cristóvão de Gouveia, assinala a sua presença em Lisboa em 1579, a chamado de El-Rei D. Henrique, para o qual pintava então um retrato ou imagem [20]. Que relação poderá haver entre ele e a imagem da Baía? Quando Valeriano ia a caminho de Portugal, escreveu ao P. Geral

---

16 Ib., II, 594.
17 Ib., II, 340.
18 Ib., II, 480-481.
19 Ib., II, 595-596.
20 Ib., VIII (*Biobibliografia*, I) 281, letra K.

narrando em pormenor os seus trabalhos de Arquitectura em diversas cidades de Espanha, e diz que deixou uma *Nossa Senhora de S. Lucas* em Sevilha [21], e outra em Granada [22]. Ainda que ele já estava na Companhia, quando se deve ter feito a imagem da Baía, parece mais óbvio que se pintasse em Roma; e não consta que ele mantivesse em Roma relações com os Padres da Companhia. Mas, sendo já da Companhia, Valeriano foi convidado a pintar quadros para o Brasil e estava disposto a isso em 1575. O Procurador em Lisboa das Missões Portuguesas, P. Alexandre Vallareggio, que havia sido Missionário do Japão, passou por Espanha e achou em Medina del Campo ao Ir. José Valeriano « grandissimo pintore ». Com a morte dos 40 Mártires do Brasil e a falta que ali faziam, e com a falta ainda maior no Oriente, onde falecera pouco antes o pintor P. Manuel Álvares, o Procurador propôs ao Irmão a extrema necessidade da Índia, onde « estão infinitas igrejas sem imagens, nem haver quem as pinte, e especialmente Japão, Costa de Comorim e Moluco; e poderia, antes de partir para a Índia, estar 6 ou 7 meses em Portugal *fazendo algumas imagens grandes para o Brasil* ». Valeriano acedeu, e com firmeza, diz o Procurador, que pede o Irmão ao P. Geral. E se o P. Geral não conceder tão justo pedido, ao menos permita ao Irmão que passe uma temporada em Portugal até prover, « com pouca despesa, aquelas Igrejas; e, porque sei que Sua Reverenda Paternidade deseja, mais do que eu, ajudar a Índia e o Brasil, não me estendo mais em escrever a sobredita necessidade ». Insiste apenas em que, se o P. Geral conceder o Irmão para as Missões Portuguesas, ordene que em Espanha ninguém possa impedir a sua partida, nem em Lisboa ocupá-lo senão no que ele, Procurador, quiser, que é, antes de partir para a Índia, « fazer imagens grandes para o pobre Brasil » [23]. O Procurador em Lisboa não alcançou o que queria, porque em Espanha o Irmão era necessário como Arquitecto, em que se ocupou, e cansou, e adoeceu, de tal maneira que quando em 1579 foi realmente a Lisboa, já não se tornou possível demorar mais de cinco meses; e voltou à Itália [24].

[21] « También se le dexó una Imagen de Nuestra Segnora grande, de las de S. Lucas » : carta do Ir. José Valeriano ao P. Geral Everardo Mercuriano, de Medina del Campo, 12 de Março de 1579, *Hisp. 127*, 33r.

[22] « También se dexó en este Collegio otra Nuestra Senhora como la de Sevilla », *ib.*: 33v.

[23] Carta do P. Alexandre Vallareggio ao P. Mercuriano, de Medina del Campo, 27 Maio de 1575, *Hisp. 124*, p. 72; cf. *Lus. 67*, 103v.

[24] Em vez do pintor, obteve-se a promessa de que se enviaria un Irmão, João Bolentino, que em Medina do Campo aprendesse a arte com Valeriano « un sufficiente pittore italiano dei nostri », escreve o P. Geral Mercuriano ao P. Francisco Adorno, que entrara na Companhia em Coimbra, e então era Provincial de Insubria (de que se originaram depois as duas Províncias de Milão e Veneza). Tinha-

Entretanto, o Brasil continuava a ter necessidade de imagens e também de quem se encarregasse das plantas de Colégios e Igrejas que se projectavam um pouco, por toda a parte, em todas as cidades e vilas principais. E enviando-se o P. Gregório Serrão como Procurador a Roma, concedeu-lhe o P. Geral em 1576 que levasse consigo, quando voltasse ao Brasil, mas por empréstimo, isto é, apenas para fazer as plantas e dar andamento às obras, o Arquitecto, Ir. Francisco Dias, que havia presidido às obras da Igreja de S. Roque em Lisboa. Esta luta pelos artistas de construção andava tão acesa, que José Valeriano, na carta em que dá conta ao P. Geral da sua obra de Arquitectura, repete o dito dum Provincial de Espanha « que estimava tanto um pedreiro, em seu tempo, que daria uma dúzia de teólogos por um deles » [25].

Compreende-se que ao chegar o Ir. Francisco Dias, em 1577, e ao apreciarem os Padres do Brasil as suas qualidades e préstimos e a boa vontade com que ficaria, o retivessem, embora os Padres de Lisboa lembrassem que não tinha ido para sempre, e o P. Geral ordenasse a sua volta. E ficou, não apenas 2 ou 3 anos, senão toda a longa vida que Deus lhe deu, como arquitecto e inspector das obras dos Colégios e Igrejas e mais tarde como piloto do navio da Companhia [26].

Mas teria sido ele também pintor? Seria aquele « bom pintor » de 1584, a que se refere Fernão Cardim? Sem falar de Miguel Ângelo e outros, basta o exemplo de José Valeriano: de um pintor se fazia um arquitecto. (E pela sua carta de 1579 ao P. Geral se vê que era tècnicamente bom). Não ousamos, porém asserverá-lo de Francisco Dias, porque em nenhum documento vimos afirmação positiva, senão aquela referência a um Irmão, « bom pintor », presente na Baía, de que se dá notícia sem endereço pessoal expresso. E quanto aos quadros já então existentes no Brasil, tira-se da própria carta de 1575 do Procurador em Lisboa, que em Portugal se

---

lhe comunicado o Assistente de Portugal P. Pedro da Fonseca, que Adorno oferecera de boa vontade alguns Padres e Irmãos para a Índia. O Geral nomeia quatro, que pode mandar, entre os quais Bolentino: carta do P. Geral ao P. Francisco Adorno, 15 de Outubro de 1575, *Ven. 1,* 111r. Mas já se não trata do Brasil.

[25] « Consulté con el P. Provincial desta Provincia, el qual como descargase comigo las cosas de Architectura, entendo que ha prevenido a V. Paternidad por cartas al P. Gil Gonzales, el qual extimava tanto un albañil en su tiempo para esta Provincia que solía decír que daría una dozena de theólogos por uno destos »: carta de José Valeriano ao P. Geral, de Medina del Campo, 12 de Março de 1579, *Hisp. 127,* 36r. — Sobre o pintor e arquitecto Giuseppe Valeriano tem o P. Pietro Pirri S. I., de Roma, reunido vários documentos inéditos, cuja consulta obsequiosamente nos facultou.

[26] S. Leite, *Francisco Dias, Jesuíta Português, Arquitecto e Piloto no Brasil (1538-1633)* na « Brotéria » 51 (Lisboa 1950) 258-265.

faziam quadros encomendados pelos Padres do Brasil, pelo menos enquanto não houve na terra Irmãos pintores. Pela ida dos quais se continuava a insistir do Brasil até que em 1587 chegou a Pernambuco, e logo depois à Baía, Belchior Paulo, com quem se abre a lista dos Irmãos, que consta com certeza foram pintores no Brasil.

Lista, dizíamos, que não deve estar completa. A notícia de serem pintores só se recolheu, para alguns Irmãos, de documentos históricos diferentes dos Catálogos, que em determinados períodos usam apenas a fórmula genérica, própria dos Coadjutores: « ocupado nos ministérios de Marta ».

Com os nomes, pràticamente perdidos em fórmulas assim pouco definidas, aparece, aqui e além, algum que manejou o pincel, Manuel de Sousa, por exemplo, na Baía em 1683, noviço, dourador [27], que deixou de pertencer à Companhia sem concluir o noviciado ou pouco depois. Neste caso mal se pode incluir entre os pintores jesuítas.

Também não se incluem alguns Padres, dotados de habilidade para a pintura, sem contudo a exercerem por ofício.

Um destes pintores amadores foi o *P. João Filipe Bettendorff*: « Fiz um retábulo de murutim, pintando ao meio Nossa Senhora da Conceição, pisando em um globo a cabeça da serpente, enroscada ao redor dele, com Santo Inácio à banda direita, e S. Francisco Xavier à esquerda » [28]. Era em 1661, no Baixo Amazonas, Aldeia do Tapajós, hoje cidade de Santarém. E mais tarde, numa Aldeia perto de Cametá, grassando a epidemia da varíola (por 1695) diz que expusera na Igreja « um belo painel de Nossa Senhora do Socorro, e outro de S. Francisco Xavier, ambos pintados com um cipó por minha mão » [29].

O *P. Alexandre de Gusmão* possuía habilidade manual para presépios do Natal e embutidos de casco de tartaruga (1684). Não se mencionaria aqui por isso, porque é outro sector, o da arte decorativa e mobiliária. Mas lê-se às vezes que também « pintou uma Natividade » [30]. Embora se não conheça fonte de primeira mão, não se omite a referência, por não desdizer da sua curiosidade artística.

Do *P. Eusébio de Matos*, falecido em 1692, conta Barbosa Machado que entre as suas variadas prendas, uma era ser « pintor engenhoso do qual se conservão com estimação particular muitos dibuxos » [31]. Informação, de que se não pode duvidar, ao menos no que se refere a

---

[27] *Bras. 5 (2)*, 61r.

[28] J. F. Bettendorff, *Chronica da Missão dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão* (Rio de Janeiro 1909) 169.

[29] Ib., 592.

[30] Argeu Guimarães, *Notícia Histórica das Belas Artes*, « Dic. Hist. Geogr. e Ethnogr. do Brasil » I, 1595.

[31] Barbosa Machado, *Biblioteca Lusitana*, 2ª ed., I, 745.

« debuxos », dada a autoridade de Barbosa Machado que, neste assunto, é de peso. Mas não é o autor dos preciosos quadros da sacristia dos Jesuítas da Baía, que lhe atribui Querino [32], porque foram pintados em Roma [33].

* * *

De três Padres do Brasil se tiraram os retratos, quando faleceram e havia pintores que os fizessem. Tiraram-se de André de Almeida (1649), João de Almeida (1653) e António Vieira (1697); e pouco depois de falecer (1724), de Alexandre de Gusmão. De José de Anchieta, falecido antes destes, não há notícias concretas, mas convém fazer-lhe, depois, uma referência. E parece que se tirou o retrato de mais algum, sem contudo ficarem notícias positivas que habilitem a demarcar época e autor. De Nóbrega não se tirou, porque naqueles tempos heróicos não havia no Brasil tais preocupações; nem pintores no Rio de Janeiro em 1570.

Retrato do P. André de Almeida. Faleceu no Rio de Janeiro, a 22 de Janeiro de 1649, e o P. Reitor mandou que se lhe tirasse o retrato [34]. Não consta quem fosse o pintor. Talvez algum Padre ou Ir. Estudante « pintor amador » como os acima referidos. Não há Catálogo de 1649. Mas estava no Rio Eusébio de Matos em 1646 [35] e era um dos 21 da Companhia que em 1649 cursavam Filosofia no mesmo Colégio [36].

Retrato do P. João de Almeida. Faleceu no Rio de Janeiro a 24 de Setembro de 1653. Também se lhe tirou o retrato [37]. Residia no Colégio o insigne escultor e estatuário Ir. João Correia, que aliás já estava quatro anos antes, à morte do P. André de Almeida e podia ser ele o autor do seu retrato. Mas parece existir diferença de expressão do mesmo narrador, António Pinto, o qual, referindo-se a André de Almeida, fala em « penicillo », e aqui usa o termo mais apropriado ao buril do estatuário, « incisa ». Pelo retrato do Rio de Janeiro se fez o que anda na « Vida do Padre João de Almeida », 1656, que desenhou Erasmus Quellinus, gravou Richardus Collin, e se reproduz na « História da Companhia de Jesus no Brasil », V, 8/9.

Retrato do P. António Vieira. Faleceu na Baía, a 18 de Julho de 1697. Levaram-no para a Capela interior do Colégio e « se ordenou fi-

[32] Manuel Raimundo Querino, *Artistas Bahianos* (Baía 1911) 45.

[33] Cf. Leite, *História*, V, 122.

[34] « Ut tanti viri desiderium levaretur, Rectoris iussu penicillo fuit ipsius exhibita effigies, quae praesentibus solatio, posteris admirationi, omnibus erit incitamento » : *Sexennium Litterarum* do P. António Pinto, *Bras. 9*, 20v : cf. Leite, *História*, VIII, 6.

[35] *Bras. 5 (1)*, 171v.

[36] Cf. Leite, *História*, VI, 4.

[37] « Incisa ipsius effigie » : *Sexennium Litterarum*, do P. António Pinto, *Bras. 9*, 19v.

casse em pintura o seu retrato »[38]. Era pintor do Colégio da Baía o Ir. Domingos Rodrigues. De Vieira se reproduziram na *História*, três retratos e duas alegorias. Retratos: Como « Protector dos Índios », de Carlos Grandi (III, 20/21); como « Escritor », de Arnoldo Van Westerhout (IV, 4/5); como « Tribuno da Restauração », de Columbano Bordalo Pinheiro (IX, 4/5). Alegorias: « Vieira e as três Virtudes Teologais » (IV, 38/39); « Expulsão do Maranhão por defender os Índios » (IV, 54/55). —Os retratos de Grandi e Westerhout tiveram fonte comum.

Retrato do P. Alexandre de Gusmão. Faleceu em 1724 em Belém da Cachoeira. Em 1733, o P. João Honorato mandou « pintar a sua efígie » na Baía, pela qual se gravou a de Gotlieb Heüss em Augsburgo. Neste ano de 1733 era pintor do Colégio da Baía o Ir. Francisco Coelho[39]. A gravura de Heüss é de traços mais vincados do que a que publicamos, todavia a composição é a mesma.

Sobre o retrato do P. José de Anchieta não há notícias coevas. Anchieta faleceu na Capitania do Espírito Santo a 9 de Junho de 1597. Se o retrato em que se pintou com um bastão na mão, que parece o mais antigo, foi feito depois da sua morte, o pintor seria Belchior Paulo, que estava no Espírito Santo em 1598, e talvez já ali residisse há alguns anos, e conhecesse pessoalmente Anchieta, porque o Catálogo anterior era de 1589 e não há notícias positivas sobre o lugar em que esteve esses 9 anos intermédios. Se não foi esta a fonte primitiva, o retrato tem que se considerar supositício. Do P. José de Anchieta reproduzimos dois retratos, um anónimo, representando-o já de idade, com um livro na mão[40], outro, rodeado de animais, ainda novo, de Carlos Grandi[41].

Quer para este, na hipótese de ser supositício e feito mais tarde no século XVII, quer para os quatro retratos, três dos quais feitos em câmara mortuária, bem podia ser que se chamasse algum pintor de fora, que a esse tempo já existiam no Brasil; e, não havendo nenhuma designação concreta, tanto se pode afirmar uma coisa como outra. Mas a possibilidade de os pintores terem sido Irmãos de Companhia é evidente.

* * *

Os Irmãos pintores da Companhia, —*pela ordem cronológica em que chegaram ou começaram a trabalhar no Brasil*— desde o século XVI ao século XVIII, são: Belchior Paulo (português), João

---

[38] André de Barros, *Vida do Apostólico Padre Antonio Vieira da Companhia de Jesus chamado por antonomasia o Grande* (Lisboa 1746) 495; Leite, *História*, IX, 411.

[39] Cf. Leite, *História*, V, 197; *ib.*, V, 4-5 (retrato).

[40] Ib., II, 3-4.

[41] Ib., VIII (*Biobibliografia*, I) 36-37.

Baptista (flamengo), Remacle Le Gott (belga), Domingos Rodrigues (português), João de Almeida (francês), Baltasar de Campos (holandês), Paulo Camilo (italiano), Francisco Freire (luso-brasileiro), Domingos Monteiro (português), Carlos Belleville (francês), João de Moura (português), António Alberto (português), João Xavier Traer (austríaco), Francisco Coelho (português), Luís Correia (português), Agostinho Rodrigues (português), Pedro Mazzi (italiano).

1. - BELCHIOR PAULO. Natural de Sernande (Felgueiras), onde nasceu por 1554 [42]. Entrou em Coimbra em 1572 e exercitou-se algum tempo na Botica do Colégio, e em 1576 aparece com esta ocupação: « ensina a escrever » na 11ª classe do Colégio das Artes da Universidade de Coimbra [43]. Deve datar daí a sua vocação de pintor. O ser calígrafo do Colégio das Artes introduziu-o ao estudo do desenho e com isto ao da pintura. Pedido pelo Brasil, chegou a Pernambuco a 7 de Maio de 1587 e nos princípios de 1588, à Baía [44]. Começou a ensinar meninos como em Coimbra. E era pintor. E assim continuou por muitos anos até que ficou pintor, sem mais. Por ocasião da sua morte, no Rio de Janeiro a 15 de Julho de 1619 [45], recordou-se a obra com que aformoseara as Igrejas e Colégios da Companhia, da costa do Brasil nos 30 anos em que exerceu a arte e se diz que eram numerosos os seus quadros e apurado o seu pincel: « *Collegia simulacribus nec paucis nec rudi penicillo depictis exornavit* » [46]. Para o inventário histórico do património artístico do Brasil é útil conhecer-se a estada de Belchior Paulo nos diversos Colégios, com margens de residência —antes ou depois— maiores do que as simples datas dos Catálogos:

Baía, 1589 (*Bras.* 5, 32r); Espírito Santo, 1598 (*Bras.* 5, 40v); Rio de Janeiro, 1600 (Leite, *História*, I, 582); Rio de Janeiro, 1601 (*Bras.* 5, 49v); Santos, 1606 (*Bras.* 5, 62v); Santos, 1607 (*Bras.* 5, 65v); Santos, 1610 (*Bras.* 5, 84v); Baía, 1613 (*Bras.* 5, 98r); Baía, 1614 (*Bras.* 5, 111r); S. Paulo de Piratininga, 1616 (*Bras.* 5, 116r); Rio de Janeiro, 1617 (*Bras.* 5, 117v).

Observa-se que entre as datas há longos períodos intermédios e é natural que o Ir. Belchior Paulo trabalhasse noutros Colégios vizinhos, como são os do Rio de Janeiro, Santos e S. Paulo. Mas as datas são expressas para o Rio de Janeiro no fim do século XVI e começo do século XVII (...1600...), a coincidir exactamente com a idade dos três altares da antiga igreja do Morro do Castelo, salvos da demolição, e que se conservam na Santa Casa da Misericórdia, e a cuja importância e beleza se refere Lúcio Costa [47]. De um, o de Nossa Senhora, com um

---

[42] Tinha 20 anos em 1574, *Lus. 43,* 469r.
[43] *Lus. 43,* 509r.
[44] LEITE, *História,* I, 569.
[45] *Hist. Soc. 43*, 66r.
[46] *Bras. 8,* 278r.
[47] Cf. LEITE, *História,* VI, 24.

grande painel em que ela se representa abrigando sob o seu manto os seus filhos (já havia no Colégio Congregação mariana), se pode ver a gravura em *História*, VI, 104/105.

A Ânua de 1619, ao narrar o falecimento de Belchior Paulo, o seu talento de pintor e também o seu magistério e o seu fervor e piedade, tem que nasceu em S. Pedro de Torrados [48]. Antes, os Catálogos sempre diziam Sernande, e ambas são povoações limítrofes do Distrito do Porto.

2. - João Baptista. De Horne, Flandres. Nasceu por volta de 1557, pois em 1607 tinha 50 anos. Entrou na Companhia em Pernambuco a 5 de Junho de 1606. Era convertido do protestantismo ao catolicismo, e pintor de profissão, arte que continuou a exercer como Jesuíta [49]. Da obra deste pintor flamengo fala Fernão Cardim: Diz que se aumentou muito o Colégio de Olinda e que João Baptista o ornara de « quadros pintados em madeira »: « Pictis insuper nobilitatur tabulis, commodius id quidem, quod a nostro pictore, qui non multum ante tempus ad nostros est cooptatus » [50]. Passando para o Colégio da Baía, o Ir. João Baptista continuou a vida de pintor, repartida entre o trabalho e a oração. Faleceu no mesmo Colégio da Baía, com 55 anos de idade, a 3 de Setembro de 1609. E diz a Ânua que sabia bem a arte: « graphicus admodum peritus » [51].

3. - Remacle Le Gott. Natural de Marche-en-Famenne (Bélgica), onde nasceu em 1598. Entrou na Província Galo-Belga a 14 de Janeiro de 1619. Era bordador de profissão (« acupictor »), antes de entrar na Companhia [52]. Foi pedido pelos primeiros Padres cativos dos Holandeses, quando depois de libertados, passaram pela Bélgica de volta ao Brasil, para onde com eles embarcou de Lisboa, em 1628, com o nome de Inácio Lagott [53]. A profissão, que tinha, implicava o conhecimento do desenho que no Brasil se aplicou à pintura. O Catálogo de 1631 dá-o como « pintor e bordador », e « habet talentum bonum ad picturam et caelatoriam artem » [54]. Em breve foi nomeado Soto-ministro, mas a invasão holandesa, que sobreveio e se arrastou em Pernambuco, deve ter criado dificuldades à sua permanência no Brasil; e pediu ao P. Geral que houvesse por bem aliviá-lo do ofício. O seu nome corrente era então Ir. Largo. O P. Múcio Vitelleschi recomenda, em 1634, ao Provincial do Brasil que, se a causa for justa, lhe conceda o que pede, conforme à caridade da Companhia e ao estilo do seu bom governo [55]. Voltou à

---

[48] *Bras. 8*, 278r.

[49] *Bras. 5 (1)*, 72r.

[50] Carta de Fernão Cardim, da Baía, 11 de Abril de 1607, *Bras. 8*, 62r; Leite, *História*, V, 416.

[51] « Annuae Litterae Provinciae Brasiliae 1609 et 1610 », *Bras. 8*, 103r; Bibl. Vitt. Em., Fondo Gesuitico 3492/1363, nº 6.

[52] Cat. da Prov. Gallo-Belg. dos anos de 1622 e 1625.

[53] Leite, *História*, VI, 592.

[54] *Bras. 5 (1)*, 129r.

[55] *Bras. 8*, 431v, 432ar.

sua Província Galo-Belga; e o Catálogo de 1636 dá-o no Colégio de Douai (França) com o nome de Inácio Goth. Nos Catálogos da mesma Província, de 1628 e 1633, não está nem Remacle Le Gott nem Inácio Goth, o que identifica o nome e a sua ausência no Brasil.

4. - DOMINGOS RODRIGUES. Natural de Arruda dos Vinhos. Nasceu por 1632, porque entrou na Companhia a 24 de Dezembro de 1657, com 25 anos de idade [56]. Foi para o Brasil em fins de 1659 ou começos de 1660 e ficou algum tempo no Camamu a ajudar nas pescarias, mas declara-se que é pintor e que para isso tem talento [57]. Residia na Baía em 1663, e se dizia em 1667 que era escultor [58]; e em 1670, dourador das esculturas e talha da igreja nova (a que é hoje Catedral-Primás) [59]. E assim se ocupou vários anos, incluindo o de 1679, a cujo tempo pertencem as duas imagens de S. Inácio e S. Francisco Xavier, pintadas em madeira a que se refere Ferdinand Denis: « Les peintures du maître-autel, représentant Ignace de Loyola ainsi que S. Francois-Xavier, sont peut-être les seules œuvres d'art remarquables qu'on trouve aujourd'hui à Bahia » [60]. Conviria averiguar se não houve restaurações ulteriores, como há indícios em diversos quadros da Igreja do Colégio da Companhia depois que passou a outras mãos. Nem o facto de ser Domingos Rodrigues o pintor do Colégio à data daquelas imagens, é garantia absoluta de ser ele o autor. Mas lògicamente assim parece. Da Baía, o pintor foi passar uma temporada em Santos no exercício da sua arte e aí residia em 1683 [61], o que levava consigo a estada em S. Paulo, não se sabe quantos anos. E torna a achar-se na Baía, sempre no mesmo ofício em 1692 [62]. Em 1694 declara-se « dourador e pintor », e que o fora em diversos lugares [63], e qualifica-se a sua arte: « pintor, regular; dourador, insigne », classificação que se mantém. Faleceu na Baía a 23 de Agosto de 1706 [64].

5. - JOÃO DE ALMEIDA. Do Hâvre de Grace (França), onde nesceu por 1635. Entrou na Companhia em 1656, na Baía, e aí estava em 1660 com

[56] *Lus. 45,* 222v. Este Catálogo de 1658, trá-lo, *neste ano,* com 26 anos, e que por ser o primeiro parece o mais seguro. O Cat. de 1660 dá-o com 22 anos e diz que foi admitido em Lisboa em 1657 (*Bras. 5,* 233v), e, depois, entre os admitidos nesse quadriénio com a data de 24 de Dezembro de 1658 (*Bras. 5,* 249r). O Catálogo de 1701 (*Bras. 6 (1),* 7v) diz que entrou a 22 de Dezembro de 1567 com 20 anos de idade (LEITE, *História,* V, 585). O Cat. de Portugal de 1658 deixou em branco o lugar da naturalidade; os do Brasil, depois de alguma hesitação, fixaram-se em Torres Vedras e « Araundisensis » (Arruda) no « Arcebispado de Lisboa ». Arruda dos Vinhos pertencia naquele tempo à Comarca de Torres Vedras.

[57] *Bras. 5 (1),* 233v.

[58] *Bras. 5 (2),* 30v.

[59] Ib., 33v.

[60] FERDINAND DENIS, *Brésil* (Paris 1839) 235.

[61] *Bras. 5 (2),* 66v.

[62] Ib., 85r.

[63] Ib., 110r.

[64] *Hist. Soc. 51,* 74r; LEITE, *História,* V, 139.

a idade, que se diz, de 25 anos [65]. No ano seguinte, com o P. Ricardo Carew (irlandês) partiu para a Missão do Maranhão [66], e foi destinado ao Pará [67]. Mas em breve voltou ao Maranhão, onde o P. António Vieira o encarregou da planta para a reconstrução do Colégio de Nossa Senhora da Luz, com « eirado sem tecto para se poder espairecer » [68]. A planta era um « belo debuxo feito pelo Ir. João de Almeida, francês de nação, que tinha vindo do Brasil, e era engenheiro, ao menos bem principiante, de sua profissão » [69]. Sobrevindo em 1661 o Motim do Maranhão contra os Padres por defenderem a liberdade dos Índios, recusando o Ir. João de Almeida sair do Colégio, « um certo Arnau Pequeno o abraçou como um menino e o pôs da portaria para fora » [70]. Embarcado para Lisboa, ficou em Portugal até voltar à Missão em 1663 [71]. Em 1668 fez uma entrada aos Poquis do Rio Tocantins, donde trouxe uma « grossa pedra de cristal » [72]; e à volta pintou, antes da festa de S. Francisco Xavier, os altares colaterais da Igreja do mesmo Santo, no Pará [73]. Porque, explica outra vez Bettendorff, « por ter sido companheiro de um engenheiro, sabia debuxar e pintar mui bem » [74]. Depois passou a Cametá e ao Xingu [75]. Em Abril de 1678, o P. Superior Pier Luigi Consalvi, que acompanhou o Capitão-mor Vital Maciel Parente à Guerra dos Tremembés, levou consigo o Ir. João de Almeida. Nesta expedição exploraram o Rio Parnaíba. A derrota dos Tremembés foi no dia 6 de Junho, consagrado a S. Norberto, « cuius vitam eadem die per imagines descriptam elegantissimas lustraveramus » [76]. Consalvi dá esta notícia e não cita o Irmão pintor da vida de S. Norberto, com o qual não ficou bem disposto e o mandou a seguir para a Província do Brasil [77]. Não podendo passar a Pernambuco, João de Almeida voltava ao Brasil, via Portugal como se fazia com frequência. Mas faleceu na Ilha Terceira (Açores) *antes* de 1 de Fevereiro de 1679, data em que Vieira já se refere à morte do seu antigo companheiro, a quem muito apreciava por suas qualidades e talentos [78].

---

[65] *Bras. 5 (1)*, 235v.
[66] LEITE, *História*, IV, 338.
[67] BETTENDORFF, *Chronica*, 79.
[68] LEITE, *História*, III, 118.
[69] BETTENDORFF, *Chronica*, 144.
[70] Ib., 166, 241.
[71] *Bras. 5 (2)*, 12; LEITE, *História*, IV, 340.
[72] BETTENDORFF, *Chronica*, 257.
[73] LEITE, *História*, III, 216, 340.
[74] BETTENDORFF, *Chronica*, 254.
[75] Ib., 257, 262.
[76] *Bras. 26*, 74v-76r.
[77] LEITE, *História*, III, 164-165.
[78] Carta de Vieira ao P. Pier Luigi Consalvi, Lisboa, 1 de Fevereiro de 1679, publicada por C. R. Boxer na « Brotéria » 45 (1947) 470. Bettendorff diz que lhe assistiu à morte edificante o P. Bento de Oliveira; e acrescenta que o P. João de Almeida (o de Londres) predissera a sua morte na Companhia (*Chronica*, 394). Mas o Padre faleceu em 1653, e o Irmão entrou na Companhia em 1656.

6. - BALTASAR DE CAMPOS. Da Diocese de Bois-le-Duc (Holanda), onde nasceu por 1614. Entrou na Companhia por 1639. Estava no Colégio de Évora em 1655, como Mestre de Meninos [79]. Era homem de boas forças, fleumático e bom talento [80]. Em 1661 achava-se na Casa Professa de Lisboa [81], esperando embarque para o Maranhão, onde chegou por Outubro do mesmo ano [82]. Baltasar de Campos era pintor e como muitos mais Irmãos na Companhia tinha outro ofício de Catálogo, que no Brasil foi, como em Évora, o de Mestre de Meninos e o era no Colégio do Pará por 1681: « Estavam os nossos Irmãos Coadjutores ensinando os Meninos da Escola a ler, escrever e contar, pois nisto eram destros o Ir. Marcos Vieira, e sobre todos o Ir. Baltasar Campos » [83]. Da sua obra artística informa-se, em 1671, que pintou os quadros da Vida de Cristo na sacristia da Igreja de S. Francisco Xavier do Colégio do Pará: « Inveni templum Divi Xaverii iam perfectum. Sacristiam etiam belle calce incrustatam, et tabellis vitae Christi a fratre nostro Balthasare a Campus utqumque ornatam » [84]. Faleceu a 29 de Março de 1687, não se diz onde, supomos que no Pará [85].

7. - PAULO CAMILO. Natural de Cremona, onde nasceu por 1638. Tinha 24 anos de idade, quando foi admitido na Companhia em Lisboa no dia 4 de Novembro de 1662, pelo Visitador Geral do Brasil, Jacinto de Magistris, o qual o levou consigo no ano seguinte para a Baía. Era pintor destinado ao Maranhão, para onde não chegou a ir [86]. Da Baía passou ao Rio de Janeiro, onde estava em 1667 no exercício da sua arte [87]. Faleceu, na mesma cidade, a 8 de Março de 1669 [88].

8. - FRANCISCO FREIRE. De Pernambuco (Olinda), onde nasceu por 1633. Era pintor de profissão, e casado. Morrendo a mulher, deixou Pernambuco e foi à Baía para entrar na Companhia de Jesus; e não achando aí o Provincial navegou para o Rio de Janeiro, onde foi admitido em Junho de 1663, com 30 anos de idade. Era homem de vida in-

---

79 O Catálogo português de 1655 diz que é do Brabante, diocese de « Belduc », tem 41 anos de idade, 16 de Companhia e havia sido porteiro 5 anos e companheiro do Procurador 3 (*Lus. 45*, 125v). No Brasil aparece como « flamengo », sem mais indicação de naturalidade. Quanto ao nome: Campen ou Velde?

80 *Lus. 45*, 240r.

81 *Lus. 45*, 284v.

82 LEITE, *História*, IV, 339; BETTENDORFF, *Chronica*, 179, 190.

83 BETTENDORFF, *Chronica*, 280; LEITE, *História*, IV, 271.

84 Carta de Bettendorff, do Maranhão, 21 de Julho de 1671: *Bras. 9*, 265v; LEITE, *História*, III, 216.

85 Livro dos Óbitos do Colégio de S. Alexandre do Pará: Bibl. Nac. de Lisboa, Col. Pomb. 4, f. 3r.

86 *Bras. 5 (2)*, 12v, 25v.

87 Ib., 31v.

88 Bibl. Vitt. Em., ges. 3492-1363, nº 6.

terior e pintor « exímio » [89]. Mas viveu pouco, falecendo com apenas 33 anos de idade no Colégio do Rio de Janeiro, a 7 de Abril de 1666 [90].

9. - DOMINGOS MONTEIRO. Natural do Porto, onde nasceu por 1665. Entrou na Companhia com 26 anos a 5 de Julho de 1691. Era dourador na Baía em 1692 [91]. Em 1694 trabalhava nas Fazendas do Colégio. O seu nome não está no Catálogo de 1707, mas ainda no de 1701 [92].

10. - CARLOS BELLEVILLE. Natural de Ruão, onde nasceu a 5 de Janeiro de 1657, entrou na Companhia com 23 anos de idade, em Bordeus, no dia 25 de Novembro de 1680 [93].

Concluído o noviciado, esteve porteiro um ano na Rochela, donde foi enviado com o cargo oficial de sacristão a Poitiers e aí residiu 5 a 6 anos (1683-1688 ou 1689). Durante a sua estada em Poitiers dá-se no Catálogo como « faber lignarius », mas há referências em que se qualifica de « sculptor », e em Poitiers, « sculptor egregius ». Atribuem-se-lhe obras em Périgueux e Poitiers: « elles sont discutées », diz Delattre, que deixa a questão em aberto [94]. Como o Imperador da China pedia aos Padres da sua Corte que lhe mandassem artistas europeus, Carlos Belleville partiu da Rochela a 6 de Março e chegou a Cantão a 2 de Novembro de 1698. E logo, como todos os missionários da China, recebeu o Ir. Belleville o nome chinês de Wei Kia-Lou [95]. Em China, diz Delattre que executou obras de arquitectura, escultura e pintura, mencionando em concreto a Igreja da Missão Francesa [96]. Deve ser a igreja a que se refere o P. Pedro Vicente de Tartre em 1701. Conta ele que a Igreja dos Jesuítas de Cantão era o mais importante edifício da grande cidade. E querendo-a os pagãos derrubar, lhes contestou o Vice-Rei chinês que a não podia destruir, porque o Imperador construíra outra ainda mais bela em Pequim nos terrenos do seu próprio Palácio; e que um Irmão da Companhia « qui est très habile architecte, a conduit tout l'ouvrage » [97].

Belleville, depois de estar 10 anos na China, voltava à Europa, quando arribando o navio à Baía em fins de 1708 ou começos de 1709, ficou doente em terra, e gostaria de ficar para sempre se o P. Geral consen-

---

[89] *Bras. 9,* 214r.

[90] *Hist. Soc. 48,* 48r.

[91] LEITE, *História,* V, 586.

[92] *Bras. 6,* 66.

[93] P. DELATTRE, *Frères Archivistes, Architectes et Artistes dans la Province d' Aquitaine,* em AHSI, 14 (1945) 148. Os Catálogos do Brasil, que em geral lhe chamam Belville, dão o mesmo dia e mês de entrada, mas em 1678, *Bras. 6,* 81v.

[94] Loc. cit., 149.

[95] LOUIS PFISTER, *Notices Biographiques et Bibliographiques sur les Jésuites de l' Ancienne Mission de Chine 1552-1773,* I (Chang-Hai 1932) 536.

[96] DELATTRE, *loc. cit.*

[97] Lettre du Père de Tartre à Mr. de Tartre, son père, à Canton, le 17 Décembre 1701: *Lettres Édifiantes et Curieuses,* XVII (Paris 1781) 75. — Una nota do editor diz que se trata do Ir. Belleville.

tisse [98]. Deve ter permitido porque não voltou à Europa. Faleceu no Colégio da Baía a 29 de Setembro de 1730. Diz a Ânua que era exemplo de humilidade em desviar de si os louvores que lhe davam, pela sua obra de arquitectura em que se notabilizara [99]. No Brasil, a pintura parece ter sido a sua principal ocupação, junto com a de companheiro dos Padres quando saíam fora (« associator »), qualidade que se nomeia em todos os Catálogos existentes do período em que viveu na América Portuguesa, 1716, 1719, 1720, 1722; no de 1719 também se diz « pintor e estatuário » [100]; e em 1720 e 1722, só « pintor » [101]. Todos os Catálogos o trazem residente no Colégio da Baía, mas há dois saltos de oito anos cada um, quer antes de 1716, quer depois de 1722.

Sobre a sua obra artística no Brasil, averiguamos dois factos, um certo, outro presumível. Certo, que reviu e emendou o plano do Noviciado da Baía, na Jiquitaia, a cujo lançamento da 1ª. pedra assistiu no dia 9 de Março de 1709: e é o actual Recolhimento de S. Joaquim [102]; presumível, a pintura do tecto da Igreja de Belém da Cachoeira no Recôncavo da Baía: porque se trata de arte florida de carácter chinês [103].

11. - José de Moura. Natural de Oliveira do Conde (Beira Alta), onde nasceu em 1674. Embarcou na expedição missionária, saída de Lisboa a 12 de Fevereiro, chegada ao Maranhão a 21 de Março de 1695 [104]; e foi recebido na Companhia dois dias depois [105]. Era « pintor ou debuxador » [106]. Por esta referência de Bettendorff se sabe da profissão do Ir. José de Moura, sobre a qual não há mais notícias, a não ser que surgindo dificuldades, tratando-se, 18 anos mais tarde, de o despedir, escreveu o P. Geral que esperava se conservasse na Companhia « por ser benemérito » [107]. Não se conservou. Já não pertencia à Companhia em 1715 [108]. Que obras fizera nessa dúzia e meia de anos, para merecer o título de benemérito, não o conseguimos ver em documentos conhecidos.

12. - António Alberto. De Lisboa, onde nasceu por 1686, pois ao entrar na Companhia, na Baía, em 23 de Maio de 1701, tinha 15 anos

---

[98] *Bras. 4*, 153r.
[99] *Bras, 10 (2)*, 326r.
[100] *Bras. 6 (1)*, 102r.
[101] Ib., 107v, 111v.
[102] Leite, *História*, V, 142-143, 150.
[103] Ib., 196.
[104] Ib., IV, 345.
[105] *Bras. 27*, 13v, 28r.
[106] Bettendorff, *Chronica*, 576.
[107] Carta do P. Geral Tamburini, de 29 de Julho de 1713, em Lúcio de Azevedo, *Os Jesuitas no Grão Pará* (Lisboa 1930) 400.
[108] *Bras. 25*, 8v.

de idade [109]. « Pintor e dourador », diz o Catálogo de 1707 [110]. No seguinte, que é o de 1716, não consta o seu nome.

13. - JOÃO XAVIER TRAER. Natural de Brixen, Tirol, onde nasceu a 23 de Outubro de 1668. Entrou na Companhia em Viena de Áustria a 27 de Outubro de 1696 [111]. Embarcou de Lisboa para as Missões do Maranhão e Pará em 1703. Tinha talento de pintor e escultor, e em 1723 era escultor em exercício [112]. Deixou os púlpitos da Igreja de S. Francisco Xavier (hoje mais conhecida por S. Alexandre) de Belém do Pará, cujos dosséis são no estilo barroco da Europa Central, sua pátria, e em que os Índios da terra colaboraram como discípulos seus [113]. Homem não só de senso artístico, mas também de notável aptidão e capacidade para dirigir homens e ministérios temporais. Nos últimos anos estava à frente de diversas oficinas do Colégio do Pará e era Soto-ministro. Diz o seu necrológio que trabalhou muito nas obras do Colégio, como escultor e pintor, e em quase todas as Fazendas do mesmo Colégio. Utilizavam-se, nestas diversas obras, as boas madeiras do Rio Itapicuru (Maranhão), e Traer dirigia os transportes delas, quando numa das viagens marítimas naufragou na costa do Pará, diante da Aldeia de Maracanã. Tinha 68 anos feitos e ainda o trouxeram com vida para terra, mas faleceu no dia seguinte, 4 de Maio de 1737 [114]. O P. Geral, que em 1734 lhe concedera os sufrágios da Província de Áustria, em que havia entrado na Companhia [115], sentiu grandemente a morte do benemérito Irmão [116].

14. - FRANCISCO COELHO. Natural do Porto, onde nasceu a 14 de Novembro de 1699. Entrou na Companhia na Baía, a 23 de Fevereiro de 1720, com a idade de 21 anos. Fez os últimos votos a 15 de Agosto de 1731 [117]. « Bonus Pictor » [118]. É o ofício permanente. Uma ou outra vez acrescenta-se: « e dourador » [119]. Inteligente, e de temperamento, que a princípio se declarava melancólico e com o tempo se interpretou fleumático. Todos os Catalogos assinalam a sua presença na Baía desde 1720 a 1748. Passou depois ao Rio de Janeiro e residia em 1757 na Fazenda de Santa Cruz, como companheiro do P. Pedro Fernandes, que nessa Fazenda construíra a Ponte do Guandu e inciara a edificação

---

[109] LEITE, *História,* V, 587.

[110] *Bras. 6 (1),* 41r, 58v.

[111] *Austr. 126 (2),* 597v: nome, João Treür.

[112] *Bras. 27,* 47v.

[113] LEITE, *História,* V, 600.

[114] Id., *História,* IX, 165, onde se dão referências bibliográficas e se nota a diversidade que há sobre o dia (sòmente o *dia,* não mês nem ano) do nascimento Reproduzem-se duas fotocópias dos púlpitos do Pará, *ib.*, III, 292-293; IX, 152-153.

[115] *Bras. 25,* 61r.

[116] Ib., 88.

[117] *Bras. 6 (1),* 140r; LEITE, *História,* VII, 432.

[118] *Bras. 6 (1),* 170.

[119] *Bras. 6 (2),* 432.

duma grande Igreja [120]. Faleceu no Colégio do Rio a 20 de Julho de 1759 [121].

Francisco Coelho pintou 16 quadros para o novo Refeitório do Colégio da Baía em 1740. Um representava a Ceia do Senhor e 15 eram retratos de Santos da Companhia e de alguns varões ilustres da Província do Brasil. Quadros grandes, belíssimos, como se dizia, « pintados » por um « Coadjutor Leigo », « por um dos Nossos », « de mão e pincel apurado »; e, como aludindo a ser « Colégio Real das Artes », a obra saiu não só de Religiosos, mas também real [122]. Como já em 1731 era « bom pintor » (e também de retratos), há fundamento para se lhe atribuir o retrato do P. Alexandre de Gusmão, de 1733, reproduzido em gravura na Alemanha [123]. Outras obras deve ter feito o Ir. Francisco Coelho. Porque o longo tempo, que residiu na Baía, mais de um quarto de século, sempre no exercício da sua arte, assinalou-se por numerosas obras de pintura na Igreja e Colégio da Baía, no Noviciado da Jiquitaia, e noutras casas do distrito baiano.

15. - Luís Correia. Natural de Castanheira do Ribatejo (Vila Franca de Xira), onde nasceu a 9 de Outubro de 1712. Entrou na Companhia a 25 de Abril de 1731 em Lisboa, destinado à Vice-Província do Maranhão, para onde partiu este mesmo ano [124]. Era pintor, arte que exerceu no Colégio do Pará, entremeada com a de dourador. Em 1738 pediu ao Geral da Companhia para socorrer os pais com pinturas que poderia fazer nos tempos livres. O Geral remeteu-o para o Superior local, a quem recomendou que acedesse ao pedido do Irmão, com tanto que ele não faltasse às obrigações do seu estado religioso [125]. Mas surgiram dificuldades em manter nos justos limites o que pedira o Irmão e concedera o Geral. Os Superiores locais, com reconhecerem que era dotado de talento e perícia na sua arte, ocuparam-no, como aos demais Irmãos, nos ministérios de Marta. E assim era em 1742 [126]. Não consta em concreto que obras teria executado nos 10 anos em que foi pintor do Colégio do Pará.

16. - Agostinho Rodrigues. Natural de Lisboa, onde nasceu a 28 de Outubro de 1721. Entrou na Companhia em 1736. No ano seguinte em-

---

[120] Leite, *História*, VII, 444; cf. VI, 65.

[121] Bibl. Vitt. Em., ges. 3492-1363, nº 6.

[122] O Reitor « illud [triclinium] sexdecim praegrandibus Cenae Domini, Nostrorum Caelitum, et aliorum Provinciae nostrae Heroum iconibus, parietibus circumquaque defixis, et ab Adiutore Laico affabre depictis, pulcherrime adeo exornavit, ut non religiosorum modo hominum domus, verum etiam regale opus evaserit » : *Bras. 10 (2)*, 407v. A Ânua de 1741 volta a referir-se a estes quadros e retratos, « quos accurata quidem manu ac penicillo tabellis efformavit unus e Nostratibus »: *Bras. 10, (2)*, 413v.

[123] Cf. Leite, *História*, V, 147, 600.

[124] *Bras. 27*, 83; Leite, *História*, IV, 353.

[125] Carta do P. Geral, 26 de Fevereiro de 1738: *Bras. 25*, 83r.

[126] *Bras. 27*, 107v.

barcou para a Vice-Província do Maranhão e em 1740 era pintor no Colégio do Pará [127]. Tinha 19 anos e davam-no com talento para pintor e dourador; e que, se com a idade viesse a virtude, seria para os ministérios. Mas era novo demais para uma terra em que as vocações religiosas são difíceis. Em 1744 deixou de pertencer à Companhia [128], com a qual ficou em relações de amizade. E parece que se aplicou mais à escultura: « Hoje, 4 de Dezembro [de 1757] Nª. Senhora da Conceição, imagem nova que fez Agostinho Rodrigues (seu feitio custou 70 mil reis), foi da Sé em procissão para S. António, com a comunidade do Carmo, Mercês e Ordem Terceira » [129].

17. - Pedro Mazzi. Nasceu em Roma a 13 de Novembro de 1722. Entrou na Companhia a 12 de Abril de 1753 [130]. Cremos que foi para o Brasil com o Provincial João Honorato em 1754. Era pintor (« sufficiens pictor »). Trabalhou no Colégio da Baía, e aí o surpreendeu a perseguição geral do século XVIII. Preso e exilado em 1760, saiu com vida do cárcere de S. Julião, em 1777, na restauração geral das liberdades cívicas [131].

Os estudos históricos sobre a Arte no Brasil não atingiram ainda a plenitude de pesquisas, e permanecem muitas obscuridades em relação aos três primeiros séculos. Sobrevivem, felizmente, valiosas telas, tábuas e tectos pintados, desde o Pará a S. Paulo. Quem for entendido, sem descurar os motivos pictóricos indígenas, os enquadrará com facilidade no estilo, que a cada qual compete, clássico, renascentista, barroco ou até mudéjar, como deste último se verificaram manifestações em pinturas existentes no México. Manuel Toussaint, todavia, fala mais da arquitectura e alude à influência do mudéjar português na Nova Espanha e das reminiscências do mesmo estilo (ou quase estilo) no Brasil; e pelo que toca à Companhia, refere-se às Igrejas de S. Pedro da Aldeia (Rio de Janeiro) e do Seminário de Belém da Cachoeira (Baía), e ainda à formosa sacristia renascentista do Colégio da Baía (hoje Catedral), onde se revelam ornatos mudéjares. Tira estas conclusões das fotografias

---

127 Ib., 103v.

128 Ib., 124v.

129 Leite, *História*, III, 221.

130 *Bras. 6 (2)*, 434v: Leite, *História*, VII, 434.

131 Além destes 17 pintores há com certeza outros Irmãos ou Padres, que fizeram pinturas pelas inúmeras Aldeias do Brasil e do Maranhão, como dois a que se refere Bettendorff: O Ir. Marcos Vieira, do Porto, que pintou em 1691 uma capela no Maranhão, « por invenção sua » (*Chronica*, 519); e o P. João Ângelo Bonomi, de Roma, que construiu por 1693 uma igreja na sua Aldeia do Pará, « bela por suas pinturas engraçadas », que ele pintou « por sua curiosidade e devoção » (*Chronica*, 570). Como nem um nem outro era pintor de ofício, a palavra « curiosidade » diz tudo para estes e outros casos semelhantes.

publicadas na « Revista do Serviço do Património Histórico e Artístico Nacional », única citada nas notas de pé de página [132].

Se, com referência ao Brasil, trata só da arquitectura ou arte decorativa é porque prevalecem as fotografias divulgadas sobre elas, o que denota a importância que assume a divulgação fotográfica para sugerir aproximações e confrontos. Sem dúvida sucederá o mesmo um dia com a pintura, que também entra (e já começou) no programa da Directoria do Património Histórico e Artístico Nacional do Brasil, de tão benemérita actividade e competência.

Posto isto: qual será exactamente a parte histórica e artística da Companhia de Jesus neste sector da pintura? Para uma resposta cabal e judiciosa deve-se ter presente, por um lado, que muitos quadros móveis desapareceram das Igrejas e Colégios, e que, por outro lado, nem tudo o que subsiste se pintou *in loco;* e do que se pintou, nem tudo seria obra dos Irmãos pintores, sobretudo no século XVIII, como consta expressamente em 1739 de pinturas feitas na Igreja do Colégio de Olinda. Di-lo a « Ânua » respectiva, não só pelo facto em si, mas também para encarecer as boas relações do Reitor P. Sebastião Antunes, com quem o Artista, por amizade, foi generoso nos preços [133]. O que se sabe é que, em todo aquele tempo, se trata ainda das primeiras manifestações estéticas do Brasil, e se insistia com ânsia para que houvesse Irmãos hábeis na sua arte, quer portugueses, quer estrangeiros, quer já nascidos na terra, que a pouco e pouco se ia desenvolvendo e cultivando; e que há largos períodos de operosidade artística, sobresaindo os de Belchior Paulo (1587-1617), Domingos Rodrigues (1659-1706), Carlos Belleville (1709-1730) e Francisco Coelho (1721-1759) [134].

---

[132] Manuel Toussaint, *Arte Mudéjar en América* (México 1946) 9, 44-45, 113-115.

[133] « Praeter duo minora sacella decentiori cultu superiori anno constructa, *majus sacellum cedrinis pictisque tabellis affabre elaboratis decoratur.* Huic Ecclesiae splendori conciliando, exiguisque sumptibus in opere factis, plurimum attulit Rectoris auctoritas, qui pro ea, quam cum Artifice inierat, amicitia, opus aliunde quattuor mille cruciatis aestimatum, quadringentis supra quinquaginta romanis scutis absolvit » : « Annuae Litterae Provinciae Brasiliae ab ânno 1739 usque ad 1740 », *Bras. 10 (2),* 395v. Tradução literal da frase grifada: « O altar (ou capela) mor ornou-se de pequenas tábuas de cedro e pintadas, feitas com arte ». Frase susceptível de mais de una interpretação. Não parece tratar-se de estátuas de cedro, pintadas, mas de tábuas feitas (esculpidas) com arte, e pintadas. Ou belos quadros de cedro pintados. Tratar-se-á de quadros de ex-votos? Em todas as hipóteses, pintura. Os Calálogos de 1738-1739 não assinalam em Pernambuco nenhum Irmão pintor. Residia o Ir. Luís da Costa, insigne escultor, mas já velho. E trata-se de artista que não fazia parte da Companhia, pois se lhe pagava.

[134] Cf. Leite, *História,* V, 139. As gravuras de interesse para a pintura dos Jesuítas do Brasil publicadas nesta obra (além dalguns retratos mencionados supra) são ; — III, Igreja da Aldeia de Ibiapaba, 52-53 ; Sacrário de Ibiapaba, 68-69 ; interior da Igreja do Maranhão, 180-181 ; interior da Igreja do Pará, 244-245 ; Sa-

Quanto ao merecimento, a classificação que aqui e além se lê —pintor, pintor suficiente, bom pintor, pintor insigne— procede em geral de apreciações dos Padres; e é claro que eles não eram críticos de arte e o reconhecem. A classificação atende mais ao « assunto » do que à « arte » com que era tratado [135]; e talvez também à aplicação do Irmão e ao gosto público que se utilizava para estes juízos de valor. E pode suceder que o gosto moderno tenha critério diferente, e o que se dava por insigne se não aceite hoje como tal, enquanto o que se tinha em menos consideração, seja melhor.

---

cristia da Igreja do Pará, 276-277; Sacristia da Igreja da Vigia, 340-341; — IV, A Imaculada, uma das grandes telas da Sacristia da Vigia, 118-119; tecto interior do Colégio do Pará, 294-295; — V, tecto da Biblioteca do Colégio da Baía, 82-83; Capela interior do Colégio da Baía, 194-195; Sacristia da Igreja da Baía, hoje Catedral, 210-211; painel de S. Estanislau no tecto da Sacristia da Baía, 217-218; tecto da Igreja do Colégio da Baía, 258-259; tecto da mesma Igreja (outra secção), 274-275; — VI, painel de S. Inácio na Sacristia da Baía, IV-V; quadro de Nossa Senhora do Colégio do Rio de Janeiro, altar hoje conservado na Misericórdia da mesma cidade, 104-105; quadro da Adoração dos Reis, na Aldeia dos Reis Magos, Espírito Santo, 232-233; altar da Aldeia de S. Lourenço, Niterói, Rio de Janeiro, 312-313; capela-mor da Aldeia de Embu, São Paulo, 376-377; — VII, « Sedes Sapientiae », figura central no tecto da Biblioteca da Baía, 188-189; — VIII, painel de Pero Correia, no tecto da Sacristia da Baía (Catedral), 176-177.

135 «The Jesuits were not art critics. They themeselves admitted that they valued a picture according to its subject rather than in consideration of its artistic merits », MACLAGAN, o. c., 246.

IL "BREVE COMPENDIO" DI ACHILLE GAGLIARDI AL VAGLIO DI TEOLOGI GESUITI

del P. PIETRO PIRRI S. I. - Roma.

SUMMARIUM. - Cl. Maximus Petrocchi in opere *Il quietismo in Italia* nuper exposuit quietismum orthodoxum aliquorum Patrum Societatis Iesu saec. XVI, praecipue P. Achillis Gagliardi. Auctor huius commentarii nova monumenta profert, quibus et Superiorum prudentia et theologorum doctrina hac super re, perdifficili quidem, clarescunt. P. Stephanus Tucci, insignis professor theologiae in Collegio Romano, opus Patris Gagliardi *Breve compendio* accurato examini subiecit contraque opinionem adversam Patris I. B. Vanino apte explicuit. Monumenta praecipua ad modum appendicis in lucem eduntur.

Finora l'attenzione degli studiosi della spiritualità quietistica in Italia si era portata, per così esprimerci, soltanto alle alte vette, ossia a quelle figure che eccellono sulle altre per una eminente personalità o per opere famose tramandate ai posteri. Per primo il Petrocchi ha avuto il coraggio di addentrarsi nella selva selvaggia della dimenticata letteratura quietistica, edita ed inedita, abbondante in quantità, sebbene non sempre ricca di alto valore intrinseco, che giace sepolta in archivi e biblioteche sotto uno spesso strato di polvere secolare [1]. Il coraggio, unito alla dottrina, pene-

---

[1] MASSINO PETROCCHI, *Il quietismo italiano del Seicento*, Roma 1948 (= « Storia e Letteratura », 20), 8°, 216 pp. Il Petrocchi, fedele al programma che si è prefisso, lascia il lettore al traguardo dal XVII al XVIII secolo, cioè al punto in cui l' affare del quietismo va prendendo proporzioni sì vaste e sì allarmanti da esigere da parte della Santa Sede radicali rimedî. Il lettore pertanto dovrà chiudere il libro con un vivo desiderio insoddisfatto di vederne le ulteriori fasi e l' epilogo, e s' augura che la presente monografia sia piuttosto una promessa che un dono definitivo. Essa ha già servito di stimolante a più d' uno studioso per ulteriori fruttuose indagini originali; il che va inteso come un invito al Petrocchi di tornare sull' argomento e di darci uno studio completo. In vista di ciò vogliamo segnalare un cospicuo fondo di àtti e sentenze, proveniente dall' Archivio della S. C. del S. Offizio, che ora si conserva nella biblioteca del *Trinity College* di Dublino (cf. T. K. ABBOTT, *Catalogue of the MSS. in the Library of Trinity College*, Dublin-London 1900, pp. 242 ss.). Alcuni di detti documenti come il ms. 1250, num. 8 (fr. Anton Francesco de Candelari di Ancona, 1672-90), ms. 1251, num. 9 (parimenti di Ancona, 1696-1710), ms. 1256, num. 14 (fr. Giovanni della Croce e fr. Giovanni di S. M., Alcantarini, Napoli, 1687), ms. 1263, num. 2 (sr. Isabella Tocca del convento di S. Chiara in Nardò, 1691), risultano dal catalogo di materia quietistica, ma il fondo, sommariamente descritto, offrirà, certo, messi più abbondanti.

Di una cellula quietistica assai numerosa creatasi a Milano da devoti di Giacomo Filippo Casoli, e delle molte molestie ch'ebbero perciò a subire dalla S. C. dell' Inquisizione i gesuiti padri Alberto Alberti, confessore del Casoli, e Gregorio Ferrario, ci proponiamo di trattare in altra occasione.

trazione ed eccellenza critica del nostro esimio studioso, sono stati largamente premiati. Egli è riuscito così a scoprire un vero filone di spiritualità quanto mai allettante e a ridar vita ad un mondo sconosciuto di un interesse che non si sarebbe sospettato. L'opera del Petrocchi è stata salutata dagli studiosi con liete accoglienze e conta ormai fra quelle che hanno aperto un nuovo solco e indicato nuovi orizzonti alle indagini dei dotti.

Le conclusioni principali a cui è giunto, limitatamente al Seicento, sono da lui stesso condensate sintenticamente in poche parole della *Premessa:* « Da Achille Gagliardi, Angelo Elli, Sisto de Cucchi e Paolo Manassei, attraverso la *setta* del Recaldini, gli abbandoni del Malfi e del Lambardi, il quietismo piemontese del gruppo Scarampi, si perviene all'impeccabilità e all'attesa escatologica dei fratelli Leoni, all'indiamento del Gramaldi e di Pietro Battista da Perugia. Pier Matteo Petrucci compendia il precedente quietismo italiano ed europeo; Mons. Ripa, Vescovo di Vercelli, è una catena tra quietismo pre-féneloniano e quietismo féneloniano » (p. 9).

Il quietismo italiano, come dimostra il Petrocchi, prima del Petrucci e del Molinos si svolge in una tradizione mistica ortodossa. Nella sua molteplice fioritura, accanto ad un « filone contemplativo » della tradizione filippina, se ne nota un'altro ancor più singolare in connessione con la mistica gesuitica. L'autore del *Tesoro dell'anima* (Venezia 1673), il minore osservante Giovan M. Gramaldi, una delle personalità più significanti di quest'ultima corrente, « si rifà assai spesso alla teoria mistica del p. Gesuita Giacomo Alvarez [Diego Alvarez de Paz], e inoltre — particolare di estrema importanza, nota qui il Petrocchi — a quel *Compendio* del Gesuita p. Achille Gagliardi, Gesuita che già vedemmo a suo luogo (insieme con la Berinzaga) come uno dei più fervidi propulsori del prequietismo italiano » (pp. 52-53). Proprio dal Gagliardi il Gramaldi aveva succhiato quella forma di dottrina mistica, che doveva condurlo a certe posizioni avanzate alquanto sospette; il che, come ben rileva ancora l'Autore, dimostra una sorta di catena d'interdipendenza fra i quetisti italiani secentisti della prima generazione e quelli della seconda, nonchè « l'esistenza, presso gesuiti e simpatizzanti, di vaste sotterranee correnti mistiche ortodosse ed eterodosse » (ivi).

Vero è che le idee più ardite del Gramaldi non avanzano di molto le posizioni raggiunte già dal Gagliardi, viste di buon occhio anche da qualche altro gesuita, quali Alberto Alberti e Giovanni Andrea Alberti, i quali, non meno del Gagliardi, nutrirono simpatie per quel genere di sublimazioni mistiche, mantenendosi però nei limiti di una incensurabile ortodossia. Ciò che abbiamo illustrato in altra occasione intorno ad un movimento per la « riforma dello spirito », dimostra che le idee e i propositi del Gagliardi dovevano

avere un seguito notevole anche in seno alla Compagnia, parallelo a quello che faceva capo al P. Baltasar Alvarez in Spagna [2].

Gli stessi gesuiti oppositori del quietismo, del resto, (ed è noto che i gesuiti ne furono i primi e più efficaci avversari) Gottardo Belluomo, Paolo Segneri sr. e Daniele Bartoli, i quali occupano un breve ma succoso capitolo nel libro del Petrocchi (il IV), mentre contrappongono all'astrattismo contemplativo quietistico un sano realismo operativo, naturalmente sono ben lungi dal negare la legittima cittadinanza che spetta, fra le svariate manifestazioni della vita contemplativa, anche ai più elevati gradi di spiritualità, quali estasi, visioni, rapimenti ed altri stati mistici.

Sarebbe assai interessante seguire passo passo il Petrocchi nello sviluppo del suo argomento, assai ben divisato nella duplice fase di rievocazione storica (il pietismo italiano, il card. Petrucci e suoi successori, opposizioni ideali) e di ricostruzione ambientale (organizzazione e vita quotidiana, riflessi sociali, eredità quietista). Ma crediamo che riuscirà se non più interessante, almeno più utile per coloro che si dedicano ad indagini originali sull'importante argomento, una conoscenza un po' più documentata e precisa su quanto ci sia di vero nella parte preminente che già il Bremond, ed ora il Petrocchi, attribuiscono al Gagliardi e al suo *Breve compendio della perfezione cristiana* nell'avviamento della spiritualità moderna verso queste nuove vie.

I documenti che pubblichiamo dimostrano che il problema che tanto appassionava il Bremond e il Loisy, secondo i quali la condanna delle dottrine gagliardiane in Fénelon e in Mad. Guyon avrebbe inferto un terribile colpo a « le haut mysticisme » francese, richiamò subito, fin dal primo apparire di quel libriccino, un vivissimo interesse, da parte così dei Superiori come dei teologi della Compagnia, e diede occasione a indagini serie ed approfondite.

* * *

Abbiamo, in un precedente studio sopra accennato, dimostrato come in occasione di una Congregazione provinciale che i Gesuiti della Mediolanense tennero a Milano nel 1590, il P. Giovan Battista Vanino, uno dei padri congregati, sollevò gravi osservazioni sulle dottrine esposte nel *Breve Compendio*, suscitando profondi contrasti tra ammiratori e dissenzienti, i cui echi giunsero fino a Roma [3].

---

[2] P. PIRRI, *Il P. Achille Gagliardi, la Dama Milanese, la riforma dello spirito e il movimento degli « Zelatori »*, in AHSI, 14 (1945) 1-72. Ivi la letteratura dell'argomento.

[3] P. PIRRI, *o. c.*, 20. Ancor vivente il P. Everardo, il *Breve Compendio* era già stato sottoposto ad esame da parte di alcuni teologi romani, quali Agostino

Il P. Generale, Claudio Acquaviva, non ingorava le profonde divergenze di opinioni che da parecchi anni esistevano fra padri di quella provincia, intorno alle relazioni che il P. Gagliardi ed altri gesuiti tenevano con la mistica milanese Isabella Berinzaga, le quali avevano dato occasione alla compilazione dell'opuscolo, che andava circolando in molte copie manoscritte. Egli pertanto, ordinò che il P. Vanino mettesse in carta e mandasse a lui ciò che nel *Breve Compendio* gli pareva degno di censura.

Abbiamo avuto la sorte di rinvenire fra alcune censure relative ad altre opere del Gagliardi, gli appunti del Vanino, e la dotta e importante recensione critica che, senza dubbio per ordine del P. Acquaviva, ebbe a farne il P. Stefano Tucci (1540-1597), insigne professore di teologia scolastica al Collegio Romano [4].

Le osservazione del Vanino cadono, dove più dove meno, su tutte e tre le parti in cui è diviso il *Breve Compendio*, ma specialmente su l'ultima, dov'è esposta la dottrina intorno al terzo Stato, in cui si fa consistere il più alto e sublime grado di perfezione e di unione con Dio, a cui l'anima può elevarsi. Il Vanino condensa in 12 proposizioni le dottrine dell'opuscolo che giudicava erronee o sospette.

Il Tucci, nell'accingersi all'esame delle proposizioni denunciate dal Vanino, ebbe sott'occhio un esemplare completo dell'opusculo, diligentemente trascritto e collazionato, giunto fortunatamente fino a noi, come apppresso si vedrà, al quale si richiama continuamente nel suo Voto. Da censore oggettivo e diligente, egli confronta volta per volta le proposizioni denunciate dal Vanino col testo autentico; così può talvolta rettificare il senso genuino dell'autore, che dal Vanino veniva riprodotto poco fedelmente, e chiarirne il significato, confrontando le proposizioni denunziate con altri passi dove il Gagliardi esprime più chiaramente il suo pensiero. La critica del Tucci è condotta con profondo acume e con scrupolosa diligenza, sulla scorta delle dottrine di S. Tommaso. Insieme egli dimostra una rara

---

Giustiniani, Stefano Tucci, Francesco Toledo e Giacomo Tyrio, e trovato, allora, immune da errori (ivi, p. 70).

[4] Stefano Tucci (1540 - 27 genn. 1597), di Monforte (Messina), tenne per lunghi anni la cattedra di teologia scolastica del Collegio Romano, ove insegnò assieme al P. Francesco Suarez. Il P. Aquaviva lo deputò a presiedere la commissione incaricata di redigere la *Ratio Studiorum;* il Tucci, dopo avervi profusi gli inesauribili tesori della sua dottrina ed esperienza, ne curò il testo definitivo, sicchè l'opera viene ascritta a merito precipuo di quest'uomo insigne: « *quem,* dice l'Aguilera, *non a scriptoribus modo domesticis, sed ab externis etiam tanquam saeculi sui sidus clarissimum praedicatum reperio* ». EMM. AGUILERA, *Prov. Siculae S. I. ortus et res gestae,* I (Panormi 1737) pp. 352-362. Lasciò opere teologiche e letterarie. CH. SOMMERVOGEL, *Bibl. des écrivains de la Comp. de Jésus,* VII, 263-265.

comprensione, un animo scevro di passione, disposto ad interpretare in senso più benigno anche talune espressioni, le quali potrebbero prestare il fianco a critice più rigorose e severe. Il Tucci rifugge dal tacciare di erronea una dottrina se l'errore non è chiaramente manifesto; il suo Voto, rispetto alla denunzia del Vanino, si direbbe piuttosto una rivendicazione che una condanna. Ma ciò nonostante non esita ad esprimere giudizi severi, a suggerire talune correzione e varii emendamenti e chiarimenti che ritiene necessari od opportuni.

Gli appunti che il Vanino muove alle dottrine del *Breve Compendio* convergono principalmente sulla funzione che ivi si attribuisce alla libera volontà umana nel progressivo avanzamento dell'unione dell'anima con Dio. Evidentemente egli teme che in quello spogliamento totale di sè, che ivi si propone come il supremo grado di perfezione, l'azione della volontà umana venga talmente estenuata e annichilita, da non sapersi concepire come essa si possa conciliare con una libertà attiva, e quindi come l'azione possa dirsi suscettibile di merito.

Il Tucci fin dal principio mette in chiaro il punto debole del metodo adottato dal Vanino: che consiste in pigliare qua e là delle proposizioni staccate e in dare ad esse un valore assoluto, separatamente dal contesto e da altri passi parallelli, dai quali è dato ricavare il vero e genuino significato inteso dall'autore. Così egli, se non in tutti i casi, almeno quasi sempre, riesce a giustificare le proposizioni denunziate, e a dimostrare che le dottrine dell'opuscolo in generale sono suffragate dal consenso dei migliori teologi, e sopratutto dell'Angelico Dottore.

Sulle due prime proposizioni non crede doversi soffermare, essendo evidente il senso perfettamente ortodosso delle medesime. Non crede che si debbano ritenere come maggiormente fondati i dubbi o sospetti portati contro la terza proposizione, dove si afferma che N. S. Gesù Cristo al tempo della passione patì la sottrazione di quella cognizione interna di Dio che soffrono le anime giunte al grado quarto del secondo stato di perfezione. I dubbi sollevati dal Vanino avrebbero fondamento qualora risultasse chiaramente che l'autore intendeva parlare della parte superiore e non della parte sensibile: ma che a quest'ultima intendesse questi riferirsi non par dubbio, dato che egli, espressamente dice che vennegli sottrato « il concorso della fortezza ecc. quanto al sentirli ». Ritiene però opportuno che tale oscurità venisse eliminata con qualche espressione più chiara. Come infatti si vede esser stato eseguito nei codici *A* e *B*, dei quali si dirà.

La proposizione sulla quale il Tucci s'intrattiene più di proposito è la 4ª, dove il Gagliardi sostiene che Iddio nel secondo stato

di unione spoglia l'anima « di tutto l'attivo », al punto da renderla impotente di qualsiasi operazione intellettiva o volitiva di qualsiasi sorta, sottraendole « a poco a poco il poter far tali atti, levandone hor l'uno or l'altro », finchè « glieli leva affatto tutti, eccetto il conformarsi al suo divin volere », e ciò così nell'intelletto come nella volontà, in guisa da rimanere totalmente incapace di qualsiasi atto interno « di volitione, intentione, fruitione, elettione, godimento, sodisfattione et simile ».

Ammesso che una tale sottrazione non può dirsi in sè impossibile, in quanto, secondo una comune sentenza dei teologi, a Dio non è vietato di sottrarre all'uomo anche gli atti più essenziali e vitali; il Tucci muove dubbi sulla opportunità di tale sottrazione: sul qual problema le sentenze dei teologi sono in disaccordo, sembrando a taluni non conforme a ragioni che Iddio metta un obice fra le cause prime e le seconde, in guisa che queste non conseguano l'effetto al quale sono ordinate. A questa sentenza mostra d'inclinare anche il Tucci, per varie ragioni. Riconosce però che altro è affermare che tale azione non sia conveniente, e altro che ripugni alla comune opinione dei teologi, secondo la quale non può darsi atto virtuoso in cui il soggetto si tenga *mere passive.* La ragione con cui il Gagliardi vorrebbe giustificare quella totale sottrazione delle facoltà volitive, cioè il conseguimento di un bene migliore, che secondo lui deriverebbe da siffatta espropriazione ed umiliazione del soggetto, al Tucci non pare perentoria. Egli non osa di riprovarla risolutamente; tuttavia in tal modo di opinare crede di vedere alcunchè di *novum et obnoxium calumniae.* Per renderlo accettabile bisognerebbe che il divino impulso sul soggetto agente fosse tale da non precludere affatto il libero concorso di questi; ovvero mettere bene in chiaro che quella sospensione viene da Dio permessa per maggiormente esercitarlo nell'umiltà, affinchè sempre più riconosca che senza di lui non può nulla. Così *fortasse non repugnabit verae doctrinae.*

Nell'opuscolo il Tucci trovò non poche imprecisioni, apparenti contraddizioni ed espressioni arrischiate, le quali potrebbero essere falsamente intese, *praesertim a studioso calumniandi.* Soggiunge però non esser difficile dare ad esse una retta e benigna interpretazione, se si tiene conto di altri passi più chiari ed espliciti, donde risulta evidente *longe aliam fuisse mentem illius, quamvis obscure positam.* Ripetute volte egli inculca il dovere di chiarire tutti questi punti oscuri, come pure di toglier di mezzo certe sottilità del tutto inopportune, dato soprattutto lo scopo formativo ed edificativo dello scritto.

Dove, secondo il Tucci, la dottrina ivi esposta è assolutamente insostenibile, è là dove, tirando le ultime conclusioni delle sue pre-

messe, l'autore afferma che la volontà, in quel supremo e totale spogliamento e rinuncia che si raggiunge nel terzo stato, « si lega, assorbe et abissa in Dio, et del tutto perduta resta in quella di Dio sommamente deificata per total identità in quella: et questo con modo prattico et reale già detto ». Ciò, egli esplicitamente dice, *repugnat simpliciter*, giacchè le espressioni energiche e assolute qui adoperate indurrebbero a credere che l'anima e Dio diverrebbero un *unum realiter*, errore che sorpassa quello di Eutiche e dei Montanisti. La cosa potrebbe passare qualora la frase si moderasse nel senso di una unione *mere affectiva*, od anche *obiectiva;* la quale unione in qualche modo può dirsi *reale*, ma non nel senso filosofico, per cui *duo* diconsi *esse realiter idem*, *et differre formaliter*. Anche qui nei codici *A* e *B* s'inseriscono dei mutamenti di forma, mediante i quali, limitando l'identità alla sola *proprietà*, non all'*essere*, viene eliminato ogni equivoco.

Del resto, quanto all'essenza delle dottrine circa i rapporti tra la volontà agente e Dio operante in essa nello stato di elevazione mistica, il *Breve Compendio* non sembra essere stato trovato in fallo. Lo stato che ivi si dice *passivo*, debitamente inteso, al lume di altri passi che chiariscono meglio la mente dell'Autore, non importa *omnem privationem actus*, ma, insieme con la privazione, comprende un atto passivo, un *quiete et passive acceptare*, nel quale non può mancare almeno una cooperazione di compiacimento, di consenso ecc., in quanto il soggetto accetta i moti *in se productos a Deo quiete et patienter*. Il che, secondo il Tucci, importa che l'anima, potendo resistere, non lo fa, e così presta una cooperazione passiva non priva di merito.

* * *

Fin qui non ci siamo occupati che delle polemiche dottrinali suscitate dal *Breve Compendio* fin dal suo primo apparire. Ma da quanto siamo per dire il lettore vedrà che non il solo contenuto, ma il testo medesimo dell'opuscolo presenta aspetti e problemi molto interessanti. Di questi non si sono occupati ancora gli studiosi, perchè non si conoscevano dell'opuscolo codici manoscritti antichi; ma ora che ne conosciamo un gruppo ben rilevante, vedremo a quali nuove ipotesi e nuove soluzioni essi aprano la via.

Nell'Archivio della Pontificia Università Gregoriana si conservano sette codici dell'opuscolo — i cinque primi segnati col numero 409; i due ultimi, di recente accessione, con le segnature provvisorie 1463 e 973 — dai titoli alquanto diversi. Ne daremo una breve descrizione, classificando per maggior chiarezza ciascun codice con una lettera maiuscola.

A. - *Breve Compen/dio dell'altissima perfet/tione christiana. Alla/ quale ogni buon Religioso/ deve incaminarsi. Approva/to dal dottissimo Cardinal/ Toledo della Religione della/ Compagnia di Giesù.*

Sec. XVI-XVII, formato cc. 14×10, ff. 23, con margini laterali staccati, per effetto di corrosione dell'inchiostro con cui i fogli erano stati riquadrati, diviso in 11 capitoli. In fine: *Finis. Explicit De Christiana Perfectione libellus. Qui biberit ex hac aqua flet in eo fons aquae vivae salientis in vitam aeternam.*

Si trova involto in un foglio di lettera indirizzata al *P. Fabio de Fabij Provinciale a Napoli.* Il De Fabii rivestì tal carica dal 1600 al 1606.

Nell'interno del qual foglio è notato: *D. Felice Sabutinj 8 Genn*[ro] *1601*, e fuori *De Mad*[a]. *Isabella del P. Aless*[ro]. *Palma* (il Palma n. a Nola nel 1575, entrato nella Compagnia nel 1593, insegnò qualche anno grammatica e filosofia, e morì consunto da lenta tisi a Nola il 1° gennaio 1611. Cfr. *Litterae annuae 1611* pp. 30-31 e S. SANTAGATA *Istor. d. Comp. di G. nel Regno di Napoli* II 439, dove il Palma è segnalato come un modello di perfezione religiosa e di alta spiritualità).

B. - *Breve Compendio di quanto si è racolto intorno all'eminentissima perfectione Christiana, alla quale ogn'uno della Compagnia deve procurare d'arrivare conforme al suo santo instituto.*

Sec. XVI-XVII, formato cc. 14×10, ff. 18 e 4 in bianco, con un foglietto di copertura nel cui interno è scritto: « *Del P. Giov. Giac*[o]. *di Aless*[ri]. *adì 11 Febr*[ro]. *1611/ restituen(dus) si N(ostro) P(atri) placuerit* » (?). Come il codice precedente, è diviso in 11 capitoli, senza distinzione delle tre Parti secondo i Tre stati, come è nel testo a stampa. Il P. Giovan Giacomo de Alessandro, di Napoli, nato nel 1570, ricevuto nella Compagnia nel 1586 e ammesso alla professione solenne il 1° novembre 1605, rivestì le più elevate cariche della Provincia Napoletana, cioè di rettore, preposito della casa professa del Gesù e provinciale. Morì a Napoli il 12 gennaio 1651.

C. - *Breve compendio di quanto si è raccolto intorno alla perfettione christiana.*

Della fine del XVI sec., formato cc. 13×10, fascicolo di 8 fogli di un codice frammentario, che conserva i primi 6 capitoli e parte del 7, numerati, con titoli che precedono il numero.

D. - *Breve compendio intorno alla perfettione christiana.*

Della fine del XVI sec., formato cc. 19×14, carta a mano vergata, ff. 20 in due fascicoli cuciti insieme.

E. - *Breve Compendio di quanto si è racolto intorno all'eminentissima perfettione Christiana.*

Della fine del XVI secolo, formato cc. 19×14, carta a mano con filigrana (colonna recinta da un nastro), 4 fascicoli di 57 pp. numerate e due in bianco. La seconda parte conserva tracce della collazione con altro codice, e di alcuni emendamenti fatti dallo stesso copista.

E' il codice che presenta le maggiori garanzie di autenticità, essendo stato condotto con molta accuratezza. Vi si notano segnalazioni a penna dei passi che il P. Vanino aveva denunziati come sospetti; di più le citazioni del P. Stefano Tucci corrispondono esattamente con le pagine del codice. Ciò dimostra che il codice servì di base al P. Tucci nell'esame critico dell'opuscolo.

F. - Arch. Un. Greg. 1463. - TRATTATO DI PERFETTIONE (sul dorso) - CHE COSA PRESUPONE/ IN UN'ANIMA/ QUESTA/ PERFETTE PRI/MA COMINCI AD ENTRARVI (nel frontespizio, in elegante maiscoletto).

Codice del sec. XVI, dovuto allo stesso copista del cod. *E*, di ff. 30, segnati recentemente a macchina (nel cod. *E* la numerazione originale è per pagine), formato cc. 19×15, rilegato in tutta pergamena. In margine al frontespizio, di scrittura del tempo, si legge: *Composto dal P. Achille Gagliardi della Comp. di Giesù e stampato.* Presenta le medesime caratteristiche del cod. *E* ed ha comuni con questo varie notevoli correzioni e modificazioni, e non di sola forma, particolarmente nei capitoli riguardanti il 3° e il 5° grado, le quali danno forti indizzi che la trascrizione e collazione dei codd. *E* e *F* avvenisse, contemporaneamente, sotto gli occhi dell'autore. Vi sono altresì brevi tratti che non si rinvengono nè negli altri codici mss., nè nel testo divulgato a stampa.

G. - Arch. Univ. Gregor. 973. - *Breve Compendio/ Intorno alla Perfettione Christiana/ Dove si vede una prattica/ mirabile per unire l'/ Anima con / Dio. Composta dal M. R. P. Achille/ Gagliardi, Teologo della Compagnia di Giesù.*

Cod. miscellaneo, del XVII sec., formato cc. 16×11, rilegato in pergamena. L'opuscolo oltre all'emblema della Compagnia fatto a penna, reca l'*ex libris: Est con(ven)tus Jesu Mae. de Urbe/ Fratrum Excal. S. Augustini.* Nello stesso codice è contenuta copia ms. dell'opuscolo: *L'oratione di quiete Compendiata, breve, chiara, e pratticamente in una lettera del P. D. Carlo Tomasi Ch. Regol. Stampata da lui sul fine del suo libro degli Aforismi del Amor Divino etc. nel 1665 ... Ad instanza di D. Giov. Solazzi Confessore del Monastero della SS. Incarnatione a beneficio dell'Anime. In Roma per Ignatio de' Lazzari 1670. Con lic. de Supri* (Sul Teatino C. Tomasi, di Ragusa, 1614-1675, autore di varie opere teologiche, cfr. H. HURTER S. I., *Nomenclator lit.*, Oenipotente 1893, II, 17-18; del quitista G. Solazzi parla a lungo il PETROCCHI, o. c., 57-58, 121-122). Tranne questa contiguità del *Breve compendio* con autori quetisti nel medesimo codice, la presente copia non offre altro speciale interesse. Il difetto che vi si nota di una regolare interpunzione, ci sembra un indizio che la copia deriva non da una edizione a stampa, ma da altra copia manoscritta del gruppo *C, D, E, F.*

Il raffronto dei varii codici sopra elencati ci porta ad alcune conclusioni generali di notevole importanza per la storia del testo del *Breve Compendio.*

Salta agli occhi al primo sguardo il fatto, che tutti i detti esem-

plari che abbiamo elencati, benchè di epoche alquanto diverse, comprendono soltanto quella parte dell'opuscolo a stampa che va indicata come *Parte prima*, cioè la descrizione dei tre stati o stadii di perfezione. Le denunzie e gli esami critici ai quali esso venne sottoposto, si riferiscono pure unicamente a questa prima parte del testo, la quale invero nella sua brevità comprende un sistema di dottrine armonicamente e compitamente sviluppato. La parte seconda, relativa alla *Pratica della perfezione*, e che in parte ripete o diluisce cose già trattate nella prima, sembra esser rimasta del tutto sconosciuta così ai censori come ai copisti. E' già stato osservato che questa per una non piccola parte deriva dalla *Vita di Madonna Isabella Berinzaga* scritta dal medesimo P. Gagliardi; le altre fonti non sono ancora identificate. Non risulta se fin da principio sia stata inclusa nelle stampe con cui è stato divulgato il *Breve compendio*, non essendo ancora ben chiarito come e quando precisamente queste prime stampe siano avvenute. Nell'ediz. di Siena 1644 c'è.

I sette codici da noi descritti vanno distinti in due gruppi, che presentano caratteristiche speciali degne della maggiore considerazione.

Un gruppo, rappresentato dai codici *C*, *D*, *E*, *F*, *G* riproduce — con talune peculiarità accidentali, di carattere ortografico o fonico, e le varianti che abbiamo notate in *E* e *F* — il testo che servì di base alle edizioni a stampa. Fra essi i codici *E* e *F* sono quelli di maggiore importanza, perchè, come già si è osservato, scorgesi essere stati collazionati con molta cura, corretti qua e là probabilmente sotto gli occhi dello stesso P. Gagliardi, e infine perchè del primo si è servito il P. Tucci nel suo esame critico, come risulta dai segni lasciativi nei passi incriminati e dai rimandi assai precisi, ch'egli fa ai fogli di esso codice.

I dati stabiliti fin qui inducono a talune notevoli costatazioni.

1° Poichè i codici sopra elencati, alcuni dei quali devono rimontare al 1590 almeno, contengono un testo del *Breve Compendio* simile a quello a stampa, tranne dette varianti e le particolarità ortografiche da attribuirsi ai copisti, si dovrà concludere che il testo a stampa deriva da una copia anteriore a quella data. Sembra ciò confermato dalla nota scritta presso il frontespizio del cod. *F*.

2° A ciò si deve se nel testo a stampa si trovano ancora le varie proposizioni denunziate dal Vanino come erronee o sospette, come quelle riconosciute per tali dal Tucci, senza gli emendamenti suggeriti da lui.

3° Donde si fa manifesto quanto sarebbe utile ed opportuno uno studio approfondito del testo a stampa, delle sue origini e della sua varia fortuna.

Il secondo gruppo comprende i codici *A* e *B*, la cui importanza deriva dal fatto che in essi si tiene conto dei suggerimenti ed emendamenti che il Tucci propone nel suo Voto. Ciò risulta dai luoghi sottoposti a revisione. (Se ne può vedere un saggio nel capitolo che riproduciamo in apppendice, dove sono distinti in corsivo gli emendamenti che ne risultano.) Di più nei due codici, oltre alle varianti predette, vi sono parecchie altre aggiunte a maggior chiarimento del testo, le quali non si trovano negli altri codici. Essi — particolarmente il *B*, dal quale sembra che *A* derivi, ed è più corretto di questo — sarebbero da tenersi presenti per una edizione critica del *Breve Compendio.*

Si presenta ora spontanea la domanda, a chi debbano attribuirsi le rettificazioni e gli emendamenti che si trovano nei codici *A* e *B*. Dato che il P. Acquaviva comunicò al P. Gagliardi le osservazioni e i suggerimenti dei teologi censori romani, parrebbe a prima giunta che le correzioni siano da attribuirsi al Gagliardi medesimo [5]. Ma siccome il P. Acquaviva, inviando le osservazioni, dava ordini tassativi affinchè l'opuscolo fosse ritirato dalla circolazione e non venisse comunicato a nessuno, un simile lavoro di revisione da parte del P. Achille potrebbe sembrare inutile. Non è però inverosimile che questi, a giustificazione propria e della Dama Milanese, abbia voluto dimostrare come sarebbe stato facile, con qualche opportuno ritocco, chiarire i punti oscuri e rettificare quelle frasi che avevano dato ombra ai censori.

D'altra parte non è da escludere l'ipotesi che le varianti e gli emendamenti dei codici *A* e *B* si debbano attribuire a qualcuno dei censori romani. In questo caso però, si renderebbe ancor più difficile spiegare come l'opuscolo dalle mani dei censori fosse tornato in circolazione, e si fosse fatta tanta strada da venire in possesso perfino di gesuiti napoletani, non ostanti i severi ordini del P. Generale.

* * *

Ricapitolando in poche parole le cause molteplici e complesse che richiamarono tanto interesse intorno all'opuscolino del *Breve Compendio*, crediamo potersi ridurre alle seguenti.

V'influì anzitutto la somma cautela che la Compagnia di Gesù s'era imposta di fronte a certe forme straordinarie e nuove di spiritualità, che non di raro sconfinavano in aberrazioni dottrinali e morali.

Si aggiungevano ragioni particolari di ordine interno, quali le dicerie cui davano pretesto le relazioni dei Gesuiti milanesi, e del

[5] P. Pirri, *o. c.*, p. 22.

P. Gagliardi in particolare, con la mistica Isabella Berinzaga, come lucidamente espone il P. Giovan Battista Bertezzollo in una relazione che pubblichiamo in nota [6]. Ciò vieppiù allorquando la Dama Milanese divenne quasi il richiamo ed il convegno di quel movimento di scontenti che diedero tanto filo da torcere al P. Acquaviva.

Ma alle ragioni estrinseche s'univano altresì ragioni intrinseche veramente gravi, derivanti dalle molte imprecisioni, e qualche errore teologico, che infioravano le pagine del *Breve Compendio*, come risulta dall'esame coscienzioso e dotto del P. Stefano Tucci.

Però in fondo a queste sottili disquisizioni non si può non vedere far capolino un'altra questione di più scottante attualità, che già in Spagna aveva messo a rumore le varie scuole teologiche,

---

[6] La relazione del P. Giovan Battista Bertezzollo, scritta da Milano al P. Acquaviva il 5 settembre 1586 (Curia della C. di G., *Fondo al Gesù,* N. 703, fasc. 3) tratteggia in modo molto caratteristico la situazione, che le relazioni della Dama Milanese col P. Gagliardi e con altri Gesuiti avevano creato fra le pareti domestiche e fuori. Un tale stato di cose non poteva non richiamare l'attenzione dei superiori, e non essere origine di timori e di sospetti, e quindi di inchieste e di un minuzioso esame del *Breve Compendio* e degli altri scritti che si attribuivano alla Berinzaga. Alla lettera del Bertazzollo giova premettere qualche schiarimento.

Il P. Sebastiano Morales, o Morais, ricordato nella lettera, fu incaricato nel 1579 di visitare la provincia milanese e sottopose la donna ad una prima inchiesta, ch' ebbe esito a lei favorevole. Il Morais, consacrato vescovo di Funay nel 1588, morì nel viaggio per il Giappone. I superiori di S. Fedele e di Brera, dei quali fa cenno il Bertezzollo, erano rispettivamente Achille Gagliardi e Luigi Mansone (1546-1610). Quest' ultimo fu rettore del Collegio Romano e provinciale di Napoli; nominato nunzio in Irlanda da Clemente VIII, morì prima di raggiungere la sede. Su ciò conf. Pirri, *o. c.*, p. 3 ss. Il P. Lorenzo Maggio era assistente del P. Generale per l' Italia. Ecco ora il documento: « Dirò dunque come è stato scritto a V. P. et parlato a bocca, di una Madonna Isabella Berinzagha Milanese, qual è donna vergine, di età di trenta quatro anni incirca, et che s' è confessato già diciotto anni con la Compagnia, et persevera tuttavia. Questa per esser stata et di presente trovarsi donna di bona et santa vita et quasi continuamente ammalata, ha havuto grandissimo bisogno de aiuti spirituali, come so che n' è molto bene informata dal P. Achille Gagliardi, et ne fu ancho informato la bona memoria del P. Everardo dal P. Sebastiano Morales, come Visitator, venne a Milano, al qual fu dato particolar caricho di essaminar la sudetta Madonna Isabella, et la trovò, per gratia di Dio, di bona et santa mente, et sempre ha perservato di bene in meglio. Nondimeno perchè fra le donne alchune sono più invidiose delle altre, et vedendosi attender a una più che ad un' altra, o trattar con superiori, si mordeno con dir male, et il più delle volte con false suspitioni et rabiose invidie, parendoli esser anchora loro da tanto, quanto quella, ch' a loro pare che sia più aiutata et tenuto conto: et così accade a questa povera dona, che da alcuni mesi in qua li sono state levate falsissime calunie, etiàm contra l' honor suo virginale, da simili sorte di gente: et il peggio, che si va spargendo poi fra li nostri confessori, quali poi fanno delli concetti che sono falsi, con pregiuditio delle anime loro et disedificatione de nostri: al qual errore ho procurato, et procuro quanto posso di desinganar quelli che cappaci sono de la verità, sì in casa, come fuori: ben è vero che questi romori non sono sparsi contra persone della Compagnia, ma contra persone

cioè quella *De auxiliis*, intorno alla quale, come sappiamo, il Gagliardi teneva una sentenza propria, media tra quella dei molinisti e dei bañesiani. Nè potrà recar meraviglia, se mentre Clemente VIII si allarmava dell'eccessivo calore di quelle dispute al punto d'imporre silenzio alle parti e di avocare la questione a Roma, i superiori della Compagnia sottoponevano il *Breve Compendio* ad esami così rigorosi.

---

parenti proprii di quelli che la imputavano di haver fatto tal male, il che era falsissimo, et per vendetta et colera detto; ma perchè a noi tocca non solo *carere a malo*, ma anchora dalla suspitione del male, m'è parso di avisar V. P., come dovendosi andar frequentemente in quella casa, superiori di S. Fedele, di Brera et altri, se gli manda ancho spesse volte alla settimana, per non dir al giorno, il compagno solo, ch'ordinariamente suol accompagnar li padri che là vano, così ancho vi vano li sachrestani soli, et altri fratelli anchora in casa di donne, senza nisun huomo, salvo ch'un suo barba della sudetta, che sono già quattro anni che resta paralitico in letto, senza moversi di quello. Si aggionge ancho, ch'essendo la sudetta nata gentildonna, con un àltra sua sorella, sì, ma venute in povertà, che il suo barba, qual haverà da trecento scudi di entrata l'anno, li da il pane, et vino, et legno, pocco più possono cavargli, et così con la loro industria et fatica, et tener figliole a maestra, in farli insegnar a far lavori d'oro, ad osso, da una sua dona qual tengono in casa, dal qual guadagno il soprapiù che gli manca per il necessario del vitto et vestito provedono, essendosi impegnate anchora di pigliar figliole a doxena per guadagnar qualche cosa per il mantenimento loro, di una sua povera nepote, et due altre serve cho tengono, oltra quella che lavora nelli sudetti lavori di oro. Stando le sudette in questa stretezza che ho detto, sempre mandano elemosina alla porta, et di più la quadragesima passata provederno di qualche cosa, ogni dì, la matina al predicatore, et fra l'anno ancho spesso per udir messe, et settimanalmente fanno delle altre gentilezze, al spesso, di minestre, companatico, postpasti, insalate etiam aconze, et quando se gli manda robbe da far cuocere per alchun padre, o se gli da l'ordine; et così si va facendo sotto pretesto dí devotione per quanto intendo et [sono] informato: et se bene non si sa publicamente da tutti, molti però si maravigliano, massime essendo quella casa aperta, et sei fitavoli dentro vi stano, quali vedono l'entrar et uscir de nostri, et alchuni de' quali pocco bene ci vogliono, sapendo che ci fano il pane, et molte altre spesse per la sachristia. La chàrità di quelle bone sorelle è grande et vorrebbono poterci dare questo mondo et l'altro se fussi in poter loro, ma temo delli nostri, quali non interpretano le cose poi conforme alla verità: però l'ho voluto rappresentar a V.R.P. acciò con il suo santo giudicio informata della verità avisi come da se quanto intorno a questo gli parerà, desiderando se così gli piace che letta questa la strazzi, acciochè nè il P. Maggio. nè altro sappi niente... ».

DOCUMENTI

1.

COSE NOTATE DAL P. VANINO NEL COMPENDIO DELLA PERFETTIONE.

Fondo gesuitico già al Gesù, 653, ff. 138-139.

Circa il 4° grado.

1. Che ogni perfettione ha chi si contenta di quello, che vuole Iddio, e fa cambio della virtù creata nel suo volere increato, il quale in infinito eccede [1].

2. Che all'anima, la quale è gionta a questo grado, Iddio sottrae il conoscere gl'atti suoi interni diretti talmente, che non li avertisce, et non giudica che li fa [2].

3. Che il Padre fece a N. S. Giesù Christo la medesima sottrattione già detta, che si fa in questo stato [3].

Circa il 2° stato.

4. Che Iddio all'anima sottrae tutto l'attivo talmente, che volendo forzarsi non può fare atto niuno, e che questa sottrattione di tutto l'attivo s'intende ne l'intelletto et volontà, quanto alli proprii atti interni di volitione, intentione, elettione, fruitione, sodisfattione, et simili [4].

5. Che non può fare atti de ringrattiare Iddio, nè di conformarsi a Dio [5].

6. Che Iddio sottrae in modo il suo concorso, ch'ella non può nella parte superiore fare attiva operatione alcuna per alta et santa che sia, ma solo può stare patendo voluntieri ciò, che Dio gli permette [6].

7. Che l'intelletto astratto dai sensi in estasi non può intendere colle forze naturali et virtù sue attive di prima, ma riceve lume divino, che opera in lui lumi et intendimenti altissimi. Et da qui inferisce l'autore, che la voluntà non opera con le sue forze di prima, quando gl'è fatta detta sottrattione [7].

---

[1] *Breve Compendio* p. 45. Per comodità dei lettori indichiamo i luoghi corrispondenti del *Breve Compendio* secondo una delle edizioni moderne più usuali (Vienna, M. A. Schmidt, 1802).

[2] Ivi 72-73.

[3] Ivi 56.

[4] Ivi 89, 90, 94.

[5] Ivi 90.

[6] Ivi 90.

[7] Ivi 97.

Circa il 3° stato.

8. Che la volontà rinontiando a tutto il suo volere et a tutta la sua libertà se ne spoglia a fatto come se non l'havesse, et ciò *sponte et libere*, et si fa non volontà nel modo che S. Paulino si fece schiavo per liberare un altro [8].

9. Che detta volontà se spoglia di se, et di tutto l'attivo et passivo già detto [9].

10. Che all'hora il Signore leva a detta volontà tutto l'attivo et passivo sopradetto con restare detta volontà in tutto et per tutto nuda, et a tutto impotente solo non resistendo, nè opponendosi a questo, ma lasciandosi spogliare del tutto, et che diventa non volontà *prattice*, cioè che fa tutte quelle opere, che fa, come volute dal divino volere immediatamente senza niuno concorso del suo, collocando quello de Dio in luogo del suo, et quello, che si fa, si fa all'imperio de Dio, et non suo [10].

11. Che Iddio sottrae ogni atto a detta volontà, et se pure lascia anco simili atti, all'hora li vole et fa non per volere che detta volontà habbia, ma perchè vede che Dio vuole che li faccia, et che qui non vi è conformità con la volontà de Dio, ma molto più. Perchè la volontà con tale renontia si lega, assorbe, et abissa in Dio, et del tutto persa resta in quella di Dio sommamente deificata per totale identità in quella, et questo con modo prattico et reale sopradetto [11].

12. Che tali sottrationi forno fatte a Christo Nostro Signore [12].

2.

STEPHANI TUCCIJ

IHS. CIRCA MEDIOLANENSES PROPOSITIONES

Ibid., *ff. 130r-134v.*

[130r]

Propositio 1ª.

Transumpta fuit ad verbum ex pag. 24 verso ultimo. In his verbis duo possunt offendere. Primum quia in volente quod vult Deus, ponit omnem perfectionem, nec addit: dummodo faciat quod in se est ad cooperandum Deo. Sed hoc nihil est, quoniam ibidem, pag. 23, admonitione 2ª et 6ª, expresse ponit necessitatem nostrae cooperationis. - Secundum, quia dicitur, habere omnem perfectionem qui est contentus Dei voluntate, neque

[8] Ivi 100.
[9] Ivi 99.
[10] Ivi 102-103.
[11] Ivi 102-103, 104.
[12] Ivi 103.

distinguit quomodo habeat omnem perfectionem: nam si intelligat habere omnem perfectionem obiective, recte est: quoniam mavult Dei voluntatem, quam suam virtutem; sin formaliter, falsum est, quoniam actus quo volumus quod Deus vult, non est omnis perfectio formalis, quia deesse illi potest perfectio tum habitualium donorum, tum intentionis fervoris in actu, ut si actu remisso id velit, tum extensionis et continuationis in eo actu. Tametsi author videtur accepisse obiective, ut in sequentibus declarat dicendo istum commutare virtutem creatam in Dei voluntatem, quae infinite excedit: quod est magis velle unum obiectum quam alterum; et per haec verba sublata est aequivocatio in verbo habendi perfectionem: qui loquendi modus magis proprie sonare et sumi solet formaliter quam obiective. Laudarem tamen et consulerem ut huic propositioni addatur, intelligendam esse de habendo obiective, non formaliter.

2ª Propositio.

Non habetur in 4° gradu, qui citatur, sed in 6°, Adnotatione 2ª, pag. 41. In hac propositione duo displicere possunt. Primum quod haec reflexorum actuum, quibus directi cognoscuntur, subtractio non videtur posse aut solere fieri a Deo: et hoc est falsum, quoniam S. Thomas, 2. 2, q. 183, art. 4, ponit hoc genus subtractionis etiam in prophetis, qui non semper cognoscebant quae prophetabant. Secundum, quod significare videtur author, pag. 47, esse meliorem hanc subtractionem, quam reflexam suorum actuum cognitionem. Neque hoc aliquid est; non enim illam ex suo genere et ex se meliorem esse affirmat, sicut nec affirmari debet: cum S. Thomas loco praeallegato doceat [130v] esse imperfectum prophetiae genus cum propheta non cognoscit ea quae prophetat; sed solum ex intentione agentis, hoc est Dei, qui huius cognitionis reflexae subtractionem compensat meliori bono, qualis est perfecta et sui humiliatio, non cognoscente homine bonum quod habet; et sui resignatio in Dei voluntatem, non quaerendo quae sua sunt, sed quae Dei, ut author bene explicat pag. 47 et 48, Admonitione 5ª. Quare haec propositio nihil habet, quod merito displicere possit.

3ª Propositio.

Fideliter transumpta fuit non ex 4°, qui hic allegatur, sed ex 6° [13] gradu, Admonitione 5ª, pag. 45 et 46. Et quidem prima facie videtur male sonans propositio; cum enim in huius 6¹. gradus principio et in Admonitione 2ª dicat author hanc subtractionem in nobis fieri circa partem superiorem rationis, quando postea ponit eandem in Christo subtractionem videtur significare consequenter in Christi parte superiore fuisse talem subtractionem: quod pessime sonat: quoniam subtractio

[13] La cifra è coperta da una macchia di inchiostro, ma poi è ripetuta: sicchè non c'è dubbio che si debba leggere: 6.

reflexae cognitionis, vel habitualis vel actualis, est ignorantia quaedam ad quam reducitur actualis inconsideratio seu inadvertentia, iuxta S. Thomam, 1. 2, q. 6, art. 8, et q. 76. At in Christi ratione superiore ponere aliquam ignorantiam abhorret a Patribus et Theologis. - Verum author forte hoc noluit dicere: nam in Admonitione 5ª, pag. 45, docet Christo patienti fuisse subtractum concursum actualem fortitudinis, patientiae, magnanimitatis et similium, et hoc quantum ad ea sentienda modo supradicto. Haec ille. Quibus verbis subinnuit, Christum non fuisse passum eam subtractionem in parte superiore, sed in sensu, seu in parte sensitiva et inferiori, quae non sentiebat et experiebatur actus non modo suos sed neque rationis, quoniam non fovebatur redundantia et influxu ex actibus rationis, ut antea. Hoc forte dicere voluit; necessarium tamen videtur, ut se clarius explicet.

[131r] 4ª Propositio.

Transumpta fideliter fuit ex 2º statu pag. 51 et 52. In hac propositione displicere potest vel rei impossibilitas, vel indecentia. Et quidem impossibilitas non constat, etiam si interiores illi actus sint maxime vitales: quoniam ad visionem beatificam non concurrere animam active, sed passive tantum, sentiunt Nominales: quod etiam problematice disputant Richardus, 3, dist. 14, art. I, q. 3; Scotus, ibidem, q. 2, sub finem; Durandus, 4, d. 49, q. 2. Imo Capreolus in statu vitae putat intentionem ultimi finis in nobis a Deo, non a nobis elici et produci.

De indecentia maior est difficultas; non enim videtur decere, ut Deus subtrahat secundis causis ne active concurrant cum prima. Nam si deceret, ob unam ex tribus causis deceret: 1ª quia aliquis actus tam excellens est, ut a solo Deo possit in nobis effici, nec noster concursus sit possibilis. At hoc falsum est, non enim excellentior est, quam visio beatifica, ad quam tamen active nos etiam concurrimus, iuxta veriorem et communiorem S. Thomae doctrinam. — 2ª quia etiamsi talis concursus nobis impossibilis non sit, tamen nobis perfectius esset aliquem actum a Deo recipere, quam cum Deo producere. Neque hoc verum est, quoniam perfectionum, quas nondum habemus, melius est nos esse causam per nostram cooperationem, quam per solam receptionem ab alio, ut probat S. Thomas, 3 part., q. 19, art. 3. — 3ª quia videtur id magis meritorium. Sed neque hoc, quoniam meritum est opus nostrum et liberum: at magis nostrum et liberum est, si efficienter a nobis est.

Tametsi quod pertinet ad libertatem, non sit magnopere urgendum, quoniam dum in homine Deus solus aliquid agit, vel homo tunc est sui compos et dominus, et sic libere resistere posset: non enim resistere est agere, iuxta philosophos: quare cum resistere possit, et non resistat Deo imprimenti, meretur; vel non est sui [131v] compos et dominus, et tunc posset mereri ex libera sui oblatione, qua antea se obtulit in omnem Dei voluntatem, sicut accidit in raptum, qui ex electione praecedente esse potest, non autem ex praesenti, cum in eo anima vim quandam praeter suam naturam patiatur, iuxta S. Thomam, 2. 2, q. 175, art. 1 et 2. Quidquid itaque sit de libertate, certe ob alias causas id

decere non videtur, cum praesertim nullum legerim Doctorem, qui in actibus virtutum dicat hominem se habere mere passive: nam quamvis Dionysius Areopagita, de divinis nominibus, cap. 2, dicat de Hierotheo, divina fuisse passum [14], illud tamen S. Thomas exponit, non quod nihil ageret, sed quod, ex vehementi impressione obiecti, ad illud afficiebatur ac movebatur maxima quadam inclinatione. Immo id videtur repugnare Tridentino Concilio, Sess. 6, can. 4, determinanti in nostra Iustificatione nos cooperari Deo per nostros actus et liberum arbitrium, quod cum movetur a Deo, non est sicut aliquid inanime et nihil agens. Quare si unumquodque crescit et perficitur iisdem causis quibus generatur, sicut prima Iustificatio fit nobis cooperantibus, eodem quoque modo videtur debere proficere et perfici.

Una defensio posset adduci, quam insinuat author pag. 51 et 52, nempe hanc subtractionem activi non fieri a Deo quia est perfectior ex se et ex suo genere, sed quia compensatur meliori bono, hoc est perfecta sui expropriatione et humiliatione, cum homo experiatur se nihil posse, cum Deus non concurrat, et sua bona esse a Deo; et in ea afficiatur non ut res suas, sed Dei solius. Hoc si dicatur, fortasse non repugnabit verae doctrinae, novum tamen erit et obnoxium calumniae: quare satius ut exponatur haec subtractio activi duobus fere modis: primo, non quod nihil omnino agat homo, sed quia excellenter a Deo praevenitur ut non ex electione se se ad id agat et moveat, tametsi motus a Deo et libere consentiat et simul cum eo aliquid agat erga id quod a Deo recipit: secundo modo, si nihil operationis [132r] divinae recipit, nec aliquis actus in eo fit, non est absurdum dicere Deum aliquando ad maiorem hominis humiliationem non concurrere cum eo ad ullum actum, ita ut nihil agendo aut patiendo, agnoscat quam nihil possit, cum a Deo relinquitur. Nam sicut ad maiorem suorum electorum probationem et humiliationem solet Deus ad tempus subtrahere magnam partem vigoris et efficaciae in operando: unde illae voces: *Dormitavit anima mea prae tedio*: *aruit tanquam testa virtus mea*: *avertisti faciem tuam et factus sum conturbatus* etc., ita eadem de causa fere totum vigorem auferre potest ad tempus, ut sibi videatur pene nihil posse.

Propositio 5ª, 6ª, 7ª.

Quae bene sunt transumptae ex pag. 51 et sequentibus. Idem iudicium, quod de 4ª. Quamquam in 7ª videatur author dicere voluntatem in raptu nihil agere per naturalem suam facultatem, sed per lumen infusum dumtaxat, quod aliqui etiam dixerunt de lumine gloriae in visione beatifica. Quod vix intelligi potest, si debet esse actio vitalis. A Deo quidem posset illa nobis imprimi, ut quidam putant; sed quomodo possit effici ab aliqua infusa qualitate sine concursu nostrae potentiae, vix cogitari potest: tamen quia dicitur id a nonullis de lumine gloriae, damnari non potest, quamvis mihi nullo modo placeat.

---

[14] Al *pati divina* il Gagliardi si richiama anche in altro luogo del *Breve Compendio*, ma in senso un po' diverso.

Propositio 8ª.

Fideliter transumpta est ex 3° Statu, pag. 55 et 56. Sed qualis fuerit authoris mens indicat exemplum S. Paulini, qui privavit se libertate, ut ea careret de iure, non de facto: quia si voluisset, potuisset libere agere contra domini sui iussum, remanente in eo natura et substantia liberi arbitrii, sed contra ius id fecisset: quare fuit privatio libertatis non secundum esse naturale, sed secundum esse morale. In quo sensu bene potest anima privare se libero arbitrio et voluntate, tradendo illam Deo, ut iam non sit res sua, sed Dei, quamvis remaneat semper hominis natura et substantia liberi arbitrii, per quod potest, quando vult, repugnare Deo de facto, non de iure. Expedit tamen hunc verum sensum propositionis clarius explicari.

[132v] Propositio 9ª, 10ª et 11ª.

Fideliter transumptae ex 3° Statu, pag. 55, 56 et 57. Sed in his videntur esse quaedam contradictiones.

Prima, quod in 2° Statu, pag. 52, dicitur, subtrahi omne activum, etiam actum quo homo divinae voluntati conformatur, et tamen infra, pag. 53, dicitur, in hoc homine esse non modo passivam conformitatem cum Dei voluntate, sed etiam actum quendam passivum. Quid est actus passivus? an ipsum agere est pati? — *Secunda*, quod pag. 52 dicitur, in hoc secundo Statu subtrahi omne activum, et remanere solum quietem quandam passivam, et quasi agnum coram tondente se sinere Deum facere quidquid vult; et tamen infra, pag. 55, dicitur istam quietem, per quam non resistitur Deo spolianti hominem, esse propriam 3ii Status, qui subtrahit homini omne activum et passivum. Nam, vel quiete sinere Deum facere et auferre quidquid vult, est quoddam pati: et tunc, cum hoc inveniatur etiam in 3° Statu, sequitur in 3° Statu non tolli omne passivum; vel non est pati, sed subtractio passivi: et tunc illud quiete sinere non potest esse in 2° Statu, qui ablato activo retinet passivum. — *Tertia*, quod in explicando 3° Statu, pag. 56, dicitur in illo tolli omne activum et passivum, et tamen additur omnia opera, quae facit, non facere ea quia vult, sed quia videt Deum velle ut fiant. Quomodo facit opera, si nihil habet activi et passivi? — *Quarta*, quod dicitur, pag. 56, omnia opera quae facit homo in 3° Statu non fieri ad ullum imperium suae voluntatis, sed divinae immediate: quo significatur, si v.g. homo tunc movet manum, Deum id immediate imperare, non hominis voluntatem: quare non esset operatio vitae et naturae, quia non ab intrinseco; nec actus liber, quia non imperatur ab agente, sed ab extrinseco movente; quare tunc esset ut instrumentum inanime. — *Quinta*, quod dicitur hominem in 3° Statu sinere Deum facere quod vult, non tamen per conformitatem suae voluntatis cum divina, sed quia videt Deum velle fieri haec et haec. At haec verba quid aliud significant, quam illam conformitatem quam negaverat? — *Sexta*, quod [133r], pag. 57, ponit identitatem realem inter humanam voluntatem cum divina. Quod repugnat simpliciter.

Hae sex contradictiones sunt valde apparentes et ex verbis Authoris colligi possent, praesertim a studioso calumniandi. Tamen si bene ante-

cedentia et consequentia attendantur, videtur longe alia fuisse mens illius, quamvis obscure posita. Nam circa *primam* contradictionem ipsemet Author, pag. 54, explicat quomodo intelligat passivum: non enim per hoc intelligit omnem privationem actus, sed illius tantum, quo anima se movet in Deum, vel gratias agendo, vel desiderando, vel amando, vel se offerendo divinae voluntati, etc. Sed praeter hunc actum, qui est animae motus in Deum, ponit actum alium quem vocat passivum, qui consistit non in tendendo et se movendo in Deum, sed in eo, quod quiete et tranquillo animo acceptat tum taedia et afflictiones, quae sibi infliguntur a Deo in spiritu, tum Dei operationem secretam, qua in anima producuntur altissimae operationes, ipsa non active ad eas cooperante, sed acceptante tantum, sed per suum actum complacentiae et consensus: qui actus ideo dicitur passivus, quoniam non active coagit ad illas operationes, sed in se productas a Deo quiete et patienter acceptat. Quod an sit verum, supra discussum est: nunc sufficit non repugnare quod dicitur esse aliquem actum passivum, si intelligatur ad sensum Authoris.

Circa *secundam* contradictionem, patet explicatio ex prima. Quoniam, tam in 2° quam in 3° Statu, anima quiete sinit Deum facere et auferre quod vult; sed in 2° Statu id sinit per actum passivum, hoc est per consensum et acceptationem; in 3° autem neque istum actum habet, sed solum non resistere, nec repugnare: quod cum non dicat ullum actum, merito in 3° Statu etiam passivum tolli dicitur, praesertim cum in illo nec Deus operetur suas illas secretiores operationes, in quibus acceptandis dicebatur homo passive se habere in 2° Statu.

Circa *tertiam*, patet explicatio ex pag. 53, ubi Author dicit, per subtractionem activi tolli solum actus elicitos intellectus et voluntatis, et manere imperatos, qui fiunt ex voluntatis imperio [133v] utentis aliis potentiis. Quare cum dicitur, sublato activo et passivo, adhuc fieri quaedam opera ab homine, intelliguntur opera imperata.

Circa *quartam* et *quintam*. Aliquis potest sequi divinam voluntatem dupliciter, primo ita ut remaneat dominus suae voluntatis, et ex hoc dominio libere id velit quod Deus vult: quod est suam voluntatem conformare divinae: quo modo amicus vult quod vult alter amicus libere, retinendo tamen dominium suae voluntatis: et quamvis faciat opus volitum ab amico, tamen facit illud etiam, quia volitum est a sua voluntate, quam vult esse conformem amici voluntati. Et ista conformitas humanae voluntatis cum divina ad 1um et 2um Statum pertinet, ut ex eorum explicatione patet apud Authorem. — Secundo modo, ita ut non remaneat dominus suae voluntatis de iure et secundum esse morale, quicquid sit de facto et secundum esse naturale: sed omne dominium sui renuntiet in manu Dei, privando se omni potestate imperandi sibi, sed omne imperium sui tradendo divinae voluntati. Unde si utitur sua voluntate aliisque potentiis, id non facit ex suo imperio et beneplacito, sed ex divino: et quamvis velit facere quod Deus fieri vult, non tamen facit quia ipsemet vult, cum suam voluntatem privavit dominio et imperio ut iam voluntas non sit voluntas, hoc est, ut iam non sit cum dominio sui, quod est proprium voluntatis, ut est appetitus

naturalis et liber; sed quia vult Deus, in cuius voluntate fuit repositum omne dominium humanae voluntatis. Et hunc secundum modum dicit esse proprium 3º Statui, ut ipsemet, pag. 54, explicat, quamquam aliquantulum obscure. Ideo ad tollendam aequivocationem deberet clarius explicari.

Circa *sextam*, maior est difficultas. Nam si dixisset esse realem unionem humanae cum divina voluntate, posset exponi commode: quoniam iuxta S. Thomam, 1. 2, q. 28, art. 1 et 2, amor est affectiva unio amantis cum amato; sed illa affectiva movetur ad realem unionem et inhaesionem: sed *identitas* non dicit unionem quamlibet, sed eam qua unum et idem fiant, quae[134r] erant duo. Et si dixisset esse quidem identitatem, sed non addidisset *realem*, tolerari posset, quoniam posset exponi de unitate et identitate tum obiectiva, quia idem volunt et nolunt, tum affectiva, per quam unus alteri est alter ego, iuxta illud: *Credentium autem erat cor unum et anima una;* et: *Rogo, Pater, ut sint unum.* Sed cum dicat, esse *totalem et realem identitatem*, signficat fieri unum realiter; quod non minus repugnat, quam imaginatio vel Eutychetis, qui ex divinitate et humanitate in Christo dicebat resultasse unam naturam, vel Monotelitarum, qui unam eamdemque voluntatem et operationem ponebant in Christo. Necessarium itaque est ut explicet hoc esse intelligendum de identitate affectiva et obiectiva, quae realis quidem dici potest, non tamen eo modo quo dicunt communiter philosophi duo esse realiter idem et differre formaliter: quo modo solet intelligi *realiter*, cum absolute pronuntiatur.

Propositio 12ª.

Non fuit fideliter transumpta, quoniam in 3º Gradu, pag. 57, non loquitur de quavis subtractione in Christo, sed de ea, per quam dixerat Author, voluntatem creatam desinere esse voluntatem per sui dominii traditionem perfectam et absolutam in manu Dei: et docet Author talem renuntiationem fecisse Christum, cum dixit: *Verumtamen non mea, sed tua fiat voluntas.* Qua in re nihil absurdi videtur esse.

Tandem in his Propositionibus multae sunt subtilitates, quae, cum nec necessariae videantur, nec multum aedificent ad pietatem, sine magno damno supprimi possent, aut certe non temere vulgari, aut clarius explicari.

Adderem et illud: id quod in 5º Gradu, Remedio 4º, pag. 38, dicitur: tentationes carnis, quae accidunt viris iam progressis in via Dei, non esse repellendas magnis paenitentiis et mortificationibus naturae, sicut facere solent Novitii: posse bene et male accipi. Bene, si excludatur ea paenitentiarum magnitudo, quae valetudinem et vires [134v] forte extenuatas excedat. Male, si ea etiam magnitudo interdicatur, quae valetudini et viribus optime aptissimeque conveniat, cum sit doctrina omnium Patrum corporis castigationem esse proprium lascivientis carnis remedium. Quin et Ecclesia de ieiunio canit: *Vitia comprimis;* et in hymno ad Primam: *Carnis terat superbiam Potus cibique parcitas;* et David,

psal. 34: *Ego autem cum mihi molesti essent, induebar cilicio, humiliabam in ieiunio animam meam.* Ubi Hieronimus: *Haec sunt, inquit, arma sanctorum*, etc. Nec valet quod illic dicitur: Viris iam proficientibus has tentationes non ab intrinseco, sed ab extrinseco provenire; nam S. Hieronimus usque ad senectutem fatetur se passum has tentationes, tamen nunquam cilicium, abstinentiam ac vigilias reliquit. Item S. Benedictus et S. Franciscus, quamvis in via Dei magnopere profecissent, tamen tentationis impetum viribus et spinis extinxere. Nonne Apostolus stimulum carnis patiebatur ab extrinseco, hoc est ab angelo Sathanae, qui eum colophizabat? et tamen castigabat corpus suum et in servitutem redigebat. Et ratio est in promptu, quia a quovis principio, sive extrinseco, sive intrinseco, accendatur ignis, semper est aptus suo contrario extingui. Quod si dicat Author remedium esse hunc, humiliari sub potenti manu Dei: at ieiunare et indui cilicio est humiliare animam, iuxta David: cum interiorem humilitatem exteriori etiam protestemur, et excitemus nos magis ut totus homo anima et corpore humilietur. Itaque hoc dictum nullo modo tolerandum puto, quia repugnat doctrinae et praxi Sanctorum; praesertim his temporibus, cum hae paenitentiae usque adeo ab haereticis impugnantur, ut merito dixerit S. Ignatius in libro Exercitiorum, prope finem, Regula 7ª: Signum fidei catholicae esse extollere asperitates, afflictiones et mortificationes non solum internas, sed etiam externas.

Salvo meliori iudicio.

3.

[Capitolo finale del « Breve Compendio » emendato secondo i suggerimenti del P. Tucci [15]]

Arch. Univ. Gregoriana, 1440ª. B, ff. 17v.-18v.

C. 11 et ultimo. Del 3º et ultimo stato.

[17v] Finalmente sole levare il Signore non solo l'attivo, ma anco il passivo già detto, con restare la volontà in tutto et per tutto nuda et *a fatto come* impotente *ad operare come da se*, solo non resistendo, nè opponendosi a questo, ma lasciandosi spogliare del tutto *suo moversi da sè.* Et per l'intelligenza di questo ultimo *stato*, e più sublime di tutti, è da avvertire, che è tanto grande la virtù della libertà che ha la volontà, che ella può rinunziare a tutto il suo *proprio* volere, et a tutta la sua libertà, et a fatto spogliarsene *in quanto sono da sè*, come se non l'havesse, et questo sponte et libere; e facendo tal rinuntia, allora la volontà si fa non *propria* volontà, perchè in tutto cede iuri suo e si da in mano d'altra volontà; nel modo che S. Paulino si fece schiavo per liberare un altro, così po' l'anima fare del suo interno libero arbitrio *in quanto dipende da sè.* Allora il Si-

[15] I ritocchi e le aggiunte sono stampate in corsivo. Il cod. A presenta qualche lieve variante, come è indicato in nota.

gnore per sottrattione li leva l'attivo et il passivo, e qualsivoglia atto, *quanto a voler da sè*, come se prorsus ella non fusse; et *da* questo ella non resistendo, anzi con piena esibitione di tal rinuntia concorrendo, viene a diventare non *propria* volontà practice, chè tutte le opere che fa e fa fare, non le vole quanto [18r] a sè, nè le fa [16] per volerle lei, nè manco per volontà conformissima alla divina, ma rinuntiando a fatto a tutto questo, e sapendo che la volontà divina vole che le faccia, perciò le fa come volute da divin volere immediate, senza niun concorso del suo *come suo*, collocando quello di Dio in loco del suo.

Nel modo che in palazzo pieno d'ogni grandezza del quale uno è padrone, uscendone egli fora ve lascia dentro un suo amico come assoluto padrone, e si fa tutto quello che prima si faceva in detto palazzo, ma all'imperio solo dell'amico, e non più suo; così la volontà rinuntiando a se in tutto, et all'attivo e passivo puro e santo già detto, risoluta di non operare più perchè lei voglia, etiam che non volesse se non quello che Dio vole, et non volendo a fatto più ne anco havere questa sodisfattione, che rinuntia in tutto; et però fa tutto come prima, ma come voluto et ordinato da Dio, et niente *come* da se, lasciando piena et immediata patronanza al divino Beneplacito di tutto il corpo, anima et attioni sue, come se veramente non havesse più *proprietà della sua* volontà. Et a questo Idio corrisponde come si è detto con la sottratione di ogni atto; e se pure lascia anco simili atti, allora *la volontà* li fa non per suo volere che habbia, ma perchè vede che Idio vole che li faccia. *Questo è quello di S. Paolo: vivo ego, iam non ego; vivit vero in me Christus: perchè altra cosa è che l'homo viva in Christo, altra che Christo viva in lui: questo secondo è magiore.* Questa sottrattione [17] e rinuntia fece Christo nell'horto quando [18v] disse: non mea sed tua volontas fiat: ciò è il patire croce la mia volontà lo voleva come conforme a te, Padre eterno, con una purità e santità stupenda; ma io rinuntio anco a questa, et nel patire che farò, [18] non lo voglio perchè la mia volontà benchè santissima lo voglia, ma solo perchè la tua lo vole, et alla mia in tutto renùntio. E così diventò non *propria* volontà libere, e però disse: non mea voluntas sed tua, ciò è la mia volontà sia non *mia* volontà, per dare loco *intiero* alla tua. Qui l'annihilatione, spropriatione, sottrattione rilucono altissime: conformità non vi è, ma molto più, perchè la volontà con tal rinuntia si lega, assorbe et abissa in Dio, et del tutto *persa la sua proprietà*, resta in quella di Dio sommamente deificata per *perfetta* [19] identità in quella *quanto alla proprietà*, e questo con modo prattico e reale già detto.

---

[16] Cod. *A*, f. 19v.

[17] Cod. *A*: « Et a questo Dio corrisdonde come si è detto con la sottrattione d'ogni atto, et se pur lascia anco simili atti, all'hora li vole et fa non per suo volere che habbia, ma perchè vede che Dio vole che li faccia. Questa sottrattione...

[18] Cod. *A*, f. 20r.

[19] Cod. *E* per total

II. - TEXTUS INEDITI

DER NEKROLOG FÜR P. MARTIN GOTTSEER S. I.

GRÜNDER DES COLLEGIUM NORDICUM ZU LINZ (1648-1731)

von P. JOSEF TESCHITEL S. I. - Rom.

SUMMARIUM. - Occasione proxime transacti tercentesimi anniversarii natalium fundatoris Collegii Nordici in Austria, eius necrologium typis mandatur. Fonte descripto biographiae et elucubrationes enumerantur. Deinde textus ipse cum notis et declarationibus succinctis datur.

I. Die Gründung eines Seminars in der oberösterreichischen Hauptstadt Linz an der Donau, in dem Missionäre für die Bekehrung des protestantischen Norden Europas herangebildet wurden, hat immer wieder die Gemüter von Freund und Feind in Wallung gebracht, die in Schriften für und gegen das « Collegium Nordicum » ihren Niederschlag fand. Gründer und erster Leiter dieses umstrittenen Seminars war P. Martin Gottseer aus der österreichischen Provinz der Gesellschaft Jesu. Zeitweise eifriger Feldkurat in Ungarn und Sachsen, wirkte er besonders als Begleiter des kaiserlichen Gesandten Grafen Starhemberg in Schweden, wo er auch den Plan fasste, in katholischen Landen ein Seminar für die Nordischen Missionen zu gründen.

Der dreihundertste Jahrestag seiner Geburt, der in seiner Heimatpfarre festlich gefeiert wurde, regte den Gedanken an, den noch unveröffentlichten, sehr ausführlichen Nekrolog für P. Gottseer aus dem ARSI. in Druck zu geben.

Der Nekrolog ist enthalten im Kodex *Austr. 188*, einem stattlichen Band, 33 × 22 × 6½ cm, in Pergament gebunden, mit Rotschnitt. Der Titel ist: *Historia Provinciae Austriae Societatis Jesu ad annum millesimum septingentesimum trigesimum primum.* Auf 719 handgeschriebenen Seiten wird berichtet über Anzahl der Häuser und der Mitglieder, über Sakramentenspendung, Predigten und Volksmissionen, über Heiligenverehrung, Bekehrungen und ähnliche Seelsorgsarbeiten. Im XIV. Kapitel folgen die Elogien oder Necrologia der Verstorbenen dieses Jahres; es sind 38, darunter der Nekrolog des P. Martin Gottseer von Seite 653 bis 690.

Das Latein des Nekrologs ist barock, breitspurig und verwendet gern seltene, gesuchte Wörter; zwei davon scheinen anderweitig nicht belegt: S. 658 vetroneus sudor, gläserner Schweiss; es ist

wohl der Todesschweiss damit gemeint und gut gezeichnet; S. 690 schediasmata, Zettel. Die übrigen Wörter werden in den dem Texte folgenden Anmerkungen erklärt.

Der Inhalt des Nekrologs ist auf Erbaulichkeit eingestellt, wobei jedoch Sinn für Humor nicht mangelt. Besonders ausführlich wird Gottseers Wirken in Sachsen und Schweden geschildert. Die vielen Einzelheiten fanden nicht, wie jene von Linz und Graz, Aufnahme in die veröffentlichten Lebensbeschreibungen.

Wer der Verfasser des Nekrologs ist, lässt sich nicht mit Sicherheit feststellen. Die Hausgeschichte von Graz hatte damals P. Johannes Baptista Höffen zu schreiben. Die Schreibfehler weisen darauf hin, dass der Abschreiber des Latein nicht mächtig war. Ob es der Laiengehilfe des Provinzials, Br. Erich Moser, war, ist unsicher.

II. Literatur über P. Martin Gottseer.

1. Die erste Lebensbeschreibung Gottseers verfasste auf lateinisch P. Aegidius Dornigg, durch neun Jahre, bis 1734, Regens des Konviktes zum Heiligen Geist in Graz. Ihm, wie auch dem P. Stöcklein, stand der schriftliche Nachlass des Gottseer « mit urkundlichen Beylagen » und wohl auch unser Nekrolog zur Verfügung; vielleicht ist er selber dessen Verfasser (s. Sommervogel, III, 149, A. *Vita et gesta R. P. Martini Gottscheer S. J. Prov. Austr. Collegii Nordici Lincii Fundatoris*).

2. Ausführlich hat das Leben und Wirken Gottseers P. Joseph Stöcklein in seinem fünfbändigen Sammelwerke *Neuer Welt-Bott* beschrieben und zwar im III. Bande « Drey-und vier und zwantzigster Theil. AUGSBURG, In Verlag Philip/Matins/ und Joh. Veith seel. Erben, Buchhändlern 1735 ». « Numerus 514-520 », Seite 140 bis 187.

Numerus 514: *Nachrichten Aus Schweden. Reiss, Leben, Thaten und Mission R. P. Mart. Gottscheer Der Gesellschaft Jesu Missionarii in Schweden aus der Provintz Oesterreich.* Auf S. 144 wird auf die lateinische Biographie von P. Dornigg hingewiesen.

N. 515: *Kurtzer Begriff dess Lebens R. P. Martini Gottscheer.*

NN. 516 und 517: Briefwechsel zwischen G. und H. Beaumont.

N. 518: *Brief dess Herrn Christoph, Bischoff zu Neustadt An den Herrn Franz Otto Graff von Starhemberg, kaiserlicher Gesandter in Schweden.*

N. 519: Kirchenversammlung zu Upsal.

N. 520: *Von Wienn biss Stockholm von ihm selbst in Latein beschrieben.* Dieser Reisebericht wird aber in deutscher Uebersetzung gegeben.

3. Erst 124 Jahre später berichtet ein Chorherr von St. Florian in Oberösterreich, Professor Josef Gaisberger, im 19. Bericht des Museum Francisco-Carolinum in Linz im Jahre 1859 in seiner: *Geschichte milder Stiftungen im Lande ob der Enns*, S. 20 ff., auf S. 154 bis 160 von P. Martin Gottseer. Seine Quellen waren u. a. die Litterae annuae in

der Wiener Hofbibliothek (jetzt Nationalbibliothek), eine gleichzeitige Abschrift unseres Dokumentes.

4. Otto Schmid schreibt von G. in seinem Buche *Das ehemalige Kollegium der Gesellschaft Jesu in Linz. 1881*, auf S. 26 und ff.

5. Auch die Mitbrüder Gottseers aus der wiedererstandenen Gesellschaft Jesu haben das Andenken an ihn erneuert. P. Carl Platzweg S. I., *Lebensbilder deutscher Jesuiten in auswärtigen Missionen* (Paderborn 1882) schildert auf S. 68 bis 110 ausführlich Gottseers Lebenslauf. Platzweg schreibt Gottscheer und gibt als dessen Geburtsort noch Kirchhofen in N. Oe. an, wie der Nekrolog. Einen Ort dieses Namens gibt es aber in Nieder-Oesterreich nicht. Gottseer ist in Kirchau geboren und seine Taufmatriken sind daselbst noch erhalten. Den Namen des Ortes in Ungarn, wo Gottseer fast Märtyrer geworden ist, gibt Platzweg mit Schomoti wieder; nennt dessen Begleiter ungenau einen Franziskaner, er war aber Minorit oder Konventuale. Bei Platzweg finden wir ausserdem zwei Eigennamen, die im Nekrolog fehlen: kaiserlicher Gesandte in Dresden im Jahre 1682 sei Gallenstein von Sternfels gewesen (S. 72); der Herzog von Sachsen, den Gottseer 1683 zum Entsatz von Wien begleitete, hiess Johann Georg III. (S. 74).

6. Im Jahre 1907 schrieb P. Georg Kolb S. I. in seinen *Mitteilungen über das Wirken der Jesuiten und der marianischen Kongregationen in Linz während des 17. und 18. Jahrhunderts* von S. 113 an über das Nordische Kolleg und zunächst über dessen Gründer P. Gottseer.

Ein ungerechtfertigter Angriff in der *Linzer Tagespost* veranlasste ihn zu seinem Artikel: *Das Collegium Nordicum in Linz (Nach authentischen Quellen)*, der in den *Nachrichten der österreichisch-ungarischen Provinz* S. J., 4 (1907) 153-163; 5 (1908) 173-176 erschien. Kolb gibt den Namen des Geburtsortes Gottseers richtig als Kirchau wieder, ebenso den Namen des Paters: Gottseer. In einer Fussnote wird die Taufmatrik mitgeteilt und Prof. Gaisberger öfter zitiert.

7. Ausführlicher behandelt *Das nordische Kolleg in Linz* P. Johannes Metzler S. I. in der Linzer *Theologisch-praktischen Quartalschrift*, 64 (1911) 253-383.

8. Einen gedrängten, aber erschöpfenden Lebensabriss Gottseers gibt P. Bernhard Duhr S. I. im IV. Bande seiner *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*, Erster Teil (München-Regensburg 1928) 379-381. Duhr hat für sein Werk das Archivum Romanum S. I. ausgeschöpft.

9. Einen kurzen Artikel über Gottseer schrieb Arne T. S., *En Jesuit i Svenge pa Karl XI: s tid.*, in *Foruvännen*, 31 (Stockholm 1936) 361-363.

10. Zur Feier des dreihundertjährigen Jahrestages der Geburt Gottseers veranstaltete der jetzige Pfarrer, H. H. Adolf Zoglauer, eine dreitägige kirchliche Feier und veröffentlichte, ohne seinen Namen, im Pfarrblatt: *Unsere Pfarrnachrichten*, Nr. 6, November-Dezember 1948, S. 5-7, einen nach Duhr verfertigten, guten Lebensabriss Gottseers. Als Einleitung gibt Zoglauer die Taufmatrik Gottseers in ihrer ursprünglichen Rechtschreibung wieder; Kolb hat sie bis auf den Namen: Gotsheher in neuer Rechtschreibung und gekürzt gegeben.

III. Der Text des Nekrologs, der nun folgt, ist im Original wenig gegliedert. Zur leichteren Uebersicht wird der Inhalt in kurzen, deutschen Zwischentiteln im Texte gegeben. Den Teil über das Tugendleben Gottseers geben wir kurz in deutscher Sprache. In Fussnoten folgen erklärende Anmerkungen.

[NECROLOGIA]

P. MARTINI GOTTSEER.

Arch. Roman. S. I., Austr. 188, pp. 653-690.

[A. *Kurze Uebersicht über den Lebenslauf (1648-1731).*]

[653] Singularem sui memoriam vendicat quem autumnus anni huius velut maturum caelo fructum quinto loco Graecensium e Contubernio decerpsit, Pater Martinus Gottseer [1] quatuor vota professorum in Provincia nostra decanus, vir exantlatis pro Deo, fide orthodoxa animarumque salute laboribus longe clarissimus. Kirchhoffense [2] Austriae inferioris oppidum natalem illi lucem accendit octavo Idus Decembris anno praeterlapsi saeculi decimi septimi quadragesimo octavo. Viennae humanioribus litteris et Philosophicis discipli [654] nis imbutus Societati animum addixit ac Leobii [3] primam probationem exorsus est, septimo Idus Octobris anno a partu Virgineo sexagesimo octavo supra millesimum sexcentesimum. Obiit [4] vir plenus dierum et meritorum, postquam aetatis universae numerasset, annos octoginta duos, menses novem, dies quindecim, e quibus in Societate Dei servitio impendit annos sexaginta duos, menses undecim, dies tres. Multiplicia apostolici viri acta longiorem exi-

---

[1] Gottseer. So unterschreibt G. seine Professformel (ARSI, *Germ. 24*, ff. 555, 556). Der Name ist urkundlich selten belegt. Ein Hans Gottschewer, auch Gottschewerschich, war um 1562 zweiter evangelischer Prediger in Ratschach a. d. Save (Landesarchiv Graz). Erzherzog Carl lässt in Graz am 21. April 1582 dem Secretär der Landschaft in Krain, Caspar Gottscheer, ein Hochzeitsgeschenk im Werte von 40 fl. überreichen (Hofcammerregistratur, Graz, 44b). 15. Februar 1587 gegeben zu Prag Verleihung des Adelstandes und Wappenbesserung für Tomas Gottscheer (Reichsakt, Adelsarchiv Wien). Ein David Gottscheer von Zirkhniz, k. Diener und Concipist bei der n. ö. Regierung wird 1589 Domin. quinquages. (12. Februar) getraut (Matrik St. Stephan, Wien, Tom. VII, fol. 58): mitgeteilt von H. Karl Friedrich von Frank.

[2] Der Dreijahrkatalog von 1669 schreibt richtig: Kirchavensis (ARSI, *Austr. 34*, f. 91, n. 45). Spätere Kataloge haben dann die falsche Angabe: Kirchhoffensis. Entscheidend ist die Taufmatrik. Pfarrer Zoglauer schreibt: « Im ältesten Matrikenbuch der Pfarre Kirchau ist auf Seite 32 mit verblasster Tinte eingetragen: 'Anno 1648 dem 6. Decembris abermall ist des Mathias Gotsheher Crammer allhir in Khirchauer Pfar und seiner Hausfrau Agatha Ehr. Kind namens Martin getaufdt worden. Der gefatter heist Andre Hertz in Kirchauer Pfar' ».

[3] Aufgenommen zu Wien, begann er sein Noviziat am 10. Oktober 1668 zu Leoben (Dreijahrskatalog von 1730: ARSI, *Austr. 77*, pag. 129, n. 30).

[4] Am 21. September 1731 zu Graz (ARSI, *Austr. 125*, Jahreskataloge von 1642-79, f. 247v).

gunt narrationem, cuius principium sit a muniis cum laude administratis. Docuit Magister Viennae in Domo professorum [5] classem elementarem et infimam Grammatices annis singulis, Humanitatem Clagenfurti [6] anno uno, quam in Graecensi Universitate denuo Sacerdos [7] repetiit. Sub audita ibidem theologiae quadriennium studiosis humaniorum litterarum in Convictu praefuit anno uno, reliquo triennio pro laudabili aevi illius more philosophorum correpetitoris, ut vocabant, munere functus est [8]. Post firmatum Judenburgi secundum sanctissimas Instituti nostri leges in tertia probatione [9] spiritum militi Caesareo Sacris ab obsequiis esse iussus, asperrima quaeque in hac Castrensi missione annos tres afflictissimo per Superiorem Hungariam tempore sustinuit [10]. Hinc Viennam accitus praeter status [655] in Missione ad Sancti Laurentii dictiones [11], Ethicam anno uno praelegit, [12], quo exacto in Saxoniam cum Residente Caesareo [13] missus triennium ea in statione exegit, sub quod tempus Pragam Bohemiae Metropolim excurrit, ut istic quarto Nonas Februarii anno millesimo sexcentesimo octogesimo tertio sollemnia quattuor vota profiteretur [14]. Haud multo post tempore Saxonum auxiliares copias, quae obsessae a Turcis Viennae succurrerant comitatus, tum sub iter militi tum soluta urbis obsidione vulneratis et aegrotis indefesso zelo apostolicam suam operam commodavit. Redux in Saxoniam anno uno illic subsistit [15] et mox Provinciae redditus Aristotelem sexennio explicuit, Lincii primum annis tribus [16] totidem subinde Graecii [17], una quoque utroque in loco Matheseos subtilitates insigni cum commendatione dilucidavit. De pulpito Peripatetico tam bene meritus a Provinciae praeside submissis litteris admonetur, ut se ad docendam anno proxime ver-

---

[5] 1671 und 1672 (*Austr. 77,* Jahreskataloge fehlen).

[6] 1673 (*Austr. 125,* f. 568).

[7] Geweiht zu Graz am 19. April 1677 vom Fürstbischof Wenzel Wilhelm Graf von Hofkirchen in dessen Kapelle (ARSI, *Austr. 37,* f. 12).

[8] 1674-1677 (*Austr. 125,* ff. 595v, 619, 646. Für 1674 fehlt der Jahreskatalog).

[9] 1678 (*Austr. 125,* f. 670v).

[10] Für 1679 fehlt der Katalog; 1680 und 1681 ist G. im Kaschauer Kolleg als deutscher Prediger in der Kathedrale, Seelsorger, Beichtvater im Kolleg und in der Kirche angegeben (*Austr. 126,* ff. 21, 42).

[11] Conciones, Predigten.

[12] 1682 im Wiener Kolleg (*Austr. 126,* f. 79).

[13] Johann Philipp Graf Lamberg, Kardinal und Fürsterzbischof zu Passau, geboren am 26. November 1651, gestorben zu Regensburg am 20. Oktober 1712. Als Reichshofrat wurde er 1682 zu Kurfürsten Johann Georg von Sachsen gesandt wegen schleuniger Hilfe gegen die Türken (*Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich,* von Dr. Constant. v. Wurzbach, 14. Tl., Wien 1865, S. 31 f. Mitgeteilt von H. Dr. von Frank).

[14] Die Gelübdeformel mit der Unterschrift: Martinus Gottseer ist erhalten im Band *Germ. 24,* « Ass. Germaniae professi 4 votorum 1680-1683 », ff. 555 und 556. Die Profess fand in der Kirche St. Nikolaus statt.

[15] 1683-1684 in Missione Saxonica Dresdae cum Legato Caesareo (*Austr. 126,* ff, 106v, 145).

[16] 1685-1687 (*Austr. 126,* ff. 163, 198v, 224).

[17] 1688-1690 (*Austr. 126,* ff. 246v, 277, 312).

tente Viennae theologiam moralem comparet: verum aliud longe non exspectatum de eo, quem in publicum tum ardor apostolicus tum praeclarae animi dotes provocabant, Divina ordinavit Providentia. Quaerebatur eo ipso tempore vir in re subita non tam qui vellet, quam qui muneri arduo idoneus [656] virtute iuxta ac doctrina peritia praeprimis Theologiae polemicae et usui animorum tractandorum spectatus esset. Talem sibi dari destinatus in Sueciam Orator Caesareus Starrhenbergius [18] petiit, cuius votis ut satisfacerent Superiores, dum sollicite Provinciam circumspiciunt, probatum a Saxonica nuper Missione Patrem Martinum deligunt et Excellentissimo legato offerunt. Hunc ergo ille anno superioris saeculi nonagesimo secutus est, tum ut eidem ab obsequiis spiritualibus esset, tum ut rem catholicam in septentrione amplius et adiuvaret et promoveret. Usus hac occasione vir zelo plenus excurrit per Saxoniam, Germaniam inferiorem et Daniam ad eos, quos norat sacerdote catholico aliisque ad salutem animae necessariis subsidiis destitui. Egit tum multa Hamburgi, et Haffniae in transitu, plurima vero Holmiae in regia Sueciae urbe toto fere novennio [19], quae ad maiorem Dei gloriam et animarum emolumentum cesserunt. In Austriam reversus docuit Lincii Theologiam moralem annis sex, uno ius Pontificium explanavit [20]. Fuit ibidem biennio Instructor Patrum tertiae probationis, qui tum ex nostra tum ex Superioris Germaniae Provincia ob turbas seditionis Bavaricae istic agentes collecti erant [657]. Rursum post haec Illustrissimum Caesareum recuperatorem (quem vulgo Commissarium vocant) [21] in Daciam ultimam, dein Serenissimum Ducem Saxo-Seizensem [22] in Saxoniam comitari iussus utraque in statione negotium orthodoxae religionis impigro labore tractavit. Remeans ex hac missione Lin-

---

[18] Franz Ottokar Graf von Starhemberg, geboren am 9. Mai 1662, gestorben am 21. Oktober 1699 zu Stockholm, begraben in der Hl. Geist-Kapelle zu Eferding. Stiefbruder des Befreiers von Wien, Heinrich Ernst Rüdiger Grafen von Starhemberg, geboren am 11. Januar 1637 zu Graz, gestorben am 4. Juni 1701 zu Vösendorf, begraben in der Schottenkirche in Wien; dieser stammte aus der ersten Ehe ihres Vaters Conrad Balthasar (J. Siebmachers *Wappenbuch,* IV. Bd. 4. Abt. *Der Niederösterr. Landständische Adel,* 2. Tl. von Dr. Joh. Bapt. Witting, 2. Hälfte, Nürnberg, Bauer und Raspe, 1918, S. 204. Mitgeteilt von H. Dr. von Frank).

[19] 1691-1697; die Kataloge geben den Stand vom Beginn des Kalenderjahres, die Veränderungen werden aber meist schon im vorhergehenden Herbst vorgenommen (*Austr. 126,* ff. 370v, 409v, 456v, 493, 539, 568, 605). In Svecia apud Illustr. mum D. Comitem Franciscum a Stahrnberg Legatum Caesareum ad Regem Sveciae.

[20] 1698-1703 (*Austr. 126,* ff. 630, 674; *Austr. 127,* ff. 37, 82v, 331v, 118). Die Kataloge führen ihn nur 1702 und 1703 als Moralprofessor auf, als Instruktor der Patres in der dritten Probation gar nicht. Es scheint eine Verwechslung mit G. s. zweitem Aufenthalt in Linz vorzuliegen. Siehe 23).

[21] 1704 in Miss. cum Ser.mo Jaurin. Eppo (*Austr. 127,* f. 162). Christian August von Sachsen, Bischof von Raab (Jaurinum) seit 14. Juni 1695, 1706 Kardinal, 1707 nach Gran (Strigonium) transferiert, Administrator von Raab bis zu seinem Tode am 22. August 1735 (Gams, *Series epporum,* S. 374).

[22] Dieser Herzog von Sachsen-Zeitz, geboren am 9. Oktober 1666, ist der eben genannte Raaber Bischof Christian August.

cium rexit Seminarium Sancti Ignatii triennio [23], sequentibus annis quindecim [24], quod dudum in bonum Suecicae iuventutis animo conceperat, erectionem Collegii Nordici magna constantia superatis sexcentis quae occurrerant difficultatibus, solâ in Deum fiduciâ fretus partim moliri coepit partim iam institutum moderatus est. Lincio tandem Graecium [25] delatus ultimas fessae aetatis curas dirigendo Nostrorum spiritui impendit, qua in praefectura decennium et amplius desudavit paucis exceptis mensibus, quibus Patribus Judenburgi in schola affectuum versantibus suoque Instructore demortuo orbatis commodatus fuit. Atque haec Patris Martini apostolica erant munia quibus distentus magnam Europae partem peragravit, ubique pro Dei gloria et fidei catholicae incremento non tam multa tulit fecitque, quam ad sanguinis etiam profusionem usque decertavit. Horum pauca referre licet, cum quam plurima tum viri mo [658] destia tam remotior annorum memoria, quae relatu dignissima forent, posterorum notitia subtraxerit.

[B. *Genauere Darstellung einzelner Abschnitte.* (1679-1681).]

[a. *Feldkurat bei den kaiserlichen Truppen in Ungarn*].

Cassoviae militibus Caesareis peste laborantibus et phthiriasi [26] infectis indefessa adeo cura diu noctuque subvenit, ut ipse fateretur: se tum non sine praesentissimo numine humanis mediis omnino destitutum precibus miserorum, quibus semper praesto erat, caelum penetrantibus servatum fuisse. Haec inter operosae charitatis officia epidemico ipse afflatus malo, nullo adhibito medicamine solo Deo ferente opem et naturae beneficio, quae vetroneo sudore internum virus e poris eiecerat, convaluit. Tenebatur tum Cassovia triennio toto a seditiosis obsessoribus arctissime cincta et praeter grassantem undique luem contagiosam, atrox bellum ac dira fames, saevissima Divinae iustitiae flagella, mortem undique intentabant. Tot inter discrimina infracto animo Pater Martinus munus obiit zelosi operarii afflictosque praesidiarios consolatus quot diebus Dominicis ad concionem dixit. Cum subinde ei ab urbe migrandum erat, extremum amittendae vitae periculum subiit. Trahebatur iter longissimum per viarum ambages inter varias turbidi caeli iniurias, palantium quaquaversus rebellium [659] excursionibus infestum, conflictabantur morbo viae comites, habitu hungarico vel gregarii militis amicti omnes, curribus impositi et subter stramen reconditi vehebantur. Cum haec dubia sorte spem inter et metum continuum agerentur, adsunt Calvinistae perduelles, qui numero praesidiarium itine-

[23] Nach den Katalogen ist G. von 1705-1719 in Linz. 1706 lehrt er Kirchenrecht (*Austr, 127,* f. 243v); 1705, 1707 und 1708 Moral (*Austr. 127,* ff. 195v, 290v, 372v); 1709 und 1710 ist er Instruktor der dritten Probation (*Austr. 127,* ff. 408v, 411); 1711 beginnt er mit der Gründung des Collegium Nordicum, ist Mathematikprofessor (*Austr, 127,* f. 480).

[24] 1712-1719 leitet er das « Seminarium Nordicum 3 Regum », nämlich Erici, Knuti, Olavi (*Austr. 127,* ff. 524, 603v, 674v; *Austr. 128,* ff. 7, 29, 43v, 57v, 71).

[25] 1720-1731 in Coll. Graec. Praef. spir., monit., examin. candid. (*Austr. 128,* ff. 83v, 97v, 111v, 125v, 139v, 153v, 167v, 182, 195v, 210, 223v).

[26] morbo pediculari.

rantium comitatum longe superantes Patrem Martinum haud procul Szamosio [27] cum viae socio sacerdote e divi Francisci familia, ut appellant, minorita intercipiunt: hic furentium quidem rabiem evasit, ex accepto tamen vulnere paulo post occubuit. Pater Martinus, qui se ad certissimam necem postulari et vidit et audiit, dum per militum humi iacentium animasque iamiam exhalantium acervum perreptat et expiatis a conscientiae noxis ultima morientium officia praestat, alto eoque gemino acinacis ictu graviter in capite sauciatur et pro mortuo habitus derelinquitur. Diu sanguini suo innatans inter militum cadavera mortem opperiebatur, verum dilapsis Deo, fidei Regique infidis praedatoribus post obligata, nescio, cuius miseratione? vulnera Cassoviam perducitur et sanatur. Saepe per reliquum vitae decursum de hoc extremo mortis discrimine [660] alta inter suspiria ingeminabat: haud procul se tum abfuisse a beatissima martyrum sorte, quam subivisse minime dubitaret suum itineris comitem Patrem minoritam, utpote fidei odio caesum et ex eo vulnere mortuum. Ceterum vir optimus luculentam a glorioso vulnere cicatricem intra canos latitantem tumulo intulit vere post fusum religionis causa sanguinem plus quam desiderii martyr.

[b. *Missionär in Sachsen (1682-1684).*]

Dresdae, quae Saxoniae Ducum urbs princeps est, cum Pater Martinus ageret in medio nationis heterodoxae, dissimulata primum persona, multa inter obstacula aegre habitationem sacris suis functionibus opportunam nactus perpaucos initio habuit, qui sacerdotem peregrinum nondum satis hoc nomine tutum frequentare auderent. Evicit nihilominus zelotis nostri solertia, ut convenarum saltem catholicorum praetextu collocare aram, coetum habere, verbum Dei praedicare et alia sacra orthodoxa iisdem ministrare privatim liceret. Licuere, sed magna cum cautela et iuxta mandati Electoralis rigorem, quo Luthericolis omnibus aditus ad sacerdotis externi functiones catholicas omnino vetabatur. Trangressoribus dictabantur in multam pendendi decem numi Imperiales qui primo deprehensi fuerint, iis qui se[661]cundo interessent, publica per constitutos apparitores arreptio, tum custodia ac, si opus denique foret, plagarum certus numerus aliaeque praevaricantibus iniungendae poenae. Attamen fuere non pauci, qui se ad sacrum hunc coetum posthabito omni periculo penetrarunt, qui pecuniariam multam praestare nil pensi habuerunt. Horum unus illustrissimo sanguine ortus ac nuper intimus Serenissimi Electoris Consiliarius saepius ad odeum hoc convenerat, donec in ipso accessu aliquando interceptus publice ad custodiam traheretur. Is ipse, qui cum filiis suis opera Patris Martini ad Romanae Ecclesiae gremium reductus fulcrum deinceps extitit catholicorum, quos inter post biennium pluribus antea ad aulam Caesaream legationibus Viennae spectatus pie e vivis decessit. Paulo post tanto auctius a Catholicis suis frequentari coepit Pater Martinus, quibus ille festis dominicisque diebus singulis post peractam

[27] Szamos ist der Name eines Nebenflusses der Theiss. Platzweg schreibt: Schomoti.

liturgiam officia hominis christiani tum fidei orthodoxae doctrinam explicuit, data sub finem dictionis omnibus venia, opponendi palam quae vellent dubia aut ea adducendi, in quibus ipsi tentati vel oppugnati a contubernalibus Lu[662]theranis fuissent, tum vero vel communi concentu aut pia comprecatione rem omnem Divinam conclusit. Sollemnioribus porro anni festis, tamquam in urbe catholica versaretur, praeter complures Eucharisticae mensae convivas omnia instituit peculiari apparatu et devotione. Sacra Salvatoris natalitia erecto ornavit praesepio, festos dies intemeratae Dei Matris, Sanctorum Apostolorum, divorum Ignatii et Francisci Xaverii praecipuo splendore celebravit. Refert nonnemo, qui Patrem Martinum alterum in annum Dresdae dicentem pro concione constanter audierat eodemque conscientiae arbitro usus erat, virum hunc tanto confluentium ad Divina hominum numero obsessum fuisse, ut praeter odeum sat amplum, atrium quoque et ascensus ab ostio aedium inferiore adventantibus redundaret. Sed praeterquam quod et consilii et piae instructionis causa quam saepissime Pater Martinus interpellaretur, etiam foras extra Dresdae moenia procurrit, ut iuvandis egenis, aegrotis carcereque detentis zelum suum impenderet, praecipue vero prospiceret reductis sua opera apostatis ac eosdem ad tutiora transferret. Concessit sub id ipsum tempus [663] in finitimam Lusatiam [28]. Saxonici quidem iuris, sparsim tamen adhuc catholicam, cui inter consueta missionum munia plurimum solatii et utilitatis attulit. Curarum suarum in Saxonia primariam habuit conatum reducendae unionis orthodoxos inter et protestantes, sine qua ut verissime dicebat, inter tot infectationes exiguus aut paene nullus fructus a rectae fidei zelotibus sperandus foret. Egit idcirco nomine Reverendissimi Episcopi Neostadiensis de Choyas [29] cum Hannoverano ad aulam Saxonicam legato, uti et cum oratore suecico, quem sibi etiam ea de causa, quod filium eiusdem latinitate imbueret, perquam addictum habuit, sed prima inter capita pertinacius haerentibus errorum magistris ac fructu congressionum vix ullo. Depugnavit tum quidem egregia velitatione [30] ac scripto, quo breviter et solide vulgatum recens a theologo Lipsiensi primario sub nomine Anti-Bellarmini opus refutavit. Ad haec ex Lutheri sequacibus, saltem alienigenis, Ecclesiae catholicae reconciliavit non paucos, singulari autem dexteritate praeditus fuit in reducendis apostatis. Horum e numero zelo et industriae Patris Martini salutem suam [664] in acceptis refert vir quidam grandaevus, primis olim in religioso quodam ordine officiis perfunctus, doctus ac insignibus dein belli stipendiis clarissimus, qui in Saxonia post exactos in gemina apostasia undetrigenta annos victas apostolico nostro operario et veritati dedit manus ac demum eiusdem ad aulam Caesaream interventu obtinuit, ut extra septa sacri sui Ordinis per specialem Summi Pontificis veniam degeret.

[28] Lausitz.

[29] Choyas ist Schreibfehler. Bischof von Wiener-Neustadt vom 19. Januar 1686 bis zu seinem Tode am 12. März 1695 war Christophorus II. Rojas von Spinola, O. S. Fr., vorher Bischof von Tinien, Knin (Gams, *Series epporum*, S. 322).

[30] mutua probrorum obiectione.

[c. *Missionär in Schweden (1690-1698).*]

Ampliorem campum Patri Martino exercendi zelum apostolicum aperuit Suecia, huc ille inter exantlata terra marique pericula appulsus id primum curavit, ut a famulitio Excellentissimi Caesarei Oratoris labores suos ordiretur, ex quo secundum omnem pietatem instituto, huius exemplum praeprimis bonum tum etiam curiositas hetorodoxos Suecos, ut religione sic moribus a nobis dissidentes, ad Sacra catholica pelliceret. Odeum ergo vastum, ubi Divina peragerentur, in palatio magno, quod Legatus incolebat, sacra supellectili instruxit, suo penso etiam, postremis annis, ex alto aere campano, quo sonante mane et vesperi salutationis An[665]gelicae Catholici admonerentur. Curam porro sedulam istic Pater Martinus praeter copiosam Oratoris familiam impendere coepit haud paucis advenis orthodoxis, ipsis etiam indigenis Suecis hinc illinc latitantibus et adhuc aliquid avitae veraeque religionis habentibus, qui omnes ab ore Patris Martini, praeconis apostolici, magistri sacrique sui curionis pendebant. Ad hos ille praeter incruentum sacrificium Deo quotidie oblatum, quot Dominicis festisque diebus, singulis item feriis sextis verba fecit. Erat dictionum fere omnium scopus unicus auditores tum ad pietatis christianae officia exhortari tum ad recte credendorum regulam informare, facta semper sub finem Sacri sermonis potestate haereticis qui et ipsi permulti accurrerant, publice opponendi quod vellent iis, quae audierant. Respondit Pater erudite ad obiecta et argutantibus [31] heterodoxis adeo dextere satisfecit, ut eorum complures eiusmodi velitationibus polemicis ad Romanam religionem adduxerit et vacillantes in ea firmarit. Decesserat sub id tempus sacerdos e Societate nostra, quo Legatus Gallicus ad aulam Suecicam conscientiae arbitro utebatur [32]. Huius porro in locum assumptus est Pater Martinus, ut omnem Oratoris Francici [666] familiam curaret, quam utpote vir linguarum praeter patriam et latinam, italicae, hollandicae et gallicae gnarus toto triennio sacris officiis e ritu catholicae Ecclesiae excoluit. Iuventutem praeterea cantionibus sacris, quibus fidei catholicae mysteria exprimebantur, imbuit eamque in scenam comicam frequentius produxit festis praesertim sollemnioribus. Spectabant ludos huiusmodi theatrales sacros viri nobilissimi, aderat his saepe aula pene tota, ipse aliquando Rex Serenissimus. In celebritate anniversaria nati mundi Salvatoris praesepe elegans, ultimis Sanctae hebdomadae diebus sepulchrum Domini splendidum, ad recolendam utriusque mysterii memoriam piumque in spectatorum animis excitandum affectum opera eiusdem excitatum fuit, de utroque item argumento inter concentus musicos in scenam inducti actores personati cum ingenti auditorum accurrentium solatio perorarunt. Nec deerant plures, qui his sacris spectaculis capti et saniora amplexi consilia, catholicis sese addixerunt. Ex apostatis, quos in Suecia Pater Martinus Deo lucratus est, affirmare unus non dubitavit, hanc [667] ludorum, et cantionum sanctitatem pristinas fidei scintillas in

---

[31] argutare: loquendo obstrepere,

[32] Sein Name ist aus den Katalogen nicht festzustellen.

animo suo resuscitasse reditumque ad Ecclesiae catholicae gremium persuasisse. Multa et magna sunt, quae extra publicum etiam nordicus hic zelotes noster cum viris in Regno doctissimis tum Upsaliae tum Holmiae habitis clam conventibus ac per literas praesertim pro religionis unione conatus est: differentem de rebus fidei summa cum veneratione audiebant et pressi argumentorum pondere veritatem quidem dictorum agnoverunt, aliud tamen quod reponerent, non habuerunt quam dolere sibi plurimum quod per statuta regni aliter palam sentire et vivere non liceat. In id porro magnopere intentus erat Pater Martinus, ut vel parentibus orbatos vel sua benevolentia captos adolescentes trans mare in Germaniam, Belgium, Bohemiam alioque ritu catholico educandos transmitteret. Holmiae, cum alia animarum messis non suppeteret, per litora late diffusa discurrens nauticae turbae ingerebat sese, plurimi enim de hac hominum sorte ex Europa maritima mercatus causa eo confluxerant horum non paucos catholicos aliosque fidei dubiae in religione firmare, ad omnem pietatem christiano [668] congruam instituere satagebat magno in solatium laboris impendio, si vel uni saniorem mentem indidisset. Medicum etiam aliquando, cum secus per severa regni interdicta non liceret, se simulavit, ut ad occultos catholicos secure penetraret, quos lethaliter decumbentes a peccatorum vinculis absolutos ad ultimum agonem rite comparavit. Denique zelum viri huius litterae a quodam Societatis nostrae sacerdote eiusdem paucis post annis in missione Suecica successore [33]. Lincium Holmia datae ad Patrem Martinum luculenter testantur. Scribit is inter alia: *utinam cum epistola sua transfudisset Reverentia vestra quidpiam in me de spiritu suo apostolico, cuius praeconia et laudes in ore omnium feruntur etiam Gallorum.* Et paucis interiectis: *Saepius apud me sunt et quae gloriose Reverentia vestra hic egit, per longum recensent meque ad similia hortantur.* In reliquum quanto conversorum numero tum in regionibus septentrionis tum intra Provinciam nostram Pater Martinus labores suos coronavit vir religionis zelantissimus, etsi solus noverit Deus, credibile est tamen sane magnum fuisse, nam si consilia viri totius septentrionis ad sa[669]cra Romana accessionem animo suo complexi spectantur, pronum est cogitare id accepisse a successibus suis, in quos

---

[33] P. Joannes Galdenbladt in Suecia missionarius ab anno 1709 (*Austr. 127,* f. 418v). Die Jahreszahl verbessert der folgende Jahreskatalog: Viennae in Domo Professa P. J. G. in Sveciam destinatus ab 1709 (*Austr. 127,* f. 456). Aus seinem Nekrolog in den Annuae des Jahres 1736 entnehmen wir folgendes über ihn: « natione Suecus, anno 1666 lucem vidit », 1686 vom Luthertum bekehrt, 1694 in die Gesellschaft Jesu aufgenommen, studierte er Philosophie in Ingolstadt, lehrte ein Jahr Grammatik in Regensburg, studierte ein Jahr Theologie wieder in Ingolstadt, die andern drei in Rom, wo er zum Priester geweiht wurde. Nachher wurde er nach Oesterreich versetzt, am 2. Februar 1710 legte er zu Wien die feierliche Profess ab. Dann kehrte er nach Schweden zurück, wo er vom König die Erlaubnis erlangte, dort wirken zu dürfen. Nach Oesterreich zurückgekehrt wurde er Minister im Seminarium Nordicum und nach P. Gottseer Regens durch 14 Jahre. Am 1. Januar 1736 starb er zu Linz (*Austr. 193,* f. 114v, t. 115). Nach Kolb war er in Rom Page der Königin Christine.

longe uberrimos prospiciens tanta moliri coepit in Provinciam redux pro erigendo contubernio iuventutis nordicae, quae in levamen heterodoxae patriae adolesceret.

[d. *Gründer des Collegium Nordicum (1712-1719).*]

Initia rei huius haud obiter memoranda dedit Excellentissimus Comes Franciscus Ottocarus de Starrhenberg Augustissimi Caesaris Leopoldi ad aulam Suecicam legatus. Viderat non tam rei politicae tractandae peritissimus quam orthodoxae propagandae religionis studiosissimus Comes in septentrione, utut frigido, messem quidem multam operarios autem paucos dari ideoque, ut tum zelo suo satisfaceret tum votis Patris Martini obsecundaret, consilium coepit erigendi in Austria et quidem Lincii Seminarii peculiaris, in quo iuvenes e Borealibus illis partibus et Saxonia inferiore delecti, in subsidium suorum popularium liberalibus disciplinis iuxta ac bonis moribus imbuerentur. Probavit laudavitque haec pia molimina Innocentius XII Summus Pontifex eiusque successor Clemens XI, ad quem, uti petierat, ipse tanquam primitias futurorum progressuum Pater [670] Martinus sex tenerae adhuc aetatis adolescentes in urbem submisit, e quibus duodecim post annis ad se Roma reduces suprema ibidem theologiae laurea condecoratos quinque ingenti animi solatio spectavit. Sextus horum filius regii apud Suecos Scriniorum magistri, aulam primum Caesarei oratoris ad Vaticanam sedem, militiam deinde secutus, fervens semper et constans Romanae fidei assertor. Crevit interea Lincii sub curis Patris Martini inchoatum prospere opus ac continuatum a morte primi fautoris Excellentissimi Comitis Starrhenbergii, cum memoratum hoc nordicae iuventutis contubernium praeter beneficentiam plurium illustrissimorum Maecenatum ab inclytis Provinciae Austriae Superioris statibus ex duodecim millium florenorum summa perpetuo censu gaudere inciperet. Accessere his primis annuis reditibus ex liberalitate Caesaris Josephi vicena millia Rhenensium totidemque subinde ab Augustissimo Carolo VI dono data et ad censum collocata. Hoc igitur peculio et adiectis sex millibus florenorum, quae obtulit liberalis Starrhenbergiorum manus aliisque beneficiorum donationibus binae aedes comparatae sunt, quarum [671] una perampla, loco extra urbis pomoeria [34] peramoeno hortis geminis consito clausoque. Surrexit post paulo a fundamentis excitata ad normam Bethlehemiticae in Palaestina domus ecclesia, cunabulis nati Servatoris sacrata, tum ut iuventutis istic edicanda [35] pietas in hoc sacratissimum mysterium foveretur tum ut in usum Divinorum, quae quotidie pro alumnis celebranda essent, publicae denique omnium devotioni deserviret. Visuntur in hac sacra aede arae quatuordecim, omni requisita ad Divina agenda eaque copiosa et nitida supellectili instructae, publicae item venerationi expositae sacrae exuviae Divi Sueciae regis Erici, cuius uti et sanctorum regum Canuti et Olaei honoribus dicato Nordico Collegio, eiusdemque fundationi nomen et inditus est Sancto-

[34] pomoerium : locus intra et extra murum urbis.

[35] Schreibfehler für : educanda.

rum trium Regum hodieque perseverat. Porro ut iuventus haec cum litteris et optimis artibus pietatem solidam ac sinceram religionem addisceret, peropportunas ei leges Pater Martinus praescripsit, quibus ad finem intentum informaretur. Firmitatem operi huic adiecere tum bulla [36] speciali Summus Pontifex tum instrumento itidem publico [37] Romanorum Imperator Augustissimus. Has inter tam multiplices quam tae[672]dio saepe plenissimas curas nemo non mirabatur in res tantas ac adeo diversas virum unum suffecisse. Aedificavit domi, rexit iuvenes, rem familiarem curavit, foris in vicinia, tum perpetuo literarum commercio Romae aliisque in locis dissitis Maecenates conquisivit, in scholis casus conscientiae et Mathesim explanavit, defendentibus theses de Cosmographia, edito typis super hoc argumento libro, in aula Academica praesedit, opus de iure Canonico Patris Ferdinandi Krimmer posthumum in quatuor volumina digestum limatumque in lucem publicam dedit, aliud rursus nordicae suae iuventuti accomodum opusculum doctrinam fidei, preces Ecclesiae cantusque sacros complectens, prelo subiecit, saepius dein recusum. Nec minoris viro zeli laborisque indefessi sollemne erat, quos dominicis et festis in Bethlemo sua, haud secus ac in Suecia adhuc degeret de fidei controversiis publicos ad concionem habere sermones disceptantes de iisdem quaestionibus cum celebritate comittere ludos aliquando sacros exhibere, nihil denique eorum omittere, quo athletas suos olim pro religione dimicaturos in omnem doctrinae et pietatis usum [673] reformaret.

[e. *Kurze Mission in Transsylvanien* (1704).]

Recensenda nunc sunt infatigabilis viri sollerter in Transsylvania gesta, in quam ex ipsa Nordica molitione et theologiae moralis cathedra abreptus abeuntem Caesaris Augustissimi arbitrum illustrissimum Comitem a Secau comitari iussus est. Novem in Dacia menses commoratus eo, quod a transactionibus publicis superaverat, tempore omnem pene regionem percurrit, ubicunque aliquid catholici nominis reperit, ad confertos passim de religione et christiana pietate dixit, qui a multis retro annis in id usque tempus nec vocem sinceri praeconis audierant. Zelus iste, uti plurimum solatium animique robur fidelibus attulit, ita stuporem maximum heterodoxis incussit, ad tantam viri haec audentis fiduciam et laborem in medio nationis suae attonitis. Ceterum ad ea, quae tum in Dacia pro bono fidei catholicae et Societatis nostrae procurata sunt, magnopere industria Patris Martini contulit. Illius strenuo conatui debetur reddita nobis statio Albensis et Collegii Battoriani, Albae Juliae olim domicilium, assignata in stabilem usum Nostrorum Cibinii cum monasterio adiacente ecclesia, media reperta tum alendi in subsidium

---

[36] Clemens PP. XI. Pastoralis Officii Cura vom 12. Juni 1715. Authentische Kopie (Druck) in *Austr. 224*, « Fundationes Collegiorum », ff. 345-348.

[37] Nos Carolus Sextus... Praesentium tenore omnibus... Datum in Civitate Nostra Viennae Austriae, Die vigesima prima Mensis Augusti, Anno post Christum natum Millesimo Septingentesimo decimo sexto... Authentische Kopie (Druck), ebendort, ff. 349-352.

religionis Valachorum Episcopi tum iuvandae in gen[674]tis eiusdem commodum iuventutis, vendicatae superiorum annorum catholicis debitae decimae, missiones denique per Daciam opportunis suppetiis relevatae et stabilitae.

[f. *Von Linz nach Graz (1720-1731).*]

Redditus iterum suo Lincio Pater Martinus ibidemque decennio fere integro Collegium Nordicum moderatus tempus tandem illud attigit, quo a tot apostolicis functionibus attrito vigore corporis, superioribus visum est, in valentiorem aliquem eas curas hunc vero ad nostram utilitatem transferre. Ergo spiritus praefectura superstite vita Graecii functus est, verbo quidem tanquam apostolus, ubi res et officii ratio postulabat: moribus ceu idea et exemplar virtutum omnium. Arduum sane multorum aequo iudicio viro optimo accidit curam Nordicae suae fundationis in undevicesimum fere annum administratam in successorem transmittere et satus laborum suorum maturitati propiores quasi sibi praereptos videre. Acquievit tamen nec, quid dicerent homines, moratus intra Providentiae Divinae nutum se tenuit. Gemina hac magistra, obedientia et patientia fortiter sustulit, quidquid piis eius molitionibus uspiam obiiceretur aut incepta sufflaminaret. Arguebatur a non paucis tamquam nova et insolens Seminarii huius administratio. Sciebat ipse ab amicis etiam multa illic rerum sua[675]rum non probari atque hoc ipsum ceu validam causam praetendi, ut loco et officio amoveretur. Perstitit nihilominus vir magnanimus et absens domui huic benefacere, de illius bonis progressibus semper gaudere, varia eandem librorum praesertim supellectile locupletare est solitus. Ita nimirum recte factorum et sincerissimae voluntatis conscientia tutus, uti ex Dei arbitrio totus pendebat, ita ab aequitate animi, quantumcumque res variarent ac caderent, numquam discedebat.

Die im Nekrolog nun, von Seite 675 bis 689, folgende breite Darstellung über das Tugendleben Gottseers und über die Hochachtung und Verehrung, die er genoss, geben wir kurz auf deutsch wieder.

C. *Inneres Leben.* Tugenden, die mehr nach aussen hervortreten. a. Apostolischer Eifer trieb ihn an, sich mit aller Kraft ebenso gut der zarten Jugend anzunehmen, wie im hohen Norden die Rechte der Religion vor den Machthabern zu vertreten.—b. Mit besonderer Liebe nahm er sich der Kranken und Betrübten an.—c. Pünktlich erschien er zu allen gemeinsamen Uebungen.—d. Durch seine Freundlichkeit und Güte zog er alle in seinen Bann, auch Andersgläubige und Personen, die dem Orden nicht gut gesinnt waren.—e. Für die Armen erbat er bei reicheren Freunden Kleider, Wäsche und Geld, in der Mildtätigkeit seinem Namenspatron ähnlich.

D. *Mehr innerliche Tugenden*, die an ihm bemerkt wurden, waren a. seine Demut und Bedürfnislosigkeit. Den kleinsten Dienst belohnte er mit dem schlichten: « Vergelt's Gott! Hab's nicht verdient. Vergelt's Gott! »—b. Seine vielen Reisen machte er, aus Liebe zur Armut, meistens zu Fuss.—c. Willig überliess er sich der Führung durch seine Obern,

bereit auf jeden Wink zu gehorchen.—d. Innige Verbindung mit Gott war sein einziger Schutz, als er viele Jahre fern von jedem Priester in Schweden weilte; aus ihr schlossen aufmerksamere Beobachter, trotzdem er Laienkleidung trug, auf seinen Priester- und Ordensstand.—e. Diese Vereinigung mit Gott war die Frucht seiner tiefen Frömmigkeit. Er konnte von sich sagen, dass er nie in seinem ganzen Ordensleben die tägliche Betrachtungsstunde ausgelassen habe.—f. Besondere Andacht pflegte er zum göttlichen Kindlein von Bethlehem, dem er seine Kirche in Linz weihte und an dessen Altar er in Graz am liebsten zelebrierte. Das Jesukind half ihm auch in seinen hausväterlichen Nöten.

E.*Hochachtung und Verehrung*, die Gottseer genoss. Päpste, Kardinäle und sehr viele Bischöfe drückten ihre Verwunderung aus über das mühe- und erfolgreiche Wirken dieses einen Mannes. Am Kaiserhofe wurde er freundlich und ehrenvoll aufgenommen und kräftig unterstützt. Sein Priesterjubiläum wurde in Graz mit grosser Feierlichkeit begangen. Nach seinem Tode musste ein fähiger Künstler sein Bild malen, das viel verbreitet wurde. In Stockholm veranlasste der König ungebeten einen Prädikanten, der Gottseer geschmäht hatte, dem Pater Abbitte zu leisten. In des Königs Gegenwart wurde er auf der Universität zu Upsala eingeladen, an einer mathematischen Disputation teilzunehmen, was ihm grosse Ehre einbrachte; in Stockholm umjubelte ihn die akademische Jugend. Auch seine Mitbrüder schätzten ihn so, dass sie sich Reliquien von ihm zu verschaffen suchten.

Der Nekrolog schliesst mit der folgenden Darstellung vom *Tode Gottseers*: [689] Haec a morte Patris Martini, quam subitaneam quidem minime tamen improvisam oppetiit undecimo Kalendas Octobris [38], quo ipso die cum reliquis funus nostri Patri [39] coaetanei sui pridie defuncti comitatus esset. Gratulabantur hac occasione domestici optimo seni, quod modo nec parem nec supparem aetate in Provincia [690] ullum haberet, precabantur ad haec eum vita longiore valetudinem firmam. Verum haec sincero animo voventibus extemplo reposuit: se brevi a Deo evocandum nec invitum se illi occursurum, ut qui iam sociis nonnisi oneri esset. Illo ergo dicti diei vespere, cum aliquid de stomachi debilitate se persentiscere diceret et comprecationi communi ad omnes Sanctos genibus nixus interesset, subsidere identidem vix advertentibus vicinis coepit atque mox loco elatus tantum non inter exportantium brachia a noxis, qua fieri potuit, ante expiatus piissimam animam efflavit. Hoc encomio Patrem Martinum Graecenses condecorarunt, quo tamen nondum contenti scribunt, sperare se adhuc aliquem repertum iri, qui per otium ex relictis eiusdem schediasmatis non paucis tum ad dignam viri apostolici venerationem, tum imprimis ad maiorem Dei gloriam in enarrationem egregie ab ipso gestorum pleniorem excurrat.

---

[38] 21. September 1731.

[39] P. Jacobus Romanus, gestorben am 20. September; dessen Nekrolog geht dem des P. G. voran; ff. 649-653.

A DIARY OF EXILED PHILIPPINE JESUITS (1769 - 1770)

by Fr. Ernest J. Burrus. - Rome.

Summarium. - Manuscriptum HM 4101 apud Bibliothecam Huntingtonianam, in California, adservatum narrat unum et viginti Iesu sodales ex Insulis Philippinis expulsos et per Mexicanas regiones in Hispaniam an. 1769-1770 vectos. Hi quidem, periculis non parvis in transitu Oceani Pacifici superatis, ad portum S. Lucae in inferiore California situm tandem perveniunt. In Acapulcensi portu saevit pestis, at Fr. Michael Marcos, scientia medica insigni praeditus, urbis et praesidii duci graviter laboranti sanitatem restituit. In reliquo itinere Veramcrucem versus, urbes Mexicana et Angelopolitana vitantur, ne populi pro exsulibus seditionem facerent. Documentum hoc ultimos praebet nuntios de missionibus quondam florentibus in Philippina et Mexicana provinciis.

The document edited in these pages is the diary of one of the priests in the contingent of twenty-one Jesuits — eighteen priests and three laybrothers — who were exiled from the Philippine Islands by decree of Charles III and taken in 1769 to Spain via Mexico as prisoners of state. This was the only group to follow the western route, the others going by way of the Cape of Good Hope. The importance of the document lies in its being the last report before the curtain of silence or of calumny descends upon the extensive and fruitful missions of the Philippines, Marianas and Mexico.

The diary opens with a brief paragraph that tells of the death of an aged brother in « our College ». The name of the *Hermano anciano*, as we learn from an almost contemporary account [1], was Olegario Llorensí or better Llorencí (Llorencí in the 1755 catalog and Lorenzo in a list compiled on May 12, 1768) [2]. All entries omit the date of his birth or state specifically that it is not known. The most complete entry tells us that « Hermano Olegario Llorensí, natural de Barcelona (ignórase la fecha de su nacimiento), entró en la Compañía a 23 de Febrero de 1733. Fué formado Coadjutor temporal a 15 de Agosto de 1743. Era Portero y falleció en dicho Colegio de San Ignacio a 8 de Enero de 1769 » [3].

This entry shows that *nuestro Colegio* was that of San Ignacio in Manila, the largest of the eight colleges in the Islands and the

---

[1] *Philipp. 3*, 376r. References without further additions are to the *Archivum Romanum Societatis Iesu.* The section is here given first, that is Provincia Philippina, then the volume, and lastly number of the folio.

[2] *Philipp. 4*, 236r. and *Philipp. 3*, 390v., respectively.

[3] *Philipp. 3*, 376r.

most important Jesuit institution in the Province. Here was the house of studies — philosophy and theology — for the formation of the members of the Order. It had been founded by Father Antonio Sedeño, of Florida Mission fame, and inaugurated its classes in 1596, only fifteen years after the Jesuits first came to the Philippines [4]. At the time of the expulsion of the Order, there were stationed at the Colegio de San Ignacio: ten Fathers, professors and ministers among the Spaniards and Indians (as the native Filipinos were commonly termed) one scholastic, four laybrothers and one novice brother. It is evident from this catalog [5] that with the threatening storm, the house of philosophical and theological studies had closed down; the 1755 catalog of September 1 had listed twenty-three Fathers, nine students of theology, fourteen of philosophy, one of literature and twenty-four laybrothers [6].

All but this opening paragraph has to do with the expulsion of the Philippine Jesuits and their Odyssey to Spain, from the beginning of 1769 to April 1, 1770, when the account breaks off abruptly. Their ship, a Philippine galleon, the *San Carlos*, traverses the broad Pacific from Manila, through the straits of San Bernardino and the Marianas, to the southernmost tip of Lower California. After a brief respite here to take on much needed supplies, it continues on to the port of Navidad on the Mexican mainland and finally to Acapulco further south. By overland route the exiles cross Mexico to the port of Veracruz on the Gulf of Mexico.

Although as early as February 27, 1767, Charles III of Spain had decreed the banishment of the Jesuits from all his realms [7] and on March 1 of the same year Count Aranda had added his intructions [8] sending two copies of both, one by the eastern, the other by the western route, it was not until May 17, 1768, that the decree reached Manila [9]. Don José Raón, the Governor of the Islands at the time, was later accused by his successor, Simón de Anda y Salazar, of having informed the Jesuits the very next day of the

---

[4] ANT. ASTRÁIN S. I., *Historia de la C. de J. en la Asistencia de España*, IV (Madrid 1913) 490; FRANC. COLÍN. S. I., *Labor evangelica... de los obreros de la C. de J... en las islas Filipinas...* nueva edición... por el P. Pablo Pastells S. I., I (Barcelona 1900) 505; FÉLIX ZUBILLAGA S. I., MHSI, *Monumenta Antiquae Floridae* (Rome 1946) p. 540.

[5] *Philipp. 3*, 373r-387r.

[6] *Philipp. 4*, 235r-236r.

[7] L. VON PASTOR, *Geschichte der Päpste*, XVI, part I (Freiburg 1931) 767.

[8] PASTOR, o. c. XVI 1, 711; EMMA HELEN BLAIR and JAMES ALEXANDER ROBERTSON, *The Philippine Islands, 1493-1898*, 55 vols.; L (Cleveland 1903-1909) 287 ff. gives an English translation of Aranda's instructions with the additional clauses for the Philippines.

[9] BLAIR-ROBERTSON. L, 297.

import of the decree [10], although he wrote Charles III, under date of July 23, 1768:

« Sire: As soon as I read, pressed to my lips and placed on my head the respected royal letter of your Majesty giving orders relative to the expulsion of the Jesuits who were settled in all these domains of your Majesty and the seizure of their goods, I employed the means that occurred to my loyalty and zeal for the accomplishment and fulfilment of this important business. In consequence, there are sailing as passengers on the ship named « San Carlos Borromeo » sixty-four individuals, including the principal Jesuits of the mainland [of Luzón] and the island of Marinduque; and for the removal of a like number of missionaries from the Bisayas Islands four vessels are employed. Meantime I have the aid of the other holy religious orders in occupying temporarily the ministries there — as I fully informed your Majesty in greater detail through Conde de Aranda. May Our Lord preserve the royal Catholic person of your Majesty, as these remote regions need. Manila...» [11].

It is evident from the present diary that the Governor changed his plan for sending the sixty-four Jesuits on the San Carlos Borromeo [12]. According to a contemporary list, there were at the time the decree was made known to the Jesuits, 116 priests, 2 scholastics and 30 brothers or 148 in all in the Philippine Province [13]. A second list drawn up a few years later enumerates 143; of these 21 sailed on the San Carlos in 1769, 68 on the Santa Rosa in 1770, 21 on the Venus in 1770 and 9 on the Astrea in 1771; 2 died on an earlier voyage (1768) of the San Carlos; the remaining 21, due to the doctor's decision, were judged too ill to attempt the voyage and ordered to remain [14]. Due to a copyist error, the Viennese Father Jerome Ketten was not assigned to any ship, although it is certain that he was among those who returned to Europe [15]. The

---

[10] BLAIR-ROBERTSON, ibid.

[11] BLAIR-ROBERTSON, L, 300.

[12] *Diary*, 7-8. The Spanish text of the *Diary* edited in this article will be referred to in this way; the numbers are to the manuscript pages.

[13] *Philipp. 3*, 388r-391r.

[14] *Philipp. 3*, 373r-387r.

[15] *Philipp. 3*, 385r. The copyist got no further in the entry than « ... se em- »; this is the last line on 385r; instead of finishing this entry, he takes up another on 385v. It is evident that the copyist intended to write « se embarcó », giving the name of the ship and the year as he did for all the others. Cf. Ms. of the archives of « Monumenta hist. S. I. » in Rome, *Catálogo de los Regulares que fueron de la extinguida Orden llanada de la Compañía de Jesús por lo perteneciente a ESPAÑA, contiene el número de los que residían en las quatro Provincias de Castilla, Toledo, Andalucía, y Aragón al tiempo de la intimación del Real Decreto de expulsión: los que de ellos existían en Italia en primero de Henero*

oldest of all the exiles was the Spaniard, Father Fernando Haro, born May 30, 1678; he had worked in the Islands since 1707; the only novice was the brother, Antonio de Palomera of Burgos diocese who had entered the Order on April 17, 1768, only a few days before the decree of banishment reached the Islands. All were taken to Puerto de Santa María, Spain; 113 were officially recorded as having reached this destination. With the exception of one, they were exiled in Italy [16].

In the opening paragraphs of the diary [17] we learn that Charles the III's decree was not put into effect throughout the Philippines until mid-1769. Attempts to inform the Jesuits about the impending disaster proved unsuccessful, as all letters were intercepted: so those that came from the French Jesuits at Pondicherry and other missions on the Coast of Coromandel; the same fate befell messages coming from their brothers in China, especially from the Portuguese and French Jesuits in Peking, informed of the fatal decree by the merchants who made up the annual Muscovite caravan [18].

Even the efforts of the Provincial, Father Juan Silverio Prieto, proved unavailing; his letters were likewise intercepted [19]. The Coromandel Coast — the eastern coast of India — with its principal mission center of Pondicherry had long carried on trade with the Philippines and hence it was an easy matter to send letters there, but quite evidently not so easy to have them reach their intended recipients [20]. Both the Portuguese and French Jesuits were stationed at Peking; the first since 1601, the second since 1687 [21]. Because of their influence at the

---

de 1774... Dispuesto de Orden del Consejo (Don Juan Antonio de Archimbaud y Solano is the Contador who had the catálogo drawn up. It will be cited as *Catálogo de los regulares*). In the section devoted to the exiled Philippine missionaries 673-693, Father Ketten is not listed; this would seem to indicate that he had died before January 1, 1774, or that he had returned to Germany.

[16] *Philipp. 3,* 388r and 391r; *Catálogo de los regulares*, 693, *Resumen.*

[17] *Diary*, 1-4.

[18] *Diary*, ibid.; José Caetano Soares states that the caravan made the journey only every three years: «... Ribeiro Sanches... de S. Petersburgo, onde desempenhava o cargo de médico na Corte da grande Catarina, conseguiu estabelecer ligações com os Padres Jesuítas de Pequim, por via das caravanas que de três em três anos faziam a viagem através da Sibéria»: *Macau e a Assistência* (Lisbon 1950) 437.

[19] *Diary*, 1: *Philipp. 3*, 374r: «Juan Silverio Prieto nació en Alcántara a 20 de Junio de 1714. Entró en la Companía a 14 de Diciembre de 1728. Se hallaba de Provincial (i. e. at the time of the expulsion of which the catalog is dealing) y, embarcado para la Nueva España, falleció a bordo de San Carlos año de 1768»

[20] *Diary*, 2; references to the trade between the Coromandel Coast and the Philippine Islands are found in BLAIR-ROBERTSON, XXVIII, 202; XXXVII, 276.

[21] LOUIS CARREZ S. I., *Atlas Geographicus* (Paris 1900) Table 24; LUDWIG KOCH S. I., *Jesuitenlexikon* (Paderborn 1934) s. v. *Peking*. A general account is set forth

imperial court through a long and glorious tradition of scientific achievement, both groups were allowed to continue undisturbed after the expulsion of their fellow missionaries from Portuguese and French possessions. The last Portuguese Jesuit at Peking, Father José Bernardo de Almeida, died November 12, 1805, and the last French Jesuit, a renowned musician at the imperial court, Father Louis de Poirot, lived to see the universal restoration of the Order [22]. With a vanguard of such renowned mathematicians and astronomers as Ricci, Schall, Verbiest, Hallerstein, Kögler, Gerbillon, d'Incarville, Tomás and André Pereira, João Loureiro, a botanist, and even physicians both priests and brothers, the Jesuits carried on an exchange of scientific investigation with the western world. Thus, the Academy of St. Petersburg corresponded in Latin with the Peking Jesuits and exchanged books, manuscripts, maps and scientific information [23]. The Portuguese Jew, Ribeiro Sanches, physician of Catherine the Great, corresponded by caravan with the Peking Jesuits, requesting from them Chinese medical information and medicines [24]. This contribution to Russian science served as a favorable motive for the preservation of the order during the years of general suppression. Loureiro kept up a correspondence with English, Scottish and other European scientists and sent them specimens of oriental plants [25].

The Diarist believes this failure to be informed and hence taken unawares should be sufficient evidence that the members of his Order could not have had any opportunity to hide the fabulous treasures supposed to be in their possession [26]. Within his recent memory was the seizure of Manila by the British; on that occasion the enemy giving credence especially to the Spanish reports of the enormous wealth of the Jesuits — nothing less than that accruing from the major part of

---

in C. W. Allan, *Jesuits at the Court of Peking* (Shanghai n. d.); the French contribution is related in George Soulié de Morand, *L'Épopée des jésuites français en Chine* (Paris 1928).

[22] Franc. Rodrigues S. I., *Jesuítas Portugueses Astrónomos na China 1583-1805* (Porto 1925) 7; Koch, o. c., s. v. *Peking*. For the individual members see Louis Pfister S. I., *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine*, 2 vols. (Shanghai 1932-1934).

[23] Rodrigues, *o. c.*, 5-81; copies of the original letters are printed pp. 83-125.

[24] Caetano Soares, *o. c.*, 437-460, where extracts of their correspondence is given.

[25] Ib., parte segunda, cap. XV (entire).

[26] *Diary*, 2-3. Despite the oppression by the English, the Jesuits were accused before King and the Pope of collaborating with the enemy. Blair-Robertson, XLIX, 134: « All the religious orders but the Jesuits proved loyal and assisted with money and actual force. The latter maintained most cordial relations with the enemy. In the summary exposition which was sent to the pope regarding this matter, it was shown that they preached against the government, and that their provincial had illicit (sic) relations with Draper during the occupancy of Manila. This was partly the reason for their expulsion by Carlos III. In the archives at Simancas, leg. 288, of Gracia y Justicia, exists a document charging the Jesuits as traitors for their action during the war with the British ».

the trade between Manila and Acapulco — laid a heavy hand on them during the years of occupation of the Islands [27]. The English had stripped the Jesuit Church in Manila of all objects of value except its sacred vessels; now, reflects the Diarist, the Spaniards will have themselves to thank for not coming into possession of nearly as much booty [28].

England had declared war against Spain on January 2, 1762, in consequence of the so-called « Family Compact » signed at Versailles by France, Spain, Naples and Parma on August 25, 1761. Manila fell to the British on October 5, 1762 (October 6 in British accounts because their calendar in the east was one day in advance of the Spanish). The city was not restored to the Spaniards until March 31, 1764. The British Journals of the day were filled with accounts of the fabulous wealth of the Jesuits accruing from the trade between the Islands and Mexico: « Letters from France advise that his Catholic Majesty will be no great loser by our taking the Manilas, as the whole of that trade was in the hands of the Jesuits ». « They write from Cadiz that the treasure belonging to the Jesuits at Manila, lately confiscated by orders of the court, was said to amount to near 20,000,000 pieces of eight, exclusive of jewels, diamonds, and church-plate ». Nearly four years later the Jesuit treasures have dimished considerably. « According to letters from Madrid, three-eighths of the treasure drawn from the commerce carried on between Manila and Acapulco, had centered among the Spanish Jesuits, amounting annually to eight millions of dollars ».[29].

In none of the official accounts of Cornish, Riojo, Anda, or others is there any mention of the seizure or finding of any considerable

---

[27] In their own personal letters, they had quite a different story to tell, so Father Eugenio Carrión to Father José de Rueda on July 8, 1765, from the Novitiate of San Pedro Macati: « After our misfortunes which happened at the capture of Manila by the English, we are breathing a bit »: BLAIR-ROBERTSON, XLIX, 333. Never was a schred of evidence adduced to substantiate the calumny that the Jesuits had assisted the enemy.

[28] *Diary*, 3; « el autor del Viage del Almirante Anson » is Richard Walter, who published, *A voyage round the world in the years MDCCXL, I, II, III, IV, by George Anson, esq; commander in chief of a squadron of his majesty's ships, sent upon an expedition to the South-Seas* (London 1748). T. H. Pardo de Tavera in his *Biblioteca Filipina* (Washington 1903), no. 85 lists a French translation for the very next year, *Voyage autour du monde, fait dans les années MDCCXL, I, II, III, IV, par George Anson.... tiré des journaux...* par Richard Walter. Traduit de l'anglois (Amsterdam-Leipzig 1749). It is most likely this edition that the Diarist read even as in another part of the world his fellow Jesuit thought it necessary to refute Anson's charges against the Order and the Spaniards — Father Marcos Burriel in his 1757 Madrid edition of the famous California missionary, Father Miguel Venegas S. I., *Noticia de la California y de su conquista temporal y espiritual*, written in 1739; new edition, 3 vols., Mexico City 1944; see Apéndice V, pages 131-146. The Diarist is referring to bk. 2, ch. 10 of the *Voyage*. Brief accounts of Anson are found in *The Dictionary of National Biography* and WILLIAM LYTLE SCHURZ, *The Manila Galleon* (New York 1939) 330-337.

[29] BLAIR-ROBERTSON, XLIX, 134, quoting *Scots Magazine* for 1763 (pages 235 and 605) and 1767 (p. 494).

amount belonging to the Jesuits, rather there is a sustained Jeremiad at the failure to locate such treasures [30]. The enchanted mountains of wealth dwindle to 8,794 pesos in wrought silver (melted down church ornaments) and 40,434 pesos in coined silver (destined for the upkeep of colleges and mission stations) [31]. A few years later, when the Jesuits had been expelled from the Islands (1771), all their property in the Philippines and dependent missions is officially valued at 1,320,865 pesos in a report to the King of « all that was taken possession of from the Jesuits at their expulsion from the Filipinas » [32]. To make up every last peso must go their printing press (4,035) and medical dispensaries for the poor natives (2,660 pesos) [33]. Two hundred years of trading has not proved over profitable. How they could have managed eight colleges, more than a score of churches, several score of mission stations among the most impoverished of natives and distributed free medicines, all on an amount that would scarcely suffice to finance one moderate American college is a miracle of economy, possible only through the generous contribution of their service and a standard of living that not one of their critics would have dared attempt to share.

Before the end of January 1769, the Jesuit missionaries began arriving in Manila from the numerous mission centers in the far-flung islands [34]. They numbered sixty-four, which does not take into account those Jesuits stationed in the relatively numerous and large establishments in the Manila area. The new arrivals could form some idea of the hardships in store for them from those already endured in reaching their first destination; thus, those coming from Cebú had run into a fierce storm, came near shipwreck and capture by the savage Moros, survived four wintry months of severe rationing in a deserted inlet, only to be imprisoned upon their arrival with their brothers in the Colegio de San Ignacio at Manila.

Everywhere these educators and missionaries succeeded in pacifying the puzzled and outraged natives; they even disposed them to welcome those who would one day, they hoped, replace them. The affection and esteem of these neophytes in the faith for their teachers and spiritual guides is evident from this intimate account. The Diarist reflects on the difference in culture between the Europeans and these simple children of nature and the consequent diversity of their reaction to the news of the expulsion [35].

---

[30] Blair-Robertson, XLIX, 217-219, 309-310 and passim in the same volume.
[31] Ib., 345 n. 210 (for confiscations during British occupation).
[32] Ib., L, 302-306, (for confiscations at expulsion of the Jesuits).
[33] Ib., 303.
[34] *Diary*, 3-4.
[35] *Diary*, 5; Anda had feared opposition of the natives, as he stated in his instruction; further he ordered other Religious Orders and the Secular Clergy to

It took some eight months for the Philippine Jesuits to be notified and brought to Manila. Governor Raón had first planned to send all the Jesuits to Spain via Mexico on a special frigate and the Manila galleon. A medical check-up revealed that some of the Jesuits were physically unfit to attempt such a long and arduous voyage. The rest prepared themselves for the hardships ahead by a spiritual retreat. In the meantime — on July 8, 1769 — the royal warship, *El Buen Consejo*, long overdue, arrived in Manila from Cadiz via the eastern route. The Governor now decided to divide the exiles into various groups; the Diarist's group to go via Mexico, the rest by way of the Cape of Good Hope [36].

Twenty-one Jesuit prisoners — *reos de estado* — set out from Cavite, port for Manila, on August 4, 1769. The eighteen priests were: Fathers Miguel Aluztiza, Bartolomé Abellán, Salvador Busquets, Richard Callaghan (usually listed as Ricardo Calaphan or Calagan), Juan Miguel Cuesta, Ignatius Frisch (metamorphosed into Frich, Frisch, Frisk, Frisck and in the principal entry into Trisch), Ignatius Gösner (Gosner, Gasner), Fernando Ibáñez, Juan Miguel Lazorda, Luis López, Tomás Montón, Francisco Ortiz, Francisco Puch, (Castilian form for the Catalan Puig) Joaquín Romeo, Luis Secanell (also Sacanell), Juan Antonio Tornos, Antonio Urtesabel and Pedro Zía (also Sía). The three laybrothers were: Juan Dicastillo, Miguel Marcos (the only Jesuit of all twenty-one mentioned by name in the diary) and José Rodríguez. The three brothers were Spaniards as were also fifteen of the priests. Richard Callaghan was a native of Dublin; Ignatius Frisch, a Moravian from the diocese of Olmütz; and Ignatius Gösner, an Austrian from the province of Styria [37].

---

take over the Jesuit schools, churches and missions (BLAIR-ROBERTSON, L, 287-290); see also Fr. JUAN FERRANDO, *Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas,* V (Madrid 1871) 43; « Con harta repugnancia se encargó la Provincia de una administración de que habían sido despojados los PP. Jesuítas de una manera tan indigna... ». The letter of the Archbishop, quoted in full pp. 51-54 of this same volume, is most revealing of the prevailing conditions in the missions of the Islands. The missions taken over by the Recollects (discalced Augustinians) are recorded in BLAIR-ROBERTSON, LI, 50-51. The Report of an Englishman published in Calcutta in 1828 and quoted in BLAIR-ROBERTSON, LI, 125, goes so far as to claim that « from the expulsion of the Jesuits, they (the Philippines) have made no advance ».

[36] *Diary,* 8-9; for the *Buen Consejo* see Schurz, *o, c.,* 57 and 410-411; the ship is famous for having inaugurated the eastern route from Spain to the Philippines in 1765 and thus breaking the trade monopoly via the western route.

[37] *Philipp. 3,* 373r-387r. Brother Miguel Marcos is mentioned in the *Diary,* 29-37. The entry in the catalog of *Philipp. 3,* 381v states, « Hermano Miguel Marcos nació en Millena, Diócesis de Valencia, a 16 de Octubre de 1723. Entró en la Compañía a 6 de Mayo de 1749. Fué formado Coadjutor temporal a 2 de Febrero de 1760. Era Médico y Enfermero y se embarcó para el puerto de Acapulco en la Fra-

A brief account is given of the provisions taken aboard, in particular those of a generous benefactor [38]. A portable altar will allow Mass to be said on board daily [39]. As their ship made its way through the Marianas, between the islands of Farallón and Urracas, a violent storm struck them with evident peril to their lives [40]. Then their ship veered sharply northward from the 20° latitude to reach the 35°, where the keen cold was felt all the more because of the abrupt change. To storm and cold succeeded the almost fatal lack of fresh water. An unexpected downpour furnished them with a supply sufficient to last until the continent was reached [41]. By November 20 they had sighted the well-nigh infallible *señas* that told them that land was now no longer far away. The *señas* were also the signal of general rejoicing on board ship for the travel weary passengers; it must have been with mingled feelings that the exiles participated in these celebrations — for them the goal of their journey will be an intensified exile [42].

On November 29, 1769, land was first sighted at Cape San Lázaro, but they were still a hundred leagues from Cape San Lucas, where on December 2 they put in for a much needed rest (although the exiles were not allowed to go ashore) and a fresh supply of provisions [43]. Less than two years previously the Jesuit missionaries had been expelled from Lower California, yet so neglected were the once flourishing farms and ranches that now the ship captain must send far inland for a few meager supplies [44].

---

gata San Carlos, año de 1769 ». When in 1752 Father Pedro de San Cristóbal brought his mission band of forty to the Islands, Brother Marcos was one of the nine brothers in that contingent. Before entering the Order he had studied three years of philosophy and four years of medicine which gave him the degree of doctor of medicine (*Philipp. 3*, 364v). On January 1, 1774 we find Brother Marcos in exile at Bagnacavallo, Italy (*Catálogo de los regulares*, f. 680).

[38] *Diary*, 9-10; see SCHURZ, *o. c.*, for account of usual provisions and cargoes on the Manila Galleon, p. 43-60; 154-190 and especially 268-270. We are informed in the same work (p. 198) that the *San Carlos* was built shortly after 1762 on the Pangasinan coast at a cost of nearly 100,000 pesos.

[39] *Diary*, 28.

[40] Ib., 13-15.

[41] Ib., 15-17.

[42] Ib., 17-18; see SCHURZ, *o. c.*, 238-240, 272, for significance of « señas ». The first signs of land were the fungous *aguas malas*, a marine weed of violet color.

[43] *Diary*, 19-20.

[44] *Diary*, 20-22; MANUEL OROZCO Y BERRA, *Historia de la dominación española en México*, IV (Mexico City 1938) 133 ff; GERARD DECORME S. I., *La obra de los jesuitas mexicanos durante la época colonial 1572-1767*, II (Mexico City 1941) ch. XVII. Important for understanding prevailing conditions is OTTO MASS, O. F. M., *Las órdenes religiosas de España y la colonización de América*, II (Barcelona 1929) doc. XV (*Informe general* of Revillagigedo).

Here they learn about two important expeditions carried out recently. The first was that of French and Spanish scientists to Lower California to observe the transit of Venus, most of whom fell victims of the terrible plague that ravaged the coastal towns to the the point of almost wiping out the native population [45]. The second was the expedition to explore and colonize Upper California [46].

The Jesuit exiles learn with joy that the Indians of Lower California have been entrusted to the zealous Franciscans of San Fernando College, and those of Sonora and Pimería to the Franciscans of Santa Cruz College [47]. But the abandonment of the Indians of the Pueblo San José near the Cabo de San Lucas brought tears to the eyes of these compassionate missionaries. When the natives learned that there were brothers of their former spiritual guides on this ship, they wheedled permission from the sailors to let them come aboard in the boat that brought the barrels of fresh water. As soon as the Indians saw some of the Fathers on deck, they gave touching expression to the deep affection that they had for their fellow missionaries who had taught them about God and a better way of life; in the simple yet eloquent language of these children of nature, we learn of their gratitude to their former teachers and fathers in Christ, but we also learn of their present misery and abandonment [48].

Here are twenty-one Jesuits who had worked zealously in the distant Philippines, but who are now being expelled as criminals. How explain to these savages of Lower California any more than

---

[45] *Diary,* 21; Fr. Francisco Palou, *Noticias de la Nueva California,* I (San Francisco 1874) ch. xiv, especially p. 68; Jean Delanglez S. I., *An Astronomical Expedition to Lower California: The Transit of Venus of 1769,* in *Mid-America,* 20 (1938) 284-291. Father Delanglez shows that of the seventeen members of the expedition (thirteen Spaniards and four Frenchmen) only six survived. Of these the only Spanish scientist was Don Vicente Doz; it is to him that the *Diary* refers, but is wrong in stating that he was the only survivor. The internationally famous scientist, Father Roger Joseph Boscovich S. I., was originally to have headed the expedition. On the other side of the world, in the Philippines, Legentil was making observations on the transit of Venus for the French government (Blair-Robertson, L, 27-28; 294). Legentil or Le Gentil, whose full name was nothing less than Guillaume Joseph Hyacinthe Jean Baptiste le Gentil de la Galaisière, sojourned in Manila 1766-68. He wrote *Voyage dans les mers de l' Inde, fait par ordre du roi, a l' occasion du passage du Vénus, sur le disque du soleil, le 6 juin 1761, et le 3 du même mois 1769,* 2 vols., Paris 1779-81.

[46] *Diary,* 21-22; Orozco y Berra, *o. c.,* IV, ch. iv.

[47] *Diary,* 22-23. As is well known, it was the inspiring leader of San Fernando College, the renowned Junípero Serra who extended the chain of California Missions into Upper (modern) California.

[48] Ib., 23-26; Maas, *o. c.,* pp. 109-110, number 33 of the *Informe General.*

to the natives of the Islands why the mighty King of Spain has had them arrested as also their brothers throughout his vast dominions. These are the only Jesuits to behold these Missions shortly after their Mexican brother missionaries were torn from their field of labor. Here we have the last account of that Mission before the suppression of the Order. It will be many years before any Jesuit can again set foot in Lower California.

After the ship had taken on supplies, it continued its journey to reach the Mexican Puerto de Navidad on December 13, where the captain without casting anchor sent a message to the Viceroy notifying him of the arrival of the ship and, no doubt, of the Jesuit exiles on board [49]. On Christmas day their ship put in at Acapulco, after a journey of slightly less than five months. They would have set out immediately on their journey overland to Veracruz but for the plague that was raging in port [50].

Here we find the prisoners of state during fifteen days nursing back to life the stricken military Governor of the port, Don Teodoro de Croix, nephew of Don Carlos Francisco de Croix, Viceroy of Mexico. With rare medical skill and Christian charity, the infirmarian of the Jesuit exiles, Brother Miguel Marcos, employs the medicine he has brought from Manila [51]. They not only bring health to his body but also minister to him spiritually.

At Acapulco they learn for the first time of the death of Clement XIII which had occurred more than six months before they set sail from the Islands, and the election of Clement XIV with the Mexican celebrations ordered by Charles III [52]. They are also informed about the hardships endured by their brothers exiled from Mexico [53]. Nor could the failure of the fantastic and costly royal expedition under the direction of the Visitor to locate the non-existent Jesuit treasures in Cerro Prieto, Sonora, be hidden from them [54].

The evening of January 2, 1770, with the military Governor safely on the road to full recovery, they set out on their overland

---

[49] Ib., 26.

[50] Ib.. 28.

[51] Ib., 28-37.

[52] Ib., 37; Clement XIII had died on February 2, 1769 (PASTOR, *o. c.*, XVI 1, 955-956) and Clement XIV was elected on May 19, 1769 (Ib., XVI 2, 54).

[53] *Diary,* 37-38; the decree against the Mexican Jesuits was promulgated on June 25, 1767, affecting 680 members of the Order: JOSÉ MARIANO DÁVILA Y ARRILLAGA, *Continuación de la Historia de la C. de J. en Nueva España,* II (Mexico City 1889) 332-252; MARIANO CUEVAS S. I., *Tesoros documentales de México,* siglo XVIII (Mexico City 1944) 231-293. This last catalog lists only 678 as it omits the two Jesuits who were in Spain at the time.

[54] *Diary,* 38; the *Real Visitador* is José de Gálvez; see index of OROZCO Y BERRA, *o. c.,* IV.

journey of two hundred leagues for Veracruz, avoiding the populous centers of Mexico City and Puebla lest rioting break out in favor of the exiles. All along the route, however, the people in large numbers came to express their affection and sympathy. In the vicinity of Puebla, the crowds grew so large that additional soldiers were summoned to maintain order [55].

On February 17 they reached Veracruz where they lodged at the hospitable Franciscan Monastery until they could set sail for Spain on April 1. At this point the fragmentary diary comes to an abrupt end. The Diarist does not identify himself beyond indicating that he was one of the eighteen exiled Jesuit priests and that he had formerly been in Mexico [56].

A brief word about the manuscript. The opening paragraph, whose contents are quite foreign to the story of the expulsion, and the incomplete closing sentence point to a fuller journal. It is hoped that the editing of this fragment will encourage some scholar to give us the complete original diary. The uniform, steady handwriting seems to furnish conclusive evidence that what we now possess is a copy — a heaving sea and a tacking sail ship are hardly conducive to such careful penmanship! But the very frequent misspelling of proper names and even of the commonest words in the language proves that the copyist either had no knowledge whatever of Spanish or an extremely slight acquaintance with it. The script seems to point to the first half of the nineteenth century. To make the text more readily comprehensible, standard modern punctuation and accentuation have been introduced and the correct forms of the

[55] *Diary*, 38-41; for a chart of the route from Acapulco to Mexico City see SCHURZ, *o. c.*, p. 385; for an account of the route see the same work pp. 383-387.

[56] The only clues that we are given to identify the Diarist is that he is a priest (*Diary*, 9 «... los 18 éramos sacerdotes ») and that he had been in Mexico previously (*Diary*, 39 «... algunos montes nevados, cosa que yo no había visto desde que salí de Nueva España para Filipinas »). But the other fathers had also gone to the Philippines via Mexico since as stated in note 36 the eastern route had only recently been inaugurated. Does the fact that the Diary begins with an entry about the Manila college of San Ignacio prove that the Diarist was a member of it? The only priest from that college aboard the *San Carlos* was Father Francisco Puig. *Philipp. 3*, 375r (which erroneously lists him as Francisco Bach) states « Nació en Pío [thus for Pi] Diócesis de Urgel, a 5 de Febrero de 1720. Entró en la Compañía a 4 de Junio de 1738. Estaba de Operario en dicho colegio [i. e. San Ignacio, since that is the heading under which his name in listed] y se embarcó para el Puerto de Acapulco en la Fragata San Carlos año de 1769 ». He entered the Order in Aragón; came to the Islands in 1750 in the mission group of Father José Calvo (*Philipp. 3*, 370v) and worked among the natives since 1752 (*Philipp. 3*, 357r). On January 1, 1774, he was in exile in Bagnacavallo, Italy (*Catálogos de los regulares*, f. 674) Father Puig had caused no little disturbance in the Islands by a sermon in Manila on March 9, 1764, when he dared denounce some of the corrupt officials. His fearlessness, however, was more praiseworthy than his prudence (FERRANDO,

words and constructions, as far as could be determined, have been adopted; the manuscript readings are given in the critical apparatus. Words readily understood have been left unchanged. Capitalized words have been retained where special emphasis seems intended.

The diary is reproduced here by the kind permission of The Huntington Library, San Marino, California, where it is catalogued as HM 4101, and forms part of a codex 221 x 159 cm., bearing the title *Pièces diverses sur l'ancienne Californie et la Nouvelle Espagne* (HM 4092-4102). All efforts to establish the provenance of the complete codex or of this one manuscript have proved unavailing. John C. Parish informs us that this manuscript volume « is mostly concerned with the Jesuits in the first quarter of the eighteenth century. It contains copies of eleven letters and documents. According to the descriptive notes in French which accompany them, these are drawn mostly from originals or contemporaneous copies in the Real Academia de Historia in Madrid » [57]. The *Diary* edited here does not seem to be one of those documents drawn from the Real Academia de Historia, as it is not listed in A. Rodríguez-Moñino's *Catálogo de los Documentos de América existentes en la Colección de Jesuítas en la Academia de la Historia*, Madrid 1949. It is due to the scholarly alertness and courtesy of Dr. Carlos E. Castañeda of Texas University that I learned of the existence of the diary. The present brief study forms part of a project made possible through a grant-in-aid of the Carnegie Foundation and Loyola Universtiy (New Orleans).

---

o. c., V, 9-16). — Father M. Batllori S. I. kindly calls my attention to the fact that the Diarist employs constructions, phrases and forms of words, proper to the Catalans of the eighteenth century. This would be an additional factor in identifying the writer as Father Puig, who was the only Catalan in the group. Thus, instead of writing « siendo las sales una de la principales causas », the Diarist construes « *la una* », (*Diary*, 11); the usual « en dicho pueblo » becomes « *al* dicho pueblo » (*ib.* 23); « macilentos » gives way to « macilentes » (*ib.* 25); repeatedly « día » with the date indicated is used instead of the normal « el día ». Most revealing of his Catalan origin would seem to be his frequent use of « a » for « e »; as, « alatargado » instead of « aletargado » (*ib*, 33). All these Catalanisms can hardly be due to the mistakes of the copyist. That he was Superior of the contingent, seems evident from the fact that he issues such orders as would harly emanate except from one in command. Confer *Diary*, 29 and 34. In fact, another ancient manuscript copy of this same *Diary* is attributed to Father Francisco Javier Puig (Rubén VARGAS UGARTE S. I., *Manuscritos Peruanos en las Bibliotecas y Archivos de Europa y América*, V, Buenos Aires 1947, p. 49, n. 4278.

[57] J. C. PARISH, *California Books and Manuscripts in the Huntington Library*, 21-22 (reprint from *The Huntington Library Bulletin*, n. 7, April 1935).

TEXT

AÑO DE 1769

Día 8 de enero de dicho murió en nuestro Colegio un Hermano anciano, Coadjutor formado, y permitieron que lo enterrásemos en el común panteón de los nuestros, después que con jurídicas ceremonias tomaron fe y testimonio de haver muerto.

[*Attempts made to inform the Philippine Jesuits of the Decree of Expulsion*]

Al empezar este año nada sabíamos todavía de lo que pasaba a los Padres del Obispado de Zebú de las Islas Bisayas, ni sabíamos entonces todavía si habían recibido la carta, que para su prevención les havía escrito el Padre Provincial desde el Puerto de San Jacinto, cuando nosotros íbamos navegando [1] el año antecedente; sólo sabíamos que antes de embar[2]carnos nosotros, se habían en Manila interceptado [a] las cartas que ellos nos escribían, sin saber nada de lo que nos pasaba a nosotros, como también fueron interceptadas las cartas que nos venían de los jesuítas de la China, que llegaron a Manila pocos días después de nuestro arresto, y las que escribían los misioneros jesuítas franceses de la costa de Coromandel y de Pundicheri [2], que unos y otros nos prevenían con la noticia de la determinación ejecutiva, y aun ejecutada ya en España, del Rey Católico, de expulsarnos de todos sus dominios.

El mismo Juez Ejecutor [3] nos confesó que haver llegado pocos días más tarde el primer despacho del Rey, huviéramos nosotros antes de nuestro arresto sabido la Real determinación por las cartas que él tenía interceptadas de un jesuíta misionero de Pekín, quien decía saberla por la vía de los moscovitas que todos los años van de caravana al comercio de Pekín. No quiso Dios que lo supiéramos antes, y juzgamos que entre otros santísimos fines de esta su providencia fué el uno para que cogiéndonos desprevenidos [b] [3] y cogiéndolo todo sin previa noticia nuestra, viesen con evidencia la falsedad de los decantados tesoros que imputaban [a] nuestra [c] Provincia, en tal grado que el autor del Viage del Almiran-

---

[a] interceptando *ms* || [b] cogiendomos disperbenidos *ms* || [c] nuestra de la *ms*.

---

[1] *nave* was written over the first part of the word at the end of the line. Although *gando* at the beginning of the next line is clear, the first part of the word is illegible. The correction was made by a later hand. It is hard to determine whether the original had *varando, arribando, llegando* or *navegando*.

[2] The *Pundicheri* of the manuscript is, of course, for the more correct *Pondicheri* of modern spelling. It is evident that throughout words are spelled according to popular pronunciation and constructions are employed that are more proper to colloquial speech.

[3] This is Manuel Galbán y Ventura; see BLAIR-ROBERTSON, L, 297-299. He is also called « subdelegado juez ejecutor » in the *Diary*, 6.

te Anson [d] no dudó de estampar en su libro que la principal porción de la plata de el comercio de los españoles de Manila en Acapulco [4] se refundía en los almacenes de los jesuítas, y esta misma fama no fué poca parte para que los ingleses quando se apoderaron de Manila el año 62 nos cargasen la mano más pesada que a otros y nos diesen harto que padecer, y más hallando españoles que los [e] confirmasen en su opinión. Toda la plata labrada de nuestra iglesia de frontales, candeleros, blandones, lámparas etc. (menos los cálizes y demás vasos sagrados) que pesaba de 8 a 9 arrobas se llevaron, a más de algunas cantidades de pesos de legados píos, y todo eso hallaron menos ahora los españoles al expoliar aquel templo de Dios.

[*Jesuits from the outlying Missions gather at their Colegio de Manila*]

Día 28 de enero empezaron a llegar a Manila los Padres de las dichas Islas Bisayas, conforme los [4] traían arrestados, en diferentes embarcaciones, y en los meses siguientes fueron llegando los demás. Este día llegaron 11, que se hallaban en las residencias de Catbalogan y Palápag. Día 30 de marzo llegaron otros 11 de la residencia de Bohol. Día 20 de abril llegaron 18 de las residencias de Carigara, Dagami [f] y Hilongos. Día 28 de junio llegaron 8 del Colegio de Arébalo de Samboangan [5], y de la Isla de Negros. Día 5 de julio llegaron 13 y fueron los últimos del Colegio de Zebú, y la residencia de Dapitan. Los últimos padecieron grandes travajos en el viage; en una grande tempestad que estubieron cerca de naufragar, corrieron peligro de ser cautibos de los moros, y por los vientos contrarios hubieron de refugiarse en una ensenada despoblada de gente e invernar en ella como cuatro meses con grande falta de víberes. Todos los dichos Padres al passo que iban llegando lo[s] encerraron con nosotros en el Colegio de Manila, que sirvió para consolarnos nuevamente.

[*The Jesuit Missionaries prepare the natives to receive their successors*]

Para nosotros fué indecible consuelo el oir de la boca de los mismos Padres cómo mediante Dios se habían ejucutado en paz y sin disturbios el arresto y expulsión de sus reverencias [5] de aquellas Islas. Más con todo no se puede negar la grande impressión que semejante hecho ha ocasionado entre aquellos indios neófitos, y aun entre las vecinas naciones de gentiles y moros, que viendo llevar presos para el destierro a los sacerdotes que les enseñaban o instruían [g] en el Christianismo, era preciso que les hiciese concebir sentimientos de menor estimación

---

[d] Anton *ms* || [e] las *ms* || [f] Dagaras *or* Dagavas *ms* || [g] insturria *ms*.

---

[4] This is a rather inexact way of referring to the trade carried on between the Philippine Islands and Mexico, of which Manila and Acapulco were the terminal ports.

[5] *Arévalo de Zamboanga* is the modern spelling.

de la religión Católica y de sus ministros: pues no son ellos tan capaces de discernir cosas como la gente culta europea. Y si a ésta ha ocasionado impresiones de asombro el trueno de este hecho, por allí se puede echar de ver qué efecto havrá causado entre aquellas gentes incultas y plantas tiernas del Cristianismo. Mucho travajaron los Padres en apl[a]carlos y allanarles el camino para que recibiesen con amor los Religiosos que les sucedieran en el ministerio y les oyesen [h] su doctrina con igual estimación, pues era la misma que ellos les havían enseñado y no se diferenciaba como los hábitos. Empero con todo esto les [i] respondían los indios, unos con ríos de lágrimas y suspiros, otros se explicaban con raras expresiones de otros sentimientos y amargo dolor, [6] pues entre ellos hay también algunos de bastante alcanze.

[*Preparations are concluded for expelling the Jesuits from the Philippines*]

Día 31 de mayo murió de repente el señor Oidor D. Manuel Galván que era el sudelegado Juez Ejecutor de nuestra expatriación. Y luego a principio de junio señaló el señor Governador por sucesor suyo en dicho oficio el señor Dr. D. Domingo Blas Bassárez [6], Oidor de dicha Real Audiencia de Manila, quien se portó, con nosotros con benignidad, cuanto le permitían las órdenes del Rey y las instrucciones del señor Conde de Aranda. Ya por junio tenía el señor Governador determinado el despacharnos a todos para el destierro por vía de la Nueva España, a cuyo fin havía mandado aprontar una fragata a más de la que estaba destinada para hacer este año viage a Acapulco.

Mas para proceder con toda formalidad legal, ordenó por decreto que dos médicos y dos cirujanos de la Ciudad viniessen este mes de junio al Colegio para inspeccionar [k] a los que estuviessen incapaces de semejante viage, los que por fin se quedaron en Manila que a juicio y declaración jurada de los médicos y cirujanos no podían embarcarse sin evidente próximo peligro de la muerte, y fueron 20 sugetos de la [7] Provincia del Japón [7]. Todos los demás nos preparamos con los Santos Ejercicios de Nuestro Santo Patriarca para emprender un viage tan largo y peligroso por mar y tierra a voluntad y dirección de los

---

h ollesen *ms* || i les] se ban *ms.*; i *before* ban *crossed out in ms., possibly* iban respondiendo *written originally* || k insprecionar *ms.*

---

[6] Domingo Blas Bassares, who was the oidor at the time of the expulsion of the Jesuits (Blair-Robertson, L, 296, where his name is written Domingo Blas de Basaraz), was prosecuted by Governor Anda y Salazar for seizing anti-Jesuit books (ib., 307, 377),

[7] The catalog found in *Philipp. 3*, 273r-387r lists twenty-one Jesuits who were forced to remain. It is not necessary to point out here that the term *la Provincia del Japón* does not refer to Japan but to the missions in Macao, Kwangtung, Kwangsi, Tonking, Cochinchina and later Siam (Carrez, *o. c.*, table 45). They had taken refuge in the Philippine Islands at the lime of their expulsion from their missions by the Portuguese government.

que nos bavían de llevar presos en cualidad de reos de estado, pues como a tales nos estrañaba de sus dominios el Rey Católico.

En esto estábamos cuando día 8 de julio aportó en la Bahía de Manila la nave de guerra del Rey llamada el Buen Consejo, después de 17 meses que había salido de Cádiz para acá, montando el Cabo de Buena Esperanza; la cual en viage que regularmente [l] se hace en cinco meses tardó por haber perdido la moción de los vientos favorables para Manila en las costas de la Isla de Sumatra, metiéndos por el estrecho de Malaca cuando havía de [m] haverse metido por el de la Sonda; y por fin huvo de ir a invernar en Batavia, colonia famosa de los Holandeses en la Isla de Java, hasta que llegase el tiempo favorable.

Con esta novedad mudó de consejo el señor Gobernador, y dispusso que solos 21 jesuítas fuesen por vía de América, que ésse era el número que cabía en la nave que por vía ordinaria había de hacer viage [8] para Acapulco; y que el resto fuessen por vía del Cabo de Buena [n] Esperanza, parte en dicho navío de guerra que acababa de llegar quando regresase para Cádiz, y parte en la fragata de antemano aprontada para Acapulco para el mismo efecto de llevar jesuítas que ahora iría en combó [8] del dicho navío de guerra, aunque al fin ninguno jesuíta fué en dicho navío no sé por qué diferencias entre su capitán y el señor Gobernador de Manila [o]; fueron parte en la sobredicha fragata, y parte en otra fragata del Rey que habiendo salido de Cádiz por vía del Cabo de Buena Esperanza, y [para] poder montarle [p] es preciso hacerse a la vela desde mediado noviembre hasta mediados [de] febrero, que es el tiempo propio; y para este tiempo podían ya estar en Manila los Padres de las Indias Marianas (que en la ocasión eran solos dos con un Hermano Coadjutor), distantes de Manila 400 leguas, para cuyo arresto despachó el señor Governador de Manila un paquebot día 7 de julio; como de hecho llegaron y pudieron embarca[r]se con los demás que navegaron por aquella vía.

A fines de julio [9] señaló el Padre Viceprovincial los sugetos que habían de navegar por vía de la América en el número que había dispuesto el señor Gobernador de 21, dejando al arbitrio del Padre Viceprovincial la determinación de los individuos; y cúpome a mí el ser uno de ellos; los 18 éramos sacerdotes, y los tres Coadjutores temporales.

[*The Jesuit Exiles leave the Philippines*]

Día primero de agosto a las 4 de la mañana vino por nosotros el sobredicho Juez Ejecutor del Colegio y en coches nos llebó una legua por tierra hasta un pueblo, desde donde era más tarde y fácil de travesía para el Puerto de Cavite [9], para donde atravesamos en botes,

---

l regularmente] regulamente *corrected from* reguramente *in ms* || m se *ms* || n Nueva *ms* || o Marina *ms* || p montante *ms*.

---

[8] The word *combó* is evidently for *convoy*.

[9] This was known as el Colegio del puerto de Cavite (COLÍN-PASTELLS, III, 783; ASTRÁIN, VII, 744). At the time of the expulsion there were eleven fathers and

acompañados del señor oidor, y tratándonos con toda atención. En Cavite nos dejó en nuestro Colegio, y aunque estuvimos con guardia de soldados, por ser formalidad inescusable sin nota, nos dió un trato verdaderamente digno de su Christiano corazón. Día 3 a las 10 de la mañana nos vino a acompañar hasta la nave, y nos colocó en un puesto cómodo cuanto [q] permitía la estrechez [r] del lugar y la multitud [10] de pasageros que ivan en ella.

A los beneficios y pías providencias de este cavallero debimos después de Dios el que muchos de nosotros no [nos] mare [á] ramos en un viage tan largo, llevados presos y en cualidad de reos de estado; pues sólo la primera navegación de Manila a Acapulco suele durar medio año por mares bravos y tormentosos, mudando de un extremado calor a un sumo frío, y de éste volviendo casi de repente el extremo calor, lo que suele ocasionar mortales enfermedades; o de escorbuto, o de berben [10], que es un género de hidropesía de las más ejecutivas que se conocen. Ese mismo día levamos, pero soplando viento contrario, luego havíamos de dar fondo otra vez.

Día 4 a las cuatro de la mañana nos hicimos otra vez a la vela, y llegamos a la boca de la Bahía de Manila, llamada de Marivélez, donde a media noche hubimos de echar ancla por faltarnos el viento. Mas moviéndose en breve el favorable, passamos el día 5 aquella garganta. Y después alternándose los vientos y calmas, navegamos con len[11]to curso hasta dar en el Puerto de San Jacinto, arriba mencionado, donde dimos fondo día 13, y se hicieron las ordinarias provisiones de aguada, leña y algún rancho. Aquí nos alcanzó también [a] nosotros la caridad de un bienhechor, que en un champón [11] (assí llaman a unas embar[ca]ciones hechas a la moda sínica [s]) por secreta mano nos embió tres bacas, algunos puercos y 224 gallinas, con algunas frutas del país. Mas contentóse Dios de aceptar tan buena y caritativa voluntad por premiarla, y nosotros nos contentamos también con ello; pues dentro de breve, en las primeras marajadas que se metieron en el combés se mojaron las gallinas y murieron casi todas; las bacas no permitieron embarcarlas por estar empachada la nave, y casi nos quedamos privados de la mayor parte del socorro, tanto más oportuno y aun necessario cuanto más

---

[q] cuando *ms* || [r] esterchez *ms* || [s] Sirica *ms.*

---

three brothers stationed there (*Philipp. 3*, 379v-380v). Dependent upon this colegio were the ministries of Cavite el Viejo, Mariveles (modern Corregidor) and Maragondón.

[10] Francisco Combés S. I., *Historia de Mindanao y Joló*, new edition by Pastells and W. E. Retana (Madrid 1897) speaks of *beruen (berven)* on page 226 and defines it on page 783 as « Enfermedad. Conócese con el nombre de *beriberi;* fué importada de Ternate; es muy semejante a la hidropesía ».

[11] This was presumably the popular pronunciation of *champán*, our *sampan*, literally « three boards ». Combés, *o. c.*, describes it on page 787 as follows, « Embarcación sínica, grande como un patache, pero inferior al *junco* para la navegación. De cierta cabida, eran los champanes los que más usaban los chinos para el comercio con Filipinas, que hacían todos los años por los meses de febrero y marzo ».

faltos nos hallábamos de rancho fresco, de modo que antes de salir de las Islas ya huvimos de empezar a comer carnes saladas, siendo las sales la una de las principales causas de las sobredichas enfermedades.

El día 18 estábamos [12] ya sobre un ancla, dudando [t] los pilotos; pero Dios les quitó la duda, porque al medio día se arrojó en el mismo puerto sobre la nave sin velas un viento tan recio y violento que la iba a trastornar a no haver caído [u] el cable que afianzaba a la ancla rompiéndose y dejando al fondo la ancla. Con esso se vieron precisados a hacer vela a toda prisa y a echa[r]se afuera por no dar en las piedras; y con el viento más favorable nos ayudaban las corrientes; después de media noche passamos con felicidad el passo crítico del embacadero de San Bernardino.

[*Near the Marianas a fierce storm imperils their lives*]

Día 19 ya amanecimos fuera de las gargantas de dicho embocadero, y prosiguiendo el mismo viento con frescura hasta el día 28; en este día se consideraban ya los pilotos a distancia de unas [v] 30 ó 40 leguas de las Islas Marianas sobre la latitud septentrional de 17 grados. Calmónos el viento y por la noche observamos un grande cometa que vimos por muchas noches, y discurro le huviéramos observado antes a no haver estado nublado el cielo. Por dos semanas estuvimos parte con calmas parte dando bordos [w] con vientos contrarios, sin avanzar nada; mas antes atrasándonos por las corri[13]entes, que nos llevaban [x] a los mares del Japón y China. En uno de estos bordos tubimos un competente susto por havernos hallado de improviso sobre un baxo no conocido ni demarcado en carta alguna, y, temiendo bajar, con pronta maniobra nos hicimos [y] fuera de él.

Movíase por fin un viento mediamente favorable, y con él pasamos [z] el día 14 de septiembre las Islas Marianas entre una isleta situada de 21 grados de latitud septentrional, que los españoles llaman Farallón de Pájaros por la multitud de aves rarísimas que se acojen a ella, y otra llamada Urracas, distante de la primera como 10 leguas a la banda del su[r]este. Una [a] y otra descubrimos; pero estando navegando entre las dos ese día se nos armó una tempestad de truenos y rayos [b] tan formidable que llenó de terror y espanto a todos los de la mar. Añadíanos cuidado el ver que se nos havían cerrado todos los horizontes, abatidas las nubes hasta la superficie del mar, y amagándonos con negras cejas con otro huracán como el que havíamos padecido el año pasado, y de hecho se prepararon para ello los pilotos manda[n]do aferrar velas [14] y calar masteleros. Los vientos en lo bajo no eran excesivos, mas en lo alto parecía [c] que luchaban fuertemente, de donde se originaba que las nubes abatidas nos disparassen tan cerca los truenos y rayos que parecía salían del mismo tope [d] de los palos de la nave y

---

[t] durando *ms* || [u] cavido *ms* || [v] 80 las *ms* || [w] brodos *or* broclos *ms* || [x] llamaban *ms* || [y] hiciemos *ms* || [z] pasarmos *ms* || [a] Vera *ms* || [b] rallos *ms* || [c] padecia *ms* || [d] tape *ms*.

con tanta copia y continuación que sin ponderación podía llamarse lluvia de rayos y centellas, que caían por todo el rededor de la nave, y cruzaban por entre [e] sus palos y vergas de modo que temíamos que nos incendiasen [f] el navío.

Por dos veces nos acometió aquel día la tempestad; la primera empezó mucho antes de amanecer y duró [g] por 4 horas, y la otra por la tarde por dos horas. Recurrimos a Dios con la oración y con los exorcismos de la santa Iglesia, conjurando el temporal con un Lignum Crucis que pudimos salvar de nuestro expolio, con la confianza en el Señor Crucificado que en el aquel día en que la santa Iglesia celebraba la Exaltación de su santa Cruz no havía de permitir que triunfasen [h] de nosotros las aéreas [i] potestades. En efecto Dios por su misericordia nos libró de todo daño en medio de [15] tan vivo fuego como no[s] hacían aquellos nublados, y nos quiso dar este nuevo argumento de la dependencia [k] y necesidad que tenemos [l] en todas partes de su auxilio y protección Divina.

[*On a more northerly course a timely rainfall relieves a serious shortage of water*]

Día 15 de septiembre nos movió un viento sureste fresco y constante por tres semanas, con el cual navegamos con la proa de nordest con bastante ligereza; y más de las muchas leguas de longitud que grangeamos, nos pusimos con los 35 grados de latitud septentrional. Aquí empezamos a sentir grande frío con vientos tan sutiles que nos penetraban y nos hacían tanto mayor impresión quanto menos havía que havíamos dejado los calores, pues en las tres semanas havíamos hecho tránsito [m] de los 20 grados donde nos abrasábamos de calor a los 35 donde por octubre ya nos helábamos de frío, ni hallábamos abrigo que nos bastase.

Con este frío me [cesaron] [n] a mí los pujos de sangre con que me embarqué en Manila, pero me cargó tan grande inapetencia y repugnancia a toda comida, que durándome por dos [16] meses se hacía juicio que no llegara yo vivo de la America.

En esta navegación de Manila para la Nueva España siempre los pilotos van a buscar altura del norte, y suelen llegar hasta los 40 grados de latitud si el tiempo se los permite, porque la esperiencia les ha mostrado que conforme los vientos que suelen reinar en aquel golfo, todo es necesario para poder coger el Puerto de Acapulco. Nosotros no pasamos de 35 grados, donde llegamos dos o tres veces y luego nos bolvían a rebatir los vientos para el Equador; con todo, la mayor parte de aquel vastíssimo golfo la navegamos por evitar los paralelos [o] de los 32 y 33 grados de latitud septentrional.

Cuando nos hallábamos a distancia todavía como de dos mil leguas de Acapulco nos sobrevino un nuevo y grave cuidado, y fué la falta

---

[e] entrar *ms* || [f] incendarssen *ms* || [g] dudo *ms* || [h] triunfarsen *ms* || [i] arreas *ms* || [k] dependiencia *ms* || [l] tenermos *ms* || [m] transito *bis in ms* || [n] cesaron] *blank space for a word of 6 to 8 letters* || [o] pardelos *ms*.

de agua, porque se hallaban no pocas pipas y toneles vacíos. Agrababa esta [p] necesidad el que esta navegación no tiene escala ninguna en todo aquel golfo para remedio [q], que es de las circunstancias que la hacen más peligrosa [r]. Fué preciso acortar a todos la ración de agua cuando más necesitamos de ella [17] siquiera para desalar un poco la comida que toda era salada. Y acudimos a Dios, quien es el único y verdadero recurso de todas las aflicciones. De dos maneras nos socorrió su Divina Magestad: el uno fué embiándonos algunos aguazeros, en que recogimos más de cien barriles de agua con unos instrumentos hechos de cañas y ciertas ojas que al propósito lleban los Filipinos para semejantes lances; el otro fué embiándonos vientos por lo común favorables para abreviar la navegación más de lo regular y librándonos de toda tormenta, lo que no es regular, de suerte que a principios de noviembre nos hallábamos ya a juicio de los pilotos a distancia de unas [r'] 700 leguas de Acapulco, sobre el paralelo [s] de los 30 grados de latitud septentrional.

Aquí quiso Dios provarnos para que aviváramos nuestras oraciones, quitándonos el viento y dejándonos en calma por 20 días, en que apenas adelantamos nada. Pero cuando más desconsolada estaba la nabe...

[*Land is sighted*]

Día 20 de noviembre vimos en la mar lo [t] que los españoles que navegan por aquellas carreras llaman [18] señas. Estas son unas hierbas a semejanza de cebollas, que nadan en la superficie del mar, bolteadas [u] al rebés; esto es las raízes para arriba, la hoja o cogollos para abajo; y dicha caña suele ser tan larga que puesta en el tope del juanete mayor alcanza hasta la cubierta del combés. Las llaman señas porque son las únicas ciertas (según la experiencia de 200 años [12] que los españoles navegan por aquella carrera) de no estar ya muy distante la América; pues nacen en la costa de California entre Monterey y el Cabo Mendozino, y no suelen estenderse mar afuera más de 100 leguas poco más o menos. Por donde conocimos que mientras estábamos en calma, nos cundieron algo las corrientes. Luego se entonó el Te Deum en acción de gracias, como siempre es costumbre de los españoles al descubrir dichas señas, ya que descubiertas suelen ya dar por seguro el viage.

Aumentóse el consuelo porque el día 22 de noviembre empezó a moverse viento fresco y favorable por nuestra derrota, y navegando con velocidad descubrimos el día 25 por la tarde una isla llamada de Guadalupe situada en los [19] 28 grados y algunos minutos de latitud septentrional a distancia como 50 leguas del continente de la California.

---

[p] este *ms* || [q] remerdio *ms* || [r] peligroso *ms* || [r'] 80 las *ms* || [s] paradelo *ms* || [t] los *ms* || [u] bolteados *ms*.

---

[12] SCHURZ, *o. c.*, 95: « The first of the galleons crossed the Pacific in 1565. The last one put into port in 1815 ».

Nueve días antes de la fiesta del Apóstol de las Indias y Príncipe del mar, San Javier, le empezamos su novena, implorando su intercesión para con Dios Nuestro Señor para que su Divina Magestad nos concediera coger en breve el Cabo de San Lucas, donde únicamente podíamos socorrernos de agua y alimentos, pues de uno y otro padecíamos ya grave necesidad, y distábamos todavía de dicho cabo más de 200 leguas. En efecto, en toda la novena fué el viento tan constante y favorable que el día 29 de dicho descubrimos el Cabo de la California llamado de San Lorenzo distante cien leguas del dicho de San Lucas, y día 2 de diciembre montamos al Cabo de San Lucas (que es la punta más al sur de todas las Californias) y ese mismo día al ponerse el sol dimos fondo en la playa del Pueblo de San José, donde hay aguada y posibilidad de algún refresco.

En los mares de las costas de las Californias vimos muchas ballenas y otros peces muy grandes y lobos marinos, de lo que hay tanta abundancia porque no van allá pescadores a inquietarlos. Empero la costa de [20] tierra desde el Cabo de San Lázaro hasta[v] el de San Lucas es tan árida y estéril que en toda ella apenas se puede descubrir un árbol ni una mata verde hasta llegar cerca la punta de dicho Cabo de San Lucas.

[*Crew and passengers enjoy a brief respite at the Cabo de San Lucas*]

Luego que el día 2 de diciembre dimos fondo, el Comandante de[w] la nave despachó gente a tierra para providenciar agua y comida fresca. Mas no hallaron el avío de verduras, carneros, puercos, terneras y novillos que salían otros años cuando estaban los jesuítas en las Californias, y nos havíamos de contentar todos los de la nave con solos unos pocos novillos, que fué preciso traerlos como de 30 leguas tierra adentro. Aunque las Californias son tierra tan estéril y falta de agua, con todo nuestros Padres missioneros de la Provincia de Méjico, desde que conquistaron a costa de su sangre y de inmensos trabajos aquella tierra para Jesu Christo y para el Rey, procuraron con indecibles fatigas que diesse algunos frutos y ganados para su sustento y de los indios. De todo esto gran parte se hallaba ya dissipada en menos de dos años que allí faltaban dichos Padres missioneros.

Aconteció tam[21]bién que poco después que sacaron los Padres de California se encendió una epidemia pestilencial, especialmente en los pueblos de la parte del sur, que casi los despobló de indios. Con essa epidemia murieron también los astrónomos franceses que fueron a las Californias para observar el tránsito de Venus por el disco del sol, y sólo escapó con la vida un astrónomo español que iba en su comitiva, quien llevó a la Europa los papeles de sus observaciones. Aquí supimos la reciente expedición que por orden del Rey se havía hecho con dos embarcaciones para poblar el puerto de Monte Rey en la costa de ovest de la California, y nos contaron cómo la[x] una de las

[v] habla *ms* || [w] a *ms* || [x] ha *ms* || [y] percisamente *ms*.

embarcaciones havía arribado maltratada y falta de gente por haver muerto muchos, y la otra quedava invernada en el Puerto de San Diego esperando socorro para poder proseguir al destino, y que sólo llevaba por tierra al Gobernador de Californias. Habrá de gastar muchos miles el Rey para el efecto y para su conservación, porque los españoles y mulatos de la Nueva España no gustan de desterrarse de su patria como ni otra nación alguna precisamente [y] por mudar de [22] temperamento, si no hallan alguno modo de establecerse con alguna conveniencia. Sólo los missioneros verdaderamente celesos y que proceden por motivos sobrenaturales tienen estómago para digerir con constancia los crudos trabajos que en semejantes regiones es preciso devorar.

La espiritual administración de los indios californios fué encargada a los Padres franciscanos observantes de un Colegio de missioneros de especial recolleción que estos Religiosos tienen en la Ciudad de Méjico, cuyo título es San Fernando, por cuya razón son llamados en toda la Nueva España Fernandinos, como por semejante razón los missioneros de otro Colegio que los mismos Religiosos tienen en Crétaro [13], cuyo título es de la Santa Cruz, se llaman los Crucíferos; y a éstos [z] fué encargada la espiritual administración de los indios de la Sonora y Primería [14]. Unos y otros indios fueron afortunados en que los cupiesse estos missioneros, después que perdieron a los jesuítas, pues son Religiosos de grande ejemplo, celo y prudencia, que todo es menester para que no se pierdan aquellas Christiandades.

[*Some Indians of the former Mexican Jesuit Missions come aboard*]

Con todo, no sé si por falta de Religiosos o por otro motivo pu-[23]sieron dos clérigos en la California en el Pueblo llamada Santa Ana y en el de San José, en cuya [a] playa estábamos fondeados; vimos a ambos a dos, porque vinieron abordo de la nave, y ellos mismos confesaban que no era para ellos aquel país ni provincia. Enterneciόme aquí notablemente y me hizo asomar [b] las lágrimas a los ojos lo que nos pasó con unos indios californios al dicho Pueblo de San José. Luego que ellos vieron que havía jesuítas en la nave, sin embargo de su indecible cortedad y que a ninguno de nosotros conocían y que no ignoraban que íbamos en cualidad de presos, al punto se ingeniaron con los marineros que les permitiesen venir a abordo de la barca o lancha en que tenían los barriles de agua. Subieron a la nave, y al ver algunos Padres que en la ocasión se hallaban en el alcázar al punto se arojaron a ellos a besarles las manos y no sabiendo esplicarse de otra suerte rompieron delante de todos en lágrimas y sollozos implacables, con admiración de la gente de la nave.

---

[z] estas *ms* || [a] cada *ms* || [b] asormar *ms*.

---

[13] *Crétaro* is a colloquial pronunciation for *Querétaro*.
[14] *Primería* is, of course, for *Pimería*.

No quise subir arriba por no dar que decir y por la cautela que para el público [24] era menester. Hice con todo que con disimulo bajassen donde me hallaba con [uno][c] de los Padres, y lo mismo fué ver ellos otra vez nuestras sotanas que romper en llanto otra vez. Preguntéles por qué havían venido a bordo a distancia de cerca una legua de tierra en que estábamos fondeados y por qué lloraban. Entendióme el principal de ellos, que era el Governadorcillo del pueblo, y con medias palabras castellanas que sabía, mezcladas con lágrimas, dijo:—¿Cómo no hemos a llorar con el amargo dolor que abrasa nuestras entrañas al avivársenos [d], con la presencia de Padres reverendos, la tierna memoria de los Padres de nuestras almas, de quienes nos vemos privados? Ellos, tolerando nuestra rudeza, nos instruían a nosotros y nuestros hijos y nos enseñaban el camino del cielo. Ellos, a más de esso, como si fuessen nuestras madres, nos solicitaban con grande afán vestido y comida, y nos apoyaban en nuestras aflicciones con entrañable amor. Empero desde que nos los quitaron, nos quedamos [e] como huérfanos y lleno[s] de infilicidades y miserias, que las unas se alcanzan a las otras. La peste, que apenas dejó hombre a vida en [25] nuestro pueblo, alcanzó a la hambre, y ésta nos acaba a los pocos que quedamos. Venimos, aunque a ninguno de vuestras reverencias conozemos, y sabemos que vienen presos y no pueden aliviarnos; con todo, venimos a ver y besar las manos de lo[s] que sabemos son hermanos de los que fueron nuestros Padres amantíssimos; y yo y un compañero que también sabe hablar un poco en lengua española, venimos también para que vuestras reverencias nos concedan el consuelo de oirnos de confesión antes que muramos, ya que tenemos [f] la dicha de lograr este lance. —

Arrasarónseme los ojos, porque persuadían más aquellos indios y explicaban mejor su mente con sus lágrimas, con su desnudez y palidez de sus macilentes semblantes que con sus toscas palabras. Les consolamos en cuanto podimos; les dimos algunos trapos para cubrir sus carnes; les hize comer, aunque no querían, para que se recobraran un poco; les exorté a la paciencia, a la fidelidad con Dios [g] y con el Rey, y a la obediencia a sus superiores espirituales y temporales, y les despachamos para tierra; mas ellos no acababan ni acertaban a desprenderse de nosotros, y vol[26]vían abordo para vernos dos o tres veces que les permitieron meterse en la lancha.

[*The voyage is continued to Puerto de Navidad and Acapulco*]

Día 7 de diciembre por la tarde levamos para hacer la travesía de la boca del Seno [h] Califor[n]io, que es como de 70 a 100 leguas, hasta descubrir el que llaman Cabo Corrientes. Y después, metiéndose la proa al sur, fuimos costeando aquella parte de la América siempre a vista de tierra hasta que día 13 de diciembre llegamos a ponernos en

---

c *The context seems to demand some word like* uno *or* alguno || d avivarsemos *ms* || e con quedamos *ms* || f tenermos *ms* || g que con Dios *ms* || h Sens *ms*.

frente del Puerto de Navidad. Aquí sin echar ancla, el Comandante de la nave, como es costumbre, despachó con el bote [i] pliego a tierra para el señor Virrey de Méjico; y proseguimos costeando nuestra derrota para Acapulco con la esperanza de llegar dentro de dos o tres días, pues no distávamos ya más de 100 leguas.

Pero Dios nos embió calmas que por dos o tres veces nos obligaron a dar fondo en aquella costa desierta y empezamos [k] a sentir fuertes calores [l] que causaron algunas [m] enfermedades a las gentes, con la cuasi repentina novedad, como suele, por acabar de salir de los fríos de la altura de polo. Vimos [27] en los mares de esta costa muchedumbre grande de variedad de pezes y de tortugas grandíssimas, que la gente de mar cogían y comían a satisfacción. Pero lo que a nosotros [n] nos hizo mayor novedad fué el que por dos días navegando con lento curso vimos el mar sembrado de culebras pequeñas [o] del largo de 3 ó 4 cuartas [p], que iban nadando en la superficie del mar, y también metidas del todo en él como si fueran peces [q]. Esto no era novedad para los antiguos en navegar por aquella costa; por lo [cual] aquel distrito lo [r] llaman Mar de Culebras.

Por fin, día 25 de diciembre con la alegría de la grande festividad del Nacimiento del Señor, como al medio día dimos fondo en el Puerto de Acapulco, concluiendo este viage en cinco meses menos algunos días, pues le comenzamos día primero de agosto, cuando por lo regular suelen tardar en él medio año. Después de dar las gracias a [s] Dios, las dimos también a la gente de la nave, desde el Comandante hasta el último oficial, pasagero y marinero, pues todos se portaron con nosotros con grande caridad, piedad y atención, socorri[28]éndonos en nuestras necesidades, cada uno conforme su possibilidad.

En toda la navegación tuvimos el consuelo del santo sacrificio de la Misa, menos tal cual día que el tiempo no lo permitía [t]. Pudimos sacar de Manila un altar portátil con todos los paramentos; y con esse y con el suyo que nos franqueaba el Capellán de la nave decíamos en [u] turno cuatro Misas los días festivos y dos los días que no eran; y no decíamos más por no ser molestos ni impedir las maniobras de la nave.

[*The dreaded Tabardillo rages at Acapulco; the Governor is nursed back to health by the Jesuit Brother Marcos*]

El mismo día 25 cuando por la mañana nos metíamos por la boca del Puerto de Acapulco, supimos de [v] los guardas del haber [v'] Real que aquel Puerto se hallaba actualmente infestado de fiebres malignas, y que se hallaba ya en el sesto día de un maligno tavardillo y de grave peligro el señor Castellano que es allí el Superior en lo político y mi-

---

[i] tote *ms* || [k] empazamos *ms* || [l] cabres *ms* || [m] algunos *ms* || [n] nuestros *ms* || [o] paqueñas *ms* || [p] cuartos *ms* || [q] pestes *ms* || [r] la *ms* || [s] de *ms* || [t] permitan *ms* || [u] que *ms* || [v] que *ms* || [v'] hacer *ms*.

litar. Este era D. Teodoro de Croix, [w] Cavallero profeso del orden Teutónico [x] y sobrino del actual Virey de Nueva España, el Marqués de Croix [y]. Al punto por carta mía y por el Comandante de nuestra nave [29] le ofrecí la tal cual pericia en la medicina de un Hermano que venía con nosotros, y algunas medicinas que nos quedaban de las que nos havían providenciado en Manila, pues sabía yo de antemano cuán falto suele hallarse aquel Puerto de médicos y medicinas, porque [por] su mal clima no lo havitan los españoles sino es por tres meses que suele allí perma[ne]cer la nave de China, que assí llaman a la de Filipinas.

Vino al instante admitida mi oferta, y luego antes que diéramos fondo despaché en un bote al Hermano Marcos, que era nuestro médico, con la caja de botica para tierra y con el encargo de que dijese al señor Castellano que todos nosotros estábamos a la disposición de su Señoría en cuanto pudiéramos servirle de algún alivio. Día 26 de dicho por la tarde desembarcamos, y desde la playa sin detención nos llevaron al Castillo, distante de la población del Puerto como el tercio de una milla, y situado sobre una loma; lo que hizo saltar las lágrimas de los ojos de muchos, que miraban, no sin sen[30]timiento y compassión, al ver llevar una processión de jesuítas al lugar donde fuera [z] [de] la guarnición de soldados solos se hallan los forzados y presos por sus grabes delitos, y esto en circunstancias que acabá[ba]mos de llegar de una navegación [a] tan lue[n]ga y peligrosa. Mas lo que o los ojos de muchos parecía cossa tan ignominiosa, en la realidad no era sino una providencia de Dios muy benéfica para nosotros, y también del señor Castellano que assí lo dispuso por ser el Castillo sitio más sano y de ay[r]es más puros que la población del Puerto que está en lo bajo en la misma playa, donde se abrasa la gente de calor, y en la ocasión ardía en fiebres malignas.

Manifestóse más la buena intención del señor Castellano por el buen trato que mandó darnos con toda assistencia sin reparar en gastos, que allí por cualquier cosa son los precios excessibos. Dispusso que nos albergáramos [b] en las mismas piezas del castillo y que de día y de noche nos passeáramos por sus plazas y murallas cuanto nos diera la gana [31] y que entraran a vissitarnos cuantos [c] españoles quisiessen; como de hecho venían todos los españoles compañeros de la navegación y demás del Puerto a vernos y a tomar el ayre fresco del castillo con nosotros.

A los tres días de estar en dicha Fuerza, el único que quedaba en pie de todos los oficiales Reales, y aun ése estaba tocado ya de la enfermedad, vino a proponerme el grave cuidado en que se hallaba su mayordomo sobre que recaían todas las providencias que devían tomarse en la actualidad relativas al govierno y a la enfermedad del señor Castellano por estar enfermos todos los oficiales Reales; que lo que más le afligía [era] el temor de la muerte del [d] señor Castellano, cuya enfermedad pintaba [e] may mal, y se explicaba ya con profundos y mor-

---

w Creix *ms* || x Aventenico *ms* || y Creix *ms* || z formo *ms* || a razong.on *ms* || b alvengaramos *ms* || c cuatro *ms* || d dh *ms* || e pintada *ms*

tales letargos[f], que le[g] tenían ya del todo privado, y ninguno había tenido ánimo de intimarle a tiempo la necesidad de recivir los santos sacramentos por aquel lanze; que el cura del Puerto estaba en el artículo de la muerte y el vicecura ya con las calen[32]turas, ni havía allí otro sacerdote que lo juzgase a propósito para el caso; que ya havía despachado posta a Méjico distante cien leguas al señor Virey, dandóle parte de la enfermedad de su sobrino el señor Castellano, aunque sin explicarle[h] su gravedad por no causa[r]le gran pesadumbre, pero que ésta sería recibi[d]a después si el cavallero moría sin sacramentos. Respondíle que aunque nosotros estábamos presos por el Rey y encarcelados en aquel castillo en qualidad de reos de estado, expatriados y civilmente muertos e incapaces de exerzer[i] acción alguna vital política en sus dominios y aunque [a] todo fiel vasallo de su Magestad Católica tenía vedada por la Real pragmática toda comunicación con nosotros so pena de incidir en reato de estado y en la Real indignación, con todo esso[j] que nos hallábamos allí 18 sacerdotes jesuítas dispuestos todos a servirle con gusto en cuanto pudiéramos y a socorrer con toda prontitud a la urgente necesidad en [33] que se hallaba el señor Castellano, si Dios le concedía algún intervalo de advertencia, y que convenía no perder más tiempo.

La cosa vino a parar en que al punto bajé al Puerto al Palacio del señor Castellano; halléle alatargado, sin advertencia alguna, y assí prosiguió todo el día y toda la noche. Mas el día siguiente por la mañana le concedió Dios un breve intervalo de advertencia y fuerzas, con que le intimé el peligro en que se hallaba, y sin la menor dificultad se confesó conmigo a toda satisfación. No pudo aquel día recivir el viático, porque a poco tiempo de acabar de confesarse le sobrevino otra vez el letargo[k], que le duró hasta el día siguiente por la mañana, cuando bolbiendo en sí, se reconcilió y recibió a el Divino Señor con grande devoción, ternura, y con grande ejemplo y aun lágrimas de los circunstantes, pues generalmente era estimado de todos aquel caballero flamenco por su particular amabilidad y bellas costumbres.

Permanecí con el Hermano Marcos en su palacio [34] por quince días y noches continuas, assistiéndole no sólo en lo espiritual sino también en lo corporal, mientras los otros compañeros en el castillo le encomendaban a Dios, pidiendo por su salud si lo convenía, pues se[l] confirmaron también sus criados menos el Mayordomo, que con trabajo se mantenía en pie, y no me moví hasta dejarle fuera de peligro, sin calentura, y convaleciendo con felicidad. Venía de Méjico el médico del señor Virey con medicinas, pero el mismo señor Castellano le ordenó por carta, que le cogió a mitad del camino, que se bolviese para Méjico, que ya no era menester.

Antes que partiéramos de Acapulco escribí dos cartas al señor Virey suplicándole a su Excelencia dos cosas, la una que nos hiciese la gracia

---

[f] letragos *ms* || [g] la *ms* || [h] explicada *ms* || [i] ererzer *ms* || [j] caso *ms* || [k] letrago *ms* || [l] le *ms*.

de no comisionar por conductor nuestro a cierto sugeto, que me constaba tenía puesta la pretensión de conducirnos, no sólo por tierra hasta Veracruz, sino también de llevarnos hasta Cádiz como en triunfo y exaltación de sus méritos y servicios del Rey para con[35]seguir más fácilmente sus ascensos y preten[d]ido premio. Este era un hombre de genio dominante, áspero, y de trato grozero; más a propósito para añadirnos aflicción en los indispensables travajos que para mitigarla, y cuya sola pretensión tenía ya afligidos a los Padres nuestros compañeros. La otra que se dignasse su Excelencia de mandarnos providenciar alguna ropa gruessa para poder[m] resistir a los rigores del frío cuando pasáramos por las cercanías de los páramos nevados, pues aunque el gobierno Real de Manila nos havía despachado con ropa abundante de la que únicamente permite vestir aquel fogoso clima, no havía encontrado la que necessitábamos para climas fríos. Respondióme su Excelencia, concediéndome ambas a dos cosas, de modo que la ropa nos la entregaron[n] a mitad del camino cuando ya la necessitábamos, y los comissarios conductores fueron tales cuales los podíamos desear.

Todo esto lo miramos nosotros como particulares providencias de Dios porque no pereciéramos en tan dilatado [36] viage, llevados presos a dirección agena de hombres de tan diferentes dictámenes, humores y voluntades, por mar y tierra de tan opuestos climas y tan arduos caminos[o]. Como también se hizo reparable a todos, no sin admiración, la especial protección de Dios para con nosotros en la estada de este Puerto de Acapulco, sin que a ninguno de nosotros nos tocara el contagio, ni aun al Hermano Marcos ni a mí, que sin tener descanso de la navegación, ni poder repossar, ni apenas dormir de día ni de noche, estuvimos abajo en el Puerto en medio de los contagiados, assistiendo al señor Castellano, siendo assí que [se] iba prendiendo el contagio en muchos de los que vinieron de Manila con nosotros en la misma nave.

Está Acapulco en los 16 grados y medio de latitud septentrional. Su Puerto es tenido por uno de los mejores que se conocen por el resguardo de las naves, por su seguro fondo que permite que los navíos se arrimen a la misma playa hasta afianzarse con los [37] cables en los árboles de ella, y por estar defendido de todos vientos. Su clima es muy ardiente, destemplado[p] y contrario a la salud. Es también muy expuesto a temblores de tierra de suerte que no huvo día que no sacudiesse la tierra, precediendo por lo común como un minuto antes un notable ruido subterráneo[q]. Experimentamos también un raro fenómeno y fué que un día a prima noche, estando el cielo del todo sereno, sin una nube, se encendió una exhalación tan grande y luminosa que por un minuto alumbró la tierra casi con tanta luz como un día claro, y remató con un grande trueno como del mayor tiro de artillería.

Aquí supimos la muerte de Clemente XIII, y la exaltación a la Tiara de Clemente XIV, y el Rey havía ordenado para éste tres días de lu-

---

[m] podre *ms* || [n] entergaron *ms* || [o] camdnos *ms* || [p] destemplaro *ms* || [q] subturnio *ms*.

minarias en sus reinos hasta en las Américas. Nos contaron también el empeño de la casa de Borbón y de Portugal para la abolición de toda la Compañía de Jesús. Supimos también los travajos de los jesuítas de la Pro[38]vincia de Méjico, especialmente de los missioneros, después que 18 de ellos a fuerza de travajos y mal tratamiento perdieron sus vidas en los mismos umbrales de dichas missiones, se hallan ahora todavía los que quedaron vivos en el hospicio del Puerto de Santa María particularmente presos y cansados [15].

Tampoco se nos ocultó el mal éxito de la expedición costosíssima al Rey que el Real Visitador de Nueva España havía hecho en la Sonora a fin de descubrir los decantados tesoros de las minas del Cerro Prieto, el cual se huvo de retirar sin tesoros [16], sin gentes, y por poco sin vida, quedando aquella provincia más alboratada, y los infieles bárbaros más irritados, de modo que se abanzan en los partidos pacíficos, haciendo horribles estragos.

AÑO 1770.

[*The Exiles journey overland from Acapulco to Veracruz*]

Día 2 de enero de dicho, por la tarde, empezamos el viage de tierra por Vera Cruz. Es ésta [39] de 200 leguas de tierra. Lo más de ella

---

[15] DECORME, *o. c.*, II, 542-43 thus sums up the activity of the Order in Lower California: « En los 72 años que los Jesuítas trabajaron en California, fundaron 18 misiones y empezaron otra, aunque cuatro de ellas se suprimieron. Pasaron à la misión más de 52 misioneros cuya lista pondremos luego; murieron en ella 15 Padres y un Hermano y otros tantos Padres y un Hermano fueron desterrados... La orden de destierro no llegó a California sino a principios de 1768... Hiciéronse a la vela en Loreto el 3 de Febrero 1768 ». « The remoteness of the peninsula prevented the intended enforcement of the decree there simultaneously with the rest of the Viceroyalty. It was not, in fact, promulgated there till February 8th, 1768, and the Franciscans who where assigned to succeed the Jesuits in the Missions, did not arrive until some months after » (JOHN T. DOYLE in his introduction to PALOU, *o. c.*, I, xi-xii).

[16] Jesuit treasures in Mexico seem to have had the same power and tendency to vanish as those in the Philippines. « Those (Missionary establishments) of the peninsula began to decline almost from the moment of their transfer from control of the Jesuits, their original founders, who were not only the first that succeeded in gaining any foothold among the wild tribes of that sterile country, but seem also to have been the only ones able to maintain it... But the fables of the riches of the country had again gained credence, and it came to be believed that those cunning priests had discovered in it mines of great wealth, which they concealed, and from which they amassed enormous treasures... The allurements of this fabled wealth excited the cupidity of the hungry politicos of the day, and contributed not a little to the sudden and cruel decree of February 1767, for the expulsion of the order from all the Spanish dominions. It is said that Charles III confidently expected to derive four millions of dollars from the spoliation of the Jesuits in California alone. The total of the sums found in their coffers proved to be under one hundred dollars » (Doyle, *ib.*).

montuosa, [r] áspera y quebrada, y que gran parte es menester caminarla de noche, por evitar los ardores del sol, aunque no sin riesgo de precipitarse en muy profundos barrancos, en varios pasos. Mas no por estar todo el camino comprendido en [s] la zona tórrida, dejamos de sentir mucho frío algunos días, cuando passamos por las faldas de algunos montes nevados, cosa que yo no había visto desde que salí de Nueva España para Filipinas, porque en éstas ni hay [t] nieve ni los naturales conozen tal cosa. Comenzamos el viage a cavallo, y assí lo proseguimos, menos 40 leguas en que los caminos sufren ruedas y las pasamos en coches de camino. Las primeras 45 leguas las hizimos bajo la conducción de un comissionado que nos señaló el señor Castellano de Acapulco, con escolta de solos dos soldados de a cavallo por la formalidad inescusable a lo público, conforme las órdenes que allí havía del Rey.

Empero tanto el comisario como los soldados se portaron con nosotros [40] con toda humanidad, solicitándonos cuanto alivio permitía la tierra, para que no nos rindiéramos a las duras [u] impressiones de tantas fatigas, pervigilios y desigualdades de tiempo. Luego dimos en otro conductor comisionado del señor Virey de Méjico para que desde aquel parage nos condugera hasta Vera Cruz; el que se portó con igual humanidad con nosotros. Dispuso el señor Virey con prudencia el que desviáramos de las Ciudades de Méjico y de la Puebla de los Angeles, que son las más populosas de la Nueva España, porque es tanto el amor que el común de aquellas [v] gentes tienen a los jesuítas y tanto el dolor que les queda todavía altamente impresso [w] por la expulsión, que con razón se podía temer algun alvoroto; y cuando menos se huvieran despoblado las casas para salir a vernos al camino sólo por ver jesuítas. En ortos pueblos menos distantes de Méjico y Puebla se contentaban [x] con salir a las puertas de sus casas las familias enteras cuando nosotros passábamos por la calle, dirritiéndose [41] en lágrimas y siguiéndonos con sus ojos hasta perdernos de vista.

Por razón de los caminos fué preciso pasar por muy cerca de la Puebla de los Angeles, y por eso nos añadieron de escolta un piquete de Dragones montados con su oficial; y con todo que tomaron de providencia de que passáramos muy de mañana y a todo correr, no faltaron gentes que pretendieron arrojarse a los coches por entre los soldados para siquiera lograr el besarnos las manos con peligro de ser [y] atropellados.

Día 17 de febrero por la mañana llegamos a Vera Cruz concluyendo el viage de 200 leguas con que hizimos el tránsito de un occéano a otro.

---

r montuna *ms* || s comprendido en] comprendidos *ms* || t las *ms* || u rindiéramos a las duras] rinderamos a los duros *ms* || v de *ms* || w impressos *ms* || x contertaban *ms.; contentaban* ***seems to fit the construction better than*** concertaban. || y sus *ms*.

Entramos en fila en la ciudad con soldados puestos en orden por delante, por detrás y por los lados, y nos alojaro[n] en el Convento de San Francisco, cuyos Religiosos se portaron con nosotros con una caridad verdaderamente religiosa, procurándonos cuantos alivios pudieron conseguir a nuestro favor.

Día 31 de marzo nos llevaron a una [42] urca ya por la tarde; y el día siguiente, primero de abril, al medio día levamos con viento favorable. Pero nos duró poco y empezamos....

III. - COMMENTARII BREVIORES

CORNELIS CORT A-T-IL GRAVÉ UN PORTRAIT DE SAINT IGNACE DE LOYOLA?

par le P. EDMOND LAMALLE S. I. - Rome.

SUMMARIUM. - Quae sub nomine Cornelii Cort circumfertur S. Ignatii de Loyola aere expressa effigies, clarissimo illi neerlandico artifici adscribi non potest, vel ea sola de causa quod ex alia imagine manifeste efficta videtur, quae ab Hieronymo Wierx, et ipso optimae notae artifice, caelata est. Cum enim Cornelii Cort opera apud coetaneos plurimum valerent et lucri cupiditate editores ea saepius imitarentur, haud raro etiam aliorum caelorum fructus licet immaturos supposito eius nomine cohonestare conati sunt.

Dans l'histoire de la gravure au XVI[e] siècle, Cornelis Cort se présente à nous comme une figure d'une importance centrale, et pourtant décevante à plus d'un point de vue. Il s'impose à l'attention par le nombre et la qualité de ses estampes, par un talent assez souple pour interpréter les œuvres des peintres italiens et flamands les plus divers; sa vogue et son influence ont été incontestables et fort étendues. Ce qui nous le fait dire décevant, c'est, pour le critique d'art, la nature propre de son talent: la merveilleuse facilité de son burin reste du domaine de la technique, sans qu'on y sente l'inspiration du vrai génie. Pour l'historien, ce ne sont pas seulement les obscurités qui enveloppent encore plusieurs périodes de sa vie, mais surtout les délicats problèmes d'attribution soulevés par plusieurs des gravures qui circulent sous son nom [1].

Ce Hollandais, né à Hoorn en 1533, travailla d'abord douze ans aux Pays-Bas pour des éditeurs anversois. Il servit surtout la « boutique » de Jérôme Cock, cet autre Hollandais qui, établi à Anvers vers 1546, contribua comme peu d'autres à faire de cette ville un centre international de production et de diffusion de l'estampe. Cort se classe dès ses débuts parmi les graveurs d'estampes ou de reproduction [2]

[1] Ludw. BURCHARD, *Cornelis Cort*, dans THIEME-BECKER, *Lexikon der bildender Künstler*, t. VII (1012), pp. 475-475; A.J.J. DELEN, *Histoire de la gravure dans les anciens Pays-Bas*, vol. III, *Le XVIe siècle, les graveurs d'estampes* (Bruxelles-Paris 1935), pp. 80-81; J.C.J. BIERENS DE HAAN, *L'œuvre gravé de Cornelis Cort, graveur hollandais, 1533-1578*, La Haye 1948. - On peut voir aussi Ugo DA COMO, *Girolamo Muziano* (Bergame 1930), pp. 101-105, 180-186. - Une des appréciations les plus équitables de C. Cort, mérites et faiblesses, nous semble celle de Jean E. BERSIER, *La gravure. Les procédés. L'histoire* (Paris 1947), pp. 121-122.

[2] Nous utilisons ce terme dans le sens où Mr Delen l'emploie pour la division même de son *Histoire*, par opposition aux graveurs illustrateurs. Le graveur d'il-

et dans le groupe des italianisants. Nombreux sont, dès cette première période, les artistes italiens aussi bien que flamands interprétés par son burin, Fr. Floris de Vriendt, Martin van Heemsterck, Michel Coxie et Lambert Lombart, mais aussi André del Sarto, Jules Romain, le Primatice, et bien d'autres. Vers 1565, on le trouve à Venise, où il devient le graveur privilégié, à tous les sens du mot, du Titien. Celui-ci, qui compte sur Cort pour la diffusion de sa gloire, lui préparera parfois lui-même des dessins spéciaux pour la gravure de ses toiles les plus difficiles. Ce contact fut d'ailleurs des plus bienfaisants pour Cort lui-même, au point de marquer pour lui le début d'une nouvelle manière, plus large et plus souple que celle de ses planches antérieures. Dès 1566, Cort s'établit à Rome, quitte à revenir quelque temps à Venise pour finir de graver l'œuvre du Titien; il mourra en 1578, deux ans après le maître vénitien. Si rien ne prouve qu'il ait fondé à Rome une école de gravure, comme on l'a dit, il est certain qu'il réunit autour de lui un certain nombre de collaborateurs: leur contribution explique en partie l'abondance de sa production et ses inégalités.

Dans le choix des pièces qu'il reproduisit, Cort fut loin de s'en tenir aux chefs d'œuvre. Ses planches ont vulgarisé Titien et Raphaël, Barocci et Carracci, mais, à côté d'eux, bien des artistes de second plan, tel ce Girolamo Muziano, un de ses préférés, dont la série des « Saints pénitents dans de grands paysages » marque une étape, grâce à lui, dans l'évolution du paysage gravé [3]. On regrette davantage de le voir s'attarder sur des toiles laborieuses et médiocres, comme celles, par exemple, de Federico Zuccari [4]. Plus accessibles au grand public, ces œuvres moyennes étaient sans doute plus demandées.

En effet, devenu le graveur à la mode, Cort était entré dans le grand commerce de l'estampe, organisé maintenant à Rome aussi par d'habiles négociants. Le principal d'entre eux, le Français Antoine Lafréry [5] se fera l'éditeur d'un bon nombre de ses planches et de ses suites. Mais la vogue prolongée dont elles jouirent fit subir à ces planches, entre les mains des libraires, de multiples avatars qui font le désespoir

---

lustration exécute les planches qui accompagneront le texte de livres imprimés, d'après des dessins faits expressément pour cette fin. Le graveur d'estampes ou de reproduction se consacre à la diffusion, par l'estampe (images séparées ou suites, libres ou en albums), des œuvres de peintres ou sculpteurs, qui en principe n'existent qu'en un seul exemplaire. Avant l'invention des procédés modernes de reproduction l'estampe a été la voie principale pour étendre la connaissance des œuvres d'art. Souvent elle est seule à nous faire apprécier des originaux disparus.

[3] L'expression est de Mr BIERENS DE HAAN, *op. cit.* p. 121-122.

[4] C'est lui qui a gravé l'*Annonciation*, peinte par F. Zuccari dans l'église du Collège Romain qui précéda l'église actuelle de Saint-Ignace ; nous ne connaissons plus cette fresque que par lui ; BIERENS de HAAN, p. 49, n. 26.

[5] Les pages déjà anciennes du Cardinal Fr. EHRLE S. I. restent les meilleures sur le sujet ; voir son introduction à la reproduction du plan de Rome de 1577 ; *Roma prima di Sisto V. La pianta di Roma Du-Pérac-Lafréry del 1577- ... Contributo alla storia del commercio delle stampe a Roma nel secolo 16° e 17°*, Roma 1908.

des critiques. Soumises à des tirages répétés, souvent avec de nouvelles inscriptions, surtout quand elles passent d'un éditeur à l'autre, parfois avec des retouches plus ou moins prononcées, elles furent en outre recopiées par des artistes de tout rang. Certaines pièces seront encore réimprimées par l'éditeur Carlo Levi en 1792, deux siècles après la mort de notre graveur. Il y a plus : dans cette circulation mêlée d'images et d'estampes, destinées aux touristes et aux pèlerins plus encore qu'aux artistes, des libraires ne se font pas scrupule de placer des noms ou des initiales connues sous des pièces obscures pour en faciliter la vente. A la fin du XVI[e] et au début du XVII[e] siècle, la signature de Cornelis Cort fut une de celles dont ils abusèrent le plus volontiers [6]. Il fallait rappeler ces circonstances pour comprendre le petit problème qui fait l'objet de la présente note.

On nous a consulté plusieurs fois à propos d'une gravure représentant saint Ignace de Loyola, en buste, dans une double bordure. Le saint porte le manteau romain et la barrette ou bonnet carré et sa physionomie suit manifestement le portrait bien connu peint à Rome en 1556, après la mort du saint, par Jacopino del Conte [7]. Sous l'image, deux lignes de texte :

P. Ignatius de Loyola author atque fundator Societatis Iesu. obiit a° Dñi 1556. aetatis suae 65.

et la signature :

C. C. sculp. anno 1556.

On lit d'ordinaire ces initiales C. C. comme celles de Cornelis Cort et c'est sous son nom que la pièce est insérée et décrite par Mr Barcia dans le catalogue des portraits de personnages espagnols de la Bibliothèque Nationale de Madrid [8]. L'historien consciencieux de Cort, Mr J.C.J. Bierens de Haan, l'a accueillie sans objection dans son répertoire [9], d'après une photographie reçue du collectionneur anversois P. Ferdinand Peeters S. I. († 4 janvier 1942).

---

[6] Delen, *op. cit.*, t. III, p. 65. Cort a été le graveur le plus copié après Dürer.

[7] Cf. MHSI. *Fontes narrativi de S. Ignacio*, vol. I (Rome 1943), p. 779 ; P. Tacchi Venturi, S. I. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, vol. II. parte I (2e éd. Rome 1950), pp. 353-358. - Nous ne savons où Mr Bierens de Haan a pris le nom qu'il donne à l'artiste : d'après Diego de Carça (*op. cit.*, p. 191).

[8] Angel M. de Barcia, *Catálogo de los retratos de los personajes españoles que se conservan en la sección de estampas y de bellas artes de la Biblioteca Nacional* (Madrid 1901), p. 458, n. 1057, 1.

[9] *Op. cit.*, p. 151 et fig. 51. Les inexactitudes qu'on relèvera dans la description s'expliquent sans doute par le fait que l'auteur n'a pu disposer que d'une photographie. Il n'a pu localiser aucun exemplaire ; en fait, la photographie communiquée venait de la Bibliothèque Nationale de Paris, mais la cote indiquée sur l'épreuve photographique dans la collection Peeters étant fausse, nous n'avons pu retrouver l'original à París.

La reproduction que nous en donnons nous dispensera d'une longue description. D'après les auteurs que nous venons de citer, MM. Barcia et Bierens de Haan, elle présenterait une particularité fort rare, la présence d'une seconde bordure, d'un style différent, entourant comme d'un cadre le dessin d'une gravure complète avec sa propre bordure et son bord blanc. Cette bordure extérieure représente, dans la partie inférieure, saint Ignace composant à Manrèse les *Exercices Spirituels;* deux arbres se continuent, à droite et à gauche, en une ornementation végétale plus ou moins stylisée; dans la partie supérieure, la colombe du Saint-Esprit [10]. Quant à l'encadrement intérieur, il est d'un type usuel dans l'imagerie flamande: le buste est pris dans un cartouche ovale orné de cuirs et inscrit dans un rectangle; les angles de celui-ci sont meublés par quatre petits ovales, avec des scènes de la vie du saint.

Mais cet ensemble insolite remonte-t-il à l'auteur de l'estampe? Les photographies laissent suffisamment reconnaître un fait que les deux auteurs cités ne mentionnent pas, et que nous avons fait vérifier sur l'original conservé à Madrid [11]: la bordure extérieure est imprimée sur un papier différent, appliqué par après à la gravure qu'elle encadre. Elle peut donc être le fait d'un éditeur postérieur et la différence de style le donnerait assez à penser [12].

Quant à l'attribution de la gravure, même réduite à sa partie centrale, à Cornelis Cort, elle ne nous paraît pas défendable. L'inscription datée: *C. C. sculpsit anno 1556*, qui voudrait la rendre intéressante, en la rapportant à l'année même de la mort du saint, est un premier motif de défiance. Si imparfaite que soit notre connaissance de la vie de Cort, il ne semble pas être venu en Italie avant 1564 ou 1565. S'il avait gravé plus tard le portrait peint en 1556 par Jacopino del Conte, aurait-il placé cette fausse date? Le procédé trahit le faussaire.

---

[10] BIERENS DE HAAN, *loc. cit.:* la colombe eucharistique; on excusera l'auteur de n'avoir pas vu que le paysage du bas représente Manrèse.

[11] Réponse de Mr Ramón Paz, conservateur à la Bibl. Nationale, le 30 mai 1951, à notre confrère le P. Michel Batllori, qui avait bien voulu faire la demande pour nous.

[12] Il s'agit bien d'une édition, et non d'un simple montage accidentel, propre à l'exemplaire de Madrid, car celui de la Bibliothèque Nationale de Paris (que nous connaissons par la photographie de la collection Peeters), se présente de la même manière. En outre, deux fois des marchands d'estampes nous ont offert à Rome, ces dernières années, un exemplaire avec la double bordure, chaque fois malheureusement en piètre état. Nous avons vu deux fois des exemplaires réduits à la partie centrale, sans la bordure extérieure, mais l'étroitesse du bord blanc pouvait faire croire qu'ils l'avaient perdue. Enfin, nous connaissons des copies postérieures, fort médiocres, toujours sans la seconde bordure.

Les exemplaires qui ont passé sous nos yeux, en originaux ou en bonnes photographies, ne peuvent être de son burin, tant l'exécution est loin de la finesse et de la sûreté qui faisaient alors l'orgueil des graveurs flamands. Bien des détails — dans les plis du manteau et du col, dans les ombres du cartouche et ses têtes d'angelots, dans les figurines des médaillons d'angles — ont tout cet à peu près habituel des copies exécutées pour des fins purement commerciales; on ne retrouve le sens de leurs tailles qu'en se reportant à l'original qu'elles démarquent. C'est précisément le cas ici.

Il suffit en effet de rapprocher l'estampe attribuée à Cort d'une jolie gravure de Jérôme Wierx [13] pour conclure que nous n'avons à faire qu'à une copie assez médiocre de celle-ci (à l'exception, bien entendu, de la bordure extérieure adventice). Le texte est le même, quoique réparti différemment sur les deux lignes. Le cartouche ovale avec ses cuirs et les têtes d'anges encadrant le nom de Jésus, les quatre médaillons d'angles portant les scènes de la vie du saint, le buste lui-même, du moins le manteau avec le col et la barrette, sont identiques, mais avec combien plus de justesse, de fraîcheur et de précision chez Wierx, un virtuose des tailles fines et serrées: il suffit de comparer, pour nous borner à un exemple, les fronces de la couture du manteau au collet, détaillées par Wierx avec une minutie de primitif flamand, aux hachures plates de son copiste. Seule la physionomie a été légèrement modifiée et le motif en saute aux yeux: dans sa gravure, la première, croyons-nous, de toutes celles qu'il a consacrées à S. Ignace, Wierx donne au saint fondateur une expression savoureuse, certes, et singulièrement expressive, mais qui s'écarte par trop de la tradition iconographique romaine, fixée par le masque mortuaire et par le portrait de Jacopino del Conte. C'est précisément de ce modèle que le copiste a rapproché les traits du visage. La correction se laisse vérifier: la technique est légèrement différente dans la gravure de la tête, exprimant le modelé par des points au lieu des seules hachures.

Jérôme Wierx est né à Anvers en 1553 et mort en 1620. Enfant prodige comme son frère aîné Jean, il copiait comme lui, à douze ans, les plus belles estampes de Dürer. Nous ne savons de quand date son premier S. Ignace. L'absence du B. devant le nom du saint permet seulement d'en placer l'exécution avant l'année 1609,

---

[13] L. ALVIN, *Catalogue raisonné de l'œuvre des trois frères Jean, Jérôme et Antoine Wierix* (Bruxelles 1866), p. 403, n. 1936; A. HAMY S. I., *Essai sur l'iconographie de la Compagnie de Jésus* (Paris 1875), p. 121. Cette estampe de Wierx n'a rien de rare et se trouve dans les principaux cabinets d'estampes et dans de nombreuses collections. L'exemplaire ici reproduit porte la marque de la collection du P. Ferdinand Peeters S. I. à Anvers (collection passée après la mort du Père à la bibliothèque des Bollandistes).



S. IGNACE DE LOYOLA

Gravure attribuée à Cornelis Cort

(Madrid, Bibl. Nationale)





S. IGNACE DE LOYOLA

Gravure originale de Jérôme Wierx
(Bruxelles, Bibl. des Bollandistes)

Copie anonyme trouvée en Égypte
(Rome, Institut historique S. I.)

date de la béatification [14]. La verdeur de la physionomie, que Wierx a sensiblement atténuée dans ses portraits postérieures de S. Ignace, nous ferait situer cette estampe relativement tôt dans son œuvre. Ce n'est donc point strictement une impossibilité chronologique, mais l'insuffisance technique de l'exécution, sans parler des invraisemblances psychologiques, qui nous ferait écarter l'hypothèse d'une copie de Wierx par Cort lui-même (mort en 1578). Quant à l'hypothèse inverse, d'une reprise par Wierx, fut-ce en l'affinant, de l'estampe signée C. C., elle ne résiste pas à l'examen: aucun critique, rapprochant les deux planches, n'hésitera un instant sur le sens de la dépendance qui les relie.

Nous concluons donc qu'il faut rayer, du catalogue de l'œuvre gravé de Cornelis Cort, le portrait de S. Ignace qu'on veut lui attribuer. L'original de celui-ci est dû à Jérôme Wierx, et il a été recopié, pour les dévots du saint, par un obscur artisan. A moins que le nom de cet inconnu ne réponde par hasard aux initiales C. C. [15], cette signature et la date de 1556 doivent être le fait d'un éditeur peu scrupuleux, probablement romain, couvrant sa marchandise d'une marque avantageusement connue de sa clientèle.

Une petite trouvaille récente illustre à merveille cette vie des estampes, dont la diffusion, pour des fins de propagande religieuse ou d'intérêt commercial, s'accompagne malheureusement d'une dégradation sensible au point de vue de l'art. L'Institut historique de la Compagnie de Jésus à Rome possède une plaquette de cuivre, avec le négatif du même portrait et la signature: *C. C. sculp. anno 1556*. Acquise entre 1930 et 1935 à Tahta (Haute Egypte) par Mr le Professeur Louis Keimer, de l'Université Fouad I du Caire, cette planche fut offerte par lui, à l'occasion de l'Année Sainte 1950, au T. R. P. Jean-Baptiste Janssens, général de la Compagnie de Jésus. L'exécution en est si fruste qu'on pourrait croire la copie exécutée aux missions elles-mêmes, avec des outils de fortune; le contenu des médaillons d'angles est à peine esquissé, le rendu du manteau rudimentaire. L'expression de la figure est pourtant assez agréable. Les traits du visage et l'inscription montrent que la copie a été faite, non sur l'original de Wierx, mais sur l'adaptation retouchée, la soi-disant gravure de Cort.

---

[14] ALVIN catalogue, sous le n. 1935, une variante de la même gravure, mais avec le texte: *S.* Ignatius... (au lieu de *P.* Ignatius), et la tête nue entourée d'une auréole, retouches qu'on peut dater de 1622, année de la canonisation, ou peu après. Alvin ne semble pas avoir vu que le type au bonnet carré représente l'état original.

[15] Comme serait, par exemple, Cristoforo Cartaro, dont les œuvres ont parfois été confondues avec celles de Cort; mais aucun indice ne permet de dépasser ici la pure conjecture.

MICHAEL ACCOLTI, GOLD RUSH PADRE AND FOUNDER OF THE CALIFORNIA JESUITS

by Fr. JOHN BERNARD MCGLOIN S. I. - San Francisco.

SUMMARIUM. - Occasione centesimi anni ab ingressu primorum Iesu sodalium in Californiam (1849), auctor accuratius investigavit vitam Patris Michaelis Accolti barensis, qui fundator Societatis in illa regione merito est habitus. Eius priora studia in Italia, varii labores in Oregoniensi Statu ac in California, itinera ut recentes institutiones Societatis in Occidentalis Americae plagis firmius solidarentur, summatim exponuntur.

It was on Saturday evening, December 8, 1849, that the Jesuit story commenced in California, when the square-rigged American vessel « O. C. Raymond » [1], stood in serenely through the Golden Gate, for on board were Michael Accolti and John Nobili, priests of the Society of Jesus. With their coming, a century of service was inaugurated here by the western sea and this first century saw its end on Thursday, December 8, 1949. Fathers Accolti and Nobili had left a handful of Jesuits behind them in the Oregon country and now, a century later, the Oregon Province of the Jesuit Order, formally erected in 1931, numbers about 600 sons of the Company; Fathers Accolti and Nobili came to a California which had never up to then known a Jesuit and now, exactly a century later, the California Province of the Jesuit Order, formally erected in 1909, numbers 708 sons of the Company; it is felt, then, that the story of how two Black Robes have had such a numerous spiritual progeny here in Caliornia might well deserve at least a general account which, in this instance, will take the form of a sketch of the interesting life and career of the Father Founder of the California Company—the Reverend Michael Accolti

---

[1] *Oregon Spectator* (Oregon City, Oregon Territory) June 27, 1850, p. 2, col. 2.

[2] There are several serviceable accounts which deal with the coming of the Jesuit Order to American California in 1849; among them, we may list *The First Half Century of St. Ignatius Church and College*, by Joseph W. Riordan S. I. (San Francisco 1905); Bryan J. Clinch has an extensive account in his article *The Jesuits in American California* in the *Records of the American Catholic Historical Society*, 17 (Philadelphia 1906) 48-66, 125-43, 412-21. 445-55; Gilbert Garraghan's scholarly *The Jesuits of the Middle United Slates*, 3 vols. (New York 1938), has two chapters in volume II devoted to the history of « The Oregon Missions », and the second chapter brings the Fathers to California in 1849. For fuller bibliographical listings on the subject, the reader is referred to the present author's *Eloquent Indian: the Life of James Bouchard, California Jesuit* (Palo Alto, Stanford Press, 1949).

S. I. An added reason for such treatment at this time is the fact that recently the author has been able to examine some important Accolti material sent him from the Central Headquarters of the Society in Rome, which material makes it quite evident that some substantial errors have crept into the Accolti story in the course of the century which has now elapsed since his arrival here in El Dorado. With this newly acquired material as a corrective basis, therefore, the author hopes to set the record straight as a needful preparation for any critical biography of Accolti which may emerge from his present studies [3].

Our story begins in sunny Italy in 1807, and ends in sunny California in 1878. It was between these years that Michael Accolti ran his race, for he was born in Conversano, near Bari, on January 29, 1807, and died at the Market Street residence of the San Francisco Jesuits on November 7, 1878. Bari was part of the Kingdom of Naples when Michael was born and, in fact, Joseph, brother of Napoleon Bonaparte, had been ruler of the Kingdom for about a year when Accolti entered the world. Young Michael bore the family name of Accolti-Gil; he dropped the last part of this name only upon his later entrance into the Jesuit Order in 1832. The Accolti-Gil family is still much in evidence in the Bari of today and they are not without a legitimate sense of pride in the memory of their Michael who did such significant things for both the Indians of Oregon and the Whites of California a century ago [4]. Michael Accolti was well-born, for both Egidio, his father, and Maria Giuseppe Martucci, his mother, were of ancient and noble families. Bereft of both of his parents at an early age, however, Michael's future was taken in hand by a devoted uncle and he had his early schooling in Conversano and near-by Monopoli.

The lad showed distinct promise, and so it was that Michael became the protégé of a certain Canon Gaetano Manerba da Terlizzi, a learned cleric and renowned sacred orator who was authorized by the government of Naples to conduct a public school of philosophy and theology. Manerba quickly became intent in for-

---

[3] This material centers about a monograph, *Padre Michele Accolti* (Bari 1915), written by Accolti's grandnephew, Biagio Accolti-Gil fu Egidio and published as a family account by the E. Accolti-Gil and Co. of Bari. The attention of the present author was called to this precious source of Accoltiana by two Jesuit research scholars of Rome, the Rev. Frs. Edmond Lamalle and Georg Schurhammer S. I. The account, written in Italian, contains numerous references to unpublished letters preserved in family files and its importance to the student of Accolti's life can hardly be over-emphasized.

[4] *Padre Michele Accolti*, 5-7.

warding the interests of the young man entrusted to his care, and he seems to have decided without delay that ecclesiastical preferments should be the happy destiny of Michael Accolti. To Rome one must go in search of such distinctions, thought Manerba, and to Rome, therefore, did both the mentor and his pupil go to plan a preliminary campaign for their ecclesiastical objectives. A major disappointment came to Michael, however, when in 1827 and in his twentieth year, he failed to receive a coveted appointment to the Pontifical Academy of Noble Ecclesiastics, founded by Pope Clement XI in 1701. It would seem that an unjust delation had been brought against Manerba for some allegedly pernicious doctrines which were purportedly his and with real regret, then, did Archbishop Sinibaldi, then Prefect of the elite group to which Accolti aspired, inform him that his admission would have to be postponed until he had satisfactorily established the fact that the association with Manerba had harmed neither his mental nor spiritual health.

Three years of quasi-ecclesiastical studies followed for Accolti in Rome, all of them outside the pale of his beloved Academy, however, and it must have been with real satisfaction that Michael Accolti learned, on March 31, 1830, that he had finally been cleared of all suspicion and that he had been selected for the one vacancy in the Academy available at the time. Five months later, his election to the Academy was justified when he successfully passed the not inconsiderable examinations for the degree of Bachelor in both Civil and Canon Law.

However reputable and praiseworthy this distinction rendered the future Father Founder of the California Jesuits, it will be recognized that it was no justification for according him membership in the papal entourage of Gregory XVI with the monsignorial title. For someone during the past century has thus enrolled Michael Accolti, and this distinction is recorded in all of the English accounts the present author has read. New and conclusive evidence compel us now to divest Michael Accolti of those red robes of a Monsignor which, in truth, were never his [5].

In the light of what promised to be a successful career in papal circles in Rome (graduates of the Pontifical Academy of Noble Ecclesiastics were quickly placed in positions in the various Roman ecclesiastical Congregations from which many went on to episcopal and even cardinalatial dignity) it must have been a real surprise to Accolti's uncle

---

[5] The present author is unable to solve the mystery of how Accolti's « prelacy » first entered the printed pages in various accounts which concern him. Thus, e. g. in GARRAGHAN, II, 393; RIORDAN, 228.

to receive a letter from Michael in June, 1831, informing him that he had decided not to embrace an ecclesiastical career. Not for him, wrote Michael, was either the service of the altar or a career in the Church; he thus phrased his decision: « Heaven is not calling me to the ecclesiastical life, and I am not disposed to commit a sacrilege for human and secondary goals by embracing that life against any vocation from the heart and from above. I secluded myself twice during the past years into spiritual retreats for testing the Divine Call, and everything convinces me that Heaven has not destined me for the priesthood » [6].

But the end of this matter was not yet, for Michael made yet another spiritual retreat and, although he then took with regard to the priesthood a decision in which he never wavered, it was exactly the opposite from that which he had earlier communicated to a bewildered uncle. He once more resolved to embrace the ecclesiastical state, but, no longer was he interested in that career of preferment for which his admission into the Academy had destined him. All of this seemed now too perilous for him, and it would seem that this decision was reached as a result of his following the Spiritual Exercises of St. Ignatius Loyola, in the pursuit of which, as he informed a relative, he secluded himself « into a house of retreat of the so very kind and excellent Jesuit Fathers [7] ». Michael next informed his uncle that he would continue his studies for the priesthood in a Jesuit school and, on February 25, 1832, he wrote that « study and business take up all the hours of the day... The springs which push me on this way of life are the pleasure I derive from it and the thought of coming some day to do a little good in my motherland [8] ».

A further and equally significant change came in the career of Michael Accolti in March, 1832, and he thus heralded it to his uncle under date of May third of that year: ...I wish you to partake of a great gift bestowed on me by God,—the true choosing of my state of life... the Lord... has made me realize clearly the excellence and value of the religious life. I have decided to enter, therefore, the Society of Jesus where, certainly, I will be safe from the perilous storms of the world » [9]. Michael was as good as his word and, on June 11, 1832, in his twenty-fifth year, he entered upon his new life as a Jesuit novice in the famous novitiate house of Sant'Andrea in Rome.

It may be noted here that, among the accidental accretions to the legend that Michael Accolti had attained the monsignorial dignity before

[6] *Padre Michele Accolti*, 22.
[7] *Ibid.*, 24.
[8] *Ibid.*, 28.
[9] *Ibid.*, 30.

his entry into the Jesuit Order, has been the assertion and common belief among those who have written of him that he entered into the Company as an ordained priest. We must now deny truth to this assertion in the face of the undeniable facts, and, note that it was not as a previously ordained priest (even though, occasionally, such are admitted to Jesuit ranks) but as a well-educated, generous and great-hearted layman that Michael Accolti inscribed his name in the roster of the Society of Jesus. Since, as already indicated, a career of distinction would easily have been his in the Church had he so willed, it is probably not in excess of the evidence to remark in passing that Italy probably lost a bishop —or, perhaps, even a cardinal—by the entrance of the one who would, over a century later, be acclaimed as the first commander of that regiment of the Company which would, one day, answer roll-call here in California.

The letters which Michael Accolti wrote as a Jesuit novice to various members of his family, serve to testify to the happiness which was his during those first years, and, indeed, it was a happiness productive of a loyalty which was never to desert him unto the end. He was a diligent and devoted novice, and a diligent and devoted Jesuit he became and remained all the forty-six years of his Jesuit life. Michael was the third member of his family to become a Jesuit, for there had been a relative on his father's side, Francesco Domenico, who had occupied some positions of importance in the Order in Italy in the seventeenth century, while yet another Michael of the Accolti family, born in Conversano in 1725, had, after joining the Society of Jesus as a youth, been forced to leave the Kingdom of Naples in 1767 when the Jesuits were expelled by Tanucci, and ceased to be a member of the Order through the general suppression in 1773.

The official Roman Jesuit records enable us to fill in the main details of the first decade of Accolti's life in the Order. Normally, his novitiate of two years duration would have been completed in June, 1834, and Accolti's grandnephew is our authority for the assertion that October of that year saw Michael engaged in a pilgrimage during the course of which, as a training in the practice of poverty, he went about « begging on foot and teaching catechism for the instruction of the lower classes » [10]. In November, 1834, now classed as an « approved scholastic » of the Society, Michael Accolti took up residence in the Roman College of his Order in further pursuance of his goal of ordination. September, 1835, saw his assignment as a prefect of the older students in one of the Jesuit Colleges in Rome; in the following September he was sent as one of the pioneers who were to inaugurate a Jesuit foundation in Piacenza. By February, 1837, the Piacenza Jesuit student body had

[10] *Ibid.*, 37-8.

already reached the total of six hundred, and it was Accolti's responsibility to care for over one hundred of that number. To this task, we are assured, Michael « dedicated all his energy and all his time, and not only to the teaching of literature but also to the advancement in piety and to regularity of discipline » [11].

The conclusion of three such busy years found Accolti, now ready to enter upon the study of theology, re-assigned to the Roman College, but the official records also serve to inform us that these important studies were not left as undisturbed as they would be today, for Accolti is listed as a Prefect for some young students and, even, as an occasional preacher in the Roman prisons! On September 24, 1842, he was ordained priest by Cardinal Patrizi, Vicar in Rome of His Holiness, in the Basilica of St. John Lateran.

The fall of 1843 found Father Accolti devoting himself to the study of French and English in preparation for service on the foreign missionary front of his Order in America. On August 24, 1843, he thus wrote to a favorite nephew, Egidio: « I hasten to write you this letter and to inform you of my assignment, not for next year, but for my whole life, short or long as it may be. On the octave day of Our Lady assumed into Heaven, and thanks to her, I was assigned by our Reverend Father Provincial to the mission of the 'Teste Piatte' (Flat Head) savage Indians who live at the extreme portion of North America on the Pacific Ocean. I am very happy for this good fortune, though I consider myself unworthy... In early October, I will leave for Belgium with two other companions. We are expected there by Father De Smet, Superior of those Missions ».

Joined, then, by the Roman John Nobili (who was destined, in 1851, to found Santa Clara College in California) and by Anthony Ravalli of Ferrara, whose name is writ large in the history of Montana and of the Northwest as missioner and physician extraordinary, Father Accolti met De Smet at Antwerp and set sail for his new world on board the brig « Indefatigable » on December 9, 1843. Their craft had previously been destined for Peru and Chile, but a compliant captain agreed also to sail up the Pacific Coast to Oregon and there allow his missionary passengers to disembark. The three Italian Jesuits had joined forces in Antwerp with Father Louis Vercruysse and Brother Francis Huysbrecht, as well as with a pioneer band of six Sisters of the Belgian Congregation of Notre Dame de Namur. They sailed down the Scheldt, aided by a favorable wind, and the beginning of the great adventure

[11] *Ibid.*, 39.
[12] *Ibid.*, 39-40.

was undoubtedly welcomed by Michael Accolti and the others of his company; Cape Horn was rounded on March 20, and the welcoming coast of Oregon came into view on July 28 while, on a day always significant in Jesuit commemoration, July thirty-first, feast of St. Ignatius Loyola, safe passage was had over the dangerous bar at the entrance to the Columbia River. On August 5, the newest recruits for the missionary field of the Northwest landed before historic Fort Vancouver on the north bank of the Columbia, a few miles above the mouth of the Willamette.

The Oregon years of the Accolti story may be quickly passed in review, since our especial interest lies in the field of his California endeavors in 1849 and afterwards. For about five years, Father Accolti was attached to the Willamette Jesuit residence of St. Francis Xavier near what is known as St. Paul, Oregon, and it will suffice to mention that his immediate Superior, Father Joseph Joset, thus wrote concerning him to Father General Roothaan in Rome in 1848: « Father Accolti is my consolation, and a man who admonishes me with great clarity and equal charity about my defects; he is a person of rare prudence and,... as soon as matters can be arranged, I intend to permit him to pronounce his [final] Vows » [13].

The turning point in the career of Michael Accolti, as with so many other thousands of his fellow men, came with the discovery of gold in California on January 24,1848. It causes no surprise to the student of Accolti to find that he was not the kind of man to languish contentedly or with resignation in Oregon when, with the publicity which finally attended the discovery of gold, all of the able-bodied persons there seemed determined to get to Colifornia and obtain their gold. However, it was not an easy thing for Accolti to persuade his Jesuit Superior that he should go to El Dorado, for there were several weighty obstacles in the path. Suffice it to say here, however, that Father Joset finally accorded the desired permission to Michael Accolti and that, by late October, 1849, he and Father Nobili, recalled from New Caledonia (British Columbia) and now assigned as Accolti's companion, awaited passage to San Francisco at Astoria. Unfavorable winds deleyed their departure and it was not until December 3 (which was, auspiciously, the feast of the greatest of all Jesuit missionaries, St. Francis Xavier) that the two Fathers who were to extend the world-wide misisonary frontier of the Jesuit Order actually left for California on the

[13] Joseph Joset S. I. to Very Reverend John Roothaan S. I., Sacred Heart Mission, Montana, March 16, 1848 (Latin original) in the Roman Archives of the Society of Jesus.

« Raymond » which, as we have noted, arrived in San Francisco Bay late on the evening of Saturday, December 8, 1849 [14].

The two Jesuits were cordially welcomed by Father Anthony Langlois, himself formerly a missioner among the Indians of the Northwest and now installed as first permanent pastor of the newly erected St. Francis Church in San Francisco; there is record of the fact that Father Accolti even lent temporary aid in instructing the children in the school which Langlois had opened in connection with this church. However, Father Accolti's first stay in San Francisco was only for a few months, and his return to Oregon in July, 1850, was occasioned by orders which reached him from Rome and by which he received appointment as Jesuit Superior in the Northwest to replace that Father Joset who had allowed him to go to California.

His second sojourn in Oregon extended to about three years [15], but it is evident to one reading his correspondence during these years that California was never out of his thoughts; it is clear, too, that Accolti thought that the sun of Jesuit endeavor in the territory over which he had been called to preside had quite definitely set and that the Company would do well to devote a major portion of its men and resources to build upon the California foundation which he himself had laid. The letters which he sent to Rome on the subject finally had a desired effect when, in 1853 [16], he was summoned home to Italy to discuss this matter as well as numerous others pertaining both to his stewardship as well as to the general future of the Jesuit endeavors along the Pacific Coast. April, 1853, witnessed his departure from Oregon and his second arrival in California; on September 7, Father Accolti left San Francisco for New York [17] and, on November 26, he embarked at the latter place for his first return voyage to that Italy he had left a decade before [18].

---

[14] The present writer has described the Jesuit trek from Oregon to California in fuller detail in his recently published *Eloquent Indian...*, chapter three, « The Jesuits in San Francisco, 1849-1861 ».

[15] During at least part of 1852, Accolti, in addition to his duties as Jesuit Superior in the Northwest, acted as parish priest of the Oregon City church; he also served in the important capacity of Administrator of the archdiocese of Oregon City during that same year, when Archbishop Francis Norbert Blanchet was absent in Baltimore attending the First Plenary Council held there.

[16] GARRAGHAN, II, 434-35.

[17] *Padre Michele Accolti*, 55-56.

[18] Accolti's expected arrival in Rome was thus mentioned by Father General Peter Beckx in a letter to William Stack Murphy S. I., Vice-Provincial of the Missouri Jesuits. Father Beckx wrote from Rome under date of December 13, 1853: «... As regards all the rest, we are now expecting Father Accolti, with whom everything will be discussed...» : Latin original in Missouri Province Jesuit Archives, St. Louis, Mo.

The months which he spent in Rome were busy, indeed, nor were they devoid of fruit for his beloved California, for it was certainly his presentation of the case for California which was among the weighty factors causing Father General Peter Beckx, successor to Roothaan, to issue a decree on August 1,1854, assigning the care of Jesuit endeavors in California and the Oregon country to the Turin, Italy, Province of the Order. To Michael Accolti, then, goes the added credit of having provided the necessary aid to nourish the infant Society in California—in addition to the distinction of having been the Father Founder of the Company in California [19].

As regards Father Accolti's own future, we may record here that, upon his return to the United States in October, 1854, he remained engaged in the sacred ministry in New York City for about a year. In 1855 [20], however, he returned to California and, as assistant to Father Maraschi at St. Ignatius Church on Market Street in San Francisco, Father Michael Accolti provided color and enthusiasm in this first (and, therefore, critical) year of any permanent Jesuit foundation there. To Santa Clara went Father Accolti in 1856, and September of that year saw him installed as Prefect of Studies as well as teacher in the then five year old Santa Clara College. From 1860 to 1866 Father Accolti acted as pastor of the Santa Clara Jesuit parish church and, in 1867, he was sent back to San Francisco, where he spent the last eleven years of his life in the various works of the sacred ministry.

One of his really great days in this final decade of Jesuit activity must have been Sunday, October 8, 1878, when the Father Founder was among those present at the laying of the cornerstone of the third St. Ignatius Church and College at the corner of Hayes Street and Van Ness Avenue in San Francisco. He had reached the respectable age of 71 years, and had spent 46 years in the Jesuit Order; posterity would not be entirely unmindful of the fact that it had been he who had extended the Jesuit Frontier into California almost thirty years before. Less than a month after the laying of the cornerstone referred to above, he who was the original and living cornerstone of the Jesuit Order in California went forth to meet

---

[19] «... Finally, we seriously examined the state of the mission in California, and our final decision is that the Turin Provincial should undertake its care. He will, therefore, send some Fathers and Brothers there... Father Accolti will not be sent back to California, at least not right away... According to various bits of information, he did not give satisfaction as a superior in those missions; before he became superior, he seemed to be doing well, and he appears to be a good man; indeed, there is nothing very serious alleged against him... » Beckx to Murphy, Rome, June 30, 1854: Latin original, Missouri Archives, as above.

[20] *Padre Michele Accolti,* 58.

the Captain of the Company. Father Joseph Riordan thus describes the sequence of events and, incidentally, pays Accolti a gracious tribute in the pages of his volume on earlier Jesuit decades in San Francisco:

« Father Michael Accolti, who had laid the foundation stone of the California mission and whose heart had throbbed exultantly as he witnessed, in the magnificent ceremony of October 20th, the crowning of his labor was, on November 7th, struck down by the hand of death. He had left the College towards evening, called to the deathbed of Mrs. John Sullivan, a penitent of his and a devoted friend of St. Ignatius, and had scarcely gone a few blocks when he felt himself unable to proceed. With much difficulty, he retraced his steps and, on entering the house, he and those around him recognized that the case was serious. He was immediately borne to his room, a confessor was summoned and, at nine p. m., he closed a useful and spotless life... Well might he die content, seeing the complete fulfillment of all that he had predicted—that California was destined to thrive and to prosper and that it would have been a serious mistake to have neglected to embrace the opportunity presented by Providence of giving the Society which he loved a home within its borders » [21].

The complete and critical life of Father Michael Accolti, like those of so many other of the great men and women in the American phase of the Catholic history of California, remains yet to be written. From various preliminary skirmishes with the documentary material available for such a study, as with the newspaper reports of various facets and phases of his career, it has seemed to the present writer that such a life would lack neither warm human interest or a generous measure of real historical significance.

---

[21] RIORDAN, 227-229.

IV. - OPERUM IUDICIA

HUBERT JEDIN, *Storia del Concilio di Trento.* Vol. I. *La lotta per il Concilio.* — Brescia (Morcelliana) 1949, 8°, 487 p.

Rimasta troppo a lungo ancorata ad una visione polemica tramandataci da due classici del Seicento (Sarpi e Pallavicino), una storia del Concilio Tridentino « che sia qualche cosa di più che una semplice polemica di accuse e difese » è stata da tempo attesa e sollecitata dal mondo erudito. Trecento anni sono troppi anche per un tanto evento e si possono solo spiegare se si tengono presenti le ragioni addotte dal Jedin in un altro suo dotto libro. Per quanto strano, intanto, possa sembrare, è un fatto che mentre ancora nel secolo scorso uno storico dell'autorità del Ranke reputava disperata una impresa simile per mancanza di materiali indispensabili, ai nostri giorni invece questa stessa è sembrata impossibile per essersene accumulati fin troppo. Lo storico vien infatti a trovarsi gravato di un compito assai complesso che egli non è in grado di assolvere da solo in modo adeguato, e non desta meraviglia se nel corso del suo lavoro, più di una volta chi ha preso su di se la responsabilità di narrarne le vicende, « si è lasciato cogliere dalla tentazione di abbandonare la penna. » Proprio dal Jedin il mondo degli studiosi aspettava questa storia sicuro che la sua opera non sarebbe stata frutto di facili bilanci, ma coronamento di una preparazione lunga e coscienziosa che ha fatto di lui lo storico vivente più ascoltato ed autorevole del Concilio Tridentino.

Il volume testè pubblicato sarà seguito da altri tre: il secondo, nel quale verranno esposti i due periodi del concilio compresi tra il 1545-1547 e 1551-1552 e l'intermezzo di Bologna; il terzo, che tratterà del grande concilio riformatore tenuto sotto Pio IV. L'ultimo metterà in evidenza l'influsso esercitato dal Tridentino sulla vita della Chiesa, e darà pure un riassunto sulla storiografia del concilio, oltre una serie di tabelle cronologiche e l'elenco dei partecipanti al concilio.

Il presente ci lascia appena sulla soglia delle famose assise inaugurate il 13 dicembre 1545; il resto è storia retrospettiva, è la spiegazione del perchè così tardi avesse aperto le sue porte un concilio che era stato oggetto di anelito e desiderio di un secolo intiero. Per rispondere a questo quesito occorre riportarsi alla metà del sec. XV, quando « venne modificandosi quel patrimonio di idee, relativo alla funzione del papato, dei concilii e della riforma della chiesa, che ha le sue radici nel tardo medio evo ». Si tratta soltanto di idee, ma che pure influirono profondamente sull'azione degli uomini del periodo tridentino, « come una corrente induttiva che faccia muovere un magnete ».

Il concetto del concilio considerato quale organo ordinario della Chiesa e insieme suprema autorità, fu una diretta conseguenza della situazione di necessità creata dallo scisma. Il papato uscì, a caro prezzo è vero, vincitore sui movimenti conciliaristi grazie alla sua posizione storico-politica, ma il suo rafforzamento interno contro Basilea si deve anche agli scritti teologici che diedero la prevalenza all'idea monarchica, additando nel concilio «un pericolo per l'unità e per la pace della chiesa» (pag. 27). Quest'ombra gettata sul conciliarismo, mai più perduta di vista sino al concilio di Trento, non fu tuttavia così forte da debellarlo e le voci più disparate provenienti dalle università, dalle celle claustrali, dalle cancellerie dei governi d'Europa o dalla scena politica (p. 34-58), provano che se la vera dottrina conciliarista va perdendo terreno, non scompare. In forza forse della teoria che la giustifica? No: la sua dinamica sta unicamente nel «collegamento evidente tra l'esigenza di un concilio e il desiderio di una riforma», esigenza diventata imperiosa alla fine del sec. XV. Contemporaneamente però «si afferma il pericolo che l'idea del concilio venga abbassata a mezzo di politica contigente e di pressione sui papi», i quali reagiscono in maniere differenti sia col proibire l'appello al concilio, sia con un politica di tergiversazione, di controprogetti sotto forma di congressi per la crociata antiturca o di convocazione di un concilio a Roma (p. 59-70). Finanche in seno al collegio cardinalizio (71-90) la richiesta del concilio divenne motivo di lotta, silenziosa ma aspra. Accolta nelle capitolazioni elettorali dei Conclavi essa era tànto più temibile in quanto suffragata dalla dottrina canonistica del tempo circa la possibilità del diritto di devoluzione, dottrina nella quale «si riflette tutto il dramma dei papi del Rinascimento». E che il passaggio dalla teoria ai fatti fosse breve, si vide nel tentativo del conciliabolo di Pisa del 1511 (92-104) sin da principio destinato al fallimento, solo perchè decadde a mezzo di semplice pressione politica. Comunque, questa fede nella capacità riformatrice del concilio rimase; essa divenne uno dei fattori più importanti per la realizzazione del Tridentino.

I papi della restaurazione invece rifiutarono di seguire questa strada e ogni qual volta parve necessario andare incontro alla desiderata riforma, finirono per considerarla come emanazione del potere papale e vi posero mano essi stessi a partire da Martino V. Ma furono tentativi morti in sul nascere, compreso il V concilio Lateranense, ultima grande occasione perduta (106-119).

In disparte e nel silenzio, al di fuori di questi due poli (papa-concilio) la riforma maturava pure le sue gemme con la santificazione personale dei singoli, l'appello alla penitenza, il ritorno ad antichi ideali sacerdotali e monastici e la creazione di cellule di cristianesimo vissuto, tramite specialmente le numerose e molteplici manifestazioni della pietà e della carità (p. 23-140). Ma non erano ancora sbocciate quando sopraggiunse la catastrofe; il nuovo spirito non aveva avuto il tempo di conquistare il papato per potersi irradiare sulla Chiesa intiera. Perciò « bisogna evitare di considerare gli sforzi riformatori del tardo medioevo come una formidabile corrente di idee che avrebbe condotto ad una generale riforma anche senza lo sprone protestante. La riforma luterana ebbe successo perchè erano andati a vuoto gli sforzi per una riforma cattolica. E la storia della riforma e idea conciliare dovrebbe insegnare che la nascita del protestantesimo « fu ben più che l'occasionale motivo che mise in moto la macchina del concilio ».

Ma occorsero venticinque anni per avviarla, poichè a Roma la si continuava a vedere come «una pericolosa avventura», mentre al punto in cui erano giunte le

cose «solo dal concilio ci si poteva attendere una decisione delle controversie da tutti riconosciuta legittima e vincolante». E allora per arginare il protestantesimo (considerato solo come sommossa contro l'ordine vigente, dimenticando il filone della pietà genuina, anche se deviala, che vi correva parallela) (p. 174), si fece affidamento sull'opera dello Stato (editto di Worms) che non fu in grado di condurre a fondo quest'azione. L'opera della riforma, staccata dalla questione di Lutero a Worms, non tardò a ripresentarsi a Norimberga con la richiesta di un libero concilio cristiano in terra tedesca. La proposta fallì, ma contemporaneamente si faceva il nome di Trento, dove Carlo V s'impegnava a far indire dal Papa un concilio ecumenico. Le possibilità offerte da quel momento così propizio in cui la dottrina protestante non aveva ancora messo salde radici, non furono sfruttate; anzi, invece del concilio fu la guerra (p. 191-210). Responsabilità a parte, circa questo nuovo disastro, che il J. cerca di districare, resta comunque l' opposizione quasi morbosa di Clemente VII contro il concilio. Di qui la sua tattica temporeggiatrice: non disse mai un no chiaro di fronte ad una richiesta del genere, qualche volta disse di sì, come fu dopo Augusta nel novembre 1530 (p. 211-223), ma essendo d' altra parte tutt' altro che deciso a realizzarlo. Così quando veniva a morte, null' altro che parole si erano avute da questo papa circa i due più scottanti problemi dell' ora: concilio e riforma.

Ondeggiante ed incerto il mediceo, fu la politica del suo successore lineare ed inflessibile, come da molti comunemente si crede? A studiarla da vicino l'azione di papa Farnese è più complicata di quanto a prima vista non appaia. Non venne mai meno alla sua persuasione iniziale circa la necessità del concilio, tuttavia non assunse mai l'energica posizione di voler il concilio ad ogni costo. E ciò perchè nel corso degli anni egli si accorse che il concilio costituiva « un male necessario ». Le lunghe trattative avevano fatto affiorare contrasti profondi tra la sua idea — troppo preservativa in fondo, che non si addiceva alle esigenze dell'epoca — e quella che se n'eran fatta l'imperatore e molti oltramontani. Di qui le infinite difficoltà nella questione della località da scegliere e nella procedura da seguirsi. Avendo allora misurato in tutta la sua estensione il pericolo a cui avrebbe prestato il fianco un concilio, senza abbandonarlo, finì per relegarlo in secondo piano e lasciarsi invece guadagnare all'iniziativa imperiale dell'unificazione. Solo quando a Ratisbona il sogno dell'unione svanì e rimase solo la realtà della confusione dottrinale (298-339), il papa ritornò all'idea del concilio generale e decretò la prima convocazione a Trento (367-399) sia per impedire la minaccia di un concilio nazionale senza di lui, e sia ancora per arginare (punto questo bene lumeggiato dall'A.) la marea che minacciava anche l'Italia. Ma in tutto questo non ci fu doppio giuoco, bensì una politica magistralmente intessuta, il cui difetto fu quello di esser soltanto politica, mentre chi guida le cose di Dio non deve sempre attenersi a motivi umani. E tra questi ebbe il suo peso la politica familiare del papa dettata dal giovane Alessandro Farnese. Gli intrighi del cardinale, rimasto negli anni decisivi della riforma come estraneo alle forze innovatrici della Chiesa, contribuirono non poco ad accentuare la reciproca diffidenza tra Paolo III e Carlo V, e a perturbare la politica conciliare del papa. Senza questo fattore, forse non si sarebbe arrivati alla sospensione del concilio dopo la pri-

ma convocazione; il papa avrebbe continuato nella tattica di attesa suggerita da Morone (p. 392).

Il carattere di Paolo III traspare anche dalla sua linea di condotta circa la questione della riforma. Le attività riformatrici concepite dopo l'insuccesso della prima convocazione del concilio a Vicenza non furono una manovra calcolata per ingannare l'opinione pubblica, ma non fu neppure una pura questione di coscienza. L'acuta sensibilità di questo spirito superiore percepì l'appello dei tempi ed è suo merito imperituro l'aver fatto sì che gruppi importanti di riformatori potessero formarsi in Roma durante il suo pontificato. Ma la delicata mano aristocratica del vecchio non era abbastanza forte per tagliare i fili che legavano la sua personalità e gli interessi della curia al periodo rinascimentale. Sotto questo aspetto, « Paolo III non è il primo papa della riforma cattolica, ma è il suo precursore » (p. 358).

Nel penultimo capitolo il Jedin mette nella debita luce la costellazione favorevole che diede origine alla bolla *Laetare* per la seconda indizione del concilio a Trento (1544). Ma va subito notato che essa non portava in se la garanzia del successo. Il cammino dalla bolla di convocazione alla reale apertura fu molto più lungo di quanto non si creda. Anch'essa rasentò il completo fallimento evitato, solo perchè nell'estate del '45 potè essere ristabilita l'intesa tra il papa e l'imperatore.

La lotta per il concilio era durata 25 anni e fu una immensa disgrazia questa così lunga attesa, perchè nel frattempo la generazione ancora educata dal cattolicesimo si estingueva e ne cresceva una nuova plasmata dalla propaganda protestante. Il concilio arrivò ancora in tempo per allontanare simile calamità dai paesi latini, ma giunse troppo tardi per i paesi nordici.

Le idee che determinarono il corso degli eventi agirono in uomini liberi e attraverso a loro. Ma questa contingenza del divenire toglie ogni possibilità di sfuggire alla responsabilità e lo studioso che voglia spiegare e comprendere deve commisurare l'agire degli uomini al compito storico loro toccato, deve cioè giudicare. Il Jedin lo ha fatto e se alcuni suoi giudizi potranno dar luogo a contestazioni, nessuno potrà muovergli il rimprovero di partigianeria, che esula dal suo temperamento di studioso. Le sue conclusioni affiorano dalla realtà stessa, che è terribile, tanto più che nessun tono amaro viene ad intorbidarne la visuale in chi legge. Meritano un'attenzione particolare certe pagine, come quelle dedicate ad Erasmo, a Contarini, all'Aleandro, a Carlo V. Particolarmente studiata la figura così complessa di Paolo III°, come pure degna di considerazione la luce in cui è prospettata l'opera svolta dalla controversistica pretridentina: paragonata con quella del Lortz, la valutazione del Jedin ci sembra assai più sensibile ed aderente al dato storico. Quanto poi alla storia delle idee considerate come fattore di storia e che in questo volume hanno tanta parte, ci sembra che l'A. abbia saputo bene sfuggire agli agguati che trattazioni del genere sogliono riservare ai non smalizziti. Jedin le rivela, ma insieme le definisce, ne segue l'evoluzione e l'azione e sopratutto mantiene il contatto con la realtà che gli fa da controllo. Un solo punto può lasciare per-

plessi, là dove asserisce che la vittoria del papato sul conciliarismo si deve agli scritti teologici (p. 23). Se questi scritti sono stati tramandati in testi ancora manoscritti e non debitamente esaminati, non è la conclusione un po' affrettata? Ciò che infine dà forza e valore al volume è la sintesi. Un groviglio di idee, di uomini e di fatti popolano i densi capitoli dei due libri: altri si sarebbe smarrito dietro trattazioni marginali o di secondario interesse; Jedin invece non ha perduto mai di vista il suo scopo e costringendo sempre la materia a mantenere misure e rilievi severamente controllati, è riuscito ad imbastire un quadro dei precedenti del Tridentino, che non delude la lunga attesa del pubblico.

Roma. M. SCADUTO S. I.

JAMES BRODRICK S. I. *The Origin of the Jesuits* and *The Progress of the Jesuits.* — London - New York - Toronto (Longmans, Green and Co.) 1940-1946. 2 vols. in 8°, each with frontispiece, VII-274 and VII-331 p.

— *Origines et expansion des Jésuites.* Traduit par J. Boulangé S. I. Préface de Michel Riquet S. I. — Paris (SFELT) 1950, 2 vols. in 8° each with frontispiece, 283 and 275 p.

The title of Father Brodrick's two volumes is patterned on Simon Rodrigues' *De Origine et Progressu Societatis Iesu.* The first volume takes in the years from the Founder's birth in 1491 to his death in 1556; the second continues the story to 1579, thus dealing with the generalates of Laynez, Borgia and all but the last year of that of Mercurian. Father Boulangé's translation has divided the account of the Order more equally by adding to the first volume the first two chapters of the second.

The Origin of the Jesuits we are assured « is only the first instalment of a much more extensive history of the Jesuits which the War and other contingencies have at least temporarily frustrated » (Preface, V). It is a salute to his Order on the attainment of its fourth centenary. Both studies are based on the authentic sources published in the *Monumenta Historica Societatis Iesu.* The author's extensive studies, particularly of Bellarmine and Canisius, and his at-homeness in the broader history of the sixteenth century guide him safely through the labyrinth of events in that crowded and violent period. The result is a clear picture quite unlike that of novelist and caricaturist who have created an image of the early Jesuits in their own likeness. The sympathetic and scholarly accounts of van Dyke and Sedgwick are given due recognition.

The first volume is the life of the Founder and of those first companions who cooperated most closely in the amazingly democratic formation of the Order where nought was put down without the say of each. Ignatius speaks to us through his autobiography, letters, accounts of his companions, popes, kings, enemies and other contemporaries.

His first sons are as much at home tending the plague stricken as addressing the Council of Trent or on papal missions. Through both volumes we find them among the foremost champions of the Catholic Reform against the Protestant Revolt.

Particularly welcome is the chapter on the beginnings of education by the Order; and although it is true that the 1541 draft of the Constitution omitted ordinary teaching from the scope of Jesuit ministry, still the practical norm adopted of undertaking whatever apostolate was most needed included teaching. Nadal's dictum that « Wherever there is a soul in need, there is a Jesuit's appointment » sums up the spirit of the Order and commits an army of Jesuit teachers in every generation to the drudgery of the class-room. And while the protest of the harassed provincial to the Viceroy of Goa « Sir, we cannot take on the whole world » will find an echo in the sentiments of many a superior, a generous attempt has often been made to do just that.

No organization was ever less military or less rigid than the Order in its early years; the warm friendliness of that period casts its glow upon the next quarter of a century taken up by the second volume. If Ignatius is the St. Peter of the first, Nadal is the St. Paul of the second — even to his trying and perilous peregrinations. His was the task to make certain that the Order would be formed in the spirit of the Founder. Father Brodrick has no doubt discovered since writing the first volume (p. 215) that Nadal was not unknown to the *Catholic Encyclopedia*, but is mentioned in it at least four times as is indicated in the final index and in the bibliography under the entry on the Order.

Vested interests fought the Order's attempt to establish itself in France; the anti-papal University of Paris would have nothing of these emissaries of the Roman Pontiff.

Canisius is a Catholic Reformation in himself; especially Germany, Austria, Czechoslovakia are indebted to him for preserving the Faith in a large part of their territory; yet his zeal took him to Messina, to Trent and to wherever the battle was most pressing at the moment. The sketch we are given of Laynez makes us wish for a full portrait to place along side of Canisius and Bellarmine; and in the same breath let us ask for one of Borgia and Xavier.

It would be hard to imagine a sadder story than that told in the chapter « A Woman who was a Sinner ». The woman was Mary Stuart, Queen of Scots. And yet the chapter for all its tragic and utter failure has its hero in the Dutchman de Gouda who repeatedly risks his life to win back Scotland to the Church.

The times were violent. We encounter quarrels of popes and kings, wars within Christian Europe and wars forced upon it from without, culminating but not ending with the battle and victory of Lepanto. To wars were added crime, pentilence, misery in all its myriad forms; yet these were looked upon by those early Jesuits as so many reasons for greater zeal and charity. Europe seemed to most men a large enough world to claim the energy of many times their numbers; but Ignatius was not one to identify Europe with the Faith and hence we find

so dear a son as Xavier setting out for India a few months after the first solemn approval of the Order. By 1549 the first martyr gives his life in India; that same year Xavier enters Japan and his brothers, Nóbrega and companions, are the first Jesuits to begin their apostolate in the New World through their work in Brazil. Spanish Florida is the mission field of the first Jesuits in North America.

Father Brodrick was not then on as familiar ground as in Europe. His outline would have gained in clarity by a perusal of Father Zubillaga's study *(La Florida...)*; since the appearance of *The Progress of the Jesuits* valuable source material has been published in *Monumenta Floridae Antiquæ* edited by the same Father Zubillaga, where the martyrs of the Rappahannock River and of Cumberland Island can be seen in clearer light.

Father Decorme's second volume on the Order in Mexico prior to its expulsion (published in 1941) would have helped Father Brodrick through the crowded and confusing events of the origins of the Mission to Mexico. It would seem that Brother Pedro, mentioned on page 219 of *The Progress of the Jesuits,* was the ninth and last Tarascan King (of Michoacán); for the last Aztec King, Cuautémoc, defended Mexico City against Cortez and was put to death by him during his expedition to Honduras in 1522.

There are tears and smiles in « Prester John's Business » but far more tears than smiles. The Kingdom — a spiritual El Dorado — must first be located, and then its ruler! When Abyssinia is localized and its ruler, little more than a tribal chieftan, is approached, then begins the long and cruel game of wait and see. What could charity and zeal — even martyrdom — effect against the wall of duplicity, intrigues and millenial prejudice?

One wonders whether the author is justified (*The Progress of the Jesuits,* p. 285) in concluding from « To this day it is not quite certain why the Jesuits of Salamanca refused him (Suarez) » to « Apparently, they did not consider him sufficiently intelligent ». Only a few lines earlier on the same page, he stated, « Poor little rich boy, he was actually put to the study of law at the University of Salamanca when he was barely thirteen years old ». Hardly a sign of insufficient intelligence on little Francisco's part, whatever one may think of those who forced him to the ordeal. Father Astráin (II, 68) hesitates to come to the same conclusion as Father Brodrick. He holds, « Pidió esta gracia (i. e. of entering the Order) a nuestros superiores, y ellos, dudando de su aptitud, tardaron en concedérsela. ¿Es que realmente no tenía entonces talento, y después se lo concedió el Señor por gracia sobrenatural, como algunos opinan? ¿Es que no estaba todavía desarrollado su ingenio por el ejercicio de los estudios? No lo sabremos determinar ». The qualification « mediocre sujeto » used by the provincial (*The Progress of the Jesuits,* p. 286) to characterize Suarez to Laynez need not carry with it the modern English connotation of inferiority any more than Horatian mediocritas mediocrity. « Mediocre sujeto » could signify an applicant of normal or average ability. Hesitation on the part of superiors could have been due to his poor health.

The appendix to the second volume « Troubles of a Historian » wherein is recounted the firm stand taken by Sacchini to write the history of the Order in the light of the best available sources and to publish the less edifying facts when historical integrity and accuracy demanded it, is a valuable chapter that might well serve as a Magna Carta for all historians. The French edition seems less happy in its title of the same — « Scrupules d'un historien ».

The French translation on the whole has succeded in preserving to a remarkable degree the spirit of the original. As Father Riquet notes in his preface (vol. I, 9-10), « On saura gré au P. Boulangé de nous avoir révélé cette œuvre magistrale singulièrement appréciée du public britannique. Mieux que traduire, il a su l'adapter aux exigences de notre style, mais sans en altérer cet humour, cette bonhomie dans l'ironie, cet art de fair saillir le trait original qui font le charme de Dickens et des écrivains de sa race comme James Brodrick ». The translation, though by no means slavish, is faithful to the original. Father Boulangé has omitted quite frequently references to American and English books and translations and often replaced them by the corresponding French ones; he has added several important references of his own.

Rome. E. J. BURRUS S. I.

FRANCISCO RODRIGUES S. I. *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*, IV, 1. — Porto (Livraria Apostolado da Imprensa) 1950, gr. 8°, XXII-574 p.

O vol. 1° do tomo IV, ou seja o 7° vol. desta obra, trata da primeira metade do século XVIII, e divide-o o P. Rodrigues em três livros, que consagra à *vida espiritual na metrópole*, à *expansão apostólica ultramarina*, e ao *ensino e exercício das Letras e das Ciências.*

Ao abrir o século XVIII não era fácil conjecturar a perseguição geral, de que iria ser vítima a Companhia de Jesus na segunda metade dele. Mas os germes contrários à Igreja, com o jansenismo como fermento interno, já se desenvolviam, e aglutinavam diversas formas de incredulidade ou irreligiosidade, que se exacerbavam aqui e além, e mais fora de Portugal que dentro dele.

Entretanto, os Jesuítas portugueses seguiam o seu rumo e a sua *Vida Espiritual* mantinha-se bem e até, sob alguns aspectos, se avolumava. As vocações cresciam e a estatística marca em 1754 na Província de Portugal, que abrangia então o Continente, as Ilhas Adjacentes e a Missão de Angola, 861 Religiosos (p. 5). Números altos, atenta a menor população daquele tempo. As Congregações de Nossa Senhora eram veículo de piedade e caridade prática (p. 34); e as manifestações do culto, solenes, em que a música e os cantos se guindaram a notável altura (p. 49). Assinalavam-se missões rurais desde o Minho ao Algarve e aos Açores (p. 53), e faziam-se ouvir pregadores, que arrastavam após si as multidões (p. 67). É o momento em que surge na Assistência de Portugal, o culto do Coração de Jesus (p. 77); e os Exercícios Espirituais pregavam-se por toda a parte, em particular no Norte (p. 104) e em Lisboa (p. 107). As procissões, carros triunfais, figuras decorativas e simbólicas, em várias cidades, eram deslumbrantes (p. 130); e, como agentes deste movimento, os Padres, considerados em conjunto na sua vida religiosa, davam exemplo de virtude e santidade, fechan-

do-se este primeiro livro com multiplicados testemunhos e factos, em que ela claramente se patenteia (p. 138).

As *Missões de Além-Mar* continuam vivas, dentro, é claro, das dificultades e contrastes próprios do tempo. Além dos Colégios de Coimbra e Évora, donde sairam tantos missionários ultramarinos, fundou-se o Noviciado das Missões do Oriente, cujo primeiro donativo se deve a um zeloso sacerdote do Arcebispado de Lisboa, Dr. João Serrão; e que depois estabeleceu em bases mais sólidas a Rainha de Inglaterra, D. Catarina, filha de D. João IV. Foi o Seminário de S. Francisco Xavier, no bairro de Arroios em Lisboa, que se inaugurou em 1735, com obrigação de sustentar 12 noviços, quatro para cada uma das três Províncias da Assistência de Portugal no Oriente, Goa, Malabar e China (p. 166). Demorou muito a construção desta casa, como também ia demorar a do Almirante de Castela, João Tomás Henrique de Cabrera, que se homiziara em Portugal, por não aceitar o rei Filipe V, que considerava intruso na sua pátria. Cabrera determinara em testamento que se Filipe V fosse vencido, o Colégio das Missões ficasse em Espanha; se vencedor, em Portugal. Ficou vencedor, e portanto o Colégio em Portugal. Mas protelou-se tanto a construção com « dificuldades poderosas », que tendo já em 1715 emolumentos bastantes, o Hospício de S. Francisco de Borja só se erigiu em 1757. Donde se infere que os dois grandes Colégios de Missões continuaram a ser Évora e Coimbra, este com a mais gloriosa história missionária da Companhia, tanto por ser primeiro, como porque o foi sempre durante dois séculos. E foi movimento missionário activo e robusto até ao fim. Do porto de Lisboa, de 1730 a 1740 sairam para as Missões, 146 religiosos da Companhia; em 1751, 15; em 1752, 19; em 1754, 38 (p. 212). Dão-se em Apêndice as listas destas expedições apostólicas desde 1697 a 1754 (pp. 470-490). A grande maioria eram portugueses. Mas Portugal convidava e aceitava missionários generosos de nações fecundas, sobretudo as de língua alemã e italiana, que não possuiam missões próprias ultramarinas (a Espanha e a França tinham-nas). É um dos aspectos mais importantes deste volume, como demonstração concreta do Padroado Português, ao qual pertenciam estas missões ultramarinas. Portugal dava os filhos que podia, — e em proporção nenhuma nação deu mais —, e abria as portas aos outros, pagando-lhes as despesas de matalotagem com outras achegas e dotações, e prestigiando-os no seu apostolado muitas vezes heróico — até ao sangue — de levar o nome de Cristo às nações pagãs. E isto a começar, pelo que se refere à Companhia, em Francisco Xavier, o qual, como santo que é, o reconhece. Fecha-se este 2º. livro com as terras de Mazagão (Marrocos) e de Angola (p. 221).

O 3º. último livro denomina-o o Autor *Educação, Letras, Ciências.* Abre com uma ampla análise das Letras Humanas nos diversos Colégios (p. 255-304), cujo ensino se mantinha a boa altura, mas era objecto já de rivalidades profundas, disfarçadas umas (p. 305), descobertas outras (p. 320), sem impedir que a má vontade e a perseguição final destruisse para sempre a ilustre Universidade de Évora (p. 384). Continua o P. Rodrigues a expor as manifestações mais salientes da Teologia, Ora-

tória, Letras (p. 387) e Matemática, onde se contam numerosos sábios, que ilustraram o seu tempo (p. 402). E na Corte viviam os Padres, como confessores de reis e príncipes, sujeitos às características emulações de tão alto e perigoso ministério (p. 425).

Encerra o volume um Apêndice com 40 documentos (p. 462-552) de visível utilidade. Nas cartas deste Apêndice conviria em todo o caso, dizer sempre em cada uma, por palavras expressas, de quem é e a quem se dirige, para poupar ao leitor o esforço de o averiguar por si mesmo. Por último, os dois índices do costume.

Como se vê, é matéria vasta a deste volume, que abrange meio século da vida da Companhia de Jesus em Portugal, com as suas multíplices actividades, adequadas ao ambiente em que se exerciam. A narrativa, bem conduzida, talvez lucrasse com mais sobriedade, quer na adjectivação, quer no comentário directo, em geral ineficaz. Porque a verdade é como o sol. Sente-se e vê-se, porque brilha. Naturalmente, os cegos não têm olhos e não vêem o sol. Mas também, por mais que se estenda o braço para o mostrar, eles continuarão a não o ver. Questão apenas de jeito pessoal do escritor, que aliás não tira nada à objectividade da narrativa. E é uma das qualidades do P. Francisco Rodrigues a consciência com que usa os documentos, sem calar as desinteligências domésticas, inevitáveis em todas as corporações de vitalidade intensa. Mas ainda isto é homenagem que se presta à verdade.

O Autor foi rematando a notícia de cada Casa e Colégio, com o que lhe sucedeu no momento da perseguição de 1759. Por isso, a história da Companhia em Portugal acha-se terminada na sua parte construtiva. Oxalá não demore o 2º. vol. do Tomo IV ou seja o 8º. e último desta grande obra; e, se é possível, com um índice geral que facilite a consulta de toda ela. Para que assim fique perfeito, como convém, tão alto serviço prestado às letras históricas não apenas da Companhia de Jesus, mas também da Nação Portuguesa.

Roma. S. LEITE S. I.

MIGUEL NICOLAU, S. I. *Jerónimo Nadal, S. I. (1507-1580). Sus obras y sus doctrinas espirituales.*—Madrid (Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Francisco Suárez) 1949, 8º, XXXVI-567 p.

La figura del P. Nadal esperaba hace tiempo un hombre que se decidiera a trazar su fisonomía espiritual y a precisar el valor y alcance de su acción. Sólo así podría salir de la injusta semioscuridad en que yacía. Y lo ha encontrado. Ese hombre es el P. Miguel Nicolau, mallorquín de nacimiento como el mismo Nadal.

El trabajo no era fácil. Nadal ha escrito mucho y con letra casi ininteligible; ha dictaminado mucho más, a veces demasiado, y lo que todavía complica más la labor, ha dejado innumerables instrucciones llegadas hasta nosotros en muchos casos sólo a través de extractos o copias hechas por los oyentes.

El primer gran escudriñador de Nadal fué el P. Cervós. En los cuatro tomos de Monumenta fué acumulando un material precioso, fruto casi siempre de inmensa fatiga y sudores. Pero el P. Cervós conforme a la índole de Monumenta fué

exhumando los documentos nadalianos de interés para la historia, dejando de publicar, o haciéndolo parcialmente, importantes tratados que, si contenían escasos datos de valor histórico, reflejaban de modo más íntimo la personalidad ascética de Nadal. Tal es el caso, por ejemplo, de las « Orationis observationes » y de varias de sus pláticas e instrucciones. Pero dada la multiplicidad de extractos desparramados en diversos códices y los documentos medio publicados, medio inéditos, resultaba un verdadero laberinto internarse por las fuentes nadalianas.

El P. Nicolau, con diligencia y pericia no comunes, ha sabido extraer todos los materiales que se refieren al P. Nadal. El capítulo 2º en que pasa revista a todas las obras espirituales de nuestro autor y precisa la época de su composición, sus características, los códices en que se encuentran, se nos hace el capítulo más útil y una base imprescindible para todo el que quiera en adelante ocuparse de Nadal. Los numerosos trozos inéditos que con muy buen acuerdo va desparramando el autor a lo largo de la obra, no son más que filones sueltos que dejan entrever la gran riqueza encerrada en esta cantera. Son estos fragmentos, a veces, bastante extensos, y casi siempre de gran valor. Por ej. págs. 299-304, acción de la gracia; 328-329: acción-contemplación; 286-287: huir de cosas extraordinarias, y sobre todo los cuatro apéndices que comprenden 60 páginas de instrucciones inéditas.

En esta clarificación de las fuentes y exhumación del fondo teológico-espiritual encerrado en ellas, con la exacta indicación de su alcance, reside para nosotros el verdadero valor de esta obra, en la que todo lo que sea manejo de documentos, conocimiento de elementos externos que se relacionen de alguna manera con Nadal, bibliografía aun secundaria, está tratado con una exactitud que raya en meticulosidad.

Nicolau ha querido estudiar a Nadal desde todos los puntos de vista. Hacer un trabajo completo. Comienza trazando una semblanza de Nadal, que prácticamente es una vida breve, pero completa en sus hitos principales. Viene después la descripción de la producción científico-práctica-espiritual nadaliana de que acabamos de hablar. Preparado de esta manera el terreno, entra en la ideología misma de Nadal, estudiando la estructura de su espiritualidad y sus características principales. Se basa aquella en la profunda teoría de la gracia particular del estado religioso, idea fecunda que penetra toda la actividad de Nadal. Sigue un estudio largo, detallado, del método de la oración, analizando sus diversas partes y comparándolo con las meditaciones de S. Francisco de Borja. Uno de los capítulos más interesantes es el sexto, en que va explanando las enseñanza nadalianas relacionadas con la mística. Todavía van desfilando otros aspectos relacionados con la espiritualidad nadaliana: el influjo de los ejercicios, la postura de Nadad en torno al problema contemplación-acción, sus normas sobre el apostolado, la vida activa superior, la devoción al Corazón de Jesús, el teocentrismo final, acabando con un sugestivo y bello resumen de la personalidad de Nadal y de su significado dentro del campo de la espiritualidad.

En general, amontona el autor muchos textos parecidos — tal vez demasiados — para probar un aspecto concreto, textos no pocas veces de épocas distintas, que pueden suponer circunstancias diversas. Si hubiera matizado más el factor tiempo y lo hubiera proyectado sobre el fondo real de la vida de Nadal, se hubiera podido llegar más al fondo de la psicología y mentalidad nadalianas, y hubiera adquirido

la obra una palpitación y vitalidad mucho más intensas. Falta la línea evolutiva del pensamieuto, la proyección de Nadal sobre la época. Es verdad que en el capítulo 12 se habla, con gran lujo de detalles y con extraordinaria erudición, de los influjos de Nadal. Pero se van considerando aisladamente los elementos ; no se da su trabazón íntima, la gradación de estudios.

En el capitulo 2º en que, como ya hemos dicho, se alinean en fila las obras, no se hace cotejo alguno entre las de índole similar, y sobre todo apenas se da indicación alguna de la evolución interna de las ideas. Téngase en cuenta que en pocos autores como en Nadal se puede seguir de modo más seguro los diversos pasos de su pensamiento, dado que sus escritos están cuajados de tachaduras y frases superpuestas : no hay mejor llave para fijar las oscilaciones y evolución de su pensamiento.

Precisamente dada la abundancia de datos acumulados extraña más la ausencia de los testimonios que podrían desdorar algo el esplendor de la figura del gran jesuíta mallorquín, produciéndose de este modo, en algunos momentos, la impresión más bien de un panegírico que de una historia. Se habla sí del exceso de instrucciones dadas y de la tan decantada minuciosidad, pero más bien en plan de defensa que de realizar un análisis objetivo.

En la pág. 48 para hacer ver el « aprecio que sentía de las visitas de Nadal » S. Pedro Canisio (se habla, como se ve, en términos generales, no sólo de una visita), aduce el autor literalmente el juicio elogioso que el santo da de las de 1563. En cambio se calla el tremendamente duro que emite el mismo Canisio de las de 1577 (Braunsberger, VII, 408), citando este testimonio de una manera generalísima en la pág. 65 con estas vaporosas palabras : « Canisio, celoso de que no se obscureciera en los jesuítas la luz de las antiguas virtudes del célebre Visitador, avisaba de ello al General, quien con todo estimaba que muchas cosas había que perdonarlas a los años ». Esta actitud daña a la obra. Nos quedamos sin saber qué había de verdad en las mortificantes expresiones del Santo Doctor.

Al presentar Nicolau de modo tan completo todo el material nadaliano, abre una serie de interrogantes y sugiere perspectivas de sumo interés. ¿Fué puramente ignaciana la espiritualidad de Nadal? ¿Disolvió el influjo de S. Ignacio los factores anteriores? ¿Su educación anterior coloreó con una combinación especial los nuevos elementos? Y en particular su clásica trilogía en la oración: petición, acción de gracias y obsecración, ¿encaja dentro del molde ignaciano? ¿en qué punto preciso? Tal vez sea una ampliación del coloquio, que no modifica la estructura de la meditación (cf. pág. 213).

Decimos esto — y podíamos añadir nuevas interrogaciones que inquietas se agolpan a nuestra mente — porque creemos que no hay nadie mejor preparado que el P. Nicolau para tratar en ulteriores estudios estos problemas; y también para hacer ver las grandiosas perspectivas que hubiera podido tener la obra si se le hubiera dado una orientación más orgánica y sistemática.

La presentación tipográfica, muy esmerada. 16 láminas reproducen diversos grabados de las *Evangelicae historiae imagines*. El Consejo Superior de Investigaciones Científicas ha hecho un gran servicio al publicar esta obra, ya que en adelante será la base imprescindibile de todo estudio sobre Nadal, y un arsenal riquísimo para todo trabajo que se relacione con la historia de la espiritualidad jesuítica y española.

Roma. I. IPARRAGUIRRE S. I.

Razón y Fe. *Al doctor eximio y piadoso Francisco Suárez en el cuarto centenario de su nacimiento.*—Madrid 1948, 8º, 512 p., 2 ilustr.

— Estudios eclesiásticos. *Francisco Suárez en el IV centenario de su nacimiento.*—Madrid 1948, 8º, 694 p.

— Pensamiento. *Suárez en el cuarto centenario de su nacimiento.*—Madrid 1948, 8º, 646 p.

Las revistas españolas *Razón y fe*, *Estudios eclesiásticos* y *Pensamiento* celebraron el cuarto centenario del nacimiento del P. Francisco Suárez (1548-1948) consagrándole sendos números extraordinarios (vid. AHSI, XVII, 1948, 276-280).

Razón y fe dedicó al Doctor Eximio el número correspondiente a los meses julio-octubre, que se puso también a la venta por separado. Después de un *Guión* en que se puntualiza la significación de Suárez en el campo teológico y se comparan sus métodos con los modernos, sigue una cronología, en cuadros sinópticos, de la vida del Eximio. El cuerpo de este tomo se divide en cuatro partes, que abarcan casi todos los aspectos de su personalidad: el *Hombre*, el *Ambiente*, la *Obra*, el *Influjo*. Bajo estos epígrafes se estudia el humanismo de Suárez, su fama de santidad, formas renacientes en su producción científica; Suárez filósofo, teólogo y jurista; la proyección sobre Europa de su gran Metafísica; el perfil teológico de Suárez y la primera generación científica de la Compañía de Jesús; el Sacro Imperio Romano-Germánico según Suárez. A esas cuatro partes sigue un quinto apartado de *Estudios especiales*, que comprende los siguientes trabajos: el « François Suárez » de Léon Mahieu; sobre el tránsito de la potencia al acto según Suárez; Suárez y la doctrina de la transubstanciación eucarística; precisiones del pensamiento de Suárez sobre el primer sujeto del poder y sobre la legítima forma de su transmisión al jefe del Estado. Termina este precioso número extraordinario con una bibliografía suareciana. En este meritísmo fascículo de *Razón y fe*, junto con firmas juveniles, pero de plumas bien cortadas, aparecen las ya conocidas y valiosas de los PP. Eleuterio Elorduy, José M.ª Dalmau, Ulpiano López, Joaquín Iriarte, José A. de Aldama, Ricardo G. Villoslada, Eústaquio Guerrero, José Hellín, Manuel Quera y Jesús Iturrioz.

El volumen de *Estudios eclesiásticos* no merece menos loas que el anterior. Se circunscribe al terreno teológico, aunque con cierta amplitud. Hace la *Presentación* del libro el Sr. Obispo de Madrid-Alcalá, y el primer artículo es del prelado de Calahorra sobre la *Solución de Suárez al problema de la evolución o progreso dogmático.* Los artículos que siguen son: *Evidencia y fe según el Doctor Eximio* (José M.ª Alejandro), « *Error in Fide* » *en la terminología teológica de Suárez* (P. José A. de Aldama), *Sobre la inmensidad de Dios en Suárez* (P. José Hellín), *Suárez Mariólogo* (P. José M.ª Bover), *San Agustín en la teología de la gracia del P. Francisco Suárez* (P. José M.ª Dalmau), *Domingo de Soto y Francisco Suárez* (P. Severino González Rivas), *Méri-*

tos escriturísticos del P. Francisco Suárez (P. Romualdo Galdos), *El recuerdo de Melquisedec en Suárez* (P. Félix Asensio), *La concepción suareziana de las penas « latae sententiae »* (P. Francisco Lodos), *Suárez y la perfección sacerdotal* (P. Ulpiano López), *El éxtasis natural en Suárez* (P. Eusebio Hernández).

A los artículos siguen las siguientes « Notas »: José A. de Aldama, *Un parecer inédito de Suárez sobre la doctrina agustiniana de la gracia eficaz;* Romualdo Galdos, *Interesante manuscrito suareziano;* Francisco de P. Solá, *Un trabajo inédito del P. Juan Muncunill S. I. (1848-1928)*, «*Eximius Doctor P. Suarez fidelis S. Thomae discipulus* »; José M.ª Dalmau, *Metafísica y Teología en Suárez;* Manuel Quera, *La contribución en la justificación según Suárez y Vázquez;* José Hellín, *Sobre la presencia eucarística en el Doctor Eximio;* Feliciano Cereceda, *Un profesor desconocido de Suárez, el biblista Martín Martínez de Cantalapiedra;* Bernardino Llorca, *Biografía de Francisco Suárez, obra del P. Raúl de Scorraille S. I.*

Termina este tomo con las menciones elogiosas de Suárez que recientemente ha hecho Pío XII en diversos mensajes y alocuciones. Síguese luego una completísima bibliografía de cuanto se escribió sobre Suárez desde el año 1917, centenario de su muerte, hasta el año del centenario de su nacimiento. Pone fin a toda la serie de tan valiosas elucubraciones una crónica suareziana de los actos y festejos en honor del Doctor Eximio organizados hasta la fecha de la publicación de *Estudios eclesiásticos*. El cuerpo de Redactores de esta revista recibió de muy altas personalidades de la ciencia teológica sinceras felicitaciones por esta publicación.

Trayectoria paralela al número extraordinario de *Estudios eclesiásticos* sigue *Pensamiento*, revista de Filosofía. La presentación es del Ministro de Educación, D. José Ibáñez Martín. El contenido puede distribuirse en tres partes, siguiendo la materia de los temas desarrollados. El primero y principal lugar, objeto al parecer de las predilecciones de los estudios de Suárez como filósofo, lo ocupa la Metafísica, que se estudia en elucubraciones valiosas y de reconocida competencia. El Dr. D. Fidel García, Obispo de Calahorra, antiguo alumno de la Universidad Pontificia de Comillas, ha conservado siempre singular cariño al P. Suárez, cuyas obras no ha dejado nunca de las manos. A él se debe el primer trabajo de este número extraordinario: *Algunos principios diferenciales de la metafísica Suareziana frente al tomismo tradicional.* El P. Jesús Iturrioz S. I. investiga minuciosamente las *Fuentes de la metafísica de Suárez;* en el mismo tema se mantiene el P. Ramón Ceñal concretándose a averiguar qué Alejandro es el que cita Suárez a veces: el Halense o el de Alessandria, cuyas obras corrían en su tiempo como pertenecientes al anterior, *Alejandro de Alejandría: su influjo en la metafísica de Suárez.* Todavía quedan otros temas más o menos relacionados con la metafísica del Doctor Eximio: Luis Martínez Gómez, *Lo existencial en la analogía de Suárez;* Dr. Marcial Solana, *Doctrina de Suárez sobre el primer principio metafísico: novedad*

que ofrece, juicio sobre la misma; El ente de razón en Suárez por el Dr. Juan Francisco Yela Utrilla; *Problemática del tema de la creación en Suárez* por el Dr. D. Ignacio Alcorta; el P. Eleuterio Elorduy, principal encargado de la celebración del Centenario suareziano, presenta el trabajo *El concepto objetivo en Suárez.* Por último cierra esta serie de disertaciones metafísicas el P. José Mª Alejandro con un estudio sobre la gnoseología de Suárez, que había ya desarrollado en su tesis doctoral y sirvió de base a numerosas comunicaciones en diversos actos conmemorativos de Suárez en que intervino el autor.

La que llamaríamos segunda parte, la constituyen los temas de Ética o Derecho, materia que ha sido muy señalada en las disertaciones que durante el año conmemorativo de Suárez se tuvieron en diferentes lugares. Los temas tratados son cinco: *La naturaleza de la propiedad privada en las doctrinas de Suárez* por el Dr. D. Antonio Ferreiro; *Variaciones sobre la filosofía jurídica y política de Francisco Suárez*, por el Dr. Heinrich Rommen; *La democracia en la doctrina de Suárez* por el Dr. D. Antonio Álvarez de Linera; *Doctrina de Suárez sobre el origen y el sujeto de la autoridad civil*, por el P. Ignacio Gómez Robledo; y finalmente, *La verdadera doctrina de Suárez sobre el derecho de guerra* por el P. Estaquio Guerrero.

Completa el tomo un trabajo independiente de los temas anteriores, y que por sí solo constituye una parte de este volumen: *Bibliografía suareziana*, preparada por el P. Jesús Iturrioz, que en 36 páginas da los títulos principales de la ingente cantidad de libros y de artículos que Suárez ha suscitado en el correr de los siglos.

S. Cugat del Vallès, Barcelona.

F. DE P. SOLÀ S. I.

ROCHUS KOHLBACH. *Der Dom zu Graz.* Die fünf Rechnungsbücher der Jesuiten. — Graz (Grazer Domverlag) [1948], 4º, IV-271 S., 113 Abbild.

Kaum zwei Jahre nach seiner Ernennung zum Dompfarrer und Domkapitular legt uns Dr. Kohlbach ein Werk vor, das in repräsentativer Ausstattung und mit vielen Illustrationen die reichen Schönheiten seiner Pfarrkirche, der ehemaligen Jesuitenkirche, erschliesst, die nach dem Urteil des Kunsthistorikers Schreiner eine so kostbare und zugleich künstlerisch bedeutende Ausstattung besitzt, wie kaum eine zweite Kirche diesseits der Alpen.

Nach den Einleitungskapiteln über die romanische Urkirche (1-6) und den gotischen Neubau (7-16) unter Kaiser Friedrich III., dem das dem hl. Aegydius geweihte Gotteshaus als Hofkirche diente, beginnt mit deren Uebergabe an die Jesuiten das eigentliche Kernstück der ebenso interessanten wie verdienstvollen Studie (29-190).

Von Erzherzog Karl II, zur Rekatholisierung der Steiermark berufen, kamen 1573 die Jesuiten in die Landeshauptstadt Graz: 5 Priester, 5 Scholastiker und 2 Laienbrüder. Als Wohnung und Schule wurde

ihnen der Stadtpfarrhof, für den Gottesdienst die Hofkirche angewiesen. Mit Feuereifer machten sich die Söhne des hl. Ignatius an die Verschönerung ihrer Ordenskirche, willig und gebefreudig steuerten die Gläubigen, gross und klein, ihr Scherflein bei. Insgesamt haben die Jesuiten, von hochherzigen Wohltätern unterstützt, über 200.000 fl. für die Verschönerung des Tempels ausgegeben, eine bedeutende Summe für jene Zeiten.

Ein gütiges Geschick fügte es, dass dem Verfasser im Domarchiv fünf handschriftliche, bisher unbeachtete Folianten in die Hände fielen, die uns 90 Jahre Barockisierungsschichte der Hofkirche authentisch vor Augen führen. Diese fünf Bände Rechnungsbücher aus der Jesuitenzeit nebst den Litterae Annuae bildeten die Hauptquellen, welche es Kohlbach ermöglichten, durch eine Fülle neuer kunst- und kulturhistorischer Forschungsergebnisse das Dombild über seine Vorgänger hinaus wesentlich zu vertiefen und wertvolle Aufschlüsse über das rege Kunstschaffen in Graz und Steiermark zu bieten (vgl. S. II). An Hand dieser Rechnungsbücher führt uns der Autor von Kapelle zu Kapelle, von Altar zu Altar der ehemaligen Jesuitenkirche, angefangen von dem Renaissancehochaltar, dem Barockhochaltar — dem Glanzstück des Domes — zu der Xaveriuskapelle, dem Aloysius- und Ignatiusaltar usw. Während in der Aegydiuskirche aus der gotischen Zeit nur Laibs berühmtes Kreuzigungsbild, das Gottsplagenbild und die Reliquienschreine erhalten sind, besitzt sie trotz mancher schmerzlicher Verluste noch eine reiche Sammlung kunstvoller Ausstattungsstücke wie Monstranzen, Kelche, Paramente, Barockkanzel, Barockorgel usw.

Kohlbach hat es verstanden, seine Domgeschichte zu einem Längsschnitt durch die steirische Kunstgeschichte zu gestalten. Auf Grund seiner Quellen gelang es ihm, zu den bekannten kunsthistorischen Tatsachen eine Reihe wertvoller Einzelheiten nachzutragen, die Namen von Stiftern, Wohltätern, Künstlern und Kunsthandwerkern festzustellen. Auch manche kunstsinnige Laienbrüder des Kollegs wirkten mit bei Ausstattung der Ordenskirche. Erwähnt seien nur Br. Georg Lindemayr (1678-1739), der die Zeichnung der Barockkanzel lieferte (S. 95), und Georg Kraxner (Jesuit 1715-1740), der als Baumeister des Barockhochaltars genannt wird (S. 122, 124).

Die Unterdrückung der Gesellschaft Jesu durch Papst Klemens XIV. hatte natürlich auch die Auflösung des Grazer Kollegs zur Folge. Die Kirche selber blieb unter der alten Leitung: Vier Grazer Exjesuiten führten den Gottesdienst im früheren Sinne weiter, bis unter Joseph II. die Uebertragung des Bischofssitzes von Seckau nach Graz erfolgte, und die vormalige Jesuitenkirche zur Domkirche erhoben wurde (1786 resp. 1787).

Zum Schluss seien einige Bemerkungen gestattet. Zu der Selbstkritik, dass sich manches hätte kürzer sagen lassen, können wir dem Verfasser nur beistimmen. Der Stil ist stellenweise etwas zu journalistisch geraten, an Austriazismen fehlt es nicht. - Das *l* in dulcem ist kein " Druckfehler " des Freskanten, vielmehr ist die Inschrift folgendermassen zu lesen: Salsam [aquam] in dulcem signo Crucis

convertit — Salsiges [Meerwasser] verwandelt er in Süsswasser durch ein Kreuzzeichen — wie in der Lebensgeschichte des hl. Franz Xaver berichtet wird. (S. 126). - Sollte der S. 127 erwähnte Suicidor vielleicht das ehrsame Gewerbe des Schweineschlächters ausgeübt haben? - Nach dem Proprium S. 1. ist Johannes Nepomuk Patronus *minus* principalis; Patronus principalis ist der Stifter Ignatius von Loyola (146). - Dass der jesuitenfeindliche portugiesische Minister Pombal kurzerhand 3 Jesuiten habe "umlegen" lassen (186), ist eine Uebertreibung; einzig P. Malagrida wurde vorgeblich als Ketzer hingerichtet. (Vgl. Kratz, Der Prozess Malagrida nach den Originalakten der Inquisition im Torre do Tombo in Lissabon. Archivum Historicum Societatis Iesu IV, 1935, 1-43).

In der Abbildung S. 125 ist in der Unterschrift das St. vor Sanzian zu streichen. Das Wappen S. 191 ist das Wappen des Seckauer *Bistums*.

Diese kleinen Ausstellungen sollen jedoch in keiner Weise den Wert der ebenso gründlichen wie anregenden Arbeit beeinträchtigen.

Rom. W. KRATZ S. I.

SIDNEY R. WELCH. *South Africa under King Sebastian and the Cardinal, 1557-1580.* — Cape Town - Johannesburg (Juta and Co. Ltd.) 1949, 8°, 487 S.

— *Portuguese Rule and Spanish Crown in South Africa, 1581-1640.*— Ib. 1950, 8°, 634 S.

Durch die verschiedenen Veröffentlichungen Welchs über Südafrika — es erschienen schon u. a. Werke über Südafrika unter König Manuel und Johann III. von Portugal — dürfte zum ersten Mal der Versuch gemacht worden sein, das bisher sehr zerstreut liegende Material zu einer Gesamtschau vereinigt zu haben. Die zwei vorliegenden Bände behandeln die äusserst wichtige Zeit der Könige Sebastian und Heinrich sowie der beiden spanischen Herrscher Philipp II. und III. (bezw. I. und II. von Portugal). Trotz der vielen und erbitterten Gegner gelang es Portugal, das Erworbene zum grossen Teil zu behaupten und das Missionswerk voranzutreiben. So ist es begreiflich, dass Verf. der portugiesischen Verwaltung und Methode beide Bände hindurch grosses Lob zollt und stets voll Achtung von ihren Leistungen spricht, indem er vor allem das Positive hervorhebt.

Wenn zwar im Titel nur von Südafrika die Rede ist, so behandelt Verf. tatsächlich die Probleme von fast ganz Afrika, soweit Portugal damit zu tun hatte, also auch von Abessinien. Stets wird die Geschichte in ihren Zusammenhängen mit der europäischen Entwicklung behandelt; man erfährt also ausführlich, wie sich die Ereignisse in Portugal selber, in Spanien, den Niederlanden und England, im Mittelmeerraum, ja sogar im indischen Bereich und in Indonesien gestalteten. Wenn hierin manchmal etwas zu viel des Guten geschehen ist, so werden anderseits doch wieder zahlreiche wertvolle Einblicke geboten, denn Verf. zeigt eine grosse Belesenheit nicht nur der einschlägigen Werke, sondern bekundet auch lebhaftes Interesse für Rechtsfragen, für die Gestaltung des Finanzwesens (Amsterdam und London) und für den

Fortschritt der Zivilisation durch die Berührung der Neger mit den Portugiesen.

Die katholischen Missionen und ihre Entwicklung werden wiederholt behandelt, so ist z. B. das 3. Kapitel des erstgenannten Bandes der Kirche in Südafrika gewidmet, Kap. 21 der Tätigkeit der Dominikaner nach 1571. Von den Jesuiten sind besonders zu erwähnen die Patres D. Gonçalo da Silveira (Martyrer 1561 in Monomotapa) und sein Gefährte André Fernandes, Francisco Monclaro (offizieller Begleiter Francisco Barretos nach Monomotapa, 1569-73), Bischof Oviedo († 1577) in Abessinien mit seinen Mitarbeitern, und Thomas Stevens, der wohl als erster Engländer das Kap der Guten Hoffnung umschiffte.

In der Epoche 1580-1640 wirkte sich die Personalunion mit Spanien nach dem Urteil des Verf. für Südafrika nicht nachteilig aus, da die Spanier vertragsgemäss dort nur Portugiesen zuliessen und im übrigen durch ihre Weltmacht Portugal eher stärkten. Die Hauptschwierigkeit kam in diesem Zeitabschnitt von den kalvinischen Holländern und den Engländern, die seit Ende des 16. Jahrhunderts durch ihr hemmungsloses Piratentum die Meere unsicher machten und die reichbeladenen Schiffe der Portugiesen auf dem Heimweg von Brasilien oder Indien kaperten. Die neuen Mächte suchten Portugal überhaupt aus dem Osten auszuschalten, obwohl vergebens. In unserer Epoche fiel lediglich Ormuz in die Hand der Perser (mit Hilfe der Engländer!). Südafrika konnte, soweit es bisher von den Portugiesen besetzt war, durchaus gehalten werden, wenn es auch harte Arbeit kostete (Belagerungen von Moçambique). Freilich war nicht zu verhindern, dass sich Holländer bezw. Engländer in St. Helena und in Kapstadt dauernd festsetzten. Neben dem Völkerkampf spielte auch der religiöse Gegensatz eine wichtige Rolle, da die Protestanten oft mit vandalischer Wut alles zerstörten, was den Katholiken heilig war. Ausser diesen europäischen Mächten waren auch die Türken überall erbittertste Feinde der Portugiesen. In all diesem Ringen zeigt Verf. die ruhige, zielbewusste Haltung der Portugiesen und unterstreicht ihre grossen Verdienste um die Zivilisation der Neger.

Auch hier ist der Rahmen weit gespannt: die Geschicke Mombassas, der Handel im Gebiet des Sambesi, die Entwicklung von Moçambique, Zululand und Angola, die Gründung Kapstadts, die Niemandsinsel St. Helena, die Lage in Abessinien, Versuche, Madagascar zu erschliessen usw. bilden das Hauptthema. Eingestreut sind die Kämpfe der iberischen und holländischen Juristen um die Freiheit der Meere, die vielen Schiffbrüche an den afrikanischen Küsten, die Tätigkeit der Kirche (deren Hierarchie erst in neuester Zeit ausgebaut wurde) und der Orden (Dominikaner, Augustiner, Kapuziner und Jesuiten). Im einzelnen ist Kap. 9 der Missionsmethode in Südafrika gewidmet, Kap. 10 der Tätigkeit der Dominikaner und Jesuiten in Moçambique und am Sambesi, Kap. 17 der schwierigen Mission in Aethiopien (P. Páez und P. De Georgiis) sowie dem missglückten Versuch, eine Verbindug über Land zwischen Abessinien und Portugiesisch-Afrika zu finden.

In den vorliegenden Bänden sind manche sachliche Fehler und Ungenauigkeiten unterlaufen, so wird z. B. im ersten Werk gesagt, dass Juan de Albuquerque Dominikaner und Erzbischof war (S. 307), während er Bischof und Franziskaner war, dass Fr. Diego Bermúdez O. P. 1540 nach Indien kam (ebd.), dass João Bermudes Patriarch von Abessinien war (S. 107) usw. Auch die bibliographischen Angaben der Anmerkungen sind leider oft mangelhaft und ungenau. Trotz der vielen angeführten Werke vermissen wir einige wissenschaftliche Arbeiten, die mit Nutzen hätten ausgewertet werden können; es seien nur erwähnt: L. Kilger O. S. B., *Die ersten Jesuiten am Kongo und in Angola 1547-75*, in *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 11 (1921) 15-33; Francisco Rodrigues, *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*, I/2 (Porto 1931) 542 ff. (Na África ocidental e setentrional), II/2, 505-73 (Angola); ders., *Mestre João Bermudes*, Separata nº 30, *Revista de História* (Porto 1919); ders., *Uma História inédita de Angola* (Ms. do século XVI), Lisboa 1934 (vol. II, *Arquivo histórico Português*); Benno Biermann O. P., *Zur Geschichte der alten Kongo-Mission*, in *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 4 (1948) 98-104; S. Leite *História da Companhia de Jesus no Brasil*, 10 Bände (Rio de Janeiro 1938-50), passim über die Beziehungen Westafrikas (bes. Angolas) mit Brasilien; A. Valignano S. I., *Historia del principio y progresso de la Compañía de Jesús en las Indias Orientales (1542-64)*, ed. J. Wicki (Roma 1944), mehrere Kapitel über Ostafrika.

Wenn demnach auch noch manche Lücken zu ergänzen und Mängel zu beheben sind, so müssen trotzdem diese Bände Welchs als ein mutiger Versuch gewertet werden, die Geschicke Südafrikas von 1557 bis 1640 zusammenhängend und übersichtlich behandelt zu haben.

Rom. J. WICKI S. I.

GIUSEPPE TUCCI. *Italia e Oriente.* — Milano (Garzanti) 1949, 8°, 257 S. (= Piani, Biblioteca di studi economici sociali politici e storici, 12).

In anschaulicher Weise führt uns Verf. in die Beziehungen Italiens zur östlichen Welt seit der Römer Zeit bis zur Gegenwart ein. Der Inhalt ist klar und übersichtlich gegliedert, auf 13 Kapitel verteilt, die sich besonders mit Indien und Tibet, Persien, China und Japan befassen, während von Siam nur auf S. 255 die Rede ist und die malaiische Inselwetl ganz fehlt. Das Interesse des Verf. gilt vor allem der Kunst, den Reisen, den asiatischen Religionen und Literaturen, der Philologie, aber auch den Handelsbeziehungen.

Die ersten drei Kapitel behandeln den Zug Alexanders d. Gr. nach Indien, durch den der Westen mit dem Osten zuerst in engere Beziehung kam, die Land- und Seewege der Antike nach Indien, die Funde römischer Münzen dort und in China, die indischen Gesandtschaften zu den römischen Kaisern, die Gandhâra-Kunst sowie die geheimnisvollen « Seres ». Nach einer langen Unterbrechung, die durch die mohammedanische Sperre bedingt war, traten die Handelsstädte Genua und Venedig im ausgehenden Mittelalter wieder in Fühlung mit der Levante, während das Papsttum mit den Mongolenherrschern Asiens durch die Bettelorden Annäherung suchte. Diese Zeit ist ferner gekenn-

zeichnet durch den Fortschritt in der Kartographie, sowie durch verschiedene berühmte Reisewerke (Marco Polo, Conti).

Mit der Erschliessung des Seeweges durch die Portugiesen beginnt eine neue, sehr fruchtbare Zeit der Beziehungen mit dem Osten, die hauptsächlich durch die katholische Mission ihre Note erhält (Kap. 4 6-12). Missionare, wie Valignano, Ricci, De Nobili, Fenicio, Beschi, Desideri und Castiglione, um nur die Jesuiten zu nennen, werden hier wegen ihrer hervorragenden Verdienste um die Orientalia gebührend behandelt. Die japanischen Gesandtschaften von 1585 und 1615 bedürften allerdings noch einer gründlicheren Behandlung. Lesenswert sind die Ausführungen über die Weltreisen von Italienern und den literarischen Niederschlag in Europa (Ramusio, Pigafetta, Careri; Kap. 5), wie auch die über Venedigs Stellung zu Persien, um den gemeinsamen Feind, die Türken, zu bekämpfen (Kap. 9).

Das letzte Kapitel beschäftigt sich mit der Orientalistik des 19. und 20. Jahrhunderts, bei der die kirchlichen Kreise stark zurücktreten (beinahe als einziger wird der Jesuit A. Zottoli, Zi-ka-wei, genannt).

Mit sichtlicher Liebe ist Verf. den vielen Fäden nachgegangen, die den Westen mit dem Osten verbinden und umgekehrt. Hohes Lob zollt er den katholischen Missionaren, ohne deren Tätigkeit der Beitrag wesentlich geringer wäre. Dabei muss man noch berücksichtigen, dass die Missionstätigkeit als solche überhaupt nicht behandelt wird. So sind für Institute, wie das ehemalige orientalische Kolleg in Neapel oder das der Propaganda in Rom (als Ausbildungsstätten) nicht erwähnt. Auch die verschiedenen wertvollen Bestände der Vatikanischen Bibliothek an Orientalia werden nicht in Erinnerung gebracht. Willkommen wären auch einige Angaben über das Istituto del Medio ed Estremo Oriente in Rom.

Dass die religiöse Toleranz in Indien nicht immer so gross war und ist, bezeugt übergenug die Geschichte der christlichen Missionen. Auch mit manchem Urteil weltanschaulicher Prägung werden wohl nicht alle Leser einverstanden sein. Schon vor De Nobili und Fenicio hatten die Jesuiten ziemlich gute Kenntnisse über den Hinduismus und sogar über die Vedânta-Philosophie (zu S. 168; siehe AHSI, 14 [1946] 74-75). In manchen Einzelheiten bedürfte das Buch des Verf. einer Korrektur, so etwa wenn von Xaver gesagt wird, dass er *Portugiese* war und seinen Hauptbrief aus Japan *1550* schrieb (zu S. 128-29); ferner heisst der wiederholt zitierte Künstler *Wierx*.

Trotz dieser Aussetzungen ist Tuccis Buch durchaus lesenswert und es bietet einem weiteren Leserkreis ein lebendiges Bild, wie Italien durch zahlreiche Bande mit den Kulturen Asiens jahrhundertelang verbunden war und es noch ist.

Rom. J. Wicki S. I.

JOSEF FRANZ SCHÜTTE S. I. *Valignanos Missionsgrundsätze für Japan.* I. Band. *Von der Ernennung zum Visitator bis zum ersten Abschied von Japan (1573-1582).* I. Teil. *Das Problem (1573-1580).* — Roma (Edizioni di Storia e Letteratura) 1951, 8°, LVI-474 S. (= Storia e Letteratura, 36).

Das Gesamtwerk, von dem hier der erste Halbband vorliegt, soll drei Bände und die Jahre 1573-1606 umfassen. Es will keine Lebensgeschichte Valignanos und auch keine Missionsgeschichte Japans bieten, sondern nur die Entstehung und Entwicklung der persönlichen Missionsgrundsätze des grossen Visitators und Organisators für Japan darstellen. Der erste Teil des ersten Bandes umfasst zwar nur die 13 ersten Monate von Valignanos Aufenthalt im Lande der aufgehenden Sonne, aber er bietet weit mehr als der Titel ahnen lässt; auf gründlicher Quellenkenntnis aufgebaut ist er ein äusserst wertvoller Beitrag zur Geschichte seines Helden, der fernöstlichen Mission und Ostindiens überhaupt.

Zu Beginn erhalten wir eine Liste der Schriften Valignanos, 437 Nummern (S. XXIX-LVI) sowie in gedrängter Kürze eine Übersicht über sein Leben nebst einer Darstellung seines Charakters (36-50) als Einleitung zum eigentlichen Thema, das in fünf Kapiteln behandelt wird. Das erste (Die Grundlagen) schildert, immer unter besonderer Berücksichtigung der Missionsprobleme und deren Lösung, die Ernennung zum Visitator, sowie seinen Aufenthalt in Spanien und Portugal; das zweite (Die erste Entfaltung) nach einer guten Darstellung der staatlichen und kirchlichen Verwaltung des portugiesisch-ostindischen Kolonialreiches (115-150, wichtig z. B. der Abschnitt über die Fahrtzeiten der Schiffe, S. 123-33), seine Tätigkeit in Indien, wobei Land und Leute, Missionsstand und Missionsprobleme zur Sprache kommen. Das dritte Kapitel enthält das Leben und Wirken seines Vorgängers in Japan, Francisco Cabral, der hier 1570-79 mit grossem Erfolge wirkte. Das vierte Kapitel (Valignanos Missionskrise) gibt die Ankunft des neuen Visitators in Japan und die schweren Probleme, die ihm die bisherige Missionsmethode Cabrals vorlegte; das fünfte den ersten Lösungsversuch im Jahre 1580.

In der Einleitung gibt Schütte eine gute Übersicht über die Druckwerke, die für unsere Zeit in Frage kommen, mit neuen Angaben z. B. über Frois und Bartoli (15-34); aber da die früheren Autoren fast nur die äussere Geschichte behandelten, stützt er sich fast ausschliesslich auf das äusserst reichhaltige ungedruckte Quellenmaterial, vor allem auf die Originalbriefe und Berichte Valignanos, die überall in den Noten genau zitiert werden. Ein Riesenstoff ist hier meisterhaft verarbeitet. Den Namen sind die chinesischen Schriftzeichen beigefügt und 17 Bilder ergänzen dem Text. Druck und Ausstattung lassen, wie dies bei dieser Sammlung von selbst versteht, nichts zu wünschen übrig.

Die chinesischen Typen sind in vielen Fällen nötig, in anderen zum mindesten nützlich; vielleicht hat der Verfasser des Guten etwas zuviel getan. So gibt er

z. B. für einen so bekannten Ort wie Nagasaki 65 mal die chinesischen Ideogramme (auch 2-3 mal auf derselben Seite), 50 mal für Bungo und ebenso oft für Kuchinotsu, und selbst bekannten Ausdrücken wie Sake, Kimono, Byôbu, Daimyô und Samurai werden diese Schriftzeichen beigefügt. Die Zitate hätte man vereinfachen können, da ja ein alphabetisches Literaturverzeichnis dem Werk vorangeht. In diesem wird unter « De Missione Legatorum » auf « Sande » verwiesen, der aber dann vergessen wurde. Es dürfte die Leser interessieren, dass von diesem äusserst seltenen Buche 1935 in Tokio eine Faksimileausgabe in 500 Exemplaren erschien. Zur S. 224 erwähnten Gründung einer Tamildruckerei wäre zu bemerken, dass sich die beiden von ihr 1578 in Quilon und 1579 in Cochin gedruckten Tamilkatechismen erhalten haben. Vom zweiten befindet sich ein Exemplar in der Bibliothek der Sorbonne (vgl. unseren Artikel in *Die katholischen Missionen,* 58 [1930] 211-12), vom ersten tauchte Ende 1950 ein Exemplar in London auf, das 1951 von der Harvard University erworben wurde. Die « armenischen » Bischöfe (177) sind aramäische d. h. ostsyrische; die Portugiesen gebrauchten dasselbe Wort für sie und für die Armenier.

Rom. G. Schurhammer S. I.

Vicente D. Sierra. *Los jesuítas germanos en la conquista espiritual de Hispano-América. Siglos XVII-XVIII.* Prólogo de Ricardo W. Staudt. — Buenos Aires 1944, gr. in 8°, XV-422 S., Zahlreiche Abbildungen, 7 geographische Karten und einige Faksimiledrucke. (= Publicaciones de la Institución cultural Argentino-Germana, Nr. 15. Facultades de Filosofía y Teología, San Miguel, F. C. P., Prov. de Buenos Aires).

Reichlich spät erscheint die Besprechung des oben angezeigten Werkes. Der Weltkrieg und seine Folgeerscheinungen haben die kulturellen Beziehungen zwischen der Alten und Neuen Welt auch nach Beendigung der Feindseligkeiten noch geraume Zeit behindert. Erst im letzten Viertel des verflossenen Jahres kam das Rezensionsexemplar in die Hand des Unterzeichneten. Immerhin dürfte eine Anzeige der verdienstvollen Arbeit eines argentinischen Gelehrten auch heute noch den Missionshistorikern nicht unwillkommen sein.

Infolge der Kriegslage war es dem Verfasser versagt, von den Quellen persönlich Einsicht zu nehmen. Edle Freunde haben durch hochherziges Ueberlassen von Dokumenten, Photokopien und Abschriften aus europäischen und amerikanischen Archiven, diesem Manko abgeholfen. Wie das Bücherverzeichnis (S. 415-422) dartut, wurde auch die einschlägige Literatur hinreichend herangezogen, wenn auch der Fachgelehrte das eine oder andere Werk ungern vermissen wird. Um den Verdacht eines engherzigen Nationalismus zu vermeiden, hat der Verfasser den Ausdruck germanos gewählt, indem er die Begriffe « Deutschland », « Deutscher » in dem Sinn und Umfang nahm, den sie im 17. und 18. Jahrhundert hatten. (S. XV. Vgl. auch Huonder S. 4).

Das Werk ist in 3 Bücher eingeteilt, deren jedes in mehrere Kapitel zerfällt. Nachdem der Verfasser in einem Einleitungskapitel für Amerikaner, die mit der Kirchengeschichte Deutschlands weniger vertraut sind, die Restauration des Katholizismus nach der « Reformation » kurz geschildert, und in einem zweiten Abschnitt die Anfänge der Jesuitemissionen in Amerika ebenso knapp gezeichnet

hat, berichtet er im dritten Kapitel über den Eintritt der deutschen Jesuiten in das spanisch-amerikanische Missionsfeld und über deren besondere Eignung für die schwierige und entbehrungsreiche Arbeit unter den wilden Eingeborenen. Dem durch die Cartas de Indias hoch gestiegenen Missionseifer stellte sich anfangs ein zweifaches Hindernis in den Weg: zunächst der Mangel an Kräften im eigenen Vaterland, dann aber das Misstrauen der spanischen Regierung gegen Zulassung von Ausländern in die Kolonien. Erst nachdem es gelungen war, die Bedenken und Widerstände von seiten des Staates zu beseitigen, begann der Zustrom deutscher Missionäre reichlicher zu fliessen (S, 3-126).

Der Nachdruck der Arbeit liegt in dem zweiten Buche (S. 127-316), wo Sierra den Beitrag der deutschen Jesuiten zur Evangelisierung und Zivilisation Spanisch-Amerikas ausführlich zur Darstellung bringt. Hohe Anerkennung zollt er den Leistungen jener Männer, die dank ihrer gründlichen wissenschaftlichen und aszetischen Ausbildung, ihrer zähen Ausdauer, ihrer praktischen Geschicklichkeit, und Organisationsgabe wesentlich zur Blüte der spanischen Kultur im Latein-Amerika des 18. Jahrhunderts beigetragen haben. Neben ihrer Missionsarbeit im engerem Sinne haben sie als fruchtbare Forschungsreisende die Erschliessung des westlichen Kontinents namhaft gefördert. Erwähnt seien nur die Namen von Eusebius Kino, Samuel Fritz und Matthias Strobel, denen wir die genauesten Beschreibungen und kartographischen Aufnahmen von Niederkalifornien, dem Amazonasgebiet und Patagonien zu verdanken haben (S. 129-229).

Dass die deutschen Jesuiten in den Heidenmissionen so gesucht waren, ist besonders ihrem praktischen Sinn für die materielle Seite des Missionswesens zuzuschreiben. Da Bekehrungsarbeit von dauerndem Erfolg unter primitiven Naturvölkern ohne Hebung der Kultur kaum möglich ist, legten die Missionare besonderen Nachdruck auf die Besserung der wirtschaftlichen Lage ihrer Pflegebefohlenen. So liess P. Haimhausen (1748) eine Anzahl Künstler und geschickter Handwerker aus den deutschen Ordensprovinzen kommen, mit deren Hilfe er auf der Hacienda von Calera bei Santiago (Chile) verschiedene Werkstätten einrichtete, aus denen Kunstwerke von Ruf hervorgingen. Wenn manche südamerikanische Missionen im Laufe des 18. Jahrhunderts eine wirtschaftlich-gewerbliche Blüte erlangten, dann kommt ein Hauptverdienst der Mitwirkung deutscher Patres und Laienbrüder zu. Als Architekten, Bildhauer, Goldschmiede, Uhrmacher schufen sie Meisterwerke, die auch heute noch die Bewunderung der Kunstkenner erregen (S. 229-251). Genossen die Jesuitenapotheken in Europa einen guten Ruf, dann noch mehr in den Kolonien, wo sie bei dem primitiven Stand des Sanitätswesens von unschätzbarem Werte waren. Die von Bruder Zeitler eingerichteten Apotheken in den Kollegien von Santiago und Concepcion in Chile waren die einzigen des Landes. Als daher 1767 die Vertreibung der Jesuiten erfolgte, hielt der Präsident von Chile—entgegen dem strengen Ausweisungsbefehl—den deutschen Bruder noch 4 Jahre im Lande zurück, « damit die Hauptstadt einer so notwendigen Anstalt nicht beraubt werde », und Zeitler inzwischen einige Laien zu Apothekern heranbilde. Die Buchdruckerkunst kam zwar schon mit den Konquista-

doren nach der Neuen Welt (Mexiko), indes verdanken einige Staaten des südamerikanischen Kontinents die ersten Druckereien den deutschen Jesuiten.

Die Leistungen der Patres auf den Gebieten der Sprach- und Naturkunde, der Ethnologie und Kartographie finden immer noch ehrenvolle Anerkennung bei den Amerikanisten der Gegenwart. Zwar ging die Sehnsucht aller, die aus Deutschland in die Missionen gingen, auf die religiöse Betreuung der Heidenvölker hin, doch fanden verhältnismässig nicht wenige Verwendung als Professoren in den Kollegien, da man ihre Talente dort besser angebracht glaubte. Besonders auffällig ist die Tatsache, dass in den spanischen Kolonien eine nicht geringe Zahl deutscher Jesuiten hohe und ehrenvolle Ordensämter bekleideten, als Obere ganze Provinzen leiteten, als Visitatoren im Namen des Ordensgenerals den Stand der überseeischen Provinzen prüften, als Rektoren an der Spitze grosser Kollegien standen oder als Novizenmeister die Ordensjugend in den Geist und die Satzungen der Gesellschaft einführten. Bei der allgemeinen Beliebtheit und Hochschätzung, deren sich die deutschen Glaubensboten bei Eingeborenen und Kolonisten in Südamerika erfreuten, wird es nicht wundernehmen, dass sich die Missionsprokuratoren bei ihren Reisen in Europa immer wieder um Patres und Brüder aus der deutschen Assistenz bewarben.

Der arbeits- und erfolgreichen Wirksamkeit des Jesuitenordens in Latein-Amerika setzte die allgemeine Vertreibung der Gesellschaft aus den Ländern der spanischen Krone ein jähes Ende (Real Cédula vom 27. Februar 1767). Gleich ihren spanisch-amerikanischen Mitbrüdern traf auch die deutschen Jesuiten das harte Los der Verbannung. Die genaue Zahl lässt sich nicht feststellen. Nach den Verzeichnissen im Archiv von Simancas waren es gegen 230-280, die mit blutendem Herzen ihr geliebtes Arbeitsfeld verlassen mussten. Einige erlagen den Strapazen bereits auf der Reise, andere wurden von Spanien aus in ihre Heimat entlassen, andere wieder empfingen den Lohn für ihre segensreiche Kulturarbeit in jahrelanger oder gar lebenslänglicher Gefängnishaft. Eine Anklage oder ein ernstliches Verhör wurde nie erhoben. (Vgl. Mundwiler, Deutsche Jesuitenmissionäre in spanischen Gefängnissen im 18. Jahrhundert. Zeitschrift für katholische Theologie 26, 1902, 621-672).

Wohltuend berührt die Hochachtung des argentinischen Gelehrten vor den kulturellen Leistungen der deutschen Missionäre, mit deren Anerkennung er nicht kargt. Zu bedauern ist nur, dass ihm die Kenntnis der deutschen Sprache abging, wie er selber in der Vorrede bekennt. Infolge dessen haben sich zahlreiche Verstösse eingeschlichen, bzw. sind unberichtigt geblieben. Es liegt nicht in unserer Absicht, an einem für Ausländer ohnehin schwierigen Werk kleinliche Kritik zu üben. Wir beschränken uns daher auf einige Fehler hinzuweisen. Mit dem P. Javier, Provincial de Germania Superior, ist P. Franz Xaver Amrhyn gemeint (94). P. Dedelley war nicht Provinzial der Germania Superior, sondern Socius des Provinzials (120). P. Ketteler war nicht Provinzial der österreichischen Provinz (238). P. Stephan Raab war nicht Assistente de Alemania, sondern Socius des österreichischen Provinzials (199). S. 162 muss es heissen: Freiburg im Breisgau statt in Breslau. P. Bischof stammte aus Glatz in Schlesien, nicht aus Gratz in Bohemia (323). P. Ignaz Tiers (Tirsch) war geboren zu Comotau, das in Böhmen, nicht in Bayern liegt.

Rom. W. Kratz S. I.

Memoria del primer Congreso de Historiadores de México y los Estados Unidos celebrado en la ciudad de Monterrey Nuevo León, México, del 4 al 9 de septiembre de 1949: Proceedings of the First Congress of Historians from Mexico and the United States Assembled in Monterrey Nuevo Leon, Mexico, September 4-9, 1949. — México (Editorial Cultura, T. G., S. A.) 1950, 8°, 420 p. with one map.

As indicated by the bilingual title, the present publication records the First Congress of Mexican and North American Historians. More than one hundred delegates from both countries participated in it during six crowded days. The numerous papers, followed by discussions, are here published in their original language—English or Spanish— with a translated summary; in a few instances the entire contribution is translated. Such a record will of necessity embrace a wide range of subjects and even points of view on the same subject.

In the Foreword we learn that some two years of careful planning especially on the part of Drs. Zavala and Hanke preceded the Congress. The inaugural session created an atmosphere of friendliness and mutual understanding; it established a common ground on which the delegates could meet and, it is hoped, will contine to work.

Subsequent sessions discussed the teaching of history, the preservation and organization of source materials, the economic relations of the United States and Mexico, the Frontier Provinces, literary history, comparative historical development of land systems in Mexico and the United States, intellectual history or the history of ideas.

The third session has a more direct bearing on the problems of the professional Historian — the preservation and organization of source materials. Here two contributions are of special significance: those of J. Ignacio Rubio Mañé of the Archivo General de la Nación and Luther E. Evans of the Library of Congress. Dr. Rubio explained the section of the Archivo General de la Nación that has to do with the Provincias Internas (the Northern Provinces of New Spain) and the archival material at hand concerning them. The bibliography appended to his study shows what research has been done on the subject since colonial times. He notes that Dr. Bolton's well known *Guide* is still the only work of its kind for the use of Mexican archives. The Diaries of Fathers Kino and Morfi, the reports of Fathers Talamantes and Pichardo are taken from this section of History; the investigation of such scholars as Bolton, Castañeda, Fathers Dunne, Geiger and Steck owe much to this rich fund of material. Dr. Evans rises to a higher plane in his discussion—the preservation of the documentation on the History of the Americas—by insisting on the necessity of extending international cooperation among the institutions that devote themselves to the History of the Americas.

He sets forth the goal of such cooperation and the principles adopted by the Library of Congress in its regard, namely: (1) the right of each country to preserve its own documents that form a vital part of its cultural heritage, (2) the

mutual assistance that the American countries should give in order to preserve and catalog scientifically their respective sources of History, (3) the Interamerican cooperation to preserve and make accessible through microfilming rare documents, including those that are located in Europe. In discussing this last point, he stressed the program which the Library of Congress is effecting through its Microfilm Laboratory in Mexico. Important for scholars is the knowledge of what has been microfilmed; this is reported through *The Library of Congress Quarterly Journal of Current Acquisitions,*

Lucio Mendieta y Núñez of the University of Mexico had his paper read at the seventh session; its title was « The Land System of Mexico in the Nineteenth Century ». We do not know what the exact content of the original contribution was, for it soon becomes evident that one thing was read to the delegates and quite another printed in the present volume. Among the charges he brought against the Church was that it owned half the land of the country; this statement was naturally challenged (pp. 259-268, especially p. 260). Seemingly appraised of this demand for proof, he deletes the charge in the printed account and substitutes it with a paragraph that ends with a rather weak claim that the Church's wealth was « considerable » (« esos bienes eran cuantiosos », p. 213). How the Church was to build the schools and churches for an extensive nation, maintain numerous colleges, hospitals, orphan asylums, dispensaries for the poor sick, found missions among warlike Indians and civilize them, without a considerable capital to draw on, he does not tell us. When one large American University has a larger capital than he can claim for the entire Mexican Church, it is hard to see how the religious institutions could have monopolized the wealth of the country as he tries to prove. A simple distinction would have enabled him to study the problem objectively — was the wealth used selfishly for a few privileged individuals or for a considerable percentage of the people? The institutions mentioned above are hardly by their very nature able to benefit their administrators. Mendieta might well have pondered over the words recorded of Mr. Paul V. Murray of the Mexico City College (p. 263): « Reconoce que hay una historia oficial del siglo XIX mexicano seguida por la ponencia de Mendieta. Cree que es difícil investigar el problema de la tierra, saliéndose de esta versión, sin relacionarlo íntima y debidamente con el tema de la Iglesia y el Estado. Este campo tampoco se ha estudiado con la profundidad debida ya que se desconoce en total la situación de los propios miembros de Clero y Jerarquías, palabras que no son suficientes para explicar lo ocurrido y considerar sus intereses como opuestos a los del país. »

This report as a whole reveals the main elements that fashion the concept of history of the United States and Mexico. These delegates exhanged their thoughts in an atmosphere of friendliness and mutual understanding as we noted at the beginning of this review; as one proceeds through the report, he almost wishes that they had not always worked so harmoniously together but had dared to bring out into the open for candid discussion the ideas, problems, traditions and beliefs as well as divergent concepts of their countries' history that keep the two peoples from understanding each other. In this way the Congress might have proven even more productive of good. Will a subsequent meeting dare take such a step?

Rome. E. J. Burrus S. I.

Alexander J. Cody S. I. *A Memoir: Richard A. Gleeson, S. I.* — San Francisco (University of San Francisco Press) 1950, 8°, 216 p. with frontispiece and 5 illust. outside the text.

The author, like Virgil, « sings of a man and arms ». The man, as the title indicates, is Father Richard Gleeson S. I. (1861-1945). Born and educated in Philadelphia, Richard volunteered for the Jesuit Mission of California, which then included the entire far west. This was to be the main field of his activity and varied apostolate for nearly seventy years. Long years of training (1877-1896), however, lay ahead of him before he could give himself wholly and uninterruptedly to the sacred ministry: Pastor in Los Gatos, San Jose, Santa Barbara, St. Ignatius in San Francisco, Blessed Sacrament in Los Angeles; Prefect of Studies in Santa Clara, President of Santa Clara; organizer and director of retreats for laymen and religious; moderator of Sodalities and other pious associations; Superior of the Province; guide, counsellor and friend to thousands.

Great and near great enter his life; some for a brief appearance, others as constant companions: Archbishop Alemany, Bishop Crimont, Fathers Dominic Giacobbi, Bernard, Kenna, Dillon, Kavanagh, Foote, Woods, Professor Montgomery, pioneer in aviation, Dr. Gerlach. Of special interest are the pages that tell of the Mexican Jesuit exiles welcomed by Father Gleeson to the California Province during the persecution that began in 1914; one of the exiles given hospitality by the Provincial was one particularly lively lad, Miguel Pro by name.

The book is a memoir not an exhaustive biography. Letters written or received are but seldom quoted even partially, except some written during a pilgrimage to Rome in 1926. The 216 pages of clear, rhythmic prose are eminently readable; charm of style is never absent, although in some sections extremely short sentences may prove disconcerting; a quiet humor brightens the pages of the book. Studious readers will welcome the excellent index. The Italian phrase on page 149 should read, « Ecco il Santo Padre ».

The author has succeeded in conveying a clear idea of the extensive activity of Father Gleeson by giving a well balanced account of it in the course of his story, but it is above all the spirit that animated it that he reveals so unmistakably to us: the spirit of the apostle, of a man who loved God and his neighbor with a love that took generosity and sacrifice for granted.

The arms Father Gleeson used to fight his successful battle are his natural and spiritual endowments; not enumerated nor described for us, but manifested in action. It is not claimed that he possessed all natural talents. The many qualities he lacked to be an eloquent orator had to be compensated for by industry and zeal.

Rome. E. J. Burrus S. I.

A. Simon. *Le Cardinal Sterckx et son temps (1792-1867).* T. I. *L'Église et l'État;* T. II. *L'Église dans l'État.* — Wetteren (Éditions Scaldis) 1950, gr. 8°, XX-624, 480 p.

Engelbert Sterckx, né en 1792 et élevé « au bruit des batailles », Malines, il entre cinq ans plus tard, à sa demande, dans le ministère

Malines, il entre 5 ans plus tard, à sa demande, dans le ministère pastoral et est nommé en 1821 curé à Bouchout près d'Anvers; en 1824 nous le retrouvons pléban de la cathédrale d'Anvers et doyen de Notre-Dame; il avait à peine 32 ans. Sa prudence et ses qualités de bon sens lui vaudront un rapide avancement. Pendant qu'il était encore doyen d'Anvers, le Prince de Méan, archevêque de Malines, le nomma en janvier 1827 vicaire général; le gouvernement hollandais, qui s'arrogeait ce droit, ne confirma la nomination qu'au mois d'août 1830, peu de jours avant la révolution. Lorsque le Prince de Méan mourut à Malines le 15 janvier 1831, Sterkx est élu vicaire capitulaire; le 24 février 1832 il est préconisé archevêque de Malines et est sacré le 8 avril de la même année. En septembre 1838 Grégoire XVI l'élèvera au cardinalat.

C'est à cette longue carrière de près de 40 ans d'archiépiscopat que le chanoine Simon, professeur à la faculté universitaire Saint-Louis à Bruxelles, a consacré un ouvrage considérable. Ce n'est pas sans raison qu'il intitule son livre *Le Cardinal Sterckx et son temps*. Il nous donne en effet une étude approfondie de l'époque où vécut son héros et qui repose sur une documentation qu'on peut dire complète. Pour la connaissance de la situation intérieure de la Belgique et des relations entre l'Église et l'État à cette époque, ces deux volumes sont une contribution importante dont les historiens devront tenir compte.

Les difficultés ne manqueront pas au jeune archevêque. Grâce à son optimisme et à son bon sens il saura aller de l'avant. Déjà sous le Prince de Méan Sterckx avait, comme vicaire général, joué un rôle important; c'est lui qui décida son archevêque à s'opposer à la reconnaissance du Collège philosophique de Louvain, imposé par Guillaume I, roi de Hollande, comme établissement unique pour la formation du clergé. On sait que cette opposition des catholiques ne contribua pas pour peu à la révolution qui en 1830 détacha la Belgique de la Hollande.

Dans un premier volume « L'Église et l'État » l'auteur étudie la situation particulière de l'Église belge durant cette période initiale de l'indépendance nationale où tant de choses étaient à régler et où les heurts se feront bientôt sentir.

Le Congrès national de 1830 en élaborant la Constitution Belge y avait introduit certains principes libéraux qui la rendaient suspecte à Rome. Sterckx s'en montrera partisan sincère et s'efforcera de dissiper les préventions romaines. Pour lui la Constitution n'introduisait pas de *séparation complète* entre l'Église et l'État. Dans la pratique l'État se soucie de l'Église, prend à sa charge les traitements du clergé; il maintient les lois relatives au temporel du culte. Sterckx ne cessera de défendre cette thèse.

Les conflits avec l'État ne manqueront pourtant pas: antériorité du mariage civil — question des cimetières que l'Église revendique pour ses fidèles — loi sur les fabriques d'église; le gouvernement consentira à ne pas intervenir dans les nominations mais exigera le contrôle des comptes — bourses d'études dont l'État s'arroge la destination sans tenir compte de la volonté des testateurs. Il y a surtout la question sco-

laire: loi de l'enseignement primaire votée en 1842, qui donnait au clergé sa place dans l'école; en 1854 loi sur l'enseignement moyen. Après de longs pourparlers les évêques, qui auraient voulu avoir en mains tout le contrôle de l'enseignement, consentirent à accorder des ecclésiastiques pour l'enseignement religieux dans les Athénées de l'État; loi sur l'enseignement supérieur et les jurys universitaires. Dans toutes ces questions le cardinal interviendra activement et souvent efficacement.

Le second volume « L'Église dans l'État » fait connaître surtout l'action pastorale du Cardinal: ce qu'il fit pour la formation de son clergé, pour l'instruction du peuple par la publication de son catéchisme. Sous lui eurent lieu les grandes missions populaires qui, pendant plusieurs années, renouvelèrent l'aspect de la Belgique au point de vue religieux.

A la fin de la carrière du Cardinal Sterckx se tinrent à Malines les grands congrès catholiques, dont le retentissement fut considérable. Ils marquèrent le commencement de l'organisation définitive du parti catholique en Belgique.

Les nombreux voyages à Rome du Cardinal sont racontés non sans humour parfois. M. Simon parlera aussi des relations de l'archevêque avec les différents nonces de Belgique, entre autres avec Pecci, le futur Léon XIII, qui sut apprécier la ténacité de son caractère, « tenace del proposito, corrispondente all'indole dei Fiamminghi » (II, 421).

Un des titres de gloire de Sterckx fut la fondation de l'Université Catholique, établie d'abord à Malines en 1834 et transférée dès 1835 à Louvain, où elle devait reprendre les traditions séculaires de l'ancienne Université Brabançonne. Le Cardinal en fut le grand promoteur et déploya toute son énergie et toute son activité à l'établir et à la développer. Elle se trouvait placée sous la dépendance exclusive des évêques de Belgique.

Un épisode pénible pour Louvain fut la condamnation du traditionalisme. Le Cardinal qui « ne s'embarrassa pas de spéculation et de théories, desquelles l'absence de longues études spéculatives l'a tenu à l'écart » (I, 198 sq.), se reposait tout entier sur Mgr De Ram, le premier Recteur de Louvain; pour les opinions libres ou estimées telles, il faisait tout crédit aux professeurs de la Faculté de théologie. Depuis longtemps l'enseignement du professeur Ubaghs préoccupait l'opinion romaine. Un exposé fait par Ubaghs et ses collègues et envoyé au cardinal Andrea, Préfet de la Congrégation de l'Index, avait reçu une réponse rassurante: « Ubaghs n'aurait enseigné que des opinions libres ». Mais Pie IX dénia toute autorité à cette réponse qui avait tranquillisé le cardinal Sterckx (II, 186). Lorsqu'arriva la condamnation des doctrines d'Ubaghs, celui-ci donna aussitôt sa démission de professeur.

M. Simon dans un chapitre qu'il intitule « Un très grave dissident » parle du conflit qui éclata entre le Cardinal et le collège N. D. de la Paix dirigé par les Jésuites à Namur. Ceux-ci avaient donné d'abord en latin, puis en français, un cours de philosophie; les élèves pouvaient se présenter devant le jury central de l'État et obtenir le diplôme de

candidat en philosophie et lettres. Mgr Sterckx y vit un danger pour l'Université de Louvain, qui voulait garder le monopole de l'enseignement de la philosophie. Les Jésuites, forts de leurs droits et encouragés par Rome et par le nonce, tinrent bon. Ils n'en voulaient nullement à l'Université de Louvain; ils envisageaient avant tout le bien de la jeunesse, d'autant plus qu'à cette époque, nous l'avons dit, la doctrine philosophique qu'on y enseignait n'était pas à l'abri de tout reproche. M. Simon le fera remarquer, les faits ont montré que l'Université de Louvain n'avait rien à craindre des Facultés de Namur. Elles n'ont cessé, tout comme la Faculté Universitaire de St-Louis confiée au clergé séculier, de diriger vers l'Alma Mater de Louvain de nombreux élèves pour les Facultés de Droit et des Sciences. Toute cette question est exposée avec sérénité.

M. Simon, qui n'a pas voulu n'entendre qu'une cloche, a eu à sa disposition de la part des Jésuites toute la documentation désidérable. On ne peut néanmoins se défendre de l'impression, qu'au cours de l'ouvrage ceux-ci jouent un peu le rôle de bouc émissaire. Dans l'affaire du traditionalisme, par exemple, ils font figure d'avoir été presque les seuls promoteurs de la condamnation. Le futur cardinal Zigliara O. P., qui en fut un des agents principaux, n'est même pas cité. M. S., qui avait à sa disposition de si riches documents, n'attache-t-il pas non plus trop d'importance à de simples propos et à des « on dit » recueillis dans la correspondance?

Le Cardinal Sterckx n'était pas opposé aux religieux; il s'occupa lui-même de la rédaction des statuts de deux congrégations religieuses; mais il aurait voulu les avoir toutes entièrement sous la main. Jusqu'à la fin de sa vie il fit près du Pape Pie IX des instances pour obtenir la suppression de leurs exemptions. Rome se montra sourde à ses demandes. Il demande à Pie IX « que les religieux ne puissent ériger de nouveaux couvents... sans la permission de l'évêque » (II, 89). Déjà le Concile de Trente avait prescrit cette mesure. Ces prescriptions se trouvent maintenant dans le nouveau Droit Canon, paragr. 497. Comme le fait remarquer M. S., cette façon d'agir « est le résultat du tempérament méthodique et laborieux de Sterckx, mais également de l'*action ecclésiastique fonctionnarisée par Napoléon* »; « elles font comprendre *qu'il ait voulu glisser sous sa mouvance spirituelle l'activité des ordres religieux* » (II, 271).

On regrette que par endroits le style de l'auteur ne soit pas châtié davantage et que sa langue soit parfois incorrecte.

Ami de Pie IX et très en faveur près de Léopold I, le Cardinal Sterckx joua un rôle marquant dans l'organisation de l'Église de Belgique après 1830. On saura gré à Monsieur le Chanoine Simon d'avoir fait pleinement connaître et saisir cette noble figure; elle inaugure dignement la série des grands cardinaux qui depuis plus d'un siècle illustrent le siège métropolitain de Malines.

Rome. C. Van de Vorst S. I.

ELEANOR RUGGLES. *Gerard Manley Hopkins. A life.* — London (John Lane the Bodley Head) 1947, 8°, 247 p., with a portrait. — 10s 6d.

GEORGES CATTAUI. *Trois Poëtes. Hopkins, Yeats, Eliot.* — Paris (L. U. F., Egloff) 1947, 12°, 170 p., 3 portraits h. texte.

Nueva prueba del creciente interés qua va suscitando la personalidad del P. Gerard M. Hopkins S. I., interés que tiende a igualar y aun tal vez a superar el de su poderosa obra poética, es la reciente biografía de Eleanor Ruggles.

La a. ha sabido recoger cuantos datos biográficos o ilustrativos se encuentran dispersos en los escritos del jesuita poeta, en la hitsoria religiosa y civil de la Inglaterra victoriana, y aun en las biografías de personajes que tuvieron algún contacto con el biografiado. Y, lo que es más de apreciar, se ha esforzado por trazar un cuadro objetivo e imparcial de los diversos ambientes en que se desarrolló su vida: familia, colegio, corrientes religiosas de Oxford, vida del novicio, del escolar y del sacerdote de la Compañía de Jesús.

Es verdad que el método empleado por la a., de ir adicionando hechos, anécdotas y testimonios, sin dar relieve particular a los de mayor significación, ni agrupar los menos importantes en haces de luz que ilustren las diversas facetas del biografiado, sino poniéndolos todos casi a un mismo nivel — de ordinario en simple yuxtaposición cronológica — y aun dando a veces mayor extensión a los episodios más insignificantes — quizás por lo que tienen de entretenido o pintoresco —, desconcierta frecuentemente al lector: viendo narrado con tanta detención un hecho al parecer sin importancia, naturalmente busca uno la significación especial, que en realidad no tiene. Esta puede haber sido la causa de que algún crítico haya creído ver en el libro de Miss Ruggles insinuaciones maliciosas e ironías, que sin duda estaban lejos de la intención de la a. En cuanto a la vida jesuítica del P. Hopkins, si tenemos en cuenta le dificultad diríase insuperable para quien la mira desde fuera, más aún, desde lejos, no podemos menos de constatar con satisfacción que los esfuerzos de objetividad de la a. han sido coronados de éxito superior al que se pudiera prever.

No es, sin embargo, extraño que no haya podido penetrar en varios de los aspectos de esa vida. El mismo estado religioso lo concibe en términos naturalistas, como medio de desarrollar las propias cualidades mejor que en el clero secular (p. 72); naturalistas son también las diferencias que establece entre las varias Ordenes y Congregaciones religiosas (p. 73). Las páginas dedicadas al noviciado de Hopkins (pp. 78-94), a pesar de los numerosos datos en ellas acumulados, no aciertan a dar el verdadero carácter y esencia del noviciado jesuítico ni el fin que en él se persigue, hasta el punto de asemejarlo a un colegio seglar, si no fuera por la penitencia corporal y la obediencia, una obediencia que no es la ignaciana (pp. 92-93). El fin que se propone el joven jesuíta no es el de evitar lo personal (p. 87); ni hay que enumerar entre los triunfos personales de Hopkins « that the mind of Loyola, while shaping and decisively stamping his own mind, was never to consume it » (p. 86), pues la mentalidad o espíritu de S. Ignacio nunca ha pretendido absorber ni consumir la personalidad de ninguno de sus hijos. La

descripción de la formación teológica del jesuíta toca los límites del ridículo y caricaturesco, como si todo se redujese a saber disputar y manejar el incensario (pp. 96-97, 123-124). Pero, sobre todo, la exposición psicológica del mes de Ejercicios espirituales, que ocupa cuatro páginas del libro (pp. 82-85), además de no ser completa, pues olvida por ejemplo la meditación del Rey Temporal (importantísima en Hopkins), está tan desenfocada, que tiene visos más de iniciación órfica o de terapéutica freudiana que de Ejercicios de S. Ignacio. No es, pues, de extrañar que más adelante hable la a. de « the fearful watches, the shattering communions of the novitiate » (!) (p. 114).

Como la a. no nos da las referencias de sus numerosas citas (fuera de la lista final de *Acknowledgments*) no sabemos dónde ha tomado unas palabras de S. Ignacio, que aduce entre comillas en la pág. 126, y que, tal como están concebidas, no expresan ciertamente un pensamiento ignaciano: no es verdad que S. Ignacio prefiriese en los candidatos « la firmeza del carácter y la habilidad en los negocios » a « la bondad natural »; lo que refiere de él el P. Ribadeneira es que prefería un temperamento activo e industrioso a otro muy quieto y mortecino (cf. MHSI, *Mon. Ign. Scripta* I, 437, 445).

Pero más graves son los errores de criterio o de interpretación histórica.

Pasando por alto el que no haya visto en la cuestión romana más que un deseo de libertad de la población de los Estados Pontificios (p. 18), ni en el Movimiento de Oxford más que un « romantic revival » (pp. 37 y 141), nos presenta la fe con resabios modernísticos como algo que brota internamente « from the subliminal depths » (p. 60), en contradicción con la razón, que ha de ser suprimida para poder creer. De aquí que hable de « cerrar los ojos y volver a la aceptación ciega de la autoridad » (p. 14), de « asesinar la propia lógica » (p. 32), de que Newman al convertirse « renunció a la libertad de investigación y se vendó los ojos con la venda de un credo definitivo » (p. 41), del « éxtasis irracional » de Savonarola (p. 50), del « último punto de contacto con el mundo ultrarracional (beyond the rational) » que dice era Hopkins para Mowbray Baillie (p. 230), y de que, « mientras la conciencia de Newman se paró ante la línea que divide lo hipersensible de lo psicopático, la de Hopkins la sobrepasó » (p. 75), frase igualmente ofensiva a los dos grandes convertidos. Ni son éstas las únicas expresiones inadmisibles.

Tal vez un deseo de imparcialidad mal entendida le ha impedido, a nuestro parecer, presentar la noble figura del P. Hopkins en toda su grandeza y aun en su genuina imagen. Al principio del último capítulo formula la a. algunas preguntas entorno a los sufrimientos internos del jesuíta, cuya respuesta dice ser « the prerogative of the individual student » (p. 211). Sin embargo no puede decirse que la biografía de Hopkins haya sido escrita (a no ser que por biografía se entienda la mera enumeración de los hechos), hasta que esas preguntas hayan recibido una respuesta satisfactoria.

Mérito es ciertamente de Miss Ruggles el que la leyenda del conflicto entre las dos vocaciones de Hopkins, la del poeta y la del sacerdote-jesuita, no la haya seducido; aunque no ha sabido deshacerse de ella completamente (cf. p. 156 y alusiones veladas en las pp. 191-192 y 223). Creemos también que oscurece demasiado las tintas al describir las rarezas de Hopkins y sus fracasos en el púlpito y en la cátedra (v. gr. pp. 148-149, 211-212). En cuanto a éstos últimos, conviene

notar que Hopkins es el peor juez en causa propia, por su tendencia al pesimismo; la hilaridad que provocó el sermón predicado en el refectorio de St. Beuno's (p. 148-149) no prueba nada a quien conoce las circunstancias de semejantes ejercicios oratorios; y por lo que hace a su labor escolar, baste recordar el testimonio del vicecanciller Lord Emly: que la Universidad de Dublín había sufrido una gran pérdida con su muerte (cf. Lahey, *G. M. Hopkins*, Oxford 1930, p. 144).

Pero sobre todo ni la persona ni la obra poética del P. Hopkins podrán ser comprendidas en toda su realidad y su grandeza, hasta que no se haga un análisis serio y delicado de su espiritualidad; y este análisis, como no podía menos, falta completamente en el libro de Miss Ruggles. Vemos la lucha que tuvo que sostener el protagonista para ser fiel a su ideal de perfección, contra una salud quebradiza, un sistema nervioso muy debilitado, un temperamento melancólico, con la consiguiente difidencia en las propias fuerzas y el sentimiento exagerado del fracaso; y todo ello en ambientes contrarios a su finísima sensibilidad. Pero se dejan en la sombra dos aspectos importantísimos de esa lucha. Uno es la acción amorosa de Dios, que desde los primeros años en el Colegio de Highgate lo va llevando primero a una constante fidelidad al deber (« his face always *set* to do what was right », declara su condiscípulo Luxmoore, p. 16), después a la práctica de una vida devota y austera, y por ella a la fe, al estado religioso, a la observancia exacta de su Instituto, y finalmente a la purificación de una vida de sufrimientos internos intensísimos, causados más que nada por su mismo temperamento y debilidad nerviosa (¿ no dice S. Juan de la Cruz que la purificación pasiva del alma muchas veces es « ayudada de la melancolía u otro humor » ? *Noche Oscura*, L. I c. 9 n. 3). El otro aspecto es el de la aceptación gozosa y entusiasta de parte del mismo Hopkins de esa acción divina santificante y purificante: desde el *Deutschland*, que no es sino el canto de la sumisión voluntaria al poder y a la acción divina en el mundo — « I did say yes O at lightning and lashed rod » — hasta los llamados « sonetos terribles » — « since (seems) I kissed the rod, Hand rather, my heart lo! lapped strength, stole joy, would laugh, cheer », « Yet the rebellious wills Of us we do bid God bend to Him even so » — por no decir nada del *Windhover*, cuyo segundo terceto — interprétese como se quiera el primero — no puede tener otra significación que la de exaltación del trabajo y del dolor abrazado voluntariamente por Dios; toda la poesía de Hopkins está espirando esa aceptación gozosa y entusiasta, ese rendimiento alegre a la voluntad divina, la cual era para él « more than violets knee-deep » (p. 99). Aun el hindú Srinivasa Iyengar ha podido apreciar la observación del Dr. John Pick: que los que Bridges llamó « sonetos terribles » son en realidad « love's poems », cantos de amor a la única Persona de la cual confesaba Hopkins estar enamorado (p. 158), « to dearest Him that lives alas! away ». Estos dos aspectos reales de la vida y de la espiritualidad del P. Hopkins, sin disminuir en nada lo duro y aun heroico de su lucha interna, la revisten de nimbo de martirio, y, en un nivel superior del espíritu, la inundan de gozo y de luz. Así se explica que muriese exclamando: « I am so happy, I am so happy » (p. 229). La ausencia de estos dos aspectos es sin duda la causa del efecto en extremo deprimente que produce la lectura del libro de Miss Ruggles, sobre todo de los dos últimos capítulos.

En la biografía de un poeta es posible que algún lector eche también de menos una exposición más detenida de su obra y valor literario. Miss Ruggles parece dejar este estudio a los críticos e historiadores de la literatura, y casi se limita a buscar en las poesías de Hopkins lo que tienen de significado autobiográfico (si bien, aun desde este solo punto de vista, podría haber sacado más partido de ellas). No faltan, sin embargo, certeras apreciaciones y someros análisis.

En cuanto al pensamiento hopkinsiano, habrá quien encuentre superficiales e incompletas las definiciones de *Inscape*, *Pitch* e *Instress* (pp. 108-109). Miss Ruggles cree hallar en el escotismo el origen de ese reflejo de Dios, que Hopkins está continuamente contemplando en la naturaleza; como atinadamente ha observado el P. W. Peters S. I., quien haya hecho la contemplación ignaciana « para alcanzar amor », no necesita buscar más lejos tal origen. Pero lo que es inadmisible es la afirmación de Miss Ruggles, que el sistema filosófico de santo Tomás « does not emphasize the nearness of God or His reflection in nature » (p. 107); basta remitir a la *Suma Teológica*, p. I q. 8 y q. 93. Una errónea interpretación de la meditación de « Dos Banderas » induce a la a. a ver en ella la inspiración de la tercera estrofa del *Deutschland* (p. 117), no ostante la evidente diversidad. De igual manera quiere oir en la estrofa décima de la misma oda, que es una estrofa de celo de las almas y de apostolado, un eco del « Tomad, Señor, y recibid » (p. 119). No podemos tampoco admitir el epíteto de « wholly sectarian in their purpose », con que la a. estigmatiza « two or three little presentation pieces » de Hopkins (p. 113), es decir, sin duda, las poesías marianas *Rosa Mystica* y *Ad Mariam*; apenas se podía haber escogido calificación más injusta.

Con todo esto, el libro de Eleanor Ruggles es la más completa biografía del P. Hopkins que hasta ahora haya sido escrita; y por tanto no se podrá prescindir de él hasta que se nos dé la biografía definitiva que refleje toda la grandeza de su personalidad, la santidad de su vida y la riqueza inexhaurible de su poesía.

Muy distinto es el tono del artículo que Georges Cattaui dedica al P. Hopkins en su libro *Trois Poëtes*. Después de algunas consideraciones generales sobre las relaciones entre la poesía y la religión, nos da el a. en pocos rasgos una imagen bastante acertada, en su conjunto, de la personalidad del jesuíta inglés, sin que falte, no obstante, alguna confusión en pormenores históricos: v. gr., supone el a. que la lectura de Escoto influyó en la conversión de Hopkins (p. 19), siendo así que éste no comenzó a leer al teólogo franciscano sino seis años más tarde; asimismo nos da como obras que « Hopkins nous a laissé » todos los libros y trabajos científicos proyectados por el poeta (p. 156 nota 7), de los cuales algunos no pasaron probablemente de meros proyectos y de los demás no nos quedan sino poco más que esbozos. La parte principal del artículo está consagrada a presentar diversos aspectos de la poesía y de la estética hopkinsiana. Abundan las comparaciones con otros poetas, especialmente franceses, y las observaciones personales. Entre éstas tal vez la más original sea la que pretende descubrir en Hopkins un nuevo barroquismo, cuya forma exuberante no sería sino « une intériosisation du poëme, un dévêtement de l'âme, qui rejoint sa première nudité » (p. 28).

El segundo artículo trata de W. B. Yeats, y se detiene sobre todo en describir el carácter del poeta irlandés y de su poesía soñadora, evocando recuerdos personales del a. Más extenso y completo es el tercer artículo dedicado a T. S. Eliot. Después de presentar la personalidad del poeta de *The Waste Land*, el a. analiza algunas de sus obras, su evolución poética, sus ideas estéticas y el influjo recibido principalmente de los poetas simbolistas franceses.

Roma. ANT. M. DE ALDAMA S. I.

P. ALFRED DELP, S. I., *Christ und Gegenwart*, eine Sammlung von Vorträgen, Aufsätzen, Ansprachen und Aufzeichnungen in drei Bänden: I. *Zur Erde entschlossen;* II. *Der mächtige Gott;* III. *Im Angesicht des Todes;* herausgegeben von P. Paul Bolkovac, S. I. — Frankfurt a. M. (Verlag Josef Knecht - Carolusdruckerei) 1949, 8°, 244, 252, 184 S. - 20,40 DM.

Am 2. Februar 1945 erlitt in Berlin, verurteilt durch das nationalsozialistische Volksgericht, P. Alfred Delp S. I. den Tod durch Erhängen. Die Motive zu dieser Tat—die christlich gesehen als ein Sterben für die Sache des Herrn und seiner Kirche betrachtet werden kann— waren keineswegs, wie ursprünglich angegeben wurde, die Verbindung des Hingerichteten mit dem Kreis um das Attentat auf Hitler am 20. Juli 1944, denn von dieser Mitwisser- und Mittäterschaft wurde P. Delp durch das Gericht ausdrücklich freigesprochen. Die Beweggründe lagen in dem, was der Pater selbst so formuliert hat: « Mein Verbrechen ist, dass ich an Deutschland glaubte auch über eine mögliche Not- und Nachtstunde hinaus... und dass ich dies tat als katholischer Christ und als Jesuit...» (III, 7). Gewiss hat er sein Wissen und Können Kreisen zur Verfügung gestellt, die mit dem Hitlerregime nicht eins gingen, aber das konnte er, wie viele andere, unabhängig von Attentatsabsichten tun. P. Delp hat nur fünf kurze Jahre nach seiner 12 jährigen Ausbildungszeit in der Gesellschaft Jesu im Weinberg des Herrn arbeiten können. Er war den « Stimmen der Zeit » zugeteilt und bearbeitete dort das Referat für Soziologie. Bekannt wurde er in Deutschland vor allem durch zwei von ihm selbst noch herausgegebene Arbeiten: « Tragische Existenz » (eine Darlegung und kritische Würdigung der Philosophie Martin Heideggers) und « Der Mensch und die Geschichte », ferner durch Vorträge in vielen Städten Deutschlands und durch Predigten, Exerzitienkurse usw. Sein Mitbruder P. Paul Bolkovac S. I. hat es unternommen, nach seinem gewaltsamen Tode (P. Delp zählte erst 37 Jahre) den geistigen Nachlass sichtend herauszugeben. Es sind drei Bände geworden. Der erste Band: « *Zur Erde entschlossen* » enthält Vorträge und Aufsätze; der zweite Band: « *Der machtige Gott* », Ansprachen, die vornehmlich um die gedankliche Linienführung des Kirchenjahres kreisen; der dritte Band schliesslich bringt die Aufzeichnungen des Paters und trägt den bezeichnenden Titel: « *Im Angesicht des Todes* ».

Alle Gedanken und Ausführungen P. Delps zeichnen sich aus durch eine ungemein klare Kraft der Analyse der heutigen allseitig ineinander übergreifenden Lebensprobleme. Er bleibt allerdings die Synthese nicht schuldig und sieht sie in der schöpferischen Begegnung von Gegenwart und Christentum, das in sich die stets fruchtbaren Mächte ordnungsgemässen Aufbaus für die menschliche Gesellschaft besitzt. Als christlicher Soziologe sieht er in den extrem entgegengesetzten Lösungsversuchen des Kapitalismus und Kommunismus nur einen schmalen Ansatz, der von Anfang an zu einem Fiasko verurteilt ist, weil da entweder das Individuum gegen die Gemeinschaft oder die Gemeinschaft gegen das Indidviuum ausgespielt wird. So ist er der konsequent richtigen Auffassung, dass wir,

zwischen Ost und West gestellt, heute erst *unterwegs* sind zu einer neuen Sozialordnung. Die schöpferische Idee P. Delps, die er sehr liebte, ist die des « personalen Sozialismus », der richtig verstanden, ganz auf der Linie der Soziallehre der katbolischen Kirche steht, seit den Tagen der berühmten Enzyklika « Rerum Novarum ».

Die Ansprachen des zweiten Bandes sind von reicher gedanklicher Dichte und Tiefe und können nur mit grösstem Nutzen gelesen werden von dem, der mitzudenken in der Lage ist. Ganz besonders ergreifend sind die Aufzeichnungen, die der dritte Band enthält. Geschrieben unmittelbar vor dem klar bevorstehenden Tod, stellen sie in ihrer Wahrhaftigkeit und Ehrlichkeit ein bewundernswertes Zeugnis dar für die ganz ergebene Hingabe an den ewigen Gott, an den « mächtigen » Gott, wie ihn der Pater so gerne nannte. Ihm, dem Intellektuellen, kommt im Angesicht des Todes immer wieder die Sehnsucht und die überzeugte Gewissheit in den Sinn, dass er bald « mehr », bald ganz « anders » WISSEN werde, als es die endliche Erde zu geben vermag.

Für die Geschichte der Gesellschaft Jesu haben diese drei Bände ihren besonderen Wert. Sie sind, neben dem, was sie für das Leben bieten, Dokumente nicht bloss über das Schicksal *eines* ihrer treuen Glieder, sondern für ihre Haltung *überhaupt*, die stets auf der Linie echter Glaubens- Kirchen- und Papsttreue steht und in diesem Geist ihre Söhne formt. Dabei weiss sie selbst wie ihre Söhne, das Element des Vaterländischen zu schätzen und zu werten: ja, alles soll hineingenommen werden in die grosse Vollendung Christi. Der Rezensent selber freute sich, diese Bände P. Delps besprechen zu dürfen: war er doch in den Jahren seiner Ausbildung in der Gesellschaft Jesu durch lange Zeit mit ihm zusammen, und mit ihm gemeinsam durfte er auch die Noviziatspilgerreise antreten. Immer hat er in ihm den Geist tiefen Ernstes bewundert, gepaart mit einer gewissen Romantik des Denkens, das aber wieder nur aus reinem, keineswegs utopischen, Idealismus strömte.

Rom. B. AMBORD S. I.

V. - BIBLIOGRAPHIA DE HISTORIA SOCIETATIS IESU

Auctore EDMUNDO LAMALLE S. I. - Roma.

Aux publications des années 1950-1951, qui en forment la base, la présente bibliographie en ajoute un certain nombre des années antérieures, surtout depuis 1947, qui nous avaient échappé jusqu'ici.

Nous tenons à remercier tous les amis et collègues qui nous ont aimablement communiqué des références ou envoyé un exemplaire de leurs articles, en particulier, les PP. Fr. de Dainville (Paris), Fr. Halkin et A. Cerckel (Bruxelles), P. Mech (Lyon); à la vigilance assidue du P. J. Simon (Rome), nous devons la connaissance de nombreuses publications dispersées.

Nos dépouillements ont été arrêtés le 30 octobre 1951.

I. Bibliographies.

1. - DEHERGNE, J., S. I. *L'Église de Chine au tournant (1924-1949): Le milieu. Les cadres. Les œuvres. L'histoire.* Bulletin de l'Université l'Aurore, série III, tome 10 (Shanghai 1949) 411-555, 655-777.

Cette bibliographie fort riche (malgré les lacunes provenant de la guerre) et bien classée concerne surtout la Chine moderne. On y trouvera pourtant beaucoup pour l'histoire des missions. Nous renvoyons aux numéros des paragraphes, avec l'indication des pages entre parenthèses.

Dans la 2e partie, *L'organisation, les cadres:* 47) Le clergé séculier [indigène], études historiques et statistiques (pp. 488-490); 50) Quelques institutions de prêtres, 9. Les Jésuites (496-497); 54) Biographies collectives (501); 56) Notices [biographiques ou nécrologiques] individuelles (502-513); 57) Nationalité des missionnaires (513-515); 63) Liturgie (522, question de la « liturgie chinoise »).

Dans la 3e partie, *Les travaux et les œuvres :* 83) L'action médicale, anciennes missions (pp. 542-543); 112) L'Université l'Aurore de Shanghai (687-690); 113) Les Hautes Études (690); 114) Les Musées (691-692); 115) La Bibliothèque du Pé-t'ang (692); Observatoire de mission: Zi-ka-wei (693-694); 117) Quelques sociétés scientifiques (694); 118) Recherches historiques. Les missions de Chine (694-699, la partie la plus importante à notre point de vue, avec la bibliographie des travaux qui traitent directement l'histoire des missions anciennes); 119-126) Travaux linguistiques des missionnaires (699-709, notamment le dernier §, les problèmes du vocabulaire religieux, pp. 707-709); 127) Recherches scientifiques dans des domaines autres que l'histoire et le langage (709-711); 139-140) Arts (728-729); 146) Histoire locale, par provinces (737-742; y voir aux noms des missions tenues par des Jésuites).

En appendice; 150) Les progrès de l'évangélisation au Kiangnan (pp. 736-760, statistiques).

2. - DE WILT, A., S. I. *De « Bibliotheca Scriptorum Societatis Iesu » van Alegambe-Bollandus.* De Gulden Passer 28 (Antwerpen 1950) 32-43; résumé en français, p. 123.

Après l'*Illustrium Scriptorum Societatis Iesu Catalogus* de Ribadeneira (Anvers 1608) et ses rééditions, la *Bibliotheca Scriptorum Soc. Iesu* du P. Philippe Alegambe (Anvers 1643) marque, dans la bibliographie de la Compagnie, un progrès très notable, en qualité comme en quantité. Qui a dû s'en servir pour des discussions critiques sait quelle valeur possèdent, malgré les inévitables exceptions, ses indications, bien plus exactes, p. ex., que celles de son successeur Southwell (1676). Le livre parut en Belgique tandis qu'Alegambe vivait à Rome à la maison professe. Le P. De Wilt souligne d'abord quelle part le P. Bollandus eut dans la publication, non seulement comme intermédiaire auprès de l'éditeur Meursius, mais encore pour la mise au point de l'ouvrage (le titre de l'article et le résumé français ne forcent-ils pourtant pas la note, en en faisant quasi un co-auteur?). Il examine ensuite l'accueil fait à la *Bibliotheca* par la critique, catholique ou hétérodoxe, et les jugements portés sur le livre par les bibliographes postérieurs.

3. - DINDINGER, Johann, O. M. I. *Bibliotheca Missionum.* Bd. XV. *Afrikanische Missionsliteratur 1053-1599. n. 1-2217.* - Freiburg i. Br. (Verlag Herder), 1951, gr. 8°, 23*-719 p. (= Veröffentlichungen des Instituts für Missionswissenschaftliche Forschung).

CR. Zeitschr. f. Missionswissenschaft u. Religionswissenschaft 35 (1951) 233-234 (M. Bierbaum); l'AHSI en rendra compte prochainement.

4. - IPARRAGUIRRE, Ignacio, S. I. *Bibliografía de Ejercicios ignacianos (1949).* Manresa 23 (Madrid 1951) 219-225.

58 numéros; les nn. 4-18 concernent l'histoire, d'abord du texte, puis de la pratique des Exercices spirituels.

5. - LAMALLE, Edmundus, S. I. *Bibliographia de Historia Societatis Iesu.* AHSI 19 (1950) 329-370.

277 numéros.

6. - LAURES, Johannes, S. I. *Second Supplement to Kirishitan Bunko.* Monumenta Nipponica 7 (Tôkyô 1951) 269-299.

Le P. Laures avait publié en 1941, en opuscule, un premier supplément à son *Kirishitan Bunko, A Manual of Books and Documents on the Early Christian Missions in Japan* (Tôkyô 1940). Dans ce nouveau supplément, l'auteur s'abstient, par discrétion, d'indiquer les changements de propriétaires, après la guerre, de nombreux exemplaires des ouvrages sortis des anciennes presses des Jésuites au Japon. On a trouvé un nouveau produit de ces presses, un feuillet de prières (1590 ou 1591) et quelques nouveaux exemplaires d'ouvrages déjà connus; p. 273-274, l'auteur signale qu'on a retrouvé le manuscrit, non d'une traduction japonaise, mais d'un résumé latin fait en prison par le B. Pierre-Paul Navarro de la *Maria Deipara Thronus Dei* du P. P. Ant. Spinelli. La seconde partie du supplément (pp. 274-288) complète la bibliographie des livres européens sur ces missions, présents dans des bibliothèques japonaises (en se limitant aux acquisitions de la *Sophia University* de Tôkyô). A la liste des impressions catholiques au Japon en 1865-1880 (3e partie pp. 288-289), cinq numéros seulement sont ajoutés. Une dernière partie (pp. 289-299) signale les publications parues depuis le début de la guerre sur les anciennes missions du Japon.

7. - WALTER, Frank K. and DONEGHY, Virginia. *Jesuit Relations and Other Americana in the Library of James F. Bell.* Minneapolis (The University of Minnesota Press); London (G. Cumberledge, Oxford University Press), 1950 4°, XII-419 pp., nombreux facsimilés (ceux sur les Relations pp. 132-194).

Si Sébastien Cramoisy se distingua par la qualité de ses productions comme directeur de la typographie royale du Louvre, il fut loin d'apporter le même soin

en imprimant, dans son propre atelier, des livrets de propagande religieuse, réclamés sans doute en grande hâte, comme les *Relations de ce qui s'est passé dans la Nouvelle France.* Fautes d'impression, tirages successifs avec corrections et variantes, mélange de feuillets de tirages différents, erreurs dans les chiffres des pages et des signatures, emploi de lettres gâtées ou d'un autre style, il n'est pas de faute contre les règles typographiques qu'il n'y ait commise. Une bibliographie des *Relations,* du bibliographe américain James C. McCoy († 1934) et publiée à Paris en 1937 (cf. AHSI 8, 1939, 183, n° 157), distinguait soigneusement les éditions et les variantes, relevant minutieusement les particularités typographiques. Dans leur catalogue, feu Franck K. Walter et Virginia Doneghy ont repris l'examen avec plus de précision encore, plus de détails techniques et d'informations historiques, pour les exemplaires d'une des plus riches collections des *Relations* en possession d'un particulier. Dans la bibliothèque de Mr James F. Bell, sur les 41 *Relations* qui furent imprimées, il n'en manque que quatre ; la collection, avec les variantes et les pièces annexes (telle la *Relatione* du P. Bressani), compte 78 numéros. Un pareil travail n'intéressera sans doute que des spécialistes, mais à ceux-ci il apprendra beaucoup sur les usages des anciennes typographies.

Pp. 132-194, facsimilés des divers styles employés dans les Relations pour la page de titre, les bandeaux et ornements, les ligatures du *et.*

La seconde partie du volume, « Americana » (pp. 195-412), décrit d'abord huit manuscrits (dont une lettre autographe du P. Ragueneau au P. général V. Carafa, 1649), puis 270 imprimés divers relatifs à l'Amérique, datés de 1477 à 1943, et dont beaucoup de toute rareté. Signalons parmi les « jesuitica » : l'*Historia canadensis* du P. Decreux, 1644 (p. 249), les *Voyages* de Thévenot, 1682, avec le premier récit des explorations du P. Marquette (p. 254), les *Mœurs des sauvages* du P. Lafitau, 1724 (p. 276), divers ouvrages du P. de Charlevoix (pp. 277, 282, 302, 304), le facsimilé de 1886 de la « Carte des Jésuites » de 1670-1671 (p. 393), la *Mission du Sagnenay,* du P. Laure, éditée en 1889 (p. 395).

II. Histoire générale de la Compagnie.

8. - Bataillon, Marcel. *L'Iñiguiste et la Beata. Premier voyage de Calisto à México.* Revista de historia de América, n. 31 (México 1951) 59-75.

Calisto de Sá fut un de ces trois premiers disciples qui se groupèrent autour de S. Ignace en Espagne, à Barcelone, Alcalá et Salamanque, mais qui ne le suivirent pas à Paris et ensuite se dispersèrent. Gonçalves da Câmara rapporte (*Fontes narrativi,* t. I, p. 472-473), qu'il s'en alla une première fois en Amérique « con una certa donna spirituale », puis une seconde fois où il fit fortune. Les documents permettent de retracer en détail le premier séjour de Calisto à México, pieux roman avec Catálina Hernández, une des tertiaires franciscaines appelées d'Espagne pour éduquer les petites indiennes. Si l'épisode nous éclaire sur les débuts de la vie religieuse — et de l'éducation des filles — en Nouvelle Espagne, Mr Bataillon y cherche aussi de la lumière sur l'ambiance spirituelle où est née la Compagnie de Jésus, en particulier sur les problèmes jaillissant de la rencontre entre une spiritualité remuante, à poussées illuministes, et les tâches de l'apostolat.

9. - Becher, Hubert, [S. I.]. *Die Jesuiten. Gestalt und Geschichte des Ordens.* München (Kösel-Verlag), 1951, 8°, 438 p., planches hors texte.

L'AHSI rendra compte de ce volume.

10. - Brodrick, James, S. I. *Origines et expansion des Jésuites.* Traduit par J. Boulangé, S. I. Préface de Michel Riquet, S. I. - Paris (Editions Sfelt), 1950, 8°, 2 vol., 281, 273 p. (= Présence de l'histoire).

Voir la recension donnée plus haut pp. 320-323 (E. J. Burrus S. I.)

III. **Histoire par pays.**

Allemagne.

11. - WEISSENBERG, Paulus, O. S. B. *Das Prämonstratenserstift Schussenried in Württemberg und seine Beziehungen zum Collegium Germanicum in Rom an der Wende des 17/18. Jahrhunderts.* Theologische Quartalschrift 130 (Stuttgart 1950) 79-109, 197-223, 450-473.

La revue achève ainsi, en trois parties, la publication de l'article dont nous n'avions pu indiquer que le début, AHSI 19 (1950) 331, n. 13.

Angleterre.

12. - CHADWICK, Hubert, S. I. *Paccanarists in England.* AHSI 20 (1951) 143-166.

13. - HICKS, Leo, S. I. *The Foundation of the College of St Omers* AHSI 19 (1950) 146-180.

14. - MARTINDALE, C. C., S. I. *Newman and « The Month ».* Month, N. S. 4 (1950) 365-374.

Les lettres de Newman au P. Henri Coleridge, éditeur du Month, à la veille du lancement de la nouvelle revue catholique (1864), n'étaient rien moins qu'encourageantes. Pendant un certain temps, il déconseilla d'aborder des sujets de théologie ou de controverse religieuse. Particulièrement suggestives ses remarques sur la manière de parler de Keble et de Pusey.

15. - NÉDONCELLE, Maurice. *Un moine turbulent: John Barnes († 1661), précurseur des Provinciales et œcuméniste malheureux.* Revue des sciences religieuses 24 (Strasbourg 1950) 266-300.

Une histoire triste, somme toute, que celle du Bénédictin anglais John Barnes: un grand talent et d'excellentes intentions, mais, faute d'une base théologique sûre et surtout d'un équilibre psychologique suffisant, ses plans œcuméniques lui feront finir sa vie, sur la dénonciation de ses propres confrères, entre les mains du S. Office. Pour désolidariser la morale catholique de ce qui heurtait le plus les Anglais, il attaque à fond la morale des Jésuites sur la doctrine du mensonge et de l'équivoque (pp. 278-289). Sa *Dissertatio contra æquivocationes,* Paris 1625, en français la même année, *Traicté et dispute contre les équivoques*, s'en prend surtout à Lessius, de Valentia, Parsons. Barnes s'attira des répliques féroces du polémiste jésuite Théophile Raynaud.

Autriche.

16. - Gesellschaft der Freunde der österreichischen Nationalbibliothek. *Katalog der Austellung Wiener Theater,* im Prunksaale der österreichischen Nationalbibliothek. - Wien (Walter Krieg Verlag), 1951, in-16, 113 p.

La brève introduction historique (pp. 7-11) est signée par le célèbre historien du théâtre mondial et directeur des collections théâtrales de Vienne, Prof. Joseph Gregor, qui a organisé cette exposition avec Mr Fr. Hadamowsky. Voir dans la section II, *Höfisches Festspiel der Renaissance, Schulspiel des Humanismus und der Jesuiten (1500 bis 1650)* la troisième partie: *Schulfestpielen der Jesuiten* (p. 23, 8 pièces exposées); dans la section III, *Schulfestspielen der Jesuiten, Leopoldinischen Hoftheater... (1650 bis 1710),* la première partie: *Schulfestspielen der Jesuiten* (pp. 25-26, sept pièces exposées).

17. - KOHLBACH, Rochus. *Die gotischen Kirchen von Graz.* Graz (Grazer Domverlag), 1950, in-4°, VIII-336 p. avec 134 gravures dans le texte + 104 planches h. texte à la fin du volume.

Mgr Kohlbach a publié en 1948 une monographie de la cathédrale actuelle de Graz, qui fut de 1573 à 1773 l'église du collège des Jésuites (cf. AHSI 19, 1949, 332, n. 17). Dans le présent volume quelques pages sont encore consacrées au même édifice (*Der Dom.* pp. 39-56). Les *Nachträge* apportent aussi divers compléments à propos des orgues, des autels, des confréries, etc. du *Dom* (pp. 289-291). Parmi les planches h. t. voir les nn. 16-25 (sculptures baroques de la cathédrale). - Une autre église gothique, Saint-Paul ou la Stiegenkirche, qui appartint successivement à divers ordres et notamment aux Augustins, est maintenant tenue par les Jésuites de la Province d'Autriche.

Belgique.

18. - *Collège Saint-Stanislas. Mons.* Album dédié au Très Révérend Père Jean-Baptiste Janssens, Général de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Eugène Thibaut, Provincial de la Province Méridionale de Belgique, aux Recteurs, Préfets, Professeurs religieux et laïcs, Surveillants, Frères Coadjuteurs, Serviteurs du Collège, et offert à ses Anciens, Élèves et Amis. - Bruxelles (Établissements Ch. Bulens), 1951, petit in-folio, 57 p. avec de nombreuses illustrations dans le texte.

La couverture porte les deux dates: 1851-1951. L'Album s'ouvre par quelques paragraphes d'histoire: *L'Ancêtre* (pp. 5-7, sur l'ancien collège de la Compagnie à Mons, 1598-1773), *Le Collège de 1851 à 1914* (pp. 8-13), *Le Collège et les anciens pendant la guerre 1914-1918* (pp. 15-17). Plus loin: *Le Collège et les anciens pendant la guerre 1940-1945* (pp. 36-42), *Le Collège sous les bombes* (pp. 43-45). Aussi quelques notices sur des Recteurs, professeurs ou élèves remarquables: *Mgr Charles Dauvin* (pp. 22-23), *Le P. Eudore Devroye, 1889-1929* (p. 31), Les PP. *Émile Capelle, 1887-1942,* et *Valère Honnay, 1883-1949* (p. 32)...

19. - HALKIN, Léon. *Documents inédits relatifs au projet d'érection d'une Province liégeoise de la Compagnie de Jésus (1646-1650).* Bulletin de la Société d'art et d'histoire du Diocèse de Liège 35 (1949) 29-76.

CR. AHSI 19 (1950) 276-277 (E. Lamalle S. I.); Rev. d'hist. ecclésiastique 45 (Louvain 1950) 818 (S. Roisin).

20. - HERMANS, Francis. *Les Bollandistes.* Revue générale belge, n. 71 (Bruxelles 1951) 793-810.

21. - POREYE, Raymond. *Une institution nationale belge: les Bollandistes.* L'Année théologique 12 (Paris, 1951) 41-51.

22. - ROGGEN, D. et DHANENS, E. *De zeventiendeeuwse schilderijen van het Jezuitencollege te Ieper.* Gentse bijdragen tot de kunstgeschiedenis 12 (Anvers 1950) 129-196.

CR. Rev. d'hist. ecclésiastique 46 (1951) 352 (J. Lavalleye).

23. - VAN DE VORST, Charles, S. I. *Instructions pédagogiques de 1625 et 1647 pour les collèges de la Province Flandro-Belge.* AHSI 19 (1950) 181-236.

Espagne.

24. - RODRÍGUEZ SALCEDO, S. *Historia de los centros palentinos de cultura.* Publicaciones de la Institución Tello Téllez de Meneses 2 (Palencia 1949) 13-111.

D'après la Rev. d'hist. ecclésiastique (1951) 372, parle entre autres des collèges franciscains, dominicains, jésuites, etc.

25. - SÁNCHEZ ALONSO, B[enito]. *Historia de la Historiografía española. Ensayo de un examen de conjunto.* Vol. III. *De Solís al final del siglo XVIII*

con un breve epílogo sobre la historiografía posterior. Madrid (Consejo Superior de Investigaciones Científicas), 1950, in-16, 312 p. (= Publicaciones de la Revista de Filología española).

Nous avons signalé jadis (AHSI 16, 1947, 216, nº 30) les indications relatives à des historiens jésuites dans le second volume de cet ouvrage (vol. II, *De Ocampo a Solís*, 1543-1684). Nous en pouvons relever de même un bon nombre, surtout pour l'histoire des missions, dans ce troisième et dernier volume. L'auteur l'a sousdivisé en trois périodes. Dans la première (1684-1727), nous n'avons à noter pour l'histoire d'Espagne que l'annaliste de Navarre P. Francisco Alesón (pp. 22-25), mais pour celle des Indes les PP. Diego Luis de Montezuma (57-58), Francisco de Florencia (59-60), Juan Patricio Fernández (67), Eusebio Francisco Kino (67-68, mais il n'est pas exact que son nom original ait été Kühn), outre l'ex-jésuite Francisco Jarque (66-67). Le seconde période (1727-1781) ne nous offrira de même pour l'Espagne que deux chroniqueurs régionaux, Pablo Miguel de Elizondo pour la Navarre (91) et Manuel de Larramendi pour le pays basque (93), si on excepte un écrit du P. Andrés Marcos Burriel (111-112), mais de nouveau un groupe très fourni d'historiens des « Indes », Pedro Lozano (157-160), José Guevara (160-161), Tadeo Javier Hénis (161-162), José Cardiel (163), José Sánchez Labrador (163-164), Domingo Muriel (164-165), Francisco Javier Alegre (165-166), Andrés Marcos Burriel (166-168), Juan Rivero (168-169), José Cassani (169-170), José Gumilla (170-171), Miguel de Olivares (171), Pedro Murillo Velarde (171-172). La troisième partie (1781-1808) est placée par l'auteur sous le signe de l'ex-jésuite Francisco Masdéu, dont il examine longuement l'œuvre critique d'histoire nationale (pp. 189-208); historien des missions, le P. José Chantre y Herrera (269-270).

États-Unis.

26. - Burns, R. Ignatius, S. I. *The Jesuits, the Northern Indians, and the Nez Percé War of 1877.* Pacific Northwest Quarterly 42 (Seattle 1951) 40-76.

27. - McGloin, John B., S. I. *The Jesuit Arrival in San Francisco in 1849.* California Historical Society Quarterly 29 (San Francisco 1950) 139-147.

28. - Owens, Sister M. Lilliana, S. L., in collaboration with Gregory Goñi, S. I., and J. M. Gonzalez, S. I. *Jesuit Beginnings in New Mexico.* El Paso (Revista Católica Press), 1950, 8°, 176 p. (= Jesuit Studies, Southwest Series, Number I.)

France.

29. - Ancely, R. *Histoire du théâtre et du spectacle à Pau sous l'ancien régime.* Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 3e série, 11 (Pau 1951) 32-53.

Voir dans le chap. I, *Les origines*, les pp. 35-39 consacrées aux pièces jouées au Collège des Jésuites; au chap. II. *Les salles de spectacle,* le paragraphe 1, *Salle de tragédie du Collège royal des Jésuites* (pp. 41-43).

30. - Blanchet, François. *Le Collège de Blois, des origines à la Révolution.* Mémoires de la Société des sciences et des lettres de Loir-et-Cher 31 (Romorantin 1949) 9-11.

Cité d'après: Rev. d'hist. de l'Église de France 36 (1950) 276. Fondé définitivement en 1581, le collège de Blois passa aux Jésuites en 1622; il comptait 120 externes et une dizaine de pensionnaires à la fin de l'Ancien Régime.

31. - Bonno, G. *Une amitié franco-anglaise du XVIIe siècle: John Locke et l'abbé du Bos.* Revue de littérature comparée 24 (Paris 1950) 481-520.

A travers les seize lettres adressée par l'abbé du Bos, connu par sa théorie du sentiment esthétique, au philosophe anglais Locke, de 1698 à 1703, on relèvera, outre quelques informations concernant les travaux des PP. Daniel (p. 487), Le Gobien (504), Buonanni (507, 511), Pedrusi, Serry (513), Pozzo (507), de nombreuses précisions sur les Mémoires de la Chine ou du Siam des PP. d'Orléans, Le Comte, Avril, Gouyes, Tachard (pp. 492, 495, 515) et sur l'affaire des rites chinois (pp. 500-505, 507-511, 517). [Fr. de Dainville S. I.]

32. - DAINVILLE, François de, S. I. *Les cartes anciennes de l'Assistance de France.* AHSI 19 (1950) 254-264, avec 4 planches hors texte et une carte dans le texte.

33. - ID. *Projets d'établissements des Jésuites en Bretagne sous Louis XIII.* Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne 31 (Rennes 1951) 37-47.

Pour l'historien avisé, les projets qui ne sont pas arrivés à terme sont parfois aussi instructifs que ceux qui ont abouti. Sous Louis XIII, six projets d'établissements de Jésuites en Bretagne furent proposés aux Supérieurs romains (s'ajoutant au collège de Rennes, ouvert dès 1604) ; seuls ceux pour Quimper (1620) et Vannes (1630) aboutirent, à la différence de Saint-Brieuc, Saint-Pol de Léon, Nantes et Saint-Malo (plus tard, sous Louis XIV, on aura des fondations à Brest et à Nantes). Il est intéressant de voir les raisons pour et contre exposées dans les documents, comme de rechercher les motifs des échecs.

34. - ID. *Villes de commerce et humanisme.* Études 268 (Paris 1951) 323-342.

Travail présenté au IXe Congrès international des sciences historiques, Paris août-septembre 1950. Il est instructif de voir les motifs pour lesquelles les villes maritimes (Bayonne, Saint-Malo, Nantes, La Rochelle, Marseille...) et commerciales (Troyes...) s'opposent à l'érection d'un collège d'humanités, qui détournerait la jeunesse du négoce. Même à Lyon, Rouen, Bordeaux, où les Pères disposaient de la clientèle des lettrés et gens de robe, l'influence de la classe commerçante causa des difficultés. Des hommes d'État comme Richelieu et Colbert craignent pareillement les effets, pour la prospérité nationale, d'une extension non contrôlée des humanités.

35. - *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles* [sous la direction du P. Pierre Delattre S. I.]. Fascicule 7. *Épinay-sur-Seine - Hesdin.* Enghien (Institut Supérieur de Philosophie), Wetteren (De Meester), 1951, gr. 4°, col. 401-824.

On doit savoir gré au P. Delattre de faire suivre à bonne allure les fascicules de son « Dictionnaire », quitte à se charger, pour éviter les retards, d'une part notable de la rédaction. Dans le 7e fascicule, l'ordre alphabétique amène les notices sur plusieurs des établissements, collèges ou scolasticats, que les Jésuites français durent ouvrir à l'étranger par suite des lois antireligieuses : Estavayer (col. 408-511), Florennes (460-469), Fribourg en Suisse (622-630), Gemert (560-652), Hadzor (759-761), Hastings (792-808), Hernani (808-810). Pour les maisons en France, les notices plus importantes sont : Eu (col. 411-437), Évreux (440-448), Fontenay-le-Comte (470-496), Gray (663-687), Grenoble (687-728), Haguenau 761-791). Signalons aussi une série d'articles plus généraux, sur les Provinces ou l'Assistance : Flandro-belge (col. 457-460), Gallo-belge (635-649), France, Assistance (525-590), France, Province (590-607), Guyenne (736-758).

36. - GAIFFIER, Baudouin de, S. I. *Le passionnaire du Collège de Clermont conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague.* Scriptorium 5 (Bruxelles 1951) 20-25.

Avant de décrire en détail ce manuscrit hagiographique (cité jadis par Papebroch et ensuite perdu de vue), l'auteur rappelle brièvement (pp. 20-21) l'histoire de ra dispersion des livres et manuscrits des Jésuites de Paris, avec des détails intélessants sur la rédaction des catalogues qui furent alors dressés (1761-1764).

37. - GASTON-CHÉRAU, Francoise. *Pages de la vie de collège (La Flèche, 1611-1616).* Dans : *Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat* (Paris 1949), vol. II, pp. 413-443.

Des archives de famille ont gardé quelques lettres écrites à son père par le jeune Louis de la Roche-Thévenin pendant ses annnées de pension, et les comptes de ses menues dépenses. Le collégien lui-même n'est pour nous qu'une figure sympathique, mais fugitive (né vers 1599, † avant 1632) ; l'écho de ses études et de ses maladies, de ses jeux favoris, de ses études et de ses petits drames d'adolescent sont révélateurs d'un milieu. L'auteur refait, d'après les lettres et les comptes, la liste des livres scolaires, classe par classe. Pp. 422-434, texte des lettres, pp. 434-443, comptes de pension, de vêtements et de maladies. L'article est à rapprocher de celui du P. de Dainville, *Livres de comptes et histoire de la culture*, AHSI 18 (1949) 226-252. - La présente référence remplace celle qui a été donnée inexactement dans notre dernier bulletin, AHSI 19 (1950) 335, n. 39.

38. - MAHIEU, Chanoine L. *Les pensions des Jésuites après la suppression de la Compagnie dans le Nord, surtout en Flandre flamande et à Lille.* Société d'études de la Province de Cambrai. Bulletin 43 (Cambrai 1951) 20-34.

I. Liquidation, fixation des pensions. - II. Les collèges de Flandres. - III. Les Jésuites à Lille en 1765, leurs pensions.

39. - ID. *Les biens des Jésuites de Watten (d'après les Archives du Nord).* Bulletin de la Société académique des Antiquaires de la Morinie 17 (Saint-Omer 1950) 368-381.

40. - MAISONNEUVE, Henri. *Le Collège de Fontenay-le-Comte au XVIIIe siècle.* Revue du Bas-Poitou 63 (Fontenay-le-Comte 1950) 58-71 et 96-108.

M. l'Abbé Maisonneuve, qui avait déjà consacré une étude à l'ancien collège de Fontenay-le-Comte dans la même Revue du Bas-Poitou 43 (1940) 201-215, se met principalement ici au point de vue de l'histoire économique : les difficultés financières du collège au XVIIIe siècle, les inventaires de ses biens et propriétés, etc.

41. - MOISY, Pierre. *La Chapelle des Jésuites de Fontenay-le-Comte.* Revue du Bas-Poitou 63 (Fontenay-le-Comte 1950) 114-122.

M. Moisy apporte une série d'arguments pour montrer que, contrairement à l'opinion commune, l'ancienne chapelle du collège est conservée, transformée actuellement en « salle des actes » du Lycée François Viète. Son mobilier artistique est intéressant (un des auteurs en serait le Fr. André Ledré), mais l'édifice même nous instruit sur les usages suivis par les Jésuites dans les chapelles de collèges secondaires.

42. - ID. *Le recueil des plans des Jésuites de Quimper : nouvelle étude.* Bulletin de la Société d'histoire de l'art français (Paris 1951) 70-84.

L'album conservé à la Bibl. municipale de Quimper est malheureusement très mutilé (il reste 160 feuillets sur 343). Contrairement à l'avis de H. Bourde de la Rogerie, qui l'étudia le premier en 1904, on y retrouve un plan de classement, introduit sans doute par le Fr. Charles Turmel, dont ce serait la collection personnelle. Le contenu est assez composite : avec des plans de Turmel, des dessins et relevés divers, il y a des plans de Martellange, des planches du P. Derand, un opus-

cule presque unique de Desargue, des ensembles imaginaires où s'exprime l'idéal des artistes... A côté de données précieuses pour l'histoire des édifices (noviciat et maison professe de Paris, église de l'Oratoire à Paris, chapelle de Quimper, etc.), M. Moisy souligne l'intérêt humain du document : le recueil où le vieux maître a rassemblé les souvenirs de sa carrière, projets, échecs, réussites, relations,... jette un jour sympathique sur le vie des Frères Coadjuteurs architectes.

43. - SCHMIDLIN, J. *Religiös-sittliche Verfassung und Reformbestrebungen in den neuen Orden des Elsass am Vorabend des Dreissigjährigen Krieges.* Archives de l'Église d'Alsace 2 (Strasbourg 1947-1948 [Paru en 1950]) 251-289.

Cité d'après : Rev. d'hist. de l'Église de France 36 (1950) 269. Il s'agit de l'activité des Capucins et des Jésuites.

Hollande.

44. - BARTEN, J., S. I. *De laatste Canis te Nijmegen.* Bossche Bijdragen 21 ('s-Hertogenbosch 1951) 47-51.

Le dernier paragraphe des *Litterae annuae* de 1624 de la mission de Nimègue raconte la mort édifiante, après avoir obtenu *in extremis* la conversion de sa femme au catholicisme, du bourgeois Jean Canis, neveu de S. Pierre Canisius et le dernier de ce nom qui vécut à Nimègue. Avant d'éditer le texte latin (pp. 50-51), l'auteur esquisse une notice biographique, non seulement de Jean Canis, mais encore du P. Antoine de Greef, le rédacteur des *Annuae* (1589-1636, ancien professeur et confesseur, à Malines, de S. Jean Berchmans) et du P. Jacques Canisius S. I. (1584-1647), frère de Jean Canis.

45. - KLEIJNTJENS, J., S. I. *De laatste ex-Jezuieten in Zwolle, Enkhuizen en Leeuwarden.* Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht 69 (Utrecht 1950) 71-80.

Introduit et publie le texte d'un rapport (en italien) du nonce Ghilini, 11 mars 1774, sur les ex-Jésuites qui vivaient dans les localités mentionnées.

46. - ID. *Ameland. Inventaris van het archief der Jesuitenmissie.* Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht 67 (1948) 217-233.

Cité d'après : Revue d'histoire ecclésiastique 45 (1950) p. 204*, n. 3624.

Irlande.

47. - KELLY, Michael, S. I. *Matt Talbot and « Gardiner Street ».* Irish Jesuit Directory 24 (1951) 148-152.

Italie.

48. - BERNARD-MAÎTRE, Henri, S. I. *Le passage de Guillaume Postel chez les premiers Jésuites de Rome (Mars 1544 - Décembre 1545).* Dans les : *Mélanges d'histoire littéraire de la Renaissance,* offerts à Henri Chamard, professeur honoraire à la Sorbonne (Paris 1951) pp. 227-243.

Guillaume Postel ne passa que vingt mois dans la Compagnie de Jésus. C'est par une sorte de malentendu qu'il y entra, à trente-cinq ans et déjà célèbre par son érudition et ses premiers écrits, espérant se servir du nouvel Ordre, qu'il admirait, pour la réalisation de ses grands desseins politico-religieux. Si les Jésuites fondèrent un moment de grands espoirs sur lui, notamment pour l'apostolat en Allemagne, S. Ignace dut le licencier, à cause de son attachement opiniâtre à des idées basées sur des révélations privées. Postel, qui essaya en vain de se faire admettre de nouveau sous le généralat du P. Laínez, resta dans ses écrits un panégyriste et un apologiste de la Compagnie. Il y a là des textes curieux, qui n'avaient guère été remarqués jusqu'ici.

49. - CARACENI, Filippo. *Memorie civile e religiose di Urbisaglia.* Macerata (Stab. Tip. Bianchini), 1947, petit 8° 126 p.

Nous citons cet opuscule pour les données qu'il fournit, pp. 89-97, sur l'ancienne abbaye de « Santa Maria di Fiastra » qui, tombée en commende depuis 1457, fut donnée en 1581 par Grégoire XIII au Collège Romain pour compléter la dotation de celui-ci ; de longs procès ne permirent d'ailleurs au Collège d'en jouir qu'à partir de 1624. L'auteur reproduit (pp. 90-97) le texte d'un mémoire du P. Benoit Tavanetti S. I., mort en 1653 supérieur de la résidence de Fiastra. - Pp. 101-102, note sur l'église de S. Blaise, réédifiée en 1771 par le Collège Germanique.

50. - DALMOND, J., S. I. *A Catalogue of the Old Roman College Library and a Reference to Another.* Gregorianum 32 (Roma 1951) 103-114.

La bibliothèque nationale Vittorio Emanuele à Rome conserve un ancien catalogue de la bibliothèque du Collège Romain, en 12 vol. in-fol., dressé au milieu du XVIIIe siècle. Très soigné, ce catalogue se distingue, entre autres particularités techniques, par la multiplication des renvois ; à la liste des éditions d'un auteur ecclésiastique, p. ex., il ajoute l'indication de ses œuvres contenues dans des collections. Quelques documents conservés aux archives de l'Université Grégorienne permettent de conclure que la bibliothèque avait déjà été recataloguée un siècle plus tôt, aux environs de 1650.

51. - GOLZIO, Vincenzo. *Il Seicento e Settecento.* Torino (Unione Tipografico-Editrice Torinese),1950, in-4°, VII-979 p., 14 planches, 955 fig. (= Storia dell'Arte Classica e Italiana, vol. IV). - Prix : 6.800 lires.

Pour ce qui concerne l'histoire artistique de la Compagnie de Jésus, voir principalement tout le § *La pittura monumentale del tardo Seicento a Roma* (pp. 425-439) ; il s'agit principalement de la peinture des voûtes des deux églises romaines du Gesù et de S. Ignace par Gaulli (pp. 426-432, fig. 456-457) et le Fr. Pozzo (pp. 433-439, fig. 462-466). - En outre, de nombreuses indications éparses dans le volume. Pour l'architecture, après le rappel de l'influence du Gesù de Rome (pp. 18-19, fig. 1-4 et 8), voir : S. André du Quirinal par le Bernin (p. 83, fig. 67-69), S. Ignace à Rome (p. 137, fig. 129-130), les SS. Martyrs à Turin (p. 156, fig. 149-150), l'Assunta à Venise (p. 198), le Gesù Nuovo à Naples (p. 210, fig. 212-213). Pour la sculpture, la décoration en stuc du Gesù de Rome par Ant. Raggi (pp. 287-288, fig. 301-303). Pour la peinture, le Fr. Jacques Courtois ou Cortese (p. 442). - Pour le Settecento, mention de la décoration de l'église des Jésuites à Venise (p. 660, fig. 668), des sculptures de Phil. Valle et Pierre Bracci placées dans l'église S. Ignace à Rome (pp. 694 et 699, fig. 703 et 705-706), de celles de Pierre Legros au Gesù de Rome et à S. André au Quirinal (p. 706, fig. 711-714) ; la « guglia », sorte d'obélisque ou de colonne ornée de statues devant l'église du Gesù à Naples (p. 710, fig. 720). Dans le dernier chapitre, sur la diffusion en Europe de l'art baroque italien (pp. 911-917), quelques rapides indications sur la dépendance, à l'égard du Gesù de Rome, de l'église des SS. Pierre et Paul de Cracovie, chef de file du baroque polonais, et sur la part des influences romaines dans les églises de la Compagnie de Jésus en Belgique (p. 912).

52. - POLICASTRO, Guglielmo. *Catania nel Settecento. Costumi - Architettura - Scultura - Pittura - Musica.* Torino-Catania (Società Editrice Internazionale), 1950, gr. 8°, 379 pp. avec 7 planches hors texte. - Prix : 2.500 lires.

Voir au chap. III, *Preti, Monaci e Frati*, ce qui est dit sur les Jésuites à Catane (pp. 61-64) ; au chap. IV, *Arciconfraternite e Congregazioni*, au sujet de la Congrégation des Nobles (pp. 69-70) ; au chap. XII, *L'architettura*, pour la reconstruction du collège par le Fr. Angelo Italia (pp. 268-269) ; au chap. XIII, *La scultura*, pour les autels et les bas-reliefs de l'église du collège (pp. 294-295) ; au

chap. XIV, *La pittura*, pour les toiles conservées dans l'église du collège (pp. 307-318, passim); le chap. XV, *La musica ed i teatri;* qui souligne l'importance prise alors par le drame musical, se termine par un *Elenco Cronologico dei drammi rappresentati o pubblicati a Catania dal 1700 al 1800* (pp. 373-379), avec une quinzaine de pièces représentées dans l'église ou au collège des Jésuites.

53. - SCADUTO, Mario, S. I. *La corrispondenza dei primi Gesuiti e le poste italiane.* AHSI 19 (1950) 237-253, deux fac-similés.

54. - TACCHI VENTURI, Pietro, S. I. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia.* Volume II. Parte seconda. *Dalla solenne approvazione dell'Ordine alla morte del fondatore (1540-1556).* Roma (Edizioni « La Civiltà Cattolica »), 1951, gr. 8°, XL-717 pp., avec portrait en frontispice.

Nous avons signalé dans notre précédent bulletin (AHSI 19, 1950, 338, n. 56) la réimpression ou réédition des trois premiers tomes de cet ouvrage. Avec la publication du quatrième, encore inédit, nous avons maintenant complète la première tranche de cette histoire, comprenant la fondation de la Compagnie et le généralat de S. Ignace. Un autre auteur en prépare activement la continuation. - L'*Archivum* rendra compte prochainement de cet important volume.

55. - VAN PUYVELDE, Leo. *La peinture flamande à Rome.* Bruxelles (Éditions de la Librairie Encyclopédique), 1950, 4°, 240 p., 96 planches.

Pp. 74-75: tableaux de Paul Brill dans la chapelle du Sacré-Cœur dans l'église du Gesù à Rome; pp. 196-197, pl. 86: Daniel Segers [S. I., peintre de fleurs].

Pologne.

56. - BOCHNAK, Adam, *Kościół śś. Piotra i Pawła w Krakowie i jego rzymski pierwowzór oraz architekt królewski Jan Trevano.* Prace Komisji Historii Sztuki (Polska Akademia Umiejętności) 9 (Kraków, 1948) 89-123, 23 fig. (Résumé français, pp. 123-125: *L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à Cracovie, son prototype romain et l'architecte royal Jean Trevano*).

57. - JOBERT, A. *Les Polonais et le rayonnement intellectuel de Rome au temps de la Renaissance et de la Contre-Réforme.* Revue des études slaves 27 (Paris 1951), Mélanges A. Mazon, 168-183.

Après avoir étudié ces contacts de la Pologne avec Rome au XVe siècle et à la Renaissance, l'auteur montre comment le Collège Romain a formé au XVIe siècle une élite de clercs polonais, qui mirent au service de l'Église et de leur patrie une solide et brillante culture. [Fr. de Dainville S. I.]

58. - ZALEWSKI, Ludwik. *Katedra i Jezuici w Lublinie.* Cz. 1. - Lublin (Towarzystwo przyjaciół Nauk; druk J. Pietrykowskiego), 1947, 8°, XV-264 p. pl. et plans. (= Biblioteka Lubelska, n. 6).

L'église de l'ancien collège des Jésuites est devenue, après la suppression de la Compagnie la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. Nous en avons ici une histoire systématique, basée sur les documents d'archives et les plans.

Portugal.

59. - GOMES DE ZURARA. *O primeiro Prémio Nobel português aluno dos Jesuítas.* Brotéria 52 (Lisboa 1951) 413-425.

Le professeur Egas Moniz, chirurgien de réputation mondiale; dans ses souvenirs autobiographiques, il rend hommage aux maîtres qui ont formé son caractère.

60. - RODRIGUES, Francisco, S. I. *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal.* Tomo Quarto: *A Provincia Portuguesa no século XVIII (1700-1760).* Vol. I. *Virtude, Letras, Ciências.* Porto (Livraria Apostolado da Imprensa) 8°, 578 p.

CR. AHSI 20 (1951) 323-325 (S. Leite S. I.); Brotéria 52 (Lisboa 1951) 253-255 (D. M.).

Suisse.

61. - BAUHOFER, Oskar. *Das eidgenössische Jesuiten- und Klosterverbot. Geschichte und Rechtsfrage.* Zürich (Thomas-Verlag), 1950, 8°, 71 p.

62. - CARLEN, Albert. *250 Jahre Studententheater im deutschen Wallis. 1600-1800 (1850).* Vallesia, Bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais, des Musées de Valère et de la Majorie - Jahrbuch der Valliser Kantonsbibliothek, des Staatsarchivs und der Museen von Valeria und Majoria 5 (Sitten 1950) 229-366. - A paru aussi séparément en forme de livre à la librairie A. Carlen, Wyss (Zug).

L'auteur avait déjà étudié, dans le *Festschrift D. Imesch.* les débuts du théâtre religieux à Sion, puis dans le *Schweizer. Archiv für Volkskunde,* 1945, le théâtre médiéval du Valais jusqu'à la fin du XVIe siècle; il compte achever le cycle par un travail sur le théâtre populaire contemporain dans la même région

La présente dissertation (Université de Fribourg 1947) concerne essentiellement le théâtre scolaire des collèges de Brigue et de Sion (Sitten). En voici le schéma:

I. *Questions préliminaires* (l'arrivée des Jésuites, pp. 243-244; leurs fondations dans le Valais, pp. 244-246. - Entrés en 1607 dans le Valais, ils s'établirent à Sion en 1625).

II. *Le théâtre.* But et esprit essentiellement pédagogiques (aucune pièce de polémique antiprotestante). Compositeurs et directeurs (pp. 257-265, liste de ces auteurs et directeurs, 40 Jésuites sur 54 noms cités). Une représentation solennelle (les noces de Tobie, Brigue 8 sept. 1673). La construction interne du drame et son évolution (chœurs, intermèdes). Étude détaillée de la pièce de fin d'année scolaire. Les drames de la Passion (il n'en reste rien, l'auteur base ici ses hypothèses sur des restes de crucifix articulés et truqués, qui semblent destinés à des représentations). Exercices dramatiques et représentations théâtrales à l'intérieur du collège, p. ex. pour les Congrégations mariales.

III. L'expulsion des Jésuites (1773). Quelques mots sur le théâtre moderne des Jésuites en Suisse, jusqu'en 1848.

En appendice: *Dramenverzeichnis 1600-1850* (pp. 325-356, par maison et par date; il y a 151 pièces pour Brigue et 114 pour Sion); *Theatertexte aus der Bibliothek des Priesterseminars in Sitten* (pp. 357-361).

IV. Missions.

a) *Généralités.*

63. - BECKMANN, Johannes, S. M. B. *Die Beichtbücher (Confessionaria) Quelle der Missionspastorale.* Dans: *Missionswissenschaftliche Studien. Festgabe Pr. Dr. Johannes Dindinger O. M. I.,* Director der Päpstliche Missionsbibliothek zum 70. Lebensjahre dargeboten. (Aachen 1951), pp. 136-146.

Parmi les exemples apportés, le *Confesionario para los Curas de Indios* (Lima 1585), préparé par le P. José Acosta; en Orient un manuel de confession écrit en malabare par le P. Henrique Henriques (vers 1550) resté manuscrit; le *Salvator Mundi, confessionarium,* in Coll. Iaponico Soc. Iesu (Nangasaki 1598, encore réédité en 1869); puis toute la série de manuels analogues composés en Chine, depuis Ruggieri et Ricci jusqu'à la fin de la mission (même l'astronome Verbiest en fera un).

64. - Büchler, Emil, S. I. *Das Missionswerk der österreichischen Jesuiten.* Dans: *Der österreichische Anteil der Orden an Missionswerk der Kirche,* herausgegeben von P. Dr. Johannes Thauren S. V. D. (Wien, Unio Cleri pro missionibus Oesterreichs, 1950) pp. 37-40, avec portrait du P. Köffler.

Ce n'est guère, en un espace aussi restreint, qu'une rapide évocation des principaux missionnaires jésuites d'origine autrichienne. Parmi les anciens, J. Gruber, W. A. Koffler, C. Herdtrich, G. Laimbeckhoven, A. Sepp, Ch. Boranga... ; les modernes ont eu surtout trois champs d'apostolat, l'Australie (PP. M. Klingöwstrom, P. Kranewitter...), le Zambèse (J. Lindner...), de nos jours le district de Kinghsien en Chine.

65. - Echabide, D., S. I. *Catecismos misioneros jesuitas en las misiones del Patronato.* España misionera 8 (Madrid 1951) 16-39.

66. - Id. *Catecismos misioneros jesuitas en las misiones del Extremo Oriente.* España misionera 8 (1951) 107-122.

Deux articles de vulgarisation, donnant une vue d'ensemble des principaux écrits des Jésuites en cette partie.

67. - Rétif, André, S. I. *Brève histoire des Lettres édifiantes et curieuses.* Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft 7 (Schöneck / Beckenried 1951) 37-50.

Un bon exposé sur leur origine, leur valeur, leur influence aux XVIIIe et XIXe siècles. [Fr. de Dainville S. I.]

b) *Afrique*

68. - Kammerer, Albert. *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie aux XVIe et XVIIe siècles et la cartographie des portulans du monde oriental. Étude d'histoire et de géographie historique.* Première partie. *Abyssins et Portugais devant l'Islam (XVIe siècle).* Deuxième partie, *XVIIe siècle. Les Jésuites portugais et l'ephémère triomphe du catholicisme en Abyssinie (1603-1632).* Le Caire (Société Royale de Géographie d'Égypte), 1947, in-4° de XVI-260 p. 48 fig., 84 planches, et 1949, in-4° de pp. 261-621, 33 fig., 54 planches (= *Mémoires de la Société Royale de Géographie d'Égypte,* t. 17).

Dans la première partie, voir spécialement pp. 37-62: chap. II. *Bermudez, pseudo-patriarche d'Abyssinie. Sa mission en Europe (1535-1539)* avec les *Addenda et corrigenda* (pp. 243-245). La seconde partie nous intéresse toute entière.

69. - Ricard, Robert. *L'aumônerie des captifs chrétiens et la mission des Jésuites portugais à Tétouan (1548).* Dans: *Les sources inédites de l'histoire du Maroc.* Série *Portugal,* Tome IV (Paris 1951), pp. 273-285.

Un premier paragraphe sur l'action au Maroc du prêtre séculier Fernando de Contreras (1535-1546) sert d'introduction à celui qui nous intéresse directement: *La mission des Jésuites portugais à Tétouan (1548).* Les missionnaires en cause furent les PP. Luis Gonçalves da Câmara et João Nunes Barreto, avec un Frère coadjuteur. - Voir plus loin, dans le texte des *Sources inédites*, les documents LXXXI, LXXXV-LXXXVIII et CIV.

70. - Macmahon, B., S. I. *Northern Rhodesia - The Chikuni Mission.* Irish Jesuit Directory 24 (Dublin 1951) 133-140.

71. - Welch, Sidney R. *South Africa under John III, 1521-1557.* Cape Town and Johannesburg (Juta and C°), [1948], 8°, [VII]-586 p.

Voir en particulier le chap. XIII, *[John] Bermudes and the Jesuits* (pp. 228-249).

72. - ID. *South Africa under King Sebastian and the Cardinal, 1557-1580.* Cape Town and Johannesburg (Juta and C° Ltd), 1949, 8°, 487 p.

73. - ID. *Portuguese Rule and Spanish Crown in South Africa (1581-1640).* Cape Town and Johannesburg (Juta and C°. Ltd.), 1950, 8°, VI-634 p.

Voir sur ces volumes la recension donnée plus haut, pp. 332-334 (J. Wicki S. I.)

c) ***Amérique.***

74. - ANGULO IÑIGUEZ, Diego. *Historia del arte hispano-americano.* Barcelona (Salvat Editora S. A.), 1950, 4°, XVI-931 p., 835 fig., 43 pl. - (Los capítulos III, VI, IX y XII por Enrique Marco Dorta, el capitulo VII por Mario J. Buschiazzo).

Nous relevons ce qui, dans ce luxueux ouvrage, concerne les anciennes églises et maisons de la Compagnie de Jésus :

Chap. III. *La arquitectura del siglo XVII en Panamá, Colombia y Venezuela :* le P. J. B. Coluccini S. I., les églises San Ignacio de Bogotá et San Ignacio de Tunja, pp. 78-82 ; chap. IV, *La arquitectura del siglo XVII en el Ecuador :* Quito, l'église de la Compagnie, pp. 104-108 ; chap. V. *La arquitectura barroca del siglo XVII en el Perú :* les églises S. I. de Lima, pp. 130-132 ; le baroque d'Arequipa, la « Compañía », pp. 161-166 ; chap. VI. *La arquitectura barroca del siglo XVII en el Perú y Bolivia :* Cuzco, les édifices postérieurs au tremblement de terre, « la Compañía », pp. 173-180 ; le collège de la Compagnie, pp. 103-195 ; Sucre, église et collège de la Compagnie, pp. 211-211 ; chap. VII. *La arquitectura de los siglos XVI y XVII en el Brasil :* Jésuites et Franciscains, pp. 223-326 ; église S. I. d'Olinda, p. 228 ; Bahia, collège des Jésuites, pp. 221-234 ; Marañón et Para 237-239; Rio de Janeiro, pp. 241-242 ; Victoria, São Paulo, pp. 246-249 ; chap. IX. *La escultura en Colombia, Venezuela, Ecuador, Perú y Bolivia :* les apôtres peints par Nicolas de Goribar à l'église S. I. de Bogotá, p. 470 ; les peintures du collège de Cuzco rappelant les mariages de Martin et de Beltrán de Loyola, pp. 484-487 ; chap. XVII. *La arquitectura en Méjico durante la primera mitad del siglo XVIII :* le baroque mexicain, « la Professa » 1714-1720, pp. 530-533 ; chap. XIV. *La arquitectura de mediodía del siglo XVIII en Méjico :* Saint-Martin de Tepotzotlán, pp. 574-577 ; le collège de Saint-Ildephonse, pp. 577-678 ; chap. XVI. *La arquitectura del siglo XVIII en Puebla ;* l'église de la Compagnie, pp. 639-643 ; chap. XVII. *La arquitectura del siglo XVIII en Oaxaca y Yucatán :* église S. Philippe de Neri et de la Compagnie, pp. 685-687 ; S. José de Campeche, p. 702 ; chap. XVIII. *La arquitectura del siglo XVIII en Michoacán, Jalisco, y Querétaro :* l'église de la Compagnie à Valladolid de Michoacán, p. 217 ; chap. XIX. *La arquitectura del siglo XVIII en Guanajuato :* « la Compañía » p. 755-763 ; chap. XX. *La arquitectura del siglo XVIII en Zacatecas, San Luis, Potosí, Saltillo, Durango y Chihuahua ;* l'église de la Compagnie à Zacatecas, pp. 797-798 ; chap. XXI. *La arquitectura hispanoamericana en los Estados Unidos :* les missions de la Pimería alta et de l'Arizona, San Javier del Bac, pp. 833-834 ; chap. XXII. *Retablos y sillerías de coro en Méjico*: les rétables de Saint-Martin de Tepotzotlán, pp. 880-881. - Bibliographie, pp. 901-930.

CR. Arbor 18 (Madrid 1951) 302-309 (J. M. de Azcárate).

75. - BATLLORI, Miguel. S. I. *América en el pensamiento de los Jesuitas expulsos.* Boletín de la Academia Nacional de la Historia 23 (Buenos Aires 1950) 221-223.

Résumé du discours prononcé par le P. Batllori lors de sa réception comme membre correspondant de l'Académie, Buenos Aires 20 août 1949 ; pp. 219-220, discours de présentation par le P. G. Furlong, membre de l'Académie.

76. - BAYLE, Constantino, S. I. *El culto del Santísimo en Indias.* Madrid (Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto Santo Toribio Mogrovejo), 1951, 8°, 296 p.

CR. Razón y Fe 144 (Madrid 1951) 293-294 (Francisco Segura S. I.).

Argentine, Paraguay.

Nous réunissons ici les publications relatives aux localités qui appartenaient, dans l'ancienne organisation, à la Province et à la Mission du Paraguay.

77. - FASSBINDER, Maria. *Kommunisticher Jesuitenstaat in Paraguay?* Die katholischen Missionen 70 (Bonn 1951) 11-13.

A propos du volume de Mr C. LUGON, *La République communiste chrétienne des Guaranies,* Paris 1949.

78. - FRANKL, Víctor. *Idea del imperio español y el problema jurídico-lógico de los estados-misiones en el Paraguay.* Dans: *Estudios de Historia de América* (Mexico 1948, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Publicación num. 90, Comisión de Historia núm. 5, Estudios de Historia I), pp.

On se souvient de la vieille querelle, bruyamment ressuscitée en 1934 par le Prof. O. Quelle: les réductions du Paraguay (et quelques autres missions des Jésuites et des Capucins en Amérique) constituaient-elles un *état,* plus ou moins autonome ou dépendant, mais avec les caractères juridiques de la souveraineté ? (cf. Otto QUELLE, *Das Problem des Jesuitenstaates Paraguay.* Ibero-amerikanisches Archiv 8, 1934, 260-282, avec la réponse du P. Lesmes FRIAS, *Las misiones de la América meridional ¿eran estados independientes?* Razón y Fe 117, 1939, 165-175; voir AHSI 5, 1936, 104, n. 113 et 9, 1940, 167, n. 81). Après avoir souligné l'opposition des thèses en présence, Mr Frankl croit trouver un élément de solution ou de conciliation dans l'analyse du concept médiéval de l' « Empire » romano-germanique, concept transmis à l'Espagne par les Habsbourg. Dans cette notion, plus élastique que la notion moderne de la souveraineté, l'autorité supérieure et en un sens unique, de l'Empire est compatible avec des formations juridiques autonomes, mais coordonnées aux fins de l'Empire à cause de la dignité supérieure de celui-ci. L'autonomie aurait été donnée en ce sens aux «états-missionnaires», à partir des missions dominicaines de las Casas au Guatemala. La lutte contre eux commencerait naturellement à l'avènement au trône des Bourbons, tenants de la notion moderne, centralisée, de la souveraineté. - L'étude si érudite de Mr Frankl montre certes quelle prudence il faut garder dans l'application, d'un siècle à l'autre, de notions qui semblent claires; elle prouve qu'on pourrait reconnaître aux réductions, dans l'esprit du XVIe siècle (mais encore sous Philippe III et Philippe IV?) une autonomie englobée dans une unité politique supérieure. Mais la question de fait reste intacte, à savoir si les relations concrètes entre les supérieurs des réductions et les autorités espagnoles centrales ou coloniales permettent d'appliquer aux réductions le concept de souveraineté. Personnellement, nous ne le pensons pas.

79. - MATEOS, F., S. I. *La Guerra Guaranítica y las Misiones del Paraguay. Primera Campaña (1753-1754).* Missionalia Hispanica 8 (Madrid 1951) 241-316.

80. - PEÑA, Roberto I. *Noticia sobre la enseñanza de la filosofía en la Universidad de Córdoba durante el período jesuítico (1614-1767).* Actas del primer Congreso nacional de Filosofía. Mendoza, Argentina (marzo 30 - abril 9, 1949). - Mendoza (Universidad nacional de Cuyo), 1950, vol. III, pp. 2103-2107.

Un beau sujet, mais sur lequel l'auteur ne dépasse guère les généralités; quelques renseignements pourtant sur un commentaire ms. du *de anima* d'Aristote par le P. José Rufo S. I., 1766.

81. - Ribera, Adolfo Luis, y Schenone, Héctor. *El arte de la imaginería en el Río de la Plata.* Buenos Aires (Universidad de Buenos Aires, Facultad de Arquitectura y Urbanismo), 1948, 4°, 320 p., ill.

Ce livre, que nous ne connaissons que par la recension dans la *Revista de Indias* 10 (Madrid 1950) 889-890, inclut une étude sur l'imagerie religieuse, sculpture principalement, d'un réalisme accentué, dans les réductions guaranies.

82. - Zuretti, Juan Carlos. *Algunas corrientes filosóficas en Argentina durante el período hispánico. La llamada filosofía moderna.* Actas del primer Congreso nacional de Filosofía. Mendoza, Argentina (marzo 30 - abril 9, 1949). - Mendoza (Universidad nacional de Cuyo), 1950, vol. III, pp. 2122-2128.

Le thomisme suarézien en Amérique, avec la *Logica mexicana* du P. Rubio, etc. Pas de trace de cartésianisme au Río de la Plata avant 1710; avertissements des PP. Généraux contre les idées cartésiennes. Rôle de deux professeurs à Córdoba, le P. Thomas Falkner qui, sans être métaphysicien ni enseigner la philosophie moderne, lui ouvre les voies, notamment en vulgarisant les idées de Wolff, et le P. Domingo Muriel qui, en commençant en 1749 son cours de logique, y supprime les subtilités vieillies pour faire place à l'exposé des questions modernes. En 1752, le chancelier de l'Université Manuel Vergara envoie au P. Général 54 propositions, qui sont censurées comme antiscolastiques. Nombreuses citations de « recentiores », Newton, Gassendi, Romer, Mayr, Nollet, Duhamel,...dans les cours de 1755-1767 (PP. José Rufo, Benito de Riva...). Comme voie de pénétration des idées modernes, l'auteur signale les *Mémoires de Trévoux*. Après 1767, tandis que les Franciscains, formés à Córdoba par les Jésuites, se donnent à la philosophie moderne, d'autres anciens élèves des Pères, les professeurs du « Colegio Carolino » de Buenos Aires, reviennent à une scolastique plus stricte.

Brésil.

Voir aussi, parmi les biographies, aux noms de J. Anchieta (n. 154-156), Nóbrega (n. 278-279), Rodrigues (n. 296), Vieira (n. 332-334).

83. - Batllori, M., S. I. *L'opera dei Gesuiti nel Brasile e il contributo italiano nella « Historia » del P. Serafim Leite.* Civiltà Cattolica (1951) III, 193-202.

Article de recension, à propos de l'achèvement de l'*Historia da Companhia de Jesus no Brasil* du P. Serafim Leite (Rio de Janeiro 1938-1950, 10 vol.). A une revue générale de l'œuvre (pp. 193-198), l'auteur fait suivre un relevé des Jésuites italiens, qui furent missionnaires au Brésil des origines à 1760 et quelques mots sur l'exil en Italie des Jésuites du Brésil expulsés par Pombal.

84. - Bury, J. B. *Jesuit Architecture in Brazil.* The Month, new series 4 (London 1950) 385-408, 22 gravures et plans sur 8 planches h. texte.

Une différence sensible sépare les églises élevées par les Jésuites au Brésil de leurs constructions dans le reste de l'Amérique. Tandis qu'ailleurs on les voit suivre toute l'évolution du style baroque, au Brésil ils semblent rester, même dans leurs édifices de la fin du XVIIe siècle, sous l'influence de ce « maniérisme » qui caractérise la brève période de l'architecture italienne entre la Renaissance et le baroque proprement dit. Une des principales causes de cet archaïsme est à chercher dans l'inspiration de l'art portugais contemporain. L'influence de l'architecte maniériste italien Filippo Terzi (de Bologne) se prolongea au Brésil grâce au Fr. coadjuteur Francisco Dias : celui-ci passa au Brésil en 1577, après avoir travaillé à Lisbonne avec Terzi aux plans de l'église Saint-Roch (Maison professe), et ne mourut qu'en 1632. Terzi avait mis en vogue au Portugal (église de Saint-Vincent de Fora, à

Lisbonne) un type de façade flanquée de deux hautes tours : on verra ce type l'emporter souvent au Brésil sur le type romain de la façade et de l'église sans tour (comme au Gesù). Une grande partie des anciennes églises des Jésuites au Brésil ne nous est malheureusement plus connue que par des plans ou dessins.

85. - SANTINI, Ludvino, S. I. *Mémorias do Santuário de Nossa Senhora do Bom Socôrro, Nova Trento - Santa Catarina, Brasil.* Pela passagem do cincoantenario de sua fundação. - Brusque, Sta Catarina (Tipografia « Leão Dehon ») 1950, 8°, 66 p. grav. dans le texte et une carte h. texte.

86. - SANMARTIN, Olintho. *Bandeirantes no Sul do Brasil.* Porto Alegre (Edições A Nação), 1949, gr. 8°, 232 p., cartes h. texte.

L'auteur, connu par d'auteurs travaux d'histoire locale, donne ici une étude d'ensemble sur le mouvement des « bandeirantes » (ou chasseurs d'esclaves) de São Paulo dans le territoire actuel de l'état de Rio Grande do Sul. Après une étude sur la population indigène (pp. 7-35), la seconde partie, intitulée *A ombra jesuitica* (pp. 37-94), esquisse un tableau de la Compagnie de Jésus en Europe, de S. Ignace à la suppression de 1773, avant de raconter la fondation et la destruction des réductions érigées par les Jésuites dans le Rio Grande do Sul. Malgré ses bonnes intentions, l'auteur s'est trop laissé influencer par des écrivains tendancieux et sans valeur historique, comme Fülopp Miller : ce morceau de bravoure n'est qu'une caricature, où aucun Jésuite ne reconnaîtra le portrait de S. Ignace et de son ordre. La troisième partie (pp. 95-150) est la discussion d'un problème topographique et toponymique, la localisation de *Patos* (dans l'état de Santa Catarina et non dans le Rio Grande d. S.) et l'origine de ce nom ; l'auteur s'y sert, entre autre, des cartes des réductions dressées par les missionnaires jésuites. La dernière partie, la plus importante (pp. 151-232), est l'histoire des invasions successives des « bandeirantes » dans le Rio Grande do Sul. Les premières, avec Antônio Rapôso Tavares, André Fernandes, etc., purent saccager les missions désarmées et en razzier la population, malgré les protestations des missionnaires ; les dernières se brisèrent en 1641 à Mbororé contre la résistance victorieuse des Indiens, que les Jésuites avaient pu finalement faire pourvoir d'armes à feu.

Canada.

Voir aussi le n° 7 (bibliographies) et, parmi les biographies, aux noms de Albanel (n. 150), Aulneau (n. 158), Brébeuf (nn. 172-174).

87. - ARS, Sœur Marie de S. Jean d' -, C. S. C. *La carte des Jésuites.* Revue d'histoire de l'Amérique française 4 (Montréal 1950) 249-217, une reproduction.

On désigne sous ce nom la carte du lac Supérieur, qui accompagne la *Relation* de 1670 et 1671. Elle aurait été dressée d'après une esquisse ou croquis du P. Dablon, et probablement par les PP. Dablon et Allouez, plutôt que par Dablon et Marquette.

88. - DELANGLEZ, Jean, S. I., *Louis Jolliet, Vie et voyages (1645-1700).* Montréal (Éditions Granger), 1950, 8°, 435 p. (= Les Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française).

Adaptation française du *Life and Voyages of Louis Jolliet,* publié par l'auteur à Chicago en 1948, non sans quelques enrichissements, addition de cartes géographiques, etc. Plusieurs chapitres sont consacrés à l'examen critique des sources historiques et cartographiques relatives au voyage de Marquette et Jolliet sur le Missisipi en 1673 et au récit de celui-ci.

L'AHSI rendra compte du volume.

89. - GOULET, Gérard. *Histoire du culte de nos Saints Martyrs (La valeur religieuse des religions païennes).* Dans : *Rapport de la troisième semaine d'études missionnaires du Canada, à Québec, 17-20 octobre 1949.* Québec (L'Union Missionnaire du Clergé), 1950, 197-216.

Cité d'après : The Canadian Historical Review 31 (Toronto 1950) 437.

90. - KENNEDY, J. H. *Jesuit and Savage in New France.* New Haven (Yale University Press), 1950, 8°, VII-206 p., doll. 3,75 (= Yale Historical Publications, n° 50).

CR. Canadian Histor. Review 32 (1951) 78-79 (J. Ch. Bonefant) ; Catholic Histor. Review 36 (1950/51) 470-471 (P. McNamara) ; Worldmission 1 (Washington 1950) 126-127 (J. Fr. Ewing S. I). Nous regrettons de ne pouvoir en parler nous-mêmes, ne l'ayant pas reçu pour recension.

91. - STANLEY, George F. G. *The First Indian « Reserves » in Canada.* Revue d'histoire de l'Amérique française 4 (Montréal 1950) 178-210.

Étude, sous cet aspect de « réserves indiennes », des missions de Saint-Joseph de Sillery, de Saint-François chez les Abenakis, de Lorette, Sault-Saint-Louis, Saint-Régis et de la mission des Sulpiciens au lac des Deux Montagnes.

92. - VIATTE, Auguste. *La littérature française d'Amérique au XVIIe et au XVIIIe siecle.* Revue de littérature comparée 25 (Paris 1951) 5-11.

Littérature française autant qu'américaine, écrite en Amérique, ou au retour d'Amérique par des voyageurs ou des missionnaires français. Les exemples, que l'auteur emprunte pour une large part aux *Relations* des Jésuites, aux écrits de Charlevoix, Lafitau, La Colombière,... montrent que ces auteurs trouvent, au Canada aussi bien qu'en France, une société polie pour les goûter et qu'ils se souviennent d'avoir fait leurs humanités. [F. de Dainville S. I.]

Chili.

Voir aussi, parmi les biographies, aux nom de M. Lacunza (n. 241), Mascardi (n. 269).

93. - GÓNGORA DEL CAMPO, Mario. *Notas para la historia de la educación universitaria colonial en Chile.* Anuario de estudios americanos 6 (Sevilla 1949) 161-230.

Pp. 187-205 : *los Jesuitas ;* avec l'indication de quelques cours manuscrits conservés dans les bibliothèques locales et quelques données sur la bibliothèque de 6.000 volumes que possédait le *Collegium Maximum* de Saint-Michel au moment de l'expulsion de la Compagnie sous Charles III.

Colombie.

94. - FORERO DURÁN, Luis, S. I. *Verdaderas causas de la expulsión de la Compañía de Jesús en tiempo de José Hilario López.* Revista Javeriana 35 (Bogotá 1951) 92-99.

Pour justifier son décret d'expulsion des Jésuites de Colombie, 18 mai 1850, le Président J. H. López en appelait à la pragmatique du roi d'Espagne Charles III, base juridique manifestement inconsistante. Quels furent les vrais motifs de sa décision ? L'auteur montre que le général López, manquant de formation intellectuelle et politique, fut à la merci d'une camarilla sectaire et maçonnique. Celle-ci, n'osant proposer une loi que le sénat aurait refusée, imposa au Président sa mesure arbitraire. L'épisode est un écho des luttes contemporaines contre la Compagnie de Jésus en Europe.

95. - HERNÁNDEZ DE ALBA, Guillermo. *La iglesia de San Ignacio de Bogotá.* Anuario de estudios americanos 5 (Sevilla 1948) 507-570.

Description enthousiaste de cette église, l'édifice le plus parfait que possède actuellement la Colombie. Commencée probablement en 1625, elle eut comme architecte le P. J. B. Coluccini, de Lucques, mais d'après un plan venu de Rome. L'auteur s'étend surtout sur le très riche mobilier, exécuté en partie par des FF. Coadjuteurs (Fr. Raphaël Ramírez, Fr. Luisynch ou Loesing): rétables, statues, autel des reliques, tableaux attribués à Murillo, Rubens, le Titien, Grégoire Vázquez de Arce... ; au trésor, la fameuse « lechuga », grand ostensoir orné de 1500 émeraudes. Pp. 523-536, illustrations (surtout pour le mobilier; pas de bonne vue pour l'architecture); pp. 540-570, appendice documentaire: 1°) extraits du *Libro de la sacristía del Colegio de Santa Fe* (inventaires de 1619, 1625, mentions des principales acquisitions); 2°) *Inventario de las alhajas de la Iglesia,* de 1776.

96. - Pacheco, Juan Manuel, S. I. *La Universidad Javeriana.* Ecclesiastica Xaveriana 1 (Bogota 1951) 9-30.

Résumé de l'histoire de l'ancienne Université, de sa fondation en 1604 jusqu'à la pragmatique de Charles III expulsant les Jésuites d'Amérique. L'auteur s'étend sur les nombreux procès relatifs au droit des Jésuites à conférer les grades académiques et sur les professeurs ou écrivains plus marquants de l'Université (d'après les ouvrages récents de D. Restrepo, Abel Salazar, J. M. Rivas Sacconi).

97. - *Quema de la iglesia de Fontibón. Agosto 22 de 1619.* Revista del Archivo Nacional 6 (Bogotá 1944) 331-362.

Publication, d'après les originaux de l'Archivo Histórico Nacional, des procès-verbaux de l'enquête faite dans la « doctrina » de Fontibón après l'incendie de l'église. Les Jésuites qui interviennent dans ces actes sont les PP. Jérôme Gómez, Joseph Dadei, Jean-Baptiste Coluccini. En hors-texte, reproduction du plan fait par le P. Coluccini pour la nouvelle église, agrandie à cette occasion.

98. - *Visita de los ornamentos de la iglesia de Fontibón. Julio 14 de 1639.* Revista del Archivo Nacional 6 (Bogotá 1944) 363-369.

Publication du procès-verbal officiel, conservé dans l'Archivo Histórico Nacional. Le « cura doctrinero », qui signe avec le notaire, est le P. Joseph Hurtado.

Équateur.

99. - *Provisión y Cédulas Reales sobre fundación de un Colegio de Jesuitas en la villa de Riobamba, 1700.* Museo histórico, organo del Museo de Historia de la Ciudad de Quito 3 (Quito 1951), n. 8, 46-53.

Texte de deux actes, la requête du procureur des Jésuites et la concession royale, documents communiqués par le Dr. T. C. Mosquera Wallis, de Ibagué.

Guatemala.

100. - Scheifler, José Ramón, S. I. *Riquezas de los religiosos en Santiago de los Caballeros de Guatemala.* ECA, Estudios Centro Americanos 4 (El Salvador 1950) n. 46, 8-19.

Voir pp. 9-11, la liste des « haciendas rústicas » des couvents de Santiago de los Caballeros (p. 10-11, les trois seules propriétés rurales des Jésuites); le reste de l'article fournit d'autres indications sur la situation financière difficile des Jésuites (comme de presque tous les autres religieux) de cette ville aux XVIIe-XVIIIe siècles.

Mexique.

Voir aussi, parmi les biographies, aux noms de Cuevas (n. 187), Landívar (n. 243-249), Ramírez (n. 290), Salvatierra (n. 303).

101. - *Donación de bienes a la Compañía de Jesús en el siglo XVI.* México (Editor Vargas Rea), 1947, 8°, 62 p. (= Biblioteca Aportación historica).

Les Jésuites étaient à peine arrivés depuis un mois à Mexico quand le riche propriétaire Alonso de Villaseca leur fit don des terrains sur lesquels fut ensuite édifié le Collège Maximum des SS. Pierre-et-Paul. Après une introduction historique sur la portée de ces donations, l'éditeur en publie l'acte (8 nov. 1572), suivi de la reconnaissance du titre de « fondateur » à Villaseca et des formules successivement envoyées de Rome pour la consécration juridique de ces dispositions (1578-1599). Analysée mais non publiée, une convention postérieure (22 oct. 1620) entre les Supérieurs de la Compagnie au Mexique et la famille du fondateur, au sujet de l'héritage du P. Alonso Guerrero-Villaseca S. I. (1576-1639), éclaire l'histoire de la famille comme celle des débuts de la Compagnie au Mexique.

102. - DUNNE, Peter Masten, S. I. *Report on Mission Santa Rosalía.* Mid-America 33 (Chicago 1951) 43-55.

Avec, pp. 47-55, le texte, en traduction anglaise, du rapport du P. J.-B. Luyando S. I. au P. Visiteur José de Echeverría, sur la mission de Santa Rosalía, Mulegé, dans la Basse Californie, 19 janvier 1730.

103. - *Instrucciones a los Hermanos Jesuitas administradores de haciendas* (Manuscrito mexicano del siglo XVIII). Prólogo y notas de François Chevalier. - México (Universidad nacional autónoma de México, Instituto de Historia), 1950, 8° 273 pp. (= Publicaciones del Instituto de Historia, serie I, n. 18).

CR. Hispanic American Historical Review 26 (Durham 1951) 301-302 (B. E. Bobb); Rev. d'ascétique et de mystique 27 (1951) 177-184 (R. Ricard).

104. - LARROYO, Francisco. *Historia comparada de la educación en México.* México (Editorial Porrua S. A.), 1947, 4°, 431 p.

Voir, dans la 2de partie, *La educación y la enseñanza en la época colonial,* ch. VII, *Organización de la segunda enseñanza en la Nueva España por las ordenes religiosas,* la seconde section, *Los Jesuítas* (pp. 117-126), dont nous transcrivons les sommaires: 1) La Compañía de Jesús; 2) Los Jesuítas en México; 3) La obra de los Jesuítas fue importante en materia de educación; 4) El Colegio Máximo de San Pedro y San Pablo; 5) Los Colegios de San Gregorio, de San Bernardo, de San Miguel y de San Ildefonso; 6) Colegios fuera de la Ciudad de México; 7) Los Colegios transmarinos.

105. - MÉNDEZ PLANCARTE, Alfonso. *El Corazón de Jesús en la Nueva España.* México (Editorial « Buena Prensa ») 1951, 8°, 203-[3] p., 8 planches h. texte.

Comme le sujet donne droit de s'y attendre, c'est, pour une grande partie, un chapitre de l'histoire littéraire et spirituelle des Jésuites mexicains que nous fait ici explorer un guide d'une érudition riche et sûre. Parmi les auteurs Jésuites, les PP. Juan Antonio de Mora, Juan Antonio de Oviedo, José Paredes, Juan José Arriola, Diego José Abad,... sans parler des traductions ou adaptations des opuscules parus en Europe sur la dévotion au Sacré-Cœur.

106. - NAVARRO, Bernabé. *La introducción de la Filosofía moderna en Mexico.* México (El Colegio de México), 1948, petit 8°, 310 p., planches h. texte en facsimilé.

Un compte rendu sera donné prochainement de cette importante étude.

107. - RICARD, Robert. *La vie religieuse dans les « haciendas » des Jésuites mexicains au XVIIIe siècle.* Revue d'ascétique et de mystique 27 (Toulouse 1951) 177-184.

Le remarquable livret d'instructions pour les Frères Coadjuteurs mexicains, que M. François Chevalier vient de publier (cf. n. 103), est d'un intérêt considérable pour l'histoire économique. Mais écrit par un religieux pour des religieux, il contient tout un directoire pratique et appliqué sur l'observance des vœux et des règles par ces religieux en grande partie isolés et livrés à eux-mêmes. M. Ricard en relève les principales prescriptions, en soulignant l'impression de droiture et de bonhomie, le parfum quasi patriarcal, qui s'en dégagent.

108. - RICO GONZÁLEZ, Víctor. *Historiadores Mexicanos del siglo XVIII. Estudios historiográficos sobre Clavijero, Veytia, Cavo y Alegre.* México (Universidad autónoma de México, Instituto de Historia), 1949, gr. 8º, 218 p. (= Publicaciones del Instituto de Historia, Primera serie, n. 12).

Francisco Javier Clavijero, p. 11-75 (pp. 55-63: Cartas de Clavijero; 65-75: bibliografía de Clavijero). - [Mariano Veytia ne nous concerne pas ici, n'étant pas jésuite]. - Andrés Cavo, pp. 101-127 (p. 127: bibliografía de Andrés Cavo). - Francisco Javier Alegre pp. 129-208 (pp. 157-205: apéndice a Alegre, Epístola que manda el General de la Compañía de Jesús al Provincial de la misma en Nueva España. Cartas que mediaron entre Palafox y el Provincial de la Compañía en Nueva España. Carta que manda dar Juan de Palafox al Rey; pp. 207-208: bibliografía de Francisco Javier Alegre).

109. - ROJAS GARCIDUEÑAS, José. *El antiguo Colegio de San Ildefonso.* México (Instituto de Investigaciones estéticas) 1951, gr. 8º, 87 p. 40 pl. h. texte et un plan.

Le Collège royal de S. Ildephonse, à México, fut aux mains des Jésuites de 1588 ou 1589 jusqu'à leur expulsion en 1767, et de nouveau, pour peu de temps, en 1864-1865. Après une partie historique fort sommaire, le présent volume consacre trois chapitres à l'architecture, à la sculpture et à la peinture dans ce somptueux édifice.

Pérou.

110. - MANSO DE ZÚNIGA, G. *Los Loyola del Perú.* Boletín de la R. Sociedad Vascongada Amigos del País 7 (San Sebastián 1951) 203-212, 4 pl.

C'était un petit neveu de S. Ignace que ce Martin García de Loyola († 1598) qui réussit en 1572 à s'emparer de Tupac Amaru, épousa la petite fille du dernier souverain inca Manco Capac et devint capitaine général du Chili. Mais nous citons ici cet article parce qu'il reproduit et commente une énorme toile de l'église des Jésuites à Cuzco; on y voit représentés, devant les effigies de S. Ignace et S. François de Borgia, les deux mariages de Martin de Loyola avec Doña Beatriz Coya Inca et de sa fille Ana María avec le fils du marquis de Alcañice.

d) *Asie.*

111 - PEREGRINO DA COSTA, P. J. *Medicina Portuguesa no Extremo Oriente. - Sião, Molucas, Japão, Cochinchina, Pekim e Macau (século XVI a XX),* Boletim do Instituto Vasco de Gama, nn. 63-64 (Bastora 1948) 5-237.

A notre point de vue, il faut signaler ici le premier chapitre: *Os Portugueses pioneiros da introdução da medicina europeia no Extremo-Oriente* (pp. 5-56): la fondation d'un hôpital par les Jésuites à Goa, la « botica » ou pharmacie de leur Collège Saint-Paul, leurs recueils de recettes; au Japon, les fondations médicales bien connues du Fr. Luis d'Almeida (pp. 17-38); en Cochinchine, l'œuvre botanidu P. Jean Loureiro (pp. 38-42); en Chine, activité médicale multiple des missionnaires (pp. 42-56). Plus loin, à propos des médecins qui exercèrent à Macao, quelques mots sur le P. Dominique Parennin (pp. 126-127).

112. - Plattner, Felix Alfred, S. I. *Jesuits go East. A Record of Missionary Activity in the East.* Dublin (Clonmore and Reynolds Ltd), 1951, in-16, 283 p.

Traduction du petit volume du P. Plattner, *Jesuiten zur See, Der Weg nach Asien.* Zürich 1946, signalé AHSI 15 (1946) 231, n. 140.

CR. Irish Ecclesiastical Record 86 (Dublin 1951) 93-94 (G. B.); Month, new series 5 (London 1951) 250-251 (J. Brodrick S. I.).

Chine.

Voir aussi le nº 1 (bibliographie) et, parmi les biographies, aux noms de Aleni (n. 151), Bouvet (n. 170), Boym (n. 171), Henriques (n. 202).

113. - Beckmann, Johannes, S. M. B. *Die lateinische Bildung des chinesischen Klerus im 17. und 18. Jahrhundert.* Dans: *Der Einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart.* Festschrift P. Dr. Laurenz Kilger O. S. B. zum 60. Geburtstag dargeboten. (Schöneck-Beckenried 1950) pp. 163-187.

114. - Boxer, C. R. *Portuguese and Spanish Rivalry in the Far East during the Seventeenth Century.* Journal of the Royal Asiatic Society (London 1946) 150-164 et (1947) 91-105.

Tandis que le premier article considère surtout les luttes politiques entre les deux couronnes, le second s'occupe principalement de la campagne du Dominicain espagnol Domingo Fernández Navarrete contre les Jésuites portugais des missions de Chine.

115. - Id. *Some Sino-European Xylographic Works, 1662-1718.* Journal of the Royal Asiatic Society (1947) 199-215, 8 facsimilés.

L'auteur publie ses recherches, concernant surtout la localisation des exemplaires, sur onze des plus importantes de ces productions: 1) La *Sapientia Sinica*, des PP. Ignace da Costa et Prosper Intorcetta, Kieng-Chang, 1662; 2) *Sinarum Scientia Politico-Moralis*, du P. Prosper Intorcetta, Canton 1667-Goa 1669; 3) *Innocentia Victrix*, du P. Antoine de Gouvea (attribuée aussi aux PP. Lubelli ou de Rougemont), Canton, 1671; 4) *Epistola P. Ferdinandi Verbiest*, Pékin, 1678; 5) *Relatio sepulturae Magno Orientis Apostolo S. Francisco Xaverio erectae*, du P. Gaspar Castner, Pékin 1700; 6) *Brevis relatio eorum. quae spectant ad declarationem Sinarum imperatoris Kam-hi*, Pékin, 1701 et Canton 1702; 7) *Arte de la lengua mandarina*, du P. Francisco Varo O. P., augmentée par le P. Pedro de la Piñuela O. P., Canton, 1603; 8) *Exemplar epistolae R. P. Fr. Dominici Navarette S. Ord. Praed. data Cantone 29 septembris anni 1609 ad R. P. Antonium de Gouvea S. I.*, Pékin, 1704, premier exemplaire signalé; 9) *Relacion sincera, y verdadera de la justa defension de las Regalias, y privilegios de la Corona de Portugal en la Ciudad de Macao*, Chungshan 1712; 10) *Informatio pro veritate contra iniquiorem famam sparsam per Sinas cum calumniis in PP. Societatis Iesu*, Pékin, 1718; 11) *Jornada que o Senhor Antonio de Albuquerque Coelho governador e capitan general da Cidade do Nome de Deos de Macao na China fez de Goa athe chegar a detta cidade*, Chungshan, 1718.

116. - Id. *A propósito dum livrinho xilográfico dos jesuitas de Pequim (século XVIII). Ensaio historico.* Macau (Imprensa Nacional), 1947, 8º, 24 p., 14 fs.

117. - Chen, Stanislaus. *Historia tentaminum Missionarium Societatis Iesu pro Liturgia Sinica in saeculo XVII.* Dissertatio ad Lauream consequendam in Facultate Theologica apud Pont. Universitatem Urbanianam de Propaganda Fide. - Romae (Scuola tip. « Don Luigi Guanella ») 1951, gr. 8º, 189 p.

118. - Grootaers, Willem A., C. I. C. M. *Les deux Stèles de l'Église du Nan-t'ang à Pékin.* Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft 6 (Schöneck/Beckenried 1950) 246-255.

119. - Mensaert. Georges, O. F. M. *Nouveaux documents sur le soi-disant schisme de Pékin,* Dans: *Missionswissenschaftliche Studien. Festgabe Pr. Dr. Johannes Dindinger O. M. I.* Direktor der Päpstliche Missionsbibliothek zum 70. Lebensjahre dargeboten (Aachen 1951), pp. 332-346.

L'auteur dresse le catalogue de 263 documents, presque tous inédits, qu'il a trouvés à l'Arquivo historico-colonial de Lisbonne, en les répartissant en deux groupes: I) ceux qui concernent les troubles qui se manifestèrent de 1774 à 1780, à la suite de la publication à Pékin du Bref Dominus ac Redemptor. a) documents issus par les autorités supérieures (parmi lesquels quelques lettres de Mgr Laimbeckoven S. I., évêque de Nankin); b) documents des ex-jésuites portugais (pp. 337-339, entre autres les lettres du P. Joseph d'Espinha, l'ancien supérieur des Jésuites portugais, qui fut l'auteur du « schisme »); documents des ex-jésuites français (pp. 339-340); d) documents des missionnaires de la Propagande. - II) Documents concernant la mission de Pékin de 1781 à 1784, depuis le sacre de Mgr Damascène Sallusti jusqu'à l'arrivée de Mgr Alexandre de Gouveia (parmi eux, des lettres des PP. Joseph d'Espinha, François Bourgeois, Jean de Ventavon, etc.).

120. - Szczesniak, Boleslaw. *Notes on the Penetration of the Copernican Theory into China (Seventeenth-Nineteenth Centuries).* Journal of the Royal Asiatic Society (London 1945) 30-38.

Les ouvrages scientifiques des PP. Ricci, de Ursis, Boym, etc.

121. - Id. *Note on Kepler's « Tabulae Rudolphinae » in the Library of Pei-t'ang in Pekin.* Isis 40 (Cambridge, Mass. 1949) 344-347.

Quelques mots d'abord sur les publications faites ces dernières années sur l'histoire de la bibliothèqne du Pei-tang et sur leur intérêt pour l'étude des relations scientifiques entre l'Occident et la Chine. L'exemplaire des *Tabulae Rudolphinae*, de Kepler (Ulm 1627), conservé au Pei-t'ang, porte une inscription manuscrite du P. Michel Boym, datée de Macao 1646. Son analyse permet à M. Szczesniak de souligner le rôle de deux missionnaires polonais, les PP. Boym et Jean-Nicolas Smogulecki dans l'introduction en Chine des théories coperniciennes et des méthodes de Kepler.

122. - Verhaeren, H., C. M. *Catalogue de la Bibliothèque du Pet'ang. Introduction et index.* Pékin (Imprimerie des Lazaristes), 1949, 4°, pag. I-XXXIX et col. 1210-1334.

Les difficultés de communication avec l'Extrême-Orient ne nous ont pas permis de voir et d'analyser les trois autres fascicules, contenant le catalogue proprement dit: I, livres français, pp. I-VII et col. 1-194 (1944); II, livres latins, col. 197-918 (1947); III, autres langues, col. 921-1206 (1948).

Le fascicule d'introduction possède une valeur à part, à cause de l'*Aperçu historique de la Bibliothèque du Pet'ang,* qui en constitue le corps (pp. V-XXXIII), sous la signature du P. H. Verhaeren, des Lazaristes.

L'auteur commence par résumer l'histoire des diverses bibliothèques, dont les restes sont venus constituer la bibliothèque actuelle du Pet'ang: 1) la bibliothèque du Nant'ang ou de la mission portugaise: les livres du fondateur P. Mathieu Ricci, la bibliothèque rapportée d'Europe par le P. Trigault (de celle-ci, restent 757 ouvrages en 629 volumes; les confrontations faites sur place permettent d'intéressantes remarques au sujet de la relation de Trigault que nous avons publiée dans l'AHSI 9, 1940, 71-75, 95-98 et passim), les développements ultérieurs;

2) la Bibliothèque du Tongt'ang, dont il ne reste quasi rien; 3) la Bibliothèque du Pet'ang ou des jésuites français, également détruite (on l'enterra en 1833 dans l'espoir de la sauver!); il reste 202 ouvrages en 290 vol.; 4) la Bibliothèque du Sit'ang, des Lazaristes et Mineurs italiens; 5) les livres abandonnés par le Légat Mezzabarba, quand il fut expulsé en 1721; on en a 51 ouvrages en 69 volumes; 6) les Bibliothèques épiscopales de Mgr Polycarpe Souza S. I., † 1757, 93 ouvrages, 115 vol., et de Mgr Alexandre de Gouvea, † 1808, 228 ouvrages, 312 vol.; 7) enfin des livres provenant des résidences de Tsi-nan-fou, 82 vol.; Tchen-Kiang, 44 vol., Hang-tcheou, 35 vol., Hoai-ngan, 43 vol., Nankin 67 vol., Tchen-Ting-fou, 16 vol., Kai-fong, Shanghai, Outch'ang, Kiang-tcheou, quelques volumes.

L'auteur raconte ensuite le transfert, opéré vers 1828, de la bibliothèque à la Mission russe, non en donation ou compensation pour des avances faites, mais en simple dépôt pour motifs de sécurité. La plus grand partie fut restituée en 1860 (5.400 livres, selon un inventaire de 1862). Enfin, la dernière étape fut le transfert en 1887 de la Bibliothèque à l'emplacement qu'elle occupa jusqu'à ces dernières années.

L'Index final du catalogue est double: a) par noms d'auteurs, traducteurs, compilateurs, éditeurs, etc.; b) par titre et matières des ouvrages.

Indes.

Voir aussi, parmi les biographies, au nom de J. de Brito (n. 175).

123. - Ferroli, D., S. I. *The Jesuits in Malabar.* Vol. II. Bangalore (King and C°, The National Press), 1951, 8°, XXIII-iv-622 p.

Le premier volume, paru en 1936, racontait l'histoire de la mission du Malabar au XVIe siècle; celui-ci embrasse la période de 1600 à 1818, incluant donc, à la fin, l'histoire des ex-jésuites du Malabar après la suppression de la Compagnie. - L'AHSI rendra compte prochainement du volume.

124. - Silva Rego, António da. *Documentação para a História das Missões do Padroado Português do Oriente. India.* 4° vol. (1548-1550); 5° vol. (1551-1554). - Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1950-1951, 2 vol. gr. 8°, XXVII-599 et XXXI-358 p.

Comme dans le vol. III (cf. AHSI 19, 1950, 346, n. 110) une partie notable des documents publiés dans le vol. IV est simplement reproduite des volumes des MHSI, *Epistulae S. Francisci Xaverii,* des PP. Schurhammer et Wicki (1944-1945), et *Documenta Indica,* I, du P. Wicki (1948). Sur 104 documents édités, 49 ont cette provenance, ou, pour les deux années 1548-1549, 49 sur 80. Dans le vol. V, 18 documents sur 81 viennent des *Epistulae S. Franc. Xaverii;* l'auteur n'a pu utiliser encore le second tome des *Documenta Indica* du P. Wicki (1950), qui couvrent en partie la même période.

125. - Wicki, Josef, S. I. *Der einheimische Klerus in Indien (16. Jahrhundert).* Dans: *Der Einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart.* Festschrift P. Dr. Laurenz Kilger OSB. zum 60. Geburtstag dargeboten. (Schöneck-Beckenried 1950), pp. 17-72.

Indochine.

126. - Schurhammer, Georg, S. I. *Annamitische Xaveriusliteratur.* Dans: *Missionswissenschaftliche Studien. Festgabe Pr. Dr. Johannes Dindinger O. M. I.* Direktor der Päpstliche Missionsbibliothek zum 70. Lebensjahre dargeboten von Freundem und Schülern. Herausgegeben von Pr. Dr. Johannes Rommerskirchen O. M. I. und P. Dr. Nikolaus Kowalski O. M. I. (Aachen 1951) pp. 300-314.

Nous classons cet article ici et pas au nom de Xavier, car le titre en restreint arbitrairement la portée. Il s'agit de la littérature chrétienne dans la mission de

Cochinchine (appelée ensuite Annam, puis Vietnam), où la province japonaise déversa ses forces après son expulsion du Japon. Après une idée générale de cette efflorescence de chants, poésies et drames chrétiens, l'auteur dresse, en se limitant aux archives de la Compagnie de Jésus et au fonds tonkinois de la Bibl. Vaticane, la notice biographique de trois auteurs, le Jésuite napolitain Jérôme Mayorica (1591-1657), le poète chrétien et martyr Jean Ketlan (1588-1663) et surtout le prêtre indigène Philippe Binh, alias Felipe do Rosario (1750-1832), un des derniers répésentant de l'ancienne chrétienté sous les Jésuites, dont il espéra et invoqua ardemment le retour. Leur production contient, entre beaucoup d'autres choses, des écrits sur S. François Xavier. Pour finir quelques mots sur les biographies du même saint écrites pour cette mission au XIXe siècle.

Japon.

Voir aussi le n. 6 (bibliographie) et, parmi les biographies, aux noms de Bernard (n. 164), Rodrigues Tçuzu (n. 297), Valignano (n. 329).

127. - BOURDON, Léon. *Rites et jeux sacrés de la Mission japonaise des Jésuites vers 1560-1565.* Dans : *Miscelânea de filologia, literatura e história cultural à memória de Francisco Adolfo Coelho (1847-1919),* II (Lisboa, Centro de Estudos Filológicos, 1950), pp. 320-337.

On n'a pas retrouvé le texte des scènes sacrées que les missionnaires du Japon, comme ceux du Mexique ou du Brésil, faisaient exécuter pour l'instruction de leurs néophytes. A leur défaut, M. le Prof. Bourdon a rassemblé les renseignements succincts et dispersés, mais fort précieux, donnés dans les lettres des missionnaires de 1560-1565 et il tâche de les éclairer, tant par les usages européens de la fin du moyen-âge que par les traditions littéraires japonaises auxquelles les Pères s'efforçaient de s'adapter.

128. - BOXER, C. R. *The Christian Century in Japan.1549-1650.* Berkeley and Los Angeles (The University of California Press); London (The Cambridge University Press), 1951, in-8°, XV-535 p., 16 planches h. texte et 2 cartes géographiques.

L'AHSI en rendra prochainement compte.

129. - ID. « *Antes quebrar que torcer* » *ou pundonor português em Nagasaqui (3-6 de janeiro de 1610).* Instituto português de Hongkong. Boletim (Hongkong 1950) n. 3, 161-195 ; suivi, pp. 197-198, par un sommaire en anglais.

Le Capitaine Boxer consacra naguère un volume à l'histoire célèbre du navire portugais que son capitaine fit sauter à Nangasaki plutôt que de le laisser prendre : *The Affair of the Madre de Deus. A Chapter in the History of the Portugueses in Japan* (London 1929). Il publie ici une relation de l'épisode, qu'il a trouvée dans les Marsden Mss. du British Museum *(Add. Ms 9860*, ff. 129-135) et qu'il attribue au P. João Rodrigues Girão S. I. : *Relação da queima da nao Nossa Senhora da Graça em que veo por capitão mor da viagem André Pessoa no anno de 1609.* (pp. 190-195, intéressantes notes sur le texte). Entre autres apports neufs, citons le nom exact du navire (« Nossa Senhora da Graça » et non « A Madre de Deus ») et le fait que l'explosion laissa quelques survivants. Cette affaire est intimement liée à l'histoire des missions du Japon.

130. - CIESLIK. Hubert, S. I. *Begräbnissitten in der alten Japan-Mission.* Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft 34 (1950) 241-257.

131. - LAURES, Johannes, S. I. *Die Zahl der Christen und Martyrer im alten Japan.* Monumenta Nipponica 7 (Tôkyô 1951) 84-101.

Les écrivains, notamment au siècle passé, ont fort exagéré les chiffres des conversions faites au Japon et le nombre des martyrs. L'auteur discute les données numériques fournies par les *Relations*, *Lettres annuelles*, etc. et conclut que le nombre des baptêmes, de 1549 à 1630, a dû dépasser le million, mais que celui des chrétiens pratiquants ne dépassa jamais notablement les 300.000 (maximum atteint en 1614). Quant aux martyrs, les documents officiels japonais permettent de dire que 3.171 personnes moururent pour leur foi de la main du bourreau et 874 en prison ; en outre, plus de 35.000 périrent dans la répression du soulèvement des daymios chrétiens à Shimabara.

132. - Id. *Nobunaga und das Christentum.* Tôkyô (Sophia University), 1950, 8°, 54 p. (= Monumenta Nipponica Monographs, n. 10).

133. - Radul-Zatykoskij, J. B. *Philosophskaja terminologija v « Dictionarium Latino-Lusitanicum et Japonicum ».* Sovetskoe Vostokovedenie 6 (Moscou-Leningrad 1945) 260-264, une fig.

Cet article en russe, publié dans la revue « Orientalisme soviétique », traite de « La terminologie philosophique dans le *Dictionarium Latino-lusitanicum et Japonicum* », publié à Amacusa « in Collegio Societatis Iesu » en 1595 ; la figure est la reproduction de la page-titre.

134. - Szczesniak, Bosleslaw. *The Penetration of the Copernican Theory into Feudal Japan.* Journal of the Royal Asiatic Society (London 1944) 52-61.

Par l'intermédiaire des missionnaires jésuites au Japon et, indirectement, par les écrits chinois écrits ou influencés par leurs confrères missionnaires en Chine.

135. - Tucci, Giuseppe. *Japanese Ambassadors as Roman Patricians.* East and West 2 (Roma 1951) 65-71,

Article de vulgarisation, sans références bibliographiques, conformément au caractère de la revue. Il s'agit de l'accueil fait à Rome aux légations de princes japonais envoyés à Rome d'abord par les Jésuites à la fin du XVIe siècle, puis par les Franciscains au début du siècle suivant.

Proche-Orient.

Voir aussi, parmi les biographies, au nom de Ryłło (n. 298).

136. - Graf, Georg. *Geschichte der christlichen arabischen Literatur.* Vierter Band. *Die Schriftsteller von der Mitte des 15. bis zum Ende des 19. Jahrhunderts. Syrer, Armenier, Kopten, Missionsliteratur, Profanliteratur.* Città del Vaticano (Biblioteca Apostolica Vaticana), 1951, in-8°, XXXVI-342 p. (= Studi e Testi, n. 147).

Cf. pp. 206-241 : *Jesuiten.*

V. Activités particulières

Activités scientifiques.

137. - Ambrosetti, Giovanni. *Il diritto naturale della Riforma Cattolica. Una giustificazione storica del sistema di Suarez.* Milano (A. Giuffrè), 1951, gr. 8° XI-257 p. (= Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia del Diritto dell'Università di Roma, dirette da Giorgio Del Vecchio, vol. XX). - Prix : 1000 lires.

Après une première partie d'introduction générale sur l'ambiance historique (*La Riforma cattolica in Italia e in Ispagna, l'Umanesimo, la Riforma,* pp. 3-44) et une seconde d'introduction spéciale au système juridique étudié (*Concezioni caratteristiche della scuola spagnola di diritto naturale,* pp. 47-86), la partie centrale est consacrée à la formulation donnée par Suárez du droit naturel de la Réforme catholique (*La sistemazione di Suárez,* pp. 89-164). La quatrième partie

étudie brièvement le sort de cette synthèse, influence et résistance, surtout dans les pays protestants (*La filosofia dei Gesuiti di fronte al secolo XVII*, pp. 167-217), tandis que la dernière partie tire les conclusions spéculatives (*Il problema universale racchiuso nel diritto naturale della Riforma cattolica*, pp. 221-234). - M. le Prof. Ambrosetti continue ici l'étude commencée dans son ouvrage précédent: *La filosofia delle leggi di Suarez*, Roma (Studium), 1948.

138. - Atkinson, G. *Précurseurs de Bayle et de Fontenelle. La comète de 1664-1665 et l'incrédulité savante.* Revue de littérature comparée 25 (Paris 1591) 12-

Rapporte les observations ou les réactions des Jésuites de la Nouvelle-France (P. Le Mercier) et de Paris à l'occasion de la fameuse comète. [Fr. de Dainville S. I.]

139. - *Jesuit Seismological Association, 1925-1950.* Twenty-fifth Anniversary. *Commemorative Volume.* James Bernard Macelwane S. I. editor. - St. Louis (St. Louis University, Central Station), 1950, 4°, XI-347 p., texte lithographié avec de nombreux portraits et illustrations.

L'AHSI rendra compte prochainement de ce volume.

140. - Thorndike, Lynn. *The Cursus Philosophicus before Descartes.* Archives internationales d'histoire des sciences. Nouvelle série d'Archeion 4 (Paris 1951) 19-24.

Pour donner une idée des matières traitées et des opinions défendues par les philosophes sur la physique immédiatement avant Descartes, le Prof. Thorndike examine rapidement quatre cours de philosophie ; d'abord les commentaires d'Aristote, conservés mss. à la Bibl. Nationale de Paris, du Sorbonniste Yzambert (1602-1603) et du P. Boucher (1625), puis le grand *Cursus philosophicus* imprimé (Anvers 1632) de Rodrigo de Arriaga S. I. et le *Collegium physicum* du hollandais Francone Burgersdyzck (Leide 1642). Au fond, malgré son attachement à la scolastique, c'est encore Arriaga qui est le plus ouvert aux idées scientifiques nouvelles.

Art.

Voir aussi les nn. 51 et 55 (Italie), 56 et 57 (Pologne), 74, 84 et 95 (art en Amérique).

141. - Galassi Paluzzi, C. *Storia segreta dello stile dei Gesuiti.* Con un commento introduttivo del P. Pietro Tacchi Venturi S. I. - Roma (Francesco Mondini editore), 1951, in-16, 174 p.

Pédagogie.

142. - Dahl, Folke. *Gustaf II Adolf i det samtida jesuitdramat.* Ord och Bild. Illustrerad Mânadsskrift 58 (Stockholm 1949) 69-74, 3 fig.

Gustave-Adolphe dans le drame jésuite contemporain.

143. - † Franca, Leonel, S. I. *Origens do « Ratio Studiorum ».* Verbum 8 (Rio de Janeiro 1951) 107-124.

144. - Purdie, Edna. *Jesuit Drama.* Dans : *The Oxford Companion to the Theatre.* Edited by Phyllis Hartnoll (London, University Press, 1951), pp. 415-422.

Excellent résumé de l'histoire du théâtre scolaire dans les collèges des Jésuites, jusqu'à la suppression de la Compagnie.

Spiritualité et pastorale.

145. - *Partheneia Sacra* by H. A., M. D. C. XXX. III. Introduction by Iain Fletcher. - Aldington, Kent (The Hand and Flower Press) 1951, petit 8°, XXIV-286 p. avec facsimilé du frontispice, du titre et des gravures. - Prix : trois guinées.

Réimpression, avec une brève introduction, d'un livre d'emblèmes composé pour la Congrégation mariale de Saint-Omer: *Partheneia Sacra or the Mysterious and Delicious Garden of the Sacred Parthenes. Symbolically set forth and enriched with pious devises and emblemes...* by H. A. (1633). L'ouvrage était attribué au P. Henri Hawkins S. I. (c. 1572-1646); on a proposé récemment de lire H. A.: Herbert Aston, mais l'éditeur croit plus vraisemblable l'attribution traditionnelle. - Pp. 277-286, notes explicatives.

L'AHSI en rendra compte prochainement.

146. - PINARD DE LA BOULLAYE, H., S. I. *Aux sources des Exercices. Guillaume de Saint-Thierry et Vincent Ferrier.* Revue d'ascétique et de mystique 26 (Toulouse 1950) 327-346.

147. - VAN DELFT, M., CSSR. *Ontwikkeling van de praktijk en de leer van de volksmissie in het Kerkelijk Recht,* Dissertatio ad lauream in Facultate Iuris Canonici apud Pontificium Institutum « Angelicum » de Urbe. - Nijmegen (Centrale Drukkerij N. V.), 1950, 8°, XX-143 p.

Dans cette dissertation sur « l'origine de la pratique et de la doctrine des missions populaires dans le droit canon », les missions organisées en si grand nombre par les Jésuites dès leur fondation occupent naturellement une grande place. Voir dans le chap. I (Le concept de « mission » en général), ce qui concerne le terme de « mission » aux XVIe et XVIIe siècles (pour les Jésuites pp. 12-14); au chap. II (origine et développement des missions populaires): les débuts chez les clercs réguliers (les Jésuites, pp. 44-45), l'organisation systématique (Jésuites italiens, pp. 63-66, Segneri 66-68; en France, Le Noblez et le P. Maunoir, pp. 81-82), etc.

V. Biographies.

Biographies par groupes

148. - *Better a Day.* Edited by John P. LEARY S. I. - New York (The Macmillan Company), 1951, petit 8°, IX-341 p. - Prix: 4 dollars.

La bande dont l'éditeur entoure le volume porte un sous-titre qui en indique bien l'objet: *Lives of Fifteen Heroic Brothers of the Society of Jesus.* Les jeunes religieux du scolasticat d'Alma College (Californie) ont réuni ici les vies de quinze Frères coadjuteurs, choisis comme spécialement représentatifs.

1) Webster T. PATTERSON S. I. *Little John. Brother Nicholas Owen S. I. † 1606. Declared Blessed 1929* (pp. 1-19);

2) Michael McHUGH S. I. *Gold is where you find it. Brother Carmelo Giordano S. I. 1860-1948* (pp. 21-34);

3) Jules J. PRATS S. I. *A Strong City. Brother Joseph Castiglione S. I. 1688-1766* (pp. 35-52);

4) Leo B. KAUFMANN S. I. *Keeper of the Books. Brother William Wuerth S. I. 1606-1938* (pp. 53-70);

5) Thomas J. FLYNN S. I. *Accidental Aureole. Brother James Kisai S. I., 1533-1597. Declared a Saint 1862* (pp. 71-103);

6) John V. MURPHY S. I. *They that sow in Tears. Brother Francis De Sadeleer, S. I., 1844-1921* (pp. 105-126);

7) Frank B. COSTELLO S. I. *Known but to God. Brother Joseph Mobberly S. I., 1779-1827* (pp. 127-139);

8) E. R. ZIMMERS S. I. *Better a Day. Brother Patrick Harrick S. I., 1829-1923* (pp. 141-155);

9) Edward V. WARREN S. I. « *Wherever Thou Goest* ». *Brother William Saultemouche S. I., 1557-1593. Declared Blessed 1926* (pp. 157-178);

10) Clinton E. ALBERTSON S. I. *The Glory and the Dream. Brother René Goupil S. I., 1607-1642. Declared a Saint 1930* (pp. 179-226);

11) Neil G. McCLUSHEY S. I. *Japanese Journeyman. Brother Leonard Kimura S. I., 1575-1602. Declared Blessed 1867* (pp. 227-245);

12) Wilfred P. SCHOENBERG S. I. *Gypsy come Home. Brother Bento de Goes S. I. 1562-1607* (pp. 247-269);

13) John P. LEARY S. I. *Scaffolding to the Stars. Brother Frank Schroen S. I. 1853-1924* (pp. 271-287).

14) Charles A. WOLLESEN S. I. *Broken Strands. Brother Dominic Collins S. I., 1567-1602* (pp. 289-303);

15) Jerome F. DIEMERT S. I. *A Watch on Majorca. Brother Alphonsus Rodriguez S. I., 1531-1617. Declared a Saint 1888* (pp. 305-336);

Epilogue. The Brother Nobody Knows. ANONYMOUS (pp. 337-341).

149. - DANIEL-ROPS, [PETIOT, Henri]. *Les aventuriers de Dieu.* Paris (La Jeune Parque), 1951, in-16, 232 p., avec dessins.

Cf. pp. 93-117, *Le pionnier de l'Asie : Saint François-Xavier ;* pp. 118-142, *L'esclave des Iroquois : Saint Isaac Jogues.*

Albanel, Charles, 1616(?)-1696.

150. - ROUSSEAU, Jacques, et ROY, Antoine. *La mission politique du Père Albanel à la Baie d'Hudson.* Bulletin des recherches historiques 56 (Levis 1950) 71-77,

Article précédé (pp. 68-70) de la reproduction en facsimilé de la lettre de l'intendant Talon au P. Albanel, Québec 12 août 1671, lui donnant des instructions pour la mission en question, destinée à barrer la voie aux Anglais venant du Nord.

Alegambe, Philippe, 1592-1652.

Voir à la section des bibliographies, n° 2.

Aleni, Jules, 1587-1649.

151. - SANTAMBROGIO, Mario. *Il Confucio dell'Occidente P. Giulio Alenis Gesuita Bresciano, missionario e scienziato in Cina (1582-1649).* Memorie storiche della diocesi di Brescia 17 (Brescia 1950) 21-32.

Allard, Paul, 1899-1950.

152. - ALLARD, Paul, S. I. *Prière et silence. Méditations avec la Vierge.* Paris (Éditions Ouvrières), 1951, in-16, 158 p.

Une brève introduction biographique (pp. 7-18), signée J. B., évoque discrètement le lent calvaire que fut la vie de l'auteur, atteint depuis 1932 d'un cancer de la face et coupé finalement de tout contact avec le monde extérieur — et cette ruine humaine exerça, dès cette vie, une influence apostolique irrésistible.

Alvarez de Paz, Jacques, 1549-1619.

153. - VAN WINGENE, H., O. Cap. *De « Exercitia Seraphicae Devotionis » van St. Fidelis van Sigmaringen en Pater Jacobus Alvarez de Paz S. I.* Franciskaans leven 33 (Tilburg 1950) 28-29.

Anchieta, José de, 1534-1597.

154. - LEITE, Serafim, [S. I.]. *A carta de José de Anchieta aos irmãos enfermos do Colégio de Coimbra e o que tem de inédito. S. Vicente, 20 de Março de 1555.* Brotéria 53 (Lisboa 1951) 291-299.

Comparaison entre le texte courant, qu'on reprend d'ordinaire à la *Vida do Veneravel Padre Joseph de Anchieta* de S. de Vasconcelos (Lisbonne 1672) et l'autographe, un peu plus étendu, conservé aux Archives de la Compagnie de Jésus.

155. - MILLARES CARLOS, Agustín. *Más datos sobre el Apóstol del Brasil.* Dans: *Estudios dedicados a Menéndez Pidal,* vol. I (Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1950), pp. 489-494.

Quelques mots sur les anciennes biographies d'Anchieta, maintenant toutes publiées, par Quirino Caixa, Pero Rodrigues, Simão de Vasconcelos et Antônio Franco, ainsi que sur les éditions récentes de ses lettres et de ses poésies ; l'article consacré au P. Anchieta par M. Millares Carlos dans son *Ensayo de una bibliografía de escritores naturales de las Islas Canarias* (Madrid 1932) serait à revoir d'après le matériel mis au jour ces dernières années. - Pour finir, l'auteur signale un procès de l'Inquisition des Canaries, en 1584-1585, contre un neveu d'Anchieta, document qui fournit des indications sur sa famille.

156. - ID. *Investigaciones bibliográficas iberoamericanas. Época colonial.* México, (Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Historia), 1950, 8°, 153 p.

CR. Revista de Historia de América N. 30 (México 1950) 506-507 (S. Uribe); d'après cette recension, le premier des articles réunis dans le volume (publiés précédemment dans la *Revista de Filosofia y Letras,* mais revus et augmentés) concerne le P. J. de Anchieta, étudiant les quatre principaux ouvrages qui lui ont été consacrés.

Argento, Nicodème, 1832-1905.

157. - BARRELLA, Giovanni, S. I. *Un grande educatore. Vita aneddotica del P. Nicodemo Argento S. I., 1832-1905, con rapidi cenni sul Collegio da lui fondato in Lecce, 1874-1950,* pubblicata in occasione del LXXV della fondazione del Collegio stesso. - Lecce (Tipografia F. Scorrano e C.) 1951, 8°, 93 p.

Arriaga, Rodrigue, 1592-1667.

Voir au n° 140.

Aulneau, Jean-Pierre, 1705-1736.

158. - SHANAHAN, Emmet A. *Minnesota Forgotten Martyr.* S. l. s. a. [Crookstown, 1949], in-16, 34 p., ill.

En traversant le Lac des Bois (Lake of the Woods) en 1736 avec l'explorateur La Vérendrye, le jeune missionnaire vendéen J. P. Aulneau fut surpris et tué avec son compagnon et son escorte dans l'« île du massacre ». Le père de Jean-Baptiste La Vérendrye les fit ensevelir tous les deux dans le même cercueil au Fort St. Charles. Récit de la tragique expédition et de la découverte, en 1908, de l'emplacement du fort et des restes décapités des victimes.

Aymerich, Mathieu, 1715-1799.

159. - IGLÉSIES, Josep. *Mateu Aymerich, S. I. (1715-1799) i la seva « História Geográfica y Natural de Cataluna »* seguit de la transcripció del volum dedicat al Regne Animal segons el manuscrit inèdit del Palau Reial de Madrid. - Barcelona (Impremta Altés S. L.), 1949, 8°, 342 p. (= Quaderns de Geografia II).

Pp. 1-60, Introduction: *Mateu Aymerich i els seus manuscrits naturalistes ;* pp. 61-338, édition du texte du 3e livre de l'*História geográfica y natural del principato de Cataluña,* intitulé: *Reyno animal ;* pp. 339-342: index. - L'AHSI rendra compte de l'ouvrage.

Barbiano, Jean, 1604-1672.

160. - MORÁN, Apolinar, S. I, *El primer catedrático jesuita de « Prima » de teología en la antigua Universidad de Salamanca P, Juan Barbiano.* Miscelánea Comillas 14 (1950) 85-142.

Avec, pp. 128-142, un appendice : *Obras inéditas de Teología, no dadas a conocer aún, pertenecientes a los catedráticos Jesuitas de « Prima » y « Vísperas » de la antigua Universidad de Salamanca.*

Bellarmin, S. Robert, 1542-1621.

161. - DELMOTTE, J. *Traditie en geloof volgens de Controversen van S. Robertus Bellarminus.* Collationes gandavenses, series secunda 1 (Gand 1950) 101-118.

« La tradition et la foi dans les *Controverses* de S. Robert Bellarmin, ». Tout le problème de la tradition comme il a été vu au XVIe siècle par Bellarmin.

162. - JEDIN, Hubert. *Il tipo ideale di vescovo secondo la Riforma Cattolica.* Brescia (Morcelliana), 1950, in-16, 110 p.

Traduction italienne par E. Durini d'une étude parue en allemand dans le volume de miscellanea *Sacramentum Ordinis*, en l'honneur du Cardinal Bertram (Breslau 1942). Après plusieurs chapitres sur les mouvements d'idées et sur les figures marquantes de ce mouvement de réforme, comme Contarini, Giberti, Beccadelli, S. Charles Borromée, etc., le IXe et dernier chapitre étudie le passage à l'époque baroque, en examinant l'*Admonitio ad episcopum Theanensem nepotem suum* de Bellarmin (pp. 104-110).

Berchmans, S. Jean, 1599-1621.

163. - VAES, [Maurice]. *Les Belges à Rome au cours des siècles.* Bruxelles (Comité national belge pour l'Année Sainte), 1950, in-16, 116 p., ill.

Pp. 110-116 : *Saint Jean Berchmans à Rome* (avec deux gravures). Une note avertit que cette notice est de la main du P. Leijs S. I.

Bernard, † 1557.

164. - D'ELIA, P., S. I. *Bernardo il primo giapponese venuto a Roma (1555).* Civiltà Cattolica (1951) III, 277-287, 527-535.

Un des premiers Japonais, sinon le premier, baptisé par S. François Xavier en 1549, envoyé par lui en Europe en 1552 en suivant une suggestion de S. Ignace, Bernard le Japonais fut admis dans la Compagnie au Portugal en 1554 par le P. Nadal. Appelé à Rome en 1555 par S. Ignace, mais renvoyé au Portugal à la fin de l'année, il mourut à Coïmbre au début de 1557, en laissant une grande édification.

Biner, Joseph, 1697-1766.

165. - CARLEN, Louis. *Pater Joseph Biner, 1697-1766.* Vallesia. Jahrbuch der Walliser Kantonsbibliothek, des Staatsarchivs und der Museen von Valeria und Majoria 6 (Sitten 1951) 87-110.

Regrettant qu'on ait peu écrit sur Biner, l'auteur en esquisse la carrière. Jésuite en 1715, Biner enseigna la philosophie à Dillingen (1731-1734) et Ingolstadt (1734-1737), puis la théologie à Lucerne (1737-1740) ; analyse (pp. 93-101) des controverses qu'il soutint, en cette dernière ville, avec des théologiens protestants, notamment avec Breitinger. Professeur ensuite de droit canon à Innsbruck (1741-1753), Dillingen (1753-1758) et Amberg (1758-1759), il laissa comme œuvre principale un *Apparatus eruditionis ad iurisprudentiam praesertim ecclesiasticam.* Il mourut recteur à Rottenbourg. Pp. 109-110, bibliographie du P. Biner (d'après Sommervogel).

Bolgeni, Jean-Vincent, 1733-1811.

166. - Quacquarelli, Antonio. *La teologia antigiansenista di G. V. Bolgeni (1733-1811).* Mazara (Società Editrice Siciliana), [1950], 8°, 138 pp.

Borgia, S. François, 1510-1572.

167. - Arocena, Fausto. *El cuarto centenario guipuzcoano de San Francisco de Borja.* Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País 7 (San Sebastián 1951) 3-11, 1 fig.

168. - Cereceda, Feliciano, S. I. (†) *Episodio inquisitorial de San Francisco de Borja.* Razón y Fe 143 (Madrid 1951) 277-291.

Continuation de l'article signalé dans notre précédente bibliographie, AHSI 19 (1950) 352, n. 153.

169. - Jorge, Enrique, S. I. *Las visitas a Avila de San Francisco de Borja.* Manresa 23 (Madrid 1951) 195-210.

Bouvet, Joachim, 1656-1730.

170. - Lemeunier, F. *La Province et le rayonnement manceau à l'étranger.* La Province du Maine, 2e série, 30 (Le Mans 1950) 65-72.

Cité d'après: Rev. d'hist. de l'Église de France 36 (1950) 277. Notes, nous y dit-on, sur le Père Bouvet, missionnaire en Chine (1656-1730) et sur l'influence de Jérôme Le Royer de la Dauversière et de la Compagnie du Saint-Sacrement sur la fondation de Montréal.

Boym, Michel, 1612-1659.

Voir aussi les nn. 120-121.

171. - Szczesniak, Boleslaw. *The Beginning of Chinese Lexicography in Europe with Particular Reference to the Work of Michael Boym (1612-1659).* Journal of the American Oriental Society 67 (Baltimore 1947) 160-165.

Brébeuf, S. Jean de, 1593-1649.

172. - Latourelle, René, S. I. *Saint Jean de Brébeuf ethnologue.* Sciences ecclésiastiques 4 (Montréal 1951) 5-53.

I. Valeur scientifique de son témoignage. II. Témoignages sur la vie religieuse des Hurons.

173. - Id. *Saint Jean de Brébeuf, routier de la Huronie.* Revue d'Histoire de l'Amérique Française 4 (Montréal 1950) 322-345.

Extrait d'un ouvrage: *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf,* annoncé comme à paraître dans la collection des *Studia* des Facultés S. I. de Montréal.

174. - Talbot, Francis X., S. I. *Un santo entre Hurones. Vida de Juan de Brébeuf.* Barcelona (Luis Miracle, editor), 1951, 8°, 350 p., prix: 75 ptas.

Traduction de l'ouvrage anglais signalé AHSI 18 (1949) 325, n. 165.

Brito, S. Jean de, 1647-1693.

175. - Silva, Marinho da. *São João de Brito mártir da missionação portuguesa.* Lisboa (Câmara Municipal), 1947, 8°, 192 p. (= Publicações comemorativas do VIII centenário da tomada de Lisboa aos mouros).

Browne, Michel, 1853-1933.

176. - O'Rahilly, Alfred. *Apostolus Apostolorum. Father Michael Browne S. I.* Studies 39 (Dublin 1945) 72-74.

A propos de la biographie du P. Browne par le P. Thomas Hurley, signalée dans notre précédent bulletin, AHSI 19 (1950) 353, n. 164.

Burriel, André Marc, 1719-1762.

177. - SIMÓN DÍAZ, José. *Un erudito español: El P. Andrés Marcos Burriel.* Revista bibliográfica y documental 3 (Madrid 1949) 5-41.

Calatayud, Pierre de, 1689-1773.

178. - FERNÁNDEZ-ANCHUELA Y COLLADO. Juan. *Tres doctrinas prácticas, íntegras, del venerable Padre Pedro de Calatayud y Florencia, S. I. La primera dedicada a los ayuntamientos, la segunda, a la nobleza, y la tercera sobre los fraudes a los escribanos.* Con el bosquejo biográfico de la heroica y ejemplar vida del gran misionero. 1a edición. - Madrid, 1951, 8º, 270 p.

Le caractère de cette brochure est assez indiqué dans le titre, d'une longueur toute « baroque » : « Publícanse nuevamente, por primera vez desde el siglo XVIII, por ser lectura muy recomendable a toda persona que desee alcanzar la verdadera felicidad en esta vida, y en la otra, que es eterna ». L'auteur publie les « doctrines » I-III du XIVe traité des *Doctrinas prácticas* du P. Calatayud, en les faisant précéder d'une biographie populaire (p. 7-92) du même orateur et en les accompagnant d'autres pièces curieuses. [M. Batllori S. I.]

Cañete, Pierre-Vincent.

179. - MARILUZ URQUIJO, J. M. *Un libro inédito del jesuita Pedro Vicente Cañete sobre Real Patronato Indiano.* Revista del Instituto de Historia del Derecho n. 2 (Buenos Aires 1950) 154-167.

Il s'agit d'un traité *Synthagma de las resoluciones prácticas quotidianas del Real Patronato de las Indias.* Nous citons d'après la bibliographie de la *Revista de Historia de América,* n. 31 (México 1951) 313, n. 11.042.

Caussade, Jean-Pierre de, 1675-1751.

180. - OLPHE-GAILLARD, Miguel, S. I. *Un maestro espiritual para nuestro tiempo, el P. Juan Pedro de Caussade S. I.* Manresa 23 (Madrid 1951) 273-288.

Pour le deuxième centenaire de la mort du P. de Caussade (1751-1951), la revue *Manresa* consacre un fascicule entier à la doctrine, dont il est le docteur classique, de l'abandon à la Providence divine. Au meilleur connaisseur français de Caussade a été confié le premier article, sur la carrière et la physionomie spirituelle de Caussade et sur les problèmes qui naissent de la publication posthume, sous une forme non prévue par lui, de son œuvre principale.

181. - OLAZARÁN, Jesús, S. I. *Fórmulas de entrega o abandono del alma a Dios.* Manresa 23 (Madrid 1951) 365-401.

Voir, parmi les formules brèves d'auteurs spirituels, celles du P. de Caussade (pp. 372-376) et, parmi les formules plus développées, l'acte d'abandon du même de Caussade (pp. 387-382). Parmi les autres formules analysées, celle du Jésuite Saint-Jure (pp. 393-398).

Ceccotti, Jean-Baptiste, 1554-1639.

182. - O'CONNOR, John V., S. I. *The Spiritual Teachings of Father John B. Ceccotti S. I. at the Roman College 1595-1639.* Excerpta ex dissertatione ad Lauream in Facultate Theologica Universitatis Gregorianae. - Romae (Typis Pontificiae Universitatis Gregorianae), 1949, 8º, 59 p.

Claver, S. Pierre, 1581-1655.

183. - PICÓN-SALAS, Mariano. *Pedro Claver, el santo de los esclavos.* México (Fondo de Cultura económica), 1950, 8°, 210 p.

CR. Latinoamerica 3 (México 1951) 240 (J. Calderón Salazar); l'AHSI en rendra compte prochainement.

Cobo, Barnabé, 1582-1657.

184. - VÁZQUEZ DE LA TORRE, A. *El P. Bernabé Cobo, S. I.* Paisaje 6 (Jaén 1949) 1672-1675.

Cité d'après: Bibliotheca Hispana, sección tercera, t. VIII, (Madrid 1950) n. 41-212.

Collantes, Christophe, 1545-1611.

185. - SÁNCHEZ CANTÓN, Francisco Javier. *Un drama bajo Felipe II: la ejecución del espía don Martín de Acuña.* Boletín de la Real Academia de la Historia 125 (Madrid 1949) 187-206.

L'auteur fait connaître, d'après un ms. de la Bibl. nationale de Madrid, une relation envoyée par le P. Collantes au P. Gil González, Provincial de Tolède, sur l'exécution de Martin de Acuña. Cf. URIARTE-LECINA, *Biblioteca de escritores,* t. II (Madrid 1930) pp. 273-274, où sont indiqués plusieurs mss. de cette relation.

Coloma, Louis, 1851-1915.

186. - JEREZ, Hipólito, S. I. *Un centenario. P. Luis Coloma, S. I. - 1851-1951.* Revista Javeriana 35 (Bogotá 1951) 10-22.

Cuevas, Mariano, 1879-1949.

187. - CARRERA STAMPA, Manuel. *Misiones mexicanas en Archivos europeos.* México (Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Comisión de Historia), 1949, 8°, X-120 p. (= Misiones Americanas en los Archivos Europeos 1).

P. 57-59: *Misión de Mariano Cuevas S. I. (1912-1915 y 1926-1927).* Brève histoire des recherches faites par le P. Cuevas en Europe et indications des principales publications où il utilisa le matériel recueilli.

De Cleyn, François, 1860-1951.

188. - *In Memoriam. Le R. P. De Cleyn et le R. P. Muller.* La Vie économique et sociale 22 (Anvers 1951) 193-205.

L'organe de l'Institut Supérieur Saint-Ignace à Anvers consacre le premier de ces deux nécrologes à celui qui fut le véritable fondateur de l'Institut et le grand artisan de son développement.

Depuoz, Jean-Fidèle, 1817-1875.

189. - MONSEN, Maria Magna, O. P. *Die Ilanzer Schwesternkongregation.* [Ilanz] (Im Selbstverlag des Institutes), 1950, gr. 8°, 198 pp. avec portrait et planches h. texte.

La Congrégation suisse des Sœurs d'Ilanz, affiliée depuis 1894 à l'Ordre dominicain, avait été fondée par un ex-jésuite, le P. Jean-Fidèle Depuoz. Né à Seth dans les Grisons, entré en 1840 au noviciat de Brig, passé aux États-Unis après l'expulsion de 1847, ordonné prêtre à Louvain en 1852, le P. Depuoz exerça ensuite l'apostolat en Allemagne et en Italie, mais il demanda et obtint en 1860 sa démission de la Compagnie. Il se donna ensuite tout entier dans sa patrie à l'apostolat de la charité et de l'éducation populaire. - Cf. dans la première partie du volume:

Die Gründung des Institutes in Ilanz, le paragraphe 1 : *Der Gründer Dr. Johann Fidel Depuoz ; sein Leben und Wirken bis zur Gründung in Ilanz*, (pp. 39-68) ; aussi pp. 107-117 : *Des Gründers letzte Jahre und Tod.*

Derand, François, 1588(?)-1644.

190. - MOISY, Pierre. *L'architecte François Derand, Jésuite lorrain.* Revue d'histoire de l'Église de France 36 (Paris 1950) 149-167.

Les autres architectes jésuites en France, le Fr. Turmel et surtout le Fr. Martellange, ont été l'objet de monographies ; le P. Derand attendait encore son historien. Sa formation artistique reste obscure, d'autant que Mr Moisy rejette, à bon droit, croyons-nous, l'attribution qu'on lui faisait d'un album de la Bibl. Nationale, d'après lequel il aurait tout jeune voyagé en Italie et travaillé au château de Blérancourt. Discussion de son rôle exact dans la construction de la chapelle du collège de Rouen, puis de l'église de la maison professe de Paris. En face de son émule Martellange, l'architecte itinérant, rompu au métier, Derand nous apparaît comme un homme d'étude, un constructeur de voûtes et un décorateur. Mr Moisy nous promet une autre étude sur le problème stylistique qui opposa ces deux hommes et la question du baroque, qui est au fond de leur rivalité.

Descoqs, Pedro, 1877-1946.

191. - RACETTE, Jean. *Pourquoi le P. Descoqs a critiqué l'argument eudémonologique.* Sciences ecclésiastiques 4 (Montréal 1951) 141-171.

Donche, Louis, 1769-1857.

192. - VIAENE, A. *Pater Donche te Kortrijck (1807-1809).* Handelingen van het Genootschap voor geschiedenis gesticht onder de benaming Société d'émulation te Brugge 87 (Brugge 1950) 176-181.

Druzbicki, Gaspar, 1590-1662.

193. - OPTAT DE VEGHEL, O.-Cap. *Encore sur l'influence de Benoît de Canfield.* Études franciscaines, nouv. série (Paris 1950) 297-312.

Voir pp. 305-308, le paragraphe intitulé : *Gaspard Druzbicki*, montrant que le *Tractatus de brevissima ad perfectionem via ; hoc est de perenni divinae voluntatis intentione, executione, apprehensione* (Posen 1686) de Druzbicki, n'est guère, si on excepte son dernier chapitre, « qu'un commentaire bref, clair et profond de la *Règle de perfection* » de Benoît de Canfield.

Ehrle, François, 1845-1934.

194. - PELSTER, Franciscus, S. I., *Heinrich Denifle O. P. und Franz Ehrle S. I. in ihrer Bedeutung für die Erforschung der mittelalterlichen Scholastik.* Scholastica ratione historico-critica instauranda. Acta Congressus Scholastici Internationalis Romae anno sancto MCML celebrati (Romae 1951, = Bibliotheca Pontificii Athenaei Antoniani), pp. 41-52.

Escabias, Sébastien de, c. 1569-1628.

195. - SALA BALUST, Luis. *El H. Sebastián de Escabias, S. I. autor desconocido de los « Casos notables de la ciudad de Córdoba ».* Hispania 10 (Madrid 1950). 266-296.

Les *Casos notables de la ciudad de Córdoba* ont été édités récemment comme anonymes par Mr A. González Palencia (Madrid 1949). L'auteur établit qu'ils furent rédigés, entre 1614 et 1619, par le Frère coadjuteur Sébastien de Escabias. Les données autobiographiques, assez abondantes dans la célèbre histoire anecdotique de

Cordoue, concordent parfaitement avec ce que nous savons de la vie du Frère. L'attribution est confirmée par l'étroite parenté entre divers passages des *Casos notables* et la déposition du Frère de Escabias au procès diocésain de Jaén pour la béatification de Jean d'Avila.

Favre, B. Pierre, 1506-1546.

196. - Read, William J., S. I. *The Industry in Prayer of Blessed Peter Favre.* Excerpta ex dissertatione ad Lauream in Facultate Theologica Pontificiae Universitatis Gregorianae), - Romae (Typis Pontificiae Universitatis Gregorianae), 1950, 8°, 65 p.

Fonseca, Pierre de, 1528-1599.

197. - Carvalho, Joaquim de. *Pedro de Fonseca, precursor de Suárez na renovação da metafísica.* Actas del primer Congreso nacional de Filosofía. Mendoza, Argentina (marzo 30 - abril 9, 1949). - Mendoza (Universidad Nacional de Cuyo), 1950, vol. III, pp. 1927-1930.

Funes, Martin de, 1560-1611.

198. - Grootens, P., S. I. *Een zeldzaam geworden geestelijk werkje van Antonius Sanderus.* Ons geestelijk erf 25 (Tielt 1951) 91-105.

Il s'agit d'un opuscule rare, *Idea vitae spiritualis,* publié à Bruxelles en 1663 par le prêtre gantois et érudit bien connu Antoine Sanderus († 1664). Celui-ci déclarait y rééditer une *Methodus practica IV librorum de Imitatione Christi* de Mello Horstius, curé de N. D. *in Pasculo* à Cologne (Cologne 1643). Mais, de son propre aveu, Horstius ne fait que reproduire un ouvrage antérieur anonyme. D'après les bibliographes de la Compagnie, et principalement d'après le consciencieux Alegambe, l'auteur de la *Methodus practica* est le Jésuite Martin de Funes, de Valladolid, professeur de théologie à Graz et à Milan, premier recteur du collège de Bogotá en Colombie, mort en 1611 à Colle près de Florence. - Sanderus termine son opuscule par un *indiculus* d'ouvrages spirituels classés par matières, liste abondante, mais peu soignée et de seconde main : pour ce qui concerne les auteurs jésuites, Sanderus a copié ses titres dans Alegambe.

Gerard, John, 1564-1637.

199. - Gerard, John, S. I. *The Autobiography of an Elizabethan.* Translated from the Latin by Philip Caraman. With an Introduction by Graham Green. - London (Longmans Green and Co), 1951, 8o, XXIV-287 p., 7 planches h. texte.

Pp. 211-259, notes au texte du P. Gérard ; pp. 261-278, appendices.

Ghellinck, Adrien de, 1880-1950.

200. - Delmer, A. *Le Révérend Père Adrien de Ghellinck.* Bulletin de la Société belge d'études géographiques 19 (Louvain 1950) 19-50.

Article nécrologique sur un Jésuite, qui fut des membres fondateurs de la Société et se distingua, entre autres mérites, par ses travaux cartographiques.

Ghellinck, Joseph de, 1872-1950.

201. - Moreau, E. de [S. I.]. *R. P. Joseph de Ghellinck d'Elseghem, 1872-1950.* Revue belge de philologie et d'histoire 28 (Bruxelles 1950) 1570-1573.

202. - Id. *Le R. P. Joseph de Ghellinck (1872-1250).* Dans : *Mélanges Joseph de Ghellinck* (Gembloux 1951, Museum Lessianum, Section historique n. 13), tome I, p. 1-39.

203. - Demortier, Roger. *Bibliographie du R. P. Joseph de Ghellinck.* Dans : *Mélanges Joseph de Ghellinck* (Gembloux 1951), tome I, pp. 41-112.

Cette bibliographie relève année par année les livres, articles et recensions, ces dernières particulièrement nombreuses (allant jusqu'à 50, 80 et même 100 en une année). Le total atteint 1328 numéros. En appendice, pp. 98-99, travaux de seminaire effectués sous la direction du P. de Ghellinck.

Gleeson, Richard A., 1861-1945.

204. - Cody, Alexander, S, I. *Richard A. Gleeson, S. I.* San Francisco (University of San Francisco Press), 1950, 8°, 215 p.

Voir la recension donnée plus haut, p. 342 (E. J. Burrus S. I.).

Gracián, Balthasar, 1601-1650.

205. - Batllori, Miguel, [S. I.]. *La preparación de Gracián escritor, 1601-1635.* Revista nacional de cultura, año 13, n. 85 (Caracas 1951) 13-54 (pp. 34-54 : notas).

Étude qui est le développement des quatre pages (pp. 7-11) résumées par l'auteur dans son article : *La vida alternante de Baltasar Gracián en la Compañía de Jesús.* AHSI 18 (1949) 3-84.

206. - Id. *Los más antiguos autógrafos de Gracián en el Archivo nacional de Santiago de Chile.* Revista Chilena de Historia y Geografía n. 117 (Santiago de Chile 1951) 13-41, 8 fac-similés.

Il s'agit de quatre documents de la main de Gracián, dont trois, antérieurs à son entrée au noviciat, nous le montrent servant d'*amanuensis* au P. Pedro Continente, recteur du Collège de Saragosse et son futur recteur et provincial dans la Compagnie. Étude paléographique justifiant l'attribution de ces autographes.

207. - Fuentes, F. *El P. Baltasar Gracián y la familia Francés de Urrigoyti y Lerma.* Príncipe de Viana 10 (Pamplona 1949) 53-64.

208. - Hammond, J. Hayes. *Francisco Santos Indebtedness to Gracián.* Austin (University of Texas press), 1950, 8°, III-102 p. (= University of Texas Hispanic Studies, vol. I).

Le fécond écrivain madrilène Francisco Santos († vers 1700) n'était que trop enclin à subir l'influence de ses lectures et même à en faire passer le fruit, à peine dissimulé, dans sa propre prose. Une série d'exemples (correspondant surtout à des passages du *Criticón* de Gracián, grâce à la grande édition annotée de M. Romera-Navarro) montrent ce que Santos emprunte, comme allégories et traits satiriques, à son prédécesseur jésuite. Poussé au point que fait ressortir ici la reproduction en deux colonnes, l'emprunt peut bien s'appeler plagiat.

209. - Krauss, Werner. *Graciáns Lebenslehre,* Frankfurt am Main (Vittorio Klostermann), 1947, in-16, 201 p.

Étude qui fut écrite en 1943 d'après les éditions dont l'auteur pouvait disposer sur place. Lorsque sa libération lui permit de reprendre contact avec l'imposante littérature du sujet, il sembla préférable de publier le travail en lui gardant son caractère original : une recherche de la pensée de Gracián, non influencée par des jugements reçus, mais jaillissant directement de la lecture des œuvres. Les notes abondantes, p. 162 ss., sont presque exclusivement des citations de Gracián ou des références à son texte.

210. - Romera Navarro, Miguel. *Cuestiones gracianas.* Dans : *Estudios dedicados a Menéndez Pidal* (Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas 1950), t. I, pp. 359-372.

I. *Amistad y rompimiento entre Gracián y Salinas* (pp. 359-362); II. *El autor de « Crítica de reflección »* (363-868); III. *Felipe IV visto por Gracián* (368-372).

211. - Id. *Estudios sobre Gracián.* Austin (University of Texas Press), 1950, 8°, 146 p. (= University of Texas Hispanic Studies, vol. II).

Neuf études ou chapitres, dont quatre (nn. VI-IX) avaient déjà paru dans l'*Hispanic Review* et trois (nn. II-IV) dans d'autres publications: I. *La interpretación del carácter de Gracián.* (pp. 1-10). II. *Su amistad y rompimiento con Salinas* (pp. 11-14). III. *El autor de « Crítica de reflección »* (15-20). IV. *Felipe IV visto por Gracián* (21-26). V. *En torno a la obra maestra* (27-42). VI, *El humorismo y la sátire graciana* (43-70). VII. *Las alegorías del « Criticón »* (71-102). VIII. *La antología de Alfay* (103-128). IX. *Dos aprobaciones* (129-136).

Henriques, Antoine Diniz, 1872-1950.

212. - Marçal, Elias S. I. *À saudosa memória do R. P. António Diniz Henriques, S. I.* Boletim eclesiástico da diocese de Macau 48 (1950) 826-841,

Hervás, Laurent, 1735-1809.

213. - Batllori, Miguel, S. I. *El archivo lingüístico de Hervás en Roma y su reflejo en Wilhelm von Humboldt.* AHSI 20 (1951) 59-116.

Hofmann, Michel, 1860-1946.

214. - Oesch, Prälat Albert. *P. Michael Hofmann S. I., Regens des Theologischen Konviktes Canisianum in Innsbruck. Erinnerungen an einen Priester-erzieher.* Innsbruck (Verlag Felizian Rauch), 1851, 8°, 244 p. portrait et gravures h. texte.

L'AHSI en rendra compte prochainement.

Hopkins, Gerard Manley, 1854-1890.

215. - Coogan, Marjorie D. *Inscape and instress: Further Analogies with Scotus.* Publications of the Modern Language Association 65 (1950) 66-74.

216. - Doyle, Louis, F., S. I. *In the Valley of the Shadow of Hopkins.* Catholic World 169 (New York 1949) 102-108.

217. - Ellrodt, Robert. *Grandeur et misère de Gérard Manley Hopkins.* Cahiers du Sud 38 (Paris 1951) 272-289.

Hopkins est moins connu dans le monde littéraire français qu'en Angleterre, où la partie introductive de cet article semblerait sommaire ou superflue. L'auteur marque bien comment la vocàtion religieuse, loin d'avoir nui à la personnalité poétique de Hopkins, lui a fourni le plus profond de son inspiration. Hopkins est le « poète du particulier divinisé » par le sacrifice du Christ: « Supposez que Dieu nous ait montré d'abord le monde entier enclos dans une goutte d'eau qui laissât apparaître toutes choses avec leurs couleurs naturelles; puis qu'il nous ait montré ce même monde dans une goutte du sang du Christ, qui fît paraître chaque chose écarlate, en lui laissant néanmoins, rehaussée par l'écarlate, sa couleur propre » (Hopkins).

218. - Gwynn, Frederick L. *Hopkins' « The Windhover »: a New Simplification.* Modern Language Notes 46 (Baltimore 1951) 366-370.

219. - The Kenyon Critics. *Gerard Manley Hopkins.* London (Dennis Dobson Ltd.), 1949, 8°, 134 p., portrait. - Prix: 7/6.

Pour le centenaire de la naissance de Hopkins, la rédaction de *The Kenyon Review* invita naguère un groupe de critiques à examiner divers aspects de l'œu-

vre du Jésuite poète. Ce sont ces études qui réapparaissent maintenant en un mince et élégant volume, précédées d'une introduction biographique par M. A. Warren. Une huitième étude, déjà annoncée en tête du volume comme reprise de *Scrutiny*, a dû finalement être omise pour un motif de « copyright ». Voici le contenu du recueil :

1. Austin Warren, *Gerard Manley Hopkins*, pp. 8-20 ;
2. Herbert Marshall McLuhan, *The Analogical Mirrors*, pp. 21-32 ;
3. Harold Whitehall, *Sprung Rhythm*, pp. 33-57 ;
4. Josephine Miles, *The Sweet and Lovely Language*, pp. 58-73 ;
5. Austin Warren, *Instress of Inscape*, pp. 74-89 ;
6. Robert Lowell, *Hopkins' Sanctity*, pp. 90-94 ;
7. Arthur Mizener, *Victorian Hopkins*, pp. 95-112.

CR. Month 190 (1950) 141 (Chr. Devlin).

220. - Lees, F. N. « *The Windhover* ». Scrutiny 17 (Cambridge 1950) 32-37.

L'auteur s'efforce surtout d'écarter les interprétations erronées auxquelles ce poème de Hopkins a donné lieu.

221. - Mary Patricia (Sister). *Forty Years of Criticism. A Chronological Check List of Criticism of the Work of Gerard Manley Hopkins from 1909 to 1949*. Bulletin of Bibliography 20 (1950) 38-44.

Nous citons d'après : Publications of the Modern Languages Association, 66 (1951) 73.

222. - Symes, Gordon. *Hopkins, Hibbert and Contemporary Modes*. Hibbert Journal 47 (London 1949) 389-394

223. - Stobie, Margaret R. *Patmore's Theory and Hopkins' Practice*. University of Toronto Quarterly 13 (Toronto 1949) 64-80.

La théorie de Patmore s'exprime surtout dans son *Essay on English Metric Law* (1878). Il est intéressant de revoir, à la lumière de ses considérations, la pratique de son ami Hopkins, notamment son « sprung rhythm », ses manipulations de l'accentuation secondaire, son souci de la stance.

224. - *Unpublished Journal of Fr. G. M. Hopkins'*, Month, New series 4 (London 1950) 375-384.

Extraits de trois fragments inédits du *Journal* de Hopkins pour les années 1866, 1867 et 1868, véritables notes de peintre sur les jeux de lumière et de couleurs dans les paysages. En juillet 1866, la première mention que nous ayons de sa décision de quitter l'Église d'Angleterre.

225. - Vallette, Jacques, *Gerard Manley Hopkins*. Mercure de France 307 (Paris 1949) 529-531.

226. - Winters, Yvor. *The poetry of Gerard Manley Hopkins*. Hudson Rewiew 1 (1949) 455-476 ; 2 (1949) 61-93.

227. - Woodring, Carl R. *Once more « The Windhover »*. Western Review 15 (Laurence, Kansas, 1950) 61-60.

Nous citons ces trois derniers numéros d'après : Publications of the Modern Languages Association, 66 (1951) 73.

Hosschius, Sidronius, 1596-1653.

228. - Gourde, Leo T. *The Influence of Jesuit Classical Education on Sidronius Hosschius, S. I., Elegiac Poet*. The American Benedictine Review 2 (Newark, N. J. 1951) 81-106.

Hugo, Herman, 1588-1629.

229. - Meeuwesse, K. *Een teruggevonden werkje van Petrus Serarius, Eene piëtistische bewerking van Hugo's Pia Desideria.* Studia catholica 25 (Nijmegen 1950) 241-259.

Il s'agit d'un petit volume de A. Serarius, *Goddelijcke andachten oft Vlammende begeerten eens boetvaardige geheyligd en lief-rycke ziele.* Amsterdam 1657, qui est en grande partie un plagiat des *Pia Desideria* du P. H. Hugo. Cf. P. Grootens S. I. *Literatur-overzicht,* Ons geestelijk erf 24 (Tielt 1950) 440-441, qui signàle une édition antérieure.

Iturri, François, 1738-1822.

230. - *The Letter of Francisco Iturri, S. I. (1789). Its Importance for Hispanic-American Historiography.* (Ed.) José de Onís. - The Americas 8 (Washington, 1951) 85-90.

Jalhay, Eugène, 1891-1950.

231. - Paço, Afonso do. *R. P. Eugénio Jalhay, S. I. (1891-1950).* Brotéria 52 (Lisboa 1951) 65-70.

232. - Pericot, L. *P. Eugenio Jalhay, S. I. (13 de julio de 1891 - 30 de noviembre de 1950).* Ampurias 13 (Barcelona 1951) 274.

Notice nécrologique de ce spécialiste de la préhistoire de la péninsule ibérique.

Jean Casimir de Pologne, 1609-1672.

233. - Castellani, G., S. I. *Giovanni Casimiro di Polonia. Tra la porpora e la corona.* Civiltà Cattolica (1951) III, 173-182, 630-640; IV, 65-73.

Peu de vocations religieuses auront mis davantage en mouvement les chancelleries que celle du prince de Pologne Jean Casimir; les péripéties en sont ici racontées d'après les documents des archives de la Compagnie et la correspondance de l'agent du roi de Pologne Boccalini, conservée aux archives du Vatican. Reçu dans la Compagnie à Lorette le 24 septembre 1643, le prince avait fini par vaincre la vive opposition de son frère le roi Ladislas; mais l'inconstance de son caractère le porta bientôt à faire reprendre les négociations, interrompues d'abord sur ses propres instances, en vue d'une promotion au cardinalat. Celle-ci lui fit abandonner la Compagnie (dont il ne prononça jamais les vœux), le 28 mars 1646. Rappelons qu'il renonça au chapeau cardinalice en décembre 1647, pour devenir en novembre suivant roi de Pologne; il abdiqua en 1668, quatre ans avant sa mort.

Jerphanion, Guillaume de, 1877-1948.

234. - B[ecke]t, Th[omas], O. S. B. *A la mémoire d'un grand byzantinologue, le R. P. G. de Jerphanion.* Irenikon 24 (Chèvetogne 1951) 231-237.

L'article est surtout une recension du grand ouvrage du P. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce.*

235. - Dussaud, René. *Le R. P. Guillaume de Jerphanion (1877-1948).* Syria 27 (Paris 1950) 200-201.

236. - Goubert, Paul, S. I. *Missionnaire et savant: P. Guillaume de Jerphanion, membre de l'Institut de France, 1877-1948.* Byzantion 20 (Bruxelles 1950) 389-396.

Jouvancy, Joseph de, 1643-1719.

237. - Dainville, François de, S. I. *La Ratio discendi et docendi de Jouvancy.* AHSI 20 (1951) 3-58, deux fac-similés.

Kircher, Athanase, 1601-1680.

238. - Van Lanschoot, Arn., O. Praem. *Un précurseur d'Athanase Kircher: Thomas Obicini et la Scala Vat. Copte 71.* Louvain (Bureau du Muséon), 1948, 8°, XV-81 p, (= Bibliothèque du Muséon, 22).

Pietro della Valle acheta en Orient en 1616 et rapporta à Rome en 1616 un traité grammatical copte-arabe ou *Scala* (l'actuel Ms. *Vat. Copte 71)*, qui fut confié au P. Obicini O. F. M. pour être traduit, Mais Obicini mourut en 1632 et sa traduction fut perdue. Kircher, qui publia en 1636 son *Prodromus copticus*, passe ainsi pour l'initiateur des études coptes. M. le chan. Van Lanschoot a retrouvé en 1938 le ms. de la double traduction latine et italienne d'Obicini (Ms. *Borgia latin 768*). Si le travail de Kircher garde son mérite, il n'est pas le premier à avoir entrevu l'importance de la philologie copte.

CR. Bibliotheca orientalis 8 (Leiden 1951) 79-80 (J. Doresse).

Kostka, S. Stanislas, 1550-1568.

239. - Majkowski, Józef, T. J. *Typologia św. Stanisława Kostki.* Przegląd Powszechny 229 (Warszawa 1950) 301-318.

Avec portrait et quatre fac-similés d'écrits du jeune saint.

240. - Id. *Psychika św. Stanisława Kostki.* Przegląd Powszechny 229 (1950) 418-423.

Lacunza, Emmanuel, 1731-1801.

241. - Vaucher, Alfredo Félix. *Una celebridad olvidada*; *Manuel Lacunza y Díaz 1731-1801.* Revista chilena de historia y geografía n. 117 (Santiago de Chile 1951) 65-108 (à suivre).

Traduction du livre du Professeur Vaucher, *Une célébrité oubliée: le P. Manuel de Lacunza y Díaz (1731-1801) de la Société de Jésus, auteur de La Venue du Messie en gloire et majesté* (Collonges-sous-Salève, 1941); cf. AHSI 11 (1942) 194, n. 153. Le *Prólogo del traductor* (pp. 65-16) est signé: Héctor M. Hammerly. Il déclare avoir reçu de l'auteur quelques données nouvelles, incorporées à sa traduction.

Laínez, Jacques, 1512-1565.

242. - Castellani, Giuseppe, S. I. *Politica e religione alla conferenza di Poissy (1561).* Civiltà cattolica (1950) III, 261-271 et 516-527,

Nous classons ici cet article parce que le colloque de Poissy n'intéresse guère l'histoire de la Compagnie que par l'intervention répétée du P. Jacques Laínez, compagnon du cardinal légat Hippolyte d'Este, contre Théodore de Bèze et Pierre Martyr: c'est d'ailleurs, nous semble-t-il, le point de vue de l'auteur même. - A l'*Assemblée* de Poissy, parallèle au *colloque*, fut votée la reconnaissance légale de la Compagnie en France, non sans de grandes restrictions; l'auteur y fait allusion, mais sans développer ce point étranger à son sujet.

Landívar, Raphaël, 1736-1791.

243. - *Algunos documentos sobre el poeta Rafael Landívar.* Revista del Museo Nacional de Guatemala. Época III, (1947) 3-26.

CR. Revista de Historia de América n. 30 (México 1955) 550 (M.-R. del O.).

244. - Landívar, Rafael, [S. I.]. *Rusticatio Mexicana.* Copia facsimilar de la edición de Bolonia, 1782; precedida de una Introducción por José Mata Gavidia. - Guatemala (Editorial Universitaria), 1950, 8°, 112-XXVIII-209 p.

CR. ECA, Estudios Centro Americanos 5 (San Salvador 1950), n. 46, 54-56 (J. R. S., S. I.); l'AHSI en parlera prochainement,

245. - MANCINI GIANCARLO, Guido. *La « Rusticatio Mexicana » de Rafael Landivar.* Revista de Indias 10 (Madrid 1950) 799-809.

246. - PÉREZ A., Manuel, S. I. *El P. Rafael Landivar, S. I.* ECA. Estudios Centro Americanos 5 (San Salvador 1950) n. 40, 24-32.

Edition d'une brève biographie inédite.

CR. Revista de Historia de América, n. 30 (México 1950) 583-584 (A. R. P.).

247. - PIGHI, G. B. *La « Rusticatio Mexicana » di Raffaele Landivar.* Bologna (Coop. Tipografica Azzoguidi), 1950, 8°, 18 p. (= Estratto dal Rendiconto delle Sessioni della Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna. - Classe di Scienze morali. Serie V, vol. 3, 1949-1950).

248. - *Remains of Rafael Landivar, S. I., returned to Guatemala.* The Americas 7 (Washington 1950) 102-103.

249. - SCHEIFLER, R., S. I. *Rafael Landivar, S. I. y su « Rusticatio Mexicana ».* ECA. Estudios Centro Americanos 5 (San Salvador 1950) 32-37.

A propos de la publication indiquée au n. 244.

CR. Revista de Historia de América n. 30 (México 1950) 637-638 (A. R. P.).

Leunis, Jean, 1532-1584.

250. - WICKI, J., S. I. *Le Père Jean Leunis S. I. (1532-1584), fondateur des Congrégations mariales.* Avec la collaboration de R. Dendal, S. I. - Rome (Inst. Hist. S. I.) 1951, 8°, XXI-138 p.

CR. Civiltà cattolica (1951) III, 214-215; Mid-America 33 (Chicago 1951) 196-198 (J. A. K.); l'AHSI en rendra compte prochainement.

Loyola, S. Ignace, 1491-1556.

251. - BOEHMER, Heinrich. *Ignatius von Loyola.* Herausgegeben von Hans Leube. - Stuttgart (K. F. Koehler Verlag), [1951], 8°, 354-[4] p., 4 planches h. texte.

Le travail consciencieux de H. Boehmer (Leipzig 1914) avait été réédité en 1941 par le Prof. H. Leube chez Koehler et Amelang à Leipzig; les événements de l'après-guerre ont amené la firme Koehler à le rééditer maintenant à Stuttgart. Le travail de mise au point, légèrement accentué dans la nouvelle impression, laisse presque intact le texte même de Boehmer, mais corrige et met à jour les notes d'après la littérature récente, non sans faire des coupes dans les discussions d'érudition. Pp. 221-275, extraits des écrits de S. Ignace de Loyola et des sources contemporaines; pp. 279-342 notes; pp. 343-354, postface (Nachwort) de l'éditeur.

252. - DONOSTIA, José Antonio de. *Apuntes de folklore vasco.* Boletín de la R. Sociedad Vascongada de Amigos del País 7 (San Sebastián 1951) 25-39.

Voir le § I. *La marcha de S. Ignacio* (pp. 25-28).

253. - FAVRE-DORSAZ, André, S. I. *Calvin et Loyola.* Revue générale belge, n. 67 (Bruxelles 1951) 110-128.

Extrait d'un volume à paraître prochainement aux Presses Universitaires, à Bruxelles. - 1) Une réforme indispensable; 2) Le Basque et le Picard. - Quelle fut, devant le problème de la réforme de l'Église, l'attitude de ces deux hommes? L'extrait donné concerne surtout leur préparation.

254. - *Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Iesu initiis.* Volumen II. *Narrationes scriptae annis 1557-1574.* Edidit Candidus de DALMASES S. I. - Romae (apud « Monumenta Historica Soc. Iesu »), 1951, gr. 8°, XXII-61*-631 p. (= *Monumenta Historica Societatis Iesu,* vol. 73. -

Monumenta Ignatiana, series quarta, *Scripta de S. Ignacio*, altera editio ex integro refecta..., tomus II, vol. II). - Prix : 4600 lires.

L'AHSI rendra compte du volume.

255. - HYMA. Albert. *The Original Version of « de imitatione Christi » by Gerard Zerbolt of Zutphen.* Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht 19 (Utrecht 1950) 1-41.

Résume, pp. 8-12, toute la question de l'influence de la *Devotio moderna* sur S. Ignace, en s'appuyant sur les études existantes et sans prétendre, sur ce point, apporter du neuf.

256. - LETURIA, Pedro de, S. I. *¿Hizo San Ignacio en Montserrat o en Manresa vida solitaria?* Hispania Sacra 3 (Madrid 1950) 251-318.

257. - ID. *S. Ignazio di Loyola e l'Anno Santo 1550.* Civiltà Cattolica (1950) IV, 609-615, 726-737.

258. - ID. *San Ignacio de Loyola y el Año Santo de 1550.* Razón y Fe 142 (Madrid 1950) 521-537.

259, - LIZARRALDE, Adrián de, O. F. E. *Historia de la Virgen y del Santuario de Aránzazu.* Oñate (Editorial « Aranzazu »(, 1950, 8°, LXXI-555 pp., ill.

Voir pp. 205-213 pour l'épisode du pèlerinage fait par S. Ignace au sanctuaire d'Aránzazu, à son départ de la maison paternelle. C'est fort probablement à Aránzazu, d'après l'auteur, que le saint fit vœu de chasteté.

260. - RAHNER, Hugo, S. I. *Ignatius von Loyola und sein geistlicher Briefwechsel mit Frauen.* Geist und Leben 24 (Würzburg 1951) 176-196, 257-274.

Traduction allemande, introduite et reliée par un bref commentaire, d'un groupe de ces lettres.

261. - SUQUIA GOICOECHEA, Angel. *La Santa Misa en la espiritualidad de San Ignacio de Loyola.* Madrid (Dirección General de Relaciones Culturales), 1950, gr. 8°, 265 p. (= Publicaciones del Instituto Español de Estudios Eclesiásticos, Roma).

Primera parte : La Santa Misa en el ambiente que vivió San Ignacio de Loyola (pp. 14-132) ; Segunda parte : La Santa Misa en la espiritualidad personal de San Ignacio de Loyola (pp. 135-233).

CR. Revista de espiritualidad 10 (Madrid 1951) 364-315 (Adolfo de la Madre de Dios O. C. D.) ; l'AHSI en rendra compte prochainement.

262. - VICUÑA, Alejandro. *Loyola.* Santiago de Chile (Tipografía Chilena), 1950, petit 8°, 249 p.

L'écrivain catholique chilien nous donne ici sa dix-septième biographie. Son *Loyola* s'ajoute aux autres « réformateurs » qu'il a déjà traités, S. Jean Chrysostome et S. Bernard, Savonarole et Cisneros. Ses sources principales sont ici Ribadeneira et Astrain, mais il utilise aussi la correspondance du saint (dans l'édition des *Cartas de S. Ignacio*), certains volumes des MHSI et divers travaux modernes.

Luengo, Manuel, 1735-1816.

263. - CASCÓN, M., S. I. *Manuel Luengo (1735-1816). Su diario y prólogos inéditos fuente de información para el reinado de Carlos III.* Las Ciencias 14 (1949) 519-543.

Cité d'après : Manresa 23 (Madrid 1951) 197, n. 40.

Lyonnet, Pierre, 1906-1949.

264. - LYONNET, Pierre, S. I. *Écrits spirituels.* Paris (Éditions de l'Épi), 1951, petit 8°, 320 p.

Nous avons déjà dit combien étaient attendus ces écrits posthumes (cf. AHSI 19, 1950, 360-361, n. 222); ils ont leur place ici pour leur intérêt biographique et parfois autobiographique. Voir en particulier l'introduction de l'éditeur anonyme sur la carrière et la physionomie de l'auteur (pp. 7-23), puis les « Prières pour le temps de la maladie » 1937-1939 (pp. 26-49); les lettres (pp. 61-80) et notes de retraite, 1943 (pp. 85-94), du P. Spirituel au Collège Saint-Michel à Saint-Etienne; les notes (pp. 95-162), le journal spirituel, 5 déc. 1945-18 mars 1946 (pp. 163-195) et les lettres (pp. 217-230) de son troisième an de probation; enfin les écrits de sa période de rectorat à Saint-Étienne, en particulier les lettres (pp. 250-265). Pour achever le volume, on a reproduit (pp. 309-318) le récit des derniers moments du P. Lyonnet (19-23 janvier 1949), qui avait déjà paru dans la revue du collège.

265. - VARILLON, François. *Les « Écrits spirituels » du Père Pierre Lyonnet.* Études 270 (Paris 1951) 93-100.

A propos du volume indiqué au n. précédent.

Maldonado, Jean, 1534-1583.

266. - SCLAFERT, Clément. *Montaigne et Maldonat.* Bulletin de littérature ecclésiastique 52 (Toulouse 1951) 65-93, 129-146.

Maréchal, Joseph, 1878-1944.

267. - S. C., S., *Problemi della conoscenza nei « Mélanges Maréchal ».* Civiltà Cattolica (1951) II, 400-401.

Mariana, Jean de, 1536-1624.

268. - ALMELA Y VIVES, Francisco. *Historia de una « Historia. ». Cómó edito Monfort la del P. Mariana.* Revista bibliográfica y documental 4 (Madrid 1959) 325-326.

Benito Monfort y Besades, le fondateur à Valence de la maison d'édition de ce nom, avait d'abord confié à Domenico Morico (ou de son vrai nom, Morisco) la direction littéraire de son édition de la *Historia de España* de Mariana. Ce ne fut toutefois qu'après la mort de Morico († 1782) et sous la direction de Vicente Antonio Noguera y Ramón que parurent les six premiers volumes (1783-1790); Benito Monfort n'en put voir que le premier. L'auteur apporte des documents sur les démarches faites auprès des autorités, surtout en 1785-1786, pour hâter la publication. Les trois derniers volumes (VII-IX), non inclus dans la souscription, parurent sans la collaboration de Noguera, remplacé par José Ortiz y Sanz, en 1791-1796.

Mascardi, Nicolas, 1624-1674.

269. - ROSSO, Giuseppe. *Nicolò Mascardi, missionario gesuita, esploratore del Cile e della Patagonia (1624-1674).* AHSI 19 (1950) 3-74, une carte dans le texte et deux planches h. texte.

Maunoir, B. Julien, 1606-1683.

270. - HÉROUVILLE, Pierre d'-, S. I.; LANZ, Arnaldo M., S. I. *Il Beato Giuliano Maunoir S. I., apostolo della Bretagna (1606-1683).* Roma (Postulazione Generale S. I.), 1951, 8°, V-186 p., portrait et 2 gravures.

Adaptation par le P. Lanz, de la biographie publiée en français par le P. d'Hérouville à Quimper en 1932.

271. - LANZ, A. M., S. I. *L'apostolo della Bretagna. Il B. Giuliano Maunoir S. I.* Civiltà Cattolica (1951) II, 475-483.

272. - RENAUD, F. *Les « Vies » de Michel Le Nobletz.* Nouvelle revue de Bretagne 3 (Rennes 1949).

Cité d'après: Rev. d'hist. de l'Église de France 36 (1950) 284. L'auteur conteste l'attribution au P. Maunoir de la *Vie* de Le Nobletz éditée en 1934 par le Chan. Perennès. Même sujet traité par E. Le Provost dans le n° de mai 1950.

273. - ROUANET, Jean, S. I. *Le Bx Julien Maunoir et les équipes sacerdotales au XVIIe siècle.* Nouvelle revue théologique 73 (Louvain 1951) 603-614.

274. - ROUQUETTE, Robert, S. I. *Les « Deux Étendards » en Basse Bretagne. Le bienheureux Julien Maunoir (1606-1683).* Études 270 (Paris 1951) 40-59.

275. - SEGURA, Francisco, S. I. *Un apóstol de Bretaña. El P. Julián Maunoir.* Razón y Fe 143 (Madrid 1951) 643-651.

Messina, Joseph, 1893-1951.

276. - BEA, [A, S. I.]. *Obitus R. P. Iosephi Messina.* Acta Pontificii Instituti Biblici, 5 (Roma 1951) 264-269, avec bibliographie.

Muller, Albert, 1860-1951.

277. - *In memoriam. Le R. P. De Cleyn et le R. P. Muller.* La Vie économique et sociale 22 (Anvers 1951) 193-205.

Le P. Muller fut le collaborateur le plus remarquable du P. De Cleyn dans le long effort qui assura le succès de l'Institut Supérieur de Commerce Saint-Ignace à Anvers; il acquit en même temps une autorité reconnue en matière d'économie politique et de sociologie. Pp. 203-205, liste de ses principales publications.

Nóbrega, Manuel, 1519-1570.

278. - LEITE, Serafim [S. I.]. *Nóbrega do Brasil, « último Comendador » de Sanfins do Minho (1546).* Brotéria 53 (Lisboa 1951) 19-27.

279. - LOPES, Edmundo Correia. *O Padre Manuel da Nóbrega e a formação do Brasil.* Lisboa (Agência Geral das Colónias), 1949, 8°, 51 p. (= Colecção pelo Império N. 121).

Peeters, Paul, 1870-1950.

280. - *Concours quinquennal des Sciences historiques. (12e période: 1936-1940).* Rapport fait, au nom du jury, à M. le Ministre de l'Istruction publique, par le professeur A. Severyns. - Bruxelles 1950, in-16, 16 p. (= Extrait du *Moniteur belge* des 18-19 décembre 1950).

Dans ce rapport, le Prof. Severyns, secrétaire du jury, insère intégralement (pp. 12-16), la note lue à la séance de celui-ci par le Prof. Henri Grégoire, sur la carrière et les mérites du P. Paul Peeters. On sait que c'est à l'éminent bollandiste que fut attribué le 12e prix quinquennal belge des sciences historiques.

281. - DEVOS, Paul, [S. I.]. *Le R. P. Paul Peeters (1870-1950), son œuvre et sa personnalité de bollandiste.* Analecta bollandiana 69 (Bruxelles 1951) I-XLVII, portrait.

282. - *Bibliographie du P. Paul Peeters.* Analecta bollandiana 69 (Bruxelles 1951) XLVIII-LIX.

283. - Garitte, Gérard. [Nécrologe]. - Revue d'histoire ecclésiastique 45 (Louvain 1950) 826-827.

284. - Grégoire, Henri. *Le Père Paul Peeters, S.* I. *(20 septembre 1870-18 août 1950).* La Nouvelle Clio 1-2 (Bruxelles 1950) 456-459.

285. - Ryckmans, G. *Le Père Peeters, Bollandiste.* Revue Genérale Belge, nº 61 (Bruxelles 1950) 111-117, portrait.

Pesch, Henri, 1854-1926.

286. - *Heinrich Pesch 1854-1926.* Social Order 4 (Saint-Louis, Mo., 1951) 145-192.

Pour commémorer le 25e anniversaire de la mort du P. Henri Pesch, la revue *Social Order* lui consacre un fascicule entier, *Pesch Memorial Issue*, sous la direction du P. Richard E. Mulcahy. En voici le contenu : *Introduction* (pp. 145-146); Franz Mueller, *I knew Heinrich Pesch. The Formative Influence of a Human Scholar* (pp. 147-152) ; Goetz Briefs, *Pesch and his Contemporaries, Nationalökonomie vs. Contemporary Economic Theories* (pp. 153-160); Richard E. Mulcahy S. I. *Economic Freedom in Pesch. His System Demands, but Restrains Freedom* (pp. 161-168) ; Jacques Yenni, S. I. *Pesch's Goal of the Economy, Economic Sociey Has a Single Unified Purpose* (pp. 169-176) ; Oswald von Nell-Breuning S. I. *The Peschian Interest Theory. Economic Performance Justifies Interest* (pp. 177-180) ; Gustav Gundlach S. I. *Solidarist Economics. Philosophy and Socio-economic Theory in Pesch* (pp. 181-185) ; Richard E. Mulcahy, S. I. *The Writings of Heinrich Pesch S. I.* (bibliographie, pp. 186-192).

Pinelli, Luc, 1542-1607.

287. - Scaduto, Mario, S. I. *La Ginevra di Teodoro Beza nei ricordi di un gesuita lucano, Luca Pinelli (1542-1607)* AHSI (1951) 117-142.

Possevino, Antoine, 1533-1611.

288. - Llorente, Daniel. *Dos obras notables del P. Antonio Possevino : cultura de ingenios y teología catequística.* Valladolid (Imprenta y Librería Casa Martín), 1950, 8º, 190 p.

CR. Razón y Fe 143 (Madrid 1951) 211-212 (Fr. Segura).

Pozzo, André, 1643-1709.

289. - Cristini, Marino. *Andrea Pozzo e la chiesa di Santa Maria Maggiore a Trieste.* Studi trentini di scienze storiche 30 (Trento 1951) 99-105, 4 gravures h. texte.

Une tradition tenace, appuyée par l'historien de Trieste Pierre Kandler et par Joseph Zippel dans sa monographie de 1893 sur Pozzo, attribue au célèbre Jésuite tridentin l'architecture de l'ancienne église des Jésuites à Trieste, Sainte-Marie-Majeure (jadis l'Immaculée-Conception). Mais les dates s'y opposent : l'édifice fut commencé quinze ans avant la naissance du Fr. Pozzo et achevé avant que Pozzo, qui débuta dans la peinture, n'ait commencé à s'occuper d'architecture véritable. Le manque de base documentaire et des raisons de style ne permettent même pas de lui attribuer le dessin de la seule façade ou celui de l'autel de S. Ignace, élevé en 1689 aux frais de la famille Conti.

Ramírez, François, 1562-1630 (?).

290. - Ramírez, Francisco, S. I. *Memorial de la Santa Vida y dichoso trdnsito de El buen beneficiado Pedro Plancarte, cura de Capaquaro en el Obispado de Michoacdn* (1555-1657), compuesto por el R. P. Francisco Ramírez de la Compañía de Jesús, rector de su Colegio de Pátzcuaro : Manuscrito

de 1627 con otros documentos inéditos sobre el Insigne, Viejo, y Mayor Colegio de S. María de Todos Santos de Méjico. Estudio, edición y notas de Alfonso Méndez Plancarte. - Méjico (bajo el signo de « Abside »), [1950], petit 8°, 221 p. 4 portraits h. texte.

Voir dans l'introduction les paragraphes 2. *El viejo manuscrito y su copia actual* (pp. 11-15), 3. *La identificación del P. Ramírez* (pp. 16-19) et 4. *Los quilates del biógrafo* (pp. 20-23), avec la note B. *El laberinto de los Padres Ramírez* (pp. 55-58).

Regatillo, Édouard F., né en 1882.

291. - Muñoyerro, Luis A. [arzobispo de Sión, Vicario Castrense]. *Obra jurídica y personalidad del R. P. E. F. Regatillo S. I.* Miscelánea Comillas 15 (Comillas 1951) Homenaje a los RR. PP. Lucio Rodrigo y Eduardo F. Regatillo S. I. profesores de la Universidad, en el quincuagésimo aniversario de su vida religiosa, 15-46, portrait.

292. - Robleda, Olís, S. I. *Consultas resueltas en la revista « Sal terrae » por el R. P. Regatillo.* Miscelánea Comillas 15 (1951) 47-79.

Pour donner une idée de la fécondité du professeur jubilaire, on nous présente une liste chronologique — simples titres sans commentaire — de ses contributions sur des matières canoniques ou morales, parues dans la revue *Sal terrae*, de 1919 à 1950.

Reichenberger, Maximilien, 1613-1673.

293. - Gallus, Tiburtius, S. I. *Maximilianus Reichenberg* [sic] *S. I. († 1673), defensor Corredemptoris.* Divus Thomas 54 (Piacenza 1951) 189-196.

Reproduction d'un fragment — l' « animadversio XXIV » — des *Mariani cultus vindiciae seu nonnullae animadversiones in libellum cui titulus Monita salutaria B. M. V. ad cultores suos indiscretos* (Prague 1677), écrit par le professeur de Prague contre l'écrit bien connu et si discuté d'Adam Widenfeld.

Restrepo, Félix, né en 1887.

294. - Kimsa, Antanas, *Bibliografía del R. P. Félix Restrepo S. I.* Boletín del Instituto Caro y Cuervo 5 (Bogotá 1949) 478-554.

Avec un bref prologue de Mr J. M. R[ivas] S[acconi] (pp. 478), et suivi (pp. 545-554) d'une *Explicación necesaria* par le vénéré jubilaire auquel est dédié le volume de mélanges. Ce tome V du *Boletín* porte en effet le titre: *Estudios de filología e historia literaria.* Homenaje al R. P. Félix Restrepo S. I. Presidente honorario del Instituto.

Rhodes, Alexandre de, 1591-1660.

295. - Gaide, Médecin général. *Note complémentaire sur le P. Alexandre de Rhodes.* Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 3e série, 10 (Avignon 1948-1949) [1950] 107-110.

« Cette note a pour but d'apporter quelques renseignements nouveaux sur les origines de la famille de Rhodes et sur sa descendance » (p. 107). A la fin, p. 110, quelques mots sur l'iconographie du P. Alexandre de Rhodes.

Rodrigues, Vincent, 1528-1600.

296. - Leite, Serafim. *Vicente Rodrigues, primeiro mestreescola do Brasil (1528-1600).* Brotéria 52 (Lisboa 1951) 288-300.

Rodrigues Tçuzu, Jean, 1559-1633.

297. - Boxer, C. R. *Padre João Rodriguez Tçuzu S. I. and his Japanese Grammars of 1604 and 1620.* Dans: *Miscelânea de filologia, literatura e história cultural à memória de Francisco Adolfo Coelho (1847-1919),* II (Lisboa, Centro de Estudos Filológicos, 1950), pp. 338-363, 3 fac-similés.

L'étude de la grammaire japonaise du P. Rodrigues Tçuzu (l'interprète) est précédée par une notice biographique très poussée sur ce missionnaire.

Ryłło, Maximilien, 1802-1848.

298. - Kantak, Kamil, *Le Père Maximilien Ryllo S. I. Un ami du Proche-Orient. L'homme aux grandes visions, mort à la peine.* Beyrouth, 1950, 8°, 128 p., un portrait et une gravure hors texte.

Le P. Maximilien Ryłło fut une des figures les plus marquantes et pittoresques de l'âge héroïque de la reprise des missions étrangères, par la nouvelle Compagnie au temps du P. Roothaan. Chargé de missions de confiance en Mésopotamie et en Syrie, il fut, par la fondation ephémère à Beyrouth d'un « collège asiatique » (1841) le précurseur de la fameuse Université Saint-Joseph dans la même ville. Apôtre de Malte, recteur à Rome du Collège Urbain de la Propagande (1844-1846), il mourut à 45 ans à Kartoum, en rouvrant la mission de la Haute-Égypte. Nature richement douée et d'un courage que rien n'arrêtait, ce religieux exemplaire eut pourtant à subir, du fait de sa forte originalité et de conjonctures politiques délicates, des contradictions et persécutions retentissantes. - Les soldats et réfugiés polonais, que la dernière guerre a conduits au Liban, y ont retrouvé la mémoire de leur grand compatriote. Tandis que la Légation polonaise faisait placer, dans le hall d'entrée de l'Université Saint-Joseph une plaque commémorative pour le centenaire de sa mort (1848-1948), M. l'abbé Kantak, doyen polonais au Liban, lui a consacré cette intéressante brochure, basée sur la biographie du P. Ryłło par le P. M. Czermiński (Cracovie, 1911-1912, 2 vol., en polonais).

Rodrigo, Lucio, né en 1885.

299. - García Martínez, Fidel [obispo de Calahorra], *Semblanza científica del R. P. L. Rodrigo S. I.* Miscelánea Comillas 15 (Comillas 1951) Homenaje a los RR. PP. Lucio Rodrigo y Eduardo F. Regatillo S. I., profesores de la Universidad, en el quincuagesimo aniversario de su vida religiosa, 1-13, portrait.

Sautu, Candide Julien, 1858-1938.

300. - Ogara, Florentino, S. I. *Un insigne misionero popular. Vida admirable del R. P. Cándido Julián Sautu de la Compañía de Jesús.* Buenos Aires (Casa del Catequista), 1950, 8°, 257 p., ill.

Salerno, Jean-Baptiste, 1675-1729.

301. - Fabiano, Francesco. *Il Card. G. B. Salerno d. C. d. G. e la conversione del Principe Elettore di Sassonia Federigo Augusto III.* Excepta ex dissertatione al Lauream.-Napoli, 1950, 8°, 47 pp. (= Pontificia Facultas Teologica « S. Aloisii » ad Pausilypum, Neapoli).

Salsmans, Joseph, 1873-1944.

302. - Vliebergh, Emiel. *Salsmans, Ioseph, S. I.* Annua Nuntia Lovaniensia Facultatum Sacrae Theologiae atque Iuris Canonici (= *Universitas Catholica Lovaniensis,* vol. VII, 1940-1950, Louvain, Publications Univ. de Louvain, 1950), pp. 93-96.

Salvatierra, Jean M., 1648-1717,

303. - DUNNE, P. Masten, S. I. *Salvatierra's Legacy to Lower California.* The Americas 7 (Washington 1950) 31-50.

CR. Revista de Historia de América n. 30 (México 1950) 612-613 (C. H. G.).

Sánchez Labrador, José, 1717-1799.

304. - RUIZ MORENO, Aníbal. *La Medicina en « El Paraguay Natural » (1771-1776) del P. José Sánchez Labrador, S. I.* Exposición comentada del texto original - Tucumán, 1998, in-4°, 370 p., 120 ill.

CR. Revista de Historia de América n. 30 (México 1950), 533-535 (G. Somolinos d'Ardois).

Secchi, Angelo, 1818-1878.

305. - TONDELLI, Leone. *Un momento penoso nella vita di Padre Angelo Secchi.* Atti e Memoria della Dep. di St. patria per le antiche prov. modenesi, 8 (1949).

Cité d'après : Rivista di storia della Chiesa in Italia 4 (Roma 1950) 479, n. 299.

Špáčil, Théophile, 1875-1950.

306. - SCHULTZE, B., S. I. *P. Theophilus Špáčil S. I.* †. Orientalia Christiana Periodica 17 (Roma 1951) 220-223.

Article nécrologique avec, pp. 221-223, la bibliographie des écrits scientifiques (théologie et spécialement théologie orientale) du P. Špáčil.

Spee, Frédéric von, 1591-1635.

307. - RUTTENAUER, Isabella. *Friedrich von Spee. 1591-1635. Ein lebendiger Martyrer.* Freiburg i. Br. (Herder), 1951, 8°, VIII-172 p., portrait. Prix : DM. 5,80.

L'AHSI en donnera prochainement la recension.

308. - VAN STOCKUM, Th. C. *Friedrich von Spee en de heksenprocessen.* Mededelingen der Koninglijke Nederlandsche Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, Nieuwe reeks, fasc. 12, (Amsterdam 1949) 281-294.

Steuart, Robert H. I., 1874-1948.

309. - KENDALL, Katherine. *Father Steuart. A Study of his Life and Teaching.* London (Burns Oates), 1950, 8°.

CR. Irish Montly 78 (Dublin 1950) 593-594 (J. M. Fitzgerald) ; The Month, new series 5 (London 1951) 253-254.

Suárez, François, 1548-1617.

Voir aussi le n° 137.

310. - ADRO XAVIER [REY STOLLE, Alejandro, S. I.] *Francisco Suárez en la España de su época.* Madrid (Ediciones y Publicaciones E. P. E. S. A.), 1950, 8°, 332 p.

311. - ALDAMA, J. A. de, S. I. *Boletín de historia de la teología en el período 1500-1800.* Archivo teológico granadino 12 (1949) 332-377.

Ce *Bulletin* commence par une section I. *El IV Centenario del nacimiento del P. Francisco Suárez*, pp. 333-361 ; il y groupe 169 références, classées méthodiquement et brièvement commentées.

312. - ANDRÉS MARCOS, Teodoro. *El superinternacionalismo de Suárez en su tratado « de legibus », lib. II, cap. XVII-XX.* Anuario de la Asociación Francisco de Vitoria 9 (Madrid 1948-1949) 7-37.

313. - BEAU, A. E. *Begriff und Funktion des Imperium bei Francisco Suárez.* Romanische Forschungen 61 (Frankfurt a M. 1948) 225-266.

Cité d'après : Revue d'hist. ecclésiastique 45 (Louvain 1950) 274*, n. 4911.

314. - BERGADÁ, María Mercedes. *El aporte de Francisco Suárez a la filosofía moderna.* Actas del primer Congreso nacional de Filosofía, Mendoza, Argentina, marzo 30 - abril 9, 1949. - Mendoza (Universidad Nacional de Cuyo), 1950, vol. III, pp. 1921-1926.

315. - CANAVAN, Francis P., S. I. *Subordination of the State to the Church according to Suarez.* Theological Studies 12 (Woodstock, Md., 1951) 354-364.

316. - CASTRO PIETO, J. *El derecho consuetudinario en Suárez. Su doctrina e influjo. Estudio histórico-jurídico comparativo.* Revista española de derecho canónico 4 (Madrid 1949) 65-120.

Cité d'après : Rev. d'hist. ecclésiastique 45 (Louvain 1950) 274*, n. 4902.

317. - ELORDUY, Eleuterio, S. I. *Relación de la vida y costumbres del P. Suárez por el P. Manuel de Veiga.* O Instituto 114 (Coimbra 1950) 93-110.

La longue notice biographique de Suárez par le P. Manuel de Veiga, récemment retrouvée parmi les Mss. de l'Université Grégorienne, présente une valeur exceptionnelle par le caractère immédiat de ses notations, nous révélant la vie réelle, concrète, de Suárez à Coïmbre. Elle jette aussi une lumière nouvelle sur plusieurs épisodes importants de la carrière du grand théologien. Le P. Elorduy ne dit pas ici qu'il en a publié le texte dans la *Miscelánea Comillas* (cf. n. 325).

318. - GUANDIQUE, José Salvador. *Noción de Ley. Doctrina de Francisco Suárez,* Actas del primer Congresso nacional de Filosofía. Mendoza, Argentina (marzo 30 - abril 9, 1949). - Mendoza (Universidad Nacional de Cuyo), 1950, vol. II, pp. 1293-1296.

319. - HELLÍN, José, S. I. *La gnoseología del Doctor Eximio.* Revista española de teologia 10 (Madrid 1950) 565-574.

320. - LANSEROS, M. *La autoridad civil en Francisco Suárez.* Madrid (Instituto de estudios políticos), 1949, 8°, 246 p.

Cité d'après : Revue d'hist. ecclésiastique 45 (Louvain 1950) 274*, n. 4912.

321. - MORTA FÍGULS, A. *Suárez y las leyes meramente penales.* Revista española de derecho canonico 5 (Madrid 1950) 503-599.

322. - PITA, Enrique B., S. I. *Conmemoración de Francisco Suárez.* Actas del primer Congreso Nacional de Filosofía. Mendoza, Argentina (marzo 30 - abril 9, 1949). - Mendoza (Universidad Nacional de Cuyo), 1950, vol. I, pp. 567-574.

Discours académique dont voici la conclusion : « En la construcción de la catedral de la filosofía cristiana, Aristóteles ha aportado el *material,* Santo Tomás le ha dado el *sentido de filosofía cristiana* por su eje central de la metafísica de la creación, y Suárez ha traído el *espiritu del dinamismo vital,* por el que el tomismo perennemente se incrementa y renueva ».

323. - SOLANO, Jesús S. I., *Ideas-guiones para una Teología Misionera del P. Francisco Suárez.* Misiones Extranjeras, 2, núm. 3 (Burgos 1949) 48-55.

324. - TEDESCO, Vincenzo. *La confessione a distanza nella dottrina del P. Francesco Suarez.* Estratto della dissertazione di laurea. - Napoli, (Tip. d'Alessandro), [1950], 8°, 51 pp. (= Pontificia Facultas Theologica S. Aloisii ad Pausilypum Neapoli).

325. - VEIGA Manuel de, S. I. *Relación de la vida y costumbres del P. Suárez.* Introducción y notas del R. P. Eleuterio Elorduy. - Miscelánea Comillas 14 (1950) 198-263.

Voir plus haut, n° 317.

Teschauer, Charles, 1851-1930.

326. - SPALDING, W. *O Historiador do Rio Grande do Sul (P. Carlos Teschauer, S. I. 1851-1930).* Revista do Instituto Historico e Geografico Brasileiro, 194 (Rio Janeiro 1947) 113-116.

Cité d'après : Revista de Historia de América n. 30 (México 1950) 606, n. 10479.

Tosi, Pascal, 1837-1898.

327. - ZAVATTI, Silvio. *Missionario ed esploratore nell'Alaska. Padre Pasquale Tosi S. I.* Milano (Pontificio Istituto Missioni Estere), 1950, in-12, 62 p.

L'auteur, directeur de l'Institut italien de géographie polaire, regrette que le P. Tosi n'ait pas trouvé encore de biographe et que la rareté des documents (encore augmentée par la destruction, durant la guerre, de lettres autographes du missionnaire) rende difficile la préparation d'une biographie étendue. La présente esquisse sert surtout à enchasser le texte de trois lettres du P. Tosi, qui n'avaient encore paru que dans la collection (hors commerce) des *Lettere edificanti della Provincia Torinese* (1892 et 1893) : une lettre du 16 juillet 1891 au P. Assistant d'Italie (pp. 12-16), une du 11 mai 1892 au P. Cataldo (pp. 50-52) et surtout un rapport du 20 mai 1891, adressé au P. Cataldo après un voyage de reconnaissance le long des côtes de la mer de Behring (pp. 19-47). A la fin (pp. 61-62), une bibliographie précise du peu qu'on a écrit sur le P. Tosi.

CR. L'Universo 30 (Firenze 1950) 779-780 (U. Fabrini).

Vacquerie, François-Xavier, 1720-1808.

328. - SCHERER, Emil Clemens. *Aus Petersburger Briefen an einen Strassburger Exjesuiten (1804-1808).* AHSI 20 (1951) 167-180.

Valignano, Alexandre, 1538-1606.

329. - SCHÜTTE, Josef Franz, S. I. *Valignanos Missionsgrundsätze für Japan.* 1. Band. *Von der Ernennung zum Visitator bis zum ersten Abschied von Japan (1573-1582)* I. Teil : *Das Problem (1573-1580).* Roma (Edizioni di Storia e Letteratura), 1951, 8°, LVI-474 p., ill.

CR. AHSI 20 (1951) 336-337 (G. Schurhammer S. I.) ; Razón y Fe 144 (Madrid 1951) 292 (J. M. Granero S. I.) ; Zeitschr. f. Missionswissenschaft n. Religionswissenschaft 35 (1951) 313-317 (M. Bierbaum).

Van Ginneken, Jacques, 1877-1945.

330. - WILS, J. *In memoriam. Jacques van Ginneken (21 april 1877 - 20 october 1945).* Lingua, international Review of General Linguistic, 1 (Haarlem 1948) 133-139, portrait h. texte.

Vázquez, Denis, 1528-1589.

331. - RAMÍREZ ARAUJO, Alejandro. *El P. Dionisio Vázquez y la traducción española del « Martyrologio Romano ».* Symposion 4 (Syracuse, U. S. A., 1950) 412-414.

Cité d'après : Publications of the Modern Languages Association 65 (1951) 102.

Vieira, Antoine, 1608-1697.

332. - DURÃO, Paulo. *Um processo estilistico de Vieira.* Brotéria 52 (Lisboa 1951) 662-668.

333. - REVAH, I. S. *Petite contribution à la future édition des lettres du Père António Vieira.* Bulletin des études portugaises 11 (1947) 255-270.

334. - VIEIRA, Antonio, S. I. *Obras escolhidas.* Prefácios e notas de António Sergio e Hernani Cidade. Volume I, *Cartas* (1) Volume II. *Cartas* (11). Volume III. *Obras varias* (I). - Lisboa (Livraria Sá da Costa), 1951, 3 vol. in-16, CVIII-254-[2], 291-[1] et XXV-287 p. (= Colecção de Clasicos Sã da Costa).

Xavier, S. François, 1506-1551.

Voir aussi le nº 126.

335. - ARTECHE, José de. *San Francisco Javier.* Zaragoza (« Hechos y Dichos »), 1951, in-16, 232 p.

Biographie alerte, plus littéraire qu'historique, comme celle que le même auteur a consacrée précédemment à S. Ignace (cf. AHSI, 11, 1942, 195, n. 163); « una biografía, écrit le P. León Lopetegui S. I. dans la préface (p. 9), que brindará más de un nuevo perfil del Apóstol de las Indias a los que traten de conocerle mejor ». [M. Batllori S. I.]

336. - CAROLL, John. *St. Francis Xavier, Model of Catechists.* China Missionary Bulletin 2 (Hongkong 1950) 43-58.

337. - EGUREN, J. A., S. I. *Javier en las Indias Orientales. Aspectos jurídicos de su actuación misionera.* Misiones Extranjeras 2 (Burgos 1949) 101-124.

Cité d'après : Manresa 23 (Madrid 1951) 126, n. 538.

338. - ITURGAIS, Xavier, C. SS. R. « *El Maestro Francisco se va a la India* ». El Siglo de las Misiones 38 (Bilbao 1951) 105-106, 123.

Résumé d'une monographie annoncée comme à paraitre prochainement, en portugais, pour le 4e centenaire de la mort du Saint.

339. - KELLY, Hugh, S. I. *The Relic of St. Francis Xavier at Gardiner Street.* Irish Jesuit Directory 24 (Dublin 1951) 123-129.

340. - *Die Briefe des Francisco de Xavier, 1542-1552.* Ausgewählt, übertragen und kommentiert von Elisabeth Gräfin Vitzthum. Dritte, verbesserte Auflage. - München (Kösel-Verlag), 1950, gr. 8º, 365 p., avec une carte h. texte. - Relié : DM. 14.50.

341. - MÉLIDA, J. *Glosa al Centenario de San Francisco Javier.* Revista Nacional de Educación 9 (Madrid 1949) 56-62.

Cité d'après : Manresa 23 (Madrid 1951) 126, n. 544.

342. - PIRON, Paul, S. I. *Xavier l'intrépide. 1506-1552.* Linos de Antoine de Vinck, - Namur (Grands Lacs), 1950, in-12, 206 p., ill. (= Collection Lavigerie, n. 35).

343. - TEIXEIRA, Manuel, S. I. *Vida del bienaventurado Padre Francisco Javier, religioso de la Compañía de Jesús.* Edición preparada por el P. Ramón Gavina S. I. - Bilbao (« El Siglo de las Misiones »), 1951, in-16, 261-[5] p. (= Héroes del Apostolado católico).

Réédition du texte publié jadis dans les MHSI, *Monumenta Xaveriana,* t. II, 1912, pp. 815-918. Mais le texte des lettres du saint, inséré par Teixeira dans sa

biographie et omis en 1912 par les éditeurs des MHSI, est ici restitué par l'éditeur, non toutefois d'après le manuscrit de Teixeira mais d'après l'édition récente des MHSI, *Epistolae S. Francisci Xaverii* I-II (Rome, 1944-1945).

Zipoli, Dominique, 1688-1725.

344. - De Rubertis, Vittorio. *Dove e quando nacque e morì Domenico Zipoli. Prato 16 ottobre 1688. Fattoria di Santa Caterina (Córdoba. Argentina) 2 gennaio 1725.* Rivista musicale italiana 53 (Milano 1951) 152-157.

M. De Rubertis veut faire connaître au public musical italien la découverte de M. Lauro Ayestarán, qui a retrouvé parmi les Jésuites de la province du Paraguay le compositeur Zipoli, déjà fameux en Italie (voir l'article analysé AHSI, 11, 1942, 201, nº 217). Mais il a fait contrôler aux archives de Prato la date exacte de naissance de Zipoli et le P. Furlong lui a communiqué le lieu et la date du décès, d'après le précieux catalogue de la Province du Paraguay, dressé en Italie après l'expulsion par l'ex-jésuite D. González.

TABLE DES AUTEURS

Les chiffres renvoient, non aux pages, mais aux numéros de la bibliographie.

VI. - SELECTIORES NUNTII DE HISTORIOGRAPHIA S. I.

I. - NUNTII DE INSTITUTO HISTORICO S. I.

Mense decembri 1951 *Monumentis historicis S. I.* edendis operam dant Romae PP. Candidus de Dalmases (Prov. Tarraconensis), operis moderator et director totius Instituti; Felix Zubillaga (Prov. Castellanae Orientalis), submoderator sectionis Missionum ac editor monumentorum Mexicanorum; Antonius de Egaña (Prov. Legionensis) pro Peruvianis; Seraphim Leite (Prov. Lusitanae) pro Brasiliensibus; Iosephus Fr. Schütte (Prov. Germaniae Inferioris) pro Iaponicis; Iosephus Wicki (Viceprov. Helveticae) pro Indicis. P. Iosephus Sebes (Prov. Hungariae), de quo infra, monumenta parabit Sinica. In sectione Ignatiana laborant etiam, praeter P. de Dalmases, PP. Emmanuel Candal (Prov. Legionensis), professor Pont. Instituti Orientalis in Urbe; Iosephus Calveras (Prov. Tarraconensis), Barcinonensis Collegii Sancti Ignatii; Ignatius Iparraguirre (Prov. Castellanae Occidentalis), hoc anno professor in Collegio Maximo Oniensi; Michaël Nicolau (Prov. Toletanae), in Facultate Theologica Granatensi.

Socii Instituti historici numerantur praeterea PP. Michaël Batllori (Prov. Tarraconensis), moderator *Archivi historici S. I.;* Ernestus Iosephus Burrus (Prov. Neo-Aurelianensis), eiusdem periodici secretarius; Edmundus Lamalle (Prov. Belgicae Meridionalis), bibliothecarius, ac moderator *Bibliothecae Instituti historici S. I.;* Gulielmus Kratz (Prov. Germaniae Inferioris); Petrus Pirri (Prov. Romanae); Marius Scaduto (Prov. Siculae), historicus Assistentiae Italicae; Georgius Schurhammer (Prov. Germaniae Superioris).

P. Felix Zubillaga, qui a. 1946 edidit *Monumenta Antiquae Floridae (1566-1572)*, longius iter instituit mense maio 1950 in Status Foederatos, Mexicum, Guatemalam, Cubam, Chile, ut praecipua archiva ibi exploraret et photographice imprimeret ea documenta quae edendis Monumentis Mexicanis apte inservire possent. Ad hunc finem sedulo scrutatus est bibliothecas Newberry, Berkeley, Huntington, Ysletensem in Statibus Unitis sitas. Fere totum annum operam dedit documentis reperiendis in Mexico, praesertim in eiusdem urbe capitali; neque bibliothecas et archiva neglexit earum urbium et missionum ubi Societatis Iesu Collegia vel Ecclesiae ante suppressionem exstiterunt, uti Morelia (olim Valladolid), Pátzcuaro, Guadalajara, León, Guanajuato, San Luis Potosí, Zacatecas, Durango, Parral, Chihuahua, Tarahumara, Saltillo, Monterrey, Angelopolis (Puebla), Antequera (Oaxaca), Chiapas. An. 1951 a mense iulio ad septembrem iter suscepit per Guatemalam, Cubam, Chile; Romam tandem regressus est mense octobri 1951.

P. Iosephus Sebes se parat in sectione Orientali Universitatis Harvard ad Monumenta Sinica mox edenda. Thesis a commissione studiorum adprobata ad lauream consequendam sic se habet, « Western

Impact on China in the 16th and 17th Centuries ». Consiliarius eius curriculi est Professor Lien-Sheng Yang.

Libri a sociis Instituti Historici S. I. a. 1951 editi: P. Candidus de Dalmases: *Fontes Narrativi de S. Ignatio de Loyola*, vol. II, *Narrationes scriptae annis 1557-1574* (Romae, MHSI, 1951), 8°, XXIV-64*-631 p.

P. Franciscus I. Schütte: *Valignanos Missionsgrundsätze für Japan*, I Band, *Von der Ernennung zum Visitator bis zum ersten Abschied von Japan*, I Teil: *Das Problem, 1573-1580* (Romae 1951), 8°, LVI-474 p., ill.

P. Iosephus Wicki: *Le Père Jean Leunis S. I. (1532-1584), fondateur des Congrégations Mariales*. Avec la collaboration de R. Dendal S. I. (Romae, Inst. hist. S. I., 1951), 8°, XXI-138 p.

P. Petrus Pirri: *Pio IX e Vittorio Emanuele II*. Parte. II *La Questione Romana, 1856-1864* (Romae 1951), 2 vol. in 8°, XVI-600 et XII-334 p. (= Misc. Hist. Pont., XVI-XVII).

II. - Alii nuntii.

Recurrente quinto festo saeculari ex quo ortus est Christophorus Columbus, urbs Genua instituit expositionem historicam et congressum internationalem a 15 ad 17 martii 1951 (Convegno Internazionale di Studi Colombiani) cui interfuerunt historici e viginti amplius etiam dissitis nationibus, praesidibus Paulo Revelli et Iosepho Rosso Universitatis Genuensis professoribus. E sociis et collaboratoribus nostri Instituti adfuerunt invitati, praeter subscriptum: P. E. Lamalle, cuius commentarius de sectione americana operis MHSI, titulo *Pour l'édition systématique des rapports et des lettres des missionnaires jésuites en Amérique*, meruit ut Congressus in ipsis actis scriptis plauderet laboribus ab Instituto nostro hac in re susceptis et suscipiendis; P. S. Leite, qui adstantes fecit certiores magni momenti quod praeseferunt *As primeiras cartas dos jesuítas do Brasil para o conhecimento da América;* P. P. de Leturia, qui disseruit de *Los ideales religiosos de la carta de mayorazgo de Colón;* P. M. Batllori, qui exposuit *Les idées géographiques de R. Lulle et leur diffusion à Gênes et en Italie aux XIVe et XVe siècles* atque etiam *L'interesse americanista nell'Italia del settecento: il contributo spagnuolo e portoghese* (quae indagatio de Societate Iesu extincta tractabat). Professor I. Rosso, secretarius huius congressus, verba faciens de *La città legendaria dei Cesari e l'esplorazione del Sud America* innuit praesertim Ligurem P. Nicolaum Mascardi S. I. (cf. AHSI, XIX, 1950, 3-74); ac P. F. de Dainville, e redactione periodici « Études », exposuit *La connaissance de l'Amérique à travers les cours et les manuels des écoliers français du XVIe et XVIIe siècles.*

Quadringentesimum fundationis annum commemorarunt: Collegium Romanum die 23 februarii, Collegium Venetum post ferias paschales, Collegium Ferrariense mense iunio, Collegium Bononiense mense octobri (cf. AHSI, VI, 1937, 288).

Notus historicus, P. Petrus Tacchi Venturi S. I., nuper edidit alteram partem secundi voluminis operis, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, quae agit de Societate in hac regione laborante a solemni

eius approbatione ad mortem usque S. Ignatii (1540-1556) (Romae 1951) 8°, XXXVIII-717 (Edizioni « La Civiltà Cattolica »).

III. - NECROLOGIA SCRIPTORUM DE HISTORIA S. I.

1. AFRANIUS PEIXOTO, scriptor praeclarus Brasiliae et lector Universitatis, ortus est Lençois in Statu Baiensi die 17 decembris 1876. Strenuus et indefessus indagator, studia historica Societatem Iesu in patria attingentia maxime promovit. Obiit in urbe Fluminis Ianuarii die 12 ianuarii 1947. Eius biographus Leonidius Ribeiro 141 volumina ab eo scripta enumerat, e quibus, praeter complures orationes de nostro Ordine habitas atque prooemia variis libris de Societate tractantibus adfixa, haec notanda videntur.

PRAECIPUA DE HISTORIA S. I. SCRIPTA : *Vieira Brasileiro*, 2 vol. (Lisboa 1921). - *Os melhores Sermões de Vieira* (Rio de Janeiro 1921). - *Cartas Jesuíticas II : Cartas Avulsas,* com Introdução, sinopse histórica e notas. Edição da Academia Brasileira de Letras, Colecção « Afrânio Peixoto » (Rio de Janeiro 1931). - *Oblação à Companhia de Jesus no seu IV Centenário* (ib. 1940). Haec oratio habita est in Academia Brasiliensi, et postea in multis ephemeridibus Lusitanis et Brasilicis edita, tandem iterum inclusa in eius libro *Poeira da Estrada* (São Paulo 1944) 224-257.

2. P. ANTONIUS LEANZA S. I., ortus die 25 martii 1875 Giarre in Sicilia, ingressus est Societatem Iesu die 3 septembris 1891. Studiis perfectis collaboravit (1909-1913) in periodico « La Civiltà Cattolica ». Postquam muneribus Socii P. Provincialis (1913-1917), Rectoris Collegii S. Aloysii Birkirkensis (B'Kara in insula Melitensi) (1917-1922), et Aciregalensis (1929-1933) functus est, ab anno 1934 ad mortem usque se dedit historiae Provinciae Siculae conscribendae. Iam antea plura opera et opuscula historica scripserat, ut ex infra indicandis patebit. Obiit in urbe Birkirkensi die 29 iulii 1949.

PRAECIPUA EIUS DE HISTORIA S. I. SCRIPTA : *I Gesuiti in Sicilia nel secolo XIX* (Palermo 1914). - *Gli ultimi giorni dei Gesuiti in Sicilia nel 1860* (Arcireale 1924). - *Nel Cinquantesimo del Collegio di Messina dei Padri della Compagnia di Gesù* (1884-1934) (Messina [1935]). - *Collegium Melitense 1593-1768.* Ex Alumni Societatis Iesu Melitenses et Gaudisienses, 1935, p. 13-15. - *I Gesuiti in Malta al tempo dei Cavalieri Gerosolimitani,* Conferenza... (Malta 1934). - *La Compagnia di Gesù e la Sacra Milizia Gerosolimitana di Malta* (Roma 1939). - *Albori di fede e d'italianità in Etiopia (P. Antonio Bruno Messinese Missionario in Abissinia)* (Acireale 1938). - *P. Vincenzo Damiani (1615-1649) ; P. Prospero Intorcetta (1624-1696)* ap. *Florilegio Apostolico* (Venezia 1916) 137-140, 117-122.

3. RODULFUS GARCIA, notus Brasiliae historicus et Bibliothecae Nationalis director, natus est Ceará Mirim in Statu Rio Grande do Norte die 25 maii 1873 et e vita excessit die 14 novembris 1949. In fere innumeris operibus de Societate tractavit. Libris qui infra enumerantur de Societate Iesu, prooemia eruditione referta aut commentarios varios adiunxit.

PRAECIPUA EIUS DE HISTORIA S. I. SCRIPTA : *O Diário do P. Samuel Fritz.* Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, 81 (Rio de Janeiro 1917) 353-393. - FERNÃO CARDIM, *Tratados da Terra e Gente do Brasil* (Rio de Janeiro 1925). -

MANUEL DA NÓBREGA, *Cartas do Brasil* (Rio de Janeiro 1929) (= vol. I. *Cartas Jesuíticas*, edição da Academia Brasileira de Letras, Colecção « Afrânio Peixoto »). - *História do Colégio da Capitania de Pernambuco,* Anais da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro, 49 (1936) 5-54. LUÍS VINCÊNCIO MAMIANI, *Catecismo da Doutrina Christãa na lingua Brasilica da Nação Kiriri* (Rio de Janeiro 1942).

4. Optime de patria Mexicana meritus est indefessus et strenuus Presbyter Doctor GABRIEL MÉNDEZ PLANCARTE, qui, ortus die 24 ianuarii 1905 Zamorae (Michoacán), e vita excessit die 16 decembris 1949. Alumnus Angelopolitani (Puebla) Collegii SS. Cordis Iesu et Pii Latini Americani in Urbe, sacerdotio est auctus die 30 octobris 1927. Summa cum laude et philosophiae laurea est redimitus iam a. 1924 et theologiae a. 1928 in Universitate Gregoriana. *Ábside* periodicum quadrimestre, praecipue litterarum studia exhibens, instituit et ad mortem usque direxit. In Seminario Zamorano (1929-1932) et in Mexicano (1932-1949) philosophiam et theologiam inter alia professus est. Adscitus est Academiae Mexicanae a. 1946. Extra ditiones Mexicanas cursus litterarios tradidit in Statibus Foederatis et Canada. Poëta non mediocris et carmina ex aliis linguis in hispanam versus est et propria cecinit. Severiorem tamen disciplinam de rebus historicis non spernit ut testes sunt libri infra indicandi. Priora saecula regionis Novae Hispaniae, praesertim XVI-XVIII investigavit, thesaurosque inventos libris, periodicis, collationibus large pandit.

PRAECIPUA EIUS ALIQUA DE HISTORIA S. I. SCRIPTA : *Humanistas del siglo XVIII. Introducción y selección* (México 1941) (= Ediciones de la Universidad Nacional Autónoma). - *Nueve poemas inéditos del P. Juan Luis Maneiro [S. I.] (1744-1802).* Edición crítica, introducción y notas (México 1942) (= Bajo el Signo de Ábside). - Plura capita in *Horacio en México*. (México 1937) (= Ediciones de la Universidad Nacional). - Ad prelum paratum : JOSÉ MARIANO ITURRIAGA S. I. : *La Californiada, un poema latino inédito de 1740* et *Antología de poetas latino-mexicanos:* hoc florilegium continet carmina plurium sodalium Iesu, ut Raphaelis Landívar, Iohannis Aloysii Maneiro, Francisci Xav. Alegre, Didaci Iosephi Abad, Vincentii López, Andreae Didaci Fuentes.

5. HYACHINTHUS JIJÓN Y CAAMAÑO. E periodico « Journal de la Société des Américanistes » 39 (1950) 252-253 certiores sumus facti notum historicum aequatoriensem Quito degentem nuper e vita excedisse.

PRAECIPUUM EIUS DE S. I. SCRIPTUM : Edidit cum prœmio et brevi commentario: *Historia de la Compañía de Jesús. Memorias para la historia de la provincia que tuvo la Compañía de Jesús en Nueva España. Escritas por el Padre Javier Alegre de la misma Compañía* (México 1940); manuscriptum huius operis in Italia tempore exsilii Patris Alegre (1767-1788) confectum, repertum emptumque a domino Jijón y Caamaño, est nova ac brevior redactio notissimae illius historiae ab Alegre scriptae 1763-1766 et Mexici a Carolo M. Bustamante 1841-42 [43] editae.

6. P. SIMON G. PERERA S. I., die 5 iunii 1882 natus in oppido Kalatura in insula Taprobanensi (Ceylon), nomen dedit Societati Iesu die 7 septembris 1905. Studiis feliciter peractis amplius 25 annis praesertim in Collegio S. Aloisii in urbe Galle sito docendo, concionando, scribendo indefessum apostolatum exercuit. Ad investigandam historiam S. I.

pluras bibliothecas in primis Goae, Eborae, Olisipone, Romae, Hagae Comitis, Londinii sitas exploravit. Plura scripsit de linguis patriis, ediditque libros de historia ecclesiastica et generali Taprobanensi, e quibus notissimus est *A History of Ceylon for Schools* saepe saepius excussus. Obiit in urbe Galle die 19 februarii 1950.

Praecipua aliqua eius de Historia S. I. Scripta: Fernão de Queyroz S. I.: *The Temporal and Spiritual Conquest of Ceylon, translated from the Portuguese*, 6 libri in 3 vol. (Colombo 1930). - *The Jesuits in Ceylon* (Colombo 1941); hic liber citatur secundum *Extract from The Aloysian* vol. VI, n. 3. - *The Jesuits in Ceylon in the 16th and 17th Centuries*, The Ceylon Antiquary Register, 1 (1915-1916) 217-226; 2 (1916-1917) 1-25, 69-90, 224-235; 3 (1917-1918) 19-35, 116-130; 4 (1918-1919) 95-101, 150-151; 5 (1919-1920) 31-41, 81-87, 125-137, 196-201. - *The 'Conquista de Ceylão' by Fernão de Queyroz S. I.*, ib., 2 (1916-1917) 158 166, 263-271. - *Historical Records of the Society of Jesus*, ib., 2 (1916-1917) 130-136; 3 (1917-1918) 49-52, 216-218; 6 (1920-1921) 69-73. - *Rev. Father J. P. D'Herde S. I.*, The Aloysian 1 (1917) 262-266. Vide sis alia plura in *The Aloysian* 3, n. 3 et 4.

7. P. Dorotheus Schilling O. F. M., natus Altenmittlau in Germania die 20 iunii 1886, ingressus est Ordinem Franciscanum die 25 aprilis 1905. Sacerdotio initiatus die 14 iulii 1912, iter suscepit in Iaponiam, ubi renuntiatus est director Seminarii Hako-date et editor periodici in singulas hebdomades emissi Kompo. Cum autem « Antonianum » sectionem missiologicam instituisset, ad Urbem est arcessitus ut Methodologiam et Scientiam Pastoralem traderet. Postea in Pontificio Collegio de Propaganda Fide etiam docuit linguam et litteras nipponicas. Romae obiit die 5 iunii 1950.

Praecipua eius de Historia S. I. Scripta: *Attività scolastica dei Gesuiti nel Giappone durante i secoli XVI e XVII*, Il Pensiero Missionario, 9 (Roma 1937) 3-29. - *Das japanische Sprachstudium der Jesuiten im 16 und 17 Jahrhundert*, Thuringia Franciscana, 9 (Fulda 1929) 169-175; Die katholischen Missionen, 56 (München-Gladbach 1930) 42-44. - *Ju roku-shichi seiki ni okeru Jezusukwai-shi no kyoiku jigya* (Scholae Jesuitarum in Japonia sitae), Katorikku Daijiten (Encyclopaedia Catholica) 1 (Tokio 1940) 742-751. - *Neue Funde zur « Historia de Japão » von Luis Frois, S. I.*, Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft, 23 (Münster i. W. 1933) 337-343; etiam invenitur in: *P. Luis Frois, S. I. Segunda parte da Historia de Japão, que trata das couzas que socederão nesta V. Provincia da Hera de 1578 por diante, començando pela conversão del rey de Bungo (1578-1582). Capitulos I a XLIII...* edidatos e anotados por João do Amaral Abranches Pinto e Yohitomo Okamoto (Tokio 1938) pp. IV-XIII. - Prooemium operis P. Frois (pp. I-III. *Die Schultätigkeit der Jesuiten während des 16. und 17. Jahrhunderts*, Die katholischen Missionen, 65 (Düsseldorf 1937) 211-215, 239-243, 294-297. - *Das Schulwesen der Jesuiten in Japan (1551-1614).* Mit zwei Karten (Leipzig 1930), thesis ad lauream consequendam, quae eodem anno in linguam nipponicam est versa. - *Zur Geschichte des Martyrerberichtes des P. Luis Frois, S. I.*, AHSI, 6 (1937) 107-113. - Omnia citantur hic secundum *Archivo ibero-americano*, n. s. 11 (1951) 343-357.

8. P. Paulus Peeters S. I. Insignem hunc hagiographum et orientalistam, praesidem Bollandistarum, oportet hic commemorare, quippe qui etiam plura de historia S. I. scripserit. In urbe Tornaco (Tournai)

die 20 septembris 1870 ortus, Societatem Iesu est ingressus die 24 sept. 1887. Mira facilitate ediscendi linguas difficiles fuit praeditus. Dum studiis sacris se dat, tradit et linguas classicas et hebraicam. Suo marte armeniacum necnon et russiacum didicit, antequam ad theologiam est profectus. Anno 1901, una cum Ludovico fratre, ad sacerdotium est evectus. Theologia vix peracta traiecit in Syriam ad vires fractas reficiendas et linguam arabicam ediscendam. Collegio Bollandistarum a. 1905 est adscriptus ampliusque 45 annis totum se dedit arduae indagationi, et plurima opera hagiographica orientalia edidit. 1930 consultor designatus est Sacrae Congregationis Rituum in sectione historica. 1933 nominatus est socius Regalis Académiae Belgicae. 1942 Pontificia Academia Romana Archaeologiae eum inter socios adscivit. 1946 Universitas Argentoratensis eum insignivit titulo doctoris theologiae in honorem; Lovaniensis autem a. 1947, et philologiae et historiae orientalis. Praemium quinquennale scientiarum ad historiam pertinentium Patri Peeters fuit decretum a. 1950. Quanti habitus sit ab eruditis, testes sunt duo volumina (= Analecta Bollandiana 67-68) elucubrationibus profundis referta et Patri Peeters annum agenti octogesimum dicata (1950). Obiit Bruxellis die 18 augusti 1950.

Praecipua quaedam eius de Historia S. I. Scripta: Haec omnia indicantur secundum Analecta Bollandiana 69, 1 (1951) p. xlviii-lix. *Henry Beck, de la Compagnie de Jésus missionnaire au Congo Belge* (Bruges 1898); 2a ed. 1899; 3a 1910; 4a [1911]. - *L'œuvre des Bollandistes* (Bruxelles 1942) (= Mémoires de l'Académie Royale de Belgique, Classe de Lettres, collection in 8°, 2e série, vol. 39 n. 4., n. 24 de la collection *Subsidia hagiographica*). - *Figures bollandiennes contemporaines* (Bruxelles 1948) (= *Collection Durandal* n. 72); capita I, II, III, IV sunt novae editiones praecedentium studiorum: *Le Révérend Père Charles De Smedt*, Analecta Bollandiana, 30 (1911) i-x, *Le Révérend Père Albert Poncelet*, ibid. 31 (1912) 129-136; *Le R. P. François Van Ortroy*, ibid. 39 (1921) 5-19; *Le R. P. Hippolyte Delehaye*, ibid. 60 (1942) i-xxxvii; capita vero III et VI, sequentium: *Le Révérend Père Van den Gheyn*, Revue des questions scientifiques, 3e série, 23 (1913) 389-396; *Le Révérend Père Henri Bosmans S. I.*, ibid., 4e série, 13 (1928) 201-214. - *Après un siècle: L'œuvre des Bollandistes de 1837 à 1937*, Analecta bollandiana, 55 (1937) v-xliv; forma brevior eiusdem elucubrationis: *L'œuvre des Bollandistes de 1837 à 1937*, Le Flambeau, 20 (1937) 539-570. - *Compte-rendu critique de Lucien Roure S. I. Doctrines et problèmes*, Revue des questions scientifiques, 2e série, 17 (1900) 636-638. - *Les Missions catholiques et les langues indigènes*, Missions belges de la Compagnie de Jésus, 7 (1905) 19-39; eiusdem elucubrationis nova editio notabiliter aucta invenitur in Revue des questions scientifiques, 3e série, 7 (1905) 575-615. - Recensio libri: *Henri Dugout S. J., Atlas philologique élémentaire*, Missions belges de la C. de J., 13 (1911) 36-37. - Necrologium: *Le Révérend Père Charles De Smedt*, Revues des questions scientifiques, 3e série, 19 (1911) 693-696. - *Le R. P. Carlos Lefèvre*, Hauteclaire, 4 (1934) 1-11.

9. P. Ioannes MacErlean S. I. ortus die 15 februarii 1870 Belfast in Hibernia, Societati Iesu nomen dedit die 28 septembris 1888. Ad insitam eius facilitatem linguas callendi, accessit quod in aliis provinciis magnam curriculi partem absolvere potuit, quippe qui philosophiae operam dederit in provincia Germaniae et Campaniae, tertiam autem probationem in provincia Aragoniae peregerit. Studiis feliciter peractis,

in collegio Milltowniensi 1908-1915 non solum Sacram Scripturam et linguam hebraicam theologis tradidit, sed et scriptorem egit. Ab anno vero 1917 cum redactorem periodici « Studies » adiuvaret, scriptor historiae provinciae Hiberniae est renuntiatus, neque in hoc officio desiit usque ad diem obitus 24 septembris 1950.

PRAECIPUA EIUS DE HISTORIA S. I. SCRIPTA : *The Sodality of Our Lady in Ireland* (Dublin 1928). - *Fr Richard Conway S. I.*, Irish Monthly 51 et 52 (1923-1924). - *Fr. Joseph Pignatelli S. I.*, ib., 61 (1933). - *Clement XIV and the Suppression of the Jesuits*, Studies 22 (1933). - Hae elucubrationes relatae sunt in annuario *The Irish Jesuit Directory: The Society of Jesus in Ireland before the Suppression* (1928). - *Superiors of the Irish Mission of the Society of Jesus 1598-1774* (1929). - *Irish Jesuits in Foreign Missions from 1574 to 1773* (1930). - *Bellarmine and Ireland* (1932). - *The Dublin Residence of the Society of Jesus 1598-1832* (1933). - *Fr. Richard Conway S. I. 1573-1626* (1931) est redactio brevior studiorum in Irish Monthly editorum.

10. P. IOSEPHUS SORRENTINO S. I., natus Neapoli die 16 martii 1886, ingressus est Societatem Iesu die 28 septembris 1903. Cum ad laborandum in missione Neapolitana in Statibus Colorado et Novi Mexici se obtulisset, a. 1906, rhetorica absoluta, missus est in Status Foederatos ut philosophiae incumberet Woodstock in Marylandia. Magisterium (1909-1911) in Mexico peregit, quo facilius linguam hispanam ediscere posset. Woodstock regressus est ut operam daret theologiae, ibique die 24 iunii 1914 sacerdotio est auctus. Studiis tandem peractis laborare incepit in parte septemtrionali missionis Patribus neapolitanis commissae ad annum 1920 usque, quo in provinciam rediit. Dum autem versatur in Colorado et Novo Mexico ea documenta consulere vel colligere potuit quae postea inservierunt operi historico conscribendo, *Dalle Montagne rocciose al Rio Bravo* (Napoli s. a.). In Italiam reversus, sacris ministeriis docendo et concionando totum se dedit. Die 24 martii 1951 Neapoli vita decessit.

11. P. AEMILIUS FULVIUS CORDIGNANO S. I. natus est die 19 octobris 1887 Moggio Udinese in Italia. Societati Iesu nomen dedit die 19 maii 1905. Cum magisterium in Collegio Pontificio Scodrensi (Scutari) in Albania (1912-1917) peregisset, ortum est studium huius regionis historiae, de qua plura postea scripturus et editurus erat. Studiis absolutis, linguas italam, latinam, graecam tradidit (1924-1925) in eodem Collegio Pontificio. Iam ab anno 1926 (in residentia Scodrensi, Collegio Patavino, residentia Panormitana alibique in Italia) historiae conscribendae se dedit. Obiit Romae die 9 maii 1951.

Etsi plura volumina de lingua et historia patria scripsit, in iis tamen obiter tantum de Societate Iesu egit. Aliqua etiam de historia S. I. in Albania inedita reliquit.

PRAECIPUUM EIUS DE HISTORIA S. I. scriptum: *L'Albania a traverso l'opera e gli scritti di un grande missionario italiano il P. Domenico Pasi S. I. (1847-1914)*, 3 vol. (Roma, Istituto per l'Europa Orientale. 1933-1934).

E. J. BURRUS S. I.

INDEX
VOLUMINIS XX

OPERUM QUAE IUDICANTUR INDEX

APPROBANTIBUS SUPERIORIBUS ECCLESIASTICIS

P. GIUSEPPE CASTELLANI S. I. Responsabile

TIP. EDIT. M. PISANI — ISOLA DEL LIRI (Frosinone)

PRINTED IN ITALY

OPERA DIVERSA AD REDACTIONEM MISSA

Seriem hic damus operum quae ab auctoribus vel editoribus ad redactionem nostram vario titulo missa sunt, et de quibus in ipso periodico loqui non possumus, quippe quae specialem illius ambitum (historiam scilicet Societatis Iesu) non attingunt. Ideoque hic non indicantur publicationes quae in iam editis vel proxime edendis commentariis bibliographicis de Ordinis historia suum locum habent.

AGUILERA, Miguel. *La enseñanza de la Historia en Colombia.* — México (Editorial Cultura) 1951, 8º, VIII-167 p. (= Instituto Panamericano de Geografía e Historia. Comisión de Historia, 26. Memorias sobre la Enseñanza de la Historia, V).

ALONSO, Dámaso. *La lengua poética de Góngora* (Parte primera, corregida). — Madrid (C. S. I. C., Inst. Mig. de Cervantes) 1950, 8º, 228 p.

Annuaire de l'Académie Royale de Belgique. 1951. *CXVII. Jaarboek van Koninklijke Belgische Academie.* — Bruxelles (Palais des Académies) 1951, 8º, 285 p.

ARGENSOLA, Lupercio y Bartolomé L. de. *Rimas.* Edición, prólogo y notas por J. M. Blecua. 2 vol. — Zaragoza (C. S. I. C., Inst. Mig. de Cervantes) 1951, CXXI-324, LVIII-740 p.

ARROYO, Luis, O. F. M. *Comisarios generales del Perú.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Sto. Toribio de Mogrovejo) 1950, 8º, XXI-594 p.

AYALA, F. Javier de. *Ideas políticas de Juan de Solórzano.* — Madrid-Sevilla (C. S. I. C., Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1946, XIII-583 p.

BARÓN CASTRO, Rodolfo. *La población de El Salvador. Estudio acerca de su desenvolvimiento desde la época prehispánica hasta nuestros días.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Fernández de Oviedo) 1942, 8º, 644 p.

BENÍTEZ, Fernando. *La Ruta de Hernán Cortés* — México (Fondo de Cultura Económica) 1950, 8º, 257 p., ilustr.

CABALLERO, Valentín, Sch. P. *Aportaciones pedagógicas de las Escuelas Pías.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. S. José de Calasanz) 1950, 8º, VIII-299 p.

CABALLERO, Valentín, Sch. P. *Orientaciones pedagógicas de San José de Calasanz.* Segunda edición. — Madrid C. S. I. C., Inst. S. José de Calasanz) 1945, 8º, 607 p.

CALVETE DE ESTRELLA, Juan Cristóbal. *De rebus Indicis.* Traducción, estudio, notas y prólogo de José López de Toro. — Madrid (C. S. I. C., Inst. Fernández de Oviedo) 1950, 8º, 2 vol., LXXVI-644 p.

CARO, Miguel Antonio. *Poesías latinas.* Edición dirigida por José Manuel Rivas Sacconi. — Bogotá 1951, 8º, LVI-250 p. (= Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, VI).

CARO, Miguel Antonio. *Versiones latinas.* Edición dirigida por José Manuel Rivas Sacconi. — Bogotá 1951, 8º, 529 p. (= Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, VII).

CARRERES Y DE CALATAYUD, Francisco de A. *Las fiestas valencianas y su expresión poética (siglos XVI-XVIII).* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Jéronimo Zurita) 1949, 8º, 495 p., ill.

Catálogo de los fondos del Consejo de Administración de la Isla de Cuba. Tomo I. *A-Ch.* — La Habana 1948, 8º, IX-247 p. (= Publicaciones del Archivo Nacional de Cuba, XX).

Colección de diarios y relaciones para la historia de los viajes y descubrimientos: V. *Esteban Rodríguez, 1564-1565...* Madrid (C. S. I. C., Inst. histórico de Marina) 1947, 8º, 174 p.

Contribuciones a la historia municipal de América, por Rafael Altamira y Crevea, Manuel Carrera Stampa, Francisco Domínguez y Company, Agustín Millares Carlo, Erwin Walter Palm. — México (Editorial Cultura) 1951, 8º, XIII 298 p. (Instituto Panamericano de Geografía e Historia. Comisión de Historia, 14. Estudios de Historia, II).

DARQUENNES, A., S. I. *De Juridische Structuur van de Kerk volgens Sint Thomas van Aquino* (avec un résumé en français). Vorrede door Prof. Dr É. Lousse. — Leuven (N. V. De Vlaamse Drukkerij) 1949, 8º, 225 p.

DEL ALAMO, Mateo, y PÉREZ DE URBEL, Justo. *Viaje a Galicia de Fray Martín Sarmiento (1754-1755).* — Santiago de Compostela (C. S. I. C., Inst. P. Sarmiento) 1950. 8º. 138 p.

DOMÍNGUEZ BERRUETA, Juan. *Filosofía mística española.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Luis Vives) 1947, 8º, 171 p.

EGUIARA Y EGUREN, Juan José de. *Prólogos a la Biblioteca Mexicana.* Nota preliminar por Federico Gómez de Orozco. Version española... por Agustín Millares Carlo. — México (Fondo de Cultura Económica) 1944, 8º, 302 p.

ELÍAS DE TEJADA, Francisco. *Las doctrinas políticas de Jerónimo Osorio.* Madrid 1945, 8º, 52 p. (= Edición especial del Anuario de Historia del Derecho Español, t. XVI).

FERNÁNDEZ CONDE, Manuel. *España y los Seminarios tridentinos.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Enrique Flórez) 1948, 8º, 93 p.

FLÓREZ, Luis. *La pronunciación del español en Bogotá.* — Bogotá (Ministerio de Educación Nacional) 1951, 8º, 390 p.

GARCÍA FRANCO, Salvador. *Historia del arte y ciencia de navegar.* 2 vol. — Madrid (C. S. I. C., Inst. histórico de Marina) 1947, 8º, 390, 211 p.

GÓMEZ DEL CAMPILLO, Miguel. *Relaciones diplomáticas entre España y los Estados Unidos según los documentos del Archivio Histórico Nacional.* 2 vol. — Madrid (C. S. I. C., Inst. Fernández de Oviedo) 1944-1946, 8º, CXV-558, 665 p.

GOMIS, Juan Bautista, O. F. M. *Criterio social de Luis Vives.* — Madrid (C. S. I. C., Instituto Balmes) 1946, 16º, 372 p.

GONZÁLEZ PALENCIA, Ángel. *Gonzalo Pérez secretario de Felipe Segundo.* 2 vol. — Madrid (C. S. I. C., Inst. Jerónimo Zurita) 1946, 8º, XIV-668 p.

GRAF, Pablo. *Luis Vives como apologeta. Contribución a la historia de la apologética.* Traducción directa del alemán por José M. Millás Vallicrosa. — Madrid (C. S. I. C., Inst. Francisco Suárez) 1943, 8º, 158 p.

HANKE, Lewis. *Las Casas historiador. Estudio preliminar a la Historia de las Indias.* — México - Buenos Aires (Fondo de Cultura Económica) 1951, 8º, LXXXI p.

HERNÁNDEZ RODRÍGUEZ, Emilio. *Las ideas pedagógicas del doctor Pedro López de Montoya.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. S. José de Calasanz) 1947, 8º, 419 p.

HERRÁEZ S. DE ESCARICHE, Julia. *Beneficencia de España en Indias. (Avance para su estudio).* - Madrid-Sevilla (C. S. I. C., Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1949, 8º, 180.

HERRERA ORIA, Enrique, S. I. *Felipe II y el Marqués de Santa Cruz en la empresa de Inglaterra según los documentos del Archivo de Simancas.* Madrid (C. S. I. C., Inst. histórico de Marina) 1946, 8º, 175 p.

Índice de revistas extranjeras. Madrid (Patronato de la Biblioteca Nacional) 1950, 12º, 55 p.

IRIARTE, Mauricio de, S. I. *El Doctor Huarte de San Juan y su « Examen de ingenios ». Contribución a la historia de la psicología diferencial.* 2 ed. — Madrid (C. S. I. C.) 1949, 8º, 425 p.

JIMÉNEZ SALAS, María. *Vida y obras de D. Juan Pablo Forner y Segarra.* — Madrid (C. S. I. C., Instituto Nicolás Antonio) 1944, 8º, 618 p.

LEO, Federico. *Literatura romana.* Traducción castellana directa del alemán anotada y provista de adiciones bibliográficas y de varios índices alfabéticos por U. C. González de la Calle. — Bogotá (Ministerio de Educación Nacional) 1950, 8º, IX-292 p.

LOHMANN VILLENA, Guillermo. *El Conde de Lemos, virrey del Perú.* — Madrid-Sevilla (C. S. I. C., Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1946, 8º. XIV-472 p.

LOHMANN VILLENA, Guillermo. *Las minas de Huancavelica en los siglos XVI y XVII.* — Madrid-Sevilla (C. S. I. C., Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1949, 8º, XIV-465 p.

LÓPEZ Duarte - PIGAFETTA, Filippo. *Relação do reino de Congo e das terras circunvizinhas.* Tradução de Rosa Capeans. — Lisboa (Agência Geral do Ultramar) 1951, 8º, 148 p.

LOSADA, Angel. *Juan Ginés de Sepúlveda a través de su epistolario y nuevos documentos.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Francisco de Vitoria) 1949, 8º, 681 p.

MALDONADO DE GUEVARA, Francisco. *La Maiestas Cesarea en el Quijote.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Mig. de Cervantes) 1948, 8º, 102 p.

Miranda Junco, Agustín. *Leyes coloniales.* — Madrid (Imprenta Sucesores de Rivadeneira) 1945, 8º, 1944 col.

Molina Argüello, Carlos. *El Gobernador de Nicaragua en el siglo XVI.* — Madrid-Sevilla (C.S.I.C, Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1949, 8º, IX-251 p.

Morreale de Castro, Margherita. *Pedro Simón Abril.* Madrid (C. S. I. C., Inst. Miguel de Cervantes) 1949, 8º, 329 p.

Muñoz Iglesias, Salvador. *Fray Luis de León, teólogo.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Francisco Suárez) 1950, 8º, IX-284 p.

Múzquiz de Miguel, José Luis. *El Conde de Chinchón, virrey del Perú.* — Madrid-Sevilla (C. S. I. C., Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1945. 8º, 334 p.

Oliveira Martins, F. A. *Hermenegildo Capelo e Roberto Ivens.* Vol. I. *Documentos.* Lisboa (Agência Geral das Colónias) 1951, 8º, V-364 p.

Olmos y Canalda, Elías. *Los prelados valentinos.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Jerónimo Zurita) 1949, 8º, 427 p.

Ots Capdequí, J. M. *El Estado Español en las Indias.* — México (Fondo e Cultura Económica) 1946, 8º, 242 p.

Palacio Atard, Vicente. *El tercer pacto de familia.* Prólogo de V. Rodríguez Casado. — Madrid-Sevilla (C. S. I. C., Escuela de Estudios Hispano-Americanos) 1945, 8º, XV-377 p.

Palma Chaguaceda, Antonio. *El historiador Gonzalo Argote de Molina.* Madrid (C. S. I. C., Inst. Jerónimo Zurita) 1949, 8º, 178 p.

Pastor y Santos, E. *Territorios de soberanía española en Oceanía.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. de Estudios Africanos) 1950, 8º, 151 p.

Urmeneta, Fermín de, *La doctrina psicológica y pedagógica de Luis Vives.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. S. José de Calasanz) 1949, 136 p.

Vilanova, Antonio. *Erasmo y Cervantes.* — Barcelona (C. S. I. C., Inst. Mig. de Cervantes) 1949, 12º, 62 p.

Viñas y Mey, Carmelo, y Paz, Ramón. *Relaciones histórico-geográfico-estadísticas de los pueblos de España hechas por iniciativa de Felipe II. Provincia de Madrid.* — Madrid (C. S. I. C., Inst. Balmes) 1949, 8º XVII-784 p.

Vivó, Jorge A. *Geografía de México.* — México - Buenos Aires (Fondo de Cultura Económica) 1949, 8º, 325 p. ill.

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU

primo semestri anni 1952 Deo favente in lucem edet:

INDICEM GENERALEM VIGINTI PRIORUM VOLUMINUM

nomina et res praecipuas cum commentariorum tum « Bibliographiae de historia S. I. » recensentem.

Huiusmodi fasciculus mittetur singulis subscriptoribus qui ante diem 15 mensis martii 1952 ipsum expressis verbis scriptis non repulerint. Illis quidem solis dempta erit quinta pars pretii huius Indicis (20 %). Pretium ita diminutum addetur solitae subscriptioni pro anno 1952.

Institutionibus et periodicis quibuscum mutua libellorum permutatione Archivum historicum S. I. utitur, Indicem generalem, nostro Archivo scriptis praemonito, permutare licebit, vel cum ipsorum Indicibus, si forte habeantur ac Institutum historicum S. I. iis careat, vel cum aliis operibus historicis aequi momenti.

MONUMENTA HISTORICA SOCIETATIS IESU

Corpus eiusmodi Monumentis edendis libenter emet vel cum aliis permutabit volumina exhausta, quae sunt:

IO. AL. DE POLANCO *Vita Ignatii Loiolae et rerum Societatis historia* seu *Chronicon Polanci*, tt. I-VI.

S. IGNATII DE LOYOLA *Epistolae et instructiones* seu *Monumenta ignatiana*, ser. I, tt. I-XII.

EIUSDEM *Exercitia spiritualia et eorum Directoria* seu *Monumenta ignatiana*, ser. II.

Scripta de S. Ignatio de Loiola seu *Monumenta ignatiana*, ser. IV, tt. I-II.

Monumenta Xaveriana, tt. I-II.

Fabri monumenta.

Lainii monumenta, tt. I-VIII.

Epistolae P. Alph. Salmeronis S. I., t. I-II.

Epistolae PP. P. Broët, Cl. Iaii, I. Coduri et S. Rodericii.

Bobadillae monumenta.

Sanctus Franciscus Borgia, tt. I, III-V.

Polanci complementa, tt. I-II.

Ribadeneira, tt. I-II.

Monumenta paedagogica S. I.

Litterae quadrimestres, tt. V-VI.

DESIDERATA QUAEDAM SPECIALIA: Fasciculi MHSI mensium ianuarii 1904; novembris 1918; septembris, octobris et novembris 1919; martii et aprilis 1920; iulii-decembris 1920.